







PHYSIQUE  
SACRÉE,  
OU  
HISTOIRE-NATURELLE  
DE LA  
BIBLE.

TRADUITE DU LATIN DE  
MR. JEAN-JAQUES SCHEUCHZER,

Docteur en Médecine, Professeur en Mathématiques à Zurich, Membre  
de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, & des Sociétés  
Royales d'Angleterre & de Prusse.

*Enrichie de Figures en Taille-douce, gravées par les soins de*

JEAN-ANDRÉ PFEFFEL,

Graveur de S. M. Impériale.

TOME SIXIÈME.



*h. I 490<sup>6</sup>*

A AMSTERDAM,

Chez { P I E R R E S C H E N K.  
P I E R R E M O R T I E R

M DCC. XXXV.





ESR. Cap. II. v. 64. 65. NEH. Cap. VII. v. 66. 67.  
Exitus Israclitarum ex Babele.

Büch. ESR. Cap. II. v. 64. 65. Neh. Cap. VII. v. 66. 67.  
Israël zieht aus Babel.





P H Y S I Q U E  
S A C R É E.

E S D R A S  
OU I. LIVRE  
D' E S D R A S.

P L A N C H E DIII.

*Les Israélites remis en liberté sortent de Babylone.*

ESDRAS, ou I. ESDRAS, Chap. II. vers. 64. 65.

*Toute l'Assemblée étoit de quarante-  
deux-mille trois-cens soixante;*

*Toute cette multitude étoit comme un  
seul homme, & comprenoit quaran-  
te-deux-mille trois-cens soixante per-  
sonnes;*



*Sans leurs serviteurs & leurs servantes, qui étoient sept-mille trois-cens-trente-sept : & ils avoient deux-cens tant Chantres que Chantesses.*

*Sans les serviteurs & les servantes, qui étoient sept-mille trois-cens trente-sept : & parmi eux il y avoit deux-cens Chantres, hommes & femmes.*

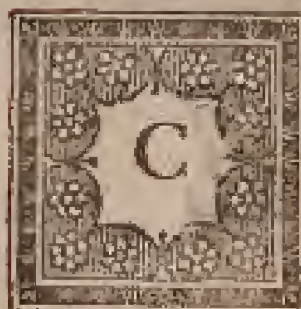
## NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VII. vers. 66. 67.

*Toute l'Assemblée ensemble étoit de quarante-deux-mille-trois-cens soixante ;*

*Toute cette multitude étant comme un seul homme, se montoit à quarante-deux-mille trois-cens soixante personnes ;*

*Sans leurs serviteurs & leurs servantes, qui étoient sept-mille trois-cens trente-sept : & ils avoient deux-cens quarante-cinq tant Chantres que Chantesses.*

*Sans leurs serviteurs & leurs servantes, qui étoient sept-mille trois-cens trente-sept : & parmi eux il y avoit deux-cens quarante-cinq Chantres, tant hommes que femmes.*



Es Passages sont de ceux qui souffrent le plus de difficultés dans l'Ecriture Sainte, & sur lesquels les Ennemis de l'authenticité du Texte Sacré fondent ou leurs argumens, ou leurs railleries. *Spinoza* (Traët. Theol. Polit. c. 10. p. 133.) tient le premier rang parmi ceux qui examinent à la rigueur le nombre des 42360 personnes, qui par l'ordre & sous le bon-plaisir de Cyrus sortirent de la Captivité de Babylone, & retournerent à Jerusalem. Ils remarquent, qu'en additionnant les diverses sommes qui composent le Total, il se trouve une erreur contraire aux premières règles de l'Arithmétique, le Total de l'addition ne montant en effet qu'à 29818. Ils prétendent donc qu'il s'est glissé une erreur, ou dans le Total, ou dans ses parties, & plutôt dans celles-ci que dans l'autre, parce qu'il étoit plus facile de conserver dans la mémoire un nombre entier, que celui de chaque Famille en particulier. Ajoutez à cela, que Néhémie & Esdras marquent le même Total, mais que dans l'énumération des Familles ils diffèrent beaucoup, les nombres particuliers se trouvant tantôt augmentés, tantôt diminués dans Néhémie, & se montant enfin tous ensemble à 31089. Écoutez *Spinoza*, qui se donne carrière sur cet endroit. Les Commentateurs, dit-il, qui tâchent d'accorder ces contradictions manifestes, emploient toutes les forces de leur génie pour imaginer des moyens de conciliation ; & cependant, tandis qu'ils adorent la lettre & les paroles de l'Ecriture, ils ne font autre chose qu'exposer au mépris les Auteurs des Livres Sacrés, comme s'ils n'avoient pas su parler, ni mettre en ordre ce qu'ils avoient à dire : ils ne font même qu'obscurcir la clarté & l'évidence de l'Ecriture. Car s'il étoit permis à chacun d'eux d'interpréter par-tout les Livres Saints à sa fantaisie, il n'y auroit

point de passage du sens duquel on ne pût douter. Mais ce n'est pas la peine de m'arrêter à prouver ce que j'avance : car je suis persuadé que si quelque Historien s'avisait d'imiter tout ce que les Interprètes permettent dévotement aux Ecrivains Sacrés, eux-mêmes se moqueroient de lui en mille manières. Mais s'ils traitent de Blasphémateur celui qui oseroit dire qu'il y a des fautes dans quelques endroits de l'Ecriture, de quel nom les qualifierai-je, eux qui accommodent l'Ecriture comme il leur plaît ? eux qui prostituent tellement les Auteurs Sacrés, qu'on croiroit qu'ils n'ont fait que bégayer & confondre tout ? eux enfin qui nient les sens les plus clairs & les plus évidens de l'Ecriture ? - - Ridicule pitié, que de vouloir concilier les choses claires avec les obscures, les vérités avec les doutes, & que de corrompre les endroits sains par des passages défectueux ! Louis Capel & Mr. Le Clerc sont plus modérés. Ils avouent bien qu'il y a des erreurs dans Esdras & dans Néhémie, mais ils les rejettent sur les Copistes, qui, sur-tout à l'égard des nombres, ont pu aisément commettre des fautes, telles qu'ils prétendent qu'il s'en est glissé dans *Joseph* (Ant. Jud. L. XI. c. 1.) où on lit : Le nombre de ceux qui sortirent de captivité, & revinrent à Jerusalem, étoit de quarante-deux-mille quatre-cens soixante-deux ; & où au-lieu de *וְכָל* qui se trouve dans les Exemplaires imprimés, Mr. Le Clerc prétend qu'on doit écrire *רָב*, parce que les Septante ont mis comme il y a dans le Texte Hébreu, *ῥαβδον ἑξήκοντα*. Les Orthodoxes, qui soutiennent l'authenticité des lettres, des points & des accens de l'Ecriture, comme un point des plus essentiels, avouent, aussi bien que moi, qu'Esdras diffère de Néhémie tant dans les nombres particuliers des Familles, que dans le Total, mais ils nient la conséquence qu'on en tire au préjudice de l'authenticité du Texte. Ils cher-



chent le nombre des 12542, qu'on doit ajouter aux Familles pour remplir le total de 42360, en partie dans les Israélites des autres dix Tribus lesquels s'associerent aux Juifs; en partie dans les Lévites, & d'autres encore, qui ne purent pas prouver leur Généalogie. Tant qu'il s'offre de pareils subterfuges, & que l'on peut par des raisons probables expliquer le Texte sans lui porter d'atteinte, on ne doit pas aisément s'écarter de la lettre. Il est certain qu'Esdras & Néhémie ne firent pas le voyage en même tems; & il pouvoit facilement arriver que plusieurs des compagnons de Néhémie se fussent joints à ceux, qui déjà auparavant étoient allés à Jerusalem sous la conduite d'Esdras: d'où vient peut-être que la plupart des nombres de Néhémie, lorsqu'ils diffèrent de ceux d'Esdras, se trouvent plus grands. Ajoutez, que plusieurs ont pu mourir avant l'arrivée de Néhémie, & d'autres avoir pris naissance; de sorte que Néhémie a dû tantôt ajouter, tantôt retrancher de son énumération. Ceci paroîtra plus clairement par la comparaison des nombres de chaque Famille, que j'ai placés vis à vis l'un de l'autre sur deux colonnes:

	<i>Selon Esdras.</i>	<i>Néhém.</i>
Les Enfans de Parhos	- 2172	2172
de Sephatja	- - 372	372
d'Arah	- - 775	652
de Pahat-Moab	- 2812	2818
d'Elain	- - 1254	1254
de Zattu	- - 945	845
de Saccai	- 760	760
de Bani	- - 642	648
de Bebai	- - 623	628
d'Asgad	- 1222	2322
d'Adonikam	- - 666	667
de Bigvai	- 2056	2067
d'Adin	- - 454	655
d'Ather	- - 98	98
de Bezai	- - 323	324
de Jorah	- - 112	112
de Hasum	- - 223	

	<i>Selon Esdras.</i>	<i>Néhém.</i>
de Gibbar	- 98	98
de Beth-lehem	- 128	188
de Netopha	- 56	
d'Anathoth	- 128	128
d'Asmaverth	- 42	42
de Cirjath-arim		
de Cephirah		
de Beeroth	- 743	743
de Rama & de Gaba	621	621
de Michmas	- 122	122
de Beth-el & d'Aï	223	123
de Nebo	- 52	52
de Magbis	- 156	
d'un autre Elam	- 254	1254
de Harim	- 320	320
de Lod, de Hadid,		
d'Ono	- - - 725	721
de Jericho	- 345	345
de Senaa	- 3630	3930

*Sacrificateurs.*

Les Enfans de Jedaja,	- 973	973
d'Immer	- 1052	1052
de Pashur	- 1247	1247
de Harim	- 1017	1017
Les Lévites Enfans de Jesuah & de Kadmiel d'entre les Enfans de Hodauia	- 74	74
Les Chantres Enfans d'Asaph	- - - 128	148
Les Portiers	- - - 139	138
Les Nethiniens & les Enfans des Serviteurs de Salomon	- - - 392	392
Les Enfans de Delaja, de Tobiah, de Nekodah	- 652	642
<hr/>		
Addition des nombres ci-dessus	- - 29918	31089
Total exprimé dans le Texte	42360	42360
Difference	- - 12442	11271

ESDRAS, ou I. ESDRAS, Chap. VIII. vers. 26. 27.

Je leur pesai donc, & délivrai six-cens cinquante talens, & des plats d'argent à cent talens; & cent talens d'or.

Et vingt plats d'or qui montoient à mille dragmes; & deux ustenciles de cuivre resplendissant & fin, autant précieux que s'ils eussent été d'or.

Je pesai entre leurs mains, six-cens cinquante talens d'argent, cent vases d'argent, cent talens d'or.

Vingt tasses d'or du poids de mille dragmes; & deux vases d'un airain clair & brillant, aussi beau que s'ils eussent été d'or.

**V**Oici une somme considérable d'Or & d'Argent, que ce Peuple, remis en liberté après avoir été longtems captif & accablé de tou-

tes fortes de calamités & de miseres, remporte avec lui à Jerusalem, pour être employée à rebâtir le Temple! C'est un exemple bien rare de



générosité, dans les Rois Cyrus & Artaxerxes, que de restituer, sans que rien les y obligât, non-seulement ce qui avoit été enlevé du Temple de Jerusalem & porté à Babylone dans le Trésor Royal, mais de permettre & d'ordonner même l'imposition d'un Tribut sur des Nations Payennes, pour être employé à un Culte étranger! *Esdras* pèse à ceux à qui ce trésor avoit été confié, 650 Talens d'Argent, c'est à dire, 975000 Ecus d'Allemagne; des plats d'argent de 100 Talens, qui font 150000 Ecus; & 100 Talens d'Or, lesquels se montent à 1222000 Ducats d'Or. Ensuite, vingt plats d'or, qui montoient à 1000 dragmes. Le Texte original porte *adarconim*, que les uns interprètent par *Dragmes*, les autres par *Dariques*, qui est une monnoye d'or des Perses, laquelle, selon *Rich. Cumberland*, revient à une Livre sterling, & selon *Eisenschmid*, à 20 Dragmes Attiques, ou 4 florins d'Allemagne & 30 Creutzers, en mettant la Dragme à 13<sup>1</sup>/<sub>2</sub> Creutzers. Nous avons traité plus au long cette matière, sur I. Chron. ou Paralip. XXIX. 7. L'énumération de ces dons sacrés est terminée par deux ustensiles de cuivre resplendissant & fin, au-

tant précieux que s'ils eussent été d'or. Les Septante traduisent, *αἰὼν χαλκῷ ὁδοῦτος*; la Vulgate & Castalion, *vasa æris fulgentis*; la Version Arabe, *vases d'un airain resplendissant*; la Syriaque, *vases d'airain de Corinthe*; & *Junius*, *des Instrumens d'un Létou excellent*. Toutes ces Versions indiquent un Airain précieux, & peut-être cet Airain de Perse ou des Indes, qu'Aristote (*in Mirabilibus*) décrit en ces termes: On dit qu'il y a aux Indes un Airain si luisant, si pur, & si exempt de rouille, que sa couleur ne diffère en rien de celle de l'Or. On dit même que parmi les vases de Darius, il y en a quelques-uns, dont l'odorat seul peut juger s'il sont d'Or ou d'Airain. *Bochart* (*Hieroz. P. II. L. VI. c. 16.*) est d'opinion que l'Airain dont il est ici question, est le même que le Chasnal d'Ezéchiel I. 27. & le *χαλκοῦ βατον*, l'Airain fin, de l'Apoc. I. 15. II. 18. ou l'*Electrum* des Anciens. Nous aurons peut-être occasion de nous étendre davantage, en traitant du Chasnal, sur cet Airain des Indes Orientales, qu'on nomme *Suassa* en Langage du País.





## N E H E M I E

OU II LIVRE

## D' E S D R A S.

NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VII. vers. 70. 71. 72.

*Or quelques-uns des Chefs des peres contribuerent pour l'ouvrage. Attirscatha donna au trésor mille dragmes d'or, cinquante bassins, cinq-cens trente robes de Sacrificateurs.*

*Et quelques autres d'entre les Chefs des peres donnerent pour le trésor de l'ouvrage, vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille deux-cens mines d'argent. Et ce que le reste du peuple donna fut vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille mines d'argent, & soixante-sept robes de Sacrificateurs.*

**T**ous ces dons se firent pour la réédification du Temple, comme il paroît par Esdras ou I. Esdras II. 68. 69. *Et quelques-uns d'entre les Chefs des peres, après qu'ils furent venus pour rebâtir la Maison de L'ETERNEL qui habite à Jerusalem, offrant volontairement pour la Maison de DIEU, afin de la rétablir en son état, donnerent au Trésor de l'œuvre, selon leur pouvoir, soixante & un-mille dragmes d'or, & cinq-mille mines d'argent, & cent robes de Sacrificateurs. Ou: Quelques-uns des Chefs des familles étant entrés dans Jerusalem au lieu où avoit été le Temple du SEIGNEUR, offrirent d'eux-mêmes de quoi rebâtir la Maison de DIEU, au lieu où elle étoit autrefois. A l'égard des Dariques d'or, il en a été parlé ci-devant. Les 41000, selon Cumberland, font autant de Livres sterling; selon Eifenschmid, 184500 Florins; & selon Ed. Bernard, 221400, car ce dernier n'évalue le*

*Or quelques-uns des Chefs des familles contribuerent à l'ouvrage. Athersatha donna mille dragmes d'or pour être mises dans le trésor, cinquante phioles, & cinq-cens trente tuniques Sacerdotales.*

*Et quelques Chefs des familles donnerent au trésor destiné pour l'ouvrage, vingt-mille dragmes d'or, & deux-mille deux-cens mines d'argent.*

*Le reste du peuple donna vingt-mille dragmes d'or, deux-mille mines d'argent, & soixante & sept tuniques Sacerdotales.*

Darique qu'à 16 Chelings. On trouve ensuite 4000 mines d'argent. Les Septante mettent, v. 71. *μῶς διόχιδας τριακοσίας*, deux-mille trois-cens, (au-lieu de quoi, je ne sai pourquoi le Traducteur a mis deux-mille quatre-cens;) & v. 72. *διόχιδας διανοσίας*, deux-mille deux-cens. Le Texte original porte *manim*. Or la Mine Hébraïque fait 60 Sicles, comme il paroît évidemment par Ezech. XLV. 12. Et le sicle sera de vingt oboles; & vingt sicles, vingt-cinq sicles, & quinze sicles feront la Mine. Ou: Le sicle doit avoir vingt oboles; & vingt sicles, vingt-cinq sicles, & quinze sicles font la Mine. On lit dans Joseph (Ant. Jud. L. XIV. c. 12.) la Mine chez nous vaut deux livres & demie, c'est à dire, 30 onces. Eifenschmid réduit le prix de la Mine à 30 Ecus d'Allemagne: selon cette évaluation, les 4000 donneront 120000 Ecus.



## P L A N C H E D I V.

*La Fête des Tabernacles.*

## NEHEM. ou II. ESDRAS, Chap. VIII. vers. 15.

- - - Sortez dehors en la montagne, & apportez des rameaux d'Oliviers, & des rameaux d'autres arbres huileux, des rameaux de Myrte, des rameaux de Palme, & des rameaux de bois branchus, afin de faire des Tabernacles, ainsi qu'il est écrit.

- - - Allez sur les montagnes, & apportez des branches d'Oliviers, & des plus beaux arbres, des branches de Myrte, des rameaux de Palmiers, & des arbres les plus touffus, pour en faire des couverts de branchages, selon qu'il est écrit.

ON trouve dans l'Histoire de la Fête des Tabernacles, que Joseph appelle la plus grande & la plus sainte de toutes, diverses choses qui occupent les Théologiens, les Critiques, & les Historiens, qui s'appliquent à la recherche des Antiquités Judaïques. Nous nous arrêterons ici à ce qui est de notre ressort. Nous cueillerons de la verdure avec les Juifs, & nous couperons avec eux des branches d'arbres, que nous comparerons avec ce qui en est dit Levit. XXIII. 40. où il est fait mention du fruit d'un bel arbre, des branches de Palme, & des rameaux d'arbres branchus, & des Saules de rivière. Ou: des branches du plus bel arbre avec ses fruits, des branches de Palmiers, des rameaux de l'arbre le plus touffu, & des Saules qui croissent le long des rivières. Les Tabernacles devoient être construits à l'air, avec des rameaux de la plus belle verdure, & de l'odeur la plus agréable; ces rameaux devoient aussi s'apporter dans les mains. Mais il est vraisemblable que les Arbres marqués dans notre Texte, & au Lévirique que nous venons de citer, n'étoient pas les seuls qu'il fût permis d'employer à la construction des Tabernacles; car si cela eût été, quel Pais auroit suffi, dans un seul & même tems, à tant de milliers de Tabernacles? Il étoit donc permis de se servir de tout autre Arbre, comme du Lierre, du Pin, du Peuplier, & du Bouleau; mais il convenoit sur-tout d'employer, autant que cela se pouvoit, des branches d'Arbres qui fussent remplis de suc glutineux ou résineux, de crainte qu'ils ne sechassent, ou ne perdissent trop tôt leur verdure.

L'Hébreu *Ale tsajith* est traduit par les Septante, πολλά ἑλαιᾶς, & dans la Version qui nous sert de Texte, par des rameaux d'Olivier. Cet Arbre abonde en suc huileux. Il est d'une con-

stante verdure, & c'est le symbole du Peuple de DIEU, Rom. XI. 17. Hof. XIV. 6. & des Prédicateurs de l'Evangile, Zach. IV. 3. 13. Il étoit sur-tout consacré à Minerve chez les Athéniens, selon Pline (L. XII. c. 1.) Il étoit même si sacré, qu'il n'étoit pas permis de l'employer à des usages profanes, ni même de s'en servir pour le feu des sacrifices, quoiqu'ils se fissent en l'honneur des Dieux pour se les rendre propices. (Le même, L. XV. c. 30.) Le nom Hébreu de cet Arbre subsiste encore chez les Orientaux: l'Olivier chez les Turcs s'appelle Zeitun, Zeitunet aghagi, & l'huile d'Olive, Zeitun jaghy, Zeit jaghi. (Meninski Lex. p. 2497.)

On trouve ensuite dans l'Original, *Ale etschemen*, (des rameaux d'autres arbres huileux.) Les Septante mettent πολλά ἑλαιᾶς κυπαρίσσιον, feuilles de Cypres; notre Version Allemande, le Baume, (Balsam-Zweige) qui convient bien au but, mais qui est trop précieux, & extrêmement rare en Judée. C'est pourquoi on pourroit plutôt donner ici la préférence au Cypres ou à quelque autre Arbre résineux, qu'au Baume. Il est certain que chez les Turcs encore, le Cypres se nomme *Senw* & *Zibri Ze-min*, (Meninski Lex. 2488. 2870.) Je préférerois l'Espece entiere du *Jasmin*, à cause de sa verdure, de sa bonne odeur, & de ses fleurs qui sont si estimées. Le mot de *Jasmin*, & le *Jasmin* des Turcs, ressemble fort au *Schemen* des Hébreux; les Perses encore nomment cet Arbrisseau *Semen*, *Samsæk*, *Simsyk*, *Srimsuk*; & le Jasmin blanc & son Huile, *Zambæk*, (Meninski Lex. 2672. 2674. 2470.)

Il étoit encore permis de couper (Héb.) *Ale hadas*, (des branches *hada*) c'est à dire, comme l'exprime notre Version Allemande, des  
rameaux





NEHEM. Cap. VIII. v. 13.  
Festum Tabernaculorum.

Nach Nehem. Cap. VIII. v. 13.  
Zauberhütten - Fest.



*rameaux de Myrte, Myrthe-Zweige.* Le Myrte est recommandable par la constante verdure de ses feuilles, & par son agréable odeur; c'est un Arbre, qui à cause de la solidité de son bois (1), étoit le Symbole des Fideles, & servoit autrefois à faire les Couronnes de ceux qui recevoient l'honneur du Triomphe.

Mais rien n'étoit plus propre à la construction des Tabernacles, que ce qui est nommé dans l'Original, *Ale Themarim*, dont il est fait aussi mention Lev. XXIII. 40. & qui étoient le Symbole de Tyr, de Damas, de la Judée, d'Alexandrie, & des Colonies des Phéniciens en Sicile, en Afrique & en Espagne; comme on le trouve très souvent dans leurs Médailles: c'étoit aussi le signe de la Victoire. Les *Septante* ont traduit *φύλλα φοίνικων*, *des feuilles de Palmier*; & notre Version Française, *des rameaux de Palme*.

On trouve en dernier lieu dans le Texte, *Ale ez aboth*, (*des rameaux de bois branchus*;) selon la Version Allemande de Zurich, *Zweige von dicken Bäumen*. Ces mots semblent indiquer des branches de toutes sortes d'Arbres,

qui par leur souplesse, & leur feuillage, pouvoient être propres à bâtir & lier les Tabernacles, & à donner une ombre agréable.

Parmi les Arbres & les Arbrisseaux, dont il est fait mention ci-dessus, je donne ici la figure du *Jasmin*, nommé par les Botanistes *Jasminum vulgatus flore albo*, C. B. *Jasminum sive Gelseminum flore albo*, J. B. Voyez la Fig. A. On en fait des Cabinets de verdure, & d'autres ornemens dans les Jardins. Ses Caractères se voyent Fig. B.

La Fig. C. représente le *Myrte d'Italie*, nommé *Myrtus Italica*, ou *Myrtus sylvestris foliis acutissimis*, C. B. *Myrtus vulgaris nigra & alba sativa & sylvestris*, J. B. qui se trouve non-seulement en Italie, mais qui est commun en Orient. Ses rameaux sont souples, lians, son écorce est rouge, ses feuilles longuettes, toujours vertes, & semblables à celles du Grenadier, ses fleurs sont blanches, & de bonne odeur; son fruit est oblong, & à peu près semblable à celui de l'Olivier sauvage. Voyez ses Caractères, Fig. D.

(1) *Solido Paphia de robore Myrtus.*  
Virg. Georg. L. II.





# L E L I V R E D' E S T H E R.

## P L A N C H E DV.

*Magnificence du Palais d'Assuerus.*

ESTHER, Chap. I. vers. 6.

*Les Tapisseries de couleur blanche, verte, & d'hyacinthe, tenoient avec des cordes de fin lin & d'écarlate à des anneaux d'argent, & des piliers de marbre : les lits étoient d'or & d'argent, sur un pavé de porphyre, de marbre, d'albâtre, & de marbre tacheté.*

*On avoit tendu de tous côtés, des tapisseries de fin lin, de couleur de bleu céleste, & d'hyacinthe, qui étoient soutenues par des cordons de fin lin teints en écarlate, qui étoient passés dans des anneaux d'ivoire, & attachés à des colonnes de marbre : des lits d'or & d'argent étoient rangés en ordre sur un pavé de porphyre & de marbre blanc, qui étoit embelli de plusieurs figures avec une admirable variété.*

**O**N voit briller ici dans le Palais d'Assuerus, Monarque des Perses, un monument de la magnificence Royale, plus grand peut-être, & plus pompeux qu'il ne paroît au premier coup d'œil. Nous avons plusieurs termes à expliquer, & nous devons donner des choses mêmes une idée qui convienne au lieu, & à celui qui en étoit le possesseur. Il est difficile de conjecturer ce que c'étoit que ces Tapisseries de couleur blanche, en Hébreu *Chur Carpas*, (car je croi que ces mots doivent être joints ensemble, comme a fait *Arias*, qui traduit *candidum carpassi*), selon les Septante, *καρπάσσα*. Pausanias dans ses *Attiques* parle d'un *Lin Carpassin*, de *Carpasus* ou *Carpasia*, Ville de Cypre. Seroit-ce donc un tissu d'*Amiante*, de cette pierre que le feu ne peut consumer, & qu'on appelle aussi *λίθος καρπύσιος*, d'où quelques-uns mettent ici *λίθος καρπύσιος*? *Dioscoride* L. V. c. 156. fait mention de cette pierre, & de la toile qu'on en faisoit : *L'Amiante*, dit-il, *croît en Cypre. C'est une pierre semblable à de l'Alun fendu, & com-*

*me elle est flexible, on en fait de la toile & des voiles (mais pour la curiosité seulement) qui étant jetées au feu, s'embrasent à la vérité, mais résistent aux flâmes & en sortent plus belles. Écoutons ce que dit Plin L. XIX. c. 1. touchant le Lin incombustible : On a trouvé aussi, dit-il, une sorte de Lin qui ne se consume point au feu. On l'appelle Lin vis, & j'en ai vu des napes qu'on jettoit au feu à la sortie de table, & qui s'y nettoyoient cent fois mieux qu'elles n'eussent fait dans l'eau, & cela sans être endommagées. Dans les funérailles des Rois, on met les corps dans cette toile, afin d'en pouvoir séparer la cendre d'avec celle des parfums & du bois. Cette sorte de Lin croît dans les Deserts des Indes, où il ne pleut point, où la contrée est toute brûlée du Soleil, & où il n'habite que des Serpens, ainsi il est accoutumé à vivre en brûlant. Il est fort rare à trouver, & très difficile à ourdir, à cause qu'il est fort court. Il est naturellement roux, & néanmoins fort luisant quand*





ESTH. cap. I. v. 6.  
Regia Ahasveri magnificentia.

Nach Esth. Cap. I. v. 6.  
Ahasveri Königlichcr Bracht.



on le jette au feu. Ceux qui en ont, l'estiment autant que des Perles. Ce Passage a plus de rapport à la matiere présente, à cause de la rareté & du prix de ce Lin incombustible, supposé que ce soit-là ce Lin *Carpas* dont il est parlé dans l'Original: car si l'on connoissoit aujourd'hui cette sorte de Lin, on en orneroit certainement les Palais des Princes.

Les *Theceleth* (Hébr.) *βύσσων* (Septante) ou le Lin d'hyacinthe, étoit presque aussi précieux. Le *Byssus*, dit *Pline* au même endroit, tient le second rang. Les Dames aiment fort à s'en parer. Il croit en Achaïe, au territoire d'Elis. Je trouve même qu'on le vendoit anciennement au poids de l'or; puisqu'un scrupule coûtoit quatre deniers Romains. Le *Byssus* étoit une espece de Lin, que l'on tiroit de la Laine des Arbres. On l'appelle aujourd'hui du *Coton*, & *Strabon* le nomme de la *Soye*, τοιαῦτα δὲ τὰ Σηραὰ ἐκ τινῶν Φλοίων ζαννομένης βύσσης. Mais à l'égard de cette Laine si précieuse, nommée en Hébreu *Scheshch*, en Grec & en Latin *Byssus*, & qui est de couleur d'Or plutôt que blanche, nous en avons parlé au long sur Exod. XXV. 4. où nous renvoyons le Lecteur; de même que pour ce qui regarde le mot *תכלת* qui semble indiquer une couleur bleue pourprée. Le *Byssus* est marqué dans l'Original par le mot *buz*, auquel se rapporte le mot Grec *Byssus*; de sorte que l'on peut dire que celui-ci dérive de celui-là.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à expliquer le mot *Argaman* qui suit immédiatement, & dont nous avons déjà donné l'explication au même endroit de l'Exode que nous venons de citer. Il est certain que ce mot signifie Pourpre ou couleur de Pourpre, si précieuse chez les Anciens, & qui provient d'un Animal.

Ces Tapisséries, superbes tant par la couleur, que par la rareté de la matiere & le prix, tenoient avec des cordes de fin lin & d'écarlate, à des anneaux d'argent, & des piliers de marbre. Les Septante traduisent ἐπὶ χρυσοῖς βυσσίνῃς & πορφύρεῃς, ἐπὶ αἰσίνῃς χρυσοῖς & ἀργυροῖς, ἐπὶ στήλαις πλερίνοις καὶ λιθίνοις, avec des cordes de fin lin & d'écarlate, à des cubes d'or & d'argent, & des colonnes de marbre & de pierre. Cette Paraphrase insinue que les colonnes étoient dressées le long des murs, sur des bases ou *Stylobates* en forme de cubes; que les anneaux étoient attachés aux corniches, & qu'à travers ces anneaux passaient des cordons qui suspendoient les Tapisséries, c'est à dire le long des murailles, selon l'usage ordinaire des Tapisséries. C'est de cette manière qu'il me semble qu'on doit concilier les Septante avec le Texte original. Le mot *scheshch*, qui n'est qu'une abréviation de *schajisch*, 1 Chron. ou Paralip. XXIX. 2. se trouve ici employé pour signifier du Marbre. Celui de *Ritzphath*, veut dire Pavé, selon les Septante λιθόστρωτον; c'est à dire, un Pavé de pierres de prix, comme étoient les *tessellata*, ou Pavés de marqueterie des Romains. Mais les pierres, dont étoient formés

Tom. V.

ces Pavés, donnent la torture aux Interpretes. Le mot Hébreu *Bahat*, selon *Arias*, signifie du *Crystal*; selon les Septante, σμαραγδίνης λίθος, pierre d'Emeraude; & *S. Jérôme* a traduit de même, *Smaragdus*. Pour le *Crystal*, j'y vois peu d'apparence, à moins qu'on n'ait changé le *ב* en *ח*. Cette pierre se nomme chez les Arabes, *mehat*, Plur. *meha*, *mehewat*, *mehajat* (*Meninzki Lex.* p. 5043.) Le *Maha* de la Version Arabe, *Ezech.* I. 27. & le *Mahu* ou *Machu* de l'Éthiopique, signifiera plutôt du *Crystal*, que cette sorte de Verre fossile nommé en Grec *Huelos*, espece de pierre que l'on tiroit de la terre dans la Thébaidé & en Éthiopie, comme l'attestent *Herodote* L. III. & *Diodore* L. III. Le *Batu Dyng* des Indiens de *Battappa*, c'est à dire, la pierre du Diable, semble revenir encore mieux au mot Hébreu *Bahat*. Cette pierre ressemble au *Crystal*, selon *Rumph.* (*Amboinsche Rariteitk.* p. 232.) *Villalpand* (*Explan. in Ezech.* T. II. P. II. c. 27.) se déclare pour l'Emeraude. *Theophraste* (περὶ λίθων) répand du jour sur cette matiere: c'est sur son témoignage que *Pline* (L. XXXVII. c. 5.) rapporte qu'un Roi de Babylone avoit fait présent à un Roi d'Egypte d'une Emeraude de quatre coudées de long, & de trois de large; & qu'il y avoit au même pais dans un Temple de Jupiter, un Obélisque fait de quatre Emeraudes, qui avoit quarante coudées de long, quatre de large en certains endroits, & deux en d'autres. Que si l'on veut parler en Naturaliste, on donnera l'exclusion à l'Emeraude proprement dite, qui est une Pierre précieuse; & par le mot *Bahat* on entendra plutôt le *Jaspe*, dont la couleur verte fait la plus grande beauté. *Dioscoride*, L. V. c. 160, *Psellus*, *S. Epiphane*, & *Pline* L. XXXVII. c. 9. parlent d'un *Jaspe* qui ressemble à l'Emeraude. On peut aussi, si l'on veut, choisir le *Marbre*, & en particulier (comme fait *Villalpand*) celui que les Anciens connoissoient sous le nom d'*Ophites*, qui ressemble aux Serpens marquetés, d'où il tire son nom, *Pline* L. XXXVII. c. 7. *Lucain* l'appelle *Ophites de Thebes*; *Denys*, *Pierre de Serpent*; & les Italiens, *Verde Serpentino*, *Serpentino antico*. Comme il y en a de diverses sortes, il pouvoit s'en trouver de différentes couleurs dans les Pavés d'Assuerus. Car il y en a d'un vert obscur, avec des taches plus pâles, la plupart quadrangulaires, & quelquefois en partie d'un vert jaunâtre. Il y en a de vert, avec des taches d'un vert plus foncé, noires & blanches. Et il s'en trouve encore d'un vert clair, avec des taches verd sombre, pourpre obscur, noires, & blanches. Celui-ci est peut-être cette espece de *Marbre vert & précieux des Lacédémoniens*, que *Pline* estime le plus beau de tous. On en trouvera d'autres sortes encore, dans mon *Dictionnaire des Fossiles*, mais que je passe maintenant sous silence. Suivant cette explication, *Pagninus* sera d'accord avec nous, puisqu'il se détermine pour le *Porphyre*. Cette espece de *Marbre Oriental* est le plus

C



plus précieux & le plus dur. Les Italiens l'appellent *Porfido*, & il est non-seulement de couleur pourpre ou rouge, mais aussi noir & blanc. Ceci suffit pour le mot *Bahat*.

Suit celui de *Schesh*, dans le Texte Hébreu; mais les *Septante* portent *πίπνος* (*lidos*) *pierre de Pinne*. La plupart des Interprètes joignent ces deux mots, de même que les pierres *Dar* (Hébr.) qui suivent immédiatement, avec les *pierres de marbre* (*πάριος λίθος*); faute de faire attention aux transpositions qui sont si fréquentes dans la Version Grecque. Car le *Schesh* des Hébreux, & le *πάριος λίθος* des Grecs, signifient du *Marbre blanc* ou de *Paros*, comme il paroît constamment par 1 Chron. ou Par. XXIX. 2. où les *Septante* traduisent *Abne schesh* par *πάριος πώλις*, & la Bible d'Alcala, par *λίθος πάριος*, *pierres de marbre*. Les mots *ammude schesh*, Cant. V. 15, *Aquila* & *Theodotion* les rendent par *κόλοι παρίοι*, *colonnes de marbre*, lesquelles dans notre Texte même sont désignées par les mêmes mots. Il s'ensuit donc que l'on doit joindre le mot *Dar* avec la *pierre de Pinne*. Munster le rend par *pierre de Dar*, pierre dont pas un des plus habiles Lexicographes ou Lithologistes n'a aucune connoissance. *Pagninus*, *Mercerus* & *Buxtorf* croient que c'est le *Marbre blanc*, & d'autres l'*Albâtre*, qui est aussi une espèce de Marbre, souvent très blanc, ainsi que le Marbre de *Paros*. Si l'on consulte les Talmudistes, on trouvera ici, comme ailleurs, des obscurités au lieu d'éclaircissements. *Samuel* (*in Megilla* c. 1. f. 12.) dit que la Pierre précieuse *Dara* a cette propriété, qu'étant placée au milieu d'une Salle, elle éclaire tous ceux qui sont à table. C'est sur ce fondement, que *Fullerus* a fait du *Dar* une *Escarboucle*. Il conviendrait plutôt, au lieu de cette chimère, d'admettre la pierre *Lychnites*, espèce de Marbre qui, selon *Pline*, est le même que celui de *Paros*. Voici ce qu'il en dit, L. XXXVI. c. 5. *Tout le monde se servoit de Marbre blanc de l'île de Paros; & on appelloit ce Marbre Lychnites ou Marbre de flambeau, à cause que, selon Varron, on le tiroit des Carrieres aux flambeaux*. Mais, selon moi, *Lucien* dans la *Déesse de Syrie* donne une meilleure raison du nom de cette pierre, & qui est fondée sur son effet. C'est, dit-il, parce que le *Lychnites* brille d'un tel éclat pendant la nuit, que toute la maison semble être éclairée par des flambeaux, de sorte qu'on diroit que la Pierre est enflammée. Et *Denys le Géographe* (v. 329.) dit:

- - - λόχνης τε πυρὸς φλογὶ πάμπαν ὁμοίη.

Le *Lychnis* ressemble à la flamme par sa lumière éclatante. J'en dis davantage sur cette pierre, dans mon *DiCTIONNAIRE des Fossiles*. On peut voir d'autres remarques sur cette matière, dans *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 8.) qui par le mot Hébreu *ל* entend une *Perle*, & en donne des raisons qui ne sont point à rejeter, &

que nous appuyerons par de nouveaux argumens. L'Interprete Chaldéen nous met sur les voyes, en traduisant le mot *Dar* par *Dura*, c'est à dire *Perle*, ainsi que les Rabbins l'expliquent dans le Livre de *Midras*. *Dur*, *Dor*, chez les Arabes, au Plur. *Dar*, signifie *Perle*. On trouve dans le *Lexicon* de *Meninzki*, p. 817. 820, *Durret*, Plur. *Dür*, *Dürr*, *Dürret*, & *Dürrer*: consultez aussi p. 2042. 2048. 2054. 5591. 5428. où *Har* signifie des *Perles enfilées*. Les mots que nous avons jusqu'ici rapportés, sont Persans; le mot Arabe est *Dürr* (le même p. 347. 797. 2042.) Ce que les *Septante* appellent *πίπνος λίθος* (*Pierre de Pinne*) est une *Perle* engendrée dans le Coquillage nommé *Pinne*. Les Grecs modernes se servent du mot *πίνικον* ou *πίνιον*, pour dire *Perle*; & *πίνικος κόρυς*, ou absolument *πίνια*, est employé par *Isidore Characene*, dans *Athénée*, pour marquer le Coquillage qui porte des *Perles*: voy. *Du Cange* (*Glossar. Græcit.* au mot *Πίνια*.) Mais le lieu où cette Pierre devoit être placée, selon notre Texte, de même que son usage, fait naître des doutes: car il s'agit des Pavés du Palais d'Assuerus, à quoi la *Perle* semble n'être pas propre. Il est certain que si c'étoit des *Perles* qui brilloient dans ce Pavé, cela marque bien le luxe excessif des Perses, qu'*Aristote* décrit, *Lib. de Mundo*, où il atteste que les toits des Maisons Royales de *Suse* & d'*Ecbatane* étoient d'*ivoire*, d'*argent*, d'*or*, & d'*ambre*. Et dans *Æschyle*, *Atossa* Reine des Perses, (qui étoit peut-être la Reine *Esther* elle-même, appelée auparavant *Adassa* Esth. II. 7.) avoit des Palais tout brillans d'*or*. Mais l'abondance des *Perles* n'étoit pas moins grande que celle de l'*Or*, chez les Perses & les autres Peuples d'Orient, car on voyoit souvent chez eux des Pavés incrustés de *Perles* ou de *Pierres précieuses*. Dans *Philostate* (*Vie d'Apollonius* L. II. c. 11.) on trouve la description d'un Temple du Soleil dans les Indes, où le pavé étoit de *Perles*, par une raison symbolique, qui en a établi l'usage chez tous les Barbares dans leurs Temples. *Pline* rapporte, L. XXXIII. c. 3. que *Pompée* avoit à Rome un Cabinet de *Perles*; & L. XXXVII. c. 2. que *Néron* avoit fait construire des chambres de *Perles*. Et même les Romains avoient poussé le luxe au point, de ne vouloir plus marcher que sur des *Pierres précieuses*: c'est la plainte que fait *Senèque* (*Epist.* 86.) Je croirois néanmoins, que c'étoient les *Plat-fonds* & les murailles d'Assuerus qui étoient enrichis de *Perles* & de *Pierres précieuses*, & les Pavés de différentes sortes de *Marbre*. C'est à cette dernière espèce de pierre que se rapporte le mot Hébreu *Sochereth*. Les *Septante* mettent, *τραυμαὶ διαφανεῖς ποικίλως διατισμέναι*; & ajoutent, *κόλαρ ῥέδα πεπασμένα*, ce qui n'est point dans le Texte original. La Version Latine de Zurich traduit, *varicolor marmor*, & notre Version Francoise par, *marbre tacheté*. On expliquera parfaitement le Texte, si je ne me trompe, & l'on conciliera les différentes Versions & Interprétations,



tions, si l'on dit que ces Pavés étoient de Marbres de différentes couleurs, non-seulement d'ouvrage de rapport, mais si artistement arrangés qu'ils représentoient par leurs couleurs & leurs figures, des Fleurs (comme des Rosés qui sont nommées dans les LXX.) des Oiseaux & autres differens Animaux. Tels sont les Pavés & les

incrassations de Marbre de toute espece, & de Pierres précieuses, que l'on voit aujourd'hui dans les Cabinets & dans les Chapelles du Grand-Duc de Toscane, qui peut-être ne cedent en rien pour le prix ni pour l'art, à ce qui se voyoit dans le Palais d'Assuerus.





# L E L I V R E D E J O B.

## P L A N C H E DVI

### *Richesses de Job.*

#### JOB, Chap. I. vers. 3.

*Et il possédoit sept-mille brebis, trois-mille chameaux, cinq-cens paires de bœufs, & cinq-cens anesses, & un grand nombre de serviteurs; & cet homme étoit le plus grand de tous les Orientaux.*

*Il possédoit sept-mille moutons, trois-mille chameaux, cinq-cens paires de bœufs, & cinq-cens anesses; il avoit de plus un très grand nombre de domestiques: & il étoit grand, & illustre parmi tous les Orientaux.*

**S'**il y a un Livre de l'Ecriture qui mérite d'être appelé une Ecole de Physique, & un Abrégé de Théologie-naturelle, c'est certainement le Livre de Job. J'ai démontré ceci en détail, dans ma Préface sur la *Physique Sacrée de Job*, que je donnai au Public en Allemagne l'année 1721, comme un échantillon de l'Ouvrage complet qui paroît maintenant au jour.

La première chose qui s'offre à nous dans ce Livre, ce sont les *richesses de Job*. Mais, ce qui surprendra peut-être, c'est qu'il n'y est point fait mention de millions d'or ou d'argent; ni de revenus provenans d'un fonds fixe de ces métaux si précieux; ni de Vases fabriqués de cette matière; ni de Bijoux, de Pierres précieuses, ou de Colliers de pierreries; ni de Palais somptueux, de magnifiques Tapisséries, de Cour brillante, telle que celle des Rois & des Princes; ni enfin de Sujets nombreux. Il n'est parlé que de Bétail. Job menoit donc une vie de Patriarche; & les Interpretes le placent ordinairement entre les tems de Moïse & de Joseph: Age d'or, auquel ces précieux Métaux, qui aujourd'hui gouvernent le Monde, y étoient à peine considérés<sup>(1)</sup>. Il paroît par toute l'Histoire de cet

homme pieux, que l'Or, l'Argent, & les Pierres précieuses étoient non-seulement connus alors, mais qu'on en faisoit quelque usage; puisqu'étant sorti de toutes ses adversités & de ses misères, & plus riche qu'auparavant, *tous ses freres, & toutes ses sœurs, & tous ceux qui l'avoient connu auparavant - - lui donnerent chacun une piece d'argent, & chacun une bague d'or, XLII. 11.* Les Métaux précieux ne manquoient point aux Patriarches; mais ils faisoient toujours plus de cas des biens vivans, que des biens morts, & ne mettoient leur confiance ni aux uns ni aux autres, mais en Dieu seul. *Si j'ai mis mon espérance en l'or, & si j'ai dit au fin or, Tu es ma confiance. Ou: Si j'ai cru que l'or étoit ma force, si j'ai dit à l'Or le plus pur, Vous êtes ma confiance: Job XXXI. 24.*

Les richesses de Job consistoient premièrement en *sept-mille brebis*, qui devoient être d'un grand revenu, par leur lait & leur laine. Il faut remarquer ici, qu'il exprime la quantité de son Bétail par un nombre fixe & certain, quoique ce nombre dût changer toutes les semaines, & même d'un jour à l'autre: ce qui donne tout lieu de présumer que cet Homme de bien ne vouloit pas l'augmenter au-delà de ce nombre, & qu'il distri-

(1) *Posterius res inventa est aurumque repertum,  
Quod facile & validis & pulchris dempsit honorem.*  
Ovid. Metam. I.





IOB. Cap. I. v. 3.  
Hiobi Divitiæ.

Nach Job Cap. I. v. 3.  
Hiobs Reichthum.



distribuait son superflu aux Pauvres. Cette conjecture s'accorde avec ce qu'on lit dans Job même, XXXI. 25. *Si je me suis réjoui de ce que mes biens étoient multipliés, & de ce que ma main en avoit trouvé beaucoup.* Ou: *Si j'ai mis ma joye dans mes grandes richesses, & dans les grands biens que j'ai amassés par mon travail.*

Il est fait mention ensuite de 3000 Chameaux, dont le nombre doubla après le retour de la prospérité de Job, de même que celui des 7000 Brebis, qui monta à 14000, XLII. 12. De nos jours encore, dans la Palestine, l'Arabie, la Perse, la Turquie, & les autres Provinces de l'Asie & de l'Afrique, les Chameaux sont considérés comme des richesses précieuses & utiles. Mais on doit mettre au rang des Princes, ceux qui possèdent 3000 Chameaux, comme autrefois du tems d'Aristote, *κέντηνται δὲ ἐνὶ τῶν ἀνθρώπων καμήλας καὶ τριχιδίας*, Hist. L. IX. c. 50. Les Chameaux faisoient les richesses des Patriarches; voyez Gen. XII. 16. XXX. 44. XXXII. 7. *Median & Hamalec & tous les Orientaux*, qui firent irruption dans la Terre Sainte, avoient des Chameaux sans nombre, ils étoient comme le sable qui est sur le bord de la mer, tant il y en avoit, Jug. VII. 12. Les Arabes les regardent comme leurs richesses, & s'il arrive que l'on parle de l'opulence d'un Prince ou de quelque Noble, on ne dit pas qu'il a tant de milliers de Ducats d'or, mais qu'il possède tant de milliers de Chameaux, (Leon Afric. L. IX.) De même dans nos Contrées fertiles en Bestiaux, la richesse d'un homme est ordinairement estimée par le nombre du bétail ou des bêtes de somme; & c'est ainsi que nous disons, *Er hat so viel und so viel Haupt-Viehe im Stall.* Les Chameaux sont dans l'Orient, ce que sont en Europe les Chariots, les Chevaux, & les Anes, qui servent à transporter les denrées d'un lieu à un autre. On lit dans Suetone (in Nerone c. II.) & dans Lampride (in Heliogabalo) qu'on avoit vu des Chars attelés de Chameaux, dans les Jeux du Cirque. Ces Animaux sont aussi utiles pour la Guerre. On n'a qu'à voir le Livre des Juges en plusieurs endroits, 1 Sam. XXX. 17, Pline L. VIII. c. 18, & Strabon L. XVI. A l'égard de la manière de combattre monté sur un Chameau, voici comme en parle Diodore L. II. p. 96. *L'on mène aussi (en Arabie) les Chameaux au combat. Deux Cavaliers se mettent dessus, dos contre dos, & l'un repousse l'ennemi par devant, & l'autre par derrière.* Ces Animaux supportent extraordinairement la soif & le travail, & ne cedent point en vitesse aux chevaux, selon Herodote L. VII. où il parle de l'Armée de Xerxès. Le Poil de Chameau sert pour les vêtemens, & c'est de-là que vient le nom de Camelot, qui à la vérité a aujourd'hui un sens plus étendu. Les Passages de Matth. III. 4. Marc I. 6. nous fourniront l'occasion de traiter plus au long cette matière. Le Lait enfin, & la Chair des Chameaux, servent aussi de nourriture.

Cinq-cens paires de Bœufs que Job possédoit  
Tom. VI.

dans son premier état, & mille après son rétablissement, sont encore une grande richesse. A l'égard du grand usage qu'on tire de ce genre d'Animal, nous aurons ailleurs une occasion plus favorable d'en parler. Les Suisses, les Hollandois, & quelques autres Nations de l'Europe, disent ordinairement des Bœufs & des Vaches, ce que les Orientaux disent de leurs Chameaux. Ces Animaux, vivans ou morts, sont d'un très grand usage. Écoutons l'éloge du Bœuf, tiré de *Vegece* (Prolog. L. III. Veterin.) *Tous les légumes & les grains sont dus aux Bœufs & à la charrue. La Vigne même deviendrait inutile, si les Bœufs n'y voitureient des échelas pour lui servir d'appui. Que dirons-nous de quantité d'autres fardeaux, puisque les choses les plus pesantes, mais néanmoins mobiles, ne changeroient presque pas de place, s'il n'y avoit des voitures?* Les autres Animaux, jusqu'à la Volaille des basses-cours, tirent leur subsistance du travail des Bœufs. Où l'industrie des Maîtres prendrait-elle l'avoine pour les Chevaux, la nourriture pour les Chiens & les Porcs, si les Bœufs ne travailloient à la préparation des Blés? En un mot, tout ce qui a besoin de nourriture, la doit aux Bœufs. Parmi les autres Nations, celles-ci ont des Mulets, celles-là des Chameaux, quelques-unes des Elephans; mais tous ces Animaux sont de peu d'usage: nulle Nation ne peut se passer de Bœufs.

Je croi qu'il n'est pas nécessaire de m'étendre sur tous les usages, que l'on peut tirer des Bœufs: je toucherai seulement en peu de mots celui qui regarde l'Agriculture, dont quelques Grecs attribuent l'invention à Cérès, les autres à Buzygis, & d'autres à Bacchus, ou Osiris, ou Triptoleme. Mais comme Moïse donne des Loix concernant les Terres, & la conduite qu'on doit tenir à l'égard des Bœufs, il faut nécessairement la rapporter à des tems plus anciens. *Tu ne laboureras point*, dit-il, *avec le premier-né de ta Vache*, Deut. XV. 19. *Tu ne laboureras point avec un Ane & un Bœuf accouplés*, Deut. XXII. 10. *Les Anciens de la Ville* (dans laquelle ou près laquelle devoit se faire l'expiation d'un meurtre par des victimes) *prendront une jeune Vache du troupeau, dont on ne se soit point servi, & qui n'ait point tiré au joug.* Deut. XXI. 3. Moïse a précédé Job, & il est par conséquent hors de doute, & d'ailleurs évident par Job I. 14. que les 500 ou 1000 paires de Bœufs qu'il posséda, servoient à l'Agriculture. Mais Isaac remonte à la première origine, en attribuant à DIEU cette invention si utile, XXVIII. 26. *Celui qui laboure pour semer, labourera-t-il tous les jours? ne cessera-t-il pas, & ne rompra-t-il pas les mottes de sa terre? Quand il en aura égalé le dessus, ne semera-t-il pas la vesce, & n'épargnera-t-il pas le cumin, & ne mettra-t-il pas le froment dans la meilleure place, & l'orge en son lieu assigné, & l'épautre en son quartier? Car son DIEU l'instruit & l'enseigne touchant ce qu'il faut faire.* Ou: *Le Laboureur labourera-t-il toujours afin de semer?*



*semer ? Travaille-t-il sans cesse à fendre les mottes de la terre, & à la sarcler ? Lorsqu'il l'a aplanié & égalée, n'y sème-t-il pas du gith, & du cumin ; & n'y mettra-t-il pas du blé, de l'orge, du millet, & de la vesce, chacun à sa place & en son rang ? Car DIEU lui a donné du sens pour cela, & il lui a appris ce qu'il doit faire.*

L'on trouve enfin en dernier lieu, parmi les Troupeaux de Job, 500 Anesses dans la première prospérité, & 1000 dans la seconde. Il est fait mention des Anes, dans plusieurs autres endroits de l'Ecriture, comme faisant partie des richesses des Patriarches & de l'opulence des Rois. Jadas de Méronath tenoit à grand honneur, que David lui donnât l'inspection sur les Anes, 1 Chron. ou Paralip. XXVII. 30. Cette Dignité

d'Inspecteur des Anes n'est pas aujourd'hui tirée, mais bien celle qui donne inspection sur les Chevaux. Ces Juifs misérables qui sortirent de la Captivité de Babylone, amenèrent avec eux 6720 Anes, Esd. ou 1 Esdras, II. 67. On pourroit dire bien des choses sur les usages auxquels on peut employer les Anes, & en particulier dans les Pais Orientaux. Il paroît par l'Ecriture, que ces Animaux étoient employés à porter des fardeaux ; qu'ils servoient de monture aux personnes considérables ; qu'on les employoit à tirer les voitures, au labourage, & à la guerre, & que dans une nécessité pressante, leur chair servoit de nourriture. On peut voir tout ceci au long dans Bochart (*Hieroz. P. I. L. II. c. 2. 13. 32.*) & dans Pineda (*sur Job p. 37.*)

## PLANCHE DVII.

*Le Feu du Ciel & la Tempête font périr les Troupeaux, les Serviteurs & les Enfants de Job.*

### JOB, Chap. I. vers. 16. 18. 19.

*Cet homme parloit encore ; lorsqu'un autre vint, & dit : Le feu de DIEU est tombé des Cieux, & il a brûlé les brebis, & les serviteurs, & les a consumés ; & je suis échappé moi seul pour te le rapporter.*

*Cet homme parloit encore, lorsqu'un autre vint, & dit : Tes fils & tes filles mangeoient & buvoient dans la maison de leur frere aîné ;*

*Et voici, un grand vent s'est levé au-delà du désert, qui a donné contre les quatre coins de la maison, si fortement, qu'elle est tombée sur ces jeunes-gens, & ils sont morts ; & je suis échappé moi seul pour te le rapporter.*

*Cet homme parloit encore, lorsqu'un second vint dire à Job : Le feu du Ciel est tombé sur vos moutons, & sur ceux qui les gardoient, & il a tout réduit en cendres ; & je me suis sauvé seul pour vous en venir dire la nouvelle.*

*Cet homme parloit encore ; quand un quatrieme se présenta devant Job, & lui dit : Lorsque vos fils & vos filles mangeoient & buvoient dans la maison de leur frere aîné ;*

*Un vent impétueux s'étant levé tout d'un coup du côté du désert, a ébranlé les quatre coins de la maison, & l'ayant fait tomber sur vos enfans, ils ont été accablés sous ses ruines, & ils sont tous morts. Je me suis échappé seul, pour vous en venir dire la nouvelle.*





IOB. Cap. I. v. 16. 18. 19.  
Decora et Pecora Iobi prostrata.

Nach Hiob Cap. I. v. 16. 18. 19.  
Hiob's verunglückte Kinder u. Rinder.





IOB. Cap. II. v. 7. 8.  
Hiobus pauper et aeger.

Buch Hiob Cap. II. v. 7. 8.  
Der arme und krancke Hiob.



**S**Atant met en mouvement le Ciel, la Terre, les Elémens, & les Hommes, pour ébranler la Foi & la Constance de Job. Sans nous arrêter aux ravages commis par les Voleurs Sabéens & Chaldéens, nous examinerons ce Feu de DIEU descendu du Ciel, & ce Tourbillon violent; & nous les représentons dans une seule & même Planche, persuadés que les defastres qu'ils causerent furent l'effet d'une seule & même Tempête, afin que cet homme pieux n'eût pas le tems de se consoler du premier, avant que de voir arriver le second. Ce feu de DIEU n'étoit pas, comme l'ont prétendu *Origene* & *Chrysostome*, une simple apparence de feu, ou Satan lui-même tombant du Ciel: c'étoit un feu réel, un feu du Ciel, un feu de foudre, allumé par le Démon à qui DIEU l'avoit permis; un feu que l'Ecriture désigne par les mêmes expressions dans plusieurs autres endroits; & que DIEU envoyoit tantôt dans sa colere, tantôt dans sa faveur. Mais cette foudre étoit des plus singulieres, puisqu'elle étoit encore des plus rares, si l'on considère que toutes les Brebis ayant été ou dévorées, ou tous les Pasteurs & le Troupeau suffoqués, il ne s'en sauva qu'un seul pour en porter la nouvelle. Toutes les Brebis périrent, pour apprendre à Job que les Sacrifices de ces Animaux avoient déplu à DIEU, & qu'il n'en res-

toit aucun qui pût servir de Victime pour appaiser la Divinité irritée. Les corps frappés de la foudre étoient aussi, chez les Payens, une marque funeste de la colere des Dieux; & on les regardoit comme exécrables. *On ne doit pas offrir aux Dieux, des vins d'une vigne qui n'a point été taillée, ou qui a été frappée de la foudre: Plinè, L. XIV. c. 19.* Les Hommes qui avoient été frappés de la foudre, étoient aussi un présage de quelque événement sinistre. Voyez *Tite-Live L. II. Dec. 3.* & *Julius Obsequens de Prodigis, c. 71. 83. 87.* Dans cette même Tempête il s'éleva un grand vent, un Tourbillon violent, qui saisissant les quatre coins de la maison, la fit tomber, & écrasa les jeunes-gens qui étoient au banquet, & qui se réjouissoient à boire du meilleur vin. Ce Tourbillon, qu'on appelle ordinairement *Ouragan*, venoit de de-là le Desert, ou du côté du Desert, ayant peut-être rencontré un Vent du Nord, qui le fit tourner en rond, comme on en voit fréquemment dans la Mer des Indes, qui font soulever des flots horribles, les heurtent & les brisent les uns contre les autres, & ôtent aux navigateurs tout espoir de salut. (*Varen. Geogr. p. m. 284.*) Peut-être aussi étoit-ce ce que les Portugais nomment *Travado*, qui est fréquent dans la Mer d'Ethiopie, & dont *Kolbe (Cap. Bon. Spei p. 312.)* donne une description exacte.

## PLANCHE DVIII.

*Job accablé de misere & de maux.*

JOB, Chap. II. vers. 7. 8.

*Ainsi Satan sortit de devant l'ETERNEL, & frappa Job d'un ulcere malin, depuis la plante de son pied jusqu'au sommet de la tête.*

*Et il prit un test pour s'en gratter, & il étoit assis dans les cendres.*

*Satan étant sorti de devant le SEIGNEUR, frappa Job d'une effroyable playe, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête.*

*Et Job s'étant assis sur un fumier, ôtoit avec un morceau d'un pot de terre la pourriture qui sortoit de ses ulceres.*

**L'**Homme entier, si l'on considère l'extrême délicatesse de son corps, & la corruption de son ame, n'est que *Maladie* (1). Ces paroles

de *Démocrite* conviennent sur-tout à Job, grand Théologien & grand Philosophe; tantôt Prince opulent, tantôt plongé dans la plus affreuse misere;

(1) Όλος άνθρωπος νόσος ἐστίν.



seré; maintenant en parfaite santé, & tout à coup rempli d'ulceres, & couché sur la pous-  
sière.

On dispute beaucoup sur la Maladie de Job. Le mot Hébreu marque un Ulcere inflammatoire & douloureux. Cet Homme pieux auroit eu suffisamment de quoi se plaindre, s'il eût été rempli de Frongles depuis la tête jusqu'aux pieds; mais du moins ces Frongles n'auroient pas été de longue durée: au-lieu que sa maladie fut aussi longue que douloureuse, si l'on en étoit S. Chrysostome qui la fait durer quelques mois, Origène 3 ans & demi, Suidas 7 ans, & les Septante un long espace de tems. Ce Mal, que notre Texte nomme *Sebechin*, & qui étoit ordinaire aux Egyptiens, DIEU en menace son Peuple, comme d'un châtement particulier, qui sans doute leur devoit être assez sensible. La Version Allemande de Zurich porte, *Drüsen Egypti*, comme qui diroit des Ulceres de longue durée, qui attaquent sur-tout les glandes du cou, tels que ceux dont Aretæus fait la description, L. I. de caus. sign. acut. morb. c. 9. C'est, dit-il, une douleur vive & brulante, comme celle du Charbon de Peste. Les Malades ont l'haleine corrompue, parce que leur corps exhale une infection horrible, qu'ils attirent dans les poulmons par la respiration. Ils sont si sales & si infects, qu'ils ne peuvent supporter leur propre odeur. Ils ont le visage livide & pâle, une fièvre aiguë, une soif des plus ardentes; mais les douleurs que la boisson augmente, les empêchent de boire: car leurs Amygdales enflées ne peuvent souffrir la compression, & sont rejail-  
lir la boisson par les narines. Sont-ils couchés? ils se levent pour s'asseoir, ne pouvant supporter le lit; mais dès qu'ils sont assis, l'inquiétude les prend, & les contraint de se recoucher. La plupart du tems, ils se tiennent debout pour se promener, car ils ne peuvent demeurer en repos; ils fuient la solitude, & tâchent de chasser une douleur par une autre. Ils tirent leur haleine avec force, & la rendent foiblement, parce que les ulceres du gozier étant déjà comme brulés par le feu, ne peuvent supporter la chaleur de l'haleine dans l'expiration, qui les irrite encore plus. Ils ont la voix enrouée, & ne peuvent articuler. Enfin ils vont toujours en empirant, jusqu'à ce qu'ils tombent par terre, & expirent subitement. Ces inflammations n'attaquoient pas la gorge seulement, mais il y en avoit de répandues sur tout le reste du corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. C'étoit ulcere sur ulcere, inflammation sur inflammation; en un mot, Job étoit un composé de douleurs. Il m'a brisé, dit-il en se plaignant, & fait playe sur playe. Ou: Il m'a déchiré, il m'a fait playe sur playe. L'une étant guérie, il en paroïssoit d'abord une autre, & si la peau se fermoit dans un lieu, elle s'ouvroit sur le champ ailleurs. Ces ulceres étoient des ulceres inflammatoires, qui venoient quelquefois à suppuration. La racine *W*, chauffer, allumer, marque une ardeur. On peut recueillir de toutes les plain-

tes de cet Homme patient, qu'il souffroit une douleur violente. Et ils s'assurent (ses Amis) à terre avec lui, pendant sept jours & sept nuits; & nul d'eux ne lui dit aucune parole, car ils voyoient que sa douleur étoit grande, II. 13. Si je parle, ma douleur n'en sera point allégée: & si je me tais, qu'en aurai-je moins? Ou: Si je parle, ma douleur ne s'apaisera point, & si je demeure dans le silence, elle ne me quittera point, XVI. 6. Ces douleurs n'étoient point superficielles, mais pénétrantes jusqu'aux os. La cause n'en étoit pas seulement une circulation interrompue, d'où naît une tension douloureuse des fibres, comme dans toutes les inflammations; mais c'étoit encore une acrimonie pénétrante, soit alcaline ou acide. Les pointes salines perçoient jour & nuit, non-seulement les parties entamées, mais pénétroient jusqu'aux parties membraneuses, nerveuses, & peut-être même jusques aux os. Il m'a percé de nuit les os, & mes artères ne cessent point de battre. Ou: Mes douleurs pendant la nuit transpercent mes os, & les vers qui me dévorent ne dorment point, XXX. 17. La Version Allemande de Zurich porte, *Meine nerven schlaffen nimmer*, (Mes nerfs ne dorment jamais,) expressions qui ne laissent pas d'avoir leur énergie. A l'égard de ces mots, Mes artères ne cessent de battre, elles marquent un pouls dur, causé par l'agitation du sang; la fièvre, & de-là l'insomnie. Le pus sortoit de ces ulceres, comme d'autant de fontaines. Quel changement dans la personne de Job! Tout cela le défiguroit tellement, que ses Amis levant de loin leurs yeux, ne le reconnoient point, II. 12. Sa peau étoit crevassée, comme dans l'Elephantiasis ou Ladrerie, de sorte que les Vers pouvoient nicher dans ces fentes abreuvées de pus. Ma chair est couverte de vers, & de mottes de poudre; ma peau se crevasse & se dissout. Ou: Ma chair est couverte de pourriture, & d'une sale poussière; ma peau est toute sèche & toute retirée, VII. 5. Tu m'as rendu tout ridé, ce qui me sert de témoin; & la maigreur de mon visage s'est élevée contre moi, & témoigne contre moi. Ou: Les rides qui paroissent sur ma peau, rendent témoignage de l'extrémité où je suis; & un homme s'élève en même tems contre moi, pour me contredire & me résister en face par de faux discours, XVI. 8. L'acrimonie prédominant dans la masse du sang, & les douleurs augmentant jour & nuit, les particules nourricieres ne pouvoient s'appliquer au corps, & les fibres solides devoient même être rongées aussi; d'où s'ensuivit la maigreur. Je marche tout noirci, mais non point par les rayons du Soleil. - - - Ma peau est devenue noire sur moi, & mes os sont grillés par l'ardeur du feu qui me consume. Ou: Je marchois tout triste, mais sans me laisser aller à l'emportement. Je me levois tout d'un coup, & je pouffois des cris - - - Ma peau est devenue toute noire sur ma chair, & mes os se sont desséchés par l'ardeur qui me consume. Ces signes conviennent assez



assez à la plus mauvaise sorte d'Elephantiasis. Écoutons sur cette Maladie Celse, L. III. c. 23. Tout le corps est attaqué, jusques-là qu'on assure que les os même se gâtent. La partie supérieure du corps est toute couverte de taches & de tumeurs, dont la rougeur se convertit peu à peu en une couleur noire. La peau extérieure est inégalement épaisse, mince, dure & molle, & se couvre comme d'une espèce d'écailles. Le corps s'amaigrit; le visage, les jambes, & les pieds s'enflent. Quand la maladie a duré longtemps, les doigts des pieds & des mains sont entièrement cachés par l'enflure. Il survient une petite fièvre, qui consume aisément un homme accablé de tant de maux. Cette Maladie étoit commune autrefois en Egypte & dans la Palestine. Lucrèce l'attribue aux eaux du Nil, L. VI.

*Est Elephas morbus, qui Nili flumina prop-*  
*ter*

*Gignitur Aegypto in media, neque præte-*  
*rea usquam*

*Atchide tentantur gressus, oculique in A-*  
*chæis*

*Finibus - - - - -*

Un corps ainsi rempli d'ulcères ne peut pas être gratté avec les ongles, & les écailles lèpreuses ne se séparent pas de la peau: c'est pourquoi le malheureux Job prit un test pour se gratter. Le spectacle horrible de ce Mal, & l'odeur qui l'accompagne toujours, exclut du commerce des hommes celui qui en est atteint. Mes proches m'ont abandonné, & ceux que je connoissois m'ont oublié. Ou: Mes proches m'ont abandonné, & ceux qui me connoissoient plus particulièrement m'ont oublié, XIX. 14. Ceux qui habitoient dans ma maison, & mes servantes, m'ont tenu pour un inconnu, & m'ont réputé comme étranger. Ou: Ceux qui demeuroient dans ma maison, & mes servantes, m'ont regardé comme un inconnu, & je leur ai paru un étranger, v. 15. Mon haleine est devenue étrange à ma femme. Ou: Ma femme a eu horreur de mon haleine, v. 17. On peut conclure que cette Maladie opiniâtre fut de longue durée, de ces paroles du Ch. VII. 3. Mais on m'a donné pour mon partage des mois qui ne m'apportent rien, & on m'a ordonné des nuits de travail. Ou: Ainsi je ne vois dans ma vie que des mois vuides & sans fruits, & je n'y compte que des nuits pleines de travail & de douleurs. Et v. 19. Jusques à quand ne te retireras-tu point de moi, & ne me permettras-tu point d'avaler ma salive? Ou: Jusques à quand differerez-vous de m'épargner, & de me donner quelque relâche, afin que je puisse un peu respirer?

On peut juger de la grandeur du mal, des douleurs & des autres symptômes dont il étoit accompagné, par plusieurs Passages. Il est fait mention, VII. 3. & XXX. 17. de nuits fâcheu-

Tom. VI.

ses, passées sans dormir. Job avoit une grande difficulté de respirer, il étoit triste, & extrêmement débile du corps: XVII. 1: Mes esprits se dissipent, mes jours vont être éteints, le sépulcre m'attend. Ou: Toutes mes forces sont épuisées, mes jours ont été abrégés, & il ne me reste plus qu'à attendre le tombeau, v. 11: Mes jours sont passés, mes desseins sont rompus, & les pensées de mon cœur. Ou: Mes jours se sont écoulés, & toutes les pensées que j'avois ayant été renversées ne servent qu'à me déchirer le cœur. VII. 11: C'est pourquoi je ne retiendrai point ma bouche, je parlerai dans l'affliction de mon esprit, & je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur. Ou: C'est pourquoi je ne retiendrai pas ma langue plus longtemps, je parlerai dans l'affliction de mon esprit, je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur. Ces douleurs du corps & de l'esprit lui arrachèrent des larmes & des soupirs: III. 24: Car je soupire avant que de manger, & mes rugissemens coulent comme des eaux. Ou: Je soupire avant que de manger, & les cris que je fais sont comme le bruit d'un débordement de grandes eaux. XVI. 16: Mon visage est couvert de boue à force de pleurer, & l'ombre de la mort est sur mes paupières. Ou: Mon visage s'est bouffi à force de pleurer, & mes paupières sont couvertes de ténèbres. XXIII. 2: Encore parlerai-je aujourd'hui en repliquant, ma main s'appesantira sur mon gémissement. Ou: Mes paroles sont encore pleines d'amertume, & la violence de ma playe est beaucoup au-dessus de mes gémissemens. Son esprit étoit toujours rempli d'idées tristes: IX. 27: Si je dis, j'oublierai ma plainte, je cesserai d'être en colère, je me renforcerai; je suis épouvanté de tous mes tourmens. Ou: Lorsque je dis en moi-même, Je ne parlerai plus; je sens que mon visage se change aussi-tôt, & que la douleur me déchire. Je tremblois à chaque action que je faisois. Si l'accablement que lui cau-  
soient ses douleurs le plongeait quelquefois dans le sommeil, son esprit étoit tourmenté de songes ou de fantômes affreux: VII. 13. 14: Quand je dis, Mon lit me soulagera, ma couche emportera quelque chose de ma plainte; alors tu m'étonnes par des songes, & tu me troubles par des visions. Ou: Si je dis en moi-même, Mon lit me consolera peut-être, & m'entretenant avec mes pensées, je me reposerai sur ma couche; vous me tourmenterez par des songes, & vous me troublez par d'horribles visions. Ainsi son esprit, soit qu'il dormit ou qu'il veillât, n'étoit jamais tranquille, à cause des idées tristes qui l'occupoient sans cesse: XXI. 6: Quand il me souvient de mon état, je suis éperdu, & un tremblement saisit ma chair. Ou: Quand je me souviens de mon état, j'en suis épouvanté moi-même, & j'en tremble de tout mon corps. XXIII. 16: Parce que le DIEU fort a matté mon cœur, & le Tout-puissant m'a étonné. Ou: DIEU a amolli mon cœur, & le Tout-puissant m'a épouvanté. Des dégoûts continuels l'affligeoient: VI. 7: Les cho-



ses que mon ame refusoit de toucher, sont des vilénies qu'il faut que je mange. Ou: Dans l'extrémité où je me trouve maintenant, je me nourris des choses que je n'osois auparavant toucher. Dans cet état, & la nourriture même se corrompant par l'acrimonie, les parties balsamiques étant par-tout anéanties, étoit-il étonnant que les os fussent attachés à la peau, & qu'il ne restât d'entier que la peau des dents? XIX. 20. Ou: Mes chairs ont été réduites à rien, mes os se sont collés à ma peau, & il ne me reste que les lèvres autour des dents. Étoit-il surprenant que Job ressemblât plutôt à un Squelette, qu'à un Homme vivant? Que l'acrimonie même infectât les Parties nobles, & qu'elles fussent sujettes à de fréquentes inflammations? XXX. 27. Mes entrailles bouillent, & ne se peuvent taire; les jours d'affliction m'ont prévenu. Ou: Un feu brule dans mes entrailles, sans me donner aucun repos; les jours de l'affliction m'ont prévenu. Étoit-il étonnant encore, que Job perdît toute esperance de se revoir en santé, ses forces étant épuisées? VI. 4: Car les fleches du Tout-puissant sont dans moi; mon esprit en suce le venin: les frayeurs de DIEU se dressent en bataille contre moi. Ou: Car je sens que le SEIGNEUR m'a mis en butte à ses fleches. L'indignation qu'il répand sur moi, épuise mes esprits; & les terreurs qu'il me donne, m'assiègent de tous côtés. XVI. 12. &c. J'étois en repos, & il m'a écrasé, il m'a saisi au collet, & m'a brisé; & il m'a mis comme en butte à ses traits. Ses Archers m'ont environné, il me perce les reins, & ne m'épargne aucunement, & répand mon fiel par terre. Il m'a brisé, & fait playe sur playe: il a couru sur moi, comme un homme puissant. Ou: J'ai été tout d'un coup réduit en poudre, moi qui étois si puissant autrefois. Le SEIGNEUR m'a fait plier le cou sous sa violence, il m'a brisé, & m'a mis comme en butte à tous ses traits. Il m'a environné des pointes de ses lances, il m'en a percé les reins de toutes parts, il ne m'a point épargné, & il a répandu mes entrailles sur la terre. Il m'a déchiré, il m'a fait playe sur playe; il est venu fondre sur moi, comme un Géant. Enfin doit-on s'étonner qu'un homme accablé de tant de maux, soit dégoûté de la vie, & qu'il souhaite la mort comme le dernier remède à ses peines? VII. 15: C'est pourquoi je choisirois plutôt d'être étranglé, & de mourir, plutôt que de conserver mes os. Je suis ennuyé de la vie. Ou: C'est pourquoi je choisirois plutôt de mourir d'une mort violente, & il vaudroit mieux que mes os fussent en poudre. J'ai perdu toute esperance de pouvoir vivre davantage. v. 20: Je suis à charge à moi-même. IX. 21: Je souffre avec regret la vie. Ou: Ma vie m'est à charge à moi-même. Il se voit enfin à deux

doigts de la mort: XVII. 1: Mes esprits se dissipent. Ou: Toutes mes forces sont épuisées, &c.

Nous nous étendrons sur les symptômes de l'état misérable de Job, en examinant les différens Passages où il en est parlé. On peut assigner des causes naturelles à ce grand nombre de maux, sans pourtant exclure le doigt de DIEU. Les Acteurs de cette Tragédie étoient, DIEU, Satan, & la Maladie. DIEU permit que Satan affligeât le Corps & l'Ame de cet Homme pieux; l'Ame, par des idées tristes, & des tentations presque desesperantes; le Corps, par des traits aigus, ou si l'on aime mieux, par des Vers d'une petitesse extrême. Job reconnoit lui-même, que son mal lui étoit envoyé d'en-haut: XIX. 21. La main de DIEU m'a frappé. Les Causes, quoique naturelles, sont des instrumens dans la main de L'ETERNEL.

Je ne disputerai avec personne sur le nom de cette Maladie, qui paroît sous tant de formes différentes; & je ne déciderai pas si c'étoit le Scorbute, ou la Lèpre, ou même le Mal Vénérien, comme le prétend Pineda, ou bien une Gale de la plus méchante espece, comme le veut Wedelius (de Morbo Hiobi, Dec. IV. Exercit. II.) Ce qui est certain, c'est que tout le corps de Job étoit rempli d'une grande acrimonie, féconde source de plusieurs maux. Le Malade lui-même semble l'indiquer, XIX. 27. Mes reins se consomment dans mon sein. Ou: C'est-là l'esperance que j'ai, & qui reposera toujours dans mon sein. XVI. 23. Il répand mon fiel par terre. Ou: Il a répandu mes entrailles sur la terre: par des Diarrhées bilieuses & séreuses, dans lesquelles l'acrimonie de la matiere rongeoit les glandes des intestins; & la Bile, qui fait le baume du chyle & du sang, sortoit par les selles; d'où s'ensuivoit la maigreur & le dessèchement du corps.

Ce qui est dit de Job, qu'il étoit assis dans les cendres, peut s'expliquer comme la marque d'une pieuse humiliation. XLII. 6. C'est pourquoi j'ai horreur d'avoir ainsi parlé, & je m'en repens sur la poudre & sur la cendre. Ou: C'est pourquoi je m'accuse moi-même, & je fais pénitence dans la poussiere & dans la cendre. Mais on peut dire aussi, que la Cendre étoit un remède naturel, auquel Job avoit recours dans sa misère, pour sécher & déterger ses playes: consultez Diosc. L. V. c. 135. περί τέφρας ἀλγμάτων, & Galien, (de simpl. Med. ad Paternianum) où l'on trouve entre autres choses, que la Cendre introduite au fond des playes toutes fraîches, en arrête le sang. C'est pourquoi, quand on châtre les bestiaux, on en applique utilement à l'endroit où l'opération s'est faite. Voy. Bartholin (de Morbis Biblic. p. m. 33.) Pineda (Comm. in Job. p. 134. &c.) & Coccejus (in Job. p. 23.)





IOB. Cap. IV. v. 10. n.  
Leo Rex, et vile insectum.

Nach Job Cap. IV. v. 10. n.  
Der Löw ein König, und elendes Insekt.



## P L A N C H E DIX.

*Le Lion, & le Formica-Leo.*

JOB, Chap. VIII. vers. 10. 11.

*On étouffe le rugissement du Lion, & le cri d'un grand Lion; on arrache les dents des Lionceaux.*

*Le Lion périt faute de proie, & on écarte les petits du vieux Lion.*

*Le rugissement du Lion, & la voix de la Lionne ont été étouffés; & les dents des Lionceaux ont été brisées.*

*Le Tigre est mort, parce qu'il n'avoit point de proie; & les petits du Lion ont été dissipés.*

**L**Es Lions sont désignés en Hébreu par cinq noms differens, dont quatre se trouvent dans les deux Versets qui s'offrent ici à notre examen.

I. *Arjeh*, signifie toute sorte de Lions, sans différence d'âge. Voy. sur Gen. XLIX. 9.

II. *Schachal*, est un Lion des plus rares, de couleur noire. Oppien (*Venat. L. III.*) en fait mention: *Sa face & son encolure sont terribles. Il est de couleur noirâtre, tirant sur le fauve* (1). Le même Auteur fait la description d'un autre Lion d'Ethiopie, qu'il dit avoir vu. *Il vient quelquefois d'Ethiopie en Libye, dit-il, des Lions admirables à voir. Ils sont noirs, & ont une très belle crinière* (2). Il y a aussi de semblables Lions dans les Indes, au rapport d'Elie L. XVII. c. 26. & en Syrie, selon Pline L. VIII. c. 17. C'en est un de cette espèce, que Job semble avoir eu en vue. Parmi les noms synonymes des Lions, connus chez les Orientaux, je n'en trouve point qui se rapportent à notre mot Hébreu, à moins que par transposition de lettres on n'admette le *Selkæm* des Turcs, Plur. *Sülakym*, ou bien le nom de *Saki*, *Sayk*, (*Meninski Lex. p. 2660. 2752.*) Mais le *Saghal* des Arabes, & le *Chakal* ou *Schakal* des Perses, par où ils indiquent le *Hylax* & la *Hyène*, approche davantage du *Schachal* des Hébreux: (Le même, p. 5868, & Chardin, *Voyage de Perse T. IV. p. 83.*) Ce qui feroit croire que les deux Versions de Zurich, qui traduisent *Léopard*, s'accordent mieux avec le Texte. Les *Septante* portent *φωνή λεαίνης*, *voix de Lionne*.

III. *Cephir*, signifie un *Lionceau*, qui diffère du *Gur Arjeh*, *Petit de Lion*, comme un *Bouvillon* d'un *Veau*. C'est ce qui paroît clairement par Ezech. XIX. 2. 3. *Qu'étoit-ce que de ta mère? une Lionne qui a gité entre les Lions, qui a élevé ses Petits parmi les Lionceaux? Elle a fait croître un de ses Petits (לִיָּוִן) qui est devenu un Lionceau (לִפְּרִי) qui a appris à déchirer la proie; il a dévoré les hommes. Ou: Pourquoi votre mère qui est une Lionne, s'est-elle reposée parmi les Lions, & pourquoi a-t-elle nourri ses Petits au milieu des Lionceaux? Elle a produit un de ses Lionceaux, & il est devenu Lion, il s'est instruit à prendre la proie, & a dévorer les hommes. Horace L. IV. Od. 4. fait la description d'un Lionceau semblable (3). On doit remarquer que le nom de *Lion*, chez les Grecs & les Romains, se donne aussi à d'autres Animaux, & même aux Insectes. On trouve le *Lion marin*, parmi l'Espèce des *Ecrevisses de Mer*; le *Lion terrestre*, parmi les *Lézards*; & le *Lion bigarré*, parmi les *Serpens*. Le *Cephir* en Hébreu a autant de significations diverses, que le *Lion* en Grec ou en Latin. Il est même pris ici pour le *Dragon*, par les *Septante* Interpretes. Car au lieu de *וְשֵׁנִי כִפְרִי*, *on arrache les dents des Lionceaux*, ils traduisent, *& la joye des Dragons est éteinte*: je laisse à d'autres à juger s'ils ont raison. Cependant il est à propos d'observer aussi, que de cent noms synonymes, qui servent à désigner le Lion chez les*

(1) Σπινδαλίας δὲ πρόσωπον καὶ ἀρχὴν, πᾶσι δὲ γένει  
ἴσται μὲλλον καὶ αὐτὸν φέρει μαρμαρυγῶντος αἰδέος.

(2) 'Εν δὲ ποτὶ Ἀλβίαν Λιβύην ἀναίψεται γένιον,  
Θάῤῥα μὲν ἀειδίει, μακάριόν τε σκοπὸς τῆς.

(3) Qualemve latis caprea pascuis  
Intenta, fulvae matris ab ubere  
Jam lacte depulsum leonem  
Dente novo peritura vidit.



les Orientaux, il ne s'en trouve pas un qui approche du mot *Cephir*.

IV. Mais on trouve encore des vestiges du mot *Lajisch*. Un grand Lion est appelé par les Turcs, *Deklas*, *Delbas* (*Meninski Lex.* 2203.) & par les Arabes, *Aijs*, *Aijus*, *Aijjas*, (3201. 3358. 3367.) *Lais*, (4127) *Lahaset*, (4154) & *Dilbas*, *Dilhæs*, *Dülabis*, *Dilham*, (6064.) Ce mot, dont la signification est si étendue, n'est point entièrement banni non plus de la Langue Arabe: *Leis*, plur. *Lūjus*, signifie un Lion, & une espèce d'Araignée qui attrape les Mouches en sautant dessus; & *Leisu usfrine* signifie aussi un Lion, & un autre Animal semblable au Caméléon, qui attaque un Cavalier sur le chemin. (Le même, 4217.) Les Interprètes entendent communément par le mot *Lajisch*, un Lion décrépît, qui ne peut plus chasser, ni enlever sa proie; & ils s'appuyent sur notre Texte même, où il est dit que le Lion (dans la Version Latine de Zurich, le Tigre) *perit faute de proie*. Bochart au contraire (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 1.) prouve par le Texte même, qu'il s'agit plutôt d'un Lion vigoureux, & des plus cruels. Eliphaz, dit-il, parle immédiatement auparavant (v. 8. 9.) des hommes impérieux, avarés, ambitieux, qui comme des Lions courent sans cesse après la proie, font tout ce qu'ils peuvent pour ravir le bien du prochain, déchirent sa réputation, & lui ôtent la vie; & il montre en même tems, comment DIEU, par sa Justice & sa Providence, dompte & châtie leur férocité, & reprime souvent tout à coup leurs entreprises furieuses. *J'ai toujours vu que ceux qui labourent l'iniquité, & qui sement l'outrage, les moissonnent. Ils périssent par le souffle de DIEU; & ils sont consumés par le vent de ses narines.* Ou: *Ne voyons-nous pas au contraire, que ceux qui travaillent tant à faire des injustices, qui sement les maux & les recueillent, sont renversés tout d'un coup par le souffle de DIEU; & sont emportés par le tourbillon de sa colere?* Eliphaz donc compare à ces sortes d'hommes féroces, à qui l'on a donné communément l'épithète de Loups, de Lions, & de Tigres, la férocité avide de ces mêmes Animaux. On lit dans le divin Psalmiste, XXXIV. 11. *Les Lionceaux ont disette & ont faim; mais ceux qui cherchent l'ÉTERNEL n'auront faute d'aucun bien.* Ou: *Les riches ont été réduits à la faim; mais pour ceux qui cherchent le SEIGNEUR, aucun bien ne leur manquera.* Il est certain que ce qui est dit du Lion, que DIEU le perd du souffle de sa colere, & qu'il le réduit à périr faute de proie, ne convient point à un Lion décrépît & sans force. Les Loix de la Critique demandent un sens qui convienne à la chose même dont il s'agit, & qui réponde aux Perfections de DIEU. Le mot *Lajisch* signifie donc un Lion dans sa force, un Lion grand & féroce.

L'une & l'autre Version de Zurich mettent au lieu de Lion, un *Tigre*, de même que la Vulgate. Les *Septante* portent *μυρμηκολεων*, mot qui

n'embarasse pas peu les Interprètes. Il signifie, à en juger par les mots dont il est composé, un *Lion de Fourmi*, auquel les Fourmis servent de proie & de nourriture. *Gregoire* (*in Jobum*) entend par-là un petit Animal, qui poursuit les Fourmis, comme le Lion poursuit sa proie; & *Isidore* (*Orig. L. XII. c. 3.*) souscrit à ce sentiment. Il y en a qui prétendent que cet Animal ressemble au Lion par la partie de devant, & à la Fourmi par la partie de derrière; & que c'est une production du mélange de plusieurs Genres. *Eustathe* (*in Hexaem.*) & *le faux Jérôme* (*Epist. ad Praesidium de Cere Paschali*) croient aussi qu'il s'agit de ce Monstre. D'autres au contraire nient qu'un tel Animal existe dans la Nature, & prétendent que c'est une expression allégorique, qui marque le Démon, lequel est comparé au Lion & à la Fourmi: voy. *Euloge d'Alexandrie* (*in Novatianos Lib. IV.*) *S. Augustin* & *Bede* (*in Job.*), *Olympiodore* & *Theophylacte* (*in Lucam.*) *Bustamantin* qui a écrit un *Hierozoicon*, croit qu'il s'agit d'une espèce d'Escharbots, dont parle *Plin.* L. XXX. c. 5. On appelle les *Taurus*, *Escharbots terrestres semblables à la Tique*. Ils tirent leur nom de leurs petites cornes: d'autres les nomment *Poux de terre*. *Mr. Poupert* (*dans les Mém. de l'Acad. des Sciences* 1704. p. 235.) donne une description exacte de l'Insecte nommé *Formica-Leo* (*Fourmi-Lion*), qui est le même nom que celui de *μυρμηκολεων* employé par les *Septante*. Il dit que cet Animal est de couleur grise, semblable à peu près à l'Araignée; qu'il tend des pièges aux Fourmis, & qu'à cause du stratagème dont il use pour les prendre, il mérite plutôt le nom de *Fourmi-Renard*, que de *Fourmi-Lion*. Il ajoute, qu'il se tient sous les vieilles murailles, où il est à l'abri de la pluie; qu'il creuse un nid ou une petite fosse, en forme de cône renversé, ou de trémie; c'est à dire, que formant d'abord un trou rond, il continue de fouir sous le sable par un mouvement spiral, & qu'en travaillant il jette en haut & derrière lui, le sable qui lui couvre la tête. Que ce nid en forme de cône étant fait, le sable qui tombe dans la fosse lui annonce sa proie; qu'alors il jette vite du sable en haut, que la Fourmi ou quelque autre petit Animal s'en trouve couverte, tombe dans le trou, où elle est faillie par le *Formica-Leo*, qui la suce, & jette ensuite sa dépouille hors du nid. Cette Chasse est élégamment décrite dans ces Vers d'un Poète Latin: (*Petavian. Biblioth. n. 1344.*

*Est Formicoleon formicarum leo, qui se  
Pulvere consepelitur, hicque latendo manet.  
Formicæ dum prætereunt, pia farra trahentes,  
Prodit ab insidiis, has spoliando necat.*

„ Le *Formica-Leo*, le Lion des Fourmis, se  
„ couvre de poussière, & y demeure caché.  
„ Lorsque la Fourmi, chargée de grain, passe  
„ devant son trou, il sort de son embuscade,  
„ la dépouille, & la tue”. Si l'on souhaite  
re





IOB. Cap. IV. v. 12-16.  
Elphas inspiratus.

Nach Job Cap. IV. v. 12-16.  
Der begeisterte Elphas.



te quelque chose de plus sur cette matière, on peut consulter l'Ouvrage même de Mr. *Poupart*, dont les Observations sont confirmées par l'exact Observateur d'Insectes *Vallisnieri* (*Nov. Observaz.* p. 75.) J'ai fait graver dans cette Planche, Lettre A. un de ces Insectes.

Mais il ne paroît pas vraisemblable qu'*Eliphas*, ou les Interprètes même, aient entendu par le mot *Lajisch*, cet Insecte qui attend tranquillement sa proie dans son nid, & auquel on donne le nom de *Formica-Leo*; mais plutôt une certaine espèce de Lions. On trouve dans *Agatharchide*, c. 34. sur la fin, où il est parlé des *Lions d'Arabie*, un passage qui porte: *Or à l'égard de ces Lions qu'on nomme Myrmecoleon, (ou Fourmi-Lion) la plupart ne diffèrent en rien des Lions ordinaires, excepté que leurs parties génitales avancent par derrière, au rebours des autres.* *Strabon* L. XV. appelle simplement *Fourmis*, *μύρμηκας*, ces Lions qui se trouvent dans l'Arabie Troglodytique, qui sont de couleur d'or, & pas si velus que les Lions d'Arabie. C'est de ces sortes de Lions, qu'on doit entendre ce que disent *Elien* (L. VII. c. 42. 47.) & *Herodote* (*Thalie* I. III. c. 102.) qu'il y a des *Fourmis* plus petites que des *Chiens*, & plus grandes que des *Renards*. *Pline* compare ces *Fourmis* aux *Loups*, & *Solin* à des *Renards*; comparaisons qui ne conviennent absolument point aux *Fourmis* propre-

ment dites, mais à des *Quadrupèdes* qui portent le nom de *Fourmis*. Remarquons en passant, que ces expressions des Anciens ont donné lieu à la fable qu'on a débitée sur les *Fourmis des Indes*, qu'on dit être de la grandeur des *Chiens*; quoique les *Ecrivains* de l'Antiquité aient entendu par le mot de *Fourmi*, un autre sorte d'Animal, différent de ces Insectes.

V. Reste un cinquième nom Hébreu du Lion, savoir *Labi*, qui veut dire une Lionne qui allaite, comme il est clair par le Passage d'*Ezechiel* XIX. 2. ci-dessus allégué, & par notre Texte même. L'Ecriture fait souvent mention de la Lionne, comme d'une bête très vaillante & très cruelle: *Gen.* XLIX. 9. *Nomb.* XXIII. 24. XXIV. 9. *Deuter.* XXXIII. 20. & *Job* XXXIX. 1. *Herodote* (L. III. c. 108.) l'appelle un Animal très courageux & très hardi. *Elien* (*Var.* L. XII. c. 39.) s'exprime de même. Pour ce qui regarde ce Lion, & les différens noms Arabes qui peuvent avoir du rapport à l'Hébreu *Labi*, on n'a qu'à voir notre Commentaire sur *Gen.* XLIX. 9. & celui de *Bochart* (à l'endroit cité, & P. II. L. VI. c. 4.) sur notre Texte.

Je laisse à d'autres l'application mystique des Lions, aux Ennemis de DIEU & de son Eglise. Conferez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 1. p. 711. c. 5. p. 775. II. L. VI. c. 4. p. 813.) & *Ludolf*. (*Comm. in Hist. Ethiop.* p. 193.)

## PLANCHE DX.

### Vision d'Eliphas.

#### JOB, Chap. IV. vers. 12-16.

Pour moi, une parole m'a été adressée  
en secret, & mon oreille en a empor-  
té quelque peu.

Pendant les pensées diverses des visions  
de la nuit, quand un profond som-  
meil assoupit les hommes,

Une frayeur & un tremblement me sai-  
sit, qui étonna tous mes os.

Un Esprit passa devant moi, qui me fit  
hérissier les cheveux.

Et il se tint là, mais je ne connus point  
Tom. VI.

Cependant, une parole m'a été dite en  
secret, & à peine en ai-je entendu les  
foibles sons qui se déroboient à mon  
oreille.

Dans l'horreur d'une vision de nuit,  
lorsque le sommeil assoupit davantage  
tous les sens des hommes,

Je fus saisi de crainte & de tremble-  
ment, & la frayeur pénétra jusque  
dans mes os.

Un Esprit se vint présenter devant moi;  
& les cheveux m'en dressèrent à la  
tête.

Je vis quelqu'un, dont je ne connoissois  
F point



*son visage: une représentation étoit devant mes yeux; & j'entendis une voix basse, qui disoit.*

*point le visage: un Spectre parut devant mes yeux; & j'entendis une voix foible comme un petit souffle, qui me dit.*

**E**Liphaz parle dans notre Texte, comme ayant été inspiré. Savoir s'il le fut en effet, ou s'il n'eut qu'une Vision; si cette Inspiration lui vint de Dieu, ou du Démon; c'est ce que je laisse à ceux qui ont le don d'examiner les Inspirations, & qui s'en arrogent le droit. Cependant Eliphaz confesse que *son oreille* n'en a emporté que *quelque peu*; c'est à dire, qu'il n'avoit entendu qu'un bruit sourd, une voix obscure, telle que celle des personnes qui parlent tout bas. Et cela, v. 13. *pendant les pensées diverses des visions de la nuit, quand un profond sommeil assoupit les hommes.* Ou: *Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil assoupit davantage tous les sens des hommes.* De-là il s'ensuit, pour tout dire en un mot, que c'étoit une Vision nocturne, dans un long d'un premier & par conséquent d'un profond sommeil. A l'égard du *Sommeil*, on doit s'en former cette idée, selon le mécanisme du corps: Que le fluide nerveux est retiré, pour ainsi dire, des organes des Sens extérieurs au Cerveau; ou qu'il ne coule point du Cerveau dans les parties extérieures; comme il arrive quand on veille: & que dans le même tems, les organes vitaux jouissent toujours du même cours des esprits, d'un cours constant, non interrompu, & même plus animé, comme étant absolument nécessaire à la conservation de la vie. On peut, si on veut, comparer un Homme qui veille, à un Moulin, ou à tout autre Automate, dont toutes les parties, les meules, les poids, les roues, & les leviers, sont dans un mouvement perpétuel, & un Homme endormi, à cette même Machine, quand elle est dans le repos. Cependant, lorsque notre Machine est en repos, les esprits, comme on les appelle, vont & viennent dans le Cerveau, & l'Âme pense conformément à leurs mouvemens: tantôt un objet lui est représenté, tantôt un autre; & il semble que l'on voye, que l'on entende, & que l'on touche telle ou telle chose. Tout ceci dépend de l'union de l'Âme avec le Corps, & des loix & des effets de cette Union (1).

Vers. 14. *Une frayeur & un tremblement me saisit, qui étonna tous mes os.* Ou: *Je fus saisi de crainte & de tremblement, & la frayeur pénétra jusque dans mes os.* Ce qu'on appelle les *Affections de l'Âme*, font un effet du dérangement de l'équilibre entre l'Âme & le Corps, entre le mouvement du fluide nerveux & du sang, du système nerveux & du Cœur. Des flots écumeux s'élèvent dans cet Océan du Corps ou de l'Âme. Et dans la *Terreur* en particulier, ou dans la représentation effrayante

de quelque objet, le fluide nerveux emporte la balance, la peau se retire comme pour se dérober au mal, la circulation du sang se fait difficilement par les extrémités, le Cœur trouve plus de résistance à pousser le sang, & on se sent oppressé comme si l'on étoit chargé d'un poids. Tant que dure cette espèce de contraction convulsive des parties éloignées, la chaleur les abandonne, comme étant un effet de la libre circulation du sang, & de l'attrition. Le mouvement des muscles & des fibres se dérange dans tout le corps, & toute la Machine tremble, sur-tout les os (2). Cette frayeur fut l'avant-coureur de la Vision qu'eut Eliphaz, & qui suivit d'abord après. Ainsi *l'esprit manqua à Daniel dans son corps, & les visions de sa tête le troublèrent.* Ou: *Mon esprit fut saisi d'étonnement. Moi Daniel je fus épouvanté de ces choses; & ces visions qui m'étoient représentées, me jetterent dans le trouble,* Dan. VII. 15. Mais la circonstance du tems ne laissa peut-être pas de contribuer à la frayeur d'Eliphaz. Il étoit nuit, & c'est alors que d'ordinaire les moindres choses nous effrayent, parce que les objets ne nous distraient pas comme quand il fait jour. L'Âme est, pour ainsi dire, concentrée en elle-même, & la plus petite Colline lui paroît une grande Montagne. De même qu'un bruit, fût-il mal fondé, trouble une Armée qui dort en sûreté, & sans sentinelles; de même la moindre impression trouble l'Âme, si le Corps est endormi.

Vers. 15. *Un Esprit passa devant moi, qui me fit hérissier les cheveux.* Ou: *Un Esprit se vint présenter devant moi, & les cheveux m'en dresserent à la tête.* Quel fut cet Esprit, bon ou mauvais, c'est à d'autres à en juger: mais il est de mon ressort d'expliquer d'où vient que les cheveux se dressent d'horreur, comme il arriva à Eliphaz. *Symmaque* appelle ceci *ἄσφοδρον*, & les Latins *horripilatio*. Le discours de celui qui jure souvent, fera dresser les cheveux à la tête, (*ἄσφοδρον τριχας*) Eccles. XXVII. 14. Si l'on reçoit le Système que j'ai exposé sur les Affections de l'Âme, & que je confesse avoir appris du savant *Verdries*, il ne sera pas difficile d'assigner la cause de ce symptôme. La peau se retire violemment, & se ride, pour ainsi dire, par le cours impétueux du fluide nerveux: de cette manière les cheveux se dressent, comme les piquans du Hérissier, d'où vient l'expression Française, *hérissier*. Voyez *De Mey* (*Phys. Sacr.* p. 291.) *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 2. p. 454.)

(1) *Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægis Incipit, & dona Divum gratissima sorpit, In somnis ecce ante oculos maestissimus Hector Visus adesse mihi.* Virgil. Æn. II.

(2) ——— *Gelidusque per ima cucurrit Offa tremor.*

Virgil.





IOB. Cap. IV. v. 19.  
Tinea miseriae Symbolum.

Nach Job Cap. IV. v. 19.  
Die Heube ein Bild menschlichen Glendes.



## P L A N C H E DXI.

*La Tigne, Symbole de la Misere.*

## JOB, Chap. IV. vers. 19.

Combien plus en ceux qui demeurent dans des maisons d'argile, dont le fondement est dans la poudre, & qui sont consumés à la rencontre d'un vermisseau.

Comment donc ceux qui habitent en des maisons de boue, qui n'ont qu'un fondement de terre, ne seront-ils pas beaucoup plutôt consumés, & comme rongés par les (1) vers.

(1) Plusieurs Versions mettent la Tigne.

L'Expression qu'Eliphas emploie pour marquer la misere des Mortels, est très énergique. *Ils habitent*, dit-il, *dans des maisons de boue*, en Hébreu *Batthe chomer*, selon les Septante, *οἰκίας πηλίας*. C'est cette Loge terrestre dont il est parlé 2 Cor. V. 1. Le mot Hébreu *Chomer* signifie Boue, Argile, Limon, en un mot, une terre des plus mauvaises, & qui se dissout facilement dans l'eau. C'est dans ce sens, d'une boue dissoute dans l'eau, que le mot *Chomer* semble être employé Habac. III. 15. *Tu marcheras avec tes chevaux dans la mer, par la fange (Chomer) des grosses eaux*. Ou: *Vous avez fait un chemin à vos chevaux au travers de la mer, au travers de la fange des grandes eaux*. Et Isaïe LXIV. 8. *Nous sommes l'argile (Chomer), & tu es celui qui nous a formés*. Notre fondement, selon notre Texte, est dans la poudre, en Hébreu *Beaphar*, ce que les Septante rendent encore par le mot *πηλός*, Boue: *καὶ αὐτοὶ ἐκ τῆς αὐτῆς πηλὸς ἔσονται*. En effet, l'admirable structure de notre Machine est si foible & si délicate, si facile à ébranler & si aisée à dissoudre, qu'il n'est pas besoin pour cela d'aucun appareil de guerre, de Béliers, de Balistes, de Canons, ni d'une nombreuse Armée d'ennemis. Elle se dissout d'elle-même, elle se détruit par la vieillesse, & une légère altération d'air, un souffle de vent, une affection violente, & mille autres dérangemens dont les causes paroissent les plus légères, la font écrouler. Eliphas raisonne ici par analogie; il compare la structure du Corps humain, cette maison de boue, faite d'une vile matiere, aisée à dissoudre, à ces Esprits angéliques & purs, qui ne souffrent aucune altération; il compare même les maisons de boue que les Mortels habitent, aux demeures célestes des Anges. Si ces Habitans du Ciel subissent la sévérité du Juge-

ment divin, que devons-nous attendre, nous chétifs Habitans de la Terre, qui sommes formés d'argile? Ce sont-là les pieds d'argile de la Statue d'or. Oh que le fondement de la vie, de la gloire, & des grandeurs humaines, est foible! puisque nous sommes enfin consumés à la rencontre d'un Vermisseau (ou d'une Tigne.) Le mot Hébreu *Asch* se trouve souvent employé pour marquer la Tigne: Job XIII. 28. XXVII. 18. Ps. XXXIX. 12. L. 9. Isaïe LI. 8. & Os. V. 12. Les Chaldéens se servent du mot *Ascha*. Aujourd'hui encore chez les Arabes, *Uffet*, Plur. *Ufs*, *Ufer*, diminutif d'*Useiser*, signifie la Tigne qui mange la Laine, & la Mite qui ronge les Livres: (*Meningzki Lex. 3215*.) Bochart (*Hieroz. P. II. L. IV. c. 25*.) lit *Atthsa*, *Orthsa*. Les Grecs disent *ὄν*, mot qui descend sans doute de l'Hébreu *Sas*, qu'on trouve dans Isaïe LI. 8. *Aquila* dans le passage d'Isaïe L. 9. traduit par *ὁ βρώσις*. Et dans celui de Matth. VI. 19. *ὄν* & *βρώσις* sont presque synonymes, comme *Blatta* & *Tinea* chez les Poëtes Latins. On lit dans *Horace* L. II. Sat. 3.

- - - Cui stragula vestis,

*Blattarum ac tinearum epula, putrescat in arca.*

Et dans *Martial*, L. VI. Epigr. 60.

*Quam multi tineas pascunt blattasque diserti.*

C'est le propre de la Tigne, de consumer la Laine, & les habits qui en sont faits. La Laine est sa demeure, & peut-être même sa mere, si cette Génération équivoque, reconnue par les Anciens, est vraie. *Aristote* (*Hist. L. V. c.*



32.) rapporte que certains Animaux s'engendrent dans les laines, & dans tout ce qui est de laine; les Tignes, par exemple, s'y multiplient abondamment, lorsque les laines sont remplies de poussière. Pline L. XI. c. 35. dit que la poussière dans les laines & les habits, engendre des Tignes. L'Ecriture emploie souvent l'image de la destruction causée par le rongement de ces sortes d'Insectes; lorsqu'elle nous apprend que par les jugemens secrets de DIEU, les Méchans languissent & sont consumés, comme la Tigne consume les vêtements les plus précieux, en les rongéant sans qu'on s'en aperçoive. Job XIII. 28. *Et cet homme s'en va par pièces, comme du bois vermoulu, & comme une robe que la Tigne a rongée.* Ou: *Moi qui dans un moment ne serai que pourriture, & qui deviendrai comme un vêtement mangé des vers.* Isaïe L. 9. *Eux tous seront usés comme un vêtement; la Tigne les rongera.* Isaïe LI. 8. *Car la Tigne (Hébr. Asch) les rongera comme un vêtement, & la Gerce (Hébr. Sas) les dévorera comme la laine.* Le sens du Psaume XXIX. 2. revient à celui de notre Texte: *Aussi-tôt que tu châties quelqu'un, te reprenant de son iniquité, tu consumes son excellence comme la Tigne.* Ou: *Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité, & vous avez desséché son ame comme l'Araignée.* La Tigne, dont le Lecteur me demandera sans doute une description & une représentation, est un petit Animal volatile, dont les ailes sont blanches,

tachetées de noir. Ces ailes, vues au Microscope, sont très artistement tissées de plumes blanches & noires; & sont assez longues, eu égard à la petitesse de l'Animal. Les Tignes pondent plusieurs œufs, d'où naît un petit Animal que l'on nomme le *Loup (der Wolff)*, & qui ronge le Blé dans les greniers. Les Figures que je donne sont tirées de *Leeuwenhoek (Experim. & Contemplat. p. 263.)*

La 1. Figure représente la Tigne même, A. A.

La 2. Figure représente l'enveloppe ou la membrane qui renferme les Vers jusqu'à ce qu'ils se changent en Tignes; ainsi qu'on peut le voir sans Microscope.

Fig. 3. La partie postérieure de la Tigne, qu'elle étend depuis A. jusqu'en B. lorsqu'elle va pondre. De cette partie elle étend en dehors la partie du corps B. C. D; & hors de celle-ci elle étend l'autre C. D. E. qui est couverte de poil à l'extrémité.

Fig. 4. Le même corps extrêmement étendu, & par où l'œuf en passant s'allonge, & prend une forme commode pour s'insinuer dans le grain.

Fig. 5. Le Ver sortant de l'œuf, vu par le Microscope.

Fig. 6. Un œuf cassé.

Fig. 7. Trois des plus grandes plumes, qui couvrent les ailes.

Fig. 8. Autres plumes plus petites.

Fig. 9. Autres plumes plus longues, & qui couvrent le bord des ailes.

## JOB, Chap. V. vers. 2.

*Certainement, la colere tue le fou, &  
le dépit fait mourir le simple.*

*Certes, la colere fait mourir l'insensé,  
& l'envie tue les petits esprits.*

ON voit ici deux Affections de l'Ame, la Colere & l'Envie; l'une une fureur courte, l'autre une fureur de durée; mais toutes deux très pernicieuses, & qui font horreur. La Colere est d'autant plus à redouter, qu'elle est fille du Desir & de la Douleur. Selon l'hypothèse ci-dessus exposée, tantôt le fluide nerveux domine, & le sang étant repoussé des extrémités du corps vers le Cœur, cause une pâleur sur le visage; tantôt c'est le Cœur qui a le dessus, & qui chassant avec une violence extrême le sang jusques dans les petits tuyaux les plus reculés du corps, produit sur le visage une rougeur enflammée. Ainsi le corps, & toutes ses parties tant fluides que solides, se trouve comme balancé par deux poids égaux, & souffre des assauts violents. Aussi, celui qui s'abandonne à la Colere, a le visage terrible & l'aspect funeste, ses yeux & sa bouche ne respirent que menaces; mais bien-tôt un air lugubre & qui excite la pitié, succède à cette fureur. On voit par-là, pourquoi & comment, tantôt les vaisseaux qui charrient le sang, se gonflent, la peau devient rou-

ge, les yeux étincellent, le corps s'échauffe; & puis tout à coup les lèvres tremblent & pâlisent, les dents craquent, & les cheveux se hérissent. On voit encore, pourquoi l'Insensé dans sa colere a tantôt la respiration forte, précipitée, tantôt foible, lente: pourquoi la douleur le fait battre des mains, frapper des pieds, & vomir des menaces. On voit enfin pourquoi, les digues étant rompues, la bile se répand, & le poulx devient si violent, que le sang sort par la bouche, les narines, les oreilles, (& dans les Femmes par la matrice,) que l'ame même se sépare du corps; & qu'en un mot, la colere tue le fou, selon l'énergique expression d'Eliphaz. Le Fou, est appelé dans l'Original *Evil*; ce mot marque proprement un Homme qui agit sans raison, sans conseil, ou sans prudence; & qui, comme un Navire sans Pilote, est emporté par ses passions, & obéit sans résistance à leur moindre choc. Un Homme de cette trempe est fou à plus d'un égard: La Raison chez lui n'est pas la maîtresse, mais elle est l'esclave de ses Affections furieuses; il est fou non-seulement



ment parce qu'il se rend lui-même méprisable, & foule aux pieds la dignité de son Etre, mais parce qu'il se donne la mort en s'abandonnant à des mouvemens violens.

L'Envieux se trouve ici dans le même Catalogue des Fous. Le mot Hébreu *Poteb* signifie *infatué, séduit, errant*. Errant, parce que c'est un Fou, qui se rend esclave d'une maligne Envie. Ici le cours des esprits animaux dans les extrémités du corps tient le dessus, la circulation du sang est interrompue, le cœur est acca-

blé; les os, la moëlle, & les jointures se consomment & dépérissent. Celui-là en effet est bien fou, qui s'abandonne à un genre de folie dont il devient la victime: plus ennemi de soi-même, que du prochain à qui il porte envie. L'Envie est un tourment plus grand, que tous ceux qu'ont inventés les Tyrans de Sicile. Sans parler de l'énormité du péché, par où ces insensés qui s'abandonnent à la Colere, & qui se laissent ronger par l'Envie, allument le courroux de DIEU: ce qui n'est point de mon sujet.

### JOB, Chap. V. vers. 9.

*Qui fait des choses si grandes qu'on ne les peut sonder, & qui fait tant de choses merveilleuses qu'on ne les peut compter.*

LE même témoignage est rendu à DIEU, Jérémie X. 6. *Il n'y a point de semblable à toi, ô ETERNEL. Tu es grand, & ton nom est grand en force. Ou: SEIGNEUR, il n'y a point de DIEU qui vous soit semblable. Vous êtes grand, & votre nom est grand en vertu & en puissance.* Psaume CXXXV. 5. *Certainement, je connois que l'ETERNEL est grand, & que notre SEIGNEUR est au-dessus de tous les Dieux. Ou: Car j'ai reconnu que le SEIGNEUR est grand, & que notre DIEU est élevé au-dessus de tous les Dieux.* Il est dit encore ailleurs: *Lui seul fait des miracles.* Grande, infiniment grande est sa Puissance; grande est sa Sagesse; grande & éternelle sa Bonté; toutes les Perfections de DIEU sont grandes & immenses. On trouve des démonstrations de la Grandeur de DIEU, non-seulement dans les plus grands Corps qui composent le Monde, dans l'Univers dont l'étendue est, sinon infinie, du moins indéfinie; mais dans les corpuscules les plus petits, les Atomes: non-seulement dans la Baleine & dans les Eléphants, mais dans les Animaux qui ne sont qu'un point, dont 1000. 000. 000. ne sur-

*Qui fait des choses grandes & impénétrables, des choses miraculeuses & qui sont sans nombre.*

passent pas la grandeur d'une petite Araignée, si l'on en croit les observations faites au Microscope par *Leenwenhoek* (*Arcan. Nat. detest. p. 26.*): non pas seulement enfin, dans les Cedres du Liban, mais dans la moindre petite parcelle de Moutte. DIEU infiniment bon, infiniment grand, fait, entant que Créateur & Conservateur, *des choses merveilleuses*, des Miracles, non-seulement, lorsque le feu tombe du Ciel par son commandement, ou lorsqu'il ôte à la flamme sa vertu brulante & consumante; mais toutes les fois qu'en quelque lieu que ce soit, la moindre poussière se remue. On voit des Miracles dans les Ouvrages qui surpassent les Loix de la Nature, & dans ceux qui suivent les Loix que DIEU lui a prescrites. Toujours Miracles, par-tout Miracles. Car dans un sens, la multiplication de quelque Semence que ce soit, n'est pas moins un Miracle que celle des cinq Pains. DIEU, admirable en ses œuvres, *fait tant de choses merveilleuses, qu'on ne peut les compter*, soit dans la Nature, ou au-dessus de la Nature; dans la Grace & la Redemption des Hommes, & dans leur Condamnation; dans la Vie, & dans la Mort.

### JOB, Chap. V. vers. 10.

*Qui répand la pluie sur la face de la terre, & qui envoie les eaux sur les campagnes.*

QUand on considère avec attention, de quelle manière les vapeurs s'élèvent, comment les petites bouteilles d'eau nagent dans l'air, où par un choc mutuel elles se changent en Pluie: Quand on réfléchit sur la dispensation réglée de cette Pluie par tous les lieux de la Terre, de-

*Qui répand la pluie sur la face de la terre, & qui arrose d'eaux tout l'Univers.*

puis l'Equateur jusqu'aux Poles; sur la justice de cette dispensation, conforme au besoin de chaque chose; & sur l'extrême nécessité dont elle est aux Plantes, aux Animaux & aux Hommes: Quand enfin on mesure tout cela à la règle & aux loix de la Philosophie-Naturelle moderne; aussi-



aussi-tôt brille avec éclat cette Vérité, que c'est DIEU, & non pas la Nature ni le Hazard, ce DIEU qui mérite seul les titres d'admirable, de grand, & de puissant, qui répand la pluie sur la face de la terre, & qui envoie les eaux sur les campagnes : Cette Pluie, qui n'est pas seulement nécessaire aux Terres ensemencées, aux Prairies & aux Pâturages, mais aussi aux Déserts, aux Villes, Bourgs, & Villages, pour rafraîchir les Habitans, & pour remplir leurs Cisternes. Les Hollandois sur-tout, qui pour les usages de la Cuisine n'ont guères que de l'eau de pluie, sentent & reconnoissent en cela la bonté de DIEU : de même que les Peuples Orientaux, qui habitent des climats brûlans, tel qu'étoit celui de Job. Ce pieux Philosophe avoue lui-même, XXVIII. 26. que DIEU prescrit une loi à la pluie, & qu'il marque le chemin à l'éclair des tonnerres. Ou : que DIEU prescrit une loi aux pluies, & qu'il marque un chemin aux foudres & aux tempêtes. Et le Psalmiste, Ps. LXV. 10. 11. Tu visites la terre, & après que tu l'as rendue alterée, tu l'enrichis amplement. Le ruisseau de DIEU est plein d'eau ; tu apprêtes leurs bleds ; après que tu l'as ainsi préparée. Tu arroses ses sillons, & tu applanis ses rayons ; tu l'amollis par la pluie menue, & tu bénis son germe. Ou : Vous avez visité la terre, & vous l'avez comme enivré de vos pluies ; vous l'avez comblée de toutes sortes de richesses. Le fleuve de DIEU a été rempli d'eaux, & vous avez par-là préparé de quoi nourrir les habi-

tans de la Terre ; car c'est ainsi que vous préparez la terre pour leur nourriture. Enivrez d'eau ses sillons ; multipliez ses productions, & elle semblera se réjouir de l'abondance de ses rosées par les fruits qu'elle produira. Ps. CXLVII. 8. Qui couvre de nuées les Cieux, qui apprête la pluie pour la terre, qui fait produire le foin aux montagnes. Enfin l'Apôtre des Gentils, Act. XIV. 17. Et néanmoins il n'a point cessé de rendre toujours témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien aux hommes, en dispensant les pluies du Ciel, & les saisons favorables pour les fruits. Je passe sous silence d'autres Passages paralleles. Cette dispensation sage des eaux de Pluie fait, entre autres, que ceux qui sont abaissés sont élevés, & que ceux qui sont en deuil sont sauvés dans une haute retraite. Ou : que ceux qui étoient abaissés sont élevés, & que ceux qui étoient dans les larmes sont consolés & guéris. C'est la conséquence que tire Eliphaz, V. 11. & c'est dans le même sens, tant littéral que mystique, qu'on doit entendre ce Passage de Joël II. 23. Et vous enfans de Sion, égayez-vous & réjouissez-vous en L'ÉTERNEL votre DIEU, car - - il a fait couler sur vous la pluie de la première & de l'arrière saison au premier mois. Ou : Et vous enfans de Sion, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous au SEIGNEUR notre DIEU, parce qu'il - - répandra sur vous comme autrefois les pluies de l'Automne & du Printems.

## JOB, Chap. VI. vers. 4.

*Car les fleches du Tout-puissant sont dans moi ; mon esprit en suce le venin. Les frayeurs de DIEU se dressent en bataille contre moi.*

*Car je sens que le SEIGNEUR m'a mis en butte à ses fleches. L'indignation qu'il répand sur moi épuise mes esprits, & les terreurs qu'il me donne m'assiègent de tous côtés.*

**L**E pieux Job est ici dans une extrême affliction, de corps & d'esprit. Il peut avec grande justice appeler ses playes, ses ulcères, ses vers rongeurs, l'acrimonie de son sang, ces particules acres qui le rongent & le déchirent, il peut bien, dis-je, les appeler les fleches du Tout-puissant, puisqu'elles piquent comme des fleches qu'on enfonceroit dans la chair : mais ce sont des fleches du SEIGNEUR, car elles

sont lancées par la main de sa Providence & de sa Sainteté. Job se plaint, que son esprit en suce le venin. Cette métaphore élégante, prise des fleches & des playes empoisonnées, marque des douleurs brûlantes, une ardeur semblable à celle du feu répandue par tout le corps, insupportable, & qui enfin le consume entierement, & lui donne la mort<sup>(1)</sup>. Les Septante ajoutent à notre Texte, ὅταν ἀρξῶμαι λαλεῖν, καὶ τῷ πνεύματι : Elles me

(1) Voici quelques descriptions de cette ardeur brûlante, tirées des anciens Poètes. Sophocle (in Trachinii) :

— Πυρρὸνδὲ καὶ ἀκαταμάχῳ

ῥεφὴν ἔχοντάς. Ἐν δὲ χλαυρῶν ἀνὰ πῦρ

Πύρρον καὶ ἔδω.

Seneca (in Hercules Oetaeo) :

— — Sanguinis quondam capax

Tumidi jecur pulmonis arentes fibras

Discedit : ardet felle siccato jecur :

Totumque lentus sanguinem ardebat vapor.

Et ailleurs :

Exedat artus penitus & totus malum

Haust





IOB. Cap. VI. v. 5.  
Onager.

Buch Hiob Cap. VI. v. 5.  
Wild - Ass.



me piquent, me percent, me pénètrent, toutes les fois que j'ouvre la bouche pour parler : parce que le moindre mouvement qu'il se donnoit, augmentoit sa douleur. Job enfin appelle avec emphase les maladies de son esprit, les ter-

reurs de DIEU, qui troublent l'Ame & l'accablent presque, en lui présentant des idées affligeantes qui se succèdent sans cesse. C'est de quoi je parle ailleurs plus amplement.

*Hausit medullas, ossibus vacuis sedet.*

Voici comme il exprime les plaintes qu'arrache cette douleur universelle, Act. 3.

— *Hic caelum borrido*

*Clamore complet, qualis impressa fugax*

*Taurus bipenne, vulnus & telum ferent,*

*Delubra vasto trepida mugitu replet.*

Et dans Ovide (*Met. 9.*) en parlant d'Hercule :

— *Perque altam saucius Oetam*

*Haud aliter graditur, quam si venabula Taurus*

*Corpore fixa ferat.*

## PLANCHE DXII.

### L'Ane sauvage.

#### JOB, Chap. VI. vers. 5.

*L'Ane sauvage braie-t-il auprès de l'herbe? & le Bœuf mugit-il auprès de son fourage?*

*L'Ane sauvage crie-t-il lorsqu'il a de l'herbe? ou le Bœuf mugit-il lorsqu'il est devant une auge pleine de fourage?*

Nous devons considérer les Animaux dont il est parlé dans ce Texte, leur nourriture, leur voix, & l'application morale qu'on en doit faire. L'Ane sauvage est appelé dans l'Original *Pere*, ou *Fere*; & aujourd'hui encore *Fera*, *Feere*, Plur. *Fira* & *Efra*, de même que *Ferw*, par les Arabes: (*Meninzki Lex. 3480.*) *Aristote* (*Hist. L. VI. c. 36.*) fait aussi mention de cet Animal, qui est tout à fait semblable à l'Ane domestique, si l'on en croit *Luitprand* Evêque de *Cremone*, qui fut envoyé en Ambassade en 968, à l'Empereur *Nicephore Phocas*. Il est, dit-il, de la même couleur, il a la même forme, les mêmes oreilles, & la même voix quand il commence à braire; sa grandeur est toute semblable, de même que sa légèreté, & il est également sensible au mors. Mais il y en a d'autres, qui les font différer en plusieurs choses. 1°. On dit qu'il surpasse l'Ane domestique en vitesse, τὴν ταχύτητα διαφέρειν, (*Aristot. loc. cit.*) & même les Chevaux, selon *Xenophon* (*Cyr. min. L. I.*) Qu'il a les jambes fortes, qu'il est très léger à la course, allant comme le tourbillon, & ayant les cornes des pieds fortes & robustes: εὐσφυρος, κρατύνος, ἀδολοπόδης, κρατερόνυχος, ὀξύτατος δὲν, selon *Oppien* (*Cyneget. L. III. v. 182.*) Enfin *Elie* (*L. XIV. c. 10.*) affirme par serment, que les Anes sauvages de *Mauritanie* vont comme le vent & les oiseaux; mais qu'ils se lassent bien-

tôt, & qu'alors ils sont si doux, qu'on peut facilement les lier & les emmener. On fait même dériver l'Hébreu *Pere* du mot de *Course*. 2°. On dit qu'ils sont plus beaux & plus grands. *Martial* (*L. XIII. Epigr. 100.*) donne l'épithète de beau à l'Ane sauvage:

*Pulcher adest Onager. - - -*

Et *Oppien*:

- - - - - αἰπὺν ὄναγρον,  
Ὅς τε πέλοι φαιδρὸς δέμας, ἄρκις, εὐδὲς ἰδέσθαι,  
Ἄργυρος χροὶν.

- - - - - L'Ane sauvage est beau & grand, vigoureux & de bonne mine, & a le poil argenté. Et plus bas:

Ταυτὴν δὲ μέλαινα μέσην ῥάχιν ἀμφιβέβηκε,  
Χιονέης ἐκάτερθε περισχομένη σιφάνισι.

Il a une bande noire au milieu de l'épine du dos, & à chaque côté sont des couronnes blanches comme la neige. Selon *Philostorge* (*L. III. c. II.*) sa peau est magnifiquement marquée de taches blanches & noires, & de bandes qui vont depuis le dos jusqu'au ventre. Quelquefois aussi, il est de la même couleur que l'Ane commun.



Il est dit que l'Ane sauvage se nourrit d'Herbe, (en Hébr. *Desche*), mot auquel le *Wadson*, *Wedason* des Arabes a du rapport, selon *Hil-ler*. (*Hierophyt.* P. II. p. 4.) & peut-être encore plus le *Æsis* des Turcs, (*Meninski Lex.* 3267.) Le fourage du Bœuf est exprimé par le mot *Belil*. Ainli dans Isaïe XXX. 24. *Et les Bœufs & les Anons qui labourent la terre mangeront le pur fourage (Belil) de ce qui aura été vanné avec la pèle & le van.* Ou: *Vos Taureaux & vos Anons qui labourent la terre, mangeront toutes sortes de grains mêlés ensemble, comme ils auront été vannés dans l'aire:* où les Interpretes entendent par *Belil*, du fourage mêlé, du fourage de foin & de froment, ou d'orge & d'avoine, mêlés ensemble.

A l'égard du braire de l'un, & du mugissement de l'autre, remarquons en passant, que la Faim contraint les Animaux destitués de Raison, à se plaindre & à pousser des cris, pour marquer le besoin qu'ils ont de manger. Telle a été à cet égard la volonté du Créateur, que ces Automates vivans, lorsqu'ils sont pressés de la Faim, la marquent par des signes, & adressent leurs cris à celui de qui ils attendent & reçoivent la nourriture. Joël I. 20. *Aussi chacune des bêtes des champs a bramé, (a regardé, ou regardera en-haut) après toi, parce que les cours des eaux sont taris, & que le feu a consumé les cabanes du desert.* Ou: *Les bêtes*

*mêmes des champs levent la tête vers vous, comme la terre alterée qui demande de la pluie, parce que les sources des eaux ont été sechées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies.*

Tout de même, l'Homme qui tombe dans la calamité, & qui se voit sans secours & sans consolation, pousse au Ciel sa triste plainte, & c'est l'argument dont Job se sert pour répondre à Eliphaz, lui faisant sentir en même tems par un modeste reproche, qu'il n'entre point dans ses peines, & qu'il est facile à celui qui ne souffre point, de consoler un affligé. Pour bien juger de l'état des autres, il faut être dans le même cas.

Ἐλαφρόν, ἔστις πημάτων ἔξω πόδα  
Ἐχέει, διδάσκειν πειθεῖται τε τῆς κακῆς  
Πρόσπολλας. Æschyl.

*Il est aisé de conseiller & de reprendre un misérable, quand on est soi-même à son aise.* Et suivant la maxime de l'Apôtre, Hebr. V. 1. 2. le Souverain-Pontife devoit être Homme, pour pouvoir être touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance & par erreur, comme étant lui-même environné de foiblesse. Voy. Bochart (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 867. L. II. c. 31. p. 300. c. 41. p. 407.)

## JOB, Chap. VI. vers. 6.

*Mange-t-on sans sel, ce qui est fade? Y a-t-il de la saveur dans le blanc d'un œuf.*

**L**A Providence de DIEU se manifeste hautement, dans la conservation de tous les Êtres en général, & de chaque corps de l'Univers en particulier, soit animé ou inanimé. Elle se manifeste sur-tout dans les moyens qui servent aux Hommes pour la conservation de leurs corps: dans leur appétit pour le boire & pour le manger, qui est toujours proportionné à la nécessité & à l'usage. Les Bêtes brutes jouissent de ce bienfait dans un degré plus éminent & plus parfait, en ce qu'elles ne desirent que ce qui leur est bon, & qu'elles ont en aversion ce qui peut leur nuire: mais l'Homme en jouit aussi, quoique dans un moindre degré, l'Homme, dis-je, dont le corps devoit être composé de particules de tout genre, salées, terreuses, aqueuses, sulphureuses, huileuses. Rien n'excite plus son appétit, que le Sel, les alimens sans Sel déplaisent presque tous, d'autant plus qu'ils ne fournissent point de nourriture solide, qu'ils causent des obstructions, & empêchent les sécrétions plus qu'ils ne les facilitent. Il y auroit de quoi s'étonner sur les divers usages du Sel, si les bor-

*Peut-on manger d'une viande fade, qui n'est point assaisonnée avec le sel? Ou quelqu'un peut-il goûter ce qui fait mourir celui qui en goûte?*

nes de cet Ouvrage le permettoient. Le Sel étoit employé dans tous les Sacrifices, Levit. II. 13. Marc. IX. 45. Les Payens aussi avoient leur *Molla salsa*, Gâteau fait de Farine & de Sel, qu'on offroit aux Dieux. Il n'y a point de repas sans Sel: souvent c'est le seul assaisonnement des Pauvres, & autrefois, selon *Plutarque*, ils n'en avoient point d'autre que le Sel & le Cumin. C'est pourquoi *Diogene* aimait mieux lecher du Sel, que d'assister au magnifique festin de *Cratère*. De même *Tigellius*, dans *Horace* L. I. Sat. 3. vivoit content, avec sa petite table, & sa salière:

- - modo sit mihi mensa tripes, &  
Concha salis puri.

Et *Perse* (Sat. V.) pour marquer que la Frugalité doit accompagner la Piété, dit:

Varo regustatum digito terebrare salinum  
Contentus perages, si vivere cum Jove ten-  
dis.





IOB. Cap. VIII. v. 12.  
Impii felices ut plantæ palustres.

Nach Job Cap. VIII. v. 12.  
Glücks - Pflanze wie ein Morast - Kraut.

G. D. Heiman sculp.



*Si vous voulez être agréable aux Dieux, contentez-vous de prendre du sel avec le bout du doigt. Le Sel Alkali ni le Sel Acide, purs, ne conviennent pas pour l'usage journalier de l'Homme, parce qu'ils engendreroient des Maladies, connues sous le nom d'acrimonies. Le Sel commun est moins dangereux, à moins qu'on n'en prenne à l'excès. Ce Sel est ou fossile, ou cuit, ou marin, composé, ou d'une nature de saumure.*

*Job appelle le blanc d'un œuf, qui est la nourriture du Poulet avant qu'il soit éclos, Rir chalamuth, la salive d'un jaune d'œuf. Expression très énergique: car le Blanc d'œuf est comme la Salive, qui est insipide, afin de servir à discerner les différentes saveurs, & qui se mêle avec la viande & se change en nourriture.*

*On pourroit s'étendre beaucoup sur l'application morale de cette épithète, mais je vais le faire en peu de mots. Job reproche à son Ami, qu'il n'y a point d'assaisonnement, point de sel dans ses discours; que ses paroles sont fades & insipides: à quoi se trouvent diametralement opposés (nimretsu imre) des discours pleins de force, & assaisonnés de sel. La conversation enfin lui déplaisoit. Les choses que mon ame refusoit de toucher, sont des vilenies qu'il faut que je mange. Ou: Dans l'extrémité où je me trouve maintenant, je me nourris des cho-*

*ses que je n'osois auparavant toucher; v. 7. Il est d'un bon Pasteur, quand il console les affligés, de s'attacher plutôt à bien assaisonner ses discours, qu'à les faire longs; & tout ce qui se dit dans la Conversation, au Barreau, en Chaire, doit tendre à la gloire de DIEU, au maintien de la Justice, & à l'avancement du Salut du prochain: tout doit être utile, bien assaisonné; & non pas insipide & sans sel. Notre grand Réformateur Bullinger (Epist. ad Col. IV. 6.) inculque bien cette leçon aux Ministres de la Parole de DIEU. Aujourd'hui, dit-il, il s'en trouve quelques-uns, qui par la liberté qu'ils se donnent de parler & d'écrire sans jugement & sans goût, nuisent beaucoup au Ministère de l'Eglise, & aux Vérités Evangéliques. Plût à DIEU qu'ils commençassent par assaisonner leurs discours de sel céleste, & par s'abstenir de cette multitude de paroles mauvaises! O combien cet Homme pieux auroit-il senti de dégoût, à l'ouïe de ces Sermons indigestes & sans sel, de ces phrases qui excitent la risée, qui passent en Proverbe chez le vulgaire, & qui même quelquefois sont scandaleuses! Il en est d'un mauvais Pasteur, comme d'un mauvais Medecin, qui faute de discernement dit souvent plus qu'il ne fait auprès du lit d'un Malade, & par son babil fatigue & le Malade & les assistans.*

## PLANCHE DXIII.

*Le Bonheur des Méchans comparé à la verdure des Plantes aquatiques.*

JOB, Chap. VIII. vers. 11. 12.

*Le Jonc montera-t-il sans le limon?  
l'Herbe des marais croîtra-t-elle sans  
eau?*

*Ne se flétrira-t-elle pas même avant toutes les herbes, bien qu'elle soit encore en sa verdure, & qu'on ne la cueille point?*

*Le Jonc peut-il reverdir sans humidité?  
où l'Herbe du pré peut-elle croître sans  
eau?*

*A peine est-elle en fleur, qu'avant qu'on la cueille, elle se sèche plutôt que toutes les herbes.*

*IL est ordinaire aux Syriens, & aux habitants de la Palestine, (de même qu'à tous les Peuples d'Orient) de mêler des Paraboles dans leurs discours, afin que les auditeurs puissent retenir par des similitudes & des exemples, ce qu'ils ne pourroient faire par un simple précepte. Ce sont les paroles de S. Jérôme Tom. VI.*

*sur Matth. XVIII. On trouve par-tout de ces exemples dans l'Ecriture, & sur-tout dans les Ecrits de David, de Salomon, & de Job. Les trois-mille Paraboles de Salomon, dans lesquelles il donna une preuve singulière de sa Sagesse, étoient selon Joseph (Ant. Jud. L. VIII. c. 2.) autant d'applications morales, prises des*



Plantes & des Animaux: étoient des Proverbes & des Similitudes; car il avoit fait des Paraboles sur toutes les Plantes, depuis l'Hyssope jusqu'au Cèdre; pareillement, sur les Bêtes de somme, & tous les autres Animaux terrestres, de même que sur ceux qui nagent dans l'eau & qui volent dans l'air. Combien aussi notre divin Sauveur n'a-t-il point usé de Paraboles, soit pour découvrir ou pour envelopper les mystères de son Royaume? Si l'on veut faire de ces sortes de Paraboles, ou les expliquer & en faire l'application dans le sens mystique, il faut nécessairement connoître les propriétés & les vertus des Corps naturels. La vérité de ce précepte paroîtra dans plusieurs endroits de notre Commentaire sur Job, & en particulier dans ce Texte-ci, où Bildad compare excellemment le bonheur des Hommes, & sur-tout celui des Méchans, aux Plantes aquatiques, qui sont pour l'ordinaire spongieuses, vésiculeuses, demandant beaucoup d'eau, faute de quoi elles se flétrissent sur le champ; de même que les Impies tombent, avec les Richesses, les honneurs, & les biens, qui faisoient leur orgueil.

Le mot Hébreu *Gome*, de notre Texte, se trouve aussi dans l'Histoire de Moïse exposé sur le Nil, Exod. II. 3. & dans d'autres endroits de l'Écriture; mais les Septante ne s'accordent point avec eux-mêmes sur sa signification. Ici, (dans Job) ils le rendent par *πάπυρος*, Papier; dans Isaïe XXVIII. 2. *נָפְתָלִים* par *ἐπιτολὰς* *βιβλίας*; & Isaïe XXXV. 7. par *ἐλν*, Marais. Les Zuricois & d'autres traduisent *Scirpus*, ou *Jonc*. Mais le *Papyrus Nilotica* sive *Aegyptiaca*, C. B. J. B. dont j'ai donné la représentation Planche CXV. convient aussi à notre Texte. Il ne reste en Orient aucun vestige de ce mot, à moins qu'on ne veuille rapporter ici le *Kamys*, *Kamys*, *Kamyseyk*, des Turcs, qui signifie chez eux un Roseau, un petit Roseau, (*Meninzk. Lexic.* p. 3598. 5123. 5294. 5301.) Le *Jonc* a la fleur rosacée. Celle du *Scirpus* est sans queue, ramassée en forme de tête écaillée, & les tiges sont rondes. Je donne à la bordure ses Caractères, d'après *Tournefort* (*Elem. Bot.* 300.) Fig. A. & ceux du *Jonc* Fig. B. Si l'on souhaite des marques plus distinctes du *Jonc* (que *Tournefort* met au nombre des Herbes) on n'a qu'à consulter l'*Agrostographie* de mon Frere *Jean Scheuchzer*, p. 337. 353. Cependant je donne ici pour échantillon, Fig. C. le *Juncus maximus* sive *Scirpus*, C. B. *Juncus maximus holoschoenus*, qui est le *Juncus altissimus* de *Tournefort*. A côté est un morceau de la tige, où l'on peut voir sa substance spongieuse ou vésiculeuse, telle qu'elle paroît avec le Microscope. Voyez *Plin.* L. XIII. c. 2; *P. Alpin. de Plantis Aegypt.* c. 36; *C. Bauh. Theatr. Plant.* p. 323.

L'Herbe des Marais, dont il est parlé dans notre Texte, est nommée dans l'Original *Achu*. Les deux Versions de Zurich traduisent, l'une, *Carex*, l'autre, *Grass am ufer*: mais *Gen. XLI. 18.* elles portent, *Locus palustris*, & *Weide im grass*. Les Septante aussi, *Gen. XLI. 2. 18.*

portent *ἄχος*, *ἄχνη*, plant d'herbe menue, lieu où croissent des Herbes de marais; & dans Job ils mettent *Butomus* ou *Butomon*, qu'*Hesychius* définit par *φύτον βοῶν διδύμανον τροφήν, οἷον χόρτος*: Plante dont on nourrit les Bœufs, semblable à l'Herbe; & *Suidas* par *φύτον παρὰ πλῆθος καλὰ μὲν, ἐπεὶ ἐσθίουσι οἱ βόες*: Plante semblable au Roseau, & dont les Bœufs se nourrissent. Si l'on consulte les anciens Botanistes, on trouve le mot *βέτομος* ou *βέτομον* dans *Theophraste Hist. Plant.* I. 8. 16. IV. 9. 11. où il est dit que sa tige a une ressemblance particulière à celle du Glayeul, qu'elle a beaucoup de feuilles angulaires & semblables à celles du Roseau, qu'elle porte un fruit noir, & qu'enfin elle aime les Rivières & les lieux aquatiques. *Constantin* (*Geopon.* L. II. c. 5.) dit que ses feuilles sont semblables *ἀφείως*, c'est à dire, à celles du Peuplier noir, & que c'est une Plante dont les Bœufs mangent volontiers. Si l'on consulte les Modernes, & que nommément on s'en tienne à *Lobel*, *Anguillara*, *Ruel*, *Dodonée*, *Gesner*, & *Casp. Bauhin*, l'on reconnoitra pour le *Butomus* des Anciens, le *Sparganium ramosum* C. B. *Sparganium quibusdam* J. B. dont les Caractères se voyent à la bordure Fig. D. & la Plante même Fig. E. *Dioscoride* L. IV. c. 21. fait la description du *Sparganium*, & dit qu'il a des feuilles comme le Glayeul, mais plus étroites, & plus panchées vers la terre; & qu'au haut de sa tige il y a de petites boules, qui renferment la semence. *Hiller* (*Hieroph.* II. 216.) donne aussi son suffrage au *Sparganium*. *Casalpin* prend pour le *Butomus*, le *Juncus floridus major* C. B. *Juncus floridus* J. B. dont la Fig. F. représente les Caractères selon *Tournefort*, & la Fig. G. la Plante même. Elle naît sur une racine épaisse, blanche, qui se sépare comme un porreau, un peu courbée, fort chevelue, & d'un goût qui n'est point désagréable dans sa partie tendre. De cette racine sortent plusieurs feuilles plus étroites que celles du faux *Acorus*, & plus longues que celles de l'*Asphodel*; elles sont tranchantes par le dos, triangulaires, & se terminent en pointe. Du milieu de ces feuilles sort une tige verte comme l'herbe, très unie & très égale, ronde, nue, simple & sans nœuds, ayant deux ou trois coudées de long, & en-haut un parasol, qui renferme de petites fleurs d'un pourpre blanchâtre. Ces fleurs tiennent chacune à un pédicule particulier, qui sortent tous d'un même point; elles sont composées de six feuilles, trois grandes & trois petites, rangées alternativement; elles sont sans odeur, & ont ordinairement neuf étamines, au bout desquelles se trouve une petite poussière jaune, qui teint les mains de ceux qui y touchent: au milieu de ces fleurs est une petite tête pourprée, presque ronde, qui se divise en six parties, ayant une pointe au haut, & qui renferme une semence menue. Si l'on consulte *Clusius Hist. Rarior* (ex C. B.) on reléguera le *Butomus* à la Classe des *Iris*, & l'on conclura que c'est la même chose que l'*Acorus adulterinus* C. B. & l'*Iris palustris lutea* sive *Acorus adulterinus* J. B. Fig. H.



H. On peut enfin associer à toutes ces Plantes, le *Tribuloides vulgare aquis innatus* Tournef. ou le *Tribulus aquaticus* C. B. J. B. puisqu'*Anguillara* le reconnoit pour le *Buto-mus* de *Damocrate*. Et en effet, si l'on veut faire attention aux vestiges du mot *Achu*, & qu'on les cherche dans les Langues d'Orient, on se déterminera pour le *Tribule*, que les Égyptiens modernes, ou les Turcs habitans d'Égypte, appellent *Echyllet*, selon *Meninzki* (*Lex.* p. 5683.) J'ai donné la figure & la description de ce *Tribule*, Planche XXXI. Chacun, parmi tant de Plantes qui ne croissent que dans les Marais, peut choisir celle qui lui plaira. Elles ont toutes des Caractères, qui peuvent déterminer en leur faveur. Le *ἄλος* même, ou le *Pré marécageux*, peut entrer ici sur les rangs, si l'on veut expliquer par-là le mot *Achu*: car il faut le faucher lorsque l'eau manque, ou y laisser paître le Bétail, parce qu'autrement les Plantes des Marais, n'ayant pas l'eau en abondance, sechent bien-tôt, sur-tout l'Herbe, le Jonc & le Glayeul. *Ne se flétriront-elles pas même avant toutes les herbes, bien qu'elle soit encore en sa verdure, & qu'on ne la cueille point? Ou: A peine sont-elles en fleur, qu'avant qu'on les cueille elles sechent plutôt que toutes les herbes.* Les autres Plantes au contraire, qui

ont une substance plus solide, & qui sont accoutumées à un terrain sec, durent plus longtemps. Ecoutez l'Écclésiastique, XL. 16. 17. comment il oppose la courte durée des Impies, à la Félicité constante des Hommes pieux. *L'Herbe verte qui croit sur les eaux & au bord d'un fleuve, sera arrachée avant toutes les herbes des champs. Les œuvres de grace sont comme un jardin délicieux & béni du Ciel, & les fruits de la miséricorde dureront éternellement.* Ecoutons Bildad lui-même, sur la félicité des Impies, v. 13. *Il en sera ainsi, (dit-il par comparaison à l'Herbe des marais) des voyes de tous ceux qui oublient le Dieu fort; & l'attente de l'Hypocrite périra.* Ces Plantes, soit Roseau, Jonc, Glayeul, espèce de Cyperoides, ou Herbes qui naissent dans un lieu aquatique, servent toutes de fourage aux Bêtes de somme & aux Bestiaux, mais c'est un fourage maigre, âpre & léger, & qui dans beaucoup d'endroits ne sert que de paille ou de litière aux Animaux. Cependant ces Plantes levent leurs têtes cotonneuses, plumuleuses ou écailleuses, comme si c'étoit des crêtes; mais en les considérant de plus près, on ne les trouve remplies que d'une substance fongueuse & vésiculeuse, qui faite d'eau tombe bien-tôt, & sèche. Il en est de même des Impies.

### JOB, Chap. IX. vers. 5. 6.

*Il transporte les montagnes, & elles n'en sentent rien, quand il les a renversées dans sa fureur.*

*Il fait trembler la Terre & la remue de sa place, & ses piliers sont ébranlés.*

*C'est lui qui transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse dans sa fureur s'en apperçoivent.*

*C'est lui qui remue la Terre de sa place, & qui fait que ses colonnes sont ébranlées.*

CE Passage est un de ceux de l'Écriture, qui contredisent le Système de Copernic, si l'on en croit les partisans de Ptolomée, qui présentent à la rigueur cette expression, *remuer la Terre de sa place*, c'est à dire, du lieu où elle repose, ou de celui où elle reposoit auparavant; en ébranlant les *Colonnes* sur lesquelles elle est immobile. Les Coperniciens, en supposant qu'il s'agit ici de la Terre en son entier, de tout le Globe terrestre qui fait notre demeure, & que Job parle même d'un remuement violent de tout ce corps hors de son centre, n'avouent pas pour cela la conséquence. Car sans détruire l'Hypothèse du mouvement tant journalier qu'annuel de la Terre, le saint Homme Job a pu décrire élégamment la Puissance infinie de DIEU, en disant qu'il peut *remuer la Terre de sa place*, la déplacer de l'orbite qu'elle trace dans cet Ether dont la subtilité approche de la nature du Vuide, & de cette manière changer totalement le Système du Monde: qu'il peut, en détruisant l'équilibre en-

tre les Forces centripètes & centrifuges, élever la Terre vers la région de Saturne, ou l'abaisser vers le Soleil; & exposer ainsi tout ce qu'elle contient, ou à être gelé par un froid excessif, ou à être consumé par une chaleur immodérée. D'ailleurs il est constant que les *Colonnes*, dont Job parle, ne doivent pas être prises dans le sens qu'on les prend ordinairement dans l'Architecture civile, c'est à dire, pour ces piliers ronds qui soutiennent les Edifices: car en prenant ce sens littéral, il s'ensuivroit du Passage de Job XXVI. 11. que tout le Système & des Cieux & de l'Univers est soutenu sur de pareils appuis, puisqu'il est dit que *les colonnes des Cieux sont ébranlées, & s'étonnent à sa menace.* Ou: *Les colonnes du Ciel frémissent devant lui, & il les fait trembler au moindre clin d'œil.* Pour nous, nous entendons dans un sens moins matériel, mais plus sublime & qui s'accorde mieux à l'immense Sagesse de DIEU; nous entendons, dis-je, par les *Colonnes de la Terre*, en partie l'intérieur même du Globe terrestre,



plus solide que le reste, & sur lequel repose la croûte extérieure que nous habitons; en partie, la pression ou la gravitation réciproque de l'Air & de l'Ether, qui serre & joint ensemble cette grande masse en l'environnant de toutes parts; en partie, l'équilibre de la pression réciproque par laquelle le Tourbillon entier de la Terre se soutient contre les Tourbillons voisins; & en partie enfin, l'immobilité de l'Axe de la Terre. Il est donc clair par toutes ces raisons, qu'il n'y a absolument rien ici qui favorise le Système du mouvement de la Terre, quand même par le mot de *Terre* on entendroit notre Globe en son entier.

Mais nous prétendons avec plus de droit & sur un meilleur fondement, que Job ne parle ni d'un repos naturel, ni d'un déplacement violent de la Terre; mais d'un ébranlement de ses parties, d'un secouement, en un mot d'un *tremblement de terre*. Voici ses paroles: *Il transporte les montagnes, & elles n'en sentent rien quand il les a renversées dans sa fureur. Ou: C'est lui qui transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse dans sa fureur s'en apperçoivent.* Nous en avons pour tristes témoins tant de Villes, dans la Sicile sur-tout & dans le Royaume de Naples, qui ont été englouties; les ruines de tant de Palais; & dans la Suisse même, *Plur*, Village presque aussi grand qu'une Ville, lequel fut abîmé par la chute d'une Montagne en 1618, & englouti dans les entrailles de la Terre avec 1800 Habitans, de sorte qu'il n'en demeura ni marque ni vestige, & qu'on passe aujourd'hui la charrue sur le terrain qu'il occupoit. Je ne rapporterai point d'autres exemples de chûtes de Montagnes; si le Lecteur souhaite en voir davantage, il les trouvera dans mon Histoire-Naturelle de la Suisse. Mon dessein n'est pas non-plus de m'arrêter sur la cause des Tremblemens de Terre, que l'Antiquité a mis au nombre des Météores; savoir, s'ils sont causés par un feu souterrain, ou par la raréfaction de l'air extraordinairement compri-

mé, ou par la chute de grosses pierres dans les entrailles de la Terre, ou enfin par une matière qui fermente dans les plus basses parties de notre Globe? Nous aurons ailleurs une occasion plus favorable de parler des causes de ce Phénomène.

Je remets à d'autres l'application morale & mystique de notre Texte; aussi bien que les Questions qu'on peut agiter sur cette matière, comme entre autres: Si la *transposition des Montagnes* doit se rapporter à l'Eglise & à la Nation Judaïque, qui en effet a été transportée comme une Tente, & dispersée par toute la Terre, de telle sorte qu'on a vu s'accomplir cette prédiction d'Isaïe XXIV. 20. *La Terre chancellera entièrement comme un homme ivre, & sera transportée comme une loge. Ou: Elle chancellera & sera agitée comme un homme ivre; elle sera transportée, comme une tente dressée pour une nuit?* Ou bien, Si l'emblème des Montagnes représente l'Orgueil excessif des Hommes, ou même des Anges tombés? cet Orgueil dont parle l'Apôtre 2 Cor. X. 5. lorsqu'il dit: *Détruisant les conseils & toute hauteur qui s'élève contre la connoissance de DIEU.* C'est de cette puissance invincible de la Foi dont parle le Sauveur, Matth. XXI. 21. *Si vous dites à cette Montagne, Ote-toi, & te jette dans la Mer; cela se fera.* Ou si ce déplacement des Montagnes regarde la fatale catastrophe du Déluge, où les premières Montagnes furent détruites, & d'autres mises en leur place? Ou bien enfin, si l'on doit entendre par-là le Jour du Jugement? Jour auquel, *les montagnes se fondront comme de la cire, à cause de la présence de L'ETERNEL, à cause de la présence du Seigneur de toute la Terre*, Psaume XCVII. 5. *Jour encore, où les Cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête, les Elémens embrasés se dissoudront, & la Terre sera brulée avec tout ce qu'elle contient.* 2 Pier. III. 10. Voy. Zimmermann (*Script. Sacr. Coperniz.* p. m. 53.)

### JOB, Chap. IX. vers. 7.

*C'est lui qui parle au Soleil, & le Soleil ne se leve point; & c'est lui qui tient les Etoiles sous son cachet.*

*C'est lui qui commande au Soleil, & le Soleil ne se leve point, & qui tient les Etoiles enfermées comme sous le sceau.*

**I**L n'est pas étonnant qu'on trouve ici, & dans d'autres endroits, de la diversité de sentimens parmi les Commentateurs, sur la Physique de Job: car le style de ce saint Homme est également sublime & concis. Il y a des Interpretes qui par ces paroles, *DIEU parle au Soleil, & le Soleil ne se leve point*, entendent le lever & le coucher naturel & journalier de cet Astre, qui éclaire tous les Habitans de la Terre. Il y en

a qui les prennent comme une allusion au Solstice miraculeux du tems de Josué. D'autres entendent par-là les Eclipses. Quelques-uns croient qu'elles regardent l'obscurcissement de l'Atmosphère, causé par des nuages qui dérobent à nos yeux les rayons du Soleil. D'autres enfin les rapportent à la fameuse Eclipse d'Egypte qui dura trois jours, & dont la mémoire pouvoit encore être récente, tant à Job qu'à ses Amis. On



On trouve un exemple de l'obscurcissement naturel du Soleil par les nuages, Act. XXVII. 20. *Le Soleil ni les Etoiles ne parurent point durant plusieurs jours.* Et dans Ezech. XXXII. 7. 8. *Et quand je t'aurai éteint, je couvrirai les Cieux, & je ferai obscurcir leurs Etoiles. Je couvrirai le Soleil de nuages, & la Lune ne donnera plus sa lumière. Je ferai obscurcir sur toi tous les Luminaires qui donnent la lumière aux Cieux, & je mettrai les ténèbres sur ton pays, dit le SEIGNEUR L'ÉTERNEL.* Ou: *J'obscurcirai le Ciel à votre mort, & je ferai noircir ses Etoiles. Je couvrirai le Soleil d'une nuee, & la Lune ne répandra plus sa lumière. Je ferai que toutes les Etoiles du Ciel pleureront sur votre porte, & je répandrai les ténèbres sur votre Terre, dit le SEIGNEUR notre DIEU.* Passage qui peut recevoir un sens mystique. Coccejus (*in Job.* p. 62.) explique *le Soleil qui ne se leve point, & les Etoiles que DIEU tient sous son cachet*, par le mouvement annuel du Soleil sur l'Ecliptique, qui fait que le point du lever & du coucher de cet Astre varie, & que certaines Etoiles qui brillent en Été, sont en Hiver enfermées sous le cachet, & que d'autres au contraire qui brillent pendant l'Hiver, sont invisibles pendant l'Été:

révolution annuelle du Soleil sur l'Ecliptique, qui produit la différence des Saisons, si utile & si nécessaire aux Habitans de la Terre. Le discours métaphorique de Job est très élégant: il est tiré d'un Cahier, d'un Livre, ou d'un Trésor, qui étant cacheté ne peut ni être vu, ni être lu, quoiqu'il renferme des choses précieuses. En effet, on peut dire à bon droit, du Soleil, des Etoiles, & de tout le Système des Cieux, qu'ils sont comme un Livre ouvert, où les Mortels peuvent lire l'Eloge de la Puissance, de la Sagesse, & de la Bonté de DIEU; mais que ce Livre, en même tems, nous est comme fermé & scellé, parce que la véritable nature de l'essence & des propriétés particulières de chacun de ces grands Corps, nous sont impénétrables dans cette vie mortelle. On ne doit pourtant point négliger ce divin Livre, mais le considérer au contraire avec toute l'application d'esprit dont nous sommes capables. *Elevéz vos yeux en-haut & regardez, qui a créé ces choses? C'est celui qui fait sortir leur Armée par ordre, & les appelle toutes par leur nom. Il n'y en a pas une qui manque, à cause de la grandeur de ses forces, parce qu'il excelle en puissance.* Isaïe XL. 26.

## JOB, Chap. IX. vers. 8.

*C'est lui seul qui étend les Cieux, qui marche sur les hauteurs de la Mer.*

*C'est lui qui a formé seul la vaste étendue des Cieux, & qui marche sur les flots de la Mer.*

**L'***Etendue des Cieux*, ou les *Cieux étendus*, sont des expressions familières aux Écrivains sacrés, & au Livre de Job en particulier. Par cette façon de parler énergique on peut entendre ces vastes Espaces qui séparent tous ces grands Corps, & qui sont remplis de la Matière éthérée, laquelle par son extrême subtilité approche presque du Vuide: ou bien l'Atmosphère qui entoure la Terre, & qui Gen. I. 8. est nommée *l'étendue des Cieux* ou le *Firmament*. C'est dans ce Ciel, ou étoilé ou éthérien, qui est d'une grandeur immense & d'une résistance infiniment petite, que les Planètes se meuvent dans des Orbites elliptiques, & cela d'une manière si précise & si constante, que depuis la Création elles ne s'en sont jamais écartées. Elles roulent dans une matière, (si toutefois on peut l'appeler matière) qui est d'une fluidité infinie, mais leur cours y est très réglé, & invariable. *DIEU étend les Cieux comme une courtine*, (en Hébreu *caddok*;) comme un Voile délié & si délié, qu'il approche du néant ou du vuide; même il les a étendus comme une tente pour y habiter. Ou: *Il a suspendu les Cieux comme une voile, & il les étend comme un pavillon qu'on dresse pour s'y retirer.* Isaïe XL. 22. *Il étend les Cieux comme une courtine.* Ou: *Il*

*étend le Ciel comme une tente.* Ps. CIV. 2. La Raison & les Expériences nous enseignent que l'Air, à mesure qu'il s'élève, devient plus subtil, & que sa densité répond précisément aux forces qui le pressent: de sorte que cet Élément, selon le calcul du subtil *Newton*, à 210 lieues de nous, est 1000. 000. 000. 000. 000. 000. fois plus subtil que sur la superficie de la Terre. Cette expansion ou dilatation graduelle de l'Air, qui augmente par degrés jusqu'aux Astres, & qui est si utile & si nécessaire aux Créatures, est une marque admirable & toute particulière de la Puissance, de la Sagesse, & de la Bonté de DIEU; & quiconque a la moindre teinture de la Philosophie naturelle moderne, ne peut s'empêcher de s'écrier avec le Psalmiste, *Les Cieux publient la gloire du SEIGNEUR*, Ps. XIX. 1. Cette étendue surpasse entièrement des esprits aussi bornés que les nôtres, & DIEU lui-même, qui est infini, la compare à la hauteur, à la profondeur & à la longueur de ses voyes, de sa grace, & de sa miséricorde, Isaïe LV. 9. *Car autant que les Cieux sont élevés par dessus la Terre, autant mes voyes sont élevées par dessus vos voyes, & mes pensées par dessus vos pensées.* Ou: *Mais autant que les Cieux sont élevés par dessus la Terre, autant*



mes voyes sont élevées au dessus de vos voyes, & mes pensées au dessus de vos pensées. C'est cet excès de la Grace Divine, que David élève jusqu'au Ciel, Ps. XXXVI. 6. ÉTERNEL, ta gratuité atteint jusqu'au Cieux, ta fidélité jusqu'aux nues. Ou: SEIGNEUR, votre miséricorde est dans le Ciel, & votre vérité s'élève jusqu'aux nues. Comme notre Ciel aérien se subtilise peu à peu à mesure qu'il s'élève, il se condense aussi par degrés à mesure qu'il descend, ainsi que les Barometres le montrent aux yeux. Une colonne d'air, haute de 36 toises de France sur la surface de la Terre, & chargée du poids de l'Atmosphère, ne pèse qu'autant qu'une colonne de Mercure de 3 lignes; & Mr. Amontons (dans les Mem. de l'Acad. des Sciences, 1703. p. 101.) démontre par un calcul, qu'il y a vers le centre de la Terre 6451538 toises remplies d'un air, dont la pesanteur excède celle des corps les plus pesans. Mais si, selon la supputation de Bellini (Giorn. de' Letterati d'Italia T. IV. 156.) une particule de notre Air est 400000 fois plus menue qu'un cheveu, quelle idée nous formerons-nous de la subtilité de l'Ether qui sépare les Planetes & les Etoiles fixes? Or cette expansion ou dilatation en particules infiniment petites, n'est point l'ouvrage de la Nature, mais de DIEU, qui seul étend les Cieux. Les Docteurs Juifs ajoutent à cet article de la Confession de Foi de Job, בְּלֹא אִמְצָעִי וּבְלֹא הִשְׁרָה לִשְׁלִיחַ הַכִּכּוֹרִים, immédiatement, & sans enchainement de causes. Les Princes & les Rois font bâtir avec beaucoup de travail & de dépense, de vastes Palais, des Trônes magnifiques, & de superbes Arsenaux. Mais DIEU a pour Siege, & pour Arsenal,

ce Ciel, infiniment fluide & subtil. L'ÉTERNEL marche parmi les tourbillons & les tempêtes, & les nues sont la poudre de ses pieds. Ou: Le SEIGNEUR marche parmi les tourbillons & les tempêtes, & il s'élève sous ses pieds des nuages de poussière. Nah. I. 3. Il abaissa donc les Cieux, & descendit ayant une obscurité sous ses pieds. Et il étoit monté sur un Cherubin, & il voloit; & il étoit guidé sur les ailes du vent - - - Et L'ÉTERNEL tonna aux Cieux, & le Souverain jeta sa voix avec de la grêle & des charbons de feu. Ps. XVIII. 10. 11. 14.

Comme DIEU est le seul qui étend les Cieux, de même il est le seul qui marche sur les hauteurs de la Mer. Il exerce aussi son pouvoir suprême sur cet impétueux Élément, qui quelquefois fait retentir au loin le mugissement de ses flots, & qui d'autres fois est si tranquille, que sa surface est à peine ridée par les vents. Il ne faut pas prendre ici dans un sens littéral, la hauteur ou l'élevation de la Mer, comme si sa superficie étoit plus haute que ses rivages. Il est bien vrai que la Mer paroît plus élevée que la Terre, & que quelquefois elle semble s'élever en Montagne; mais c'est une erreur d'Optique, dont les moins habiles dans l'Art savent la raison. Ce qui est dit ici de la hauteur de la Mer, peut fort bien s'entendre de la pleine Mer. DIEU marche avec majesté sur ce terrible & bruyant Élément, comme un vaillant Guerrier marche sur notre Terre à pas de Héros. Ainsi le Sauveur du Monde exerça son empire suprême sur la Mer, en apaisant ses flots en faveur de ses Disciples.

## PLANCHE DXIV.

*Les Pleiades, Orion, la petite Ourse.*

JOB, Chap. IX. vers. 9.

*Qui a fait le Chariot & l'Orion, & la Poussiniere, & les Signes (1) qui sont dans le fond du Midi.*

*C'est lui qui a créé les Etoiles de l'Ourse, de l'Orion, des Hyades, & celles qui sont plus proches du Midi.*

(1) Parce que les Etoiles qui sont vers le Pole Austral, ne sont point visibles aux habitans de l'Hémisphere opposé.

ON trouve un Passage parallele à celui-ci, Amos V. 8. C'est L'ÉTERNEL qui a fait la Poussiniere & l'Orion. Notre grand Philosophe ne se contente pas de contempler les Miracles de la Nature, qu'on remarque dans ce

Globe qui est le siege de notre demeure, il porte ses idées au-delà même du Tourbillon Solaire, jusqu'aux Etoiles fixes, & à ce Ciel éthérien, dont la plus petite distance, selon Tycho-Brabé, est de 12000 demi-diametres de la Terre,





Job. Cap. IX. v. 9.  
Plejades, Orion, Ursa minor.

Nach Job Cap. IX. v. 9.  
Zirkelgestirn, Orion, kleine Jar.



re, & selon *Kepler*, de 6000000. *Huigens* va jusqu'à dire, qu'un boulet de canon qui iroit toujours avec la même vitesse que lorsqu'il part, feroit 691600 ans à parvenir à l'Etoile *Sirius*. Sur la distance de cette Etoile, qui est peut-être celle de toutes les Etoiles fixes la moins éloignée de nous, voyez la Planche I. Fig. V. Il est vrai que parmi les Astronomes modernes du premier rang, il y en a qui, à cause du défaut de Parallaxe, doutent qu'on puisse bien déterminer à quelle distance les Etoiles fixes sont de nous, & qui par-là laissent indécise la question du Sage, Ecclésiastiq. I. 2. *Qui a mesuré la hauteur du Ciel, l'étendue de la Terre, & la profondeur de l'Abîme?*

La Raison enseigne aux Hommes, & la nécessité même les y a contraint, de partager les Etoiles en certaines Constellations, comme ils les appellent, que les Astronomes modernes forment à leur fantaisie, ainsi que les Anciens ont fait. Job nomme ici quelques-unes de ces Constellations. Il est vrai qu'on ne fait pas bien lesquelles, puisque les Interpretes sont en dispute là-dessus.

I. La Constellation nommée *Asch* dans notre Texte, & *Ajisch* Job XXXVIII. 32. est appelée *Pleiades* par les *Septante*. Elle est représentée Planche LXXV. telle qu'on l'apperoit avec les Lunettes. *R. Mardochai & Kimchi* prétendent que ce n'est qu'une seule Etoile, appelée la queue du Bélier. *Aben-Efra* est pour la petite Ourse, composée de sept Etoiles brillantes près du Pole Arctique. Mais la plupart sont pour *Arcturus*, par où l'on peut entendre en particulier la dernière de ces Etoiles, l'Etoile polaire proprement dite, ou l'Etoile de Mer, der *Polar-Sten*, la *Tramontana*, *Ruccabah*, qui est connue du Vulgaire même, & qui l'a dû être nécessairement des Phéniciens & des autres Peuples d'Orient, qui avant l'invention de la Boussole étoient obligés de la prendre pour guide: c'est pourquoi elle est appelée כִּנְשָׁרָא, la *Cynosure*, & le *Nombril*, à cause qu'elle est au milieu du Ciel, toujours au même endroit, & que tout le Firmament tourne autour d'elle comme étant à l'extrémité de l'Axe Polaire; c'est là aussi que se concentrent tous les cercles tirés par l'Equateur: de sorte qu'on peut fort bien faire dériver son nom du mot Hébreu *Usch*, assembler, & que c'est avec beaucoup d'élégance que *Virgile* dit que le Pole conduit les Astres, comme un Berger conduit son Troupeau, *Polum pascere sidera*. *Tycho-Brabé* (*Progymnasm.* T. I. p. 362.) observe que cette Etoile Polaire approche de 20 minutes tous les ans plus près du Pole, & qu'en l'année 2103, elle n'en sera éloignée que de 7 minutes, mais qu'alors elle recommencera à s'en éloigner. Il est fort vraisemblable que Job, parmi la troupe nombreuse des Astres, ait choisi une Etoile,

ou une Constellation, qui par sa grandeur, sa beauté, ou son usage, se fit remarquer par dessus les autres; quoique, si l'on parle de l'usage, les Anciens, & sur-tout les Orientaux, attribuoient aux Constellations des influences sur la Terre, beaucoup plus fortes que ne sont les Modernes. C'est ainsi qu'on lit dans *Pline* (L. II. c. 39.) que l'*Arcturus* ne se leve presque jamais, qu'il n'amène la grêle & les tempêtes. Et L. XVIII. c. 28. que les maux que le Ciel nous envoie, sont de deux sortes. Savoir, les tempêtes qui produisent la grêle, les orages, & autres choses semblables, que l'on appelle Vis major, & qui sont causées, comme je l'ai dit souvent, par des Astres horribles, tels que l'*Arcturus*, l'*Orion*, & les *Chevreux*. (1) Les Anciens se sont trompés à cet égard, en assignant pour cause ce qui ne l'étoit point. On remarque bien, à la vérité, que les tempêtes qui amènent la grêle, viennent du Septentrion; mais on n'en doit pas chercher la cause dans les Astres, qui sont à 6000000 de mi-diamètres de nous, lorsqu'on la trouve plus près sur la Terre, où les vents de Nord & d'Est, nous amenant un air grossier & froid, changent les gouttes qui tombent, en glace & en grêle. C'est un défaut assez ordinaire aux Hommes, que d'aller chercher bien loin ce qu'ils ont à leur porte. Les Européens vont chercher avec beaucoup de dépense le Thé aux Indes, & les Indiens font venir d'Europe la Sauge & la Véronique. Nous autres Philosophes, qui faisons parade de ce titre, nous cherchons dans les Cieux la cause des tempêtes; nous y cherchons, ce qui n'est pas moins ridicule, des jours heureux pour les Ventouses, pour la Saignée, pour se faire couper les cheveux, & pour la culture des Champs & des Jardins; tandis que nous devrions plutôt tourner notre attention vers la Terre & l'Air qui nous environnent, & vers nos propres corps. Mais cette digression ne regarde point du tout Job, puisqu'il est exempt de toutes ces sortes de fables & de superstitions.

II. On trouve ensuite le mot *Céfil*, qui selon l'interprétation commune signifie *Orion*; selon les *Septante*, *Hesperus* (nom que l'on donne communément à *Venus*, l'Etoile du soir, qui paroît après le coucher du Soleil); selon la Version Latine de *Zurich*, *Cynofura*, ce qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, convient plutôt aux Etoiles Polaires. Cette Constellation est la plus belle de toutes. On la nomme encore *Arion*, *Hyriades*, la *Hardie*, la *Furieuse*, la *Haute*, la *Géante*, la *Guerrière*, *Jugula*, *Elgeuze*, *Sugia*, *Alfugia*, *Elgebar*, *Algebar*, *Algebra*, *Geuze*. Elle est placée au-dessus du Taureau & des Gémeaux; & *Schikard* la transforme en *Josué*, *Schiller* en *Joséph*

(1) *Arcturus signum sum omnium quam accurrimus, Vehemens sum exoriens, occidens vehementior.*

Plaut. in *Rudent*.

*Desiderantem quod satis est, neque*

*Tumultuosam sollicitat Mare, Nec serius Arcturi cadentis Impetus, aut Orientis Hædi.*

Horat. Carm. III. Od. I.



*seph* Epoux de la bien-heureuse Vierge, & *Weigeli* en la double Aigle Imperiale

III. Le mot *Cimah* du Texte signifie *Pleïades*, *Hyades*, *das Siebengestirn*, quelquefois aussi la *Poule*, *die Glück-Henne*. Les Romains l'appellent *Virgilie*: Etoiles qu'on remarque dans le Taureau, & dont *Schikard* a formé la Poule dont parle JESUS-CHRIST, Matth. XXIII. 27. *Weigeli* en a fait l'*Abaque* ou la *Table de Pythagore*, pour servir d'Emblème aux Marchands. Les *Septante* traduisent le mot *Cimah* par *Arcturus*, lequel désigne, selon les Astronomes modernes, une Etoile de la première grandeur qui paroît dans le bas des vêtements du *Bouvier*, entre les cuisses: *Plin* l'appelle *Sidus horridum*, Etoile horrible; & les Arabes la nomment *Aramech*, *Alramech*, *Azimech*, *Alkameluz*, *Kolanza*.

IV. Enfin il est parlé des *Chadré theman*; selon les *Septante*, ταμεία νότα; *Olympiodore*, καὶ πάντα τὰ ἄστρα τὰ κύκλῳ νότοι; la Version Latine de Zurich, *interiora Austri*; l'Allemande, *die heimlichen Gemächer der Süd-Winds*; & selon notre Version Française, *les Signes qui sont dans le fond du Midi*. Par tous ces noms on peut fort bien entendre les Astres situés près du Pole Antarctique, qui étant inconnus du tems de Job, n'étoient désignés par aucun nom. Car il paroît que Job, ayant en vue de montrer que les choses que DIEU fait sont si grandes qu'on ne les peut sonder, & qu'il fait tant de choses merveilleuses qu'on ne les peut compter: Ou: Qu'il fait de grandes choses, qu'il en fait d'incompréhensibles & de miraculeuses qui sont sans nombre, (vers. 10.) il paroît, dis-je, que Job, pour mettre ceci en évidence, a choisi parmi le nombre infini des Etoiles, les plus remarquables de celles qui sont placées, non-seulement vers les principales Régions Polaires que l'Equateur sépare en coupant l'Ecliptique; mais aussi les équinoxiales: de sorte que *Ase* marque des Etoiles situées près du Pole Arctique; *Chadré theman*, celles qui sont vers le Pole Antarctique; *Cesil* & *Cimah*, (selon l'opinion d'*Aben-Esra* qui est fort probable) celles qui sont placées dans les points équinoxiaux, telles que seroient aujourd'hui les *Poissons* & la *Vierge*, mais qui du tems de Job étoient le *Bélier* & la *Balance*. Car il faut remarquer, que le Ciel des Astres fait dans l'espace de 70 ans, (selon l'Hypothèse de Mr. *Cassini*) un degré de sa révolution entière de 360 degrés, & que par conséquent il achève cette révolution propre dans l'espace de 25200 ans. C'est cette grande Année Platonique, que les Anciens étendoient jusqu'à 36000 années.

Le Bélier, ou la première Etoile de ce Signe, qui du tems d'Alexandre le Grand & d'Eudoxe (qui eut Platon pour Précepteur) né 330 ans avant la venue de JESUS-CHRIST, cette Etoile, dis-je, qui alors étoit dans le point de l'intersection de l'Ecliptique & de l'Equateur, a avancé depuis ce tems-là jusqu'au nôtre, d'un Signe presque entier, savoir de 29 degrés, vers l'Orient. Que si depuis la Création du Monde jusqu'en 1730, nous comptons avec *Siegesbeck*, 5696 ans, nous trouverons que le Ciel a fait un mouvement de 81 degrés 22 minutes, ou de presque 2 Signes & demi. Or on doit encore remarquer à l'égard de ce mouvement général de toutes les Etoiles fixes, que ce n'est qu'un mouvement apparent, selon le Système de Copernic; parce que la Terre, dans son mouvement à l'entour de son propre axe, change tellement, que les intersections de l'Equateur & de l'Ecliptique s'avancent peu à peu; & que ce ne sont pas les Etoiles qui rétrogradent, comme le veulent les Partisans de Ptolomée; enfin qu'il suffit pour cela, que chaque Pole décrive dans l'espace de 25200 ans, un petit cercle de l'Orient au Couchant. On peut consulter là-dessus les Astronomes. Si quelqu'un prétendoit que Job n'a pas eu en vue les Constellations en entier, mais seulement une des principales Etoiles de la première grandeur, il trouvera, (en suivant *Aben-Esra*) l'Oeil du Taureau dans l'un des points équinoxiaux, & dans l'autre le Cœur du Scorpion. Il s'ensuivra même, par la force de l'explication que nous venons de donner, que cet Homme pieux aura indiqué la variation des Saisons de l'année: car le Soleil entrant dans le Signe du Bélier, nous amène le Printemps, & donne aux habitans de toute la Terre des jours égaux aux nuits: son entrée dans la Balance, nous amène l'Automne: lorsqu'il entre dans le Cancer & qu'il s'approche du Pole Boréal, nous avons l'Eté: & enfin, son entrée dans le Capricorne & son approche du Pole Astral, nous donne l'Hiver.

Ces paroles, *Les Signes qui sont dans le fond du Midi*, ne marquent pas certains lieux qu'on regardoit comme les sources des Vents. Aujourd'hui nous trouvons les causes des Vents dans l'Atmosphère qui nous environne, & dans la Terre même. Nous ne vivons plus dans ces Siècles, où l'on croyoit que rien n'arrive ici-bas que par l'influence des Astres.

Le Lecteur fera bien de consulter sur notre Texte, entre autres Ouvrages, celui du célèbre *Salomon Hottinger*, (*Specimen Physiologiae Sacrae*, Th. 14. seqq.) & *De Mey* (*Phys. Sacr.* p. 300.)



## JOB, Chap. IX. vers. 26.

*Ils ont passé avec la même vitesse que des barques de poste, comme un aigle qui vole après la proie.*

*Ils sont passés avec la même vitesse que des vaisseaux qui portent du fruit, Et qu'un aigle qui fond sur sa proie.*

JOB, au v. 25. compare avec beaucoup d'élégance le peu de durée de la vie humaine, à un Courier qui passe. *Et mes jours ont été plus légers qu'un Courier; ils s'en sont fuis, & n'ont point eu de bien.* Ou: *Les jours de ma vie ont passé plus vite qu'un Courier; ils se sont évanouis, sans que j'y aye goûté aucune douceur.* Dans notre Texte, il la compare à des Barques de poste, & à un Aigle qui fend les airs. Ceci peut recevoir un sens physique, & un sens moral. Un Courier, une Barque, un Aigle, sont autant d'Images semblables; & le mouvement de tous ces corps est fondé sur les Loix mécaniques, que DIEU a établies. Le mouvement d'une Barque & celui de l'Aigle, doivent s'expliquer par la troisième Règle du Mouvement, selon laquelle, *la réaction est toujours contraire & égale à l'action.* L'eau est repoussée par les rames, lorsqu'il s'agit d'une Barque; mais elle agit par la réaction sur les rames avec la même force, & fait aller en avant la Barque à laquelle elles sont attachées. Un Vaisseau qui est à la voile, est poussé par le vent avec la même force, avec laquelle les voiles résistent au vent. De même lorsqu'un Aigle, ou quelque Oiseau que ce soit, frappe l'air de ses ailes, l'air agit pareillement sur lui, & l'élève ou le balance çà & là. Tous ces mouvemens se font par des leviers; & ce que les rames, les mâts & les antennes sont à un Vaisseau, les muscles attachés aux os le sont aux Hommes & aux Animaux, & en particulier les muscles de la poitrine aux Oiseaux, & ceux des jambes aux Animaux qui marchent. Mais il faut faire attention à une différence considérable, qui se trouve entre la Mécanique divine dans la structure des Corps vivans, & la Mécanique humaine qui agit par le moyen des Machines: savoir, que la première avec peu de forces produit de grands effets, & celle-là de petits effets avec de grandes forces; que dans la dernière le mouvement est plus vite, & plus lent dans l'autre. La Mécanique humaine est parvenue à faire soulever à un Enfant, & à lui faire mouvoir d'un lieu à un autre, 100, ou 1000 quintaux. Mais un Oiseau qui se souleve pour sauter, par le seul effort de ses muscles, a besoin pour ce mouvement d'une force 3000 fois plus grande que le poids de son corps, & 12000 fois pour voler. J'en pourrais dire beaucoup davantage sur cette matière, si le tems & les bornes de mon Commentaire me le permettoient. Si des Vaisseaux & des Oiseaux nous passons aux Hommes, nous trouverons que le Corps humain est une Ma-

Tom. VI.

chine composée avec un art tout divin, dont les mouvemens se font par les mêmes loix. Toutes les fibres de notre Corps sont des leviers très artistement faits, qui étant mus par le fluide nerveux, facilitent la circulation du sang, & toutes les sécrétions. Mais de même que dans les Machines hydrauliques & mécaniques, les roues, les aissieux ou autres parties, s'usent à force d'agir; de même tout dépérit avec le tems dans l'Homme. Une abondance incroyable d'humeurs s'évapore sans cesse par la transpiration; les parties solides s'usent, ou insensiblement, ou rapidement; de sorte que la vie s'affoiblit, & que la mort vient détruire la Machine.

Les Interpretes sont partagés sur le mot Hébreu *Ebbeh*. R. Salomon, Pagninus, Cajetan & Isidore prétendent que *Ebham*, ou *Ebbeh*, est le nom d'un certain Fleuve rapide de l'Arabie, dont le cours peut parfaitement être comparé à la vie passagère de l'Homme, comme il l'est ici à celle de Job. Les jours, surtout les jours heureux, sont en si petit nombre, & paroissent si courts, qu'ils passent comme un torrent rapide, pour ne revenir jamais. Mais la plupart des Interpretes entendent par *Ebbeh*, des Navires qui ont le vent en poupe. Les Septante mettent aussi, des Navires; & Symmaque, des Navires légers, comme en ont les Corsaires, en un mot, de bons voiliers. Il s'en trouve d'autres qui font dériver ce mot, de *Ebb*, qui signifie Pomme, Fruit; comme si l'on devoit entendre par-là des Navires chargés de fruits, de choses de peu de valeur, & qui se corrompent aisément. Toutes ces choses peuvent être appliquées à la Vie humaine; de même que l'Aigle qui vole après la proie. On fait que ces Oiseaux ont le vol très rapide: d'où vient que Saül & Jonathan, 2 Sam. ou 2 Rois I. 23, sont dits être plus légers que des Aigles; & qu'on lit dans les Lament. de Jérémie, IV. 19. *Nos persécuteurs ont été plus légers que les Aigles des Cieux, ils nous ont poursuivis sur les montagnes;* & Hab. I. 8. *Des gens de cheval viendront de loin, ils voleront comme une Aigle qui se hâte pour repaître.* Ou: *Ses cavaliers viendront de loin charger l'ennemi, comme un Aigle qui fond sur sa proie.* Les jours heureux passent rapidement, comme les Aigles; & il en est de même des richesses, selon ces paroles des Proverb. XXIII. 5. *Jetteras-tu tes yeux sur ce qui soudain n'est plus? car certainement il se fera des ailes, il s'en volera aux Cieux comme un Aigle.* Ou: *Ne levez point les yeux vers les richesses*

K

ses



ses que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles prendront des ailes comme l'Aigle, & s'envoleront au Ciel. Je passe sous silence les hyperboles des Arabes, rapportées dans *Damir*,

comme par exemple, que le vol de l'Aigle est si rapide, qu'il parcourt en un seul jour tous les lieux, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. I. c. 3. p. 15.)

## JOB, Chap. IX. vers. 30.

*Si je me lave de l'eau de neige, & que je nettoye mes mains en pureté.*

*Quand j'aurois été lavé dans de l'eau de neige, & que la pureté de mes mains éclateroit.*

C'EST à dire: Quand je serois innocent & sans tache, les maux qui assaillent tous les gens de bien, mes calamités, ne m'abandonneroient point: *Tu me plongerois dans un fossé.* Ou: *Tu me ferois paroître à moi-même tout couvert d'ordure*, v. 31. Toute forte d'eau est propre à laver le corps, & à nettoyer la peau de ses ordures, ou à ôter celles qui s'amassent dans les pores; c'est pourquoi les Ablutions extérieures sont le symbole de la Purification intérieure ou spirituelle, & du nettoyage des Péchez par le Sang de JESUS-CHRIST. Mais les eaux de neige & de fontaine sont préférables aux autres pour cet usage, parce qu'étant plus froides, elles resserrent davantage les pores de la peau, & rendent la circulation du sang vers les extrémités plus difficile, & la peau par conséquent plus blanche. L'habitude de se laver le corps est sur-tout nécessaire dans les Pais Orientaux, & très utile à la santé; & cet usage y étoit très fréquent autrefois, & l'est encore aujourd'hui chez les Turcs. Les Ablutions ont été introduites dans presque toutes les Religions. Les Juifs sous l'ancienne Oeconomie avoient quantité d'Aspersions & de Purifications, par le Sang & par l'Eau, qui étoient le symbole de la Purification intérieure de l'Ame par le S. ESPRIT & le Sang de JESUS-CHRIST: & elles sont prises en ce sens mystique, dans plusieurs endroits de l'Ecriture. Ainsi David dit, Ps. LI. 9. *Lave-moi, & je serai plus blanc que la neige.* Ou: *Vous me laverez, & je deviendrai plus blanc que la neige.* Et voici les magnifiques promesses que DIEU fait, Ezech. XXXVII. 25. *Et je répandrai sur vous des*

eaux nettes, & vous serez nettoyés; je vous nettoierai de toutes vos souillures, & de tous vos Dieux de fiente. On lit dans le Titre que se donne l'Apôtre, 1 Pier. I. 1. 2. *Apôtre - - - selon la préconnaissance de DIEU le Pere, en sanctification d'Esprit, à l'obéissance & à l'aspersion du sang de JESUS-CHRIST.* Il y a des Chrétiens, parmi lesquels les Aspersions d'Eau consacrée sont très fréquentes. Elles se pratiquoient aussi chez les Payens, qui faisoient précéder les Sacrifices par des Ablutions. C'est ce que l'on voit, entre autres, par ce que Virgile fait dire à Enée, qui souillé de sang & de carnage, n'osa toucher ses Dieux Pénates, jusqu'à ce qu'il se fût lavé dans une eau courante (1); & à Didon, qui se préparoit à sacrifier aux Divinités Infernales (2). On employoit aussi les Ablutions avant les Prières qu'on adressoit aux Dieux (3). S'il arrivoit à quelqu'un de commettre un Meurtre ou quelque autre crime, on disoit ordinairement de lui, qu'il n'y avoit point d'eau qui pût le laver (4). Les Allemands disent de même: *Es wird es ihm der Rhein nicht abwaschen*; Toutes les eaux du Rhin ne sauroient le laver; & les Espagnols en disent autant de celles du Guadalquivir: *No se lavara desta con quant'a agua trae Guadalquivir.*

Pour revenir à l'eau de neige, je remarque qu'on s'en lavoit autrefois les pieds & les mains (5). Il est certain que l'eau de neige non-seulement blanchit la peau, mais fortifie les membres en resserant les fibres par le froid & en empêchant la transpiration. C'étoit peut-être pour cette raison que Diogene le Cynique embrassoit une Statue d'airain, dans le plus grand froid (6), selon *Plutarque* (*Apophth. Lacon.*)

&

(1) *Tu genitor, cape sacra manu patrisque penates;  
Me bello à tanto digressum, & caede recenti,  
Astrectare nefas, donec me flumine virgo  
Abluero.*

*Æneid. II.*

(2) *Dic corpus properet fluviali spargere lymphæ.*

*Æneid. IV.*

(3) *Hæc sancte ut possas, Tyberino in gurgite mergis  
Mæne caput, bis, terque, & noctem in flumine purgas.*

*Perf. Sat. II.*

(4) *Ah nimium faciles, qui tristia crimina cadis  
Fluminea tolli posse putatis aqua.*

*Ovid. Fast. II.*

*Suscipit, ô Gelli, quantum non ultima Thetis,  
Nec genitor lympharum abluir Oceanus.*

*Catull.*

(5) *Tandem discubimus, Alexandrinis pueris aquam nivalem  
in manus infundentibus, alisque insequentibus ad pedes.* *Petronius in Satyr.*

(6) *Περὶ ἀποφθ. Λακων. ὁ Διογένης τὸν ἀνδριάντα ἐκάλει, ὡς οὐκ ἔστιν ἐκφυγόν.*





LOB. Cap. X. v. 8-12.  
 Γνωθὶ σεαυτὸν.

Wiss dich dich Cap. X. v. 8-12.  
 Kenn dich selbst erkennen.



& Diogene Laërce (de Vit. Philos. L. VI.) Si nous avons égard à cet usage, nous ne nous opposerons pas à voir faire aux Enfans en Hiver des pelotes de neige pour se divertir.

On trouve dans le Texte le mot *Bor*, qu'*Arias* & la Version Latine de Zurich rendent par *puritas* (Pureté), & d'autres par Citerne, Fontaine, Puits. Mais *Olaus Rudbeck le Fils*,

(*Ichthyologia Biblica* P. II. p. 28.) cherche dans ce mot une plus grande emphase, & prétend qu'il approche du *Borith des Foulons*, dont il est parlé Jer. II. 22. & qui est un excellent *Savon*. Il cherche aussi dans le mot *בֹּרִי* quelque chose de plus que dans le précédent *בֹּרֵר* qui signifie *laver*; savoir, *embellir, nettoyer, polir, rendre luisant*.

## PLANCHE DXV.

*Merveille & fragilité de la structure de l'Homme.*

JOB, Chap. X. vers. 8-12.

*Tes mains ont pris la peine de me former, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps. - - -*

*Souviens-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue, & que tu me feras retourner en poudre.*

*Ne m'as-tu pas coulé, & ne m'as-tu pas fait cailler comme le fromage?*

*Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as composé d'os & de nerfs.*

*Tu m'as donné la vie, & tu as usé de miséricorde envers moi; & par tes soins continuels tu as gardé mon esprit.*

*Ce sont vos mains, SEIGNEUR, qui m'ont formé, ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps. - - -*

*Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, & que dans peu de tems vous me réduirez en poudre.*

*Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit & qui se durcit?*

*Vous m'avez revêtu de peau & de chair, vous m'avez affermi d'os & de nerfs.*

*Vous m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre secours a conservé mon ame.*

**N**Otre grand Philosophe nous représente l'excellence de l'Homme, & sa caducité; sa noblesse, & tout à la fois son néant. Qui est-ce en effet qui ne voit briller cette excellence de l'Homme dans son premier état, dans sa création immédiate? Puis DIEU dit: *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, & qu'il domine sur les poissons de la mer, & sur les oiseaux des cieux, & sur les animaux domestiques, & sur toute la terre, & sur tout reptile qui rampe sur la terre.* Ou: *Il dit ensuite: Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance, & qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, & à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel.* Gen. I. 26.

Job nous enseigne ici par son exemple, à nous connoître nous-mêmes: connoissance qui, après celle de DIEU, est la plus utile & la plus excellente de toutes. Les autres Sciences nous rendent savans, mais celle-ci nous rend pieux; les autres nous enflent d'orgueil, celle-ci nous humilie. Quiconque réfléchit avec attention sur son Ame, ne peut se lasser d'admirer l'étendue extrême & la force de son intelligence, la rapidité incroyable de ses pensées, la subtilité de ses inventions, les trésors de sa mémoire, la variété infinie de ses desirs, & la profondeur inépuisable de sa volonté. Si de l'Ame on passe au Corps, on y admirera l'assemblage merveilleux de tant de diverses parties, son changement de figure, les différens mouvemens de ses parties fluides



fluides & solides, la perfection de toute la structure; mais en même tems sa fragilité. Enfin, si l'on considère l'Union de l'Ame & du Corps, de ces deux Substances si différentes, la pensée s'y perdra sur le comment, sans que jamais l'admiration celle sur le fait. C'est ici le *non plus ultra* de la Raison, & le plus habile Philosophe conviendra qu'on est obligé d'avoir recours à la seule & libre volonté d'un Créateur infiniment parfait.

Job n'ignoroit pas qu'il n'y a pas moins d'art dans la structure des Animaux, que dans celle des Hommes: mais son Corps, son propre Corps, déchiré jour & nuit des douleurs les plus cruelles, lui étoit plus présent & plus à portée. Il se convainc lui-même, & nous avec lui, que c'est DIEU qui a formé l'Homme, Gen. II. 7. qui a mis dans le corps plusieurs membres, & qui les y a placés comme il lui a plu, 1. Corint. II. 18. *Tes propres mains*, dit-il, *ont pris la peine de me former*, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps. Ou: *Ce sont vos mains*, SEIGNEUR, *qui m'ont formé*; ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps, v. 8. *Tes propres mains*: non pas celles d'un malin Esprit, comme le veulent les Manichéens; ni d'un bon, comme le prétendent Philon & d'autres: mais ta seule puissance infiniment sage. *Tu me tiens serré par derrière & par devant*, & tu as mis sur moi ta main. Ou: *Vous avez* SEIGNEUR, *une égale connoissance de toutes les choses*, & futures & anciennes. *C'est vous qui m'avez formé*, & qui avez mis votre main sur moi, Pl. CXXXIX. 5. *Les Cieux sont l'ouvrage de tes mains*; Pl. CII. 26. DIEU dit de lui-même, Isaïe XLVIII. 13. *Ma main aussi a fondé la Terre*, & *ma dextre a mesuré à l'empan les Cieux*; quand je les appelle, ils comparoissent ensemble. *Tes mains*, dit Job, *ont pris la peine de me former*; elles ont arrangé toutes les parties de mon corps. Le Texte original porte יְצַוְתִּי וַיַּעֲשֶׂה לִּי, & les Septante, ἐπλάσας με καὶ ἐποίησάν με, les Schol. ἠρώμασαν: mots qui ont de l'énergie, & qui signifient former avec application, avec un soin tout particulier, achever, conduire à la perfection, & même travailler avec quelque douleur ou quelque peine; car les racines sont, יָצַב, douleur, & יָשַׁע, il fit, il prépara. Le mot סָבִיב Sabbiyb signifie tout à l'entour, entièrement; toutes les petites veines & les fibres du Corps, & toutes les idées de l'Ame, en un mot, le Corps & l'Ame entiers. C'est dans ce sens qu'on doit entendre les paroles de David, Pl. CXXXIX. 5. *Tu me tiens serré*, ou *tu m'as formé par derrière & par devant*: & celles que Notre Sauveur adresse aux Pharisiens, Luc XI. 40. *Insensés que vous êtes! celui qui a fait le dedans, n'a-t-il pas fait aussi le dehors?* Il y en a d'autres qui prétendent que Job, par le mot סָבִיב, tout à l'entour, fait allusion à un Potier qui fait des vases par le moyen d'une machine qu'il tourne; parce qu'il ajoute ensuite, *Souviens-toi*

*que tu m'as formé comme un ouvrage d'argile*. Le but du raisonnement de Job revient donc à ceci, savoir, que DIEU qui s'est donné la peine de le former avec tant d'art & de sagesse, n'abandonnera point l'ouvrage de ses mains. C'est la Morale des Peres, & en particulier de S. Ambroise qui dit: SEIGNEUR, *ne délaissez point votre ouvrage*. *Je vous reconnois pour mon Créateur*, je *sai que vous m'avez formé*, & je n'espère qu'en vous.

Vers. 9. *Souviens-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue*, & *que tu me feras retourner en poudre*. DIEU forma l'Homme, non pas d'or, d'argent, de pierres précieuses, ou du corps de quelque Animal déjà créé, mais de la poudre de la terre, Gen. II. 7. Il employa une matière impropre par elle-même à former un Corps où brille un si grand art, afin de nous montrer par-là sa puissance infinie, & de nous enseigner que nous sommes poudre, 1. Cor. XV. 47. que nous retournerons en poudre, Gen. III. 19. 23. que nous sommes formés de boue, Job XXXIII. 6. Le Créateur vouloit aussi par-là mettre un frein à notre orgueil, empêcher notre mépris pour les autres, graver dans notre mémoire notre fragilité & notre mortalité, & nous porter enfin à diriger toutes les actions de ce Corps à la gloire de celui qui l'a formé. D'autant plus encore, que ce Corps construit avec tant d'art, cet assemblage si merveilleux de parties fluides & solides, doit un jour retourner en poudre. Ici Job se rencontre avec Isaïe. Celui-ci dit, LXIV. 8. *Maintenant, ô ÉTERNEL, tu es notre pere; nous sommes l'argile*, & tu es celui qui nous as formés, & nous tous sommes l'ouvrage de ta main. ÉTERNEL, ne sois point ému à indignation outre mesure, &c. Job par cette description de son misérable Corps, de ce vil composé de boue, veut fléchir DIEU son Auteur, & cherche à s'encourager lui-même à la patience. Il étoit parfaitement instruit de cette vérité, qu'Isaïe n'annonça que plusieurs siècles après, XLV. 9. *Malheur à celui qui débat contre celui qui l'a formé*. *Que le pot débattenne contre les autres pots*. *L'argile dira-t-elle à celui qui l'a formée*; *Que fais-tu?* Ou: *Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a créé*; lui qui n'est qu'un peu d'argile & qu'un vase de terre. *L'argile dit-elle au Potier*; *Que faites-vous?* Cet Homme pieux connoissoit non-seulement la composition de son Corps, mais sa décomposition; il savoit non-seulement que son Corps n'étoit qu'un composé d'eau & de terre, mais que ce composé seroit un jour dissous en eau, en boue & en poussière, comme il arrive à tous les cadavres qui tombent en pourriture, lesquels d'abord sont couverts d'une putréfaction liquide, mais qui bien-tôt sechent & s'en vont en cendre & en poussière.

Vers. 10. *Ne m'as-tu pas coulé comme du lait*, & *ne m'as-tu pas fait cailler comme le fromage?* Ces paroles ont une énergie toute particulière, & méritent qu'on y fasse une sérieuse attention. Job attribue l'ouvrage de sa Génération à DIEU, & non pas aux Hommes: Pro-



Proposition que la Raison & l'Expérience prouvent également. Notre Corps est une Machine hydraulico-pneumatique, dont l'artifice infini se dérobe aux regards pénétrants des plus habiles Anatomistes. Supposons, ce que nul homme de bon-sens, & qui a quelque connoissance, n'oseroit soutenir, supposons que toutes les petites fibres, même les plus cachées, soient entièrement découvertes, & que la nature des fluides, & sur-tout celle du Sang, soit pleinement connue: Supposons encore, que quelque Ame formatrice puisse construire un Corps conforme à ces idées parfaites: il s'ensuivroit seulement, qu'il n'y auroit que les Anatomistes, & même les plus habiles, qui seroient capables de produire des Corps si artificiels; & que les Païsans seroient hors d'état d'en pouvoir faire autant: quoique l'expérience nous prouve qu'ils sont aussi entendus sur l'article de la Génération, que ceux qui ont le plus de science. Qui ne sait, que des hommes de la lie du Peuple, & même si ignorans qu'ils ne savent pas qu'ils ont un estomac, n'en sont pas pour cela moins habiles à former leur semblable? Tous s'entendent & réussissent à ce métier-là, les Indiens aussi bien que les Européens, & ceux qui sont nés dans un air épais, comme ceux qui naissent dans de plus heureux climats. Cela vient de ce que la Génération des Hommes n'est autre chose que le développement des Principes ou des Germes infiniment petits, créés en même tems que le Monde; & il en est de même de la Génération des Animaux & des Végétaux. Écoutons sur la formation de l'Homme, DIEU lui-même parlant au Prophète Jérémie, I. 5. *Avant que je te formasse dans le ventre de ta mère, je t'ai connu: Et le Psalmiste, Pseau. CXXXIX. 15. L'agencement de mes os ne t'a point été caché, lorsque j'ai été fait en un lieu secret, & façonné comme de broderie aux lieux bas de la terre. Ou: Mes os ne vous sont point cachés, à vous qui les avez faits dans un lieu caché; ni ma substance, que vous avez formée comme au fond de la Terre.* Et comment, je vous prie, & sous quel prétexte pourroit-on attribuer à l'Homme la Formation du Corps humain, puisqu'il est encore indécis parmi les Anatomistes & les Philosophes, si l'on doit chercher les principes de notre Machine artificielle, ou dans les grains de l'Ovaire, ou dans les petits Animaux de la Semence virile? Que si l'on consulte les anciens Scholastiques, ils nous donneront sur le Texte de Job cette ridicule explication, savoir: que la Semence qui tire son origine de toutes les parties du corps, porte avec elle leurs mêmes figures, & se trait comme du Lait. Voilà quelles sont les idées monstrueuses de cette monstrueuse Philosophie! Ceux qui comparent la Génération avec la manière dont se fait le Fromage, approchent plus de la vérité. On sait que les Bergers des Alpes séparent premièrement le Lait en ses différentes parties, la crème & la caécuse; qu'ils versent le Lait coagulé dans un moule, & qu'ainsi se font les Fromages. On peut dire de même, que DIEU, en séparant la

Tom. VI.

matière épaisse de la matière fluide & déliée, forma le Corps de l'Homme. Mais cela ne suffit pas encore, pour se former une idée claire sur une chose si importante. Selon *Coccejus*, ceux qui attribuent l'origine de l'Homme à de petits Animaux ou Vermisseaux, qu'on n'appergoit dans la Semence de l'Homme qu'avec le Microscope, peuvent appuyer leur sentiment sur l'autorité de Job. *Le Lait*, cette goutte puante, selon le langage des Rabbins, *ce lait pressé*, seroit la Semence même de l'Homme, & le sang superflu de la Femme, seroit le *Fromage*. La meilleure explication de notre Texte, est sans doute celle qui suit, savoir: que les Embryons sont tout à fait semblables *au lait coulé*, & *au fromage coagulé*, dans les premiers jours de la Conception; en ayant non-seulement la couleur & la consistance, mais aussi la forme, puisqu'avec les meilleurs Microscopes, on ne sauroit dans ces foibles commencemens distinguer les parties, quoiqu'elles soient déjà réellement contenues & figurées dans cette masse fluide. Mr. *Ruych*, un des plus subtils Anatomistes de nos jours, fait voir dans son *Treasure Anatomique* VI. pag. 31. Planc. II. Fig. I. deux de ces petits Embryons qui n'ont que peu de jours, dont l'un est comme un œuf de Fourmi, & l'autre pas plus gros qu'un Pou, ou qu'une semence de Laitue. Voyez ces petits commencemens, Planche XXIII. Si l'on descend avec les Anatomistes à ces premiers principes de l'Homme, l'on s'écriera avec *Pline*, L. VII. c. 7. *Je suis saisi de honte & de pitié, quand je considère la chétive origine du plus superbe de tous les Animaux. - - - Celui-là seul, qui a sans cesse devant les yeux la fragilité humaine, vivra toujours dans la justice & la droiture.* La honte naîtra sur-tout, si l'on considère que nous sommes renfermés pendant neuf mois dans la prison étroite du ventre de nos Mères, où nous sommes placés entre l'urine & les excréments.

Verset 11. *Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as composé d'os & de nerfs.* L'Homme ne nous est plus représenté ici comme un Lait coagulé; mais comme ayant un corps parfait, & en état de faire toutes les fonctions. Job fait mention de quelques-unes des parties principales & communes, sans lesquelles la machine du Corps ne sauroit subsister. La *Peau* sert de couverture à l'Homme; la *Chair*, c'est à dire la Chair musculieuse, le rend propre au mouvement; les *Os* le soutiennent & lui servent d'appui; les *Nerfs* lui fournissent des forces & lui donnent le sentiment. Je pourrais, si je cherchois à m'étendre, parcourir ici une grande partie de l'Anatomie, savoir, la *Dermatologie*, la *Myologie*, l'*Ostéologie*, & la *Neurologie*, c'est à dire, la description de la Peau, des Muscles, des Os & des Nerfs. Mais les bornes que je me suis prescrites, ne me permettent pas d'entrer dans le détail. Il suffira d'en toucher quelque chose en passant, & d'en faire l'application à la connoissance de DIEU. Sous le nom de *Peau*, notre Philopophe comprend sans doute

L. tout



tout le Tégument commun qui sert d'enveloppe au Corps, & qui est composé de l'*Epiderme* ou *Sur-peau*, laquelle est très mince, & de la *Peau* proprement dite, laquelle est un assemblage très industrieux de petites Arteres, de petites Veines, de petits Nerfs, & de petites Glandes, extrêmement délicates, par où circule sans cesse l'humour sanguin; & à travers laquelle, par une infinité de pores, transpire sans cesse un fluide imperceptible, pour le bien de la santé. On compte ensuite parmi les Téguments, la *Graisse*, cette humeur huileuse renfermée dans ses cellules; & le *Pannicule charnu*, ou *Membrane charnue*, étendue par dessus les Muscles. Toutes ces parties du Tégument commun ont chacune leurs usages, & des usages très nobles & très nécessaires. Cette Peau se montre à nous tous les jours: mais qu'il y en a peu qui la regardent comme ils devraient, c'est à dire, avec les yeux de l'Entendement, pour en glorifier le Créateur! Qu'il y en a peu qui examinent de près ce merveilleux Tissu, pour y observer que, selon le besoin des parties agissantes, il est plus épais en certains endroits qu'en d'autres, comme dans la paume des mains & sous la plante des pieds; tandis qu'ailleurs il est plus tendre & plus délicat! Qu'il y en a peu qui considèrent les pores de cette espèce de crible, qui sont si petits qu'un seul grain de sable peut en couvrir 125000! Nous toucherons quelque chose de ceci, à la fin de ce Commentaire. Qu'il y en a peu, dis-je, qui avec Ezechiel, XXXVII. 6. 8. réfléchissent que c'est DIEU, & non pas l'aveugle Idole de la Nature, qui met les nerfs, qui fait croître la chair, & qui étend la peau! Nous mangeons tous les jours de la *Chair*, c'est à dire les muscles, sans réfléchir à l'art infini de ces machines, ni à la manière dont elles sont attachées aux parties solides, comme des espèces de Leviers animés par l'action des Esprits animaux; lesquels seroient eux-mêmes tout à fait sans mouvement & sans force, s'ils n'étoient continuellement agités par une matière encore plus subtile, & mue immédiatement par la main de DIEU. Ces Leviers musculieux sont composés de petites fibres sans nombre, comme d'autant de cordes; & celles-ci le sont de vésicules sphéroïdes, qui étant enflées par le fluide nerveux, & par conséquent accourcies, ont une force incroyable: fibres si menues, que 16 font à peine une ligne de Paris, qui est la douzième partie d'un pied, & dont il faut par conséquent 192 pour faire un pouce, & 36864 pour un pouce quarré. Combien peu de personnes enfin élèvent leurs pensées vers l'Inventeur & l'Auteur de ces Leviers, vers celui qui a arrangé les Muscles, & disposé leurs petites fibres & leurs vésicules, de manière que toutes les parties agissent & font leurs fonctions, sans s'empêcher les unes les autres; qui a donné à ces mêmes petites fibres une figure tantôt empennée, tantôt spirale! Il est certain qu'il faut avoir perdu le sens, pour ne pas reconnoître & adorer DIEU comme l'Architecte, le Mécanicien, le Géomé-

tre, en un mot l'Auteur de toute notre Machine; lequel n'a pas seulement fabriqué cette Horloge, mais la meut encore lui-même à tout moment: qui forme, comme dit Job, l'Assemblage des Os, cet Assemblage admirable, que le plus sage des Rois met au nombre des secrets les plus cachés de la Nature, Eccl. XI. 5. *Comme tu ne fais point quel est le chemin du vent, ni comment se forment les os dans le ventre de celle qui est enceinte; ainsi tu ne fais pas l'œuvre de DIEU, lequel fait toutes choses.* Ou: *Comme vous ignorez par où l'ame vient, & de quelle manière les os se lient dans les entrailles d'une femme grosse; ainsi vous ne connoissez point les œuvres de DIEU, qui est le créateur de toutes choses.* Considérons, je vous prie, que cette merveilleuse machine du Corps humain est soutenue sur des colonnes mobiles, flexibles, sur divers Os, dont chacun est précisément de la structure qu'il faut pour son usage: Que les bases de ces colonnes ne sont pas seulement composées d'un seul Os, mais de plusieurs, joints ensemble par la peau & par les nerfs: Que le Pied pris en son entier, & composé du Tarse, du Metatarse & des Orteils, est si bien construit, que le Corps s'appuyant dessus peut se mouvoir en tout sens, se tenir debout, marcher, courir, sauter, sans perdre l'équilibre: Considérons les Côtes en forme d'arc, attachées par un bout aux vertèbres du dos, & par l'autre au Sternum, & qui comme un bouclier défendent le cœur & les poumons, servant aussi à la respiration, conjointement avec les muscles qui sont placés entre elles, & ceux qui les couvrent: L'Epine du dos qui forme une colonne composée de plusieurs Os, & va en diminuant selon les règles de l'Architecture; de sorte que le Corps se tenant debout, est ferme, & peut néanmoins se plier, ce qui ne seroit pas possible, si toute l'Epine n'étoit que d'un seul Os. Pour ne parler ni du Crane, qui comme un casque couvre & défend le Cerveau, matière très molle & le siege précieux de l'Ame: ni des Dents, de leur figure, & de leur insertion faite en *Gomphose*, (sorte d'Articulation serrée, ou d'insertion semblable à celle d'un clou ou d'une cheville qu'on enfonce dans du bois;) ni de la mobilité de la Mâchoire inférieure: ni de la structure admirable des petits Os de l'Ouïe. Tout ceci nous meneroit trop loin; c'est pourquoi je me resserre, pour m'en tenir à ce que dit Job lui-même, savoir aux *Nerfs*, qui tirant leur origine de tout le Cerveau, s'étendent par tout le corps, & donnent le mouvement & le sentiment à toutes les parties, charriant une liqueur qu'on appelle Esprits animaux, si subtile, qu'elle échape même aux yeux armés d'un Microscope. Cependant, pour éviter d'être trop long, je ne parcourrai point toute la Neurologie, que Willis & Vieussens ont traitée avec autant d'applaudissement que de travail.

Verset. 12. *Tu m'as donné la vie, & tu as usé de miséricorde envers moi; & par tes soins continuels tu as gardé mon esprit.* Ou: *Vous m'a-*



m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre secours a conservé mon âme. Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'on lit Gen. II. 7. Or L'ÉTERNEL DIEU avoit formé l'homme de la poudre de la terre, & il avoit soufflé dans ses narines une respiration de vie; & l'homme fut fait en âme vivante. Ou: Le SEIGNEUR DIEU forma donc l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un souffle de vie; & l'homme devint vivant & animé. DIEU ayant créé le Corps, cette machine si admirable, devoit, pour achever son ouvrage, y joindre l'Esprit, c'est à dire une Âme raisonnable. Ces deux Êtres si différens de leur nature, & dont l'union par cela même est au dessus des forces naturelles & de toute conception humaine; ces deux Êtres, dis-je, constituent l'Homme, dont la vie consiste dans le commerce mutuel de l'Âme & du Corps, & dans une telle disposition des parties tant fluides que solides, que tous & chacun des membres, comme autant de roues dans une Horloge, peuvent faire leurs fonctions; & que l'Âme & le Corps peuvent agir l'un sur l'autre réciproquement. Arrêtons-nous ici un moment, pour ne pas perdre l'occasion de célébrer les louanges du Créateur. Qu'on me dise, d'où vient que toutes les impressions & tous les mouvemens du Corps passent au même instant dans l'Âme? D'où vient que l'Âme les reçoit, même malgré elle? D'où vient qu'en conséquence des impressions qu'elle a reçues, s'excitent en elle de certaines idées, qui répondent précisément aux mouvemens dont elle a été frappée? D'où vient que certains mouvemens du Corps suivent certaines pensées de l'Âme? D'où vient que l'Âme & le Corps ne sauroient faire divorce? Est-ce l'Âme qui a fait avec le Corps ce Contract indissoluble, ou le Corps avec l'Âme? L'Âme se souvient-elle du tems, où elle s'est jointe si intimement au Corps? Pourquoi, comme maîtresse de ce Corps, ne s'est-elle pas réservée de plus grands droits? Pourquoi dépend-elle du Corps malgré elle? Pourquoi n'a-t-elle soumis à son empire que les Membres seulement, & non pas les Parties vitales, le Cœur, l'Estomac, & toute la circulation du Sang? Pourquoi s'est-elle soumise à recevoir, non-seulement les sensations flatteuses & agréables, mais les douloureuses & les désagréables? Est-ce donc le hazard qui a produit une Police si merveilleuse, & si pleine d'harmonie? Que les Moqueurs & les Libertins répondent, s'ils le peuvent, à tous ces points, & article par article. Ils seront contraints d'avouer à la fin, s'il leur reste une étincelle de Raison, que toutes ces choses sont des effets admirables de la Toute-puissance de celui qui n'a qu'à dire, *Que la chose soit*, & de souffrir à cette déclaration de notre grand Philosophe & Théologien: *Tu m'as donné la vie, & tu as usé de miséricorde envers moi; & par tes soins continuels tu as gardé mon Esprit.* Si l'on veut faire l'application de toutes ces choses à un sens mystique, & à la Régénération de l'Homme, le passage d'Ezech. XXXVII. 5.

peut servir de base. Ainsi a dit le SEIGNEUR L'ÉTERNEL à ces os-ci: *Voici, je m'en vais faire entrer l'esprit dans vous, & vous revivrez. Je mettrai des nerfs sur vous, je ferai croître de la chair sur vous, & j'étendrai sur vous de la peau; puis je remettrai l'esprit en vous, & vous revivrez, & vous saurez que je suis L'ÉTERNEL.* Ou: *Voici ce que le SEIGNEUR notre DIEU dit à ces os: Je vais envoyer un esprit en vous, & vous vivrez. Je ferai naître des nerfs sur vous, j'y formerai des chairs & des muscles, j'étendrai de la peau par dessus; & je vous donnerai un esprit, & vous vivrez, & vous saurez que c'est moi qui suis le SEIGNEUR.* Voy. De Mey (Phys. Sacr. 305.) & Ruysch (Thef. Anat. VI. p. 31.)

Ce que nous allons rapporter maintenant, servira à éclaircir ce que nous avons dit ci-dessus de l'extrême petitesse des pores de la peau; & à convaincre les Incrédules, qui souvent tournent en raillerie ce qu'ils n'entendent pas. Par le Microscope, on voit qu'un globule rouge du Sang est composé de six autres plus petits; & à prendre au plus bas pied l'hypothèse des Modernes, le diamètre de l'extrémité d'une des plus petites Arteres est égal à  $\frac{1}{100}$  partie du diamètre d'un cheveu. Il suit de-là, que les globules du Sang qui ne peuvent pas passer par les petits rameaux latéraux de la peau, sont au moins 500 fois plus petits que l'épaisseur d'un cheveu; & que chacun des 6 globules plus petits dont ils sont composés,  $\frac{1}{6} \times \frac{1}{500} = \frac{1}{3000}$ , c'est à dire, est 3000 fois plus petit qu'un cheveu. Mais il y a dans notre Corps, comme nous le verrons bien-tôt, de petits tuyaux, dont l'ouverture est à peine  $\frac{1}{125000}$  d'un grain de sable. Par conséquent, il faut que notre Sang contienne des particules si petites, qu'elles n'égalent pas  $\frac{1}{125000}$  d'un grain de sable. Ceci est peu de chose encore, si l'on compare à ces globules du Sang, ceux de ces petits Animaux, que *Leeuwenhoek* a remarqués dans les œufs d'un Merlus, lesquels, selon le calcul de *Keil*, ne font pas

8

1000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 000 d'un pouce cubique. Mais pour achever de remplir ma promesse, je reviens aux petits Tuyaux que l'on remarque aux parties extérieures de notre Corps. Si l'on peut s'en rapporter aux Observations de *Leeuwenhoek*, un grain de sable couvre 250 écailles de la Sur-peau, faites en forme de réseau; (car la Sur-peau paroît au Microscope comme des écailles de Poisson;) & chaque écaille a 500 petits Canaux excrétoires, par où se fait une transpiration continuelle. Un seul petit grain de sable couvre donc 125000 de ces pores. Le poids toutes de ces particules infiniment petites qui transpirent, étonne encore davantage, quand on en fait le calcul. Selon les Observations indubitables de *Sanctorius*, un homme dans l'âge adulte transpire insensiblement dans l'espace de 24 heures, la valeur de 5 livres, qui font 60 onces, ou 28800 grains; & toutes les

L 2

heu-



heures par conséquent 1200 grains, & 20 chaque minute. Supposons à présent, selon ce qui a été dit ci-devant, que 125000 pores puissent être cachés sous un seul grain de sable; que 100 grains de sable rangés sur une même ligne, fassent un pouce, 10000 un pouce quarré, & 1000000 un pied quarré. Supposons ensuite, avec un habile Auteur Anglois nommé *Wainwright*, que la moyenne superficie d'un adulte soit de 15 pieds quarrés: il faudra pour le couvrir, 15000000 de grains de sable; & il y aura dans la superficie extérieure de son corps, 125000 fois 15000000, ou 1875000000000 pores, par lesquels transpirent 20 grains dans une minute. Or le Cœur fait son mouvement de contraction, 60 fois chaque minute, dans un homme sain. Donc à chaque pulsation, il doit sortir par les 1875000000000 pores  $\frac{20}{60}$  ou  $\frac{1}{3}$  de grain des parties fluides du Corps, ou par chaque pore,  $\frac{1}{1875000000000}$  de grain. Que quelqu'un calcule à présent, s'il le juge à propos, combien il faudroit de milliers d'années pour qu'il s'évaporât par un seul de ces petits pores la pesan-

teur d'un grain. On peut voir ces choses, & plusieurs autres semblables, dans la savante Dissertation de *Sievertius*, de *Morbis à motu humorum*. Il ne me reste plus qu'à prier ceux à qui ces Calculs pourroient paroître exorbitans & monstrueux, d'en produire eux-mêmes de meilleurs, ou de faire voir les erreurs de ceux-ci; & de faire attention, que le but des Modernes dans leurs recherches n'est pas une simple & vaine curiosité, mais un vrai desir d'apprendre à connoître & à louer DIEU, & à se connoître soi-même; & que cette méthode ouvre les voyes pour pénétrer à ce qu'il y a de plus caché dans la Medecine, par le secours de la Mécanique, ainsi qu'elles ont déjà été ouvertes depuis longtems par les Expériences de *Sanctorius*.

A la louange du Créateur, j'ai fait représenter dans cette Planche,

- A. Le Squelete d'un Adulte, vu par-devant.
- B. Un Squelete couvert de ses Muscles.
- C. Les Nerfs de la Cuisse & de la Jambe.

## JOB, Chap. X. vers. 16.

- - - Tu chasses après moi comme un grand Lion, & tu y reviens, & tu te montres merveilleux contre moi.

- - - Vous vous saisissez de moi comme une Lionne se saisit de sa proie, & vous me tourmenterez de nouveau d'une terrible maniere.

**N**On seulement dans Job, mais encore dans plusieurs autres endroits de l'Ecriture, DIEU souffre d'être comparé aux Animaux les plus féroces. Il l'est ici à un Lion, qui se tient couché dans son antre, où il attend sa proie, & d'où il sort ensuite pour déchirer tout ce qui s'offre à lui: emblème qui nous représente les jugemens qu'il exerce sur les Impies, & les châtimens qu'il employe pour corriger les Hommes pieux. Les Passages paralleles à celui-ci sont, Lament. III. 10. *Ce m'est un Ours qui est aux embuches, & un Liou qui se tient aux cachettes.* Ou: *Il est à mon égard comme un Ours prêt à se jeter sur sa proie, & comme un Lion qui l'attend dans un lieu caché.* Jérém. XXV. 38. *Il a abandonné son tabernacle comme le Lionceau; car leur pais est mis en désolation, à cause de l'ardeur de la colere de la fourrageuse, & à cause de l'ardeur de sa colere.* Ou: *Il a abandonné comme un Lion le lieu de sa retraite, & la terre ensuite a été désolée par la colere de la Colombe, & par l'indignation & la fureur du SEIGNEUR.* Isaïe XXXI. 4. *Comme grommole le Lion, même le Lionceau sur sa proie, & quoiqu'on appelle contre lui un grand nombre de bergers, il n'est point effrayé par leur cri, & ne s'abaisse point pour leur bruit: ainsi L'ETERNEL des Armées descendra pour combattre en*

*faveur de la montagne de Sion, & de son coteau.* Ou: *Comme lorsqu'un Lion, ou un Lionceau, fond en rugissant sur sa proie, si une troupe de bergers se présente devant lui, tous leurs cris ne l'étonnent pas, & leur multitude ne l'épouvante point: ainsi le SEIGNEUR des Armées viendra pour combattre sur la montagne de Sion, & sur sa colline.* Isaïe XXXVIII. 13. *Je me proposois jusqu'au matin, qu'il étoit comme un Lion, qu'il briserait ainsi tous mes os; du jour à la nuit tu m'auras achevé.* Ou: *Le soir j'espérois au plus d'aller jusqu'au matin, voyant que DIEU comme un Lion m'avoit brisé tous les os; & le jour je disois encore, SEIGNEUR, vous finirez ma vie ce soir.* Osée V. 14, DIEU lui-même dit: *Je serai comme un Lion à Ephraïm, & comme un Lionceau à la maison de Juda; c'est moi, c'est moi qui déchirerai, & je m'en irai, j'emporterai, & il n'y aura personne qui m'ôte la proie.* Ou: *Je serai comme un Lionne à Ephraïm, & comme un jeune Lion à la maison de Juda. J'irai moi-même prendre ma proie, je l'enlèverai, & personne ne l'arrachera de mes mains.* Osée XIII. 7. 8. *Je leur ai donc été comme un grand Lion, & je les ai épiés sur le chemin comme un Léopard. Je les rencontrerai comme une Ourse à qui on a ravi ses petits; & je déchirerai la*  
taye



raye de leur cœur. Ou: Et moi je serai pour eux comme une Lionne, je les attendrai comme un Léopard sur le chemin de l'Assyrie. Je viendrai à eux comme une Ourse à qui l'on a ravi ses petits. Je leur déchirerai les entrailles jusqu'au cœur. Dans tous ces Passages, il faut avoir égard à la différence qu'il y a entre les affections des Bêtes & de l'Homme, & les Attributs de la Divinité; différence que les Interpretes ont soin de faire observer. Car personne, à moins d'avoir l'esprit dérangé, ne pensera que DIEU, qui est immuable & parfaitement saint, soit sujet aux affections ou des Hommes, ou des Animaux. Toute disposition inégale, ou sujette au changement, est un caractère d'imperfection, qui ne peut être attribué à un Être infiniment parfait. Ainsi, tous les Passages que nous venons de rapporter ne dénotent autre chose, sinon que c'est une chose terrible, que de tomber entre les mains du DIEU vivant, Hebr. X. 31. Écoutons l'aveu qu'un reste de droite Raison arrache à un Payen, & même à un Athée: je parle de Lucrèce, L. II. v. 645. (1) *Il est de l'essence de la Divinité, de vivre éternellement dans une paix profonde, & de n'avoir rien de commun avec nous. Car étant exempte de toute douleur & de tout danger, riche & puissante de son propre fonds, & n'ayant aucun besoin de nos biens, nos vertus ne la touchent point, & nos vices n'excitent pas son courroux.* Il est vrai que ces paroles peuvent recevoir un sens impie: car on fait que Lucrèce alloit jusqu'à soutenir, avec les Epicuriens, que DIEU ne se mêle aucune-

ment de ce qui se passe ici-bas. Ces Vers de S. Gregoire de Nazianze (Carm. 21.) sont plus dignes d'un Chrétien (2). *Quand il est dit dans l'Ecriture, que DIEU s'est mis en colère, qu'il est une Panthere, ou un Ours en fureur; il faut prendre ces expressions dans un bon sens, & non pas dans un mauvais. DIEU ne souffre aucune des choses que nous souffrons; & personne n'oseroit le soutenir. Il n'est jamais ravi hors de soi: cela n'appartient qu'à une nature composée, & à ceux qui sont combatus, c'est à dire agités par des passions opposées. DIEU au contraire est manifestement immuable. Comment faut-il donc prendre ces façons de parler? Dans un sens figuré. C'est une figure employée pour effrayer les simples, & qui exprime beaucoup de choses en un seul mot. Changez les termes, & vous verrez de quoi il s'agit: savoir, que comme nous sommes ordinairement en colère, quand nous châtions quelqu'un; ainsi nous disons que DIEU s'y met, quand il punit les impies.* En effet, si l'on vouloit presser à la rigueur le sens littéral du Texte de Job, l'explication devroit être, que DIEU est plus cruel que le Lion même, dont le propre n'est pas, selon les Naturalistes, de retourner sur sa proie pour en dévorer les restes, ainsi qu'il est dit de DIEU dans notre Texte: *Tu y reviens, & tu te montres merveilleux contre moi.* Ou: *Vous me tourmenterez de nouveau, d'une terrible manière.* Voyez Bochart (Hieroz. P. I. L. III. c. 6. p. 767.

(1) *Omnis enim per se Divinum natura, necesse est, Immortali ævo summa cum pace fruatur, Semota à nostris rebus, sejunctaque longæ. Nam privata dolore omni, privata periclit, Ipsa suis pollens opibus, nihil indiga nostri, Nec bene pro meritis capitur, nec tangitur ira.*

(2) *ΘΕΟΝ δ' αἰών ἐν γαλήνῃ χαλῶμενον,  
Ἡ Παρθένος τὴν, ἢ παρρησίαν ποδῶν  
Ἄγος - - -  
Καλῶς αἶμα, μὴ κακῶς, τῷ πράγματι.*

*Πάχυν γὰρ ἔδωκε, ὡς ἐν πύλαις, ΘΕΟΣ.  
(Μέτις τὴν αἶμα) καὶ γὰρ ἔδ' ἔδωκεται  
Ἄντ' αὐτῷ αὐτῷ. Ταῦτα γὰρ τὸ τοῦτο,  
καὶ τῷ μὴ χιρῶσαι ἡγούμενον ἐν αἰῶνι.  
Ὁ δ' ἐστὶν, τὸν ἑαυτοῦ, ἀντὶ τοῦ φόνου,  
Πᾶς ὁ τοῦτο αὐτῷ, τῷ τοῦτο, ἰσχυρῶς.  
Πᾶς, ἐμπαύσας τὸν ἀπληθήν φόνον,  
Ὡς πρὶν τὰ πολλὰ τῶν λόγων διαμαρτυρῶν.  
Ἀντιφρονῶν ἰσχυρῶς, καὶ τὸ πᾶν ἔχων.  
Ἐστὶ γὰρ αὐτοὶ κληρονομήν χαλῶμενοι,  
Χαλῶν τὸ πᾶν τὸν κακῶς ἡγούμενον.*

## JOB, Chap. XI. vers. 7. 8. 9.

Trouverois-tu le fond en DIEU en le sondant? Trouverois-tu parfaitement le Tout-puissant?

Ce sont les hauteurs des Cieux, qu'y ferois-tu? C'est une chose plus profonde que les Enfers, qu'y connoitrois-tu?

Son étendue est plus longue que la Terre, & plus large que la Mer.

Prétendez-vous sonder ce qui est caché en DIEU, & connoître parfaitement le Tout-puissant?

Il est plus élevé que le Ciel, comment y atteindrez-vous? Il est plus profond que l'Enfer, comment pénétrerez-vous jusqu'à lui?

La longueur de la Terre & la largeur de la Mer nous étonnent; mais il s'étend au-delà de l'une & de l'autre.



Cet Axiome de *Sophar* est métaphysique, & veut dire, que l'intelligence bornée des Hommes, & même celle des Anges, n'est pas capable de comprendre l'Être infini. Une idée, pour être parfaite, doit toujours être *adéquante* à son Objet; ou bien, l'idée parfaite d'un Objet doit renfermer tout ce qui est dans l'Objet même. C'est-là ce qu'on enseigne dans les Ecoles. Pour avoir l'idée parfaite d'une Horloge, on doit en concevoir distinctement toutes les parties, les roues, les dents, les ressorts, ainsi que la figure, la liaison, la grandeur, & le mouvement de ces parties. De même, pour qu'un Homme ou un Ange se formât une idée *adéquante* de DIEU, il faudroit nécessairement qu'il conçût toutes les Perfections infinies de cet Être infini; ce qui est moins possible, qu'il ne l'est qu'un fossé d'un pied de large, reçoive & contienne tout l'Océan. *Hobbes* même, dont la doctrine est d'ailleurs si décriée, ne laisse pas de faire cet aveu, (*Phys. c. 26.*) *Nul, dit-il, ne peut concevoir ce qui est infini, à moins d'être infini lui-même.* L'Être Divin qui existe par lui-même, étant infini, ne peut donc être connu que de lui-même, comme n'étant commensurable qu'à une Intelligence pareillement infinie. Il suit de cette seule idée, qu'il existe actuellement un Être infini, doué d'une intelligence infinie. Sur quoi il faut observer néanmoins, qu'un pareil argument, *de la possibilité à l'existence,*

ne peut avoir lieu que quand il s'agit de choses infinies & absolument nécessaires. Selon l'Axiome de *Platon*, il y a en DIEU *ses vœux, & ses vœux.* La première expression marque DIEU même; & la seconde, l'idée de DIEU: deux choses qui sont infinies, & inséparables. Ce que *Sophar* propose v. 8. 9. s'accorde avec la confession que fait David, Ps. CXXXIX. 8. *Si je monte aux Cieux, tu y es; si je me couche au Sepulcre, t'y voilà. Si je prens les ailes de l'aube du jour, & si je me loge au bout de la mer, même là me conduira ta main, & ta dextre m'y saisira. Ou: Si je monte dans le Ciel, vous y êtes; si je descends dans l'Enfer, vous y êtes encore. Si je prens des ailes dès le matin, & si je vais demeurer aux extrémités de la Mer, votre main même m'y conduira, & ce sera votre droite qui m'y soutiendra.* L'Essence de DIEU, ses Propriétés, sa Toute-science, sa Toute-puissance, & les autres Vertus de cet Être infiniment parfait, ne sont resserrées par aucunes bornes, elles sont présentes en tous lieux. DIEU remplit le dedans & le dehors, le dessus & le dessous, l'intérieur & les environs, comme s'exprime S. Hilaire (L. I. de Trinit.) A quoi se rapporte ce que dit S. Paul, Eph. III. 18. *de la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur de l'Amour de DIEU.* Voy. *Raphson.* (*Dem. de DEO. p. 45.*)

## PLANCHE DXVI.

*L'Ane sauvage d'Afrique, nommé Zecora.*

JOB, Chap. XI. vers. 12.

*Mais l'homme privé de sens devient intelligent, encore que l'homme naisse comme un Ane sauvage.*

*L'homme vain s'élève d'orgueil en lui-même, & il se croit né libre comme le petit de l'Ane sauvage.*

IL en est à peu près de l'Ane sauvage, comme de l'Animal que l'Ecriture appelle *Réem*, & auquel les Versions donnent le nom de *Licorne*: quelques-uns même les confondent. *Luitprand* Evêque de Crémone prétend, dans son Ambassade à l'Empereur *Nicephore Phocas* en 968, que l'Ane sauvage est de la même Espece que le domestique, qu'il lui ressemble en tout. Il est, dit-il, de la même couleur, de la même forme; il a les mêmes oreilles, & le même braire; & il n'est ni plus grand, ni plus

léger, ni plus difficile à mener. *Aristote* (*Hist. L. VI. c. 36.*) met ces différences entre eux. 1<sup>o</sup>. Que l'Ane sauvage est beaucoup plus léger, ainsi que le veut aussi *Oppien* (*Cyneg. L. III. v. 182.*) qui lui attribue *de fortes jambes, les pieds munis de cornes épaisses*, & assure qu'il est *fort vite à la course, & léger comme le tourbillon.* *Elien* L. XIV. c. 10. dit aussi, qu'il court très vite, & qu'il est extrêmement léger dans sa première ardeur. C'est de-là qu'on prétend que les Hébreux & les Arabes le nomment *Pere*, du





IOB. CAP. XI. v. 12.  
Onager Zecora.

Nach Job Cap. XI. v. 12.  
Afrikanischer Wald - Esel.



du mot *אֵי* qui signifie *courir*. 2°. Qu'il en diffère en beauté & en hauteur (1). Son nom, comme nous venons de le voir, est en Hébreu *Pere*: il n'y a rien aujourd'hui qui en approche, dans toutes les Langues d'Orient, à moins qu'en retranchant la lettre initiale *P*, on ne rapporte ici le *Ajir* des Arabes, Fém. *Ėjret*, Plur. *Ėjar*, *Ujret*, *Ijarat*, & *Ma-jura*, par où ils entendent l'Ane domestique, & le sauvage, (*Meninski Lex.* 3361.) On n'est pas d'accord sur la forme de cet Animal. *Jonsson*, dans son *Hist. des Quadrupedes*, le représente avec une corne, à la Planche XII, & il lui donne deux cornes, & une corne sur le nez, à la Planche XI, d'après *Aldrovandi*. *Leon d'Afrique* & *Marmol* le font roussâtre; *Oppien*, de couleur argentée; & *Pollux* (L. VII. c. 13) gris-brun. Mais *Oppien* le peint de deux couleurs, car il dit qu'il a une ligne vers le milieu de l'épine du dos, qui l'environne, & qui de chaque côté est marquée de Couronnes blanches comme de la neige. Et *Philostorge* (L. III. c. 11.) dit que dans tous les Pais Orientaux & Méridionaux, les Anes sauvages sont fort hauts, & que leur peau est d'une variété charmante, étant marquée de blanc & de noir. De plus, qu'ils ont de certaines bandes, qui vont depuis l'épine du dos jusques sur les côtés & au ventre, & qui se divisant & se confondant par leurs tours circulaires, forment un enchaînement admirable & une variété peu commune. Cette description d'*Oppien* & de *Philostorge*, que j'ai rapportée à dessein, nous indique comme au doigt l'Ane sauvage d'Afrique appelé *Zecora*, qui est un très bel Animal, comme on peut le voir Fig. A. Cet Ane, selon l'exact *Kolbe* (*Cap de Bonne Esperance* p. 147.) est de la grandeur & de la forme d'un Cheval de Hongrie. Il est admirablement peint de diverses couleurs, ayant une ligne noire sur le dos, depuis la crinière du cou jusqu'à la queue, & tout le reste de son corps étant divisé par des bandes ou ceintures, alternativement blanches & châtain, & qui commençant au haut du dos, viennent se réunir sous le ventre. A côté de ces couleurs on voit du jaune, mais plus étroit, & qui n'a tout au plus qu'un demi travers de doigt de large, au lieu que les bandes du ventre ont deux doigts de largeur. Celles qui regnent autour de la tête, des cuisses, des oreilles, de la crinière même & de la queue, sont aussi plus étroites. Au reste, il est très léger à la course, & si on le peut dompter, ce qui est très rare, on l'offre comme un riche présent à des Rois, ou à quelque grand Prince. On peut lire aussi sur cet Animal, qui n'a presque rien de l'Ane que le nom, *Ludolf*. (*Comm. ad Hist. Æthiop.* p. 150.)

Je passe maintenant de l'Ane sauvage Animal brute, au *Pere Adam*, c'est à dire, à l'Homme

appelé *Ane sauvage*: nom qui est donné aussi à *Ismaël*, Gen. XVI. 12. Les Passages conformes à celui-ci, sont, Job XXIV. 5. *Voilà, ce sont des Anes sauvages dans le desert, ils sortent pour faire leur ouvrage.* Ou: *D'autres, semblables à des Anes sauvages dans le desert, vont au butin comme à leur ouvrage.* *Isaïe XXXII.* 14. en parlant de *Jerusalem* qui devoit être désolée: *Le Palais s'en va être abandonné, la multitude de la Cité s'en va être délaissée, les clefs du Pais, & les Fortereses, seront autant de cavernes à toujours: ce sera là où se joueront les Anes sauvages, & où paîtront les troupeaux.* Ou: *Ses Palais seront abandonnés, cette Ville si peuplée deviendra une solitude, ses maisons changées en cavernes seront couvertes pour jamais d'épaisses ténèbres; les Anes sauvages s'y joueront, les troupeaux y viendront paître.* Et *Daniel V.* 21. parlant de *Nabuchodonosor*: *Son cœur fut rendu semblable à celui des bêtes, & son habitation fut avec les Anes sauvages.* Ou: *Son cœur devint semblable à celui des bêtes, il demeura avec les Anes sauvages.* Dans le sens allégorique, l'Homme dans son état naturel, est ce que l'Hébreu appelle *nabub*, un vuide, un rien, un Être privé de sens-commun, & n'ayant aucun penchant au bien; une Table rase, un Papier blanc. A quoi se rapportent ces Vers de *Boëce* (*Consol. Philos.* L. V.)

*Quondam Porticus attulit  
Obscuros nimum Senes,  
Qui sensus & imagines  
E corporibus extimis  
Credant mentibus imprimi,  
Ut quondam celeri stylo  
Mos est aequore pagina,  
Quæ nullas habeat notas,  
Pressas figere literas.*

„ Jadis les ténébreux Philosophes du Portique  
„ prétendoient que les sensations & les images  
„ s'imprimoient dans l'Ame par les objets extré-  
„ rieurs, & s'y gravoient de la même manière  
„ que l'on imprime des lettres sur du papier  
„ blanc”. L'Homme est un Animal féroce, indomté, sans sagesse & sans science, jusqu'à cet heureux moment où la Grace le rend une nouvelle Créature, & d'Ane sauvage le fait devenir Homme. Si l'on considère l'état d'un Homme qui vient au monde, on avouera qu'il est pire que celui d'un Ane sauvage; c'est pour-quoi les Lumières Naturelles lui apprennent à vivre en Société, sans quoi il ne pourroit subsister. Donnons ici, en forme de Commentaire sur les paroles sententieuses de *Sophar*, ce que dit *Puffendorf* (*Devoirs de l'Homme* L. I. c. 3. §. 3.) *Il y a une chose, en quoi la condition naturelle*

(1) — — — — — *altius sursum,*  
„ Os et vultus quidam duntaxat, nimis, imus (distant),  
„ Argenteus color — — — — —

— — — — — *Procerum asinum,*  
*Quique est pulcher corpore, amplius, latus aspectu,*  
*Argentens colore — — — — —* *Oppian.*



turelle de l'Homme est inférieure à celle des Bêtes; c'est qu'on ne voit guere d'autre Animal qui se trouve si foible que lui en venant au monde, de sorte qu'un Enfant destitué de tout secours d'autrui, ne pourroit sans miracle parvenir à l'âge de discretion. Aujourd'hui même, parmi tant de choses qu'on a inventées pour subvenir aux nécessités humaines, combien d'années, combien de soins & d'instructions ne faut-il pas pour le mettre en état d'acquiescer par son industrie propre, de quoi se vêtir & s'entretenir? Figurons-nous un Homme devenu grand, sans avoir eu aucune éducation, ni aucun commerce avec ses semblables, abandonné tout seul dans quelque Desert, & par conséquent sans autres connoissances, que

celles qu'il auroit acquises de lui-même: le misérable Animal qu'il y auroit là! muet & nud, réduit à brouter l'herbe, & à arracher quelques racines, ou à cueillir des fruits sauvages; à boire de l'eau de la première fontaine, du premier ruisseau, ou du premier marais qu'il trouveroit; à se retirer dans quelque caverne, pour être un peu à couvert des injures de l'air; & à se couvrir de mousse ou d'herbe; à passer son tems dans une oisiveté ennuyeuse; à trembler au moindre bruit, au premier aspect d'un autre Animal; à périr enfin, ou de faim, ou de froid, ou par les dents de quelque bête féroce. Voy. Bochart (Hieroz. P. I. L. III. c. 16. p. 870. 858.)

## PLANCHE DXVII.

*Merveilleuse Structure du Corps des Animaux, & en particulier des Oiseaux.*

JOB, Chap. XII. vers. 7.

*Et en effet, je te prie, interroge les bêtes, & chacune t'enseignera: ou les oiseaux des Cieux, & ils te le déclareront.*

*Interrogez les animaux, & ils vous enseigneront: considérez les oiseaux du Ciel, & ils seront vos maîtres.*

**I**nterroge les Bêtes, les Quadrupèdes, les Oiseaux du Ciel, & toutes les Créatures irraisonnables, sur la Puissance de DIEU, sur sa Sagesse, sur la Providence, en un mot, sur les choses invisibles de DIEU, sa Puissance éternelle & sa Divinité, qui se voyent comme à l'œil depuis la Création du Monde, étant considérées dans ses ouvrages, Rom. I. 20. Job nous montre le chemin de la Théologie Naturelle, c'est à dire, de cette connoissance de DIEU qui ne se puise pas dans la Révélation, mais qui s'acquiert par la contemplation de DIEU même, dans les Ouvrages de la Nature, contemplation qui est à la portée de tous les hommes, même des plus simples. Cette méthode de démontrer l'Existence d'un Etre suprême n'est pas particulière à Job; elle est commune à tous les autres Ecrivains Sacrés: de sorte que l'on ne peut assez s'étonner de la déplorable & grossière erreur de Socin, qui nie que l'Existence de DIEU puisse se prouver par la Nature, & prétend que l'existence du Monde, & la non-existence d'un DIEU, sont compatibles, ayant recours pour cela, faute de raisons, à l'autorité de Democrite, d'Epicure, de Diagoras de Me-

los, de Theodore de Cyrene, & d'autres fameux Athées, auxquels on peut joindre Spinoza. Pour réfuter tous ces gens-là, il suffit du seul Archevêque de Cambrai, dans sa Démonstration de l'Existence de DIEU pour l'intelligence des plus simples.

Interroge les Bêtes, dit notre Théologien, & chacune t'enseignera. Par le mot *Behemoth*, on peut entendre non-seulement les Quadrupèdes, comme traduisent les Septante; mais aussi toutes les Bêtes brutes. Leur corps, aussi bien que celui des Hommes, est une machine hydraulico-pneumatique d'un art infini, laquelle annonce hautement, soit qu'on la considère dans son tout, ou dans chacune de ses parties, un Ouvrier dont le pouvoir est sans bornes. Le Cœur, les Yeux, les Oreilles, le Cerveau, que dis-je? chaque petite Glande, chaque petite Fibre, sont dans leur petitesse infinie, autant de petits Mondes remplis de miracles. La manière dont Job s'exprime, m'engage à rester dans la généralité, & à réserver les considérations particulières pour des occasions plus favorables. L'Œil est une Chambre-obscurité d'un art tout divin, qui peint à l'Âme les objets extérieurs,





IOB. cap. XII. v. 7.  
Interroga Aves.

Durch Job Cap. XII. v. 7.  
Frage die Vögel.



térieurs, comme dans un Tableau. Il en est de même des autres Organes des Sens, de l'*Oreille*, du *Nez*, de la *Langue*, de la *Peau*, & des *Houppes nerveuses*. Le *Cœur* est une es-  
pece de *Seringue*, par laquelle le sang est chassé jusques dans les dernières extrémités des plus pe-  
tits *Vaisseaux*, & qui est au-dessus de toute la capacité de nos intelligences bornées. Le *Pou-  
mon* est un *Soufflet*, qui attire & rejette l'air que nous respirons, & qui par le moyen de cer-  
te respiration atténue le sang, & le rend propre à la *Circulation*. Le *Ventricule* ou l'*Estomac*  
est une es-  
pece de *Cuisine*, où par le secours d'un *Ferment* modérément acide, & par l'action même des fibres motrices, toutes sortes d'alimens se changent, d'une manière aussi inconcevable qu'inimitable, en un *Chyle* blanc comme le *Lait*, qui passant ensuite au *Cœur* par la voye des *Vaisseaux lactées*, devient rouge. Les *Mus-  
cles* sont autant de *Leviers*, par où s'operent tous les mouvemens; & tellement compassés, que les forces motrices s'appliquent au bras le plus court du *Levier*, & le poids qu'elles doi-  
vent soulever au bras le plus long, conformé-  
ment à toutes les règles de la *Mécanique*. Considérez ensuite, combien chaque Animal est bien muni des choses dont il a besoin pour sa conservation & sa défense. Les uns, comme le *Limçon*, les *Poissons à coquille*, & le *Cancer*, ont des coquilles & des écailles; d'autres ont des cornes, des ongles, des dents, & des piquans. Le *Castor* fait des chaumières, & des logemens souterrains, d'un art admirable. La *Taupe*, avec son museau pointu, creuse la terre. Les *Oiseaux* ont des ailes, & les *Poissons* des nageoires, pour échapper au danger. Parmi les *Coquillages*, quelques-uns font des trous dans le sable, par le moyen d'un organe propre à cet usage; d'autres s'ancrent, pour ainsi dire, en s'attachant par des filets très minces, & il y en a qui par une matière visqueuse se collent ou à des pierres, ou à quelques autres corps qu'ils rencontrent. Avec quel soin & avec quelle industrie les Animaux, même dans leur tendre & premier âge, ne cherchent-ils pas de quoi se nourrir? C'est avec grande justice que cet *Instinct* de la Nature, comme on le nomme ordinairement, est attribué aujourd'hui à la seule Puissance de DIEU. Si l'on songe à l'infinité de l'Être suprême, on admirera, sans toutefois s'étonner, que l'*Agneau* soit inséparable de la *Mère* qui l'allait, que la *Brebis* fuye de peur, avant même que le *Loup* paroisse; que les *Chiens de chasse* suivent le gibier à la piste, ou s'ils la perdent, courent çà & là jusqu'à ce qu'enfin ils la retrouvent; on admirera l'attention merveilleuse que tous les Animaux ont à fuir le danger, enfin, les mouvemens purement machinaux, par lesquels l'Homme évite souvent le péril, d'une façon d'autant plus admirable que la délibération n'y a point de part. Toutes ces choses doivent être attribuées à la Sagesse infinie du Créateur, & non à une certaine Raison propre de la Créature. Si l'on vouloit inferer cette Raison, des actions surprenantes des Animaux, l'argument

Tom. VI.

prouveroit trop; car il s'ensuivroit que nous qui tirerions cette conséquence, n'aurions qu'une Raison inférieure de beaucoup à celle des Bêtes; puisque jamais, ou du moins très rarement, elles se trompent dans leur jugement, & que toutes leurs actions sont conformes aux règles exactes de l'Arithmétique & de la Géométrie, & telles que nous ne saurions absolument les imiter. Il faudroit même leur attribuer une Raison infinie, après quoi il seroit naturel de les ériger en Divinités, comme firent autrefois les Egyptiens. Qu'on juge donc, s'il n'est pas beaucoup plus raisonnable d'attribuer tout ceci à une Raison infinie, qui est celle de DIEU. Quel jugement, je vous prie, porteroit-on d'une Machine, qui non seulement marqueroit les heures & les minutes du tems, le mouvement des Planètes & de toutes les Etoiles fixes, mais qui outre cela se remueroit d'une façon admirable, & agiroit contre les entreprises d'un destructeur? Que penseroit-on (pour en revenir à la Nutrition des Animaux) d'un Horloger lequel feroit une Machine qui ne s'useroit en aucune manière, ou bien, qui repareroit d'elle-même le dégât qui pourroit lui arriver? C'est le cas de la Machine du Corps des Hommes & des Animaux. Elle se consume à chaque instant, & périroit bien-tôt, si elle ne se rétablissoit par les alimens. Que l'on considère la *Peau d'un Cheval*, combien elle peut user de selles, combien un *Enfant* use-t-il d'habits, tandis que sa peau, non seulement se maintient, mais s'accroît? Que l'on considère ceci, & l'on reconnoitra facilement que ce n'est ni l'ouvrage de la Nature, ni celui d'un Animal, ou d'un Homme; mais de DIEU. Que l'on fasse encore attention à ce merveilleux changement de la nourriture & de la boisson, qui se convertissent en corps vivans, en os, en chair, en veines, en sang; & à ces alimens, qui de quelque couleur ou forme qu'ils soient, deviennent une Machine d'un art admirable. Que l'on considère enfin, que le foin, l'avoine, le fourage, l'eau & l'air se changent en un *Cheval*, & que ce Cheval par un autre changement, retourne en eau, en air, en terre, & en pourriture. La *Génération* fournit de nouveau une foule de Miracles. Chaque production de petits Animaux n'est pas une Génération proprement dite, mais une Création effective, un ouvrage de la Puissance divine, qu'on doit rapporter aux premiers tems du Monde, où DIEU forma les Animaux de terre & d'eau, & l'Homme d'un peu de boue. Les Scholastiques se trompent lourdement, quand ils attribuent à la *Pourriture* la Formation & la Génération des Animaux. On formeroit plutôt & plus facilement d'un seul grain de limaille de fer, une grande Horloge avec toutes ses parties, que l'on ne feroit sortir de la Pourriture le moindre petit Insecte. Mais la manière dont se fait la Génération, depuis l'Homme la Créature la plus noble, jusqu'aux moindres petits Animaux & aux Plantes mêmes, mérite une singulière attention. En remontant par degrés, l'on trouvera toujours des Créatures plus nobles, mais

N

qui



qui toutes sont parfaites dans leurs parties, & dénotent l'ouvrage d'un DIEU. Si l'on adopte le Système de certains Modernes, les petits Animaux de la Semence de l'Homme, couvés dans les Oeufs de la Femme, & descendus dans la Matrice, forment le Fœtus humain, qui après neuf mois sort de sa prison, & demande pendant quelques années tout le soin de la Mère, si elle veut le conserver. Les *Quadrupedes* aussi demeurent plusieurs mois enfermés dans le ventre de leur Mère; mais après en être sortis, ils sont bien-tôt en état de pourvoir à leur nourriture, & de se passer de Père & de Mère. Les *Oiseaux* perfectionnent leurs Petits hors d'eux; mais ils sont obligés de couver pendant quelque tems des œufs, d'où il sort à la fin des Poussins, qui bien-tôt pourvoient eux-mêmes à leur nécessaire. Les *Poissons* vont à cet égard jusqu'à ce point de négligence, qu'après avoir pondus leurs œufs, ils les abandonnent dans l'eau pour y éclore. Parmi les *Insectes*, quelques-uns sont Vivipares, & nourrissent leurs Petits pendant quelque tems; mais la plupart sont Ovipares, & pondent leurs œufs dans un lieu commode, où ils sont à l'abri des injures extérieures. Parmi les *Insectes* volatiles sur-tout, le mâle s'accouple avec la femelle: il y en a d'autres parmi ceux qui ne volent point, qui s'accouplent bien aussi, mais ce sont deux mâles ou deux Hermaphrodites, & non pas le mâle & la femelle. Le *Coquillage* appelé *Couteau de mer*, en Latin *Dactylus marinus*, & une infinité d'autres petits Animaux marins, n'ont nul besoin d'accouplement des deux Sexes; ils ne font que jeter leurs œufs dans l'eau, quand c'est leur tems. Les *Zoophytes*, qui ne paroissent avoir ni sentiment ni mouvement à moins qu'on ne les touche, forment un Genre mitoyen entre les Animaux & les Végétaux, & leur nom seul désigne leur nature. Enfin les *Plantes* sont, de toutes les Créatures vivantes, celles du plus bas degré, puisqu'elles n'ont ni sensation ni mouvement. Elles se multiplient néanmoins par leur propre semence, & on peut fort bien les regarder comme des Créatures vivipares & ovipares en même tems; puisqu'on peut dire de leurs graines, que ce sont des œufs; & de leurs bourgeons, qui renferment réellement les feuilles, les fleurs, les fruits, & les rameaux, que ce sont des Petits.

Après être descendus de degré en degré jusqu'au plus bas de tous, passons à d'autres réflexions sur la Propagation, afin d'y voir encore briller avec plus d'éclat les preuves de l'Existence d'un DIEU. Chaque Individu, ou des Hommes ou des Animaux, périt à un certain âge plus ou moins avancé; mais les Genres se perpétuent, & cela autant qu'il est nécessaire pour le bien général. Les Lions par exemple, les Tigres, les Ours, & autres Bêtes de proie & carnacieres, si elles se multiplioient à un certain degré au-delà de ce qu'elles font, auroient non seulement depuis longtems détruit les Espèces, mais presque les Genres entiers, des Cerfs, des Chevres, des Moutons & des Bœufs: les

Hommes mêmes seroient obligés de céder à ces cruels Animaux, ou d'être éternellement en guerre avec eux. Mais celui qui a tout réglé & proportionné avec nombre, poids, & mesure, celui-là a fixé aussi les bornes de la propagation de ces Bêtes destructrices. Nous voyons tous les jours l'Ordre merveilleux selon lequel elle est établie; & cependant, par un aveuglement inconcevable, nous ne remarquons pas que cet Ordre est au-dessus de toutes les forces de la Nature, & nous ne l'admirons pas autant qu'il mérite de l'être. Ces Ouvrages, non de la Nature, mais de DIEU, s'avilissent à nos yeux à cause de leur multitude; & nous tombons sans y prendre garde, ou dans le mépris pour celui qui en est le souverain Auteur, ou dans cet excès de folie qui fait de la Créature une Divinité. N'élèveroit-on pas jusqu'au Ciel un Horloger ou un Tailleur, qui feroit une Montre, un Habit, ou quelque autre Machine, laquelle se multiplieroit elle-même pendant une infinité de siècles? Ces Machines dont je viens de parler, perpétuelles tout ensemble & mortelles, nous les voyons dans tous les Animaux: & ce qui augmente infiniment la merveille, ce ne sont pas des Machines toutes de la même Espèce, mais différentes à l'infini. Peut-on donc ne pas appercevoir ici un Créateur souverainement sage & puissant, digne des plus magnifiques éloges? peut-on, après l'avoir reconnu, ne pas l'adorer avec le dévouement & l'amour le plus parfait? Que les plus subtils Scholastiques vantent la Nature, l'Instinct, & tout leur Système des Forces plastiques & des Facultés génératrices; qu'ils emploient ici toutes les forces de leur génie; ils approcheront plus de la Folie que de la Philosophie, s'ils cherchent un autre Ouvrier que DIEU. C'est une marque du dernier aveuglement & de la dernière stupidité, que d'avoir recours, pour expliquer des choses qui ne peuvent se faire sans le plus haut degré de Raison, à de vains Fantômes, ou à un certain Hazard, plutôt qu'à un Être vivant, doué d'une sagesse & d'une puissance infinie; à ce DIEU que les Payens mêmes ont reconnu dans les actions admirables des Brutes, quoiqu'ils n'aient point insisté sur ce sujet. Les opinions de ces derniers seroient assez tolérables, aux yeux d'un Juge modéré & instruit dans la Philosophie moderne; quoiqu'elles n'aient pas été représentées comme telles par l'ambitieux *Aristote*, qui n'a rien oublié pour décrier les sentimens de son Maître, le grand *Platon*: & ce seroit rendre service à la Vérité, que d'effacer du Catalogue des Hérétiques, & de laver du soupçon d'Athéisme, les plus raisonnables d'entre les Philosophes anciens. Qui pourra croire, par exemple, que le sage *Platon* ait eu la sottise simplicité de prendre le Monde pour un Animal proprement dit? & que d'autres parmi les Anciens, aient réellement prétendu que les Ames des Bêtes fussent des émanations ou des parties de l'Essence Divine? Cette façon de parler, qui revolte d'abord, ne pourroit-on pas lui donner un sens favorable, & la mettant au même rang que celle de *portion du souffle* ou de *l'Es-*



*l'Esprit divin (divina particulam auræ), les excuser l'une & l'autre? Ne pourroit-on pas dire, que ces Philosophes ont eu en vue quelque Etre répandu par tout l'Univers, qui agit en tout & par-tout, & par qui les Bêtes brutes sont animées & guidées dans toutes leurs actions? Je ne disconviendrai pas qu'il n'y ait eu des Philosophes, & qu'il ne s'en trouve encore aujourd'hui, même parmi les Chrétiens, qui se sont formé là-dessus des idées grossières, absurdes, & même monstrueuses. Ce qu'on peut dire, soit pour accuser ou excuser ces Philosophes anciens, dépend de l'explication & du sens véritable & distinct des termes qu'ils employent. Je voudrois bien que Virgile lui-même pût nous expliquer le sens de ces Vers, qu'il a faits sur le travail & la République des Abeilles, Georg. IV.*

*Esse Apibus partem Divinae mentis, & haustus*

*Aetherios, dixere: Deum namque ire per omnes*

*Terrasque, tractusque maris, caelumque profundum.*

*Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,*

*Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.*

„ Quelques-uns ont cru que l'Ame des Abeilles  
„ étoit une portion de la Divinité, & une émanation d'en-haut, que la Divinité est répandue dans la Terre, dans les Mers & dans le Ciel, que par lui les Moutons, les Bœufs, les Hommes, les Bêtes sauvages, enfin tout ce qui respire a la vie. Que si par *partem divinae mentis & aetherios haustus* (une portion de la Divinité, & une émanation d'en-haut) Virgile entendoit un Etre divin invisible, qui ne constitue pas lui-même une partie essentielle des Bêtes, mais qui opere tout dans le Monde, je n'aurois rien à lui opposer. Mais s'il croyoit positivement & à la lettre, que les Ames des Bêtes sont comme des particules émanées & retranchées de la Substance divine, lesquelles s'en volant au Ciel après la mort des Animaux, reviennent ensuite ici-bas pour animer de nouveaux corps, je croi que le Poëte Romain se rendroit aux preuves de la saine Doctrine, plutôt que de souffrir d'être mis au nombre des Athées & des Partisans de la Métempsychose, & que mieux instruit de la vérité, il se retracteroit de ce qu'il ajoute touchant l'Ame des Bêtes:

*Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare*

*Sideris in numerum, atque alto succedere caelo.*

„ Que dans la suite tout retourne à cette origine, & se rejoint à ce Dieu dont il étoit par-

„ tie; qu'à proprement parler, il n'y a point de mort, & que ce qui a eu vie, après sa dissolution monte au Ciel aussi vivant qu'il étoit, pour y être placé parmi les Astres. Toute l'erreur se réduit à ceci, savoir, que les Anciens attribuoient l'art infini que l'on remarque dans la machine & dans les actions des Brutes, aux Brutes mêmes, à une Ame raisonnable dont ils les croyoient douées, & non à un Dieu invisible, immatériel, qui leur donne l'être & le mouvement. Mais que penseront dans les siècles futurs, les Philosophes pieux qui seront animés du zèle de la gloire de Dieu; que penseront-ils des idées & des Ecrits des Modernes, qui font beaucoup moins souvent mention de Dieu, que de la Nature, de l'Archée, & des Forces plastiques? & qui aiment mieux assigner aux Bêtes une certaine Ame raisonnable, ou peu s'en faut, essentiellement distincte du Corps, que de rapporter au Très-haut toute la gloire des choses qu'on leur voit faire avec tant de mesure & de régularité?

Montons avec Job à la Région des Oiseaux, pour nous élever ensuite avec eux jusqu'à Dieu. Interroge, dit-il, les oiseaux, & ils te le déclareront: c'est à dire, ils t'apprendront des choses merveilleuses. La structure de ces Animaux est absolument conforme à leur besoin. Leur corps est propre à fendre l'air, & ils le font en effet avec une vitesse incroyable. Rien ne pouvoit mieux convenir pour cela, que leurs ailes & leurs plumes, (qui servent aussi à les vêtir,) le peu d'épaisseur & la légèreté de leurs os, qui ne sont que de minces tuyaux. Les Ailes sont placées précisément dans l'endroit qu'il faut, pour que l'Oiseau soit en équilibre: si elles étoient attachées plus sur le derrière ou sur le devant, il ne pourroit ni se tenir debout, ni voler. Ses Plumes seules, sont un ouvrage d'une sagesse infinie. La cavité des tuyaux des plumes sert aux Petits comme de Garde-manger; car ces tuyaux étant remplis d'une lymphe & d'un sang nourricier, donnent l'aliment à toutes les parties de la plume, dans lesquelles se distribue un suc pur, par des entonnoirs enchaînés les uns dans les autres: ainsi il n'est pas étonnant qu'une plume d'un jeune Oiseau de proie soit six fois plus pesante que six plumes du même Oiseau devenu grand. Plus un Oiseau grandit & se fortifie, plus ses plumes deviennent légères, le suc qu'elles contiennent va toujours en diminuant, les entonnoirs membraneux se séchent, & de cette manière l'Oiseau devient plus propre au vol. Il faut remarquer de plus, que les plumes tendres des jeunes Oiseaux sont couvertes & cachées par un canal cylindrique d'une substance cartilagineuse, & qu'elles sont même comme plongées dans une humeur qui empêche que les petites fibres plumeuses & tendres ne sechent étant exposées à l'air. Remarquons enfin, qu'elles ne paroissent à découvert, que quand elles sont devenues plus grandes & plus solides, cette enveloppe cartilagineuse venant enfin à tomber & à disparaître. Considérons chaque partie l'une après l'autre, & nous trouverons par-tout des marques



d'une Sagesse infinie. Au-lieu de Dents, les Oiseaux sont munis d'un *Bec*, pour prendre & avaler leur nourriture, pour se défendre contre les insultes des autres Animaux, pour faire leurs nids, pour donner à manger à leurs Petits, pour arranger & peigner pour ainsi dire leurs plumes, enfin pour s'aider à monter, comme font le *Pérouquet* & le *Loxias*. Le *Loxias*, entre autres, se sert de son bec comme d'un levier, pour lever & séparer les écailles des pommes de Sapin, afin d'en tirer les noyaux. Tous les Oiseaux en général, excepté les nocturnes, ont la *Tête* petite, à proportion du reste du corps, & cela pour pouvoir d'autant mieux fendre l'air, & afin d'être plus propres au vol. Ils ont tous la vue excellente, parce qu'ils sont obligés de chercher leur nourriture avec leurs yeux, & même de chasser les plus petites Mouches, & ils ont pour cela les yeux munis d'un cercle osseux, & couverts d'une membrane qui s'ouvre & se ferme à leur gré. Ceux qui ont les jambes hautes, ont le cou long, afin de pouvoir également ramasser la nourriture & sur la terre & dans l'eau: mais il y en a aussi, qui avec les jambes courtes, ont le cou fort long; tels sont les *Cygnés* ou autres Oiseaux aquatiques. Tous n'ont que deux pieds, & quelques-uns ont les ongles flexibles, propres à saisir la proie, ou à ferrer des branches d'arbres pour s'y percher. La *Cigogne* & d'autres Oiseaux ont les jambes hautes, & toutes nues jusqu'au dessus du genou, afin de pouvoir marcher dans les lieux humides & mal-propres, sans se salir: la plupart de ces Oiseaux ont aussi les doigts des pieds fort larges, & joints par des membranes, de peur qu'ils n'enfoncent trop avant. On pourroit les mettre en comparaison avec ces habitans des Pais Septentrionaux, & même les Montagnards de la Suisse, qui s'attachent un morceau de bois rond aux pieds, pour être moins en danger d'enfoncer dans les neiges. D'autres, comme les *Canards* ou autres Oiseaux aquatiques, ont les pieds courts, & les doigts joints par des membranes, afin de pouvoir nager avec plus de promptitude & de facilité. La *Gelinotte* de Montagne mérite une attention particulière, ayant jusques sur les ongles mêmes, les pieds garnis de plumes cotonneuses, pour les garantir du froid. Tous les Oiseaux qui se perchent sur les arbres, ont quatre doigts, dont l'un est placé derrière. Il y a peu d'Oiseaux qui ne soient pourvus d'une *Queue*, car elle leur sert comme de Gouvernail pour diriger leur vol en-haut ou en-bas, à droite ou à gauche; d'où *Plin*e prétend que les hommes ont appris l'usage du Gouvernail. C'est pourquoi ceux qui n'ont qu'une courte queue, ont en revanche de longs pieds qu'ils étendent par derrière, au-lieu que ceux qui ont la queue longue, retirent les pieds ou les laissent dans l'inaction, quand ils volent. La *Queue* leur sert outre cela pour se maintenir dans l'équilibre. Le Vol demande une force extraordinaire: & cette force réside dans les *Muscles* de la poitrine, qui sont extrêmement forts dans tous les Oiseaux; au-lieu que celle des Hommes réside sur-tout dans

les muscles des jambes, auxquelles il faudroit appliquer des machines, plutôt qu'aux bras, s'il étoit question de voler. Les *Poumons* des Oiseaux ne sont pas suspendus librement dans leur poitrine, mais attachés à la Plevre, & percés, afin que l'air passant sans cesse à travers, & se répandant dans toute la cavité du corps, rende le vol plus aisé. La structure de leur *Ventricule* ou *Estomac*, est d'un art singulier. Les Hommes & les autres Animaux broient avec le secours de la salive, le manger dans leur bouche; mais les Oiseaux l'amollissent, & ils achevent de le préparer dans le *Jabot*, qui sert à plusieurs comme de *Gardemanger*, où ils serrent leur nourriture. Mais comme la plupart se nourrissent de grains, & qu'ils en avalent de durs & de secs, pour cette raison le *Ventricule* est muni de muscles très forts, de manière que les alimens sont comme moulus entre deux meules; à quoi aident encore les petites pierres, les petits cailloux & le sable que les Oiseaux avalent pour cette fin. Il n'en est pas de même des Oiseaux *carnassiers* & de proie; car ceux-ci n'ont qu'un *Ventricule* membraneux, parce que leur nourriture ordinaire n'en demande pas d'autre. Tous les Oiseaux sont ovipares; les femelles naissent toutes avec une certaine quantité d'*Oeufs*: c'est pourquoi, dès que leur *Ovaire* est épuisé, elles deviennent stériles. Un *Oeuf* est composé de la *Coque*, qui durcit dans le corps même de la Mère, de quatre Membranes, d'une double *Glaire* ou *Blanc*, & de son *Jaune*. Le *Blanc*, semblable à la liqueur de l'*Amnios*, donne la nourriture au Poussin, & le *Jaune* lui tient lieu de lait, quand il devient plus avancé: car les Oiseaux n'ont ni mammelles ni lait. Les premiers principes du Poussin sont renfermés dans la *Cicatricule*, qu'on apperçoit dans la partie la plus pure & la plus diaphane du blanc de l'*œuf*. Quelquefois, à la vérité, il arrive que les Poules pondent des œufs stériles, parce qu'ils n'ont pas été rendus féconds par la semence du Coq. Cependant, la vertu prolifique du Coq est si grande, que d'un seul acte il rend la Poule féconde pour toute une année. On ne doit pas passer sous silence l'art avec lequel les Oiseaux construisent leurs *Nids*, chaque Oiseau différent ayant une méthode différente, mais ceux de la même Espece observant toujours la même méthode. Admirons encore ici, avec *Harvée* le Réformateur de la Médecine, l'assiduité & la patience avec laquelle les femelles des Oiseaux passent presque entièrement les jours & les nuits sur leurs nids; comment elles se laissent consumer & presque mourir de faim; à quels dangers elles s'exposent pour défendre leurs œufs; & si elles sont obligées de s'en éloigner un moment, avec quelle ardeur & quelle promptitude elles reviennent se mettre dessus. Les Oyes & les Canes ont même la précaution, pour peu qu'elles s'absentent, de couvrir leurs œufs, & de les cacher sous de la paille. Qu'on admire avec quel courage, des Mères, qui d'ailleurs n'en ont pas, défendent pourtant leurs



leurs œufs, quoique peut-être ils soient sans germe, ou même qu'ils ne soient pas les leurs propres, jusques-là qu'elles défendent avec le même courage des œufs artificiels. Il y a assurément quelque chose d'étonnant dans l'amour que les Oiseaux portent à un œuf, qui ne se remue point & qui est sans vie, & dont il ne sauroit leur revenir ni avantage ni plaisir, qui puisse les dédommager de tous les soins qu'ils en prennent. Qui est-ce qui n'admira cette passion, ou plutôt cette fureur d'une Poule qui glousse, laquelle ne peut s'éteindre, qu'en jetant sur elle de l'eau froide? Tant que dure cette ardeur, elle néglige tout, elle traîne les ailes comme une furieuse, tandis que ses autres plumes se dressent; elle se promène inquiète & plaintive, elle trouble les autres Poules dans leur nid; elle cherche par-tout des œufs à couvrir, en un mot elle n'a point de repos, qu'elle n'ait ou fait éclore, ou élevé des Poussins, qu'elle appelle, rassemble, nourrit & défend avec un zèle & une ardeur sans égale. Se peut-il rien de plus risible, que de voir une Poule à qui l'on a fait couvrir des œufs de Canne au-lieu des siens, lorsque les Cannetons sont éclos, & qu'ils se sont jettés à l'eau: comme elle se promène tout autour de l'endroit; comme elle sonde le gué, souvent même avec danger; comme elle les appelle, & use de toutes sortes de moyens pour les faire revenir à elle? Tout ce que nous venons de dire, en général seulement, sur la structure & les actions des Oiseaux, & qui peut au moins servir d'ébauche sur ce sujet, doit, pour peu qu'on y fasse attention, s'attribuer non pas aux Oiseaux mêmes, ou au Fantôme de la Nature, mais à DIEU seul, comme en étant l'Auteur. C'est lui qui lie avec tant d'art des cordes déliées aux membres & aux articulations des Oiseaux, qu'elles sont précisément de la longueur qu'il faut, & que l'Oiseau peut, en s'étendant ou se raccourcissant vers les pieds, dormir debout en sûreté. C'est lui qui les a munis de serres & d'ongles aux doigts, pour qu'ils puissent embrasser avec fermeté une branche & s'y percher. C'est lui qui leur enseigne à changer le centre de gravité, en retirant la tête & le cou, de telle façon que la ligne de direction tombe perpendiculairement sur la branche même, ou sur tout autre appui qui les soutient. C'est lui qui attache les muscles à leurs membres, de la manière la plus propre à faciliter le vol. C'est lui qui les instruit à se servir de leurs ailes comme de rames, & de leur queue comme de gouvernail, pour voler de tous côtés; ou pour rester immobiles en l'air. C'est lui qui donne au dos des Oiseaux la forme d'un Coin, pour fendre l'air. C'est lui qui leur fait avancer le centre de gravité, afin qu'en allongeant le cou, le corps suive aisément. Enfin, c'est DIEU qui donne aux Oiseaux de si grandes forces dans les ailes, qu'elles surpassent 12000 fois la pesanteur de l'Oiseau même. Est-ce par ta sagesse, dit-il à Job, XXXIX. 29. 30. que l'Epervier se remplit de plumes, & qu'il étend ses ailes vers le Midi.

Tom. VI.

di? L'Aigle s'élèvera-t-elle en-haut à ton commandement? & élèvera-t-elle sa nichée dans des lieux élevés? Ou: Est-ce par votre sagesse que l'Epervier se couvre de plumes, étendant ses ailes vers le midi? L'Aigle à votre commandement s'élèvera-t-elle en-haut, & fera-t-elle son nid dans les lieux les plus élevés?

Entre plusieurs choses, qui concernent la Structure des Oiseaux, je me contente de donner pour échantillon la figure de quelques-unes.

La Figure 1. représente une des grandes Plumes de l'Aile d'un jeune Oiseau, laquelle est presque totalement couverte d'un long tuyau cartilagineux, a b. qui sert, tant qu'elles sont encore tendres, à défendre les barbes de la plume.

La Figure 2. représente la même Plume, dont le tuyau est fendu en long, pour qu'on y voye le Corps charnu & caverneux, c d. tout rempli d'une infinité de très petits vaisseaux sanguins, qui y entrent par l'orifice inférieur d. C'est dans les petites cavités de ce corps caverneux, que se dépose la lymphe nourricière, qui doit être distribuée dans toutes les parties de la plume.

Fig. 3. Ce même Corps charnu, dépouillé de son tuyau.

Fig. 4. Les Corps caverneux, composés d'entonnoirs enchaînés les uns dans les autres.

Fig. 5. Trois de ces Entonnoirs plus étendus, afin qu'on puisse voir plus distinctement la structure des cavernes membraneuses: où l'on doit remarquer que le petit Canal e. est attaché à l'endroit c. de la Fig. 2. afin de pouvoir commodément distribuer dans la moelle & aux petites barbes cotonneuses de la plume, la nourriture lymphatique.

Fig. 6. Les petits Sacs, qui constituent pour la plus grande partie le Corps représenté par la Fig. 4. & qui sont ordinairement remplis par la lymphe.

Tout ce que j'ai représenté jusqu'ici, est tiré de l'Histoire de l'Acad. Royale des Sciences, 1699. suivant les Observations de Mr. Poupert.

Fig. 7. Un Oiseau perché sur une branche, où il dort sans crainte de tomber. Deux choses contribuent à l'assurer dans cette situation. 1°. Comme cet Animal retire son corps & l'abaisse sur ses jambes, la corde musculée H I K E F. devenant plus courte, retire tellement les articulations des doigts, qu'elle leur fait embrasser étroitement la branche. 2°. L'Oiseau retirant la tête, la ligne de direction tombe sur la branche même, & sur le milieu de la plante des pieds.

La Fig. 8. est un Oiseau qui s'élève en l'air. S'il bat l'air avec ses ailes, & avec le levier A Q. depuis E. jusqu'à P. avec une vitesse précisément égale à celle avec laquelle l'air qu'il chasse lui résiste, l'Oiseau A B C G restera dans le même lieu, sans s'élever ni s'abaisser. S'il y a plus de vitesse dans les vibrations ou les coups d'aile, que dans la cession de l'air résistant, l'Oiseau s'élève. Au reste, il lui faut pour s'élancer dans l'air même, quatre fois plus de force que pour s'élancer d'un point fixe ou solide. Et comme le faut que fait un corps, d'un point fixe, demande une force 3000 fois plus grande que le

O

poids



poids de ce même corps; il s'ensuit que l'Oiseau a besoin d'une force équivalente à 12000 fois son poids, pour s'élever dans l'air libre plus haut qu'il n'est déjà supposé y être.

Fig. 9. Un Oiseau qui pour voler depuis S jusqu'à R. donne à ses deux ailes la forme d'un Com, dont E B C. est la base & O A. F. la pointe. Soit que cet Oiseau reçoive le vent qui souffle perpendiculairement en en-haut, ou qu'il frappe l'air de ses ailes, la résistance de l'air leur fera prendre cette figure cunéiforme dont j'ai parlé, & l'Oiseau avancera vers R.

La Fig. 10. montre comment la queue de l'Oiseau sert à diriger son vol vers le-haut ou vers le bas. Soit A B l'Oiseau, & C le centre de gravité. Que le mouvement se fasse de G. vers F. au milieu d'un air calme. Si la queue B H. se tourne en en-haut, dans cette situation B H elle frappera l'air calme, & la Machine vo-

lante, balancée autour de son centre de gravité, acquerra la position L K, en transportant la tête de A. vers L. Si au contraire cette queue se tourne vers le bas en B I. le corps de l'Oiseau acquerra la position B. N. la tête se transportant en N. Ainsi, dans le premier cas l'Oiseau élève son vol, dans le second il l'abaisse.

La Fig. 11. est pour montrer comment l'Oiseau volant dans une certaine direction, tourne son vol d'un autre côté. Supposé donc qu'il se meuve de D. vers A. & que le centre de gravité D. soit avancé vers E. Alors si cet Animal tourne le cou d'un côté, le point G. tend vers H. & ainsi le vol est dirigé de ce côté-là.

Cette structure des Oiseaux, & le mécanisme de leur Vol, se trouvent plus amplement expliqués dans *Job. Alph. Borelli, de Motu Animalium* c. 22. p. 215. 246. & dans *Schmidt, de Musculis*, p. 40.

## PLANCHE DXVIII.

*La Terre en général; & en particulier les Plantes & les Poissons.*

### JOB, Chap. XII. vers. 8.

*Où parle à la Terre, & elle t'enseignera; & même les Poissons de la Mer te le raconteront.*

*Parlez à la Terre, & elle vous répondra; & les Poissons de la Mer vous instruiront.*

Nos Versions ne s'accordent pas sur la première partie de ce Verset. La Version Latine de Zurich lit dans l'Original *suach*, & traduit par *Institut colloquium cum Terra*, c'est à dire, *Entretien-toi avec la Terre*: l'Allemande lit *siach*, qu'elle rend par *Arbrisseau, Plante* (*Frage das Stündlein der Erden*.) Les Septante traduisent comme la Version Latine, *Parlez à la Terre*. Mais si l'on considère le but que je me suis proposé, cette différence ne fait rien. La Terre, & toutes les Plantes, aussi bien que les Poissons, démontrent l'Existence de DIEU. Je vais, sur les traces de Job, examiner ces choses l'une après l'autre.

I. On peut considérer la Terre, ou comme un Élément qui est la Mere, la Nourrice, & l'Habitation des Hommes, des Animaux & des Végétaux; ou comme une Planète qui nage dans le Tourbillon du Soleil. Elle est à tous ces égards, une Oeuvre admirable de la Puissance, de la Sagesse, & de la Bonté divine; & c'est avec justice que DIEU se glorifie, par la bouche de ses Prophetes, de l'avoir créée, Gen. I. 1. Écoutez Job, XXXVIII. 4.

5. 6. Où étois-tu, quand je fondois la Terre? Si tu as de l'intelligence, di-le moi. Qui en a réglé les mesures, si tu le sais? ou qui a appliqué le niveau sur elle? Sur quoi sont fichés ses pilotis, ou qui est celui qui a posé la pierre angulaire pour la soutenir? Ou: Ou étiez-vous, quand je jéttois les fondemens de la Terre? Dites-le moi, si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a réglé toutes les mesures, ou qui a tendu sur elle une ligne droite? Sur quoi ses bases sont-elles affermies, ou qui en a posé la pierre angulaire? Le Roi-Prophete, Ps. CIV. 5. Il a fondé la Terre sur ses bases, tellement qu'elle ne sera point ébranlée à perpétuité. Ou: Qui avez fondé la Terre sur sa propre fermeté, sans qu'elle puisse jamais être renversée. Isaïe XL. 12. Qui est celui qui a mesuré les eaux avec le creux de sa main, & qui a compassé les Cieux avec la paume? & qui est celui qui a compris la poussière de la Terre avec une tierce? & qui a pesé au crochet les montagnes, & les côteaux à la balance? Ou: Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, & qui la





IOB. CAP. XII. V. 8.  
Interroga pisces.

Nach Job Cap. XII. v. 8:  
Frage die Fische.



*tenant étendue à peser les Cieux? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la Terre, qui pèse les montagnes & met les collines dans la balance? En attribuant à DIEU la gloire d'avoir créé la Terre, c'est aussi à sa Toute-puissance & à sa Sagesse qu'appartient la gloire de la conserver, & celle de la gouverner. Car L'ÉTERNEL est un DIEU fort & grand, & grand Roi par-dessus tous les Dieux. En la main duquel sont les lieux les plus profonds de la Terre, & à lui sont les forces des montagnes. Auquel appartient la Mer, car lui-même l'a faite, & ses mains ont formé le sec. Ou: Parce que le SEIGNEUR est le grand DIEU & le grand Roi, élevé au-dessus de tous les Dieux. Parce que la Terre dans toute son étendue est en sa main, & que les plus hautes montagnes lui appartiennent. Parce que la Mer est à lui, qu'elle est l'ouvrage de ses mains, & que ses mains ont formé la Terre sèche qui l'environne. Et que l'on considère de quelle terrible manière ce Souverain Monarque du Ciel & de la Terre exerça dans le Déluge le droit qu'il a sur cette Terre, en la détruisant, & les hommes avec elle, Gen. VI. 13; & en même tems son immense Bonté, quand il promet aux habitans de la nouvelle Terre, qu'il n'y aura plus de Déluge pour la détruire, Gen. IX. 11.*

*C'est DIEU qui a formé la Terre, qui l'a faite & affermie, & il ne l'a point créée pour être une chose vuide, mais il l'a formée afin qu'elle soit habitée, Isaïe XLV. 18. Cette Terre qui est notre demeure, est pourvue de tant de choses différentes & admirables, que nous qui sommes les Créatures raisonnables, & les Feudataires du DIEU Créateur, ne pouvons faire un pas sans appercevoir de tous côtés ces immenses richesses, qui doivent nous porter à célébrer sa gloire à haute voix. Car à quelle autre fin pense-t-on que la Terre pousse son jet, savoir de l'herbe portant semence, & des arbres fruitiers portant du fruit, & qui ont leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce? Ou: Que la Terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, & qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre, Gen. I. 11? A quelle autre fin DIEU a-t-il mis un chemin au désert, & des fleuves au lieu désolé? Ou: fait un chemin dans le désert, & fait couler des fleuves dans une terre inaccessible, Isaïe XLIII. 19? Et pourquoi la Terre a-t-elle été remplie de la gratuité de L'ÉTERNEL? Ou: La Terre est-elle toute remplie de la miséricorde du SEIGNEUR, Ps. XXXIII. 5? Qui est-ce qui pourroit faire l'énumération de tous les Minéraux, les Végétaux, & les Animaux, que DIEU par son immense libéralité nous a donnés pour en faire usage? O ÉTERNEL! que tes œuvres sont en grand nombre! tu les as toutes faites avec sagesse: la Terre est pleine de tes richesses. Ou: Que vos œuvres sont*

*grandes & excellentes, SEIGNEUR! vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse: la Terre est toute remplie de vos biens, Ps. CIV. 24. Mais on ne peut assez déplorer notre stupidité, de ce que nous qui sommes des Créatures raisonnables, & les plus nobles de toutes, nous négligeons si essentiellement notre devoir, & que nous le remplissons, non comme Feudataires, mais comme Souverains Seigneurs de cette Terre; ne pensant que rarement ou point du tout, qu'il est un Propriétaire au-dessus de nous, duquel la puissance & la bonté sont infinies & à qui nous devons nos hommages, & bien loin de penser au compte que nous aurons à rendre de ces biens, les dissipant au contraire, au-lieu d'en user avec modération. O que la plupart des Mortels seront confus, lorsque le Maître de la Vigne fera rendre compte à ses Vignerons! Il n'y a pas un seul coin de la Terre, ni même de l'Univers, où nous ne trouvions un miroir qui nous représente les Perfections divines; & cependant, aveugles que nous sommes, à peine daignons-nous y jeter de tems en tems les yeux! Malgré ce terrible aveuglement de notre part, telle est la Bonté de DIEU, qu'il ne laisse pas de nous faire jouir sans cesse de l'abondance des biens de la Terre. Il veut nous instruire par ces Précepteurs muets & sans raison, dont les discours sont néanmoins très éloquens. Parle à la Terre, dit Job dans notre Texte, & elle t'enseignera. Si les Cieux racontent la gloire du DIEU fort, & si l'Étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains: Si un jour dégorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la science à une autre nuit: (Ou: Parlez à la Terre, & elle vous répondra. Les Cieux racontent la gloire de DIEU, & le Firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoissance à une autre nuit. Ps. XIX. 2. 3.) Si toutes les choses de la Terre sont appelées à louer L'ÉTERNEL, les gros poissons & tous les abîmes; feu, grêle, neige & vapeur, vent de tourbillon, qui exécutent sa parole: Montagnes & tous les côreaux, arbres fruitiers & tous les cèdres: Bêtes sauvages & tout bétail, reptiles & oiseaux qui ont des ailes: (Ou: Louez le SEIGNEUR, vous qui êtes sur la Terre, vous Dragons, & vous tous abîmes d'eaux: Feu, grêle, neige, glace, vous qui excitez les tempêtes, vous tous qui exécutez sa parole: Vous montagnes avec toutes les collines, arbres qui portez du fruit, avec tous les cèdres: Vous bêtes sauvages avec tous les autres animaux; vous Serpens & vous Oiseaux qui avez des ailes, Ps. CXLIII. 7-10.) Si, dis-je, tout parle de DIEU & si tout est appelé à le louer, combien grande seroit notre stupidité, si nous restions muets, & ingrats à de si grands bienfaits?*

*Il paroît évidemment par la forme extérieure de la Terre, par sa disposition & sa constitution, que tout ce que DIEU a fait est bon par excellence. Supposons que toute la surface, où si l'on aime mieux, toute la masse de la Terre*



fût de fin Or, ou un Diamant des plus durs & du plus bel éclat, ou bien une eau transparente comme le crystal; où seroient, je vous prie, les Plantes & les Animaux? & de quoi l'Homme tireroit-il sa subsistance? Supposons seulement que la surface de la Terre fût plus dure qu'elle n'est maintenant, comment le Laboureur pourroit-il la cultiver & la couper en sillons? Supposons qu'elle fût plus molle; les Animaux n'enfonceroient-ils pas dans le limon? & de quoi, dans l'un & l'autre cas encore, les Hommes pourroient-ils vivre? Cependant nous la considérons comme un rien, cette Terre qui nous nourrit; nous la foulons aux pieds, sans reconnoître les bienfaits que nous en recevons: pires en cela que les Payens, qui la révéroient comme une Déesse, sous les noms d'*Atargatis*, de *Dercezo*, d'*Astarte*, de *Déesse de Syrie*, d'*Isis*, de *Grande Mere*, de *Cybele*, & de *Rhea*; & qui n'erroient qu'en ce qu'ils attribuoient à la Créature, & non au Créateur, la gloire de toutes les utilités qu'ils en tiroient. La Terre, tant dans son intérieur qu'à sa surface, contient quantité de choses qui sont beaucoup au dessus des forces de la Nature, & qui méritent d'être mises au nombre des Miracles. Qu'on me dise s'il est possible de concevoir comment tant de Plantes, de Fleurs, de Fruits, d'Animaux, si differens par la forme, la couleur, & la beauté, peuvent être la production d'une masse de terre noire, d'un amas informe de poussière? Nous voyons la Terre changer sa magnifique parure, toutes les années, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours, & renouveler à chaque instant ses largesses. N'est-ce pas une chose tout à fait digne d'admiration, qu'un Arbre tout nud pousse chaque année de nouveaux bourgeons, des branches, des feuilles, des fleurs, & des fruits? Que les richesses de cette bonne Mere ne manquent & ne tarissent jamais; & que plus elle donne, plus elle a? Que depuis tant de milliers d'années, ses trésors ne soient point épuisés; que ses entrailles en soient toujours remplies; & qu'on la voye rajeunir tous les Printemps? Tout ce que demande de nous la souveraine Bonté de celui qui l'a faite, c'est de la reconnoissance: se peut-il rien de plus juste?

Il est vrai que la Terre, au premier coup d'œil, paroît une masse informe & sans ordre. Si l'on regarde du haut d'une Montagne fort élevée toutes les Collines qui sont au dessous, on n'appergoit que les ruines d'un vieil édifice, des Rochers dispersés sans ordre çà & là. Mais considérez en détail la structure de ses parties, ouvrez les yeux & repaissez-les de ces merveilles; vous verrez dans les pâturages des Alpes, par exemple, des Parterres naturels, semés des plus belles fleurs; des Troupeaux entiers d'Animaux sauvages & domestiques; des Veines perpétuelles de l'eau la plus pure, la plus claire, & la meilleure; des Fontaines d'une blancheur de lait; des Ruisseaux & des Rivières, qui depuis leur source jusqu'à leur embouchure, baignent & rendent fécondes une infinité de Vallées & de Provinces, & ne se rendent à la Mer qu'a-

près avoir fait participer un nombre prodigieux d'hommes à leurs Trésors. On voit par-là, pour le dire en passant, combien les Montagnes sont utiles & même nécessaires aux habitans de la Terre. Elles servent à rompre l'impétuosité des vents, qui ravageroient indubitablement la Terre, si elle étoit unie par-tout. Ce sont de riches Réservoirs, puisque non seulement une infinité de Fontaines, de Ruisseaux & de Rivières y ont leur source, mais qu'il s'y élève encore une quantité prodigieuse de nuages. A cet égard, DIEU nous favorise sur-tout, nous autres Suisses, ainsi qu'il fit jadis son Peuple d'Israël, d'un bon Pais, d'un Pais de torrens d'eaux, de fontaines & d'abîmes, qui courent par les campagnes & les montagnes. Ou: D'une bonne Terre, d'une Terre pleine de ruisseaux, d'étangs & de fontaines, où les sources des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines & le long des montagnes, Deut. VIII. 7. d'un Pais de fontaines qui courent par les vallées, tellement qu'elles se promènent entre les monts. Ou: Vous conduisez les fontaines dans les vallées, & vous faites couler les eaux entre les montagnes, Ps. CIV. 10. Il nous favorise aussi de Montagnes fumantes d'eaux, Ps. CIV. 32. CXLIV. 5. d'où s'élève une infinité de vapeurs, lesquelles se ramassent bien-tôt en nuages grands & petits, qui forment un spectacle très agréable, & que les Vents emportent çà & là dans les airs. Ainsi, quiconque examinera avec attention les Montagnes de la Suisse, de même que toutes celles de la Terre, sera surpris de voir que loin d'être de grosses masses stériles, ce sont des Déserts très féconds & très abondans. En Suisse, je l'avoue, les Montagnes ne sont pas, comme l'étoient celles de Canaan, Ps. LXXII. 16. Jer. XXXI. 5. remplies de toutes sortes de Blés, de Vignobles, de Vergers, d'Oliviers, de Myrrhe & d'Encens. On y voit des Rochers hauts, escarpés, & sans verdure, des monceaux éternels de neige & de glace. Mais quoique nos Montagnes n'abondent pas en Vin, elles ne laissent pas de couler le lait, Joël III. 18. Leurs pâturages nourrissent d'ailleurs une si grande quantité de toute sorte d'Animaux, que c'est avec raison que DIEU se glorifie que toute bête de forêt est à lui, & les bêtes qui paissent en mille montagnes. Ou: Toutes les bêtes des forêts m'appartiennent, aussi bien que celles qui sont répandues sur les montagnes, & les Bœufs, Ps. L. 10. 11. Pour ne rien dire, ni des Veines de différent genre de Métaux, & des Minéraux qui se trouvent dans les Montagnes, ni de la santé & de la force, dont jouissent les Montagnards; ni du plaisir incroyable, dont les yeux & l'esprit même sont ravis, par la variété, & l'usage qu'on fait de la surface inégale de la Terre: car ici c'est un certain Genre de Plantes, là c'en sont d'une autre espèce; les unes sur les hauteurs, les autres dans les vallées; ici l'on voit de grands champs couverts de riches moissons, là des Vignobles abondans en raisin, des Vergers, des Jardins remplis de fleurs, ou d'herbes potageres.

Notre



Notre Suisse montre elle seule en raccourci, & comme dans un Amphithéâtre, tout ce que le reste de la Terre a d'inégalité, & les usages qui en résultent. Des Montagnes toujours couvertes de neige & de glace, dont la cime atteint & surpasse même les nues: Souvent les quatre Saisons dans un même jour, & les fruits de chacune de ces Saisons, des Fraises, des Cerises, des Raisins, des Blés murs, & la Vendange prête à faire: Dix ou douze pas plus loin, nouveau spectacle qui ravit les regards; des Lacs, des Fleuves, & des Fontaines sans nombre; des Chutes d'eau qui tombent d'un lieu élevé, & où l'on voit des Arcs-en-ciel parfaitement ronds, des cercles entiers, & tout cela habité par de grands & nombreux troupeaux d'Animaux. Il n'y a point de doute, qu'un Physicien habitant de la première Terre, n'eût pu en donner une plus belle description, puisque celle-là l'emportoit sur la nôtre. Car cette première Terre, parce qu'elle étoit corrompue devant DIEU, & remplie d'extorsion, Gen. VI. 5. 11. 12. devoit périr par un Déluge, une Inondation, & dégénérer de sa grande fécondité: mais il en reste encore à cette seconde Terre que nous habitons, plus qu'il n'en faut pour nous engager à glorifier le Créateur; sur-tout si nous considérons que la diminution de la fertilité & l'augmentation du travail servent de digue au torrent de la Corruption, & renferment dans des bornes plus étroites l'abus que les Hommes font des dons de DIEU. Par un travail assidu, nous tirons parti non-seulement de cette terre grasse, dont le limon nourrit les Plantes; mais encore de l'argile, des pierres & du sable. Les pierres qui se rencontrent dans un champ, aident à mûrir les Blés. On corrige la trop grande humidité de certaines Terres, en y en mêlant d'autre plus maigre & plus sèche. Celles qu'on laisse reposer un an, donnent plus de peine au Laboureur; mais aussi elles lui rapportent davantage. Enfin il n'y a point de Terre si stérile & si ingrate, dont le produit n'indemnise de la peine qu'on prend à la cultiver. Remarquons encore, que chaque Pais produit des choses différentes; & que cette espèce de lien formé par la nécessité réciproque, oblige les Hommes à lier commerce entre eux. De plus, ce que nous rejettons même comme ordures, nous est d'une grande utilité: rendez à la Terre les Végétaux & les Animaux pourris, elle vous donnera en récompense, des fruits en plus grande quantité. Il n'y a absolument rien sur la Terre, qui ne serve à quelque chose. Si l'on confie à cette féconde Mere un seul grain de blé, elle rendra, ce qui est tout à fait merveilleux, trente, soixante, & même cent pour un: mais il faut qu'auparavant, ce grain ait été comme mort dans la Terre; ce que plusieurs employent comme un symbole de la Résurrection des morts. Or, qui est-ce qui peut avoir rempli la Terre de tant de trésors, dont le nombre & la qualité surpassent notre intelligence, sinon DIEU?

La Terre considérée en elle-même, est, aux yeux de ses Habitans, une grande Planete, dont

Tom. VI.

la capacité, selon le calcul des Modernes, est de 26662560000 lieues cubiques d'Allemagne, & la superficie de 9288000 lieues quarrées, en supposant son diamètre de 1719 lieues. Malgré cela, elle est petite en comparaison des autres Corps de l'Univers, comme nous le remarquerons plus amplement ailleurs. Cependant DIEU, dont le Ciel est le Trône, & dont la Terre, ce petit atome de poussière, est le marchepied, Isaïe LXVI. 1. Act. VII. 49. 50. a jugé cette Terre digne d'employer six jours à la former. Le Créateur la tira du Chaos, car elle étoit sans forme & vuidé, & les ténèbres étoient sur la face de l'abîme. Ou: La Terre étoit informe & toute nue: les ténèbres couvroient la face de l'abîme, Gen. I. 2: le Créateur, dis-je, tira la Terre du Chaos pour en faire une demeure qui réunit tout ce qu'il faut pour l'utile & le nécessaire, pour la commodité, l'agrément, & la variété des ornemens. Enfin le Fils unique de DIEU, le Verbe éternel, l'a jugée digne, malgré sa petitesse, de l'honorer de sa présence salutaire: il a bien voulu y prendre naissance, y souffrir, & y subir une mort infame, pour le Genre-humain corrompu.

Les Elémens de notre Globe, tant les fluides que les secs, les Montagnes même & les Vallées, sont dans un parfait équilibre. Une chose surtout qui mérite notre attention, c'est que comme ce Globe composé de terre, d'eau, & d'air, est appuyé sur la matière infiniment subtile de l'Éther, de même ses parties sèches sont posées sur l'eau. Il a fondé la Terre sur les mers, Ps. XXIV. 2. Il a étendu la Terre sur les eaux, Ps. CXXXVI. 6. Les Cieux furent faits d'abord par la parole de DIEU, aussi bien que la Terre, qui sortit du sein de l'eau, 2 Pier. III. 5. Passages qui doivent s'entendre, tant de l'équilibre des parties sèches avec la Mer, que de l'Abîme d'eaux souterrain, sur lequel les colonnes des Montagnes sont appuyées. Voilà quelle est l'Architecture Divine, qui étend l'Aquilon sur le vuide, & qui suspend la Terre sur le néant, Job XXVI. 7: qui bâtit sur rien, sur les corps les plus déliés, & les plus fluides, qui ne sont pas capables de servir de fondement à la moindre petite poussière, & bien moins par conséquent à un Globe tel que la Terre. Ces choses certainement sont dignes de l'attention & de l'admiration la plus profonde, & surpassent toute la mesure de l'intelligence humaine, pour me servir des expressions de Theodoret.

Que si nous passons à la révolution annuelle que la Terre fait autour du Soleil, & que nous considérons ensuite la rotation journalière de cette Planete, & sa situation toujours la même à l'égard des Poles, nous y découvrirons tant de choses qui tendent à notre usage, tant de preuves invincibles & ravissantes d'une bonté infiniment sage, puissante & prévoyante, que nous en serons ravis hors de nous-mêmes. Mais j'ai déjà traité cette matière, sur Gen. I. 14. Je ne puis cependant m'empêcher d'y ajouter quelque chose, par rapport à l'usage moral qu'on en doit tirer.

P

Quel



Quel est le Philosophe Chrétien, qui ne sente du dégoût pour cette Terre, toute précieuse & tout utile qu'elle est? Qu'elle se présente aux yeux de l'Homme charnel, avec toute sa beauté & ses trésors; le Philosophe la regardera comme une prison, comme la moindre des Planètes, comme un petit point. L'expérience lui prouve tous les jours, que l'Atmosphère qui nous environne est moins pure que l'Atmosphère de la Lune; qu'elle est agitée par les vents & les tempêtes, & sujette à s'obscurcir; qu'elle est remplie de nuages, & infectée d'exhalaisons nuisibles, & souvent pestilentiels: il ne voit en cette Terre qu'une Planète opaque, habitée par une Race rebelle; qu'un Hôpital; qu'un point, qu'on appercevrait à peine de Jupiter ou de Saturne. Qui est-ce donc qui ne souhaiteroit de quitter cette demeure, & ne soupireroit après cette nouvelle Terre & ces nouveaux Cieux, persuadé de l'Amour du DIEU Créateur & Rédempteur, & plein de l'espérance de contempler, dans un corps renouvelé & glorifié, la beauté des autres Corps de l'Univers & des Ouvrages divins, & de chanter à jamais les louanges d'un DIEU si bon?

II. Je passe, avec Job, aux Plantes de la Terre, & je vais tâcher de m'instruire moi-même avec les autres dans cette agréable Ecole. Tous les Végétaux, les Plantes, les Arbrisseaux, & les Arbres, ont une merveilleuse analogie avec l'Homme & les Animaux. Ils se nourrissent, ils croissent, ils se multiplient. Ils sont composés de petits tuyaux, semblables aux veines, par où coulent les suc: ces tuyaux ont des valvules ou soupapes, & une infinité de petits sacs, qui sont comme autant de ventricules & de glandes, dans lesquelles le suc nourricier se prépare & s'épure. Ils ont aussi de petits tuyaux par où passe l'air, & qui s'étendent par-tout. Ils ont des racines, des troncs, des feuilles qui servent à la nutrition; & des fleurs & des fruits, qui servent à la propagation. Les petits orifices qu'ils ont à l'extrémité des racines, leur tiennent lieu de doigts, de mains & de bouche. Les feuilles & l'écorce, où se terminent tous les petits tuyaux, leur servent de peau. On y découvre aussi une infinité de pores, par où transpire un fluide très subtil, qui s'y trouve en trop grande abondance. Si, à l'exemple de *Malpighi*, *Grew*, & *Hales*, l'on prend un Microscope, & qu'on s'applique aux Expériences Chymiques & Statiques, l'on ne pourra assez admirer l'art infini qui se trouve dans la structure des Plantes & dans chacune de leurs parties, dans les racines, les troncs, les tiges, les branches, les bourgeons, l'écorce, les feuilles, les fleurs, les fruits, & tous les canaux par où passe l'air & le suc nourricier; les loix divines suivant lesquelles tout s'opère & se remue en elles; & l'on avouera ingénument, si l'on a quelque bon-sens, que toutes les Plantes qui naissent sur la terre, dans l'eau, dans la mer, dans les marais, & dans les fleuves, sont des Ouvrages immédiats de la main de DIEU, qui les créa le troisième jour, selon l'Histoire de la Création. DIEU dit: Que la Terre pousse

son jet, savoir, de l'herbe portant semence, & des arbres fruitiers, portans du fruit selon leur espèce. Ou: DIEU dit: Que la Terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, Gen. I. 11. C'est DIEU, & non pas le vain Fantôme de la Nature, qui fait croître l'herbe pour le bétail, Deut. XI. 15. C'est lui qui fait germer le foin pour le bétail, & l'herbe pour le service de l'homme, afin de faire sortir le pain de la terre; & le vin qui réjouit le cœur de l'homme; & afin de faire reluire son visage avec l'huile, & de soutenir le cœur de l'homme avec le pain. Les hauts arbres en sont rassasiés, les Cedres du Liban qu'il a plantés. Ou: Vous produisez le foin pour les bêtes, & l'herbe pour servir à l'usage de l'homme. Vous faites sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Vous lui donnez l'huile afin qu'elle répande la joie sur son visage, & le pain afin qu'il fortifie son cœur. Les arbres de la campagne seront nourris avec abondance, aussi bien que les Cedres du Liban, que DIEU a plantés. Pl. CIV. 14. 15. 16. Et c'est avec grande justice que le Fils éternel de DIEU vante la Création: *Considérez comment croissent les Lis des champs, ils ne travaillent point, ils ne filent point; & cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux*, Matth. VI. 28. Luc XII. 27. Il n'y a point de brin d'herbe, quel qu'il soit, qui ne nous montre au doigt la Divinité.

Il est vrai, que la Terre qui boit souvent la pluie qui vient sur elle, produit des herbages propres pour ceux par qui elle est cultivée, & qu'elle les nourrit: mais fais attention, petit Mortel curieux & superbe, & toi Philosophe si habile à tes yeux, qui ne juges des choses que par les règles de cette Nature, dont tu fais ton Idole; fais attention, que cette Terre reçoit la bénédiction de DIEU, comme le dit l'Apôtre à la suite du Passage que je viens de citer, Heb. VI. 7. Penser ainsi, c'est l'abrégé des raisonnemens; mais c'est penser solidement & religieusement. Celui qui prenant une autre voye, se courbe vers la Terre, au-lieu de lever la tête & les yeux vers le Firmament & vers le Maître du Firmament, celui-là mérite de subir le même sort & la même peine que Nabuchodonosor, c'est à dire, d'être chassé de la compagnie des hommes, & de manger du foin comme un bœuf, Dan. IV. 22. Nous sommes si dépourvus de lumière, qu'il ne faut pas moins pour nous ouvrir les yeux, qu'une grêle semblable à celle que L'ÉTERNEL fit tomber sur tout le pays d'Égypte, qui frappa tout ce qui étoit aux champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; qui frappa toutes les herbes, & brisa tous les arbres des champs, Exod. IX. 22. 25. Il ne faut pas moins qu'une troupe de Sauterelles qui couvrent la surface de tout le pays, & qui broutent toute l'herbe de la terre, & tout le fruit des arbres. Ou: Elles couvriront toute la



la surface de la terre, en sorte qu'elle ne paroitra plus, & mangeront tout ce que la grêle n'aura pas gâté, Exod. X. 5. 12. 15. Ou bien, il faut que l'herbe de tous les champs sèche à cause de la malice des habitans qui sont en elle, Jer. XII. 4. Ou bien enfin, que le foin sèche, que l'herbe faille, & qu'il n'y ait point de verdure. Ou: que l'herbe sèche, que les plants languissent, & que toute la verdure de la terre s'évanouisse, Isaïe XV. 6.

Le tems, ni les bornes de cet Ouvrage, ne me permettent pas de faire le détail de tous les avantages que la bonté de DIEU nous fait tirer de tous les Végétaux qui sont sur la Terre. Les sains trouvent en eux de quoi se nourrir & se vêtir; les malades y trouvent des remèdes; les Architectes, le bois pour bâtir, & les Mères de famille, ce qu'il leur faut pour la cuisine & pour differens meubles. Enfin ils nous donnent des fleurs, dont l'odeur & la beauté charmante recréent agréablement la vue & l'odorat.

Comme il est sur-tout de mon dessein de démontrer l'Existence d'un DIEU Créateur par la contemplation de ses Ouvrages, je dois rapporter comme un argument considerable, l'opinion reçue parmi les Savans sur la *préexistence* ou l'*inexistence* de la structure entière des Végétaux, dans chaque semence ou dans chaque fruit: soit que DIEU lui-même donne à chaque instant cette structure admirable à tous les individus, ou qu'il ait formé dans la première Création les principes de toutes les Plantes qui doivent naître jusqu'à la fin du Monde. Cette question qui n'est pas encore décidée, nous ouvre un abîme impénétrable de la Sagesse Divine, & mérite par conséquent de notre part une sérieuse attention. Mr. Dodart (*Hist. de l'Acad. des Sciences* 1700. p. 65.) fait un calcul de toutes les graines qu'un Orme produit dans l'espace de 100 ans, & il en trouve au moins 33000000. Une seule graine, selon le cours ordinaire de la Nature, est la Mère de tant de millions de graines. L'Art même nous fournit encore une preuve de cette incroyable vertu propagatrice. Coupez horizontalement le tronc d'un Arbre, 6 lignes au dessous de l'endroit où il a été coupé en premier lieu; vous verrez qu'il poussera autant de nouvelles branches, qu'il en avoit auparavant. En quelque endroit que vous coupiez l'Arbre, vous trouverez la même fécondité; & vous pourrez tirer de-là des règles très utiles pour la culture des Arbres. Il s'ensuit de-là, que tout l'Arbre, depuis la racine jusqu'aux branches, est plein de petits principes de branches en état de pousser, & qui poussent en effet, si quelque obstacle ne s'y oppose. Toutes ces branches cachées, & renfermées dans ces principes, n'existent pas moins réellement que celles qui sont déjà sorties, & chacune d'elles auroit la même quantité de graines si elle venoit à pousser, que celles qui ont déjà poussé. Ainsi un Arbre produiroit autant de fois 33 millions de graines, qu'il y auroit d'espaces de 6 lignes dans la hauteur de son tronc, & si cette hauteur étoit de vingt pieds, le nombre des graines par con-

séquent seroit de 15840000000, & c'est ce nombre immense qui exprime la vertu propagatrice de l'Arbre. Mais notre imagination se perdra dans l'infini, si nous considérons que chaque graine peut produire un Arbre avec le même nombre de branches & de graines dont nous avons parlé, & si nous formons sur les fondemens déjà posés une Progression géométrique, dont le premier terme seroit 1, le second 15840000000, le troisieme le Quarré de ce nombre, le quatrieme son Cube, & ainsi de suite. C'est ici certainement la Géometrie des infinis infiniment petits, & plus qu'infinis. La graine d'un Arbre est une infinité de fois plus grande que celles qu'elle produit, & chacune de celles-ci est une infinité de fois plus grande que celles qui en doivent naître, & ainsi à l'infini. Quelque clair que soit ce que je viens de dire, il y en a pourtant qui le revoquent en doute. Approfondissons davantage la chose. Il est hors de toute contestation, que la structure de toutes les parties de la Plante existe dans chaque graine, dans chaque bourgeon, dans chaque Plante naissante: c'est une vérité fondée sur la Raison, & sur des Expériences sans nombre. Or on ne trouve autre chose dans les tiges ou les troncs des Plantes, qu'un assemblage de plusieurs fibres, & le suc nourricier qui monte par de petits tuyaux. Si nous voulons donc raisonner, nous devons attribuer à l'une ou à l'autre de ces causes, la configuration des feuilles, des fleurs, & des fruits. Mais pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'on ne peut l'attribuer ni à l'une ni à l'autre. Certainement, on ne peut l'attribuer aux fibres, ou aux faisceaux de fibres, que la Nature peut bien étendre en long ou en large, mais qui ne produiroient qu'un tronc plus épais ou plus haut, & rien d'avantage: Ni au suc nourricier, qui est insuffisant pour un tel ouvrage; car ce n'est que de l'eau pure, ou une espece de glaire aqueuse, un limon, une matiere fluide, commune à toutes les Plantes, qui ne contient rien d'organique, incapable de rien produire sans le secours de la semence ou de la racine, propre, à la vérité, à nourrir une Plante déjà formée, mais point du tout à la former, quelque degré de bonté ou de fertilité qu'elle puisse avoir. Il n'est pas plus possible qu'une Femme conçoive & accouche sans l'approche d'un Homme, qu'il l'est que la terre, ou l'eau, ou le suc limoneux, puisse produire la moindre Plante. J'avoue que toutes les Plantes trouvent leur nourriture dans la terre ou dans quelque autre lieu propre, & la mousse même sur les toits & sur l'écorce des arbres; mais cette nourriture ne leur donne pas la forme. Il ne reste donc que la Graine, à qui l'on puisse attribuer cet effet; laquelle transmettant par sa petite peau extérieure, comme par une espece de crible, le suc nourricier, s'enfle, & semblable à l'œuf descendu dans la Matrice, attire & reçoit insensiblement du Placenta une nourriture qui lui convient: Et comme le blanc & le jaune servent de première nourriture au Poussin, ainsi le suc nourricier, toujours proportionné à la délicatesse de



la Graine, passe à travers sa petite peau extérieure, jusqu'à ce que la Graine se développe & se divise en deux parties, savoir, le tronc & la racine, dont la dernière est bientôt en état d'attirer & de digérer un suc plus grossier. Cette jeune & tendre Plantule, dont je parle à présent, n'est donc pas une substance qui vient de se former; mais une machine d'un art infini, qui s'est tenu cachée jusqu'à présent, & qui enfin s'est développée & paroît. Supposons que les Anciens aient pensé autrement sur le sujet abstrus de la Génération; qu'*Aristote* ait voulu que celle des Animaux & des Végétaux fût spontanée; que *Theophraste* ait établi la Métamorphose ou le changement de forme des Plantes; que *Critias* (dans *Platon*) ait prétendu que l'Homme étoit sorti fortuitement de la Terre, & ainsi chaque Nation dans son climat; & qu'enfin, selon *Lucrece*, nous devions notre origine aux Plantes: ces Erreurs sont pardonnables à des Payens, privés de la vraie connoissance de DIEU, peu ou point informés de l'Histoire de la Création, & dépourvus de Microscopes qui nous découvrent aujourd'hui les choses les plus cachées, & par le moyen desquels on distingue dans une Amande ou dans une Fève, les parties essentielles de toute la Plante. Il est clair, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que la Terre n'est qu'une Nourrice, qui reçoit & couve la semence qu'on y jette, qui l'entretient & la nourrit; mais qu'elle ne contribue en rien à la formation des Plantes: Que les Plantes & leurs Graines peuvent fort bien être comparées à l'Homme, & la Terre à la Matrice de la Femme: Que nulle Plante, à proprement parler, ne produit rien de nouveau; mais qu'elle ne fait que mettre au jour sa postérité, formée depuis longtems dans son sein; quoique ses productions ne se montrent pas tout d'un coup dans leur perfection: comme nous ne voyons pas non plus que les Grenouilles soient d'abord parfaites, mais qu'elles naissent informes; & comme les Papillons, qui pondent d'abord des œufs, d'où sortent des Chenilles, & après diverses métamorphoses, de nouveaux Papillons. Je dis donc & je le répète, qu'il est clair que les Arbres ou les Plantes ne reçoivent point leur forme de la Terre, mais seulement leur nourriture; que tout bourgeon est une branche repliée, dans laquelle sont concentrés les feuilles, les fleurs, les fruits & tout ce qui en dépend; en un mot, qu'il n'y a point de bourgeon qui ne soit véritablement un nouvel Arbre. Or chacun de ces bourgeons en renferme une infinité. Qu'on ne s'offense point ici du terme d'*Infinité*; nous entendons par-là une infinité négative, essentielle à toutes les *Quantités*, soit continues, soit discrètes; & qui se dit d'une *Quantité*, soit Nombre ou Grandeur, infiniment grande, à laquelle on peut toujours & à l'infini ajouter quelque chose; ou infiniment petite, dont on peut retrancher quelque chose à l'infini: ainsi l'on peut concevoir une infinité de Glands infiniment petits, créés dans le premier de tous les Glands; de même qu'une infinité d'Animaux,

créés dans le premier Animal de chaque Espece. Et faites attention, je vous prie, à la diminution parfaitement proportionnée qui se fait en ligne descendante. En supposant que le premier Chêne que DIEU créa, portoit, comme font aujourd'hui les Ormes, 20000000 Glands, & même tous les Glands qui sont nés depuis & qui naîtront dans la suite, ce Chêne n'a pas dû pour cela être plus chargé, que ne l'est aujourd'hui un jeune Chêne qui porte en lui toute sa postérité. Les Glands, & les Arbres qui en proviendront, ne sont pas dans leur principe, la cent-millième partie d'un Arbre, mais une infinitième. Chacune de ces Plantes, ou chacun de ces Animaux infiniment petits, paroît & croît en son tems, & en son lieu. Puisque l'on voit aujourd'hui de petits Animaux vivans, dont 1000000 égalent à peine la grandeur d'un grain de sable, d'où pourroit naître l'impossibilité d'une infinité de Plantes ou d'Animaux renfermés dans la première Plante ou le premier Animal de chaque Espece? Mais si ce Calcul infinitésimal passe la portée de quelques-uns de mes Lecteurs, je les prie de prendre un des meilleurs Microscopes qui se fassent aujourd'hui: ils verront dans un bourgeon développé, les feuilles & les fleurs, & par conséquent les fruits avec toutes leurs parties; ils verront dans les racines des Plantes bulbeuses, les fleurs & les fruits; & dans un grain de Blé qui germe, les nœuds, les feuilles, & les épis. Voy. Planche VIII. Il est clair par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que DIEU crée continuellement tous les Individus; ou plutôt, qu'il les a tous créés à la fois au commencement du Monde. C'est ce qu'avoue l'Auteur de l'Ecclésiastique, XVIII. 1. *Celui qui vit éternellement, a créé toutes choses ensemble.* Qu'un Naturaliste donc ne prenne point à honte de recourir à DIEU comme Cause première, quand il cherche à découvrir les Causes des Ouvrages de la Nature, & sur-tout de ces Ouvrages magnifiques dont il est ici question. Le principal usage de la Philosophie Naturelle, est d'amener à DIEU ceux qui s'y appliquent. J'ajouterai seulement à tout ce que j'ai dit, que suivant l'ordre primitif que le Créateur a établi, les Plantes non-seulement ont en elles une infinité de graines pour se perpétuer, mais qu'elles observent une variété incroyable dans leur multiplication. A quoi se rapporte ce que dit *Virgile* (*Georg. L. II.*)

*Hic plantas, tenero abscondens de corpore matrum,*

*Deposuit sulcis: hic stirpes obruit arvo,*  
*Quadrifidasque fudes, & acuto robore vallos:*  
*Sylvarumque alia pressos propaginis artus*  
*Expectant, & viva sua plantaria terrâ.*

*Nil radicis egent alia, summumque putator*  
*Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.*

*Quin & caudicibus sectis (mirabile dictu)*  
*Truditur è sicco radix oleagina ligno.*



„ Les uns coupent des rejettons au tronc qui  
 „ les a produits, & les plantent en des fosses  
 „ préparées. Les autres déracinent les Arbres  
 „ entiers, & les transplantent. D'autres fendent  
 „ des branches vives en quatre, & les fichent  
 „ en terre comme des pieux. Il y a d'autres  
 „ Arbres dont on courbe un fion en arc, que  
 „ l'on couvre de terre pour le faire provigner.  
 „ D'autres enfin viennent de bouture, & sans  
 „ racines, en telle sorte qu'après les avoir é-  
 „ mondés par le haut, on ne s'embarasse pas  
 „ de les planter la tête en-bas. On voit d'au-  
 „ tres Arbres, comme l'Olivier, dont on fend  
 „ le tronc en plusieurs éclats, & qui, par une  
 „ merveille étonnante, de ces morceaux fendus  
 „ & desséchés poussent ensuite des racines”.

III. Les *Poissons*, qui s'offrent à notre méditation dans la Philosophie de Job, tout muets qu'ils sont, annoncent la gloire de DIEU avec une éloquence admirable, & plaident dans mon Texte, ainsi que dans plusieurs autres, la Cause de ce Souverain Etre. Nous allons les considérer en général, & nous démontrerons que la structure de ces Animaux répond parfaitement à la vie qu'ils mènent, & à l'Elément qu'ils habitent. Il y en a plusieurs qui peuvent allonger & retirer la *Bouche*, comme les Hommes & les Quadrupèdes avancent ou retirent les lèvres, afin de mieux saisir leur proie. Ceux qui ne vivent que d'eau & de limon, n'ont point de dents; mais tous les autres en sont pourvus; non pour leur servir de défense, ni pour mâcher, mais pour tenir la proie qu'ils ont prise: c'est pour cela que la plupart ont les *Dents* recourbées vers le gosier; ils les ont quelquefois aiguës, souvent faites en forme de scie; & non pas toujours sur le devant de la bouche, mais dans le gosier même, ou tout près de l'estomac. Leurs *Yeux* ne sortent point en dehors, mais leur CrySTALLIN est sphérique, afin que les rayons de la lumière puissent se concentrer au fond de l'œil. Ces Animaux n'ont point de *Paupières*, si nécessaires aux Hommes & aux Quadrupèdes, soit pour défendre ou humecter les yeux, soit pour modérer la lumière, ou lui en défendre l'entrée: les Poissons, dis-je, n'en ont point, parce qu'ils peuvent s'en passer sans inconvénient; aussi-bien que de *Cou* & de *Pieds*. Pour les Quadrupèdes & les Oiseaux qui ont des pieds, ils ne pourroient pas commodément prendre leur nourriture, s'ils n'avoient un cou; & c'est pour cela encore que la longueur du cou répond ordinairement à la hauteur des pieds, & que les Animaux qui ont les cuisses ou les jambes hautes, ont aussi le cou long, & que ceux qui les ont courtes ont le cou à proportion, comme cela se voit dans les Lézards & les Crocodiles. Pour les Eléphants, dont le cou est court à proportion de leur hauteur, la Trompe remédie à ce défaut. Les Poissons, par le moyen de leurs *Nageoires*, tiennent leur corps dans l'équilibre, & s'en servent comme de rames pour se tourner & aller en avant. Mais leur force mouvante principale est dans la *Queue*, qui pour cet effet est munie de muscles très forts, comme le sont les

Tom. VI.

Ailes des Oiseaux. Voilà pourquoi le Poisson qui poursuit sa proie, ou qui fuit, par le moyen de cette queue se remue avec beaucoup de vitesse, serrant alors les nageoires contre le corps, afin qu'elles ne retardent point son mouvement. Leur corps est couvert d'*Ecaillés*, qui leur servent comme de cuirasse pour défendre leur chair, & pour empêcher que l'eau ne l'amollisse trop: elles croissent avec eux, & si elles souffrent quelque dommage, il est bientôt réparé. Les Ecaillés sont aux Poissons, ce que la Peau est aux Hommes & aux autres Animaux. Mais on doit remarquer, qu'ils sont outre cela couverts d'une certaine *Viscosité*, qui sert à les garantir des injures de l'Elément dans lequel ils vivent, qui modère en eux la transpiration, & qui leur est un moyen pour s'échapper des mains de ceux qui veulent les prendre. Ils ont de l'*Ouïe*, quoiqu'ils n'en ayent point les Organes: car il est certain, qu'on les accoutume à venir au son d'une cloche, pour leur donner à manger. Peut-être la Vue & le Toucher suppléent-ils en cette occasion, au défaut de l'Ouïe. Leurs *Ouïes* sont en eux le même office, que les Poumons aux Poissons cétaées, aux Quadrupèdes, aux Oiseaux & aux Hommes: & leur structure est tout à fait admirable, puisque l'on compte dans celle de la Carpe seule, jusqu'à 4386 petits os, 4320 petits rameaux artériels, & autant de nerfs & de veines. Quantité d'expériences prouvent que les Poissons respirent: Qu'on mette un Poisson dans la Machine pneumatique, l'on verra bien-tôt après quelques coups de pompe, l'air sortir de toutes parts aux environs des écaillés; son corps se couvre de perles, la Vessie qui lui aide à nager se creve, & l'Animal meurt: Les Poissons ne sauroient vivre dans des Boutiques ou Réservoirs, à moins d'en renouveler continuellement l'air & l'eau: Qu'on fasse un trou à la glace d'un Etang, on les voit accourir en foule pour respirer. Mais au-lieu que les autres Animaux prennent & rendent l'air par la bouche, ceux-ci le prennent avec l'eau par la bouche, & le rendent par les Ouïes. Au reste, la *Vessie* remplie d'air qu'ils ont dans le corps, est d'un usage & d'un art singulier: c'est par son moyen que les Poissons conservent leur équilibre avec l'eau; lorsqu'ils l'étendent ou la gonflent, ils s'élèvent; & lorsqu'ils la compriment, ils s'enfoncent; parce que dans le premier cas ils se rendent plus légers, & dans le second plus pesants. De-là vient qu'un Poisson dont la Vessie est crevée, n'est capable d'aucun effort, mais qu'il demeure malgré lui au fond de l'eau; & que les Huîtres & autres Poissons testacées, de même que tous ceux qui n'ont point cette Vessie, vivent toujours au fond de l'eau. Pour ce qui est du *Mouvement* des Poissons, j'ai déjà averti ci-dessus, qu'on ne doit pas l'attribuer à leurs *Nageoires*; car, quoiqu'on les coupe, ils ne perdent rien de leur vitesse. Ils étendent celles qu'ils ont aux côtés, lorsqu'ils veulent changer la direction de leur mouvement; les deux qu'ils ont sous le ventre, leur servent pour se tenir droit comme un homme sur ses pieds, c'est pourquoi si on leur cou-

Q

pe



pe celles-ci, on les voit qui chancellent à droite & à gauche, comme s'ils étoient ivres. Les Nageoires du ventre leur servent encore pour plonger, auquel cas ils levent celles qu'ils ont à la queue, dont ils forment une espèce de gouvernail horizontal: les Oiseaux font la même chose de leur queue, c'est à dire qu'ils la baissent pour diriger leur vol en-bas, & de même les Nageoires du ventre des Poissons forment la figure de la queue d'un Oiseau quand elle est levée, lorsque le Poisson s'élève en nageant. Mais le principal instrument du mouvement des Poissons est leur queue, où se trouve presque toute la chair du corps, & qui est toute musculeuse, pour pouvoir vaincre un Elément tel que l'Eau, & le fendre avec cette rapidité que nous voyons. La Génération de ces Animaux, tout à fait digne d'admiration, nous conduit tout droit à la connoissance de DIEU. Les Poissons cétaées & cartilagineux, comme la Baleine & le Marsouin, sont vivipares; avec cette différence pourtant, que les œufs des Baleines sont plus petits, & qu'il n'y a point de distinction de blanc & de jaune, au-lieu que ceux des cartilagineux sont plus gros, & que la distinction du blanc & du jaune y est clairement marquée. Les Poissons à arrêtes jettent leurs œufs dans l'eau, pour que le mâle vienne y répandre sa semence. La race des Poissons se multiplie d'une façon incroyable. J'en citerai un exemple tiré du célèbre *Leeuwenhoek*, (*Anat. & Contemplat. A. 1687. p. 8.*) où il est démontré que le nombre des petits Animaux renfermés dans la Laité ou la semence du mâle d'un gros Merlus, excède celui des Hommes qui sont sur la Terre. Voici son calcul, fondé sur les observations qu'il a faites par le Microscope. *Il pose que cent grains de sable (dont chacun est égal à 10000 de ces petits Animaux vivans) font la longueur d'un pouce, & que la Laitance d'un Merlus a 15 pouces: ainsi 1000000 de petits grains de sable formant l'étendue d'un pouce géométrique, & 15000000 celle de 15 pouces, il s'ensuit qu'une seule Lai-*

*tance de Merlus contient 15000000000 de petits Animaux. Supposant ensuite, que le nombre des Hommes qui sont sur la Terre est de 1338500000, il se trouve que la quantité d'Animaux renfermés dans la Laité d'un Merlus, excède plus de dix fois celle des Habitans de la Terre.*

Les Figures suivantes serviront à éclaircir ce que nous avons dit des Poissons, & à nous y faire reconnoître la main du Divin Ouvrier.

Figure I. Un Brochet.

Fig. II. Le même Poisson, qui nage droit en avant, remuant la queue à droite & à gauche. C'est à dire que transportant sa queue en G, & la courbant vers la tête A, & étendant en même tems les nageoires, toute la longueur B C fouette avec une vitesse extrême & chasse l'eau qui est à côté, comme fait une rame, & de cette manière le Poisson s'avance de B vers A. De même le Poisson avançant sa queue de C vers H, chasse l'eau de H vers C, & ce mouvement contraire à l'autre dirige celui du Poisson, & l'impulsion directe du Poisson de B vers A est doublée.

Fig. III. La Vessie d'un Brochet, dans son moyen état, par laquelle il demeure comme suspendu au milieu de l'eau. B montre le Ventricule, & C le Canal du Ventricule à la Vessie.

Fig. IV. La Vessie moins enflée, lorsque le Poisson plonge.

Fig. V. La Vessie dilatée, lorsque le Poisson s'élève.

Fig. VI. A, le Cœur. B, l'Oreillette. C, la naissance pyramidale de la grande Artere, avec les rameaux a a a. qui en sortent, tendant depuis D vers l'Ouïe gauche E.

Concluons tout ce que nous venons de dire sur la Terre, les Plantes & les Poissons, par cette exclamation de notre Théologien, vers. 9. qui en est une conséquence nécessaire: *Qui est-ce qui ne sait que c'est la main de DIEU qui a fait toutes ces choses?*

## JOB, Chap. XII. vers. 10.

*Car c'est lui qui tient en sa main l'ame de tout ce qui vit, & l'esprit de toute chair humaine.*

**N**Otre Philosophe, plus sage que d'autres qui donnent le même nom à des choses toutes différentes, semble distinguer l'Ame des Animaux & des Végétaux, de celle des Hommes. La première est appelée dans notre Texte *Nephesh*, & l'autre *Ruach*. Celle-là consiste dans une telle disposition des parties solides & fluides, que le corps vit, se nourrit, s'accroît, sent, se meut, engendre, & fait d'autres opérations: toutes choses qui se trouvent aussi dans l'Homme: mais de plus, tant qu'il vit,

*Lui qui tient dans sa main l'ame de tout ce qui a vie, & tous les esprits qui animent la chair des hommes.*

une Ame immortelle est jointe à son Corps. La vie ou l'ame des Créatures vivantes s'élève donc par degrés. Les Végétaux tiennent le rang le plus bas; les Animaux qui n'ont point de sang occupent le second; les Quadrupèdes, les Oiseaux, les Poissons, & les Reptiles, font le troisième; & l'Homme, le quatrième. DIEU tient en sa main toutes ces ames. L'Homme sur-tout a en lui-même de quoi célébrer hautement cette dépendance: *C'est en DIEU que nous avons la vie, le mouvement & l'être,*  
A&.



Act. XVII. 28; Texte sur lequel nous nous étendrons en son lieu. L'Homme seul, comme étant seul doué de Raison, non-seulement doit pour lui-même faire retentir l'éloge des Vertus de DIEU, mais il le doit encore pour toutes les autres Créatures animées. Lui seul fait & est convaincu que DIEU a tout créé de rien, même les choses inanimées; que c'est lui qui les a formées avec tant d'art, & qui les conserve avec tant de bonté. Il lui est aisé de voir que sa formation ni sa vie ne dépendent point de lui-même, beaucoup moins son Ame, & l'union de cette Ame avec le Corps; & que ni lui, ni aucun autre Etre créé & fini, n'a donné la vie aux Plan-

tes & aux Animaux. Ainsi, tout ce qui se fait dans les Plantes, les Animaux, & les Hommes, (excepté le Mal) c'est DIEU même qui l'opere en eux & par eux. *Le DIEU fort, le DIEU des esprits qui animent toute chair*; c'est ainsi qu'il est appelé Nomb. XVI. 22. XXVII. 16. Les Payens eux-mêmes ont reconnu cette vérité capitale. Voici comme parle *Euripide*: (1) *De quelle sagesse state-t-on ces misérables victimes de la mort? Nous dépendons uniquement de toi, & nous ne faisons rien que par ta volonté.* Et *Homere*: (2) *L'Ame de l'Homme, ô Glauque fils de Leptine, est telle que Jupiter l'a produite.*

(1) Τὸ δὲ πᾶσι τῶν τὰ παλαιὰ βροτῶν  
Φρονὶς λίγαντι, σὲ γὰρ ἐξητιμάδα.  
Δράμην τι τοῦ αὐτοῦ ἄστυς τυγχάνει, τίλπον.

(2) Τείας ἀνθρώποισι ἰσὺς, ὃ Γλαῦκος παῖς Λεπτινῆος;  
Εἰσὶν αἱ θνητοῖς ἐνέσσαν ζῆναι ἐκ ἡμῶν ἄνθρωποι.

## JOB, Chap. XII. vers. 11.

*L'oreille ne juge-t-elle pas des discours,  
comme le palais savoure les viandes?*

*L'oreille ne juge-t-elle pas des paroles,  
& le palais de ce qui a du goût?*

**S**I nous expliquons Job à la lettre, nous ne pourrions le mettre ni de la Secte d'*Aristote*, ni du parti de *Descartes*. Cet ancien Fondateur de la Philosophie a voulu nous exprimer cette maxime si connue & si véritable, ὁ ἴσος ὁρᾷ, ὁ ἴσος ἀκούει, *l'Ame voit, l'Ame entend*: Vérité qui a été démontrée plus clairement encore par *Descartes*, le Réformateur de la Philosophie. Job s'abaisse à la portée du Vulgaire, & parle comme lui; car le Vulgaire s'exprime ordinairement ainsi, *l'oreille entend, l'œil voit*. Mais je croi qu'on peut facilement concilier avec le Vulgaire, même de tout Pais, les trois Philosophes que j'ai nommés. Job, par *l'Oreille* & le *Palais*, n'entend pas tant l'Organe matériel de l'Ouïe & du Goût, que les sensations ou perceptions intérieures que font les impressions externes du Son & du Goût, il a même en vue le jugement que nous en formons: toutes choses qui appartiennent à l'Ame, qui pense, qui sent, qui juge; & non au Corps. La pensée de Job paroît dans le mot Hébreu יִשְׁמַע, *jugea*, elle *juge*, *l'oreille juge des discours*. Cette manière de s'exprimer fait voir qu'il n'entend pas simplement une impression faite dans les Organes des Sens, mais le jugement & l'examen que la Rai-

son fait des choses qui frappent les Sens.

Job nous fournit l'occasion de tirer de l'examen des facultés que nous appellons les *Sens*, de quoi admirer la Sagesse & la Puissance de DIEU. Quatre de nos Sens, la *Vue*, l'*Ouïe*, le *Goût* & l'*Odorat*, ont leur siège dans la tête, afin d'être plus près du Cerveau, qui est le magasin & la source des esprits animaux. Le cinquième, savoir le *Toucher*, est répandu par toute la peau, afin de pouvoir rapporter à l'Ame tout ce qui arrive au Corps. L'Organe des cinq Sens, ou des six si l'on y ajoute l'*Appétit* ou la *Faim*, est susceptible d'une infinité d'impressions: mais ce n'est pas là encore ce que nous appellons voir, ouïr, goûter, toucher, & flâner. Les impressions passent sous la conduite des nerfs, des organes extérieurs au Cerveau, & se communiquent à l'Ame dans le Cerveau même, où se trouve la source d'une infinité d'idées, communes, singulières, éternelles, immuables, sur lesquelles l'Ame exerce son pouvoir, & forme ses jugemens. Or ce passage du Cerveau à l'Ame est tout à fait incompréhensible à nos génies bornés, & nous conduit, ainsi que les organes des Sens, droit à DIEU.

## JOB, Chap. XIII. vers. 28.

*Et cet homme s'en va par pieces, comme  
du bois vermoulu, & comme  
une robe que la tigne a rongée.*

*Moi qui dans un moment ne serai que  
pourriture, & qui deviendrai comme  
un vêtement mangé des vers.*



**C**E que nous appellons *Tigne*, les Allemands *eine Schabe*, le Texte Hébreu le nomme *Asch*, mot qui a du rapport à l'*Uffet* des Arabes, Plur. *Ufs, úses*, (*Meninzki Lex. p. 3215.*) Il ne s'agit pas ici, comme il paroît clairement par le Texte, de la Tigne qui ronge le bois & le blé, & que *Leeuwenhoek* (*Experim. & Contemplat. p. 260.*) décrit très exactement avec tous ses changemens; mais de celle qui ronge la laine & les habits, d'où elle est appelée en Grec *σηρόβρωτος*; mot que les *Septante* employent aussi dans notre Texte, ὅ παλαιῶται... ὡς περὶ μᾶτιον σηρόβρωτον. L'on doit aussi remar-

quer, que plusieurs Interpretes prennent le mot *שֶׁשֶׁשׁ* *vermoulure*, *pourriture*, qui se trouve dans notre Texte, pour la Tigne. Les Polonois, en changeant une seule lettre, nomment cet Animal *Robak*, (*Meninzki p. 4097.*) Pour ce qui regarde l'application que Job en fait à la vie de l'Homme, elle ne souffre point de difficulté. Souvent il est rongé & consumé par des particules acrés & salines; il l'est même de son vivant par des Vers, dont il devient à la fin la pâture. *Bochart* (*Hieroz. P. II. L. IV. c. 25. p. 615. &c.*)

### JOB, Chap. XIV. vers. 1. 2.

*L'homme, né de femme, est de courte vie, & plein d'ennui.*

*Il sort comme une fleur, puis il est coupé; & il s'ensuit comme l'ombre qui ne s'arrête point.*

*L'homme né de la femme vit très peu de tems, & il est rempli de beaucoup de miseres.*

*Il naît comme une fleur, qui n'est pas plutôt éclosée qu'elle est foulée aux pieds; il fait comme l'ombre, & il ne demeure jamais en un même état.*

**L'**Homme, s'il se considere avec attention, ne peut assez admirer son excellence, ni déplorer sa misere. Cela même qui l'éleve au-dessus des autres Créatures, l'abaisse au dessous d'elles; & l'on peut dire dans un certain sens, qu'il est plus malheureux que les Bêtes brutes. Qu'il considere son corps, il verra une machine d'un art infini, mais qui n'est jamais d'une fanté parfaite, ni dans un mouvement tout à fait réglé. Il verra une infinité de petits tuyaux tissés de fibres très minces, par lesquels le sang doit circuler sans cesse, & les fluides être réparés. Que parmi tant de millions de petits tuyaux, un seul vienne à être dérangé, rongé, rompu, bouché, ou plus ou moins tendu; ou que par-tant de divers fluides qui humectent le corps, un seul devienne trop clair ou trop épais, qu'il soit plus ou moins rempli de sel, que le mouvement en soit plus vite ou plus lent qu'il ne faut, & qu'il ne soit pas dans un juste équilibre avec les solides; en un mot, que tout ne soit pas tel qu'il doit être; sur le champ naîtra la maladie. Ainsi l'Homme est sujet à autant de maux, qu'on peut imaginer de défauts dans l'économie de son corps, c'est à dire à des maux innombrables, à tout moment, jour & nuit, dans tout climat, dans tout genre de vie, à tout âge. Il est pendant neuf mois, dans son premier & plus tendre âge, enfermé dans une prison, où il ne peut pas même respirer; heureux en ceci seulement, qu'il ne connoit pas encore la misere de son état. Mis au monde après les douleurs cruelles qu'il cause à sa Mere dans l'accouchement, il se trouve nud, & exposé à périr

de faim, de froid, ou par d'autres injures extérieures, s'il n'est secouru: il est sans défense, doué à la vérité, d'une Ame raisonnable, mais qui ne lui est d'aucun usage. Enfin l'âge & la Raison croissant en lui, il est entièrement corrompu & pervers dans ses desirs, dans ses pensées, dans ses paroles, & dans ses actions: il entre dans un vaste champ de miseres, où les afflictions & les calamités lui tiennent fidele compagnie: miseres dans le Célibat, miseres dans le Mariage; toujours inquiet, ou pour lui, ou pour ses enfans. L'Homme par tous ces endroits est inférieur aux Animaux, qui sont exempts de soins, qui dès le moment de leur naissance, cherchent & trouvent leur nourriture, & sont moins sujets aux maladies. Si nous jettons les yeux sur notre Ame, nous trouvons en elle un Trésor plus précieux que le Monde entier; mais nous remarquons en même tems, qu'il n'y a qu'obscurité dans notre entendement, que malice dans notre volonté; que combars, que confusion, que contrariétés dans nos pensées; en un mot, que corruption & imperfection. L'Union de l'Ame & du Corps est au-dessus de la Nature & de la Raison; mais cette union peut être comparée à une toile d'araignée, qu'une mouche ou le moindre mouvement violent peut rompre; c'est un lien, que l'ouverture ou la rupture d'un seul petit vaisseau peut couper. Portons nos pensées sur les Affections de l'Ame, dépendantes de cette union; & nous découvrirons une mer orageuse, que le moindre vent fait enfler & soulever: ce ne sont pas seulement les quatre Vents cardinaux qui l'agitent, mais ceux de tous les points de



de l'horizon, je veux dire, une infinité de Passions, qui la laissent sans défense & sans refuge. Que si l'Homme tourne ses regards vers DIEU, son Créateur & son Conservateur, il le voit par-tout, dans tous les coins de l'Univers, en lui & hors de lui, mais il ne le considère presque jamais qu'à yeux fermés. Un reste de Raison lui dicte un Culte pour ce Créateur; devoir dont il ne s'acquitte point, & qu'il néglige de la manière la plus honteuse. Il voit le gouffre horrible des maux qui n'auront point de fin, & cependant il s'y précipite lui-même de son plein gré. Il attend de la consolation & de l'appui de ceux avec qui il vit en société; & il ne se voit nulle-part en sûreté contre les attentats de ces Hommes mêmes dont il ne sauroit se passer. L'Homme devoit agir en DIEU envers ses semblables; mais hélas! les Hommes sont des Démon's l'un envers l'autre. Il y a de quoi fondre en larmes, toutes les fois que l'on pense qu'un seul fruit mangé par nos premiers Parents malgré la défense de DIEU, nous a précipités dans ce profond abîme de misère. Mais cette considération de notre état déplorable, & la recherche de sa cause, nous ramène à DIEU, dont la miséricorde immense peut seule nous délivrer de tant de maux. Remarquons en passant, que Job vivoit dans un tems où les Hommes jouissoient encore d'une longue vie, & que cependant il les représente d'une vie courte & pleine d'ennui. Les Patriarches aussi, quoiqu'ils vécussent quelques centaines d'années, se plaignoient que leurs jours étoient courts & malheureux: ils savoient que mille ans devant DIEU ne sont que comme un seul jour. La comparaison que Job fait de la vie de l'Homme à une fleur qui est coupée ou cueillie, dès qu'elle paroît, & à l'ombre qui fuit sans s'arrêter, est d'une énergie tout à fait singulière. Le tiffu d'une Fleur consiste en de petits tuyaux très minces; & dès qu'on l'a cueillie, & même avant, elle perd sa beauté & se flétrit. De même le Corps humain est un composé de tant de petits tuyaux, qu'on s'étonne plutôt, quand on le connoît, que l'Homme puisse vivre & rester

une heure en santé, que de ce qu'il n'est pas éternellement accablé d'une infinité de maladies. En moins de rien, il perd la couleur fleurie de son visage & de son teint. La moindre foiblesse le rend pâle comme un mort. Comme dans une Plante, la Fleur n'est pas une des parties principales, & ne sert qu'à préparer le suc nourricier à l'embryon; c'est pourquoi elle tombe, quand celui-ci a acquis une certaine grosseur: de même le Corps n'étant pas la partie principale de l'Homme, il meurt, après avoir été quelque tems uni avec l'Ame; & celle-ci délivrée de sa prison, reste avec ses fruits, bons ou mauvais, pour recevoir les récompenses ou les peines dont elle s'est rendue digne par le passé. La comparaison de l'Homme avec l'ombre est encore très élégante. Elle se trouve aussi, 1 Chron. ou Paral. XXIX. 15. *Nos jours sont comme l'ombre sur la terre, & il n'y a nulle attente.* Ou: *Nos jours passent comme l'ombre sur la terre, & nous n'y demeurons qu'un moment.* L'ombre n'est autre chose que la privation de la lumière, & l'image de la nuit: ainsi l'Homme est un néant, & la Vie est le symbole de la Mort. L'Homme, cette image parfaite de l'ombre, parcourt le Monde d'un bout à l'autre, comme l'ombre suit le Soleil ou quelque autre corps lumineux. Sa vie n'est qu'une ombre, jusqu'à ce qu'il comparoisse devant DIEU le Pere des lumières, qui ne peut recevoir de changement, ni d'ombre, par aucune révolution, Jaq. I. 17. L'Homme enfin, ce rien, cette ombre, est dans un mouvement continu, & erre sans cesse dans le sentier des Vertus & des Vices; mais plus léger & plus inconstant qu'un Feu-follet, tantôt il s'approche de DIEU, tantôt il s'en éloigne, & quelquefois même il s'en éloigne entièrement. Ce que Bion dit sur la vie de l'Homme, dans sa V. Idylle, mérite d'avoir place ici: (1) *Les Dieux ont fixé la durée de nos jours, & les ont réduits à des bornes très étroites. Cependant, il semble que nous oublions que nous sommes nés mortels, & que notre vie est si bornée.*

(1) Οὗτοι καθίστασι τὴν χρόνον ἐς βίον ἡλίου  
Ἀνθρώπων, καὶ τοὺς βίους καὶ μέτρα πύκτου,

ἀνθρώπων ὁ βίος πεδύται, ὅτι θάνατος γρηγορεῖ  
καὶ ἐς βίους ἐν μέτροις ἀπὸ θεοῦ ὁρίεται.





## P L A N C H E DXIX.

*Ressources des Arbres.*

## JOB, Chap. XIV. vers. 7. 8. 9.

*Car si un arbre est coupé, il y a de l'es-  
perance ; Et encore repoussera-t-il,  
Et il aura toujours des rejettons.*

*Bien que sa racine soit vieillie dans la  
terre, Et que son tronc soit mort dans  
la poussière ;*

*Dès qu'il sentira l'eau, il regermeta,  
Et produira des branches, comme un  
arbre nouvellement planté.*

*Un arbre n'est point sans esperance,  
quoiqu'on le coupe ; il ne laisse pas de  
reverdir, Et ses branches poussent de  
nouveau.*

*Quand la racine seroit vieillie dans la  
terre, quand son tronc desséché seroit  
mort dans la poussière ;*

*Il ne laissera pas de pousser aussitôt qu'il  
aura senti l'eau, Et il se couvrira de  
feuilles, comme lorsqu'il a été planté.*

J'ai démontré ci-dessus, XII. 8. par les princi-  
pes de la Botanique moderne, & assez ample-  
ment parce que la matière le méritoit, que cha-  
que Plante contient une infinité d'autres Plan-  
tes homogenes, qui peuvent se développer par la  
génération, & que Dieu a créées en créant le  
Monde. Il n'est besoin pour cette production,  
que d'une nouvelle force suffisante pour pousser  
le suc nourricier dans ces principes extrêmement  
petits. C'est ce que nous montre tous les jours  
l'expérience, & c'est ce que Job nous enseigne  
dans notre Texte: *Si un arbre est coupé, il y  
a de l'esperance, Et encore repoussera-t-il, Et  
il aura toujours des rejettons.* Il se propose  
par-là de démontrer que l'Homme une fois mort  
ne revit plus, du moins ici-bas. Mais l'hom-  
me meurt & perd toute sa force, & il expire,  
puis où est-il? Où: Mais quand l'homme est  
mort une fois, que son corps séparé de son es-  
prit est consumé, que devient-il? Moschus a  
eu la même pensée que Job, dans son Idylle  
III. (1) *Helas ! la Mauve, l'Ache ou l'Aneth  
ont beau flétrir, l'année suivante leur rend la*

*vie. Et nous, qui avons en partage la sages-  
se, la grandeur & la force, lorsque nous mou-  
rons, la Terre nous reçoit dans son sein, où  
nous demeurons plongés dans un sommeil per-  
pétuel. Il y a eu encore d'autres Poètes, qui  
ont comparé le renouvellement successif & an-  
nuel des Plantes, avec le sort malheureux des  
Hommes. Tel est Horace (Carm. L. IV. Od. 7.)  
*Les neiges ont disparu, nos Campagnes repren-  
nent leur verdure, Et nos Bois leur feuillage.*  
*La Terre éprouve un heureux changement....*  
*Mais nous autres, que sommes-nous après la  
mort? ombre & poussière, comme tous ces  
grands Hommes, les Ancus, les Enées, les  
Tullus.... Non, mon cher Torquatus, il n'y  
a ni noblesse, ni éloquence, ni piété, qui tiennent  
contre l'Arrêt de Minos ; vous n'en revien-  
drez plus. Catulle prend pour cette même com-  
paraison, le Soleil : (3) Pour nous, lorsque ce  
jour qui nous éclaire si peu de tems, fait pla-  
ce à la nuit du tombeau, nous sommes plongés  
tout à coup dans un sommeil éternel. Le mot  
Ets, de l'Original, ne signifie pas proprement  
un**

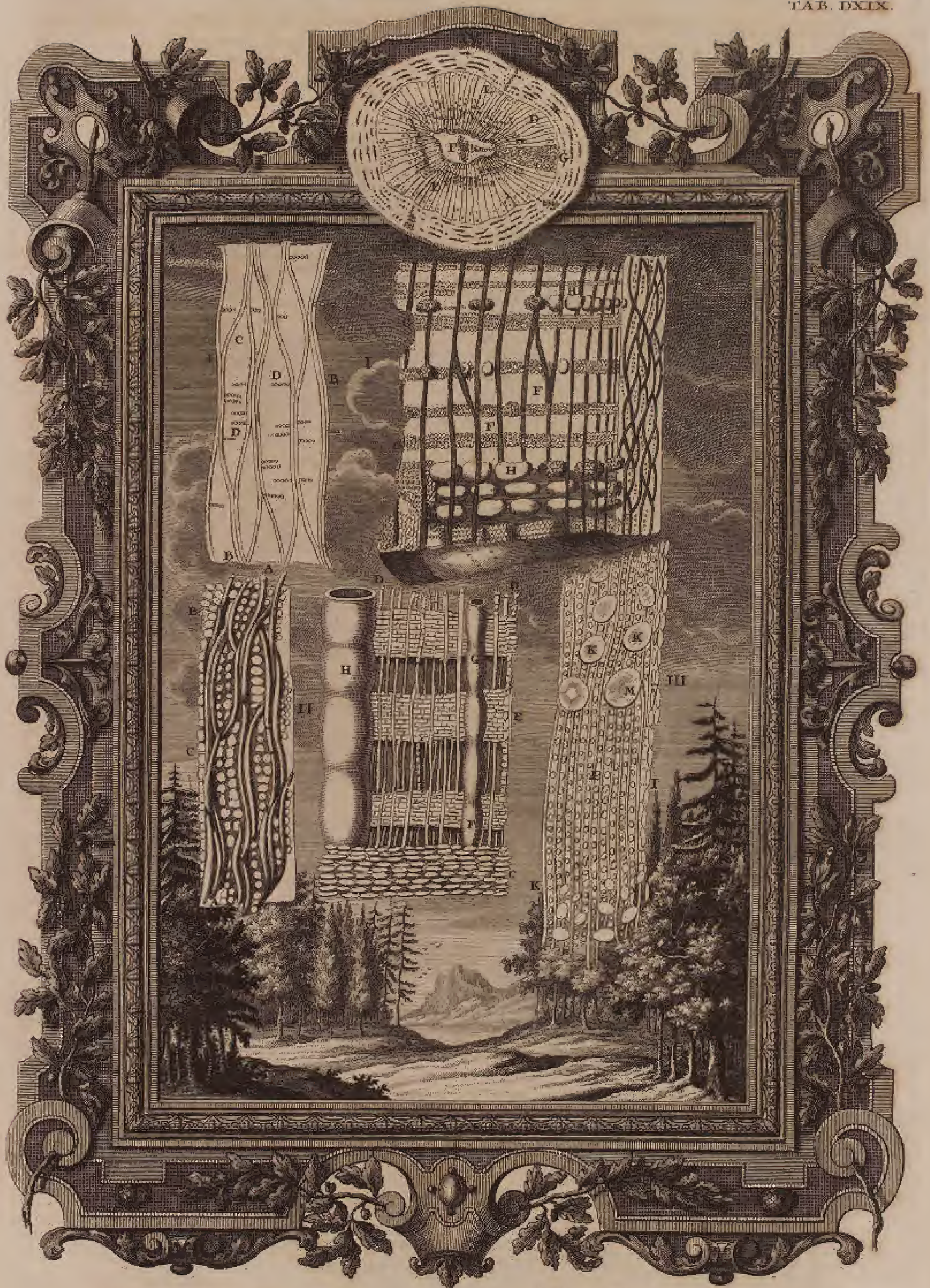
(1) Ἄχ, αἶ, καὶ μαλάχη μὲν ἔσθ' ἀπὸ κατὰ φύσιν θάνατος,  
ἢ τὴν γὰρ σίδηρον, τὸ, τ' ἐστὶν αἶμα θάνατος,  
ἢ τὴν γὰρ ἔσθ' ἀπὸ κατὰ φύσιν θάνατος,  
ἢ τὴν γὰρ ἔσθ' ἀπὸ κατὰ φύσιν θάνατος,  
ἢ τὴν γὰρ ἔσθ' ἀπὸ κατὰ φύσιν θάνατος,  
ἢ τὴν γὰρ ἔσθ' ἀπὸ κατὰ φύσιν θάνατος.

(2) Diffugere nives, redeunt jam gramina campis,  
Arboribusque comae:

Metas terra vices. — — —  
Nos ubi decidimus,  
Quò pius Aeneas, quò Tullus divet & Ancus,  
Pulvis & umbra sumus. — — —  
Non, Torquate, genus, non te facundia, non te  
Restituet pietas.

(3) Nobis, cum semel occidit brevis lux,  
Nox est perpetua una dormienda.





IOB. Cap. XIV. v. 7. & 9.  
Ligno spes reliqua, &c.

Nach Job. Cap. XIV. v. 7. & 9.  
Der Baum drückt wiederum, u. a. m.



un *Arbre*, mais du *Bois*, ainsi que portent la Vulgate & la Version Latine de Zurich. D'autres Auteurs se servent aussi de l'un de ces mots au-lieu de l'autre; comme *Virgile* (*Georg. II.*)

*Quid tibi odorato referam sudantia ligno  
Balsama?*

Et ce n'est pas sans raison, puisque le propre d'un *Arbre* est d'avoir du bois. Ainsi au Ps. I. 3. *Il sera comme un arbre planté près des ruissaux d'eaux courantes, qui rend son fruit en saison, & duquel le feuillage ne se flétrit point*, une des Versions Latines met *Bois*, au-lieu d'*Arbre*.

Job fait mention dans notre Texte, de trois parties essentielles de l'*Arbre*, la *Racine*, le *Bois*, & le *Tronc*.

Les *Racines* sont dans la terre, ou sur la terre. Elles reçoivent par leurs petites fibres le suc nourricier caché dans les pores de la terre, elles le préparent, le cuisent, & le distribuent ensuite à la tige ou au tronc: de sorte qu'elles sont à tous égards l'office de la bouche & de l'estomac. Elles sont composées, de même que la tige ou le tronc, d'une écorce, d'une substance intérieure ligneuse, ou de quelque autre substance solide, & de moëlle. L'*Ecorce*, qui enveloppe la racine, le tronc, & les branches, est encore divisée en une surpeau mince, & en une substance intérieure. La surpeau est composée de plusieurs petites bourses ou vessies, placées les unes près des autres: & la substance intérieure consiste 1°. en de petits tuyaux ligneux, par où monte le suc nourricier; 2°. en de petites vessies pleines d'un suc délié; 3°. en de petits tuyaux nourriciers particuliers, qui contiennent une plus grande abondance de suc que les tuyaux ligneux; d'où il arrive que quelquefois les Tilleuls, ou autres Arbres vieux & creux par dedans, ne reçoivent la nourriture que par l'écorce.

Le *Bois* ou la substance intérieure du *Tronc*, est composé 1°. de fibres ou de petits tuyaux ligneux, creux, ramassés en forme de petits faisceaux & de réseau; 2°. de petites bourses placées entre ces tuyaux; 3°. de conduits particuliers, aqueux ou lymphatiques; 4°. d'autres conduits par où passe l'air, qui sont ordinairement plus gros dans la racine que dans le tronc; qui servent à la respiration, comme les poumons dans les Animaux, & les ouïes dans les Poissons; & qui attirent l'air sur-tout par les extrémités des petites fibres de la racine.

Pour rendre tout ceci plus aisé à concevoir, & en même tems pour faire voir clairement la structure admirable des Arbres, je représente d'après *Malpighi* (*Anat. Plant. p. 21.*)

Figure I. L'*Ecorce* d'un *Chêne*, où l'on voit A, les petites bourses placées transversalement. B, les petits tuyaux ligneux, fibreux, ramassés en faisceaux. C, les espaces entre-deux, qui sont remplis par les petites bourses D. E, de petits faisceaux de fibres qui se communiquent quelquefois & s'entrelacent réciproquement, comme en F. G, une rangée de petites bourses. H, des corps cubiques, presque durs comme des os,

qui sont placés entre les rangées de petites bourses.

Fig. II. Le tronc d'un *Chêne* coupé en long. A, les tuyaux ligneux. B, les petites bourses qui sont entre-deux. C, des rangs entiers de ces bourses. D, des rangs ou faisceaux entiers de fibres. E, les petits ronds de ces mêmes fibres, qui s'ouvrent de l'un à l'autre, & sont comme couchés sur les bourses transversales en F. G, des tuyaux en spirale, dont les plus grands sont à la lettre H.

Fig. III. Une coupe horizontale du même *Arbre*, où l'on voit I, des rangées de petits tuyaux ligneux. K, les ouvertures des tuyaux en spirale ou des Trachées. L, les petites Trachées.

Fig. IV. Une tranche d'un *Chataigner* de 18 mois, coupé transversalement, où l'on voit A, l'écorce qui est composée de 4 rangs de fibres. B, les petites bourses. C, l'enveloppe ligneuse de la première année, dans laquelle on découvre de petites Trachées. D, le nouveau cercle ou la nouvelle enveloppe ligneuse de l'année suivante, composé de petits faisceaux de fibres. E, les ouvertures des Trachées. F, la moëlle, composée de petites bourses. G, une longue étendue de ces mêmes bourses, & la naissance d'une nouvelle branche.

Ce que Job dit, de la racine vieillie dans la terre, & du tronc mort dans la poussière & qui regerme dès qu'il sent l'eau, se trouve vrai à l'égard de quantité d'Arbres & sur-tout du *Laurier*. Et comme cet *Arbre* est commun dans les Pais Orientaux, peut-être notre *Philosophe* l'a-t-il eu principalement en vue. La racine de certains arbres, comme celle du *Laurier*, a plus de vigueur que le reste de l'*Arbre*; de sorte que si le tronc sèche, & qu'on la coupe, elle reproduira plus que jamais: ces paroles se trouvent quelque-part dans *Pline*.

Cette expression de Job, *Il ne laissera pas de pousser aussi-tôt qu'il aura senti l'eau*, donne lieu à des réflexions, qui peut-être ne sont pas hors de saison.

Il semble à la première vue, que notre *Philosophe* veuille attribuer aux Plantes, non-seulement la vie, mais le *Sentiment*, ou, comme portent d'autres Versions, l'*Odorat*. Le sens de ce Passage marque un léger attouchement de quelque chose. Il est dit Jug. XVI. 9. que *Samson rompit les cordes, comme se rompoit un filet d'étoupe dès qu'il sent le feu*; où le mot Hébreu *Babaricho* signifie proprement *sentir, flâner*. Ou: *Et aussi-tôt il rompit les cordes, comme se rompt un filet d'étoupe lorsqu'il sent le feu*. On se sert souvent de cette expression, je sens que quelque péril me menace, ou que telle chose me doit arriver. Les Allemands disent, *Ich schmecke den Braten, Ich schmecke Feuer*: & à l'égard du fer quand il a touché l'*Aiman*, & qu'il est rempli de la vertu attractive, *Es schmecke den Magnet*. Ce n'est pas ici le seul endroit, où l'Ecriture semble attribuer le sentiment aux Plantes. On lit Ps. LXXVIII. 47. *Qui avoit détruit leurs vignes*, où le mot Hébreu *Jaharog*, signifie proprement *tuer, pri-*



*ver de la vie; & 1 Cor. XV. 36. Ne voyez-vous pas que ce que vous semez, ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant?*

Au reste, il semble que Job entre dans la question agitée parmi les Modernes, savoir, si l'on doit attribuer la nourriture des Plantes à l'Eau, plutôt qu'à la Terre. Bacon, Van Helmont, & leurs partisans décident pour l'Eau. Woodward dans son Livre intitulé, *Some Thoughts*

*and Experiments concerning Vegetation*, se déclare pour la Terre, qui est regardée comme la Mere de toutes les productions. On laissera cette question indécise, si l'on prend Job pour Arbitre; puisqu'on peut entendre ses paroles, & de l'eau, & des parties terrestres, mucilagineuses & bourbeuses qu'elle contient. Voy. de Mey (*Phys. Sac. p. 320.*)

### JOB, Chap. XIV. vers. 10. 11. 12.

*Mais l'homme meurt & perd toute sa force, & il expire, puis où est-il?*

*Comme les eaux s'écoulent de la mer, & une riviere devient à sec & se tarit;*

*Ainsi l'homme est couché par terre, & il ne se relève point, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Cieux; ils ne se réveilleront point, & ils ne seront point réveillés de leur sommeil.*

*Mais quand l'homme est mort une fois, que son corps séparé de son esprit est consumé, que devient-il?*

*De même que les eaux se retirent de la Mer, & qu'un fleuve devient à sec;*

*Ainsi quand l'homme est mort une fois, il ne ressuscitera point, jusqu'à ce que le Ciel soit consumé & détruit; il ne se réveillera point, & il ne sortira point de son sommeil.*

Qu'on ne s'imagine pas que Job ait cru, ni voulu établir, que l'Homme après sa mort soit entièrement anéanti. Cet Homme pieux ne laisse pas le moindre lieu de penser qu'il ait eu quelque doute là-dessus. Témoin ces paroles: *Je sais que mon Redempteur est vivant &c.* Il déclare dans les Versets précédens, qu'il y a de l'esperance pour un Arbre qui est coupé, qu'il repoussera, & qu'il aura des rejettons; que quoique sa racine soit vieillie dans la terre, & que son tronc soit mort dans la poussière, cependant il regèrmera: mais qu'il n'en est pas de même de l'Homme; que dès qu'une fois l'union de l'Ame & du Corps est rompue, dès qu'il est mort en un mot, il ne reparoit plus; qu'il est hors des forces de la Nature de le rappeler à la vie, vu que l'union de deux Êtres aussi differens que l'Ame & le Corps, ne dépend pas d'elle, mais de la libre volonté de DIEU, qui seul peut la rétablir par un simple acte de sa volonté. Notre Théologien s'exprime parfaitement bien, v. 12. *Ainsi l'homme couché par terre ne se relèvera point, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Cieux:* c'est à dire, les Cieux qui paroissent maintenant, 2 Pierre III. 7. jusqu'à ce que paroisse un Ciel nouveau, & une Terre nouvelle, Apoc. XXI. 1. Il savoit que les Cieux s'évanouiront comme la fumée, & que la Terre sera usée comme un vêtement. Ou: que le Ciel disparaîtra comme la fumée, que la terre s'en ira en poudre comme un vêtement usé, Isaïe LI. 6. Les Septante rendent l'Hébreu *עד בלתי* jusqu'à ce qu'il n'y ait plus, par *עוֹס*

*עד ה' יגאלם & עד סופאפן*, jusqu'à ce que le Ciel ne soit plus assemblé; c'est à dire, tant que subsiste cette harmonie des Corps célestes, le Système de cet Univers. D'où l'on pourroit fort bien conclurre, qu'après cette vie, & au tems de la Résurrection, les Cieux paroîtront sous une autre face.

Vers. 11. *Comme les eaux s'écoulent de la mer, & une riviere devient à sec & se tarit.* Ce verset peut recevoir plusieurs explications, par rapport à l'application. Il y en a qui prétendent que la vie de l'Homme est mise en opposition à la Mer & aux Rivières; & d'autres prétendent qu'elle leur est comparée. Les raisons que les premiers alleguent sont, que la Mer & les Rivières changent sans cesse, qu'elles perdent à chaque instant leurs eaux, mais qu'elles les recouvrent toujours; que tous les fleuves vont en la Mer, & la Mer n'en est point remplie: Que les fleuves retournent d'où ils étoient partis, pour revenir en la Mer. Ou: Tous les fleuves entrent dans la Mer, & la Mer n'en regorge point. Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étoient sortis, pour couler encore, Ecclesi. I. 7: Que la vie de l'Homme au contraire est tout à fait semblable à un Torrent qui passe, & qui ne revient jamais. Les autres expliquent ainsi ce Passage: Comme il est impossible que la Mer & les Fleuves sechent tout à fait; de même il est absolument impossible que l'Homme ressuscite des morts par les seules forces de la Nature.



## JOB, Chap. XIV. vers. 18. 19.

*Certainement, comme une montagne en tombant s'éboule, & comme un rocher est transporté de sa place;*

*Et comme les eaux minent les pierres, & entraînent par un débordement la poussière de la Terre, & ce qu'elle a produit; ainsi tu fais périr l'attente de l'homme mortel.*

Notre Philosophe met en parallèle l'Homme, cette créature foible & infirme, avec les Montagnes les plus vastes & les plus solides, avec les Pierres & les Rochers les plus durs; & il nous dit là-dessus, que les uns ainsi que les autres, tombent & périssent.

Rien ne pourroit faire un meilleur Commentaire sur le vers. 18. que cette partie de l'Histoire-Naturelle de la Suisse, qui traite de la chute & de l'éroulement des Montagnes, *Von Berg-Fällen, Berg-Brüchen, Rufen, Rutschen*, &c. qui arrive d'ordinaire par des tremblemens de terre, par des eaux, des Fleuves, des Torrens, des Cataractes qui les minent, & par des veines de sable souterraines qui s'épuisent. Je me suis étendu au long sur cette matière, dans mon Ouvrage intitulé *Orograph. Helv.* p. 127. 144. Il est certain qu'il n'y a rien de si élevé qui ne puisse tomber, ni rien de si solide qui ne puisse être dissous. On a même lieu de s'étonner, que dans des Pais montagneux tel qu'est la Suisse, il n'arrive pas plus souvent de ces sortes d'accidens. C'est une bonté singulière de DIEU envers les pauvres Montagnards. Le mot Hébreux *Jibbol*, dont la racine est *nabal*, (*tomber s'érouler*) exprime parfaitement la nature de ces accidens, puisqu'en effet ils arrivent par la chute ou l'éroulement des rochers, des terres, & des arbres; espèce de Torrent sec, qui renverse tout ce qui se trouve à sa rencontre, & qui est causé par la destruction des fondemens minés insensiblement. C'est ainsi qu'une Montagne en tombant s'éboule, & qu'un rocher est transporté de sa place. Le mot *Bergschlipfen*, par où les Habitans des Alpes expriment la chute des Montagnes, répond parfaitement à l'expression que Job emploie, & que j'ai expliquée.

Mais les eaux minent aussi les pierres, les cailloux les plus durs, & les percent comme une

*Comme une montagne se détruit en tombant, & comme un rocher est arraché de sa place;*

*Comme les eaux cavent les pierres, & comme l'eau qui bat contre la terre, la consume peu à peu; c'est ainsi que vous perdez l'homme.*

tarière. Nous en avons des exemples dans ces Cailloux percés, qui s'appellent en Allemand *Kübelsteine*, & dont je parlerai ailleurs. Ovide connoissoit cet effet, (*lib. 4. de Ponto*: (1) *L'eau qui tombe goutte à goutte, perce les rochers; les anneaux s'usent en les portant, aussi-bien que le soc de la charrue à force de fendre la terre.* Et tout le monde connoit ce Précepte si salutaire pour la Jeunesse: (2) *L'eau creuse la pierre, non pas avec violence, mais en tombant sans cesse goutte à goutte. Ainsi l'on devient savant, non par un violent effort, mais par un travail souvent réitéré.* Ovide dit encore, (*L. I. de l'Art d'aimer*: (3) *Qu'y a-t-il de plus dur qu'un rocher, & de plus mou que l'eau? Cependant l'eau perce les rochers.* Et *Lucrece L. IV.* (4) *Il n'y a rien qu'on ne perce ou qu'on ne fasse tomber à la longue, quoiqu'on le frappe à petits coups. Ne voit-on pas l'eau même percer à la fin le rocher sur lequel elle tombe goutte à goutte?* Le mot Hébreu *scha-chaku* signifie proprement *froisser*: les eaux froissent, brisent, & réduisent les pierres en miettes; phrase parallèle à celle de *Lucrece*, *crebro tunditur ictu*. En effet, la chute de chaque goutte d'eau est bien peu de chose; cependant elle emporte à chaque fois quelque chose de la pierre, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement percée. Les *Septante* mettent *ἡ ὕδατος ἰσχυρὰ ὕδατα*, les eaux ont poli les pierres; à quoi s'accordent parfaitement la Raison & l'Expérience, car nous voyons que les pierres qui sont au fond des Rivières, & sur-tout des Torrens, ou qui se trouvent sous la gouttière des toits, ou lavées continuellement d'une eau coulante, se polissent peu à peu.

Si ceci arrive aux pierres les plus dures, à combien plus forte raison à la poussière de la terre, si elle est battue d'un débordement d'eau, puisqu'elle

(1) *Gutta cavat lapidem, consumitur annulus usu, Et teritur pressa vomer aduncus humo.*

(2) *Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpe cadendo. Sic studia crescunt non vi, sed sæpe studendo.*

(3) *Quid magis est durum saxo? quid mollius unda?*  
Tom. VI.

*Data tamen molli saxa cavantur aqua.*

(4) *Nam leniter quamvis, quod crebro tunditur ictu Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit. Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes Humoris, longo in spatio pertundere saxa?*



qu'elle est d'une foible consistance, & très facile à dissoudre & à broyer? J'en appelle encore ici à la Suisse, qui souffre de tems en tems de grands dommages par les inondations que causent les Torrens. Voyez encore *Hydrograph. Helvet.* p. 99. &c.

Que l'on compare l'Homme avec les pierres, ou même avec les mottes de terre; la délicatesse de son corps, dont la vie ne tient à rien, avec les Rochers les plus durs: l'on ne trouvera en lui que langueurs, dislocations, cavemens, dissolutions, débordemens, & corrosions. L'on admirera qu'une structure si délicate, qui se dissout sans cesse par les fluides, & qui périroit bientôt si elle ne se réparoit, puisse parvenir à quatre-vingts ans & même plus, &

qu'elle soit capable de conserver aussi longtems le sentiment & le mouvement. Il n'est besoin ici, ni d'une chute d'eau qui tombe sans cesse goutte à goutte, ni des inondations des Torrens; une seule goutte extravasée & arrêtée dans les membranes qui envelopent le Cerveau, suffit pour causer des convulsions, l'Apoplexie, & la mort même: il suffit d'une seule goutte arrêtée dans les tuyaux des os les plus solides, pour y causer la carie: la moindre rupture d'un vaisseau lymphatique, peut produire l'Hydropisie. Pour ne rien dire de la Phthisie, de la Gangrene, de la Peste, & d'une infinité d'autres Maladies, dont les principes très souvent viennent d'un rien, & aboutissent à une mort cruelle.

### JOB, Chap. XIV. vers. 22.

*Mais la chair pendant qu'elle est sur lui,  
a de la douleur, & son ame s'afflige  
tandis qu'elle est en lui.*

*Sa chair pendant qu'il vivra sera dans  
la douleur, & son ame déplorera el-  
le-même son état.*

C'est une Doctrine reçue aujourd'hui, & qui ne souffre point de difficulté, que les Sens dépendent de l'union de l'Ame & du Corps; que les impressions des objets extérieurs sont reçues par les Sens, mais portées de là au Cerveau & à l'Ame. Notre Corps donc n'étant jamais un moment libre des insultes extérieures, ni un moment en trêve & beaucoup moins en paix avec ses Ennemis, savoir l'Air & les autres Elé-

mens, le boire & le manger, le mouvement & le repos, le sommeil & l'insomnie, & enfin les remèdes; il est clair que l'Homme *a de la douleur*, aussi longtems que sa chair est sur lui. Ne voit-on pas en effet l'Homme balotté & agité par ses Passions, comme un Vaisseau par les ondes, tant que l'Ame est enfermée dans sa prison? Est-il donc étonnant que l'Ame s'afflige, tandis qu'elle est dans le Corps?

### JOB, Chap. XV. vers. 2.

*Un homme sage dans ses réponses, pro-  
ferera-t-il des opinions vaines, &  
remplira-t-il son ventre du vent d'O-  
rient?*

*Le sage doit-il dans ses réponses parler  
comme en l'air, & remplir son cœur  
d'une chaleur inconsiderée?*

Eliphas, exempt de calamités & de disgrâces, reprime le patient Job, & lui reproche par ces paroles métaphoriques, d'être vain dans ses sentimens, emporté dans ses passions, foible dans ses raisonnemens, & superflu dans ses discours; selon Coccejus, dans son *Commentaire sur Job*, p. 101.

L'Hébreu *daath ruach*, (opinion vaine) que Pineda (sur Job p. 627.) explique par *mucho de oydeme y sabio soy, y toto ayre*, est un tour de phrase élégant qui convient à ces grands parleurs, ces gens qui disent de petites choses en termes magnifiques, qui se vantent indiscrettement de leur propre Science, de cette Science qui enfle, 1. Cor. VIII. 1. & qui sont semblables au vent, lequel souffle d'abord avec

impétuosité, mais passe promptement & tombe tout à fait. Elle convient aussi à ces vains parleurs, qui sement du vent, & moissonnent des tempêtes, Os. VIII. 7.

L'autre expression d'Eliphas, *remplir son ventre du vent d'Orient*, est une métaphore, qui reçoit diverses interpretations. La Vulgate porte, *Implebit ardore stomachum suum*, (remplir son cœur d'une chaleur inconsiderée.) Par le mot *Beten*, *Ventre*, on ne doit pas tant entendre le bas-ventre proprement dit, ou l'estomac qui sert à la première coction des alimens, que le milieu de la capacité du corps, les entrailles, le cœur même, qui est le siège des affections de l'Ame. C'est dans ce sens qu'on prend ce qui est dit Prov. XVIII. 8. *Les paro-*  
les



les du cajoleur sont comme de ceux qui ne font pas semblant d'y toucher, mais elles descendent jusqu'au dedans du ventre. Les paroles de la langue double paroissent simples, mais elles pénètrent jusqu'au fond des entrailles. *וְהַיָּם בְּתוֹךְ קָרִים* pour *וְהַיָּם קָרִים* signifie communément & en général, vent d'Orient, lequel s'il tourne du côté du Midi, s'appelle Sud-Est, & s'il tourne du côté du Nord, il se nomme Nord-Est. Le vent qui souffle de l'Orient équinoxial, & celui qui se leve à l'Orient du Solstice d'hiver: les Grecs appellent l'un *Apeliotes*, & l'autre *Eurus*, (Pline L. II. c. 46.) Il faut remarquer, que ce vent d'Orient est fort chaud & fort brulant dans les Pais Orientaux, & qu'il est sur-tout contraire aux vignes. Le vent d'Orient gâte quelquefois les vignes, & brule les fruits, à moins qu'on ne les couvre, (Colum. L. V. c. 5.) C'est pourquoi aussi, Exod. XIV.

21. le vent d'Orient est appelé violent. Dans le Pais que Job habitoit, ce vent vient de Contrées seches, & souvent brulées par la chaleur, telles que la Perse, la Grande Tartarie sablonneuse, & la Chine. L'ardeur de ce vent est beaucoup moindre dans notre Europe, & elle l'est d'autant plus qu'il approche du Septentrion, passant par l'Archipel & par dessus les plus hautes Montagnes. Cette explication est favorable à la Vulgate, qui traduit *vent d'Orient* par *chaleur*. Que si par le *Ventre* nous entendons le Cœur même, le siege des Passions, le discours d'Eliphaz tend à empêcher Job de faire une Apologie trop aigre de lui-même, & de se faire des idées peu justes de la Providence: de peur que son Ami ne passe de la tranquillité au trouble, & que dans la chaleur de ses plaintes, il ne se laisse aller à l'audace & à l'arrogance.

## JOB, Chap. XV. vers. 7.

*Es-tu le premier homme né? As-tu été formé avant les montagnes?*

*Etes-vous le premier homme qui ait été créé? & avez-vous été formé avant les collines?*

DANS ces paroles adressées à Job, je m'arrête seulement à ce qui est de mon ressort, c'est à dire à l'âge des Montagnes, qu'Eliphaz fait remonter jusqu'à la Création, jusqu'au troisième jour, où les eaux qui sont au-dessous des Cieux furent rassemblées en un lieu, & que le sec parut, Gen. I. 9. Aussi-tôt que DIEU parla, & que par son ordre les couches de la Terre s'éleverent & les Montagnes parurent, les eaux qui auparavant l'environnoient, commencerent de couler dans ses cavités souterraines, & dans ses conduits les plus bas. Le Système de Burnet qui fait la Terre du premier Age toute unie, sans Montagnes, sans Vallées, & semblable à un œuf, est incompatible avec ces paroles d'Eliphaz, & ne peut se concilier avec l'hypothèse du plus sage des Rois, ou ce que dit la Sagesse elle-même, Prov. VIII. 22. 25. L'ÉTERNEL m'a possédée dès le commencement de sa voye, avant qu'il fit aucune de ses œuvres, dès jadis - - - J'ai été engendrée avant que les montagnes fussent assises, & avant les côteaux. Ou: Le SEIGNEUR m'a possédée au commencement de ses voyes, avant qu'il créât aucune chose, j'étois dès-lors - - - La pesante masse des montagnes n'étoit pas encore formée, j'étois enfantée avant les collines. Et Ps. XC. 1. 2. SEIGNEUR, tu nous

as été une retraite d'âge en âge. Avant que les montagnes fussent nées, & que tu eusses formé la Terre, même la Terre habitable, même d'éternité jusqu'en éternité, tu es le DIEU fort. Ou: SEIGNEUR, vous avez été notre refuge dans la suite de toutes les races. Avant que les montagnes eussent été faites, ou que la Terre eût été formée & tout l'Univers, vous êtes DIEU de toute éternité, & dans tous les siècles. J'ai déjà traité amplement ailleurs cette matière, & je crois avoir montré, que tous les Passages qui font mention des Montagnes, doivent s'entendre de celles de la première Terre, & non pas de celles de la seconde que nous habitons depuis le Déluge, lesquelles ont été formées par le Déluge même. Il y a donc eu des Montagnes de tout tems, à l'exception d'une seule année, ou de neuf mois; de sorte qu'elles peuvent bien être le symbole d'une longue durée. Il est fait mention Habac. III. 7. des montagnes de tout tems, & des côteaux des siècles. Les Montagnards du Pais des Grisons avoient coutume autrefois d'exprimer la durée de leurs Contrats, par ces paroles, *So lang Grund und Grat stehet*, (Autant que dureront les Montagnes.) Voy. Cluver. Geolog. p. 139. & mon Orograph. Helv. p. 107.



## JOB, Chap. XV. vers. 27.

*Parce que la graisse aura couvert tout son visage, & qu'il aura fait des plis sur sa panse.*

*La graisse a couvert tout son visage, & elle lui pend de tous côtés.*

**L**A Graisse est une liqueur huileuse, qui se ramasse en de petites vessies, & qui abonde surtout chez ceux qui vivent dans l'oisiveté & les plaisirs. C'est pourquoi les impies sont appelés gras, Pl. LXXVIII. 31. *Quand la colere de DIEU monta contre eux, & qu'il mit à mort les gras d'entre eux.* Ou: *Lorsque la colere de DIEU s'éleva contre eux, & qu'il tua les plus gras d'entre eux.* Ceux dont il est question étoient esclaves des voluptés, ils convoitoient avec ardeur les viandes & les mets d'Egypte, comme on le voit par le Passage parallele Nomb. XI. 33. *La chair étoit encore entre leurs dents, & n'étoit pas encore machée, lorsque la colere de L'ÉTERNEL s'embrasa contre eux.* Tels étoient les *Veaux gras*, les Soldats que l'Egypte entretenoit, Jer. XLVI. 21. Ces expressions, *la graisse aura couvert tout son visage*, qu'Eliphaz emploie pour censurer Job, sont paralleles à celles qu'on lit Pl. LXXIII. 8. *Les yeux*

*leur sortent de graisse.* Ou: *Leur iniquité est comme née de leur abondance & de leur graisse.* Par où l'on pourroit encore fort bien entendre, que la graisse des joues leur cache les yeux.

Ce qui suit, *& il aura fait des plis sur sa panse*, n'est pas si aisé à expliquer; car le mot Hébreu *casel*, auquel les Juifs modernes font signifier les flancs, est susceptible de plusieurs sens; *Aquila* met *λάρβας*; *Symmaque*, *φλας*; les *Septante*, *μυγες* & *μυγα*, les cuisses; & *S. Jérôme*, *latera*, les côtés. Le mot *phimab*, qu'on rend communément par *des plis de graisse*, a aussi plusieurs sens. Les *Septante* mettent *ποδωτομον*, & *Olympiodore*, *Diploides*. *L'opimus* des Latins & le *ωμελῆς* des Grecs, ont du rapport à l'Hébreu. En général, on entend par là un homme qui a beaucoup de ventre, qui est chargé de graisse, & dont les flancs forment des plis à force d'être gras. Voy. *Bochart* (*Hierozy.* P. I. L. II. c. 45. p. 506.)

## JOB, Chap. XV. vers. 33.

*On lui ravira son aigret comme à une vigne, & on lui fera tomber ses boutons comme à un olivier.*

*Il se flétrira comme la vigne tendre qui ne commençoit qu'à fleurir, & comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur.*

**L**ES Fleurs, selon les Botanistes modernes, servent à préparer le suc nourricier pour les jeunes embryons; c'est pourquoi elles tombent ordinairement d'elles-mêmes, lorsque les fruits grossissent. Mais s'il arrive qu'elles soient brûlées par l'ardeur du Soleil, ou trop amollies par les pluies, alors elles tombent avant que le fruit ait pris sa forme. C'est ce que les Orientaux expérimentent à l'égard de l'Olivier, les François, les Italiens, & les Suisses, à l'égard de la Vigne & des Arbres fruitiers. Ce symbole représente ceux qui vivent dans l'abon-

dance, & nageant dans les plaisirs, sont moissonnés à la fleur de leur âge, ou tombent dans les calamités. Eliphaz joint la Vigne à l'Olivier, qui fleurissent tous deux environ dans le même tems. *La Vigne fleurit au mois de Juin, & l'Olivier un peu plus tard*, (*Pline* L. XVI. c. 25.) Le passage suivant du même Auteur, L. XVII. c. 2. peut s'appliquer à notre Texte: *S'il arrive de grandes pluies quand les Pommiers sont en fleur, le fruit périt. Les pluies vers l'Equinoxe du Printemps sont très nuisibles aux Vignes & aux Oliviers.*



## JOB, Chap. XVI. vers. 13. 14.

*Ses archers m'ont environné; il me per-  
ce les reins, & ne m'épargne aucune-  
ment, & répand mon fiel par terre.*

*Il m'a brisé & fait playe sur playe; il a  
couru sur moi comme un homme puis-  
sant.*

*Il m'a environné des pointes de ses lan-  
ces; il m'en a percé les reins de tou-  
tes parts, il ne m'a point épargné,  
& il a répandu mes entrailles sur la  
terre.*

*Il m'a déchiré, il m'a fait playe sur playe;  
il est venu fondre sur moi comme un  
géant.*

*Voy. sur JOB, Chap. II. vers. 7. 8.*

## JOB, Chap. XVI. vers. 16.

*Mon visage est couvert de boue à force  
de pleurer, & l'ombre de la mort est  
sur mes paupieres.*

*Mon visage s'est bouffi à force de pleu-  
rer, & mes paupieres sont couver-  
tes de ténèbres.*

**J**Ob, dans une extrême affliction de corps & d'esprit, souffroit sans relâche les douleurs les plus cruelles. Sa tristesse augmentant la violence du mouvement des esprits dans les nerfs, & lui serrant le cœur, lui faisoit répandre un torrent de larmes, parce que les glandes lacrymales de ses yeux étoient comprimées. *Je me suis travaillé en mon gémissement, je baigne ma couche toutes les nuits, je trempe mon lit de larmes.* Ou: *Je me suis épuisé à force de soupirer: je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs: j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.* Il n'est donc pas étonnant que ses paupieres, ou plutôt ses yeux, fussent couverts de l'ombre de la mort. La Version Latine de Zurich porte *caligo*, & la Vulgate *caligare*, ce qui marque en particulier des yeux obscurcis par des taches; les Septante, ἐπὶ βλεφαροῖς μου ὁμίς; & d'autres Exemplaires ajoutent βαύρα, l'ombre de la mort est sur mes paupieres, ainsi que porte notre Version Française. La lymphe destinée à entretenir l'humeur aqueuse

dans les yeux, étant détournée dans les canaux sécrétoires & excrétoires, cette humeur aqueuse devoit s'épaissir & les yeux s'obscurcir, comme il arrive dans l'agonie par le défaut d'esprits animaux: or les Hébreux expriment parfaitement ces derniers instans de la vie par l'ombre de la mort. Mais ces expressions de Job, l'ombre de la mort est sur mes paupieres, peuvent s'entendre encore de cette façon: *Je porte la mort devant mes yeux.* On lit un endroit parallele à notre Texte, Chap. XVII. v. 7. *Mon œil est terni de dépit, ou de douleur; car on ne doit pas tant entendre ici la colere, qu'une tristesse amere causée par la douleur.* Voici comme le Psalmiste Royal s'exprime, Ps. XXXVIII. 11. *Mon cœur est extrêmement agité, ma force m'a abandonné & la clarté de mes yeux: même ils ne sont plus avec moi.* Ou: *Mon cœur est rempli de trouble, toute ma force m'a quitté, & même la lumière de mes yeux n'est plus avec moi.*

## JOB, Chap. XVII. vers. 14.

*J'ai crié à la fosse, Tu es mon pere; &  
aux vers, Vous êtes ma mere & ma  
sœur.*

*J'ai dit à la pourriture, Vous êtes mon  
pere; & aux vers, Vous êtes ma  
mere & ma sœur.*

**L**E mot *Schachath*, fosse, qu'on lit ici, se prend pour le Sepulcre; de même qu'au Chap. IX. 31. *Alors tu me plongerois dans une* Tom. VI.

*fosse; XXXIII. 18. Ainsi il le retire de la fosse.* Ou: *Pour tirer son ame de la corruption; XXXIII. 22. Son ame approche de la fosse,* T &



*Et sa vie est menacée des choses qui font mourir. Ou: Il se voit près de la corruption, Et sa vie est menacée d'une mort prochaine; Et v. 30. Il retire mon ame de la fosse; Ou: Il rappelle les ames de la corruption.* J'omets d'autres Passages, où ce mot se trouve employé dans le même sens. Celui de *Rimmah* ne marque pas proprement les Vers qui rongeoient Job tout vivant, & qui naissoient de la pourriture de ses ulcères; mais ceux auxquels son cadavre devoit être abandonné. Il se consideroit dans ses afflictions extrêmes, comme étant dans le cercueil; il souhaite la mort, la vie lui est à charge; & tandis qu'il vit encore, il envisage son état futur; il porte les yeux sur la Fosse, le Sepulcre qui devoit être son Père, & sur les Vers qui alloient être ses Sœurs & sa Mere. Il ne devoit

pas être l'Hôte de ces Vers si chéris, mais au contraire leur servir de nourriture. Il est certain que les Orientaux avoient coutume de donner le nom de Frere & de Sœur à ce qu'ils estimoient ou chérissoient. *Di à la Sagesse, tu es ma sœur; Et appelle la Prudence ta parente,* Prov. VII. 4. *Senèque (Hippol. Act. 2.)* fait dire à *Phedre* transportée d'un violent amour:

*Me vel sororem, Hippolyte, vel famulam voca.*

„ Mon cher Hippolyte, appelle-moi ta sœur, „ ou ta servante”. A l'égard des Vers, nous aurons occasion d'en parler plus au long, sur Job XXV. 6. où l'*Homme* est appelé un *Ver*.

### JOB, Chap. XVI. vers. 15.

- - - *Le souphre sera répandu sur son logis de plaisance.*

- - - *On répandra le souphre dans la maison.*

**L**E *Souphre* se prend tantôt dans un sens général pour l'élément, & chez les Philosophes pour le principal élément du feu & de la lumière: tantôt, comme ici, il est pris pour un Suc mineral & gras, que les Modernes disent être composé de terre, d'un sel acide, d'une matiere grasse & inflammable, & de quelque peu de particules métalliques. Mais ces expressions laconiques, *le souphre sera répandu dans sa maison*, n'ont pas le même sens chez tous les Interpretes. 1°. Quelques-uns prétendent que Bildad parle des calamités, qui par un juste jugement de DIEU tomberont sur les Impies, comme cette pluie de feu & de souphre que L'ÉTERNEL fit tomber des Cieux sur Sodome & Gomorrhe, Gen. XIX. 24. ou bien du feu de la foudre, qui n'est qu'un souphre subtil très violemment agité. *La foudre & les éclairs ont une odeur de souphre, & leur clarté même est sulphureuse,* (Plin. L. XXXV. c. 15.) Ce qu'on lit au Ps. XI. 6. a du rapport à notre Texte. *Il fera pleuvoir sur les méchants, des lacs, du feu & du souphre, & un vent de tempête sera la portion de leur breuvage. Ou: Il fera pleuvoir des pièges sur les pécheurs, & le feu & le souphre, & le vent impétueux des tempêtes sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage.* De même, les menaces qu'Ezechiel, XXXVIII. 22. fait contre Gog & Magog: *J'entrerais en jugement avec lui - - - & je ferai pleuvoir sur lui des pierres de grêle, du feu & du souphre.* Ainsi les Espagnols, quand ils en veulent à quelqu'un, souhaitent qu'un feu malin tombe sur sa tête, *mal fuego lo queme*; à quoi répond l'imprécation que les Allemands font, par la foudre. Mais il ne paroît pas qu'il soit question ici de tempête ni de foudre; car on lit dans le même verset, *On habi-*

*tera dans sa tente, sans qu'elle soit plus à lui. Ou: Les compagnons de celui qui n'est plus, habiteront dans sa maison.* Or personne ne peut habiter dans une maison détruite & consumée par le feu. 2°. Il y en a qui veulent que le souphre soit le symbole de la stérilité, & qui prétendent que Bildad a voulu dire par-là, que l'habitation de l'Impie deviendra déserte; à quoi se rapporte la menace qu'on lit Deuter. XXIX. 23. *Toute la terre de ce pays-là ne sera que souphre, que sel, & qu'embrasement; qu'elle ne sera point semée, & qu'elle ne fera rien germer, & que nulle herbe n'en sortira, telle que fut la subversion de Sodome &c.* Ou: *Voyant qu'il l'aura brûlée par le souphre & par un sel brûlant, de sorte qu'on n'y jettera plus aucune semence, & qu'elle ne poussera plus aucune verdure, & qu'il y aura renouvelé une image de la ruine de Sodome &c.* 3°. D'autres entendent par ces paroles, que la maison de l'Impie sera tellement abandonnée, qu'elle ne pourra plus être habitée; parce que l'odeur du souphre nuit à la plupart des animaux, & qu'elle est absolument contraire à la respiration. 4°. Le souphre, selon Philippe, doit être pris dans un sens allégorique, pour un avant-gout du feu de l'Enfer; en un mot, il veut que la conscience des impies sente le souphre & le feu. 5°. Le discours de Bildad, selon S. Thomas, est fondé sur une coutume des Anciens, qui pour marque d'une grande tristesse, brûloient diverses choses dont l'odeur étoit forte & puante, dans les funérailles des Peres de famille. 6°. Il y en a d'autres encore, qui prétendent que dans les funérailles des Princes & des Grands, l'on brûloit autrefois des parfums précieux, d'huile, de baume, & d'aromates, comme dans celles d'Asa 2 Chron. ou Paral. XVI. 14. *Et on le*  
con-



*coucha dans un lit qu'il avoit rempli de choses aromatiques, & d'épicerie mixtionnées par art de parfumeur, & on en brula sur lui une fort grande abondance; sans parler de plusieurs autres témoignages de l'Antiquité : mais que lorsqu'on jettoit du souphre sur le bucher, c'étoit une note d'infamie pour le mort, ainsi que le prétend *Cajetan*; qui néanmoins n'appuie cette opinion d'aucun témoignage des Anciens. 7°. Enfin le meilleur sentiment, selon moi, est de penser comme quelques-uns, que la maison de l'Impie, qui a dû être souillée par sa présence, doit être purifiée par le souphre, avant que de l'habiter, afin d'en chasser les Esprits malins. On employe le souphre dans les cérémonies religieuses, pour parfumer & purifier les maisons, (*Plin. L. XXXV. c. 15.*) *Ulysse* dans *Homere* (*Odyss. 22.*) se purifie avec du souphre, lui & toute sa maison, après avoir détruit les Prostituées qui la deshonoreroient. Non-seulement on parfumoit ainsi les maisons, mais plusieurs autres cho-*

ses encore, comme des œufs, des flambeaux, & des lits. On le voit à l'égard des œufs dans *Ovide L. II. de Arte* (1). Et dans *Apulée L. XI.* on trouve l'inauguration d'un Vaisseau construit en l'honneur d'*Isis* (2). C'est ainsi qu'aujourd'hui on a coutume de consacrer à tels ou tels Saints, les Vaisseaux des Princes Catholiques. Si par hasard il arrivoit qu'on vit quelque Ombre infernale, un Génie ou un Spectre, il falloit aussitôt une purification (3). *Medée* joignoit aussi le souphre aux autres Cérémonies magiques, pour guérir un Vieillard décrépît (4). Si, comme nous le présumons, *Bildad* a eu cet usage en vue, il s'ensuit que ces Cérémonies des anciens Grecs & Romains doivent leur être venues d'Orient, & des plus anciens Peuples d'Egypte & de Phénicie. Il en est de même de la coutume d'embaumer avec de la poix, qui est très ancienne, & même du tems des Patriarches.

(1) *Et veniat, quæ lastrat anus lectumque focumque, Præferat & tremula sulphur & ova manu.*

*Umbra venit, cuperent lastrari, si qua darentur Sulphura cum talis, & si foret humida laurus.*

*Juven. Sat. 2.*

(2) *Ibidem simulachris ritè dispositis, navem faberrimè factam, picturis micis Aegyptiorum circumseptus variegatam, summus sacerdos tæda lucida, & ova & sulphure, solennissimas preces de casto præfatus ore, quam purissimè purificatam, Dea veneravit dedicavitque.*

(4) *Bacchantum ritu, flagrantem circuit aras, Multifidasque facies in fossa sanguinis atræ Tingit, & infectas gemmis accendit in aris, Terque senem flamma, ter aqua, ter sulphure lastrat.*

(3) — — — *Quoties hinc talis ad illos*

## JOB, Chap. XIX. vers. 27.

*Mes reins se consomment dans mon sein. C'est-là l'esperance que j'ai, & qui reposera toujours dans mon cœur.*

*Voy. sur JOB, Chap. II. vers. 7. 8.*

## JOB, Chap. XX. vers. 8.

*Il s'en volera comme un songe, & on ne le trouvera plus; on le chassera loin, comme une rêverie de nuit.*

*Il s'évanouira comme un songe dont on a perdu le souvenir; & il disparaîtra comme un Fantôme de nuit.*

**L**A comparaison que fait *Sophar*, de la Vie de l'Homme à un Songe, ou à une Vision nocturne, est belle & parfaitement juste. Elle convient sur-tout à la félicité apparente des Méchans, qui naît & passe en un moment. Mais lorsqu'un Philosophe s'avise de vouloir expliquer la nature des Songes, peu s'en faut qu'il ne semble rêver lui-même. N'est-ce pas rêver en effet, que de philosopher sur l'essence propre de l'Âme & du Corps, & que d'employer toutes les forces de son génie pour donner une définition des pensées qui naissent en dormant? Si l'on ignore ce que c'est que les idées qui nais-

sent des impressions extérieures, & la manière dont elles se forment, comment raisonnera-t-on sur les images produites durant le sommeil? Qui est-ce qui sait de quelle couleur sont ces idées, si ce sont au regard de notre corps les images des objets, ou plutôt certains mouvemens des esprits & des fibres, auxquels répondent certaines pensées de l'Âme? Il est certain que les Songes varient, selon la diversité des tempéramens. Les Hommes qui ont beaucoup de sang, rêvent aux plaisirs de la table, au jeu, à la danse, & autres voluptés; les pituiteux rêvent à l'eau, à la pluie, aux rivières, & à la naviga-



tion; les Bilioux querellent; les Mélancoliques voyent des Spectres, des Esprits malins, & autres choses lugubres. Si le mouvement du sang ou du fluide nerveux est foible & lent, les songes s'évanouissent bientôt, & il n'en reste même aucun souvenir; s'il est fort, & si les impressions sont vives & profondes, alors les vestiges en sont plus durables, & souvent même ils restent toute la vie. Sophar semble avoir eu plutôt en vue la première espèce, que la seconde. Les Impies, de quelque classe qu'ils soient, peuvent fort bien être relégués dans cette Ile des Songes, dont *Lucien* donne la description L. II. En effet, la vie voluptueuse qu'ils mènent est une pure illusion, un jeu d'un moment. *L'esperance de l'impie périra*, Prov. X. 28. N'est-ce pas en effet un songe, une folie à un

Avare, que d'aimer des richesses, dont il ne recueillera aucun fruit, Ecclef. V. 10? que d'accumuler des choses, qui ne peuvent satisfaire son ame? Que de dire en lui-même: *Que ferai-je, car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai recueilli?* & après avoir rempli & comblé tous ses greniers, de se féliciter lui-même par ces flatteuses paroles: *Mon ame, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années: repose-toi, mange, boi, fais bonne chère*, Luc XII. 17. 18. 19. Enfin, toute la vie de l'Homme n'est-elle pas un songe? *Comme dans la multitude des songes, il y a des vanités, aussi y en a-t-il beaucoup dans la multitude des paroles. Où: Où il y a beaucoup de songes, il y a aussi beaucoup de vanité & des discours sans fin*, Ecclef. V. 6.

### JOB, Chap. XX. vers. 14.

*Ce qu'il mangera, se changera dans ses entrailles en un fiel d'Aspic.*

*Le pain qu'il mange se corrompra dans son estomac, & se changera en un fiel d'Aspic dans ses entrailles.*

L'Opinion de Sophar est, que les voluptés & toutes les délices criminelles paroissent aux Méchans plus douces que le miel, tandis qu'ils les goûtent; mais que dans la suite elles se changent en un fiel amer & même en un venin des plus acres, qui ronge continuellement leur conscience, & qui enfin les tue: de même que l'on peut aisément changer le Sucre, le Miel, & les choses les plus douces, en amertume & en fiel, dès qu'on en ôte les parties salines, acides & aiguës; & qu'on peut tirer du Sucre & du Miel même, un Esprit acide qui ronge le Fer. Écoutez le plus sage des Rois, Prov. XXIII. 31. *Ne regarde point le vin quand il se montre rouge, & quand il donne sa couleur en la coupe, & qu'il coule droit. Il mord par derrière comme un serpent, & pique comme un basilic. Ou: Ne regardez point le vin lorsqu'il paroît clair, lorsque sa couleur brille dans le verre: il entre agréablement, mais il mord à la fin comme un serpent, & il répand son venin comme un basilic.* Qu'on fasse l'application de ceci à toutes les autres voluptés criminelles.

Nous aurons peut-être ailleurs une occasion plus favorable de parler du Venin des Serpens, savoir s'il est contenu dans certaines petites vésicules sous les dents, ou s'il est seulement produit par l'agitation des esprits émus? J'avertirai seulement à l'occasion de notre Texte, que parmi les Interpretes, ceux-là se trompent qui mettent la Bile ou le Fiel des Serpens au nombre des

plus subtils Venins, quoique *Pline* grand Naturaliste soit de cet avis, L. XI. c. 37. Nous avons pour témoin du contraire *Severinus* (*de Viper.* p. 258.) qui n'a pas trouvé que du pain trempé dans le fiel d'un Serpent eût aucune mauvaise qualité. Nous avons même un témoin plus récent, je veux dire *Charas*, dans son *Anatomie de la Vipere*, p. 144. où en parlant de la Bile des Serpens, il assure bien qu'elle est très verte, acre, amère, & semblable à un Syrop cuit; mais il atteste, p. 174. qu'il a donné lui-même plusieurs fois jusqu'à 6, 10, 12 Vésicules de fiel de Vipere à des Chiens, des Chats, des Poules & des Pigeons, qui les ont avalés sans en avoir ressenti aucun mal. Il ajoute même, que ce Fiel versé sur les playes, les guérit en peu de tems, comme le plus excellent baume. Sophar ne dit point que la Bile des Serpens soit venimeuse; mais seulement, que les plaisirs que goûtent les Méchans, & qui leur semblent si doux, se changent bientôt au Fiel amer des Serpens. Mais quand même il auroit avancé que le Fiel des Serpens est un venin, la vérité de ceci dépendroit des expériences qu'il faudroit faire sur les Serpens d'Arabie & autres endroits de l'Orient, pour savoir si leur Fiel est venimeux; ce qui pourroit bien être, car il est certain que tous ces Animaux y sont plus venimeux qu'en Europe. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. I. c. 4. p. 24.)



## JOB, Chap. XX. vers. 16.

*Il sucera un venin d'Aspic, & la langue de la Vipere le tuera.*

*Il sucera la tête des Aspics, & la langue de la Vipere le tuera.*

Plusieurs choses méritent ici notre attention. Si l'on consulte les anciens Auteurs, l'on trouvera que le Venin des Serpens est dans leur tête, & nommément dans certaines petites vésicules qui sont sous leurs dents. Pline (L. XI) dit que les Aspics ont deux dents très longues, placées en-haut, l'une à droite, l'autre à gauche; & percées d'un petit trou, par où ces Animaux répandent leur venin: Elien, que les dents de l'Aspic, dont on a raison de dire que la piquure est mortelle, sont revêtues d'une espèce de peau ou membrane fort mince, qui étant comprimée lorsque l'Aspic mord, lâche & répand une liqueur venimeuse: Et Nicandre (in Theriacis) dit qu'ils ont quatre dents, couvertes d'une peau qui renferme le venin (1). Nous avons rapporté sur le v. 14. une autre opinion qu'avoient les Anciens, savoir, que le Fiel des Serpens est venimeux, & que le venin qu'ils répandent par la bouche, tire sa source de la Vésicule du fiel. Différens préjugés sur la Bile ont peut-être donné lieu à cette erreur; comme par exemple, que c'est un pur excrément, une liqueur extrêmement nuisible; qu'elle passe du corps à l'ame, & qu'elle y excite la colere (2). La Philosophie moderne au contraire place la Bile au premier rang des fluides qui non-seulement ne sont point dangereux, mais très utiles & très nécessaires; & à la préparation & séparation duquel la Rate, le Foye, & les autres parties nobles du bas-ventre contribuent chacune pour leur part. Il a déjà été montré ci-devant, que la Bile des Serpens n'est nullement venimeuse. L'idée qu'ont eu là-dessus les Anciens, a excité les Modernes à examiner la chose de plus près par la voye des expériences. Nous avons à cet égard deux célèbres Examineurs, Charas François, & Redi Italien. Le premier déclare que de plusieurs expériences qu'il a faites du Fiel des Serpens sur plusieurs Animaux, & sur lui-même, il n'y a rien trouvé qui fût dangereux. Le second au contraire assure que leur Fiel est très nuisible, & qu'une playe qu'on en frotte est toujours dangereuse. L'un & l'autre conviennent en ceci, que non-seulement le Fiel, & ce certain suc jaune, mais toutes les autres

parties du Serpent ne font aucun mal pris intérieurement. Il est certain que la morsure des Serpens n'est venimeuse que lorsqu'on les a mis en fureur à force de les harceler; d'où l'on peut conclurre que leur venin provient des esprits animaux émus & agités, lesquels passant de ces Animaux dans le sang de ceux qui en sont mordus, leur communiquent leur qualité venimeuse: mais nous n'avons point d'idée juste de cette force pénétrante de l'imagination. Seulement, l'expérience confirme que la chose est, & que la morsure d'un Chien, d'un Chat, & d'un Homme même, enragé, est souvent mortelle.

Au reste, ce que Sophar dit de la langue de la Vipere qui tue le méchant, ne doit pas non plus se prendre à la lettre; car la langue de cet Animal n'est pas capable de faire aucun mal, non pas même de piquer ou de blesser. Bochart explique ainsi la chose, dans son Hierozoicon: c'est que le Serpent, lorsqu'il est prêt à mordre, allonge sa langue & la rend pointue (3). Mais il est plus convenable de donner aux paroles de Sophar un sens allégorique, & de les appliquer à la langue méditante des Méchants, qui, pires que des Loups, des Serpens, & des Démons, se déchirent mutuellement par des injures & des calomnies.

Il ne nous reste plus qu'à examiner les noms des deux Animaux, dont il est fait mention dans notre Texte.

Le premier est nommé *Pethen*, qu'on traduit ordinairement par *Aspic*. Les Septante traduisent de même au vs. 14., & au vs. 16., *Dragon*, Espèce de Serpent, dont le venin est très acre, & pénètre d'abord jusqu'au cœur. Elien (L. IX. c. 61.) dit que leur poison est très subtil, & se répand très promptement par tout le corps (4). D'où est venu le proverbe, *δρυγα ἀσπίδος*, morsure d'Aspic, pour marquer une playe incurable. On peut lire encore là-dessus les témoignages d'Aristote (Hist. L. VIII. c. 29.) de Pline (L. VIII. c. 23.) d'Elien (L. I. c. 54. VI. c. 38.) où l'on voit entre autres, que les Aspics dont les Diadèmes des Rois d'Egypte étoient ornés, marquoient que leur Puissance étoit invincible. On peut croire que c'est pour

(1) Quatuor huic intra maxillæ concava dentes  
Radices fixere suas, quas juncta quibusdam  
Pelliculis tunica obducit, tristo unde venenum  
Effundit, si forte se approximet hosti.

(2) Cor sapit, & pulmo loquitur, fel commovent iras,  
Splen ridere facit, cogit amare jecur.

Et Horace L. I. Od. 13.  
Tom. VI.

*Peruens difficili bile tumet jecur.*

(3) - - - - Serpens corpus immensum trahit,  
Trisidamque linguam exertat, & quærens quibus  
Mortifera veniat.

Seneca in Medea. vs. 686.

(4) Ὁδύρατις ἰσὶ τὰ ἰζὺ ἀντὶς φέρουσαν, καὶ διὰ πύπτις ἀντὶς.



pour la même raison, que les vêtements, les Palais, les Navires, les Armes, & autres meubles des Empereurs de la Chine & du Japon, sont décorés de Dragons. La morsure de l'Aspic est la croix des Médecins, si l'on en croit *Phile* c. 59: (2) *La morsure de l'Aspic donne promptement la mort. En vain Galien voudroit-il y trouver du remède.* Selon *Galien* même, témoin oculaire, (*Theriac*. L. I. c. 8.) dans la Ville d'Alexandrie les Aspics faisoient l'office de Bourreaux: on les approchoit du sein des Criminels, qui en étant piqués mouroient sur le champ. On dit que les Aspics sont les plus grands Serpens qu'il y ait en Egypte. *Ammien*, L. XXII. dit que d'une infinité de Serpens que l'Egypte nourrit, l'Aspic est le plus grand & le plus beau, & que de lui-même il ne quitte jamais les eaux du Nil. *Nicandre* le fait de la longueur de six pieds: *Strabon*, L. XVII. tantôt d'un empan, & tantôt de près de six pieds, & *Elien* L. XVI. c. 39. dit que les Aspics d'Egypte sont de quatre coudées, & L. VI. c. 38., de cinq coudées; laquelle mesure de 5 coudées est aussi donnée aux Aspics de terre par *Aetius* (*Tetrab.* 4. *Serm.* 1. c. 21.) Sur quoi il faut remarquer en passant, qu'*Aetius*, *Avicenne* & d'autres, donnent à ces grands Serpens le nom de Dragons; or parmi ceux-ci il s'en trouve depuis 5 jusqu'à 30 coudées de long. C'est pour cela que plusieurs rendent le mot Hébreu *Pethen* par Dragon. Les Versions Syriacque & Arabe traduisent aussi de même, *Job* XX. 14. les *Septante* v. 16. & *Ps.* XCI. 13. le mot de אֲסִפִּי *Aspic* & celui de תַּנִּינִי Dragon, qui d'ailleurs semblent avoir de l'affinité, sont joints ensemble, comme synonymes. *Jonathan* emploie le pluriel אֲסִפִּי תַּנִּינִי du singulier אֲסִפִּי. Ces mots nous conduisent au mot Grec πύθων, *Python*, qui est le nom du grand Dragon tué sur le Parnasse par Apollon. *Strabon* L. IX., d'après *Ephore*, fait de ce Dragon un Homme, percé de fleches par Apollon. C'étoit, dit-il, un homme cruel, appelé *Python*, & surnommé le Dragon (1). *Apollonius* (*Argon.* L. III. v. 708.) & après lui *Suidas* au mot πύθων, nomment ce Brigand qui infestoit tout le Mont Parnasse, *Delphynes*; lequel exerçant ses brigandages dans la Phocide fut surnommé *Python* par

les Phéniciens, qui habitoient alors la Béotie. En effet, les Arabes appellent *Phattan*, un Homme séditieux, un Voleur, un Brigand, d'où les Poètes ensuite ont fait un Dragon. C'est de ce *Python*, que les Jeux Pythiens tirent leur nom, & que le surnom de *Python* a été donné à la Ville de Delphes, & à Apollon même, comme il paroît par ces mots de *Macrobe* (L. I. c. 20.): *Les Grecs racontent que le nom de Python fut donné à ce Dieu, parce qu'il avoit tué un Dragon.* Ceci sert à éclaircir le Passage des Act. XVI. 16. où il est parlé d'une Servante qui avoit un Esprit de *Python*, ou l'Esprit d'Apollon. De-là aussi les Grecs appelloient les Engastrimythes ou Ventriloques, *Euracées* & *Pythons*, selon *Plutarque* (*de Defectu Oraculorum*.) Que si l'on change la lettre p en w, l'on aura au lieu de *Pethen* ou *Python*, le *Weten*, *Weta*, des Arabes modernes, mots qui signifient un Serpent, selon *Meninzki* (*Lex.* p. 5534.) & qui ont aussi du rapport au mot *Eswed*, grand Serpent noir, Plur. *Eswid*, (p. 5725. 5735.) *Eswedani* (p. 5737.) *Eswedet*, femelle noire, (*Loc. cit.*)

Le nom du second Animal qu'on trouve dans le Texte, est *Epheb*, que plusieurs Interpretes rendent par *Aspic*, & d'autres par *Basilic*, Dragon, Serpent. Les Rabbins mêmes ne s'accordent point entre eux. *R. Salomon* met un Serpent brulant, ou le *Dipsade*, *Mardochee* & *Pomarius*, le *Basilic*; & *Kimchi*, un Serpent marqueté. Les meilleures raisons, sont celles qu'on allègue en faveur de la Vipere, que les Arabes modernes appellent *Ef-à*, *Ef-aw*, & les Persans *Má-ri ef-à*, *Ef-y*. (*Meninzk. Lex.* 4233. 5692. 5714.) On peut voir sur notre Texte le Commentaire de *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. III. c. 1. p. 358. c. 5. p. 380.) où l'on trouve encore d'autres raisons qui sont conclure pour la Vipere, lesquelles sont principalement appuyées sur les Ecrits des Arabes, & en particulier sur ceux d'*Avicenne*, qui nomme cet Animal *Alaphai*; ainsi qu'*Abenbitar* l'appelle *Ephe*; & *Alkazuin*, *Alephe*. D'ailleurs, ce que les Arabes racontent de l'*Ephe*, les Grecs, tels que *Dioscoride*, *Galien*, & *Nicandre*, le disent de l'*Echidne*. Voy. *Severinus* (*de Viper.* p. 292. 299. & *Charas* (*Exper. sur la Vipere.*)

(1) *ἄνθρωπος ἀσπίς, ὡς δὲ τὸν πύθωνα, ἐκτείνοντο οἱ ἀσπίδες.*

## JOB, Chap. XXII. vers. 12. 13. 14.

*DIEU n'est-il pas en-haut aux Cieux?*  
Regarde donc le sommet des étoiles,  
combien elles sont élevées.

*Et tu as dit: Qu'est-ce que le DIEU fort connoit? Jugera-t-il au travers des nuées obscures?*

*Ne considerez-vous point que DIEU est plus élevé que le Ciel, qu'il est beaucoup au dessus des astres?*

*Et vous dites: Que peut connoître DIEU? Il juge des choses comme au travers d'un voile.*



*Les nuées lui sont comme une cachette,  
il se promène sur le tour des Cieux.*

*Il est environné d'un nuage: il ne considère point ce qui se passe parmi nous,  
& il se promène dans le Ciel d'un pôle à l'autre.*

Job éprouvé ici, ce que nous voyons arriver à plusieurs, qui rendant à DIEU le Culte qui lui est dû, ont le chagrin de se voir taxer d'Hérésie, quoiqu'ils soient Orthodoxes, & malgré toutes leurs protestations.

Deux Points principaux, qui sont du ressort de la Philosophie & de la Théologie-naturelles, s'offrent ici à notre considération; savoir, la démonstration de la Toute-science & de la Toute-présence de DIEU, appuyée sur la Nature & sur la Raison; & ensuite, l'élevation des Etouilles.

C'est une très ancienne erreur des Payens, que de prétendre que DIEU réside au plus haut des Cieux, d'où il ne prend que peu ou point de part aux choses d'ici-bas, abandonnant ce soin à des Dieux subalternes qui sont comme ses Lieutenans. Voilà la principale source du Polythéisme. Il est hors de doute, que du tems de Job cette erreur étoit connue; puisqu'Eliphaz veut que son Ami s'en soit rendu coupable. D'ailleurs, si l'on considère le peu d'étendue de nos lumières, on sera porté à croire que cette fautive opinion est aussi ancienne que le Monde. Par-tout, dans toute la Nature, on voit les traces de la Divinité, quoiqu'il ne soit pas loin de nous, Act. XVII. 27: cependant il n'est pas facile à des génies bornés comme les nôtres, de concevoir un DIEU présent par-tout, dans toute l'étendue, la hauteur & la profondeur de la Terre & des Cieux; un Etre infini, qui n'est enfermé nulle-part, ni exclus d'aucun endroit. Ces obstacles néanmoins ne sont pas insurmontables. Mettons pour base, cette vérité fondamentale & invincible, qu'il faut éloigner de l'idée de DIEU, tout ce qui approche de la moindre imperfection; la Raison sur le champ nous conduira à son Immensité & à sa Toute-présence. Mais cette vérité, qui est le fondement de toute Religion, ne fauroit être comprise par ceux qui ne peuvent & ne veulent pas méditer, & qui aveuglés par leurs préjugés, ne font voir que corruption dans leur conduite, & qu'erreur dans leurs sentimens. Et plutôt à DIEU que nous-mêmes nous n'inculquassions pas ces sortes de préjugés à nos Enfants, en leur montrant DIEU dans le Ciel, comme s'il n'étoit pas sur la Terre! Mais la clémence infinie de cet Etre plein de bonté vient au secours de l'Homme, & pour rectifier la corruption de son esprit, il lui apprend sa

Toute-puissance dans la Révélation: Ne suis-je DIEU que de près, dit L'ÉTERNEL, & ne suis-je pas aussi DIEU de loin? Quelqu'un se pourra-t-il cacher dans quelques cachettes, que je ne voye point, dit L'ÉTERNEL? Ne remplis-je pas moi les Cieux & la Terre, dit L'ÉTERNEL? Ou: Ne suis-je DIEU que de près, dit le SEIGNEUR; ne le suis-je pas aussi de loin? Celui qui se cache, se dérobe-t-il à moi & ne le vois-je point, dit le SEIGNEUR? N'est-ce pas moi qui remplis le Ciel & la Terre, dit le SEIGNEUR? Jer. XXIII. 23. 24. Qui est-ce qui peut nier ceci, à moins que de n'avoir pas le sens-commun? Supposer que dans tout l'Univers il y ait un seul endroit où DIEU ne soit pas présent, & où il ne puisse pénétrer, c'est attribuer à cet Etre très parfait une imperfection, qui déroge à l'idée qu'on se forme de lui. Mais afin de tenir une route assurée parmi les écueils qui s'offrent dans cette matière, on doit prendre garde de ne pas se représenter un DIEU matériel, dont une partie est ici & l'autre là, celle-ci dans le Ciel & celle-là sur la Terre. Ces idées grossières sont incompatibles avec la Simplicité essentielle à cet Etre tout parfait, & d'où résulte l'Indivisibilité. Les anciens Egyptiens se figuroient DIEU seulement au Ciel, & c'est peut-être de chez eux qu'est venue aux autres Nations cette erreur capitale. Écoutons Eusebe (Præp. Evang. III. c. 3.) Voici les symboles des Dieux des Egyptiens: Ils appellent le Créateur ENEPH, & ils le représentent sous la figure d'un homme, dont la couleur est bleue, qui tient une Couronne & un Sceptre, & sur la tête duquel est une plume, pour signifier, que le Créateur ne se trouve pas aisément, & qu'il n'est vu de personne; & pour marquer en même tems, que c'est lui qui donne la vie, qui est Roi, & qui se transporte de tous côtés par un mouvement intelligible. Aristote, si c'est lui qui est l'Auteur du Livre de Mundo ad Alexandrum, est d'une opinion beaucoup plus sensée, plaçant le Dieu Souverain au Ciel, mais de façon que de là il pénètre par-tout (1). L'on remarque dans ce sentiment une erreur (la même qu'Eliphaz objecte à Job) jointe à une vérité, *Traversera-t-il à travers des nuées obscures? Les nuées lui sont comme une cachette, il se promène sur le tour, c'est à dire sur la plus haute sphere, des Cieux.* L'opi-

(1) Σωτὴρ μὲν γὰρ ὅλος ἀπὸ τοῦ ἐν ἑαυτῷ, καὶ ὡς ἐστὶν τῶν ἀποσπασθέντων κατὰ τοὺς τόπους τοῦ κόσμου συντεταγμένος, ὁ θεὸς ὁ μὴ ἀποχωρεῖ καὶ ἐκ τῶν ὅλων καὶ ἀπὸ τοῦ ὑπερκόσμου, ἀλλὰ διδόναι χάριτας ἀεὶ ὅπου, δι' ἧς καὶ τῶν πρὸς ἐκείνους εἶναι περιβλεπόμενοι μὴ ἐν ἀντιτάτῃ καὶ πρῶτον ἔχοντες ὡς ἐκείνους, ὅπως τε διὰ τὸ τοῦ ἀνθρώπου, καὶ κατὰ τὸν πᾶν τοῦ ἀποσπασθέντος καὶ τῶν συμπλέκοντων ἀναδιδόμενος ὁ θεός. Μάλιστα δὲ πᾶς αὐτῷ ὡς διδόναι, ἀπελευθερὶς τὰ πᾶσι τοῖς ὡς τῶν σῶμα. Καὶ ἐπι-

τα, τὸ μὴ ἐκείνους. Καὶ ἰσχυρῶς ἐστὶν ἀπὸ τῶν κατὰ ἡμᾶς τόπων. Διὰ γὰρ τὴν καὶ τὰ ἐν τῇ γῆς εἶναι ἐν ἀποσπασθέντι πλείονος τῶν ἐν τῇ γῆς ἀφελείας, ὥστε καὶ ἀκατάλληλα εἶναι καὶ πολλὰ μετὰ ταύτης, ὅ μὴ ἀλλὰ καὶ, καθόσον ἐπὶ πᾶσι διεικνίσθαι πέφυκε τὸ εἶναι, καὶ τὸ κατὰ ἡμᾶς ἀνάγκη συμβαίνει τὰ τε ἐπὶ τῆς γῆς, καὶ τὸ ἐγγὺς τε καὶ περὶ τῆς γῆς εἶναι μάλιστα δὲ καὶ ἔντοι ἀφελείας μεταλαμβάνοντα.



L'opinion de Pythagore est beaucoup plus saine que celle d'Aristote; voici comme la rapporte Cyrille d'Alexandrie (L. II. contre Julien.) DIEU est un; il n'est pas, comme le prétendent quelques-uns, indifférent sur les choses d'ici-bas, mais il est présent dans toute la circulation des choses humaines, il a l'œil sur toutes les générations, il gouverne tous les siècles, il est la lumière de ses vertus, le principe de ses ouvrages, & la clarté de tout ce qui reluit dans le Ciel; c'est le pere & l'ame de tous les Etres, c'est lui qui anime tout & qui donne le mouvement à tout. (1) Les Peres de la primitive Eglise rapportent quantité de témoignages semblables, pris de l'Antiquité Payenne: ils s'en servoient avec succès contre leurs Adversaires pour les combattre avec leurs propres armes. C'est ainsi qu'en ont usé Clement d'Alexandrie (Strom. L. V.) Cyrille d'Alexandrie, Eusebe, Lactance (L. VI. c. 24.) & Arrien (de dictis Epicteti L. I. c. 14.) Ce que Virgile dit dans ses Géorgiques, étoit sans doute un sentiment reçu des Payens: que Dieu pénètre le Ciel, la Terre & la Mer; que c'est lui qui donne la vie aux Hommes, aux Animaux, & à tout ce qui naît (2). Or que signifient ces paroles, sinon ce que dit Isaïe lui-même, LXVI. 1. Ainsi a dit L'ÉTERNEL: Les Cieux sont mon trône, & la Terre est le marchepied de mes pieds? S. Augustin (dans ses Confess. L. VII. c. 5.) compare avec assez de justesse l'Immensité de DIEU à la Mer, & le Monde à une Eponge enfoncée dans cette Mer: mais cette idée matérielle doit s'entendre avec prudence, & doit être pesée & rectifiée à la balance de la saine Philosophie. Je me représentois, dit-il, l'universalité des Créatures, & je me figurois une grande masse finie, & distinguée en différens genres; & vous, SEIGNEUR environnant de toutes parts cette masse, la pénétrant, mais infini en tout sens. De même que si une Mer sans bornes remplissoit seule tout l'espace, & qu'elle contiint une Eponge de quelque grandeur qu'on la suppose, mais pourtant finie, cette Eponge seroit partout imbibée de cette Mer: ainsi, disois-je, DIEU environne & remplit ses Créatures de son infinité; & je m'écriois, Tel est DIEU, telles sont les choses qu'il a créées, & telle est la manière dont il les environne & les remplit! Ce que dit Isidore (de summo Bono L. I. c. 1.) est aussi fort beau: Pour se former une juste idée de l'Immensité de DIEU, on doit se le représenter comme étant dans toutes cho-

ses, sans y être renfermé; hors de toutes choses, sans en être exclus; comme étant dans tout, pour contenir tout; & hors de tout, pour environner tout par l'immensité de sa grandeur qui n'a point de bornes. En établissant qu'il est hors des Créatures, il s'ensuit qu'il en est le Créateur; & en établissant qu'il est au dedans d'elles, il s'ensuit qu'il les gouverne toutes.

L'idée d'un Etre souverainement parfait renferme nécessairement la Toute-science. Car il ne peut pas être tel, s'il ne voit, s'il n'entend, s'il ne fait, & s'il ne comprend absolument tout. En un mot, la souveraine Perfection ne sauroit subsister avec la moindre ombre d'imperfection. Si donc DIEU est présent par-tout, s'il fait tout, rien ne peut arriver à son insu: un cheveu ne tombera point de notre tête, un passereau ne s'envolera point, sans la direction de ce Souverain Etre. Et de-là suit, pour tout Esprit raisonnable, cet important Article de la Religion, je veux dire la Providence, qui n'étoit pas inconnu aux Payens mêmes. Mais de même que ceux-ci, à cause de leurs différentes idées sur l'Immensité de DIEU, étoient partagés sur la Toute-science & la Toute-sagesse de la Providence; de même nous avons la douleur de voir de nos jours, des Platoniciens qui reconnoissent à la vérité une Providence divine pour ce qui regarde le Système entier du Monde, mais qui ne l'étendent point jusques aux plus petites choses qui se font ici-bas; & ce qui est bien plus déplorable encore, la plupart de ceux qui font profession d'être Chrétiens, nient manifestement par leur conduite le Dogme de la Providence. On trouve, à la vérité, dans l'Ecriture des Passages qui semblent, au premier coup d'œil, assigner des bornes à la Toute-présence & à la Toute-science de DIEU. Tel est celui qu'on lit Gen. XVIII. 21. où DIEU dit à Abraham: Je descendrai maintenant, & je verrai s'ils ont entièrement fait toutes les choses dont le cri est venu jusqu'à moi; & si cela n'est pas, je le saurai. Ou: Je descendrai donc, & je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri qui est venu jusqu'à moi, pour savoir si cela est ainsi, ou si cela n'est pas. Mais qui ne voit que c'est une façon de parler, prise de la fonction d'un Juge, qui se transporte sur les lieux pour prendre information du crime, & infliger ensuite au coupable la peine qu'il mérite? DIEU présent par-tout descend, non comme ignorant le crime des coupables, mais comme Juge déjà bien informé. Cette explica-

(1) J'ajoute ici ces beaux vers qu'un Théologien Payen nous a laissés sur Jupiter.

Ω βασιλεῦ, διὰ τῶν ἀσφάδων ἰσχυρὸν τοῦδε βῆμα,  
τοῦδε τοῦδε πόδες, ὁριεῖς ὑψηλὰς ὄχθας,  
καὶ πόντος, καὶ πᾶσι δόξω' ἑρμῆς ἱππὸς ἱππῆς.  
Ζεῦ κρῖναι, ἐκαστὸν ἑξ, κατὰ βῆμα, ὁρμηδύμῃ;  
Παντογύνην, ἀρχὴν πάντων, πᾶσιν τε τιμωρῆς.

&c. p. 112.

O Rex, isthac cuncta tuo sunt numine creta.  
Terra tua est, terraque immania culmina montes,  
Et mare, quaque fretu aërio cortina recepta.  
Indaperant, Saturni Juppiter, Elicui, Trux,  
Omnigenus, atque omnium principium, exitium omnium.

(2) - - - Deum ire per omnes  
Terrasque, tractusque maris, caelumque profundum.  
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,  
Quenique sibi tenes nascentem arcessere vitas.



plication est prouvée par le Texte même: car il falloit que DIEU eût déjà vu & entendu les desordres infames des habitans de Sodome, puisqu'il en étoit venu jusqu'à lui. Et quelle différence mettra-on à l'égard de DIEU, entre voir & ouïr? Ces façons de parler prises de l'ouïe & de la vue, & qui ne conviennent qu'aux Hommes, doivent s'entendre dans un sens figuré, quand il s'agit de DIEU. Que si quelque Payen eût lu le Passage ci-dessus allégué, & y eût ajouté foi sans autre examen, il seroit sans doute tombé dans la même erreur qu'Eliphaz impute injustement à Job; savoir, que DIEU, placé au haut des Cieux, ne se mêle aucunement des choses qui se font sur la Terre, qu'il juge au travers des nuées obscures, que les nuées lui sont comme une cachette, & qu'il se promène sur le tour des Cieux. Car tel est le caractère des Hommes: ils regardent comme non-existant, ce qui n'est pas visible à leurs yeux, & c'est ce même préjugé, qui nous empêche de reconnoître la Toute-présence de DIEU. Il y a dans S. Gregoire, un beau Passage sur cette matière. DIEU, dit-il, ne manifeste pas son essence à nos yeux, mais ses œuvres le font connoître; on le connoît dans ses œuvres, mais on ne sauroit le comprendre; il est présent par-tout, mais il ne peut pas être vu; on ne peut le voir, mais ses jugemens attestent sa présence; il s'offre à notre conception, mais il s'y couvre de nuages; enfin il nous arrête par les ténèbres de l'ignorance, mais il brille à notre esprit par les rayons de son amour. On peut dire, que les Hommes sont semblables à cet Oiseau qui se cachant la tête dans un buisson, croit être en sûreté & n'être pas aperçu du Chasseur: tandis que les perfections invisibles de DIEU, sa Puissance éternelle & sa Divinité, sont devenues visibles depuis la Création du Monde, par la connoissance que ses créatures nous en donnent, Rom. I. 20. Pour peu qu'on ouvre les yeux, on voit DIEU par-tout, & c'est peut-être ce qu'Homere avoit en vue, quand il donne des Dieux cette idée, qu'ils se laissent voir à tous les Hommes, mais qu'ils ne se manifestent qu'à ceux à qui il leur plaît de se révéler. C'est ainsi que Minerve se montra à Ulysse, Odyss. II. Elle s'approcha de lui sous la forme d'une grande & belle femme, habile en toute sorte de beaux ouvrages. Ulysse étoit à l'entrée de l'Etable, & il ne comprit point ce que ce pouvoit être; car les Dieux ne se donnent pas à connoître à tous les mortels. Sara, de même, ne connoissoit certainement pas la qualité des Hôtes qu'Abraham son Mari recevoit chez lui. Les nuages dont DIEU se couvre quelquefois à notre égard, sont d'une espèce que nul des hommes ne le peut voir, 1 Tim. VI. 16. Cependant il faut que nous sachions, que les té-

nèbres même ne cachent rien à DIEU, que la nuit resplendit comme le jour, & que les ténèbres lui sont autant que la lumière. Ou: Les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous, la nuit est aussi claire que le jour, & les ténèbres sont à votre égard comme la lumière du jour même. Nos yeux ne sont pas capables de supporter la splendeur & l'éclat de la Divinité, c'est pourquoi DIEU est en même tems caché & à découvert à nos yeux. Il met les ténèbres pour sa cachette: son Tabernacle est tout à l'entour de lui, assavoir les ténèbres d'eaux qui sont les nuées de l'air. Ou: Il a choisi sa retraite dans les ténèbres: il a sa tente tout autour de lui, & cette tente est l'eau ténébreuse des nuées de l'air. L'Homme demeure dans son ignorance naturelle, ou dans ses erreurs acquises, s'il ne réveille sans cesse les idées de DIEU qui sont en lui, & sur-tout s'il ne prend garde de ne point mesurer l'essence de la Divinité sur les lumières de sa Raison bornée & corrompue. C'est ainsi qu'on doit juger de la Théologie des Payens, sur l'article de la Providence. Les uns ne pouvoient s'imaginer un DIEU qui entendit, qui sûr, qui prévît, & qui dirigeât tout, & les autres, en lui attribuant une connoissance universelle, vouloient qu'il ne se mêlât point de certaines petites choses qui arrivent sur la Terre. C'est de cette dernière espèce d'Athéisme subtil, dont Eliphaz accuse Job, en ces termes: DIEU se promène sur le tour des Cieux. C'est aussi de cette erreur qu'étoient atteints ces Anciens de la Maison d'Israel, qui disoient, L'ÉTERNEL ne nous voit point; L'ÉTERNEL a abandonné le pays. Enfin, c'est ce que pensoit Epicure même (1): Les Dieux négligent les petites choses, & ne s'embarassent gueres du champ ou de la vigne de chaque Particulier.

Notre Version Latine traduit l'Hébreu *chug schamajim* par *Sphæra cœlestis*, la Sphere celeste; la Vulgate, par *Cardines coeli*, les deux Poles du Ciel; & les Septante, par *ἵππος ὕψους*, le tour des Cieux. On peut fort bien employer dans la Traduction de cet endroit, & la Sphere, & les Poles, & l'expliquer ainsi: que DIEU agit continuellement, en faisant tourner la Sphere supérieure du Ciel sur ses gonds, ses Poles, son axe; & que les Spheres inférieures des Planètes suivent le mouvement de ce premier Mobile. C'étoit-là le Système des anciens Philosophes, qui ne faisoient mention, ou que du Pole Septentrional, lequel ne nous est jamais caché; ou bien de deux, savoir le Boréal & l'Austral, auxquels *Stace* (*Thebaid.* L. XXII.) en ajoute deux autres, l'Oriental & l'Occidental (2). Ce sont-là les quatre Points cardinaux du Monde, dont il est fait mention, Matth. XXIV. 31. Et il enverra ses Anges qui rassembleront ses Elus des

(1) *At enim minora Dii negligunt, neque ocellis singulorum, nec viculis persequuntur.*

Apud Cic. III. de Nat. Deor.

(2) *Limex uterque Poli, quem Sol emissus Eoo*  
Tom. VI.

*Cardine, quem portu vergens prospectat Ibero,*  
*Quasque procul terras obliquo sydère tangit*  
*Eurus, aut Boreas gelidus; madidæve tepentes*  
*Ignis Noti.*



des quatre coins du Monde, depuis une extrémité du Ciel jusqu'à l'autre. On peut voir au bas de la page, de quelle manière un Poète Payen, & un Poète Chrétien, expriment ce travail perpétuel de DIEU, si l'on peut donner ce nom à un simple effet de sa volonté (1). Que l'on consulte la Raison: si DIEU, par sa Sagesse infinie & sa Toute-puissance, a formé l'enceinte des Cieux, & s'il a placé lui-même chaque Planète dans son Orbe elliptique, d'où aucune d'elles ne s'écarte jamais; il ne peut ignorer le centre & les poles de ces mouvemens admirables. On peut donc dire que DIEU voit tout, tant au dehors qu'au dedans; que du centre de l'Univers, il regarde de tous côtés; & que se promenant sur la sphere ou le tour des Cieux, ses regards pénètrent jusqu'au centre.

Il nous reste à examiner ces deux endroits du v. 12. *gobhab schamajim*, la hauteur des Cieux, selon les Septante *τὰ ὑψῶς*; & *rosch chochabbim*, le sommet des Etoiles, combien elles sont élevées. Par le mot *chochabbim*, on peut entendre tant les Etoiles fixes que les Planètes, qui en effet nous persuadent visiblement de la présence d'un DIEU tout-puissant & tout-façon, qui a créé ces Corps lumineux & opaques, Gen. I. 16. & que c'est lui qui commande au Soleil, à la Lune, aux Etoiles, & à toute l'Armée des Cieux, Deut. IV. 19. & qui tient les Etoiles sous son cachet, ou qui tient les Etoiles enfermées comme sous le sceau, Job IX. 7: de sorte que c'est par droit de création, de conservation, & de direction, que tous ces Corps de l'Univers sont appelés les Etoiles de DIEU, Isaïe XIV. 13. & qu'ils sont invités à louer le SEIGNEUR, Pl. CXLVIII. 3. savoir, par la bouche de ceux qui les habitent, quand ils regardent les Cieux, l'ouvrage de ses mains, la Lune & les Etoiles qu'il a agencées, Pl. VIII. 4. Si, à l'exemple d'Eliphas, nous considérons la hauteur immense des Etoiles, & que nous la calculions suivant les principes des Mathématiciens modernes; nous nous sentirons d'autant plus portés à louer le souverain Créateur, & nous ne pourrions nous empêcher de nous écrier avec le Psalmiste: Notre SEIGNEUR est grand & de grande puissance; son intelligence est infinie. Ou: Notre SEI-

GNEUR est vraiment grand; sa puissance est infinie, & sa sagesse n'a point de bornes. Les idées vulgaires, & les préjugés dont nous sommes imbus dans l'enfance, diminuent tellement la grandeur de ces objets, que le commun peuple se représente le Soleil & la Lune pas plus grands que le fond d'un tonneau; & peu s'en faut même que des Théologiens, Orthodoxes d'ailleurs, mais peu Géomètres, ne traitent de ridicules les Mathématiciens, lorsqu'ils osent s'élever jusqu'ou la démonstration les conduit. Prenons pour guide Mr. Huygens, ce subtil Hollandois, & considérons, d'après son *Cosmotheor.* p. 123. le système & la grandeur du Monde Solaire, dans lequel la Terre n'est que comme un point, & nous comme de petits vermiculeaux. Qu'on trace un plan d'une figure circulaire ou elliptique, dont le diamètre soit de 360 pieds; le Cercle extérieur représentera l'orbite de Saturne, dans lequel il faut placer cette Planète qui est la plus haute de toutes, avec ces cinq Satellites; au-dessous, Jupiter avec ses quatre Satellites; ensuite Mars, & ainsi des autres Planètes, jusqu'au centre, qu'occupe le Soleil; le tout dans la proportion qu'assignent les Astronomes modernes. L'on trouvera pour le grand Orbe de la Terre, que nous parcourons dans l'espace d'un an, un diamètre de 36 pieds; & cette même Terre sur laquelle nous sommes si au large, ne paroitra, étant vue du Soleil, que comme un grain de millet; & la Lune comme un point, dans un petit Cercle de deux pouces. Car la Terre sera distante du Soleil de 12000 diamètres ou 17000000 milles d'Allemagne. Si l'on mesure cette distance par la vitesse d'un boulet de canon, qui parcourt 100 toises dans l'espace d'une seconde, l'on trouvera qu'il lui faudroit 25 ans pour arriver de la Terre au Soleil, 125 à Jupiter, & 250 à Saturne. Mr. Huygens fait ce Calcul à l'imitation d'Hésiode, qui mesure la hauteur du Ciel & la profondeur du Tartare par la chute d'une enclume, & donne à celle-ci 10 jours pour parvenir du Ciel en Terre, & autant jusqu'au Tartare. Quoique ce Calcul, comparé à celui de Mr. Huygens, ne doive presque être considéré que comme un rien, il trouvera néanmoins des incrédules, parmi les Gens de Lettres qui ne sont point Mathématiciens.

Mais

(1) O magna parent natura Deum,  
Tuque igniferi cito rector Olympi,  
Qui sparsa cito sidera mundo  
Curruque vagos raptis astrorum,  
Celerique polos cardine versas;  
Cur tibi tanta est cura perennes  
Agitare vias aetheris alti?  
Qui tanta regis, sub quo vasti  
Pondera mundi librata suos  
Ducunt orbés, hominum nimirum  
Securus ades, non sollicitus  
Prodesse bonis, nocuisse malis.

Senec. Hippol. Act. 3.

O stelliferi conditor orbis,  
Qui perpetuo nixus solio,

Rapida cælum turbine versas,  
Laganteque pati sidera cogis,  
Omnia certo fine gubernans,  
Hominum solos respicis altus.  
Merito rector cohibere modo.  
Nam cur tantas lubrica versat  
Fortuna vias? - - -  
O jam miseris respice terras,  
Quisquis rerum sœdera nectis?  
Operis tanti pars non vilis  
Homines, quatinus fortuna salo.  
Rapidos rector comprime fluctus,  
Et quo cælum regis immensum,  
Firma stabiliis sœdere terras.

Boëth. de Consol. Metr. 5.



Mais ce Calcul que nous avons donné, n'est qu'un rien non plus, si on le compare à la distance des Etoiles fixes; car comme celles-ci ne changent ni de situation ni de grandeur, & qu'elles nous paroissent toujours les mêmes, dans quelque point du grand Orbe que nous nous trouvions placés avec la Terre qui nous porte; il s'ensuit que cet Orbe même tout entier n'est qu'un point en comparaison de la distance immense des Etoiles fixes. Tous les Astronomes modernes, j'entends les partisans de Copernic, s'accordent en ceci, savoir, que les Etoiles fixes sont autant de Soleils, placés non pas dans une même Sphère ou périphérie, mais les uns au-dessus des autres, de sorte qu'il y a peut-être de ces Etoiles qui sont autant distantes de l'Etoile fixe la plus proche de nous, que celle-ci l'est du Soleil. Mr. Huygens voulant essayer de déterminer, s'il étoit possible, cette distance des Etoiles fixes, imagina de laisser à un tuyau de douze pieds une ouverture qui réduisit le Soleil à la grandeur de l'Etoile *Sirius*, & cette ouverture se trouva de  $\frac{1}{2}$  de ligne, ou  $\frac{1}{4}$  de pouce. De cette manière, la partie du Soleil qui donne la grandeur appa-

rente de cette Etoile, sera au diamètre du Soleil même comme 1 à 152 de  $\frac{1}{16}$ , ou, comme 1 à 27664. Or la grandeur du diamètre de la lumière diminuant en raison de la distance, l'Etoile *Sirius*, prise de la même grandeur que le Soleil, sera 27664 fois plus éloignée de la Terre que le Soleil, & le boulet de canon dont nous avons parlé emploiera 25 fois 27664, ou 691600 ans, pour parvenir du Soleil à *Sirius*. Qu'on juge à présent de la distance des autres Etoiles, qui sont autant au-dessus de *Sirius*, que celle-ci est au-dessus du Soleil. Malgré le Calcul que nous venons de donner, nous laissons indécise la question qu'on lit Ecclésiast. I. 3. *Qui a mesuré la hauteur du Ciel, l'étendue de la Terre, la profondeur de la Mer? Qui a pénétré la sagesse de DIEU, laquelle précède toutes choses?* Mr. Huygens & tous les Astronomes avoueront que ce Calcul, quoique fondé, n'est pas tellement certain, qu'il ne laisse des doutes; & les uns & les autres saisis d'étonnement admireront cette élévation immense des Etoiles, & la profondeur de la Sagesse de DIEU.

### JOB, Chap. XXIII. vers. 8. 9.

*Voilà si je vais en avant, il n'y est pas;  
si je vais en arrière, je ne l'y apper-  
cevrai point.*

*Si je le fais être (1) à gauche, je ne l'y  
vois point encore; il se cache à droi-  
te, & je ne l'y vois point.*

*Mais que ferai-je? Si je vais en Orient,  
il ne paroît point; si je vais en Occi-  
dent, je ne l'aperçois point.*

*Si je tourne à gauche, je ne puis l'at-  
teindre; si je vais à droite, je ne le  
verrai point.*

(1) *A gauche*, c'est à dire au Septentrion; *à droite*, au Midi.

**L'**Explication mystique de ce Texte, selon *Coccejus*, célèbre Théologien, est en substance, que DIEU étoit caché aux Fidéles de l'Ancien Testament, & comme envelopé sous la Loi charnelle; & qu'ainsi Job étoit embarrassé à trouver ces grandes promesses faites à Abraham, & à se les appliquer dans son état malheureux. Je laisse ces sortes d'explications à ceux qui sont chargés de l'instruction de la Jeunesse, ou du soin des Ames; & je vais seulement chercher dans les paroles de Job, des vestiges de ce que la Tradition a de plus ancien sur les quatre Points cardinaux du Monde.

Le mot Hébreu *kadem*, (*en avant*) veut dire l'Orient; *achor*, (*en arrière*) signifie l'Occident; *jamin*, (*à droite*) le Midi; *smol*, (*à gauche*) le Septentrion. C'est ainsi que l'expliquent les Rabbins, de même que les Docteurs Chrétiens. Mais il n'y a personne qui ne sache que ces Points changent, suivant que l'on se tourne, soit au Midi, à l'Orient, ou à l'Occident: c'est pourquoi l'on doit chercher la raison pour laquelle Job entend par *kadem* l'Orient. Les Juifs la trouvent dans un ancien usa-

ge, tant de ceux de leur propre Nation, que des Arabes & autres Peuples Orientaux, lesquels pour prier se tournoient vers l'Orient; ce que plusieurs Payens pratiquoient aussi, & sur-tout ceux qui adoroient le Soleil. On fait que les Chrétiens de la primitive Eglise bâtissoient les Temples, de façon que le Chœur regardoit toujours l'Orient. C'est sur ce fondement qu'est appuyée l'opinion de quelques-uns, qui prétendent que l'Enfer est à gauche, c'est à dire au Septentrion, où doivent être placés les *Boucs*: *Il placera les Boucs à sa gauche*, Matth. XXV. 23. Job semble avoir eu la même idée, XXVI. 6. lorsqu'il dit: *L'Abîme est nud devant lui, & le Gouffre n'a point de couverture*. Ou: *L'Enfer est nud devant ses yeux, & l'Abîme n'a point de voile pour se couvrir devant lui*. Car il ajoute immédiatement après, vers. 7: *Il étend l'Aquilon sur le vuide*. C'est ainsi que S. Jerome explique le Passage de l'Ecclésiastiq. XI. 3. *Si l'arbre tombe au Midi, c'est à dire vers le Ciel, ou au Septentrion, c'est à dire vers l'Enfer, en quelque lieu qu'il sera tombé, il y demeurera*. Plusieurs Interpretes en-



tendent de la même manière ce qu'on lit dans Zach. XIV. 4. *La montagne des Oliviers sera fendue par le milieu, la moitié des Gentils auxquels la parole de JESUS-CHRIST est prêchée, la moitié de la Montagne se retirera vers l'Aquilon, vers l'Enfer, & l'autre moitié vers le Midi, vers le Ciel.* On explique encore de même le Passage de Jer. I. 14. *Le mal se découvrira du côté de l'Aquilon, sur tous les habitans de ce pais; & IV. 6. Je m'en vais faire venir le mal, & une grande calamité de l'Aquilon.* Ou: *Je ferai venir de l'Aquilon un mal horrible, & un grand ravage.* Ils ajoutent, que les Turcs en priant regardent le Midi, les Juifs l'Occident, les Chrétiens l'Orient; mais qu'il n'y a point de Nation qui regarde le Septentrion. Si quelque Incrédu-

le trouve par hazard que c'est mal placer l'Enfer, que de le mettre dans les Régions glacées du Septentrion, il n'a, pour lever ses doutes, qu'à aller en Pèlerinage en Islande, où il verra le Mont Hecla vomir des flâmes, & où il entendra des mugissemens que l'air agité par le feu forme dans les cavernes souterraines, & que les superstitieux prennent pour les cris de ceux qui sont dans l'Enfer, ou tout au moins dans le Purgatoire. Mais quand on lâche ainsi la bride à son imagination, on ne peut manquer de donner à gauche; & de conjectures en conjectures, il est aisé de tomber dans l'erreur. La première opinion que j'ai rapportée, sur les quatre Points cardinaux, peut être admise, comme étant exempte de danger & d'inconvénient. Voyez *Wilkins Vertheid. Copernic. P. II. p. m. 30.*

### JOB, Chap. XXIII. vers. 10.

*Quand il aura connu le train que j'ai suivi, & qu'il m'aura éprouvé, je sortirai comme l'or.*

*Mais il connoit lui-même ma voye, & il m'éprouve, comme l'or qui passe par le feu.*

JOB étoit entièrement persuadé que ses calamités n'avoient pour fin que la Gloire de DIEU & son propre salut, auquel il aspirait. L'ÉTERNEL connoit la voye des Justes, Ps. I. 16. Il pénètre leurs plus secrètes pensées, & les dirige selon sa justice & sa bonté. Les Fideles, à la vérité, sont très souvent obligés d'essuyer mille affreuses tempêtes, parmi lesquelles ils découvrent à peine le DIEU qu'ils cherchent: mais ce DIEU les connoit, & dirige lui-même leurs pas. La persuasion d'une Providence infiniment sage, excite merveilleusement dans les Fideles cette confiance en DIEU, laquelle fait marcher avec assurance, comme Abraham, qui par la foi obéit en s'en allant dans la terre qu'il devoit recevoir pour héritage, & qui partit sans savoir où il alloit, Hébr. XI. 8.

La comparaison qu'on trouve ici & ailleurs, de l'épreuve des Fideles avec celle de l'Or ou de l'Argent, est parfaitement belle. On la trouve aussi Prov. XVII. 3. XXVII. 21. *Le fourneau est pour éprouver l'argent, & le creuset est pour l'or: mais L'ÉTERNEL éprouve les cœurs.* Ou: *Comme l'argent s'éprouve par le feu, & l'or dans le creuset; ainsi le SEIGNEUR éprouve les cœurs.* Zach. XIII. 9. *Et j'amènerai la troisième partie au feu, & je les affinerai comme on affine l'argent, & je les éprouverai comme on éprouve l'or.* Sap. III. 6. *Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, il les a reçus comme une hostie d'holocauste.* Ecclésiastiq. II. 5. *Car l'or & l'argent s'épurent par le feu; mais les hommes que DIEU veut recevoir au nombre des siens, s'éprouvent dans le fourneau de l'humiliation.* Et Ps. LXVI. 10. *Car, ô DIEU, tu nous as fondé, tu nous as affiné, comme on affine l'argent.* Ou: *Car*

*vous nous avez éprouvés, ô DIEU, vous nous avez éprouvés par le feu, ainsi qu'on éprouve l'argent.*

Il y a plusieurs manières d'éprouver l'Or, mais toutes n'ont pas le même degré de certitude. La plus courte & la plus prompte, est celle qui se fait par la Pierre de touche. Il y en a une autre appuyée sur les principes de la Mécanique, qui se fait en le pesant dans l'eau, & par laquelle Archimède, ayant découvert l'Argent mêlé frauduleusement avec l'Or dans la Couronne du Roi, ravi d'avoir trouvé cette invention si subtile, se mit à sauter de joye dans le Bain où il étoit, en s'écriant, *εὕρισκα, Je l'ai trouvé!* Mais les épreuves les plus utiles, sont celles qui se font par l'Eau-régale & par le Feu: deux voyes, dont l'une est humide, & l'autre sèche. Nous allons dire là-dessus, en deux mots, ce qui convient à notre sujet. Il est bon premièrement de savoir que l'Or, ce Roi de la Terre, est le plus pesant de tous les corps qui soient connus jusqu'ici; se précipitant au fond de l'Argent-vif, & étant composé de particules d'une espèce particulière, qui se joignent réciproquement de très près, & qui diffèrent essentiellement de celles de l'Argent, du Plomb, ou des autres Métaux, savoir, par la grandeur, la figure & le poids, de la même manière que diffèrent entre eux les Elémens mêmes: considération, qui seule fait voir le vuide de l'Alchymie, & l'impossibilité de changer les autres Métaux en celui-ci. La voye humide d'éprouver l'Or, consiste en ce que l'Eau-Régale, ou l'Esprit de Sel, qui est son Menstrue ou Dissolvant propre, dissout l'Or sans toucher à l'Argent; de sorte que d'une masse d'Or & d'Argent, l'Or par le moyen de ce Menstrue se résout en parties invisibles, & l'Argent



gent se précipite au fond comme de la poudre. Cette même Eau-Régale impregnée de l'Or, & exposée au feu de sable, passe par la Retorte, & laisse le métal dans la Cucurbite, sa pesanteur l'empêchant de s'évaporer. Si l'on veut séparer l'Argent, l'on prend de l'Eau-forte ou de l'Esprit de Nitre, qui dissout l'Argent sans toucher à l'Or, lequel se précipite au fond en poudre noire. Je pourrois, si les bornes de cet Ouvrage le permettoient, agiter ici la question, Pourquoi l'Eau-Régale dissout l'Or sans toucher à l'Argent, & pourquoi l'Eau-forte dissout l'Argent sans toucher à l'Or? Jusqu'ici l'on a cru que les pores de l'Or étoient plus petits que ceux de l'Argent, & que c'étoit ce qui le rendoit spécifiquement plus pesant. Mais Mr. *Homborg* (*Mémoire de l'Acad. des Scienc.* 1711. p. 78.) pense au contraire que les pores de l'Or sont plus grands, mais que les particules en sont plus grosses que celles de l'Argent. Ce qui a donné lieu à cet habile Chymiste de penser ainsi, c'est que les Expériences prouvent que les particules solides de l'Esprit de Sel sont plus grandes & plus épaisses que celles de l'Esprit de Nitre; d'où il suit qu'elles ne peuvent pénétrer que par des pores spécifiquement plus grands. Ajoutez, que les particules acides du Nitre ne pénètrent pas seulement l'Argent, mais aussi l'Or; & qu'au contraire, les particules du Sel ne pénètrent que l'Or. Le Livre de Job ne contient rien qui puisse nous faire juger, si cette voye humide d'éprouver les Métaux lui étoit connue. On peut conjecturer au contraire, qu'il ne connoissoit que la voye sèche, parce que c'est la seule dont il est fait mention dans les Passages que j'ai cités. Le Feu, cet Elément dévorant que l'on trouve par-tout, pénétre par ses particules aiguës & mues d'une vitesse extrême, les corps

les plus solides, & l'Or par conséquent, qu'il met en fusion: mais lorsqu'on augmente le degré de chaleur, sur-tout dans un Creuset, il chasse d'une masse composée de differens corps, les particules des autres Métaux, & ne laisse que le pur Or, qui résiste au feu: j'entens le feu commun, & non pas le feu solaire, qui concentré par les Miroirs ardents de Mr. *Tschirnhaus*, vitrifie l'Or & diminue son poids. La raison de ceci est, que le feu commun, de bois ou de charbon, étant composé de parties plus grossières, ne peut rompre la liaison étroite du Soufre métallique & du Mercure qui constituent l'Or; & qu'il n'y a que le feu solaire, beaucoup plus subtil, qui en puisse venir à bout. Voyez les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, 1707. p. 42. On a coutume, pour éprouver l'Or, d'y ajouter du Plomb & de l'Antimoine, à quoi l'on peut fort bien, dans un sens mystique, comparer nos Affections vicieuses, qui ont besoin d'être purifiées par le feu des tentations & des afflictions, pour qu'il ne demeure que l'Or pur de la Foi sincère, & de la Confiance en DIEU. De même que l'Or qui a été une fois dissout & purifié par le feu solaire, ne peut pas être mis en fusion par le feu commun, si facilement que lorsqu'il n'a passé que par l'épreuve ordinaire du Creuset & de la Coupelle, qui lui laisse les pores plus grands; (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1702. p. 145.) de même Job, qui avoit soutenu l'épreuve immédiate du feu divin, étoit devenu par-là plus dur que l'Or, & que le Fer qui a passé par la Forge, & se trouvoit invincible à toutes les tentations. *Mon pied a tenu son chemin; j'ai gardé son chemin, & je ne m'en suis point détourné. Ou: Mon pied a suivi ses traces; j'ai gardé sa voye, & je ne m'en suis point détourné, Job XXIII. 11.*

### JOB, Chap. XXIV. vers. 5.

*Voilà, ce sont des Anes sauvages dans le désert; ils sortent pour faire leur ouvrage, ils se lèvent le matin pour chercher de la proie: la campagne leur donne du pain pour leurs enfans.*

*D'autres, semblables à des Anes sauvages dans le désert, vont au butin comme à leur ouvrage; ils cherchent leur proie dès le matin, pour donner de quoi vivre à leurs enfans.*

*Voy. sur JOB, Chap. XI. vers. 12.*

### JOB, Chap. XXV. vers. 5.

*Voilà, qu'on aille jusqu'à la Lune, & elle ne luira point; les Etoiles ne seront point pures devant ses yeux.*

*La Lune même ne brille point, & les Etoiles ne sont pas pures, devant ses yeux.*



**B**ildad présente à Job, comme dans un miroir, l'extrême pureté de l'Essence divine, son immutabilité, & sa sainteté, & il lui fait voir en même tems l'imperfection & la fragilité des Créatures même les plus excellentes, & les plus constantes dans leur essence & leur mouvement, telles que sont la Lune, & les Etoiles tant fixes qu'errantes, d'où il descend ensuite, par application, jusqu'à l'Homme même, ajoutant, v. 6. *Combien moins l'homme qui n'est qu'un ver, & le fils de l'homme qui n'est qu'un vermisseau ? Ou : Combien moins le sera l'homme qui n'est que pourriture, & le fils de l'homme qui n'est qu'un ver ?* S'il est vrai que la Lune, & toutes les Planètes, n'ont de lumière que celle qu'elles reçoivent du Soleil ; combien plus l'Homme a-t-il besoin d'être illuminé par la Grâce, sans laquelle il demeure enseveli dans les ténèbres, & languit comme l'herbe ? Eliphaz, XV. 15. dit que *les Cieux* mêmes, qui sont d'une substance beaucoup plus pure encore que les Planètes & les Etoiles fixes, *ne se trouvent point purs devant lui.* Ou : *Les Cieux ne sont pas purs devant ses yeux.* Ce seroit ici le lieu, si le Lecteur aimoit les digressions, de parler de l'opinion des anciens Scholastiques sur l'immutabilité & l'incorruptibilité des Cieux & des Corps célestes ; & par conséquent de parler des Eclipses, des Taches & de leurs changemens, des Etoiles nouvelles & des Comètes : mais je puis d'autant plus me dispenser de ce travail, que la fausseté de leur opinion à cet égard a depuis longtems été découverte par les Astronomes modernes.

Cependant, nous ne devons pas laisser échapper ici l'occasion de parler de la Lune en particulier. Le Texte original porte simplement, *Voici, jusqu'à la Lune, & elle ne posera point son tabernacle.* Et les Septante : *S'il commande à la Lune, elle ne lui ra point.* Je n'arrêterai point le Lecteur par les diverses interprétations que l'on donne de ces paroles ; je proposerai seulement ce qui a le plus de rapport à la

Philosophie moderne. Bildad compare parfaitement bien la dispersion de la lumière d'un corps lumineux par lui-même, à un Pavillon tendu ; & en appliquant cette expression à la Lune, il relègue ce Satellite de la Terre au nombre des corps opaques & planétaires : ce qui peut s'entendre aussi dans cet endroit, de toutes les Planètes en général, tant principales que secondaires. La Lune est un Luminaire brillant, *grand*, dans un sens, & *petit* ou moindre (Gen. I. 16.) dans un autre sens. Les Auteurs profanes se sont plu à parler en termes magnifiques de la lumière de cet Astre, & entre autres Ovide, *Ep. ad Leand* (1), & Seneque dans son *Hippolyt. Act. 2.* (2) Dans l'Ecriture même, l'Eglise de DIEU est comparée à la Lune : *Elle est belle comme la Lune*, Cant. VI. 9. Il est certain toutefois, que la Lune n'a par elle-même aucune lumière, mais qu'elle la tire du Soleil ; & lorsqu'elle est nouvelle, elle la tire de la Terre même. L'Eclipse de cette Planète prouve suffisamment son opacité. Lorsque l'Eclipse est totale, on voit dans le milieu une certaine splendeur rouge, comme d'un charbon allumé ; mais ce n'est rien moins qu'une marque de lumière qui lui soit propre : cette rougeur vient uniquement des rayons du Soleil réfléchis par l'Atmosphère de la Terre ; & c'est en cela que la Lune peut être regardée comme un symbole parfait de l'Eglise de DIEU, laquelle tire toute sa lumière de JESUS-CHRIST, le Soleil de Justice, & qui, bien qu'elle semble quelquefois tout à fait éclipsee par la persécution, n'est pourtant jamais privée de la lumière de la Grâce. Ajoutons, que dans l'Eclipse de la Lune, tandis que l'un de ses Hémisphères est tourné vers la Terre, l'Hémisphère supérieur qui est tourné du côté opposé, se trouve éclairé à plein : d'où vient ce Paradoxe : *que la Lune n'est jamais plus éclairée, que lorsqu'elle luit moins* : circonstance qui convient encore parfaitement à l'Eglise de DIEU, & à chaque Fidele qui la compose. Voy. *De Mey, Phys. Sacr.* p. 327.

(1) *Quantum cum radius fulges argentea puris,  
Concedunt flammis sidera cuncta tuis,  
Tantum formosus formosior omnibus illa est.*

(2) *Conferat tecum decus omne priscam  
Fama miratrix senioris ævi :*

*Pulchrior tantò tua forma lucet ;  
Clarior quàm micat orbe pleno,  
Cum suos ignes coeunte cornu,  
Juncit, & curru properante pernox  
Exserit vultus rubicunda Phœbe,  
Nec tenent stellas faciem minores.*

## JOB, Chap. XXV. vers. 6.

*Combien moins l'homme qui n'est qu'un ver, & le fils de l'homme qui n'est qu'un vermisseau ?*

*Combien moins le sera l'homme qui n'est que pourriture, & le fils de l'homme qui n'est qu'un ver ?*

**L'**Homme, créé à l'image de DIEU, l'Homme ce petit Monde, ce Monarque de la

Terre, cette Créature par excellence, trouve ici un miroir dans lequel il peut se contempler.



Il verra que, selon les paroles de Bildad, *il n'est que pourriture, & que le fils de l'homme n'est qu'un vermisseau.*

Les Vers, dans ce seul Verset, se trouvent nommés en deux manières. A la vérité, le premier mot *Rimmah* s'explique par *Ver*, & par *nourriture*. Les *Septante* ont traduit *καρμία*, *pourriture*, parce que les Vers naissent de la pourriture, (il vaudroit mieux dire dans la pourriture) qu'ils éclosent dans les choses qui se pourrissent, & qu'ils y croissent comme dans un domicile qui leur est propre. L'expérience a fait voir de tout tems, que dans les choses pourries, il s'engendre des Vers. Mais l'opinion des Philosophes n'a pas toujours été la même sur ce sujet. Par le mot *Rimmah*, on entend communément de petits Vers, tels que sont les Mites d'un fromage, & qui peuvent s'engendrer dans un corps vivant. La Paraphrase Chaldéenne porte *כחיו רחש*, *un ver dans sa vie*. Et voici comment, suivant les Observations faites par *Leeuwenhoek* avec le Microscope. L'Homme, dans son premier principe, n'est qu'un Vermisseau. La semence de l'Homme est toute remplie de petits Vers, qui sont jettés dans la Matrice, & qui s'insinuent dans la cicatrice d'un œuf parvenu à sa Maturité, où ils prennent leur première nourriture, qu'ils trouvent ensuite plus abondamment dans la Matrice même. Ce Système a trouvé, comme il le mérite, de grands applaudissemens dans notre Siècle; & s'il n'a pas entièrement détruit l'Hypothèse ancienne des Oeufs & des Ovaires, du moins il a fait voir que les Oeufs seroient insuffisans pour la Génération, s'ils n'étoient fécondés par les petits Vers ou Animaux de la Liqueur génitale de l'Homme. Ce n'est pas ici le lieu de traiter une matière, sur laquelle on a déjà tant écrit. On peut lire *Leeuwenhoek* (*Arcan. Nat. Det. P. III. p. 161. 26.*) *Hartsoeker* (*Essais de Dioptrique. 31.*) *Andry* (*des Vers, c. 10.*) & sur-tout *Vallisnieri* (*Considerazioni & Esperienze de Vermi ordinari del corpo umano, p. 58. & ailleurs.*) L'Homme dès sa naissance, aussi-tôt qu'il commence à recevoir de la nourriture, & tant qu'il traîne sa vie misérable, est un vrai domicile de Vers. Et il faut remarquer, que ceux qui sont en nous, se transmettent par le Chyle, de la Mere au ventricule & aux intestins de l'Enfant, & qu'ainsi Eve notre première Mere a transmis à sa postérité des légions de Vers, & qu'ils ne naissent point, comme l'ont cru les Anciens, de la pourriture, ni ne sont portés dans nos corps, comme le pensent le Vulgaire & plusieurs Savans, par les choses extérieures, comme l'air, les alimens, & la boisson. Les Vers de l'Hom-

me sont tout differens des Vers de terre & des aquatiques. Ils sont propres à son Espece, de même que chaque autre Espece, les Chevaux, les Bœufs, les Chiens, & les Poissons, à les siens qui lui sont propres. *Vallisnieri* (au même Livre p. 53.) s'exprime parfaitement bien là-dessus: *Nascono in noi i nostri vermi, si nutriscono in noi, si propagano in noi, e con noi, e succiamo dalle nostre madri, o nell' utero, o col latte questa sfortunata eredità verminosa, la quale non so poi, se sia una pena, o una legge della natura. Io non so, se sieno stati creati ne' nostri primi parenti, acciò consumassero senza dolore, e con una fame innocente il solo nocivo, ed escrementoso, o per qualche altro a noi recondito fine: so certo, che v'annidano così bene, che mai più s'è estinta la spozie; so, che stanno in noi familiarmente, come nel loro piccolo mondo, contenti naturalmente della più sozza ed ignobile cloaca del medesimo, come tutti i vermini esterni si contentano de' soli esterni covili.* Ainsi nous qui ne sommes, pour ainsi dire, qu'un tissu de toile d'araignée, nous portons en nous-mêmes des légions de Vers, qui, lorsque l'ame est séparée du corps, se multiplient encore en plus grande abondance, rongent & consomment notre corps, qui est leur propre mère. Ce sont peut-être ces derniers Vers engendrés dans la pourriture de nos cadavres, qu'on doit entendre dans le Texte par *חולש*, car le Paraphraste Chaldéen porte *כמותו מורג*, *un ver dans sa mort*.

Notre Texte peut recevoir aussi un sens mystique & métaphorique, & c'est dans ce sens que le Psalmiste se plaint dans la personne de *JESUS-CHRIST*, Psea. XXII. 5. *Mais moi je suis un ver, & non point un homme; l'opprobre des hommes, & le mépris du peuple.* Ou: *Mais pour moi je suis un ver de terre, & non un homme; je suis l'opprobre des hommes, & le rebut du peuple.* L'Eglise même de *DIEU* est appelée *Vermisseau de Jacob*, Isaïe XLI. 14. Ces façons de parler marquent un état abjet & méprisé. Ainsi dans *Homère* (*Iliad. XIII.*) *Harpalion* étoit couché par terre comme un ver, après que *Merion* lui eut ôté la vie (1): comparaison qui, selon *Eustathe*, est la marque d'un grand mépris (2): *Voyez*, dit-il, *combien cette similitude marque de bassesse: car elle suppose que celui qui venoit de tomber, étoit un homme sans cœur.* En effet, le Ver est un des plus vils Insectes, il se traîne sur la terre, & il est sujet à être foulé aux pieds par les Hommes, & à servir de pâture aux autres Animaux. On les voit sortir des excréments, & des matières les plus corrompues (3). L'Homme, com-

me

(1) — — — *ὡς τι σκῆλη ἐπὶ γαλῆ*  
*Kairo radis* —

(2) *Ὅμοιόν τὸ ταπεινὸν τῆς παραβολῆς, ἀλλὰ γὰρ ὅτι ἐν ἑνὶ τῷ πνεύματι*

(3) *Quippe videre licet vivos existere vermes*  
*Stercore de tetro, putorem cum sibi nata est*  
*Intempestivis ex imbribus humida tellus.*

Lucret. L. II. vs. 870.



me dit *Phocylide*, l'Homme formé de terre, est semblable à un Ver (1). Et l'expérience nous prouve tous les jours, que l'Homme dans tout le cours de sa misérable vie, n'est qu'un Vermis-seau méprisable. Combien souvent n'arrive-t-il pas, que celui sur-tout qui s'adonne à la Piété & se dévoue au Culte de DIEU, est chargé

d'oppobrer & couvert de mépris? En un mot, l'Homme est à bien des égards, une Créature très misérable; & *Homere* va encore plus loin, lorsqu'il dit (2): *De tous les animaux qui vivent & qui rampent sur la terre, l'homme est le plus misérable.* Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 26. p. 619. c. 28. p. 629.)

(1) Σῶμα γὰρ ἐκ γῆς ἔχον, καὶ πάντες ἐκ αὐτοῦ  
ἀνθρώποι καὶ ἱερεῖς.

*Phocylid.*

Ἐκ πηλῶ γέγονας, τὸ φρονεῖς μέγα.

*Palladas Antholog. L. I. c. 81.*

Et:

Ἐν δὲ λόγῳ ἐστὶν τὸν ἀληθινόν, ὃ ἀποκάλυπται  
ἀνθρώποις γέγονας, καὶ μισῶνται πάντες.

(2) Οὐ μὲν γὰρ τί ἐστὶν ἀνθρώπων ἀνθρώπων  
πάντων, ὅσον τὸ γὰρ ἐπιπλεῖν τὸ καὶ ἔσται.

## JOB, Chap. XXVI. vers. 5.

*Les choses inanimées sont formées de ce qui est sous les eaux, même ceux qui y habitent.*

*Les Géans mêmes, & ceux qui habitent avec eux, gémissent devant lui sous les eaux.*

CE Texte renferme presque autant de difficultés que de mots, & j'avoue naturellement, que les Interpretes m'ont ici très peu satisfait. Les Septante portent, *μη γίγαντες ὑποδά-  
ταδην ὕδατος καὶ τῶν γεινόμενων αὐτῶν.* Ils traduisent le mot *Rephaim* du Texte Hébreu, par *Géans*, de même que la Vulgate & *Deodati*. Mais on ne sait si l'on doit entendre par-là des Géans proprement dits, tels qu'étoit *Jisgibbenob*, né de *Rapha*, & qui avoit une lance dont le fer pesoit trois-cens sicles d'airain, & qui étoit armé d'une nouvelle manière. Ou: *Jesgibbenob* de la race d'*Arapha*, qui avoit une lance dont le fer pesoit trois-cens sicles, & une épée qui n'avoit point encore servi, 2 Sam. ou 2 Rois XXI. 16; ou des Tyrans qui périrent par les eaux; à quoi se rapporte ce qu'on lit Prov. IX. 18. *Il ne connoit point que là sont les trépassés, (Rephaim) & que ceux qu'elle a conviés sont au fond du sepulcre.* Ou: *Il ignore que les Géans sont avec elle, & que ceux qui mangent à sa table sont avec elle.* Notre Version Latine prend le mot *Rephaim* dans ce sens; mais l'Allemande a jugé à propos de conserver le mot original: *Die Rephaim sind von dem HERREN erschaffen.* Les Rabbins, selon leur coutume, se répandent ici en une infinité de Gloses. Il y en a qui disent que ce sont les Gé-

nies de ces Tyrans ou Géans qui périrent dans les eaux du Déluge, & qui forment maintenant des gémissemens sous les eaux. La Vulgate même rend le mot *גִּיגָנִים* par *ils gémissent*: *R. David*, *R. Levi*, & *Pagninus* veulent que ce soit des semences mortes: *R. Gerson*, *Aben-Efra*, & d'autres, des Plantes, des Arbrisseaux, & des Arbres qui naissent sous les eaux: *R. Abraham*, & d'autres encore, des Métaux, des Perles, & le Corail; ce qui est peut-être aussi la pensée de la Version de Zurich, de *Vatable*, & d'*Isidore de Claros*. Enfin, *Gregoire*, *Philippe*, & plusieurs avec eux, entendent par ce mot les Démon, & les Esprits malins. *Pineda*, Espagnol, habile & fidele Commentateur de Job, veut que ce soient des Animaux marins, des Bêtes farouches d'une grandeur énorme, qui gémissent sous les eaux, c'est à dire, qui s'y multiplient (1). Le même *Pineda* entend par ceux qui habitent avec eux, tous les autres Animaux marins, qui habitent avec ces mêmes *Rephaim*, de quelque forme, de quelque espèce, ou grandeur qu'ils soient. *Coccejus*, Commentateur obscur de Job, comme tout le monde fait, se contente de rapporter les opinions diverses sur ce sujet. L'on me permettra de suivre son exemple.

(1) Innumera pelago gentes voluntur in imo  
Nantes, quæ numerum vincunt. Sunt abditæ nobis  
Plurima monstra maris. — —

*Oppian. Halieut. I.*



## JOB, Chap. XXVI. vers. 6.

*L'Abîme est nud devant lui, & le Gouffre n'a point de couverture.*

*L'Enfer est nud devant ses yeux, & l'Abîme n'a point de voile pour se couvrir devant lui.*

**J**OB, dans le Verset précédent, nous a conduit au fond de la Mer, pour nous démontrer la Sagesse & la Puissance de DIEU; maintenant il nous fait descendre dans les lieux les plus profonds de la Terre, pour nous faire voir que cette Sagesse n'y brille pas avec moins d'éclat. On trouve d'autres Passages, tant sacrés que profanes, qui sont parallèles à celui-ci. *Le Sepulcre & le Gouffre sont devant L'ÉTERNEL; combien plus le cœur des enfans des hommes?* Prov. XV. 11: où, comme dans le Texte de Job, on trouve le mot *Scheol* pour signifier le Gouffre, l'Enfer; & celui d'*Abaddon*, pour la Mort, le Trépas. *Nulle Créature ne lui est cachée; tout est à nud & à découvert devant les yeux de celui de qui nous parlons*, Hebr. IV. 13. *Pindare s'exprime admirablement sur ce sujet*, *Pyth.* 9.

- - - - - Κίρι-  
ον, ὅς πάντων τέλος  
οἶδα, καὶ πᾶσας κελεύθους,  
Ὅσα τέ χθονὶ ἥριά φίλ-  
λ' ἀναπέμπει χ' ὠπόσσει  
Ἐν θαλάσσῃ καὶ ποταμοῖς ἱάμματοι  
κίμασι ῥιπαῖς τ' αἰμάτων κλοῦνται.  
Χ' ὧ τι μέλαι, χ' ὧ, τι πόθεν  
ἔσσεται, ἢ καθόρᾳς;

*Tu connois la fin de toutes choses, & quelles en sont les voyes. Tu peux compter les feuilles que le Printemps produit, & les grains de*

*sable que les vents & les flots font rouler dans la Mer & les Fleuves. Tu connois l'avenir, & la cause de tous les événemens futurs. Et Hesiodé, (Oper. & Dies) en parlant de l'œil pénétrant de la Divinité suprême, qui voit & distingue tout, dit: L'œil de Jupiter, qui voit tout, & qui connoit tout. Ces témoignages des Payens servent à faire voir que la Toute-science de DIEU peut être connue par les lumières de la Raison. Tout ce qui est, ou qui subsiste, est ou DIEU, ou Créature de DIEU: car tout ce qui est, subsiste ou par soi, de soi, & par ses propres forces; ou bien il dépend de quelque Cause toute-puissante. L'un est le Créateur, & l'autre la Créature. Or cet Être tout-puissant, avant la création de toutes choses, avoit parfaitement présentes, dans son Intelligence infinie, les idées de tout ce qu'il devoit créer; ces idées étoient parfaitement libres en lui; il lui étoit libre aussi de les mettre en exécution, ou non. De-là il suit, ainsi que de l'idée d'un Être très parfait, que toutes les Créatures doivent être vues & connues de DIEU, & qu'il n'ignore ni leur structure, ni leurs qualités: ou, ce qui revient au même, que DIEU fait tout, & qu'il est même le seul qui sache tout: car s'ils étoient deux, l'un pourroit cacher ses pensées à l'autre, où il ne le pourroit pas: s'il le pouvoit, ni l'un ni l'autre n'auroit la Toute-science: s'il ne le pouvoit pas, ils ne seroient pas tout-puissans, & dans l'un & l'autre cas, aucun des deux ne seroit DIEU. Voy. Sturm. Theosoph. Prop. XVI.*

## JOB, Chap. XXVI. vers. 7.

*Il étend l'Aquilon sur le vuide, & il suspend la Terre sur le néant.*

*C'est lui qui fait reposer le Pole du Septentrion sur le vuide, & qui suspend la Terre sur le néant.*

**V**OICI des phrases métaphoriques, mais pleines de sens, & qui appliquées à notre Terre, décrivent avec beaucoup d'élégance l'Architecture Divine. *Étendre l'Aquilon sur le vuide, & suspendre la Terre sur le néant*, c'est à dire édifier & bâtir sur rien, sur des corps si minces & si fluides, qu'ils ne seroient pas capables de soutenir la moindre poussière, & bien moins par conséquent un Globe de terre & d'eau, tel que le nôtre. Par le mot *Tsaphon*, (*Aqui-*  
Tom. VI.

*lon*) les Interprètes entendent communément l'Hémisphère supérieur du Ciel, ou le Septentrional, qui commence au Pole Arctique, & qui s'étend en forme de voûte sur le *Thobu*, le *Vuide*, savoir l'Atmosphère qui environne la Terre, & que nous regardons d'ordinaire comme un vuide, ou un rien. Cette explication pourroit paroître vraisemblable à un homme qui étant assis au milieu d'un Globe céleste artificiel, tels qu'étoient ceux de *Weigeli*, regarderoit les  
Z Colu-



Colures, qui en tirant du Pole vers l'Equateur forment une espeece de voûte. Mais il en est tout autrement de l'Original, & je ne vois pas comment on peut appliquer ici l'Hémisphere Septentrional. Job dans notre Verset, ainsi que dans les deux précédens, parle de notre Globe de terre & d'eau, & il y comprend même l'air. C'est pourquoi, en disant que Dieu étend l'Aquilon sur le vuide, il entend, autant que j'en puis juger, cet Air épais & extrêmement comprimé des extrémités du Septentrion, qui, par la force des loix de l'Equilibre, s'étend sans interruption de tous côtés; & qui, par un bienfait du Créateur, récrée les Hommes, les Animaux, & les Plantes, purifie l'Atmosphère, & est d'un usage insigne à toute la Terre; de sorte que rien ne mérite tant nos éloges, & ceux de notre Philosophe, qu'un bienfait si grand & si merveilleux. Car il faut remarquer, que plus on s'approche des Poles, & plus l'air est épais. D'où il arrive que dans les Pais Septentrionaux, le Soleil, quoique sous l'horizon, paroît au-dessus, au grand avantage des habitans; ce qui est cause que les Crépuscules, tant du soir que du matin, y sont si grands & si lumineux, que dans les six mois de nuit, lorsque le Soleil est à 23½ degrés sous l'horizon, ils suffiroient pour éclairer les habitans du Pole, s'il y en avoit, lors même que la Lune ne luit point. C'est ainsi que par la prévoyance de Dieu, aussi bonne que sage, l'Aquilon, (*Tsafon*) cet Air Septentrional, procure les plus grands biens, non-seulement aux Peuples Septentrionaux, mais généralement à tout un Hémisphere de la Terre.

La seconde partie de notre Texte contient encore une expression emphatique: *Il suspend la terre sur le néant*, c'est à dire, que rien ne la soutient. Cette Planete ne flotte point sur la Mer comme un Vaisseau, ainsi que l'a rêvé *Thales de Milet*. Elle ne repose point dans un creux solide, tel que pourroit être celui d'une Tasse, comme l'ont prétendu quelques-uns des Peres, qui sur ce fondement seul n'admettoient point d'Antipodes. Ce n'est pas non plus un Atlas, qui porte ce Globe sur ses épaules. Job raisonne plus juste & d'une manière plus sublime, considerant la Terre comme un Globe suspendu au milieu d'un air très fluide, n'ayant pas même un fil pour soutien, en un mot, n'étant appuyée sur rien. Cette vérité est connue aujourd'hui de tout le monde, & personne ne la revoque en doute. Si l'on veut donner un nom à ce Néant, à ce Rien, si l'on veut en faire un

Etre, cet Etre sera la Force qui presse de toutes parts vers la Terre, & qui dépend immédiatement de la volonté de Dieu. Si l'on cherche ce Rien, on le trouvera au centre de la Terre. Cette Force de gravitation dont nous parlons, est non-seulement la base de la Terre, mais elle est le lien ou le moyen commun, par où Dieu conserve l'Univers dans l'ordre que nous voyons, & sans lequel il retourneroit dans son premier Chaos. Qu'on me permette de rapporter ce que les savans Auteurs du Journal intitulé *Biblioth. Hist. Philol. Theolog. Brem.* (*Fascic. III. Class. II.*) m'ont fait l'honneur d'ajouter à cette explication, après que je l'eus publiée la première fois. Voici leurs paroles: *Tous les Philosophes conviennent aujourd'hui, qu'il n'y a rien de connu dans la Terre, qui n'ait sa gravité; que tout ce qui a cette gravité, tend par sa nature au centre de la Terre; & que ce centre est environné de toutes parts des parties de notre Globe. Il ne peut même y avoir, & on ne peut imaginer de raison pourquoi le Globe de la Terre, cette masse si énorme & si pesante, demeure liée ensemble au milieu d'un air fluide, sinon que toutes les parties tendant au centre, ce centre se trouve environné par-tout des parties de la Terre, & qu'ainsi il faut nécessairement que toutes ces parties se joignent très étroitement. Ainsi donc le centre de la Terre, qui n'est absolument qu'un point, soutient, assemble, & joint toute cette masse. Or un point n'a pas de parties, c'est ce qui est connu des moindres Mathématiciens; & l'on n'en peut donner d'exemple dans les choses matérielles. Or ce qui n'a point de parties, est réellement un Etre de raison, un RIEN. C'est pourquoi donc la Terre qui est soutenue par son centre, est soutenue sur un RIEN. Et c'est ce que Job déclare. Qui est-ce qui n'admirera ici l'extrême Sagesse, & l'infinité Puissance du Créateur, qui suspend sur un RIEN une machine d'un si grand poids? Mais qui est-ce qui n'admirera pareillement Job, qui traite cette matière comme s'il eût été à l'Ecole des plus subtils Mathématiciens de nos jours? Voilà le raisonnement, aussi solide que pieux, que ces Savans font sur cette matière. Voyez Bentley *Thorheit der Gotts-laughn.* p. 158. de mon MSC. *Funcc. Orat. de DEO, Mathematicorum Principe, in Tr. de Colorib. Coeli* p. 240. & *De Mey Phys. Sacr.* p. 332.*



## JOB, Chap. XXVI. vers. 8.

*Il serre les eaux dans les nuées, & la nuée n'éclate point sous elles.*

*C'est lui qui lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas sur la terre tout à la fois.*

Notre Philosophe nous fait voir encore ici, que les voyes du Créateur sont bien différentes de celles des Hommes. Les Hommes, quand ils lient ou assèmbent des parties séparées, se servent de cordages, de colle, de clous & d'autres ferrures. Mais DIEU lie les eaux qui sont au-dessus de nous dans l'étendue de l'air, il les *serre* dans les *nuées*, plaçant dans ces Mers suspendues, nageantes ou volantes, les trésors de sa Bonté & les armes de sa Justice. Nous voyons tous les jours les nuées liées & jointes ensemble, quoiqu'agitées sans cesse d'un mouvement intérieur. Car elles ne sont pas un tissu de neige légère, semblable à des toiles d'araignées, comme se l'est imaginé *Descartes*; mais un assemblage de petites vessies ou globules qui nagent librement dans l'air. La structure même, & l'arrondissement de ces petites bulles, nous est une preuve évidente de la Sagesse & de la Bonté divine, puisque sans elles nous n'aurions ni pluie, ni neige, ni nuées, ni brouillards. L'eau étant spécifiquement plus pesante que l'air, & chaque petite partie d'eau plus pesante qu'une partie d'air de même volume, les vapeurs que le vent, la chaleur ou d'autres causes élèvent dans l'air, retomberoient incontinent d'elles-mêmes, comme on voit la terre ou la limaille des Métaux se précipiter au fond de l'eau; si le souverain Mathématicien n'eût, par une sage invention, remédié à cet inconvénient. Nous aurons une occasion plus naturelle de parler de cette mécanique divine, sur Job XXXVII. 16. Je remarque seulement ici, qu'il y a un art infini dans la liaison des parties qui composent chacune de ces petites bulles, & dans la liaison de toutes les bulles qui composent les nuées: liaison qui fait que les nuées nageant librement dans l'air les unes près des autres, ne se résolvent point en pluie tant qu'elles demeurent entières. C'est en particulier de la Pluie, ou des autres Météores d'eau ou de feu, que Job semble parler ici. Il faut certainement qu'il y ait une jonction, un lien mutuel, & même une attraction, entre les parties qui composent une goutte d'eau: si l'on éloigne cette idée d'attraction,

il sera difficile de rendre raison de la rondeur que cette goutte acquiert naturellement & d'elle-même, & de dire pourquoi, étant suspendue, elle ne s'allonge point comme un fil, ou pourquoi étant sur une table, elle ne s'étend point en largeur? Cette question paroît d'abord de fort peu d'importance; cependant elle est d'une telle difficulté, que les plus savans Philosophes sont moins embarrassés à développer l'harmonie de tout le Système Solaire, que la convexité d'une goutte d'eau. Il est aisé de concevoir, pourquoi une bulle remplie d'air, prend une figure sphérique; celles que font les Enfans avec de l'eau de savon, nous mettent sur les voyes: c'est que l'air renfermé dans cette bulle se dilatant également de tous côtés, il doit nécessairement en résulter une figure sphérique. Mais ce raisonnement ne fait rien à notre sujet; la pression extérieure ne suffit pas non plus; ni la liaison étroite des parties qui composent la goutte, entre elles, & avec la goutte entière; ni une certaine adhérence des parties de sa superficie réticulaire: car si on approche un grain de sel d'une goutte d'eau, soit qu'elle pende ou qu'elle repose quelque part, ce grain se communique sur le champ à toutes les parties de la goutte: les corps pesans se précipitent dans une goutte, comme dans toute autre eau, & les corps légers y surnagent: & si l'on applique au bas de la goutte une pellicule de cire, fort mince, elle s'élève subitement au haut. On peut voir cette matière traitée plus au long, dans *Jac. Placentini Diff. de Barometro*, & dans les *Phys. Elem. Math.* de Mr. *s Gravesande*, qui prouve par cette expérience de la goutte, l'attraction, ou la force par laquelle les corps se portent réciproquement l'un vers l'autre; force qui est toujours très grande au point d'attouchement des parties, & qui diminue subitement; de sorte qu'à la plus petite distance qui tombe sous les sens, elle cesse d'agir, & que même dans un plus grand éloignement elle se change en vertu répulsive, qui fait que les parties se fuient mutuellement.



## JOB, Chap. XXVI. vers. 9.

*Il maintient le dehors de son Trône, & il étend la nuée par dessus.*

*Qui empêche que son Trône ne paroisse à découvert, & qui répand au devant les nuages qu'il a formés.*

CE Texte ne peut être entendu à la lettre, vu qu'il place immédiatement au dessus des nuées, ou dans ce que nous appellons le troisième Ciel, le Trône ou le Siege de la Majesté Divine. Ces idées conviennent mieux à la Théologie Payenne, qu'à la Théologie Chrétienne, ou à celle même que dicte la pure Raison. L'Écriture se sert souvent de cette façon de parler, mais il faut l'entendre & l'expliquer d'une manière qui convienne à la dignité du sujet. Nous n'admettons pas non plus le Commentaire de *S. Augustin*, qui explique ces mots, *faciem Solii*, (la face du Trône) comme porte la Version Latine, par *faciem Solis*, (la face du Soleil) & entend par conséquent par ces termes, *il maintient ou cache la face de son Trône*, il entend, dis-je, l'Eclipse du Soleil. Nous n'admettrons pas non plus la pensée de *Nicetas* & de *Vatable*, qui entendent par-là un resserrement de l'air, qui tenant les vapeurs comme renfermées, les empêche de se distiller en pluie; & prétendent par conséquent que ces paroles marquent un tems de sécheresse. Cette opinion est contraire aux principes de la Philosophie: car ce n'est pas la condensation de l'air, ou l'assemblage des nuées, qui retient la pluie; c'est plutôt la raréfaction de ce même air, qui permettant aux petites bulles de vapeurs de se séparer les unes des autres, donne aux rayons du Soleil le moyen de pénétrer dans notre Atmosphère, & d'y ramener la sérénité. Le sens le

plus naturel qu'on puisse donner à ce Passage est, que l'étendue des nuages forme une espèce de plafond, qui dérobe à nos yeux le Ciel étoilé, lequel est appelé le Trône de DIEU, Matth. V. 34. Ceci se confirme par les paroles qui suivent le mot de Trône: *& il étend la nuée par dessus*. Job fait encore mention de l'extension des nuées, XXXVI. 29. qu'il compare fort bien à un pavillon, de même que David à un tapis ou un plancher, Ps. CIV. 3. *Il plancheie ses hautes chambres entre les eaux*. Ou: *Vous qui couvrez d'eaux sa partie la plus élevée*. La Vulgate porte, *nebula* pour *nubes*, *brouillard* pour *nuage*, ce qui revient au même; car le Météore qui s'appelle nuage lorsqu'il est dans la région supérieure de l'air, se nomme *brouillard* lorsqu'il est dans l'inférieure. Quoique nous ne soyons pas du sentiment de *S. Augustin* qui place ici la Lune entre la Terre & le Soleil, nous pouvons cependant assurer, ce que personne n'ignore, que les nuages & les brouillards diminuent souvent & dérobent presque à nos yeux la clarté du Soleil. Combien de fois n'arrive-t-il pas, sur-tout en Hiver, que cet Astre vu à travers un brouillard, ne paroît plus que comme un morceau de drap blanc étendu? Non-seulement ces Météores aqueux empêchent son éclat, mais ils diminuent aussi sa chaleur, principalement en Hiver, lorsque les petites bulles étant glacées réfléchissent les rayons.

## JOB, Chap. XXVI. vers. 10.

*Il a compassé des bornes sur les eaux tout autour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lumière ni ténèbres.*

*Qui a renfermé les eaux dans leurs bornes, pour y demeurer tant que durera la lumière & les ténèbres.*

CE Passage peut s'entendre de toutes les Eaux en général, tant supérieures qu'inférieures, des Nuages, de la Mer, des Rivières, & des Fontaines, auxquelles DIEU a compassé des bornes, qu'elles ne peuvent franchir. S'il y avoit plus de nuages, l'air seroit trop froid, la pluie & les neiges trop abondantes, la constitution de l'air trop humide, & par conséquent stérile & mortelle; & des Pais entiers courroient risque d'être inondés. S'il y en avoit moins, les saisons seroient trop sèches, trop chaudes, & nuisibles aux Hommes, aux Animaux, & aux

Plantes. Il en est de même de la Mer, que Job, selon presque tous les Interprètes, a particulièrement en vue dans notre Texte. *Ne me craignez-vous point, dit L'ÉTERNEL, & ne serez-vous point épouvanté devant ma face? moi qui ai mis le sable pour la borne de la mer par une ordonnance perpétuelle, & qu'elle ne passera point. Ses vagues s'émouvent, mais elles ne seront pas les plus fortes; & elles bruyent, mais elles ne la passeront point*. Ou: *Ne me respecterez-vous donc point, dit le SEIGNEUR, & ne serez-vous point saisis* de



de frayeur devant ma face? moi qui ai mis le sable pour borne à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais. Ses vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà; ses flots s'élèveront avec furie, & ils ne pourront passer ses limites, Jer. V. 22. Quand il mettoit son ordonnance touchant la mer, afin que les eaux n'en passassent point le bord. Ou: Lorsqu'il renfermoit la Mer dans ses limites, & qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes, Prov. VIII. 29. Selon cette ordonnance, toutes les Eaux, tant les supérieures, c'est à dire les Nuages, que les inférieures, savoir les Mers, les Fleuves, de même que les eaux des Abîmes, sont toujours dans l'équilibre; car DIEU a aussi tracé un cercle au dessus des Abîmes. Ou: DIEU a environné les Abîmes de leurs bornes, & leur a prescrit une loi inviolable, Prov. VIII. 27. Toutes ces Eaux changent dans un certain tems, elles changent leur équilibre mutuel, & néanmoins elles y demeurent toujours. C'est ici le lieu de parler des bornes de la Mer, & de ce qui empêche qu'elle ne se répande sur la Terre. Les anciens Peres de l'Eglise, plus pieux que Philosophes, pensoient que c'étoit par miracle que ce grand amas d'eaux se tenoit dans ses bornes, & qu'il n'inondoit pas toute la Terre. Ils croyoient que c'étoit une suite du commandement qu'on lit Gen. I. 9. *Que les eaux qui sont au dessous des Cieux, soient rassemblées en un lieu, & que le sec paroisse.* Ou: *Que les eaux qui sont sous le Ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'élément aride paroisse.* Voy. S. Basile (Hom. 4.) S. Ambroise (L. III. Hexaem. c. 2. & 3.) S. Chrysostome, S. Gregoire de Nazianze, Theodoret, & d'autres. Je me contente de rapporter les paroles de S. Gregoire de Nazianze. On admire, dit-il, la grandeur & la tranquillité de la Mer, aussi bien que leurs effets. On admire comment étant libre, elle ne franchit pas ses limites: qu'est-ce qui l'arrête? qu'est-ce qui la tient liée? & comment se peut-il que recevant tous les Fleuves, la quantité de ses eaux soit néanmoins toujours la même? Pour moi j'avoue, malgré toutes les raisons frivoles qu'en donnent les Philosophes & les Savans, (qui, lorsqu'ils s'imaginent l'avoir bien compris, n'ont fait que ce qu'on appelle, mesurer la Mer avec un gobelet,) j'avoue, dis-je, que j'ignore absolument, comment le sable peut servir de bornes à ce vaste Élément: ou, s'il m'est permis de raisonner conformément à l'Écriture, je dirai en deux mots, ce qui est plus probable & plus vrai que toutes ces longues dissertations, que la seule chose qui sert de barrière à cet Élément humide, c'est le commandement de DIEU. Je donne maintenant à juger à tout homme équi-

table & sensé, si Cicéron ne s'exprime pas beaucoup mieux sur cette matière, lorsqu'il dit (Lib. II. de Nat. Deor.) que quoique la Mer soit plus élevée que la Terre, elle garde pourtant un milieu, qu'elle se ramasse également de toutes parts, & qu'elle ne sauroit ni se déborder, ni se répandre. Il n'y a personne aujourd'hui, pour ignorant qu'il soit, qui souscrive à ce sentiment des Peres. Il est de la dernière certitude, que quoiqu'il semble par des causes optiques, que la Mer s'élève comme une Montagne, elle est pourtant plus basse que la superficie de la Terre, & même que ses propres bords. Ce qui n'empêche pas que la proposition de Job ne demeure dans toute sa force, savoir, que DIEU a compassé des bornes sur les eaux tout autour; ce que notre Version Allemande exprime plus fortement par, *den Wasserem hat Er ihre Marchen wie mit einem Circkel gesetzet*, (Il a marqué les bornes aux Eaux, comme par un Cercle,) à l'imitation des Septante qui se servent du mot *ἐξυπάσαν*; car le mot Hébreu *מִן* *décrire au compas*, dérive de la racine *מנן* qui signifie *rond* ou *boule*; d'où vient peut-être aussi le *Kugel* (*Balle*) des Allemands, que les Suisses prononcent *Chugel*. Il est certain que la Mer & la Terre forment un Globe, non pas avec les Eminences ou Montagnes, mais avec les bords & les rivages de la Mer. C'est ce que Senèque (Quæst. Nat. L. III. c. 28.) appelle *se former en boule unie*. La Mer & la Terre ont donc un même centre, & la Mer traverse non-seulement le Globe terrestre, mais elle l'environne.

Quelques Interpretes ont voulu appliquer ces paroles de notre Texte au *Flux & Reflux* de la Mer, & Coccejus (in Job. p. 170.) fonde cette interprétation sur ce qui suit immédiatement, *Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni lumière, ni ténèbres.* Il n'y a personne qui ne s'aperçoive que ces paroles ne prouvent pas l'explication de Coccejus, & qu'elles ne signifient autre chose, sinon, tandis que le Monde subsistera, tandis qu'il y aura des Hommes, ou tandis que le Jour & la Nuit se succéderont l'un à l'autre. On trouve souvent des expressions pareilles dans les Auteurs profanes (1). Voici comment Coccejus rend le Texte: *Jusqu'à la fin de la lumière & des ténèbres.* Par la fin de la lumière, il entend la pleine Lune, & par la fin des ténèbres, la nouvelle Lune; quoiqu'au contraire on puisse dire que la pleine Lune est la fin des ténèbres, & la nouvelle la fin de la lumière. Ce qui a fait naître cette pensée à Coccejus, c'est que l'expérience prouve que le Flux & Reflux de la Mer n'est jamais plus fort que lorsque la Lune est ou pleine, ou nouvelle. Je m'étendrois davantage sur cette matière, si je n'étois pas persuadé que Job n'a point eu ici en vue le Flux & Reflux de la Mer.

(1) *Lucida dum current amosi sidera mundi:  
Oceanus clausum dum fluctibus ambiat orbem:  
Lunaque dimissos dum plena recolliget ignes;  
Dum matutinos prædicet Lucifer ortus;  
Ataque caruleum Nereæ nesciet Arctos.*

Seneca in Oedip. Act. 2. & Herc. Oet. Act. 4.

*Vere dum flores venient repenti,  
Et comam sylvis hyemes recident,  
Vel comam sylvis revocabit æstas,  
Pomaque autumnus fugiente cedent.*



## JOB, Chap. XXVI. vers. 11.

*Les colonnes des Cieux sont ébranlées,  
Et s'étonnent à sa menace.*

*Les colonnes du Ciel frémissent devant  
lui, Et il les fait trembler au moindre clin d'œil.*

**L**A première chose qui s'offre ici à notre considération, ce sont les *colonnes des Cieux*. Mais ces espèces d'Atlas, s'il y en a, sont absolument ignorés des Philosophes & des Astronomes, des Savans & des Ignorans; & si on veut les chercher dans le sens littéral, ce ne peut être que ce Ciel Aérien qui environne la Terre, ce **R I E N**, sur lequel la Terre est suspendue, Job XXVI. 7. Si du sens littéral on passe au sens métaphorique, on peut y trouver, avec les anciens Scholastiques Payens, ces *Genies* qui font tourner les Planètes; ou avec quelques Docteurs Chrétiens, comme S. Grégoire, Philippe, & S. Thomas, ces *Anges*, qui, selon Origène, S. Chrysostome & Theophylacte, sont les *Puissances des Cieux*, dont il est parlé Matth. XXIV. 29: quoiqu'ils prétendent que ces Colonnes servent plutôt à orner le Ciel, qu'à le soutenir. Le plus sûr est de tenir un milieu entre le sens littéral & le métaphorique, & d'entendre par ces Colonnes, la liaison ou l'harmonie du Monde, comme fait Pineda (in Job. P. II. 364.) ou les Axes de la Terre & des autres Corps Planétaires, comme Zimmerman (Script. S. Coperniz. p. 54.) ou bien comme Coccéjus (in Job. p. 171.) l'Atmosphère sur laquelle comme sur une colonne, ou plutôt une infinité de colonnes, repose le Tourbillon de la Terre; ou enfin, comme font encore plusieurs autres, les Montagnes par où l'air se trouve soutenu. Les Interprètes n'ignorent pas que le Passage de Matth. XXIV. 29. ci-dessus allegué, *Les Puissances des Cieux seront ébranlées*, reçoit diverses explications, & qu'il peut bien comprendre toutes les parties de cet Univers, l'Air, les Montagnes, le Ciel, & la Terre, qui, à la menace de **D I E U**, s'étonnent & sont ébranlées. On fait qu'autrefois on bâtissoit aux Dieux, des Temples & des Autels sur les Montagnes (1). Dans notre Pais même, ou sur nos frontieres, nous avons la Montagne nommée le grand S. Bernard, où l'on passe du Valais dans la Vallée d'Aoste, lequel s'appelloit autrefois le Mont de Jupiter, Mons Jovius, Alpes Penninae, Penina ou Penina, en l'honneur du Dieu

Penninus & de Jupiter; & le Mont de Mars ou Maggiana qui conduit du Valais dans la Vallée de Sessia; sans parler des autres, dont je fais mention dans mon *Oreographie*, ou ma *Description des Montagnes de la Suisse*. Si, par les Colonnes du Ciel, on entend les Montagnes, on peut fort bien expliquer le mot *secouer*, par la chute de ces mêmes Montagnes, ou les Tremblemens de terre fréquens dans les Pais montagneux, & funestes aux habitans, d'autant plus qu'il n'y a aucun moyen de fuir. Senèque (Nat. Quæst. L. VI. c. 1.) s'exprime parfaitement bien sur ce sujet. *Qu'est-ce, dit-il, qui pourra nous paroître assez assuré, si le Monde même est ébranlé, & si ses parties les plus solides tombent en ruine? si ce qu'il y a de plus stable & de plus ferme pour servir d'appui au reste, est lui-même chancelant; & si la Terre perd ce qui lui est le plus propre, c'est à dire sa stabilité? Qu'y a-t-il donc qui puisse calmer nos craintes? & où fuirons-nous enfin, si le Monde même semble menacer ruine? Les Ports nous mettent à l'abri des tempêtes, les maisons nous défendent de la pluie & des vents, les souterrains nous garantissent du tonnerre & des menaces du Ciel, le changement de pais nous sauve de la peste: mais rien ne peut nous soustraire aux tremblemens de terre, c'est un mal inévitable.* Si l'on donne à l'Air, le nom de Colonnes des Cieux, alors les secousses seront les Tourbillons de vent, les Ouragans; & le mot **יָרָעוּ**, ils s'étonnent, signifiera un Calme, tel que celui qui se fit tout à coup sur la Mer, à la menace de **J E S U S-CHRIST**. La Version Allemande de Zurich porte *zitteren*, (trembler) de même que la Chaldaïque qui se sert du mot *rathithin*, & les Septante *ἐξίσταται*. La racine **יָרָע** du mot Hébreu signifie *stupidité, étourdissement d'esprit*, ainsi qu'il arrive, lorsque l'esprit frappé d'une chose imprévue, terrible & pleine de danger, l'on perd la tramontane, ne sachant de quel côté se tourner. Voy. Zimmerman (Script. S. Coperniz. p. 54.)

(1) *Hic rupe celsa, nulla quam nubes ferit,  
Amosa fulgent Tempia Cænei Jovis.*

Senec. Herc. Oct. Act. 3.



## JOB, Chap. XXVI. vers. 12.

*Il fend la mer par sa vertu, & il frappe par son intelligence les flots quand ils s'élèvent.*

*Sa puissance a rassemblé les mers en un instant; & sa sagesse a dompté l'orgueil de cet élément.*

**L**E mot radical *raga*, soit qu'on l'explique par *il fendit*, ou par le passif *est fendu*, ainsi qu'on doit l'entendre Job VII. 5. *ma peau se crevasse*, est toute fendue; soit qu'on lui fasse signifier *il appaisa*, ou *fit appaiser*, comme dans Jer. XLVII. 6. *Appaise-toi*: dans tous ces sens, dis-je, ce mot exprime parfaitement le pouvoir que DIEU exerce sur la Mer. Car cet Être suprême peut, selon son bon-plaisir, émouvoir ou appaiser dans un moment les flots. L'un & l'autre se fit à son commandement, lorsque toutes les eaux se rassemblèrent en un même lieu, Gen. I. C'est pourquoi la Vulgate traduit ici, *in fortitudine illius repente maria congregata sunt*, (*Sa puissance a rassemblé les mers en un instant*;) & c'est ce qui fait aussi que la plupart des Interpretes qui suivent la Vulgate, appliquent notre Texte à la Création. Les autres néanmoins l'expliquent de cette bonace ou calme qui succède à une grande tempête. Les Septante traduisent aussi *ἰσχυρὰ κατέπαυσε τὴν θάλασσαν*, *il calma la Mer par sa puissance*. Ainsi JESUS-CHRIST commanda aux Vents & à la Mer, & il se fit un grand calme, Matth. VIII. 26. Et Ps. LXXXIX. 10. *Tu as puissance sur l'élévation des flots de la Mer: quand ses vagues s'élèvent, tu les apaises*. Ou: *Vous dominez sur la puissance de la Mer, & vous apaisez le mouvement de ses flots*.

Les paroles qui suivent, *וּבְחִכְיָהוּ קֹחַז רָהָב*, & par son intelligence, il dompte leur orgueil, ont besoin de plus d'éclaircissement. Le mot *קֹחַז* est d'une signification vague, & marque indifféremment, *élévation*, *orgueil*, *force*, *courage*; de sorte qu'il est libre aux Interpretes d'y ajouter un Substantif. Quelques-uns l'expliquent du Démon & des autres Esprits malins, persuadés qu'avec la permission de DIEU, ils peuvent émouvoir les flots de la Mer. Diodati & d'autres prétendent que ceci doit se rapporter au passage miraculeux des Israélites par la Mer Rouge. Si l'on s'en tient à cette interprétation, le Roi Pharaon fera ce superbe que DIEU frappa. Les Septante & ceux qui les suivent, prétendent qu'il s'agit de la Baleine, ce Roi de la Mer; *ἐπισημαίνει ἐπ' αὐτῇ τὸ κῆτος*, & Symmaque traduit, *συγχαλάει ἀλαζονίαν*, *il humilie l'arrogance*. Le plus sûr peut-être seroit d'entendre tout naturellement, avec notre Version Allemande, l'agitation & le bruit des flots, qui font courir tant de risque aux Matelots, *die stoltzen Wellen des Meers*. Pine-da, qui loue souvent cette Version de Zurich, souscrit à cette explication. C'est ainsi qu'il est

dit Zach. X. 11. *Et la détresse passera par la mer, & y frappera les flots; & toutes les profondeurs du fleuve seront taries*. Ou: *Israël passera par le détroit de la mer, le SEIGNEUR en frappera les flots; les fleuves seront desséchés jusqu'au fond de leurs eaux*. Le Psalmiste Royal nous fournit lui-même un très beau Commentaire sur ce Texte de Job. *Il commande & fait comparoître le vent de tempête, lequel élève les vagues de la Mer. - - Il arrête la tourmente, la changeant en calme, & les ondes se tiennent coies*. Ou: *Il a commandé, & aussitôt il s'est élevé un vent qui a amené la tempête, & les flots de la mer se sont élevés. - - Il changea cette tempête en un vent doux, & les flots de la mer se calmerent*, Ps. CVII. 25. 29. On doit avertir ici le Lecteur, que les flots de la Mer ne s'élèvent rien moins qu'à la hauteur des Montagnes. C'est une hyperbole, dont se servent les Poètes, & ceux qui ont fait quelque voyage sur Mer. Dans la Méditerranée, entre Maguelonne & Peyrole, les flots ne s'élèvent pas plus de 7 pieds au-dessus de l'horizon de la Mer; sur les côtes de Provence, ils ne vont que jusqu'à 5, & lorsqu'ils brisent contre les rochers, ils montent jusqu'à 7. Voilà la mesure que nous en donne Mr. le Comte Marfigly, selon les Observations qu'il en a faites, dans son *Hist. de la Mer*: Voy. l'*Hist. de l'Acad. des Scienc.* 1710. p. 29.

Personne ne doit donc s'étonner, si l'Empire de la Mer que les Princes se font de tout tems disputé, n'est dans toute l'Ecriture Sainte attribué qu'à DIEU seul. C'est L'ÉTERNEL qui a fait la mer, Exod. XX. 11. Neh. IX. 6. Act. IV. 24. *C'est à lui qu'appartient la mer, car c'est lui-même qui l'a faite*, Ps. XCV. 5. *Il assemble les eaux de la mer, comme en un monceau; il met les abîmes comme dans des celliers*. Ou: *C'est lui qui rassemble toutes les eaux de la mer dans leur lit, comme en un vaisseau. C'est lui qui tient les abîmes renfermés dans ses trésors*, Ps. XXXIII. 7. *Quand il mettoit son ordonnance touchant la mer, afin que les eaux n'en passassent point le bord: quand il compassoit les fondemens de la terre*. Ou: *Lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, & qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posoit les fondemens de la terre*, Prov. VIII. 29. *J'ai mis le sable pour la borne de la mer, que par une ordonnance perpétuelle, c'est à dire, par les Loix que j'ai établies dans la Na-*



ture, elle ne passera point : ses vagues s'émouvent, mais elles ne seront pas les plus fortes ; & elles bruient, mais elles ne la passeront point. Ou : J'ai mis le sable pour borne à la mer : je lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais ; ses vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà ; ses flots s'élèveront avec furie, & ils ne pourront passer ses limites, Jer. V. 22. Ainsi la Mer est un instrument dans la main de DIEU, qui lui sert à nous donner des marques de sa clémence & de sa justice, de sa bonté & de sa colere. *Je fais tarir la mer quand je la tance*, Isaïe L. 2. Nah. I. 4. C'est par ce pouvoir suprême, & par un droit de légitime Domination, que DIEU ouvrit un passage aux Israélites à travers la Mer Rouge, & qu'il tourna la mer en une terre sèche, Ps. LXVI. 6. Exod. XIV. 21. *Car il tança la mer rouge, & elle se sécha, & il les conduisit par les gouffres,*

*comme par le désert.* Ou : Il menaça la mer rouge, & elle se sécha ; il les conduisit au milieu des abîmes, comme dans un lieu sec & désert, Ps. CVI. 9. Il a fait tarir la mer, & les eaux du grand abîme ; il réduisit les lieux les plus profonds de la mer en un chemin, afin que les rachetés passassent. Ou : Il sécha la mer, & la profondeur de l'abîme ; il fit un chemin au fond de ses eaux, pour y faire passer ceux dont il étoit le libérateur, Isaïe LI. 10. C'est ainsi que les Matelots épouvantés reconnoissent ce pouvoir suprême de l'ÉTERNEL, lorsqu'il rompt la Mer, & que ses flots bruient, Isaïe LI. 15. & c'est ainsi enfin que calmant les ondes à sa parole, les Mortels pleins d'étonnement s'écrient : *Quel est celui-ci, à qui les vents & la mer obéissent ?* Matth. VIII. 26. 27. Marc IV. 41. Luc VIII. 24. 25.

## PLANCHE DXX.

*Le Serpent traversant, ou plein de replis.*

JOB, Chap. XXVI. vers. 13.

*Il a orné les Cieux par son esprit, & sa main a formé le Serpent traversant.*

*Son Esprit a orné les Cieux, & l'adresse de sa main puissante a fait paroître le Serpent plein de replis.*

LA pensée de Job est ici la même que celle de David au Ps. XXXIII. 6. *Les Cieux ont été faits par la parole de l'ÉTERNEL, & toute leur Armée par le souffle de sa bouche.* Ce que le Psalmiste appelle Armée des Cieux, Job le nomme leurs ornemens, ce qui s'entend des Etoiles tant fixes qu'errantes. Ceci ne souffre aucune difficulté. Mais il s'en trouve beaucoup touchant le *Serpent traversant*, ou *Serpent plein de replis*, ce qui est exprimé en Hébreu par *nachasch bariach*. Les uns cherchent ce Serpent dans le Ciel, les autres sur la Terre, dans la Mer, dans l'Air, & dans l'Enfer même. Il y en a qui prétendent que ces mots désignent ce *Serpent ancien*, qui est appelé *Dragon roux*, Apoc. XII. 3. 4. & qui entraînait avec sa queue la troisième partie des Etoiles du Ciel. Ceux qui montent au Ciel pour l'y trouver, ne savent pas trop où le prendre. Quelques-uns, avec la Version Latine de Zurich, entendent par-là la grande & la petite Ourse, deux Constellations qu'on désigne par le nom de *Dragon*. D'autres la *Voye lactée*, cette ban-

de blanche qui fait en serpentant le tour du Ciel, & qui vue par le Télescope, n'est qu'un amas innombrable de petites Etoiles. Voici l'exposition de Beze : *Ilorna les Cieux d'une beauté inexprimable ; & ces cercles qui parcourent de toutes parts le Ciel en serpentant, sont l'ouvrage de ses mains.* Cette interpretation pourroit favoriser le Système de Tycho-Brahé, selon lequel les Orbites & les mouvemens Planétaires vont en serpentant. Cependant, je ne sache personne, qui jusqu'ici ait appliqué à ce Système le Passage dont il s'agit. Ceux qui avec Coccejus (*in Job* p. 171.) descendent dans les abîmes de la Mer, y trouvent la *Baleine*, espèce de Serpent roide & étendu en ligne droite comme une barre, en quoi il diffère du *Serpent tortueux*. Il est parlé de ces deux Serpens, Isaïe XXVII. 1. *En ce jour-là, l'ÉTERNEL punira de sa dure, grande & forte épée, Leviathan le serpent traversant* (נָחָשׁ בָּרִיחַ), même *Leviathan le serpent tortu* (נָחָשׁ עֲקָלָוֶה), & tuera la Baleine qui est dans la Mer. Ou : En





IOB. Cap. XXVI. v. 13.  
Deus fulminans.

Buch Hiob Cap. XXVI. v. 13.  
Der Stral = schiessende Gott.



En ce tems-là le SEIGNEUR viendra avec sa grande épée, son épée pénétrante & invincible, pour punir Leviathan, ce Serpent immense, Leviathan ce serpent à divers plis & replis, & il fera mourir la Baleine qui est dans la mer. Ce fameux Théologien préfère une Créature vivante à une Constellation, parce que l'expression, punir de son épée, ne convient en nulle façon à des Etoiles. *Pineda* (in *Job*. P. II. 367.) après avoir bien cherché ce Serpent, le trouve enfin dans l'Atmosphère, & entend ici la Foudre, Météore qui semble s'échapper à nos yeux, & qui serpente dans les airs avec une vitesse extrême. On peut voir au bas de la page, la description qu'en fait *Lucret* L. VI. (1) *Senèque* (*Nat. Quæst.* L. II. c. 28.) dit que ces feux sont poussés par les vents qui se choquent; & qu'une preuve de la violence avec laquelle cela se fait, c'est qu'ils vont obliquement avec une rapidité rompareille. Il paroît qu'ils ne tombent pas d'eux-mêmes, mais qu'ils sont lancés. C'est de-là qu'est venu l'épithète d'Oblique, que les Poètes ont donnée à la foudre (2). Toute l'Antiquité tant Sacrée que Profane a cru que les foudres étoient une production de DIEU, & les traits de sa colere. Ils sont appelés, *Pl.* XVIII. 15. & *Habac.* III. 11. les flèches de DIEU. Les Payens en armoient les mains de Jupiter, d'où lui vint le nom de foudroyant, de tonnant, de fulminant. L'Aigle même de ce Dieu nous est représenté dans les Médailles, tenant la foudre dans ses serres (3). D'une infinité de témoignages qu'on en trouve dans l'Antiquité, je ne rapporterai que ceux-ci.

A. Médaille frappée par les Seleuciens, ayant d'un côté la tête de Seleucus leur Fondateur, & de l'autre un Foudre. Or il est certain, selon le témoignage d'*Hesychius*, que Jupiter fut adoré à

Seleucie, sous le nom de *Ceraunius*, *Κεραυνος*, *ἐκπύρριγες*, *καὶ Ζεὺς ἐν Σελεύκεια*. L'on trouve d'autres Médailles où l'Inscription même porte, *ΖΕΥΣ ΚΕΡΑΥΝΙΟΣ*, & qui ont un Foudre posé sur une table.

B. Médaillon du Cabinet du Roi de France, frappé par les Ephésiens sous l'Empire d'Antonin le Pieux.

C. Autre Médaillon du même Cabinet, frappé sous Verus.

D. Autre Médaillon, & du même Cabinet, frappé sous Commode.

Le célèbre *Haseus*, dans son *Leviathan* p. 107. entend par le mot *שָׂרָף* un Crocodile, Animal qui a le corps long, & la queue longue aussi & mobile, & qui est ennemi de l'Homme: & il trouve que le mot *כָּרַח* convient à cet Animal, soit qu'on l'explique par *fuyard*, *fugitif*, ou par le terme de *roide* ou *droit* comme une barre, ainsi que fait la Version Latine de Zurich. Car cet Animal, selon *Plin* & *Senèque*, fuit ceux qui le poursuivent, il est semblable à une barre, ou à une poutre ronde, & se tient souvent immobile comme un tronc d'arbre couché par terre, afin de surprendre ceux qui ne s'en méfient point. On l'appelle *droit*, par opposition aux Serpens ou Dragons, qui se tortillent en mille replis.

Quelle que soit l'interprétation qu'on donne aux mots *שָׂרָף כָּרַח*, soit que ce pieux Philosophe ait porté sa pensée dans le Ciel, ou dans les Eaux, il demeure toujours constant, que dans tous les Ouvrages dont nous venons de parler, la Sagesse & la Puissance infinies du Créateur brillent avec éclat: Attributs dont la démonstration est le but principal de notre Ecritain.

(1) *Mobilitas autem sit fulminis, & gravis ictus, Et celeri ferme pergunt sic fulmina lapsu, Inter enim fugit, ac penetrat per rara viarum. Non igitur multis offensibus in remorando Hæsitat, hanc ob rem celeri volat impete labens.*

(2) *Quem non concutiet cadens*

*Obliqui via fulminis?*

*Senec. in Thyest. Act. 2.*

(3) *Assueti volitans gestat seu fulmina mundi Digna Jove & colo, quod sacris instruit armis.*  
*Manilius.*

## JOB, Chap. XXVI. vers. 14.

Ce sont-là les bords de ses voyes, & que ce que nous en avons appris est peu de chose! & qui est-ce qui pourra comprendre le grand éclat de sa puissance?

Ce que nous venons de dire n'est qu'une partie de ses œuvres. Que si ce que nous avons entendu, est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourra soutenir l'éclat du tonnerre de sa grandeur?



**E**N effet, tout ce que Job a exposé jusqu'ici de la magnificence des œuvres du Créateur, & tout ce qu'il en pourra dire dans la suite, n'est que la moindre partie de ce qu'on en pourroit dire; ce n'est que *le bord*, qu'une *petite partie de ses voyes*; de foibles traits, de simples ébauches. De même qu'un Peintre, pour faire son Tableau avec plus de succès, en trace auparavant une Esquisse sur le papier, & que malgré ses soins il n'attrape jamais parfaitement son Original; de même aussi il nous est permis, & qui plus est, il est de notre devoir d'examiner & de méditer sérieusement les merveilles du Créateur, pour les publier par nos discours & par nos Ecrits, & sur-tout, celles qui peuvent le plus nous exciter à célébrer ses louanges: mais ce n'est que dans l'autre vie, où les ténèbres de nos yeux seront entièrement dissipées, que nous pouvons espérer de voir clairement la magnificence des œuvres de DIEU. C'est là que la structure du Monde, qui à présent est impénétrable pour nous, se dévoilera à nos yeux aussi parfaitement que notre Entendement fini pourra le permettre. C'est là enfin que nous contemplerons la face & la gloire de L'ETERNEL. Tous les raisonnemens que nous pouvons faire à présent sur ce sujet, tout ce qu'il nous est possible d'écrire, de concevoir, de pénétrer, & tout ce qu'en ont jamais découvert les plus habiles Philosophes, n'est encore que (*schemets dabar*,) *peu de chose, un souffle, une goutte*. Car, ajoute Job, *qui est-ce qui pourra comprendre le grand éclat de sa puissance?* il y a proprement, *le tonnerre de*

*sa puissance*: c'est à dire son extrême puissance, sa puissance infinie, de même qu'on lit Ps. XX. 7. *גבורת ישע*, *la force du salut*, pour dire, le plus parfait salut. Dans cette vie, tant que ce corps mortel est uni à notre ame, il ne nous est non plus possible de supporter l'éclat de la Sagesse divine, ni la force de sa Puissance, qu'il l'étoit aux Israélites d'entendre les tonnerres du Sinaï. Comme il faut de la proportion entre les objets sensibles, & les organes de la vue & de l'ouïe, il en faut aussi entre la capacité de l'Ame, & l'objet qui s'offre à sa conception. C'est un axiome parmi les Logiciens, que ce qui est fini, ne peut comprendre l'infini. Cette impuissance s'étend aussi sur toute la Physique: tout ce que nous en savons, & tout ce qui pourra s'en découvrir dans la suite, ne sera jamais que la moindre partie de ce que nous en ignorons. Nous avouons cette ignorance à l'égard de la Foudre & du Tonnerre. La comparaison des Feux d'artifice, tant de ceux qui se font pour le plaisir, que de ceux que l'on emploie à la guerre, avec la Foudre & le Tonnerre; la chute des nuées supérieures sur les inférieures, que *Descartes* a imaginée; la vibration tremblante de l'air que d'autres supposent, ont du moins plus de probabilité que l'éclat des vapeurs enflammées qui s'échappent des nues; ainsi que les Anciens l'ont pensé; & que l'extinction d'un fer chaud plongé dans l'eau, comme *Anaxagore*, *Empedocle*, *Diogene* & *Plin*e l'ont prétendu: mais ces hypothèses, quoique plus probables, ne sont point suffisantes.

## PLANCHE XXI.

*Dieu donne la respiration & la vie.*

JOB, Chap. XXVII. vers. 3.

*Pendant tout le tems que j'aurai du souffle, & que l'esprit de DIEU sera dans mes narines.*

*Que tant que j'aurai un souffle de vie, & que DIEU me laissera l'air que je respire.*

**C**E n'est pas sans raison, que Job fait marcher la *Respiration* de concert avec la *Vie*: car l'Homme, tant qu'il vit, respire; & tant qu'il respire, il vit. La *Respiration* est une des actions les plus nobles, puisque la vie en dépend immédiatement: j'entens la vie d'un homme sorti du ventre de sa mere; car dans cette obscure prison, il vit neuf mois sans respirer.

Le *Poumon* est le Soufflet qui fait l'attraction & l'expulsion de l'air que nous respirons, & par le moyen duquel le sang devenu grossier par la circulation, se subtilise de nouveau, & devient propre à passer des veines aux artères, & à faire une nouvelle circulation, ce qui est le but principal de la *Respiration*. Ce Soufflet est d'un art infini. Il est composé d'une multitude de vésicules,





IOB. cap. XXVII. v. 5.  
Halitum vitamque dat Deus.

Buch Job Cap. XXVII. v. 5.  
Gott gibt Leben und Athem.



eules, dont la structure est divine. Le Thorax, les Côtes, le Diaphragme, & les Muscles qui servent à la Respiration, lui tiennent lieu, par leur admirable structure, de roues & de contre-poids, tels que nous en voyons dans les Soufflets qui soufflent sans interruption. Pour se former une idée juste du grand art de cette Pompe pneumatique, il faut nécessairement connoître les principes de l'Anatomie & de la Médecine mécanique, qu'on enseigne aujourd'hui. Avec ce secours, on peut en sûreté s'élever à la connoissance du Souverain Créateur, qui non-seulement a créé les Cieux, & les a étendus, qui a aplani la Terre avec ce qu'elle produit; mais (faites attention que l'Écriture met ici au même rang, les plus grands ouvrages de l'ÉTERNEL, avec la Respiration, & la vie de l'Homme qui en dépend) qui donne la respiration au peuple qui est sur elle, & l'esprit à ceux qui y marchent. Ou: Qui a créé & a étendu les Cieux, qui donne le souffle & la respiration au peuple qui l'a rempli, & la vie à ceux qui y marchent, Isaïe XLII. 5. Ainsi, tant que l'esprit est en nous & qu'il anime notre corps, tant que nous avons du souffle & que l'esprit de DIEU est dans nos narines, nous ne saurions trop célébrer par nos louanges l'Auteur & le Conservateur de notre Respiration, sans laquelle aucun Animal, sur la Terre, dans la Mer, dans les Aïres, ni même les Plantes, ne sauroient vivre. Que tout ce qui respire, loue donc le SEIGNEUR!

Mais il nous faut examiner de plus près, le grand art de cette admirable Machine. Le Thorax est une cavité de figure elliptique, formée de Côtes courbées en arc, tapissée d'une membrane qu'on nomme la *Pleure*, & séparée du bas-ventre par le Diaphragme. Entre les Côtes sont placés les Muscles Intercostaux, qui lorsqu'ils agissent ou se contractent, tirent les Côtes vers la Clavicule, qui en est comme le point fixe. Les Côtes mêmes servent de contre-poids aux Muscles; elles tendent vers le bas par leur pesanteur, & elles y sont tirées aussi par le Muscle appelé le *Très large*, ou *Latissimus dorsi*. Ces Antagonistes sont dans un parfait équilibre, & ils agissent alternativement, selon que la puissance de l'un prévaut tant soit peu sur l'autre. La principale cause de ce mouvement vient du sang, qui reflue des Muscles Intercostaux dans la Veine

ne Azygos. Voici comment cela se fait. Les Côtes étant tirées en-haut par les Muscles Intercostaux qui doivent leur action au fluide nerveux, le Thorax se dilate: l'air frais extérieur entre avec précipitation par la Trachée dans les Poumons: ceux-ci s'enflent, & par leur dilatation ils pressent la Veine Azygos: le sang qu'elle contient est exprimé dans la Veine Cave, & repoussé en même tems contre la valvule de l'Azygos, qu'il tient fermée jusqu'à ce que tout le sang s'en soit déchargé dans la Veine Cave. Tandis que les valvules restent fermées, le sang est contraint de s'arrêter dans les Muscles Intercostaux, dont les Arteres en se dilatant repoussent en arrière le fluide nerveux: par-là les Côtes s'abaissent, & le Thorax se rétrécit; le sang reprenant ensuite sa circulation, & les esprits animaux qui animent les Muscles Intercostaux rentrant en vigueur, les Côtes s'élèvent de nouveau. Ainsi, ces mouvemens alternatifs d'inspiration & d'expiration que l'on voit, dépendent en partie de la construction des parties solides, des Poumons, des Côtes, des Muscles; & en partie de l'équilibre du sang & des esprits animaux. Je pourrois ajouter, si je ne voulois éviter d'être long, l'action alternative entre le Diaphragme, & les Muscles de l'Abdomen; mais l'on trouvera une ample & savante description de tout cela, dans *Ström. Nov. Theor. Mach. Animal.* p. 52. 56. &c. On doit lire sur-tout là-dessus le célèbre *Dan. Bernoulli, Diss. de Respiratione*, Basil. 1721.

Pour faciliter l'intelligence de ce que nous venons de dire, j'ai jugé à propos d'exposer du moins aux yeux du Lecteur les principaux Organes de la Respiration.

La I. Figure représente les Os du Thorax; les Côtes, tant celles qu'on nomme vraies, que les fausses; le Sternum; & la Clavicule, qui est attachée au Sternum & à l'Omoplate. J'ai fait dessiner aussi un des Muscles Intercostaux, & le Muscle Sousclavier, qui servent à élever les Côtes.

Fig. II. La partie antérieure des Poumons; le Larynx; la Trachée-artère; la Glande Thy-mus ou Fagoue; & le Diaphragme.

Fig. III. Le Thorax ouvert, où l'on remarque sur-tout la situation de la Veine *Azygos* ou *sans-paire*, de la Veine-Cave, & de la grande Artere.

## JOB, Chap. XXVII. vers. 18.

Il bâtera sa maison comme la tigne, &  
comme le Messier fait sa cabane.

Il s'est bâti comme le ver une maison,  
& il s'est fait une cabanne comme le  
gardien d'une vigne.

Rien n'est plus naturel que cette allégorie de Job. La Tigne, en Hébreu *Asch*, est un petit Animal qui se construit un logement, de la matière même des habits ou du bois qu'il

ronge. Son habitation se détruit presque à chaque instant, c'est à dire, à chaque fois qu'il se remue ou qu'il change de place. Ainsi l'on peut dire de la Tigne, qu'elle bâtit & démolit continuel-



nuellement. De même l'Avare, injuste & insatiable, ronge sans cesse le bien & la réputation du prochain, & vivant dans l'indigence au milieu des richesses, il ne considère pas la destruction qui menace à tout moment son édifice; & après avoir ainsi rongé quelque tems, il est à la fin contraint d'abandonner son nid, comme la Tigne: & semblable à Jehojakim, il sera enseveli de la sepulture d'un Ane, étant trainé & jeté au-delà des portes de Jérusalem. Ou: Sa sepulture sera comme celle d'un Ane mort, on le jettera tout pourri hors des portes de Jérusalem, Jer. XXII. 19. Écoutons la menace faite à cette Tigne du sang des Rois, vl. 13. 14. Malheur à celui qui bâtit sa maison par injustice, & ses étages sans droiture. Qui se sert pour néant de son prochain, & ne lui rend point le salaire de son travail. Qui dit, Je me bâtirai une grande maison, & des étages bien aérés; & qui se perce des fenêtrages: elle est lambrissée de cedre, & peinte de vermillon. Ou: Malheur à celui qui bâtit sa maison dans l'injustice, & qui se fait de grands appartemens dans l'iniquité, qui opprimerà son ami sans aucun sujet, & ne le récompensera point de ce qu'il lui aura ravi; qui dit en lui-même, Je me ferai bâtir une maison vaste & des appartemens spacieux; qui s'y fait faire de grandes fenêtres, des lambris de cedre qu'il peint d'un rouge éclatant. Il y en a qui par le mot *Asch*, entendent la petite Ourse, & voici comment ils expliquent le Passage. Ils disent, que quoique l'Impie bâtit de magnifiques Palais qui s'élèvent jusqu'au Pole, ce ne sont néanmoins

que de misérables Cabanes de très peu de durée, & qui d'ordinaire sont détruites à la fin de l'Automne. Mais il est mieux & plus clair de s'en tenir au sens littéral, selon lequel il s'agit de la Tigne.

Les Septante joignent à cet Insecte, l'Araignée: ἀράχνη ὁ οἶκος αὐτῆς ὡς περ οἶκος, καὶ ὡς περ ἀράχνη. Sa maison se détruira comme celle des Tignes & des Araignées. Mais comme le Texte Hébreu ne fait aucune mention de ce dernier Animal, je puis me dispenser d'en parler: me contentant du parallèle qu'on y trouve, des Palais les plus superbes à une simple Cabane; ce qui doit suffire pour nous porter à ne rechercher que les biens éternels, qui ne sont sujets ni à être rongés par les Vers, ni à nous être enlevés par les Voleurs. Ce que *Senèque* dit à ce sujet, au commencement de son premier Liv. des Quest. Nat. mérite d'être rapporté. Là-haut, dit-il, sont des espaces immenses, à la possession desquels l'Âme est admise, pourvu qu'elle ait dépouillé tout ce qui est corporel, qu'elle se soit nettoyée de toute impureté, & que libre & dégagée elle ait su se contenter de peu. Elle sait que ces choses lui appartiennent, & alors elle méprise le peu d'étendue de son premier domicile. Il dit encore dans son Livre de vit. beat. c. 27. On s'accoutume & l'on s'attache aux richesses, comme si la possession nous en étoit assurée pour jamais. C'est au milieu des richesses, que le Sage médite le plus sur la pauvreté. Voy. Bochart (*Hieroz.* P. II. L. IV. c. 23. p. 605. c. 25. p. 615. 617.)

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 1. 2.

Certainement l'argent a ses veines, & l'or a un lieu d'où on le tire pour l'affiner.

Le fer se tire de la poussière, & la pierre fondue rend de l'airain.

L'argent a un principe & une source de ses veines, & l'or a un lieu où il se forme.

Le fer se tire de la terre, & la pierre étant fondue par la chaleur se change en airain.

Job nous conduit ici à l'examen des Trésors souterrains. Il étoit lui-même très excellent Métalliste, & tel que doivent l'être aujourd'hui les Directeurs des Mines, pour bien remplir leur devoir. Ainsi il y auroit de l'injustice de placer, comme *Matheſius* (*Sarept.* p. 17. b.) un si grand Homme au rang des Mineurs.

Job fait mention des quatre Métaux les plus précieux, & les plus anciens, savoir, l'Argent, l'Or, le Fer & l'Airain<sup>(1)</sup>. Nous en allons parler, dans l'ordre où notre habile Métalliste les a lui-même placés.

יֵשׁ לְכֶסֶף מַצֵּי, l'Argent a son issue: les Septante traduisent, ἔστιν ἀργύρου τόπος ὅθεν ῥύεται; la Version Latine de Zurich, habet argentum venas, (l'Argent a ses veines); & l'Allemande, das Silber hat seinen Ausgang, il vaudroit mieux dire, Aderen, Klüfft, Gänge, Fletz, Geschiebe, c'est à dire des veines, un lieu d'où on le tire. L'on sait que ce Métal se trouve très rarement tout pur en masse, comme le Plomb & l'Étain; mais dans des veines & des pierres: il y a même plusieurs sortes de veines d'Argent mêlées ensemble, de sorte que dans la même

(1) At cum regna senex cæli Saturnus haberet,  
Omne lucrum tenebris alta præmebat homini:  
Æraque & argentum cumque aurea pondera ferri

Manibus adorat, nullaque massa fuit.

Ovid. L. III. Eleg. 7.



même masse on en voit de couleur de plomb, de blanches, de noires, de rouges, & de capillaires, en Allemand *Glas-Ertz*, *weiss-schwarz-roth-gulden-Ertz* und *Haar-Silber in einer Stufe*. L'Argent se tire aussi des veines de Fer, de Plomb, de Plomb cendré, de Pierre à fusil, d'Ardoise, & de plusieurs autres pierres, d'où il tire aussi différens noms. Je dis donc que le mot *motza* est mieux rendu par celui de *veines*, que par celui d'*issue*; excepté seulement l'Argent qu'on trouve à fleur de terre, ce qui est très rare, *das oben zum tage ausbricht*: mais en général, ce mot convient à toutes sortes de matrices d'Argent, de quelque nom & de quelque espèce qu'elles puissent être. Les mots *Exitus*, & *venarum principium*, (*Issue*, & *Principe de veines*) qu'on trouve dans la Vulgate, semblent s'accommoder au Système des Anciens, selon lequel les veines d'Argent & de tout autre Métal ont leur racine comme une plante, d'où les veines croissent, & s'étendent en plusieurs branches. Mais si l'on considère attentivement toutes les circonstances, on jugera plutôt que les Métaux brisés en petites parties ont été ramassés par les eaux du Déluge, déposés en très petites parcelles dans les couches de la terre, & accumulés dans les fentes, où les courans d'eaux souterrains les peuvent accumuler encore, & y en entraîner d'autres qu'ils emportent en passant. La différence de ces deux Hypothèses est très grande: car selon celle-là, les Métaux croissent & parviennent à maturité comme les fruits des arbres; sur quoi les Philosophes fondent l'espérance de pouvoir parachever par le feu un ouvrage imparfait, que la Nature auroit déjà commencé dans les entrailles de la Terre. Selon l'autre, au contraire, les Métaux ne croissent point, mais les Mineurs les trouvent tels qu'ils furent amassés par les eaux du Déluge, ou qu'ils l'ont été depuis dans les fentes de la Terre. Notre Philosophe donne le pas sur l'Or à l'Argent, non qu'il soit plus noble, mais parce qu'il est plus en usage & plus ancien. La monnoye la plus ancienne sont les Sicles d'argent; & chez les Romains même, l'Argent monnoyé fut connu avant l'Or. *Pline* assure, L. XXXIII. c. 3. que l'an 585 après la fondation de Rome, parut la monnoye d'Argent; & que celle d'Or ne fut frappée que 62 ans après. Ainsi l'on peut moralement dire, que le Monde a été vaincu premièrement par des armes d'Argent, & ensuite par des armes d'Or; suivant la réponse que la Prêtresse d'Apollon fit à Philippe: *Combats avec des armes d'argent, & sois sûr de tout vaincre.*

וּמָקוֹם לְהִיבֵן, Et l'Or a un lieu d'où on le tire; selon les Septante, καὶ τόπος χρυσίου, ὅθεν διέρχεται, & un lieu pour couler l'Or, ou ὅθεν χρυσίον. Sur quoi l'on doit d'abord remarquer, qu'il y a deux sortes d'Or: l'un pur naturellement, sans passer par le feu, l'Or fin appelé χρυσίον ἀπύρρον, ἀπυρόμενον, ὁλοκρότον, par les Grecs, & ἁπλοῦς χρυσός, כֶּתֶם טָהוֹר, Dan. X. 5. Tel étoit jadis l'Or d'Ophir & d'Arabie, & tel est au-

Tom. VI.

jourd'hui celui de Hongrie: qui lorsqu'on le tire des Rivières, s'appelle χρυσάμιμος. Cette sorte d'Or n'a pas besoin d'être purifié, étant de lui-même très pur, & sans aucun mélange. Mais il y en a d'une autre espèce, lequel est mêlé de parties hétérogènes, dont il a besoin d'être séparé, soit en broyant la masse, en la lavant, en la mettant en fusion, ou de quelque autre manière. Il semble que ce soit de cette seconde espèce, dont Job a voulu parler, puisque, selon la force du terme original, il fait mention de la filtration, du couloir par où il passe; du moins si l'on s'en rapporte à la Version d'Olympiodore: car pour la fusion, elle convient également à l'Or pur. Ces deux sortes d'Or se trouvoient autrefois en Arabie, il s'en rencontroit, selon *Diodore de Sicile* (L. II. c. 50. III. 45.) des morceaux de la grosseur d'une châtaigne; & sur les frontières d'Égypte, d'Arabie, & d'Éthiopie on en trouvoit des veines dans des pierres de marbre blanc, qu'on faisoit tirer par des Criminels, tels que ceux des Galères. *S. Jérôme* (*Loc. Ebraic. f. 128.*) parle de l'Or qu'on tiroit à *Phunon*, ou *Fenon*. *Les Sabéens*, dit-il, étoient fort riches en forêts d'arbres aromatiques, & en Mines d'or. *Pline* (L. VI. c. 29. & loc. cit.) fait mention du Cap d'Aden, (*Littus Hammaeum*) comme abondant en Or.

כִּרְחֵל מְעַפֵּר יָקָה, Le Fer se tirera de la poussière; selon les Septante, Σίδερος μὲν γὰρ ἐκ γῆς γίγνεται, le Fer naît de la Terre. Tous les Métaux en général sont formés dans la Terre; mais selon Job, le Fer principalement. Peut-être que notre Philosophe a voulu seulement nous indiquer, ce que l'expérience prouve; savoir, que les veines de Fer ne se trouvent pas pour l'ordinaire à une grande profondeur dans la Terre, mais plus près de sa surface; ou bien que la matière dont on le tire n'est la plupart du tems qu'une espèce de terre, ou friable comme la terre; ou qu'enfin l'on trouve de ce Métal dans toute sorte d'argille, & même dans la cendre des Plantes, comme l'expérience le fait voir. Quelques-uns rapportent ce Passage à l'espèce de liaison que le Fer a avec la terre, étant employé à la cultiver, à la remuer, à la labourer, pour la rendre propre à la production des fruits: ce qui a fait dire à *Isidore*, L. XVI. c. 20. que le mot *Ferrum*, (Fer) tire son origine de *Far*, (grain); à cause qu'il sert à préparer la terre pour y semer le grain. *Pline* (L. XXXIV. c. 14. fait une très belle description de ce Métal. Le Fer, dit-il, est le meilleur & le plus mauvais instrument qui soit en la main des hommes. Il sert à labourer la terre, à ébrancher les arbres, à cultiver les jardins, & à tailler les vignes pour les faire rajeunir; on l'emploie à démolir les maisons, à couper la pierre, & à toutes sortes d'usages. Mais c'est aussi lui qui sert à la guerre, aux meurtres, non-seulement de près, mais de loin, en le lançant à force de bras, ou par des machines, ou bien en y ajoutant des plumes; invention la plus détestable de toutes, qui pour donner

Cc

la



la mort plus promptement, la fait voler avec des ailes. Ce n'est donc pas à la nature du fer, qui de lui-même est innocent, qu'on doit attribuer la cause de tous ses desordres, mais seulement à la malignité de l'esprit humain. Dans le Traité que Porfenna fit avec le Peuple Romain, après l'expulsion des Rois, il est dit expressément, qu'on ne feroit aucun usage du Fer que pour l'Agriculture. On ne doit pas douter qu'il n'y ait eu du Fer en Arabie: ce Métal, le plus utile de tous, se trouve presque dans toutes les régions. D'ailleurs, il est certain qu'il abonde dans les Montagnes de la Palestine, du côté de l'Arabie: (Agric. de Metall. p. 413.)

וְהָאֵרָאִין יִצְוֹק נְחֹשֶׁת, & l'Airain est une pierre fondue. Les Septante traduisent, χαλκός δὲ ὡς λίθος κατακείται, l'Airain se taille comme la pierre, ou ἀπὸ λίθου χάνεται, se tire de la pierre par la fusion. C'est comme si l'on disoit, que les pierres peuvent se fondre aussi bien que l'Airain; ce qui ne souffre point de difficulté, car la Physique moderne nous prouve par ses Verres & ses Miroirs ardents, qu'il n'y a point de pierre qui ne se puisse fondre, & que l'Alun de plume qui résiste au feu, devient lui-même fluide, & cela dans un moment. Mais ce n'est pas là ce que Job a eu en vue. Notre Philosophe parle de l'Airain, Métal très précieux & très utile, & il veut nous faire entendre qu'il est très rare de le trouver pur, comme l'on trouve l'Or, l'Argent, & sur-tout le Fer, dont il y a des masses entières; mais qu'au contraire on le trouve la plupart du tems mêlé avec la pierre & d'autres Minéraux, dont le meilleur moyen pour l'en séparer, est le feu. Ainsi le mot Hébreu Eben signifiera veine de Cuivre: & Eben jatsuk, veine de Cuivre passée par le feu; ou le Cuivre même, tiré de la pierre par la fusion. On peut rapporter ici ce que dit Pline, L. XXXIV. c. 1. que le Cuivre se tire d'une veine, & qu'on le purifie ensuite par le feu. La pierre, ajoute-t-il, d'où l'on tire ce métal, se nomme Cadmia. Et L. XXVII. c. 26. Les pierres se résolvent en Cuivre par le feu. La manière de préparer ce Métal est élégamment décrite, quoiqu'en peu de mots, par Mathesius (Sarept. p. 65.) & après lui par Agricola, & par d'autres encore, que je passe sous silence, de même que les différentes espèces de veines de Cuivre, qui dans mon Dictionnaire des Fossiles montent jusqu'à 60, & plus. Je ne dois pas néanmoins oublier de dire, que le Cuivre ne le cède aux autres Métaux, ni pour l'antiquité, ni pour l'usage. L'Age d'Airain a précédé l'Age de Fer: témoin ce passage d'Hésiode (Opera & Dies v. 149.) Ils avoient des armes d'Airain, des ustensiles d'Airain, des maisons d'Airain, & le Fer étoit encore inconnu. Ceci se confirme par l'expérience; car dans les plus anciens Tombeaux de la Suisse, mais sur-tout des Pais du Nord, l'on trouve auprès des urnes, des armes de cuivre, au lieu de fer, comme des Haches; on y trouve aussi des Anneaux, & d'autres choses de la même matière. Voyez Dan,

Major. bevölkert Cimbrien p. 65. Rudbeck. Atlantic. P. III. c. 7. p. 145. Nov. Liter. Mar. Balth. A. 1699. p. 91. Pour ne rien dire de ces anciens Monumens des Egyptiens, des Grecs, & des Romains, qui étoient gravés sur des tables d'Airain. Depuis longtems, dit Pline L. XXXIV. c. 9. l'Airain est employé à perpétuer les monumens, & à faire des Tables pour y graver les Ordonnances publiques. Les Anciens avoient cette coutume, de graver sur de l'Airain, les Edits, les Loix, les Calculs Astro-nomiques, & autres choses de cette nature, qu'on suspendoit ensuite dans les Places publiques; c'est ce qu'on appelloit *Aes fixum*: Voy. Salmas. in Solin. p. 479. 521. L'Ecriture nous fournit aussi sur ce sujet un témoignage de la plus grande antiquité, dans ce qu'elle dit de Thubal-Cain, qui forgeoit toute sortes d'instrumens d'airain & de fer, Gen. IV. 22. Qu'on ajoute à cela le Serpent d'Airain érigé par Moïse, & les Vases sacrés qui servoient tant au Tabernacle, qu'au Temple de Salomon.

En voilà suffisamment sur cette matière. Nous avons assez fait voir que ces quatre Métaux sont les plus précieux de tous, tant par le travail qu'il en coûte pour les tirer de la terre & les préparer, que par l'usage qu'en retire la Société, & par leur beauté. Il ne s'agit donc plus que de savoir ce que Job a eu en vue par cette proposition. Les Interpretes sont partagés là-dessus. Voici, selon moi, l'explication qui convient le mieux, & à la nature des choses, & au sens des paroles. C'est que les Hommes en général employent tous leurs soins & leurs travaux à découvrir les Métaux, à les tirer, les essayer, les séparer, & les fondre; sans faire aucun effort pour acquérir la véritable Sagesse: ou bien, que tout notre travail est inutile, si DIEU par sa grace ne daigne nous éclairer, & dissiper notre aveuglement naturel. Mais où trouvera-t-on, dit Job vi. 12. la Sagesse? & où est le lieu de l'Intelligence? L'homme ne connoît pas sa valeur, & elle ne se trouve pas dans la terre des vivans. L'Abîme dit, Elle n'est pas en moi; & la Mer dit, Elle n'est pas avec moi. Elle ne se donne pas pour du fin or, & elle ne s'achète point au poids de l'argent. Ou: Mais où trouvera-t-on la Sagesse? & quel est le lieu de l'Intelligence? L'homme n'en connoît point le prix, & elle ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices. L'Abîme dit, Elle n'est point en moi; & la Mer, Elle n'est point avec moi. Elle ne se donne point pour l'or le plus pur, & elle ne s'achète point au poids de l'argent, &c. C'est presque dans ce même sens, que le célèbre Harenbergius expose ce Passage, dans la Bibl. Brem. Clafs. VIII. p. 95. où il s'exprime ainsi: Job met en comparaison la véritable Sagesse avec les trésors corruptibles. Il dit que les richesses se tirent, quoiqu'avec beaucoup de travail, des entrailles de la terre, & de lieux où ni les oiseaux de rapine, ni les bêtes féroces n'ont jamais pénétré, quoiqu'elles aillent par-tout pour chercher leur proie: mais que la

véri-



véritable Sagesse fuit l'homme, si DIEU ne la lui découvre & ne la lui enseigne. Il dit que l'Or, l'Argent, & les autres Métaux ne peuvent se dérober aux recherches laborieuses

des hommes, & que les Mines ont des issues, mais que l'origine de la vraie Sagesse n'a point de bornes (1). Voy. Mathes. Sarept. Conc. VI. p. 57. b. & De Mey Phys. Sacr. p. 334.

(1) Boëce s'exprime aussi parfaitement bien sur ce sujet, dans la Consolat. Philof. Met. 8.

*Eheu, quam miseros tramite devio*

*Abducit ignorantia!*

*Non aurum in viridi quaritis arbore,*

*Nec vite gemmas carpitis,*

*Non altis laqueos montibus abditis,*

*Ut pisce ditosis dapes.*

*Nec, vobis capreas si libeat sequi,*

*Tyrreno captatis vada.*

*Ipso quin etiam fluctibus abditos*

*Norunt recessus æquoris,*

*Quæ gemmis nivels unda feracior,*

*Vel quæ rubentis purpureæ,*

*Nec non quæ tenero pisce, vel asperis*

*Præstent echinæ lipora.*

*Sed quoniam lateas, quod cupimus, bonum*

*Nescire cæci fastidient,*

*Et quod stelliferum transabit palum*

*Tellure demersi petunt.*

*Quid dignum stolidis mentibus improceri*

*Opes, honores ambiant,*

*Et quam falsa gravi mole paraverint,*

*Tam vera cognoscant bona.*

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 3.

Il a mis un bout aux ténèbres, de sorte qu'on peut sonder le bout de toutes choses, même les pierres les plus cachées & qui sont dans l'ombre de la mort.

Il a borné le tems des ténèbres; il considère la fin de toutes choses, & la pierre même ensevelie dans l'obscurité, & dans l'ombre de la mort.

CE Texte reçoit diverses interprétations, & les Versions de Zurich ne s'accordent pas en tout sur son explication.

Il a mis un bout aux ténèbres. Le mot Hébreu *Kets*, est traduit chez les Septante par *τάς*, *Aquila* se sert de *τέλος*, fin, *Theodotion* de *τέρας*, terme; & *Symmaque* de *περίοδος*, prescription, tems prescrit. Parmi les plus anciens Interprètes, quelques-uns entendent ces paroles du Texte, de la révolution des jours & des nuits. *S. Chrysostome*, par exemple, dit: *Qui est-ce qui chasse les ténèbres, & l'obscurité? Qui est-ce qui a mis un si bel arrangement dans une chose de si grande importance?* Et *Olympiodore*: *Les ténèbres disparaissent à l'approche de la lumière, on y remarque une certaine diminution, & un certain accroissement; ou, pour m'écarter de l'opinion commune, une espèce d'égalité qui se forme de l'inégalité.* Et certainement, si nous considérons cette alternative des jours & des nuits, si nous faisons attention à la manière dont elle se fait, & aux variations qui s'y trouvent, rien ne pourra mieux nous élever à la connoissance d'un Créateur, qui par une puissance & une sagesse infinies a mis un bout aux ténèbres. Car (pour en faire l'application à notre Terre seule) que deviendroient les Plantes, si elles étoient exposées à l'ardeur continuelle du Soleil, & si la nuit ne venoit les rafraîchir, & les empêcher de se dessécher? Sans la nuit, les Hommes & les Animaux auroient-ils du repos? La chaleur combinée avec la lumière ne feroit-elle pas évaporer toute l'humidité du corps? Sans la nuit, tout

ce qui respire, ne languiroit-il pas? Que deviendroient aussi ces Animaux, qui étant aveugles pendant le jour, se tiennent dans le repos, & n'ont que la nuit pour aller chercher leur nourriture? Mais d'un autre côté, s'il faisoit toujours nuit, ne serions-nous pas privés de l'agréable chaleur du Soleil, & de sa précieuse lumière? Comment vivrions-nous dans des ténèbres si affreuses? A quoi nous serviroient nos yeux? & comment vaquer à nos affaires, entretenir des commerces, changer de climat, & faire des voyages? La Terre ne feroit-elle pas une vraie Caverne de Brigands? Qui ne voit donc, que l'alternative des jours & des nuits est absolument nécessaire, & que ce partage de la lumière & de l'obscurité, tel que nous le voyons, est le plus convenable aux besoins des Hommes? Mais ce qui sert encore à prouver avec plus d'évidence la sagesse infinie & la bonté du Créateur, c'est cette variation du jour & de la nuit dans les différens Climats. Supposons que sous la Ligne Equinoctiale, ou au milieu de la Zone Torride, le plus long jour passât 12 heures, que dans les Régions Polaires, ils n'allassent pas jusqu'à 18 ou 20, & même jusqu'à des jours entiers, des semaines, & des mois, & que dans nos Régions tempérées ils ne durassent pas 16 heures: l'on verra d'abord, qu'aucun de ces Pais ne pourroit subsister. C'est pourquoi DIEU a mis un bout aux ténèbres, & l'a parfaitement proportionné pour le besoin de chaque Région. Continuons nos raisonnemens. Que si ces limites étoient établies, de manière que le jour ou la lumière succédât tout d'un coup aux ténèbres



dans tout son éclat, notre état feroit des plus misérables, car les Hommes & les Animaux s'en trouveroient aveuglés. Le jour devoit donc succéder insensiblement à la nuit; & en effet les bornes qui les séparent sont imperceptibles, & ce mélange admirable des ténèbres avec la lumière doit faire avouer à tout le monde, que c'est l'ouvrage de DIEU, & que lui-même a mis le bout aux ténèbres. On doit rejeter l'explication de *Vatable*, comme étant tirée de trop loin: car il prétend que par les ténèbres dont il est parlé dans notre Texte, l'on doit entendre ce qui n'est point, & n'a jamais été; comme si Job avoit eu en vue le grand ouvrage de la Création, où DIEU tira tout du néant, & sépara la lumière des ténèbres. Non-seulement cette interprétation est amenée de trop loin, mais, en l'examinant bien, elle n'est pas même soutenable. Le Rien n'a point d'accidens; où il n'y a rien, il ne fauroit y avoir ni lumière, ni ténèbres, car celles-ci ne sont que l'ombre, ou la privation de la lumière, causée par l'interposition de quelque corps opaque; ainsi, où il n'y avoit point de corps, il n'y avoit point non plus de ténèbres. L'opinion de *Pineda* (*in Job P. II. 403.*) me paroît beaucoup plus recevable. Il applique notre Texte aux nouvelles Inventions que les Hommes produisent dans chaque siècle, pour l'utilité & l'avantage de la Société; Inventions qui, par la sage Providence de DIEU, sont tirées comme du sein des ténèbres. Si l'on admet cette explication, c'est sur-tout au XVII. Siècle qu'il faudra rapporter l'accomplissement des paroles de Job, savoir, que DIEU a mis un bout aux ténèbres. Ce Siècle en effet a paru si fertile en toutes sortes d'Inventions pour les Sciences & les Arts, qu'il surpasse tout ce qu'ont produit ensemble les XVI qui l'ont précédé. Personne n'ignore avec quelle subtilité *Descartes* a détrôné *Aristote*, après avoir secoué le joug de l'ancienne Philosophie: & quoique l'Empire ne lui soit pas demeuré, on lui doit pourtant cet éloge, qu'il est celui qui a ouvert la porte à la Philosophie mathématique moderne, qui par ses heureux progrès, s'est soumis non-seulement la Physique, mais la Médecine, & la Morale même, du moins autant qu'elle dépend de la connoissance des Passions. Je vais rapporter en abrégé, les Découvertes qui ont été faites en Médecine. La Chirurgie par infusion & par transfusion, qui disparut comme un éclair. La Circulation du Sang, découverte par *Guill. Harvey*, Médecin de *Jaques I.* & de *Charles I.* Rois d'Angleterre; & en l'honneur duquel on lit dans le College de Médecine à Londres l'inscription suivante: *Industria, sagacitate, successu nobili, perpetuos sanguinis aestus, circulari gyro fugientes, primus promulgavit mundo. Nec passus ultra mortales sua ignorare primordia, aureum edidit de ovo atque pullo librum. Sic novis inventis Apollineam ampliavit artem - - meruitque esse stator perpetuus.* Chacun fait, combien les Freres de la Rose-Croix, qui ont pour Chef *Fr. Chrétien Rosencreutz*, Moine qui vivoit en 1383, se

sont rendus célèbres dans la Chymie, sur-tout celle qui a pour objet la Toison d'Or. Il y a une infinité de belles découvertes dans l'Anatomie: les Vaisseaux lactées découverts par *Asellius*; le Canal Thorachique, par *Pecquet*; les Conduits Salivaires, par *Bartholin*, *Warthon*, & *Nuck*, & d'autres par *Stenon*; la structure du Cerveau, par *Willis* & *Vienussens*; celle de l'Oreille, par *Du Verney*, & *Valsalva*; & celle du Cœur, par *Lower*. En un mot, rien est-il échappé à la pénétration & à l'adroite dissection des célèbres *Malpighi* & *Ruyseh*, qui ont découvert jusqu'aux plus petits tuyaux des Arteres, & jusqu'aux moindres petits Canaux sécrétoires des Glandes? Ainsi l'Anatomie & la Médecine ont pris une tout autre face qu'elles n'avoient auparavant. Le Monde est rempli aussi d'Inventions Mathématiques & Mécaniques. Ici *Descartes* revient encore sur la Scène, avec son *Algebre*, qui de nos jours a été portée au plus haut degré: Après lui, viennent *Newton* & *Leibnitz*, avec leur *Calcul Infinitésimal*: *Bernoulli*, avec ses différentes sortes de Courbes, & leurs propriétés: *Galilée*, célèbre Restaurateur du Système de Copernic, avec ses *Télescopes*: *Cassini* & *Huygens*, avec leurs nouveaux *Satellites* de Saturne & de Jupiter: *Scheiner*, avec ses Taches dans le Soleil: *Hévelius*, *Weigelius* & d'autres, avec leurs nouvelles Etoiles fixes: *Leeuwenhoek*, avec ses *Microscopes*, & les Découvertes qu'il a faites par leur moyen: *Morland*, avec sa Trompette parlante ou Porte-voix: *Tschirnhaus*, avec ses Miroirs ardents: *Guerike*, *Reyherus*, & *Amontons*, avec leurs *Thermometres*: *Torricelli* & *Pascal*, avec leurs *Barometres*. Ajoutons à tout cela, la Cloche de Plongeur, de *Sinclair*, le Navire volant, de *Luna*; les Vaisseaux qui navigent sous l'eau, de *Drebbelius*, *Mersenne* & *Borelli*; le Serpent d'eau ou *Hydraspis* de *Wagenseil*, & une infinité d'Inventions pareilles. On ne peut disconvenir que ceux d'entre les Princes Chrétiens qui ont encouragé les nouvelles Inventions, & fourni les moyens de les exécuter, ne méritent de grands éloges: *Louis XIV.*, par exemple, par la Ligne Méridienne, tracée d'un bout à l'autre de son vaste Royaume, par la communication de la Méditerranée avec l'Océan, & par une infinité d'autres Invention que l'Académie Royale des Sciences a mises au jour: *Frederic-Guillaume* Electeur de Brandebourg, par la jonction de l'Oder & de la Sprée: *Pierre Alexiewitz*, Empereur de Russie, par la communication de la Mer Caspienne avec le Pont-Euxin, & celle de la Mer Baltique avec la Mer Blanche; mais sur-tout pour avoir formé dans ses Etats, en faveur des Sciences & des Arts, l'établissement de l'Académie de Petersbourg, qui nous fait espérer plusieurs Découvertes, aussi curieuses qu'utiles & nécessaires. Enfin, pour passer des Princes aux Particuliers, je pourrois ajouter ici la Pompe pneumatique de *Boyle* & de *Guerike*, la Pendule de *Huygens*, la Machine de *Papin*, les Fusils à vent, & plusieurs autres Inventions curieuses, que l'on trouve



trouve dans les *Transactions Philosophiques d'Angleterre*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de France*, dans les *Ephémérides d'Allemagne*, & dans les *Mélanges ou Miscellanea de Berlin*, &c.

Si au-lieu de ces idées générales, l'on veut donner aux paroles de Job un sens plus étroit, comme J. C. Harenbergius (*Biblioth. Brem. Class. VIII. p. 93.*) prétend qu'on doit le faire, on peut suivre les voyes de la Providence Divine, dans les Veines & les Conduits souterrains, & dans les choses toujours nouvelles qu'on en tire, & qui passent ainsi des ténèbres à la lumière. Ce sens restreint est appuyé par ce qui précède & ce qui suit notre Texte, & la Version Latine de Zurich semble l'avoir eu en vue, car elle traduit: *Ipse scrutatur lapidem in caligine, & densissima umbra abditum*: Il sonde la pierre cachée dans l'obscurité & dans l'ombre la plus épaisse; ce qui me paroît beaucoup plus clair que la Version Allemande qui porte, *Die Steine, die Finsternus, und den Schatten des Todes*. Ainsi Job, par ces mots *Eben ophel*, la pierre d'obscurité, n'entend pas ce Chaos informe, d'où le Monde est sorti, comme le veut *Vatable*; ni, comme S. Thomas, cette haute Montagne, toujours couverte de nuages; ni ce grand Rocher noirci par le Soleil, qu'ont imaginé *Nicolas & Denys*: mais plutôt, comme le prétend *Pineda* (*in Job P. II. p. 403.*) ces Souterrains taillés dans le roc, avec les Métaux & les Minéraux qui s'y trouvent: à quoi l'on peut ajouter toutes sortes de Cavernes, dont il y en a quelquefois de fort spacieuses, & aux voûtes desquelles sont suspendus différens corps formés par des liqueurs congelées. L'on peut aussi entendre ici l'obscurité & l'ombre de la mort; à laquelle les Mineurs sont à tout moment exposés. Écoutez sur ce sujet *Pline*, dans la Préface du L. XXXIII. Nous vivons, dit-il, sur une Terre creusée, & nous nous étonnons quelquefois qu'elle tremble & qu'elle s'entreouvre. Nous allons, sans craindre l'indignation de cette bonne mère, fouiller dans ses entrailles; nous descendons jusques dans la demeure des Manes, pour chercher des richesses qu'elle n'a pris soin de cacher si profondément, que parce qu'elle ne les produit point pour notre usage, qu'elles sont la source de tout malheur, & qu'elles nous précipitent dans les Enfers. Il dit encore, c. 4. en parlant des Mines d'Espagne: L'Or, qu'on tire des puits, s'appelle *canalicium*. Les veines où il est, s'étendent de côté & d'autre à travers le marbre & dans les côtés des Puits. La troisième manière de tirer l'Or, est un travail qui surpasse celui des Géans. L'on creuse de grandes Montagnes au clair des lampes, qui servent en même tems de mesure aux veilles, & l'on est plusieurs mois de suite sans voir le jour. Quelquefois la terre s'éboule subitement, &

accable les Ouvriers; & l'on a trouvé le secret de rendre la Terre si dangereuse, que la Mer l'est moins à ceux qui se plongent au fond pour y chercher les perles. C'est pourquoi on laisse souvent des voûtes, & les rochers qu'on rencontre sont conservés pour servir de piliers aux Montagnes. Enfin rien ne paroît pénible aux Hommes, quand il s'agit d'éteindre la soif insatiable de l'Or, laquelle est pour eux la chose la plus difficile à supporter. Ajoutons à cela ce que dit *Séneque* (*Quest. Nat. L. VI. c. 25.*) Nos Ancêtres, flatés par l'espérance, ont creusé les Montagnes, & l'amour du gain les a souvent fait périr sous leurs ruines. Philippe n'est pas le premier des Rois qui ait été à la recherche de l'Argent, & qui ait fait parcourir les cavernes les plus profondes, où l'on ne pouvoit distinguer ni nuit ni jour. Quelle nécessité peut forcer l'Homme, créé pour regarder vers le Ciel, à se courber & s'ensevelir pour creuser la Terre afin d'en tirer un Métal, dont la possession n'est pas moins dangereuse que la recherche? Et *Boëce* (*de Consol. L. II. (1)*) Malheur au premier qui s'avisait d'aller à la recherche de l'Or & des Pierreries, & qui osa s'exposer à tant de dangers pour découvrir des richesses, qui demandoient de rester éternellement cachées. A toutes les peines que l'on se donne pour la recherche de l'Or, de l'Argent & des autres métaux, j'ajoute celles que se donnent les Indiens pour tirer des Pierres précieuses hors des rochers les plus durs; & le travail de ceux qui, dans notre Pais, cherchent les Crystaux: dont la figure hexagone régulière, qu'ils ont commune avec les Pierres précieuses, me donne lieu de conjecturer que Job pourroit bien avoir eu en vue cette figure en particulier, dont la cause, malgré les soins que se sont donnés *Guillelmini*, *Swedenborg*, & *Cappelerus*, reste encore dans les ténèbres & dans une obscurité éternelle.

La suite de notre Texte, il mène toutes choses à sa fin, selon les Septante, *ἡ δὲ ὁλὴ τῆς κτίσεως ἕως τοῦ θανάτου*, nous conduit comme par la main à la connoissance du vrai DIEU, par la considération des Causes finales. La Vulgate traduit, *Et universorum finem ipse considerat*, (Il considère la fin de toutes choses; & S. Augustin, *Omnem finem ipse invenit, quid quo perduceret*, (il a trouvé la fin de toutes choses, & connoît où elles doivent tendre. Ce sentiment est appuyé par la Philosophie moderne, qui démontre plus clair que le jour, que tous les corps de cet Univers ont été créés à quelque fin, les grands, les moyens, les petits, les lumineux, les transparens, les opaques, ceux qui sont près de nous comme ceux qui en sont éloignés; & que la structure de chacun d'eux est d'un art infini, & en même tems la plus convenable. Elle nous démontre aussi que tous ces corps, bien loin de s'être donné à eux-mêmes la forme qu'ils ont,

(1) Hoc, quis primus fuit ille,  
Auri qui pondera tolli,



ont, ne la connoissent pas même, ni les fins auxquelles ils sont destinés. De-là suit naturellement, qu'il y a un Être immatériel & infiniment sage, qui est l'Inventeur, pour ainsi parler, de toutes ces structures aussi différentes que parfaites, qui les a conçues premièrement dans son Entendement infini, & leur a ensuite donné l'existence par sa vertu toute-puissante; en un mot, qu'il y a un DIEU Créateur & Conservateur. On conviendra d'autant mieux de la force de cet argument, si l'on considère la variété infinie

qui regne dans toutes les Espèces qui paroissent sur la Terre, la manière dont elles se conservent, comment elles se multiplient par la génération, & le rapport que toutes & chacune en particulier ont à leurs fins différentes. Ceci est un argument à la portée de tous les Hommes, même les plus simples; & que le moindre petit animal, la moindre plante, une feuille, un fruit, une fleur, peuvent à chaque instant nous fournir.

## PLANCHE DXXII.

*Le Torrent débordé, & tari.*

JOB, Chap. XXVIII. vers. 4.

(1) *Le torrent se débordant d'un lieu habité, se jette dans les lieux où l'on ne met plus le pied; mais ses eaux enfin se tarissent & s'écoulent par le travail des hommes.*

*Le torrent divise d'avec le peuple voyageur & étranger, ceux que l'homme pauvre a oublié, & qui sont hors de la voye.*

(1) *Le torrent se débordant d'un lieu habité, se jette dans les lieux où l'on ne met plus le pied; c'est à dire, que là où il n'y a point de Torrent, il en vient fondre un subitement qui chasse les habitans.*

SI par le mot Hébreu *Nachal*, que les Septante traduisent par *ῥέμας*, on doit entendre un *Torrent*, ou une Rivière, un Fleuve, comme l'expliquent la Vulgate, la Version d'*Arias Montanus*, les deux de Zurich, & la plupart des autres; nous n'avons rien à examiner ici, que l'accroissement & le décroissement des Rivières, les Sources qui s'enflent au mois de Mai, & celles qui sont périodiques. Il pourroit bien être que Job a eu principalement en vue le *Nil*, qui ne lui étoit pas inconnu, non plus que ses inondations annuelles; & c'est à quoi le Texte même semble parfaitement convenir. *Souvent il arrive en Egypte*, dit Strabon L. XVI. *qu'aux environs du Mont Casius, la terre tout d'un coup change de place, & s'abaissant d'un côté s'élève de l'autre, & avance dans la mer; & qu'ensuite par un mouvement contraire, la terre se remet dans la situation où elle étoit auparavant. Quelquefois ces changemens sont petits, quelquefois considérables; & cela se fait par de certains détours cachés que tout le monde ignore.* Il est à remarquer, que le Nil commence régulièrement à croître le 17 de Juin, & que cette augmenta-

tion dure 40 jours, de sorte qu'à la fin il inonde toutes les terres de la Basse Egypte. Cette inondation si réglée, & si salutaire à tout le Pais, étoit regardée comme miraculeuse parmi les Anciens. Mais le miracle a cessé, depuis que les Européens ont porté leur navigation jusqu'au Congo, à Angole, au Monomotapa, & à Mozambique. Car c'est dans ces Royaumes que se trouvent les Sources du Nil, dont la principale est le grand Lac de Zaïre, entouré de montagnes fort hautes, où pendant tout l'Hiver regnent des pluies continuelles, qui grossissent ce Fleuve. Ces pluies tombent dans le Royaume de Congo, sur les Montagnes de la Lune, pendant les mois de Mai, Juin & Juillet; & l'inondation du Nil commence vers le milieu de Juin, comme nous l'avons déjà dit, & continue jusqu'à la moitié de Juillet. Au reste, l'effet que produisent les pluies dans la Zone Torride, arrive en Suisse, en Allemagne, dans les Pais-Bas, & autres Pais de l'Europe, par la fonte des neiges, ou par les pluies, qui grossissent les Rivières, & dont le débordement engraisse, comme celui du Nil, les basses campagnes. A ces inondations régulières ou irrégulières  
des





IOB. cap. XXVIII. v. 4.  
Torrentes erumpunt.

Züch Hieb cap. XXVIII. v. 4.  
Ausbrechende Fache.



des Fleuves & des Rivières, on peut ajouter les *Fontaines du mois de Mai*, c'est à dire, celles qui commencent alors à couler, & qui s'arrêtent au mois de Septembre: on peut y joindre aussi toutes les autres Sources périodiques, dont j'ai donné un ample détail dans mon Livre intitulé, *Schweitz. Natur-Gesch. T. II. p. 103. 108. III. 138.* & dans mon *Hydrograph. Helv. p. 124.* &c. où l'on trouve entre autres la description de la *Fontaine de Plin*, vers le Lac de Come, dont *Plin* l'Ancien fait mention L. II. c. 103. & le Jeune L. IV. c. 30. & de la célèbre Fontaine d'*Engstlen*; & j'y ajoute une explication physique générale, prise du Siphon recourbé, & qu'on peut appliquer à toutes sortes de Sources périodiques. Il suffit de ceci pour le présent, sur ce qui regarde les *torrens qui débordent & qui sechent*, selon les paroles de Job.

Quelques Interpretes prennent ces Torrens dans un autre sens; & prétendent que Job avoit en vue ces Fleuves qui charrient de l'Or, & qu'il a voulu par-là nous indiquer une nouvelle manière d'acquiescer de ce précieux métal, en le séparant du sable, laquelle est en usage & fort en usage aujourd'hui dans les Indes Orientales & Occidentales, en Hongrie, & dans la Suisse.

D'autres veulent que Job parle de ces Torrens qui sortent des entrailles de la Terre, & qui se rencontrent même dans les Mines, & dont *Senèque* fait mention, L. V. *Nat. Quest. c. 15.* *Asclepiodore*, dit-il, assure que *Philippe* fit descendre plusieurs personnes dans une vieille Mine abandonnée, pour voir si l'avarice des Anciens n'y auroit rien laissé à la postérité; & que ces gens, après y être descendus avec plusieurs flambeaux, & après avoir parcouru plusieurs longs détours, avoient trouvé de grandes Rivières, & de prodigieux amas d'eau dormante, qui les avoient effrayés. Ce que *Senèque* dit avoir été observé par les Mineurs de *Philippe*, se voit fréquemment dans nos Mines, & c'est le travail le plus pénible des Ouvriers, & le principal soin des Directeurs, que de les tenir sèches, en tirant l'eau en-haut par des machines, ou en la détournant par des Conduits, qu'on appelle en Allemand *Stollen*: ainsi il n'est pas étonnant qu'une Mine abandonnée depuis plusieurs années, se trouve remplie d'eau. Je passe sous silence plusieurs interprétations, & sur-tout celle de *Coccejus* (in *Job* p. 177.) qui toujours obscur, selon sa coutume, n'entend pas par le mot *Nachal*, un Torrent, mais une Vallée.

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 5.

*C'est de la terre que sortira le pain, & La terre d'où le pain naissoit comme de  
au dessous elle est renversée & en feu. son lieu, a été renversée par le feu.*

Job se propose pour principal but dans ce Chapitre, de faire appercevoir les voyes incompréhensibles de Dieu. Il y étale tout ce que la Terre produit dans ses entrailles, & qu'elle met au jour avec le tems. Quelques Interpretes expliquent notre Passage de deux sortes de Terre, l'une féconde & riche en blé, l'autre stérile & souphrée, & qui brule tout ce qui est en elle. Mais la plupart l'entendent d'une seule & même Terre, qui produit nos alimens, mais qui contient aussi du feu dans le fond de ses entrailles. Cependant ils conçoivent ce feu différemment. On peut alléguer ici avec fondement, cette chaleur naturelle de la Terre, dont *Platon* & *Aristote* font si souvent mention. Pour que cette bonne Mere soit féconde dans la production des Fruits, (car des autres productions, l'Or, l'Argent, le Cuivre, nous en avons déjà parlé,) il lui faut non-seulement la semence qu'on y jette, les racines qu'on y plante, & ce précieux suc nourricier, dont on ne connoit pas encore la nature; mais elle a besoin aussi d'une force suffisante pour pousser ce suc aux orifices & dans les tuyaux des Plantes: & c'est ce qui s'opere en partie par la pression de l'air, & en partie par cette chaleur intérieure, qui après avoir atténué & dissout les parties glutineuses de ce suc, les chasse jusqu'aux extrémités des Plan-

tes, dans tous les pores & principalement dans ceux des feuilles. Personne ne sauroit douter de l'existence de cette chaleur interne. On la sent même dans les lieux souterrains, comme dans les Bains, & dans les Mines, où l'on voit les Ouvriers travailler le corps nud. C'est à cette chaleur que les neiges retiennent dans la Terre, que l'on doit la conservation des Plantes pendant l'Hiver. *Cicéron*, dans son *Livre de la Vieillesse*, dit que la Terre échauffant la semence qu'elle reçoit dans son sein, l'ouvre & la fait germer. Mais il est très difficile de déterminer l'origine de cette chaleur, & c'est un de ces cas ordinaires, où il arrive que l'on est persuadé de la vérité d'une chose, quoique l'on n'en connoisse absolument pas les raisons. Je me dispenserai de faire cette recherche, d'autant plus qu'il me semble que Job n'a pas tant eu dessein de parler de cette chaleur interne, que de certaines Terres fertiles, & fomentées par des feux renfermés, qui souvent éclatent par des Volcans; comme dans le Royaume de Naples, dans l'Etat Ecclésiastique, & dans la Sicile, dont la fertilité est aussi connue par l'Histoire, que par l'expérience qu'on en fait tous les jours. *Cicéron* appelloit cette Ile, le *Grenier des Romains*; & *Aristote* la nomme l'*Ile du Soleil*, parce que la fécondité du terrain échauffé par la chaleur



de cet Astre, y produit en abondance toutes sortes de Plantes. Les Anciens ont même prétendu que ce fut dans cette Ile que l'on vit croître le premier Froment. *Diodore* L. VI. assure qu'il y croît sans être semé, sur-tout dans la Vallée de Noto. Et si l'on en croit la Fable, les habitans de ce Pais furent instruits par la Déesse Cérès à faire usage de ce grain pour la nourriture des Hommes. Cette Divinité se voit très-souvent dans les Médailles des Siciliens, ayant auprès d'elle un Epi, qui est le symbole de l'Ile. *Cicéron*, *Pline* & *Diodore* vantent beaucoup ce terroir, & disent que les blés y produisent le centuple.

Je représente à la Planche DXXII. un Volcan; & à la bordure:

Lettre A. une Médaille frappée à Palerme, où l'on voit d'un côté la tête de Pallas; & au revers, le symbole de l'Ile, savoir trois Jambes attachées ensemble, & une Tête au milieu, avec trois Epi.

Lettre B. Médaille des Syracusains, qui représente d'un côté la tête de Cérès entourée de Poissons; & de l'autre un Epi.

Le sentiment que nous venons de rapporter s'accorde parfaitement avec la Version Latine de Zurich; mais la Version Allemande qui traduit, *Aus der Erden kommet Speise herfür, und was darunter ist, erzeugt sich wie Feuer*, pourroit mieux s'appliquer aux Minéraux chargés de

soufre, & qui s'enflamment; ou à ces pierres brillantes, que la Terre porte dans ses entrailles, & qui jettent un éclat semblable au feu. En ce cas, l'Escarboucle est ce qui pourroit le mieux convenir ici, puisqu'elle éclaire dans les ténèbres, si l'on en croit la Fable. Si l'on veut, avec notre Version Latine, rapporter ce Texte au Pain, voici un Commentaire en Allemand, qu'a fait là-dessus le pieux *Arndius* (*Wahr. Christenthum* L. IV. c. 3.) *Unser Brod, das wir essen, ist erstlich ein grünes Gras, daraus endlich ein Körnlein wächst, daraus das Brod kommet, welches endlich in unser Fleisch und Blut verwandelt wird, wann wirs essen. Da bedencket GOTTES Wunder, die er an uns thut, und lernet hier das Werck eurer Schöpfung verstehen, wie GOTT der HERR noch heute zu tag des Menschen Fleisch und Blut aus der Erden machet: ist das nicht ein grosses Wunder, dass wir sagen mögen, die Erde ist unser aller Mutter? Daraus formet GOTT durch seine Allmacht unsern Leib, Fleisch und Blut noch heut zu tage, dass wir wohl sagen mögen: In GOTT leben, weichen und sind wir. Die nährnde kraft ist GOTTES Wort im Brod. Darum lebet der Mensch nicht allein vom Brod: denn nimmt GOTT die ernährnde Kraft vom Brod, so verschwindet unser Fleisch und Blut, verwelcket wie eine Blume, verdorret wie Heu.*

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 6.

*Ses pierres sont le lieu où se trouvent les Saphirs, & la poudre d'or y est.*

*Les Saphirs se trouve dans ses pierres, & ses mottes sont de l'or.*

JOB ramène ici sur le tapis les Raretés précieuses, que renferment la Terre & les Rochers; & que le tems, & l'industrie des hommes, en tirent. La plupart des Interpretes prétendent qu'il ne faut point séparer ici le Saphir d'avec la Poudre d'or; & qu'ainsi l'on doit chercher un Saphir, ou une Pierre précieuse de la couleur du Saphir, qui contienne en même tems de la poudre ou de petites paillettes d'Or. *Theophraste* (*περὶ λίθων*) parle d'un Saphir qui paroît pétri d'or; & *Pline* L. XXXVII. c. 9. d'un Saphir qui éclate de petits points d'or. *Denys* dit la même chose. Et *Solin* c. 20: *Les meilleures Turquoises qu'on apporte de Scythie, sont celles dont le bleu est bien brillant: les Connoisseurs les distinguent en deux sortes, l'une mâle, & l'autre femelle. Celle-ci est sans aucun mélange: le mâle est diversifié par plusieurs petits points d'or; qui en augmentent la beauté & l'agrément.* *Epiphane* dit qu'il y en a de plusieurs sortes, & que le Royal marqué de points d'or, est moins estimé que celui qui est simplement de couleur pourpre. Tous ces endroits se rapportent à notre Texte; mais on n'en sauroit rien tirer, qui puisse

se servir à faire connoître quel peut être le Saphir dont Job parle. Tous ceux que l'on a aujourd'hui, sont transparens, brillans, de couleur bleue, & sans aucun mélange de points ou de paillettes d'or; l'on estime même fort peu ceux qui ne sont pas bien transparens, qui sont opaques, ou, selon l'expression de *Pline*, qui ont un centre *crystallin*, on ne les juge pas dignes d'être portés, ni même d'être polis. Mais comme les plus habiles Naturalistes de l'Antiquité font mention d'une espèce de Saphir parsemé de petits points d'or, on doit en conclure, ou qu'ils n'ont pas connu nos Saphirs modernes, ou qu'ils ont donné ce nom à quelque autre pierre, comme le conjecture *Samaïse*. A dire vrai, il semble que *Pline* ait donné à nos Saphirs le nom d'*Améthyste*, ou d'*Hya-cinte*, lorsqu'il dit dans le même endroit que nous venons de citer, qu'il a une couleur de pourpre, la plus belle que les Teinturiers puissent prendre pour modèle. En un mot, il semble que le Saphir dont Job & les autres Anciens parlent, soit précisément ce qu'on appelle *Lapis Lazuli*, (Pierre d'Azur), qui est une pierre bleue au plus haut degré, comme il paroît



roit par l'*Ouatremer* qu'on en tire; mais qui est opaque, & mêlée de petites particules d'or. Ajoutez à cela, que cette Pierre a été sur-tout employée pour la Sculpture chez les Anciens, ainsi que cela se voit dans presque tous les Cabinets d'Antiquité. Si l'on s'en rapporte à *Pline*, les Saphirs viennent des *Indes*, de la *Scythie*, & de l'*Ethiopie*; au-lieu que nous tirons les nôtres des Royaumes de *Calecut*, de *Cananor*, de *Bisnagar*, de *Ceylan*, & que les plus estimés sont ceux qui viennent du *Pegu*, selon *Boet. Lap. L. II. c. 42.* & sur-tout du Mont *Capelan* à 12 journées de *Siran*, qui en est la Ville capitale, au rapport de *Tavernier, Voy. des Indes, L. II. p. 291.* On en trouve aussi dans cette chaîne de Montagnes qui s'étend depuis le Royaume de *Pegu*, jusqu'à *Cambalu*; dans l'Île de *Madagascar*, selon *Strauss Reis-Beschr. p. 9.*

& dans le Royaume de *Siam*, suivant le rapport de *La Loubere, Descri. du Roy. de Siam, p. 41.* Pour ne point parler de ceux de moindre prix, que l'on trouve en Europe. Mais le Saphir de Job, par où nous entendons le *Lapis Lazuli*, se trouve non-seulement en Europe, mais selon *Pline L. XXXV. c. 6.* l'on en apportoit aussi autrefois de l'*Arménie*, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Pierre d'Arménie*, *Bleu d'Arménie*, ou des *Peintres*: surnoms, qui confirment notre opinion sur le Saphir de Job, qui est aussi celle de *Bauschius (de Céruléo p. 64.)* Ce qui pourroit encore servir ici de confirmation, c'est que cette pierre venant de l'*Arménie*, voisine du pays de Job, elle a dû lui être plus connue que les Saphirs des *Indes*. Voyez *Braun. de Vest. Sacerd. L. II. c. 12. p. 537.*

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 7. 8.

*L'Oiseau de proie n'en a point connu le sentier, & l'œil du Milan ne l'a point regardé.*

*Les jeunes Lions n'y ont point marché, le vieux Lion n'a point passé par-là.*

*L'Oiseau a ignoré la route pour y aller, & l'œil du Vautour ne l'a point vue.*

*Les enfans des Marchands n'y ont point marché, & la Lionne n'y a point passé.*

VOICI en deux mots ce que Job a voulu dire dans ce Passage: c'est que tout ce que les Hommes tirent des entrailles de la Terre est si profondément caché, soit dans le fond des rochers, soit dans l'obscurité des cavernes, que ni les yeux des Vautours, ni la férocité des Tigres & des Lions, ne fauroient y pénétrer: ou bien, que les endroits où se trouvent l'Or & les Pierres précieuses, sont si incultes & si stériles, que les Oiseaux même & les Bêtes de proie n'y trouvent rien pour se nourrir. Pour moi, il me semble que Job nous montre comme au doigt ces Mines & ces Conduits souterrains, que les Mineurs creusent & étayent avec tant de peines; & qui sont si obscurs & si ténébreux, que les Animaux ne fauroient y pénétrer, ni les Hommes y faire un pas sans le secours des lanternes: puisqu'il semble avoir eu sur-tout en vue de démontrer la Sagesse impénétrable de DIEU, qui a jugé à propos de renfermer dans les plus durs rochers, les Métaux les plus précieux & les Pierres les plus éclatantes. Ce que dit *Pline, L. XXXIII. c. 2.* se rapporte parfaitement à la stérilité des terres où se trouvent d'ordinaire l'Or & les Pierres précieuses. *Les Montagnes de l'Espagne* sont, dit-il, *seches & stériles; il n'y croît rien, & elles ne sont d'aucune utilité, que par l'Or qu'on en tire avec abondance.* *Solin* dit aussi, c. 19. que les pays de la *Scythie* sont riches, quoiqu'inhabitables; qu'ils abondent en Or & en Pierres précieuses, mais qu'ils ne sont habités que par des Gryphons, oiseaux très féroces & très furieux, dont la

cruauté rend ces pays de difficile accès, & fait que l'on s'expose rarement à y aller. Ces Monstres, ajoute-t-il, déchirent les Hommes tout vifs, & semblent n'avoir été mis au monde que pour punir l'avarice. Les *Arimaspes* sont obligés de les combattre pour attraper les Pierres précieuses, savoir les *Emeraudes*, qui se trouvent là. Ce qu'on lit ici de *Solin*, & qui est confirmé par *Pomp. Mela L. II.* & par *Pline L. VII. c. 2.* mérite d'être mis au même rang que la Fable des Anciens, qui prétendoient que le Pays d'Ophir, qui produisoit l'Or, étoit gardé par des Gryphons, (Oiseaux chimériques qui avoient, selon eux, la tête d'un Lion, & les griffes d'un Aigle,) ou bien qu'il étoit défendu tout ensemble par des Lions & par des Gryphons, de sorte qu'aucun homme n'en pouvoit approcher. Ils ajoutaient, que c'étoient ces Animaux qui dérobieient l'Or, que des Hommes courageux & intrépides alloient ensuite ramasser. Il est certain que les terres où se trouvent les Métaux, sont pour l'ordinaire stériles; c'est à dire, que celles-ci cachent profondément leurs trésors, tandis que les autres les montrent sur la surface: ce qui prouve une Providence aussi bonne que sage. La stérilité de ces terres métalliques a des causes physiques, savoir, des vapeurs sulphureuses & salines, contraires à la nourriture des Plantes. Cependant l'on trouve des Pays abondans en Or & en Pierreries, qui ne laissent pas de produire des Vins, du Blé, & d'autres fruits excellens. Tels sont, par exemple, la Hongrie, les Indes Orientales &c.



Le mot Hébreu אֵיָא (*Ajah*), selon *Bochart*, marque une espèce d'*Epervier*, qu'on nomme *Emerillon*, & dont la vue pénétrante a donné lieu à ce Proverbe, *Il a les yeux comme un Emerillon*. Voici la description qu'en donne un Poëte: (1) *Ses yeux, qui sont bleus, ne le trompent jamais, & il apperçoit ce qu'il est impossible au Chasseur de voir*. On doit remarquer ici en passant, que c'est le propre de tous les Oiseaux de proie, d'avoir la vue pénétrante. Le moindre objet, une poule, un pi-

geon, une alouette, rien de tout cela ne sauroit échaper de loin à leurs yeux.

בְּנֵי יִתְצָה, *βιοὶ ἀλαζβίων*, *fils d'orgueil, d'élévation, de grandeur*. Ces termes marquent ces Bêtes féroces, & pourtant nobles & généreuses, tels que sont les Lions & autres Animaux à quatre pieds, dont nous parlerons plus au long sur *XLI. 26*. Voyez *Bochart* (*Hieroz. P. I. L. III. c. 1. p. 719. P. II. L. II. c. 8. p. 195.*)

(1) *Cæsus atque oculis nunquam fallentibus usus  
Est, quod venator non videt, ille videt.*

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 9. 10. 11.

*L'homme met la main aux cailloux, & renverse les montagnes jusques aux racines.*

*Il fait passer les ruisseaux au travers des rochers fendus, & son œil voit tout ce qui y est de précieux.*

*Il bouche les rivières, afin d'en arrêter le cours; & il met en lumière ce qui y est caché.*

*Il a étendu sa main contre les rochers, il a renversé les montagnes jusques dans leurs ravines.*

*Il a ouvert les pierres pour en faire sortir les ruisseaux, & son œil a vu tout ce qu'il y a de rare & de précieux.*

*Il a pénétré jusqu'au fond des fleuves, & il a produit au jour les choses les plus secrètes.*

Ces Versets regardent encore les Trésors qui sont cachés au fond de la Terre, des Rivières, & des Rochers, & que l'industrie des Hommes tire des ténèbres où elles sont ensevelies.

*L'homme met la main aux cailloux*; selon les *Septante*, ἐν ἀκροτάτοις ἐξέταρε χείρα αὐτοῦ, בְּחֶלְמִישׁ, (*bachalamisch*) dans le caillou; on lit *Deut. VIII. 15.* מִצּוֹר הַחֶלְמִישׁ, du rocher du caillou. Ce mot sert à marquer un Rocher d'une extrême dureté, dur comme un caillou; ou un Rocher tout composé de cailloux, que les Allemands appellent *Nagelfluë*. DIEU met la main aux cailloux, & l'Homme l'y met aussi. C'est DIEU premièrement, qui par sa puissance infinie créa les Rochers, & qui par sa grande bonté y cacha & y entremêla des veines de Métaux & des Pierres précieuses. Car Job semble continuer à parler des Métaux, & nous indiquer ces grandes richesses qui sont cachées dans la Terre, & que l'Homme, avec l'aide de DIEU, découvre & déterre par son travail. C'est une chose assez connue par l'Histoire-Naturelle, que dans les plus durs Rochers, il s'y rencontre souvent des veines d'Or & d'Argent, & que l'on trouve des Pierres précieuses dans des cailloux dont la dureté quelquefois surpasse celle du Jaspe, comme dans les Oeufs du Paraguay. Dans nos Régions mêmes, le beau Crystal se tire des Rochers les plus durs. Pour ce qui regarde l'Or, *Plinè L. XXXIII. c. 4.* dit que celui qu'on ti-

re des puits, & qu'on nomme *Canalitium*, se trouve dans le marbre; que ses veines s'étendent de côté & d'autre à travers cette pierre, & dans les côtés des puits. Je pourrois montrer au long, que l'Or se trouve quelquefois dans des pierres blanches, quelquefois dans les cailloux, dans des pierres qui se fendent aisément, & où il est mêlé le plus souvent avec de l'Argent, du Cuivre, du Cinabre, de l'Antimoine & autres Métaux & demi-Métaux: mais tout cela est amplement expliqué dans mon *Dictionnaire des Fossiles*. Ce ne sont pas les Hommes, qui ont caché dans les Rochers tant de richesses & de trésors; ce n'est pas non plus le Hazard qui les y a placé; mais c'est DIEU lui-même par les loix qu'il a établies, & sur-tout par le bouleversement général que causèrent les eaux du Déluge, & par la précipitation générale qui se fit de tous les corps pesans. Quand on considère le travail des Mineurs, on ne trouve point que Job se soit exprimé trop fortement, en disant qu'ils renversent les montagnes jusques aux racines: on diroit en effet, qu'en creusant les Montagnes & les Rochers, ils veulent les mettre sans-dessus-dessous. Écoutons comment *Senèque* se plaint sur ce sujet, (*Nat. Quæst. L. VI. c. 15.* *Nos ancêtres, dit-il, flattés par l'espérance, ont creusé les Montagnes; ils y ont pratiqué des cavernes, où l'on ne sauroit distinguer le jour de la nuit.*

*Il fait passer les ruisseaux au travers des rochers*



rochers fendus; & son œil voit tout ce qui y est de précieux. Les Septante traduisent: Δίνας δὲ ποταμῶν διέρρηξε, πᾶν δὲ ἔρμιον εἶδε μὲν ὁ ὀφθαλμός; la Version de Pagninus porte, *Il a fait sortir des ruisseaux des Rochers*; & celle de S. Augustin, *Il a rompu les rives des Fleuves*. Job continuant la même matière, nous fait sortir des Mines, pour remarquer combien de fois l'on est obligé de détourner le cours des Rivières; de les partager en plusieurs branches, de percer des Rochers; & tout cela avec un travail inexprimable, lequel est précisément l'objet que Job a eu en vue.

*Il bouche les Rivières, afin d'en arrêter le cours; & il met en lumière ce qui y est caché.* Selon les Septante, βάθη δὲ ποταμῶν ἀνεκάλυψε, ἰδαίε δὲ αὐτῶν δόματα οὐκ ᾔσας. Le Texte original est énergique, כִּכְבִּי נְהַרְהֵר הַבַּשׁ, *Il a lié les pleurs des Fleuves*. Vatable traduit, *Il retient les pleurs des Rivières*, c'est à dire, il arrête les Rivières, qui tombent ordinairement des Montagnes; Pagninus, *Il a lié les Fleuves, de crainte qu'ils ne dégouttent*. Cajetan traduit plus obscurément. *A perplexitate flumina strinxit, (Il a serré les Fleuves de perplexité;)* & la Vulgate n'est pas beaucoup plus claire, *Profunda quoque fluviorum scrutatus est, (Il a pénétré jusqu'au fond des fleuves.)* Cette dernière explication conviendrait à ce que nous a-

vons dit ci-dessus, & pourroit se rapporter aux Perles, & aux richesses qui se trouvent dans le fond des Rivières; mais elle me paroît s'éloigner trop du Texte Hébreu, que les deux Versions de Zurich rendent plus clairement par, *Il forme les Fleuves en rassemblant les gouttes*. Car le dessein de notre Philosophe est de dévoiler l'origine secrète des choses; & pour cet effet il pénètre des yeux les entrailles de la Terre, & les cavernes des Montagnes, où les Ruisseaux & les Rivières se forment peu à peu de gouttes ramassées, qu'il compare à des larmes. Il est certain que dans les Mines, l'eau dégoutte des voûtes en si grande quantité, que si on ne l'épuisait avec des machines, ou si on ne la détournait par des conduits, les Mineurs en seroient fort incommodés. Quoique dans notre Suisse nous n'ayons pas les moyens de faire ces observations dans les entrailles mêmes de la Terre, nous pouvons néanmoins nous en convaincre par la façon dont nous voyons naître les Fleuves & les Rivières qui se forment par la réunion de plusieurs petits Ruisseaux. Voyez mon *Hydrograph. Helvet.* p. 3. Cette explication ne préjudicie en rien à l'opinion, qui peut-être est la meilleure, sur l'origine des Rivières, savoir, qu'elles doivent leur naissance à la Pluie; car selon cette Hypothèse même, elles sont composées de gouttes rassemblées.

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 16.

*On ne l'échange point avec l'or d'Ophir, ni avec l'Onyx précieux, ni avec le Saphir.*

*On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus vives, ni avec la Sardonique & le Saphir le plus précieux.*

**L**A première chose de prix qui paroît ici, & qui pourtant est infiniment au dessous de la Sagesse, est nommée dans le Texte, *Cethem Ophir, Or d'Ophir*, duquel nous avons déjà parlé ci-devant, de même que du Pais d'où il vient. La Vulgate s'éloigne ici des autres Versions; elle substitue à l'Or les Couleurs des Indes. On peut sous ce nom entendre toutes les Couleurs en général qui viennent de ce Pais-là, & qui l'emportent sur toutes les autres en beauté; les Pierres précieuses qu'on y trouve & dont l'éclat est admirable; ou, avec Pineda (*in Job. P. II. p. 418.*) qui s'approche plus de notre Version, l'Or même, dont la couleur propre & naturelle est si brillante. L'Or, dit Pline L. XXXIII. c. 3. *s'éprouve par le feu, & doit être rouge comme cet élément, pour être ce*

*qu'on appelle Or pur.* Et Isidore (L. XVI. *Ety-molog. c. 17.*) L'Or, qu'on appelle *pur ou fin*, est celui dont la couleur est si vive, qu'il semble jeter des rayons. On peut aussi alléguer ici les paroles de Jérémie, Lament. IV. 1. *Comment l'Or est-il devenu obscur, & le fin Or a-t-il changé de couleur? Ou: Comment l'Or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur qui étoit si belle?* De cette manière nous ne nous écartons point des autres Versions qui portent, *l'Or le plus fin*, lequel au v. 15. est appelé *Segor, Or pur*, & v. 19. *Cethem tahor, Or épuré.*

Pour ce qui regarde la Pierre *Schobam*, rendue ici par *Onyx*; & le *Sapphir, Saphir*, nous en avons parlé à l'occasion du Pectoral d'Aaron.



## JOB, Chap. XXVIII. vers. 17.

*L'or, ni le Diamant, ne sauroit approcher de son prix, & on ne la donnera point en échange pour un vaisseau de fin or.*

*On ne lui égalera ni l'or, ni le crystal, & on ne la donnera point en échange pour des vases d'or.*

**V**Oici encore des choses précieuses. Le mot *Zahab* marque l'Or, qui est ainsi appelé à cause de sa pureté, & parce qu'il est sans mélange d'aucun autre métal. Le mot *Zechuchith* reçoit différentes interprétations. Les Septante le rendent par *βαλός*. La Vulgate de même, & la Version Latine de Zurich, portent *Vitrum*, (Verre), ce que l'Allemande auroit pu traduire par *Glas*: mais le peu de cas que l'on fait du Verre, est peut-être cause que les Auteurs de cette Version n'ont osé s'en servir, & qu'ils ont mieux aimé substituer un Verre naturel, & beaucoup plus noble que l'artificiel, c'est à dire le *Crystal*. On doit remarquer cependant, que le Verre étoit autrefois de grand prix, ainsi qu'il arrive de tout ce que l'abondance n'a point encore rendu méprisable. Le Verre n'a pas été inventé fort loin de la Patrie de Job, & cette circonstance peut donner beaucoup de jour à l'explication de notre Texte, & servir à la défense de notre Version Latine. Ce Passage de *Pline* sur ce sujet est curieux, L. XXXVI. c. 26. Il y a, dit-il, dans la Phénicie, contrée de Syrie, & voisine de la Judée, un Marais appelé *Cendevia*, au pied du Mont Carmel. - - - L'Histoire porte qu'un Vaisseau chargé de Nitre ayant abordé dans cet endroit, les Matelots allèrent à terre, pour y préparer leur repas; que n'ayant point trouvé de pierres pour soutenir leurs marmites, ils prirent des morceaux de Nitre qu'ils avoient dans leur Vaisseau; que ces morceaux s'étant allumés, & le sable du rivage s'y étant mêlé, il s'en forma une liqueur belle & transparente, qui en s'écoulant forma de petits ruisseaux, & qui a donné l'origine au Verre. Si par *Zechuchith* Job a entendu du Verre, & si l'on s'en rapporte au témoignage de *Pline*, il s'ensuivra que l'invention en est des plus anciennes, & qu'elle est même antérieure au Siècle de Moïse. Le Verre a eu le même sort que bien des choses semblables, où le Hazard a eu plus de part que la Raison. Mais comme il est aisé de perfectionner ce qui est une fois découvert, au-lieu de cailloux, de sable, de coquillages, & d'autres matières, dont on se servoit seulement dans les premiers tems pour faire du Verre, ainsi que *Pline* le rapporte au même endroit que nous venons de citer; on y a ajouté dans la suite plusieurs minéraux & plusieurs métaux, qui ont produit différentes Pierres qu'on appelle fausses, dont la couleur ne cède en rien à celle des Pierres précieuses, mais qui n'en ont pas à beau-

coup près l'éclat, ni la dureté: enfin l'on peut dire que l'Art de la Verrerie a été poussé au plus haut degré de perfection. Il est certain que le Verre seroit compté parmi ce qu'il y a de plus précieux, si l'on pouvoit le former du *Crystal*, ou le rendre malléable. Ce sont des Secrets que l'on a eus autrefois, si l'on en croit *Pline*, & que l'on doit mettre au nombre des Secrets perdus. Voici ce que cet Auteur en dit: On fait du Verre dans les Indes, que l'on tire du *Crystal*, & qui à cause de cela même n'a pas son pareil pour la beauté. - - - On dit que sous le regne de Tibère, on avoit trouvé l'art de rendre le Verre flexible; mais que le Laboratoire de l'Inventeur fut entièrement détruit, dans la crainte que cela ne vint à diminuer le prix de l'Airain, de l'Argent, de l'Or, & des autres métaux. Si nous avons des preuves plus précises, que l'invention du Verre, dîte d'abord au seul Hazard, ait été perfectionnée par la Raison & érigée en Art, on pourroit la faire remonter jusqu'au tems de la Tour de Babel, où il est sûr que les Ouvriers ont dû trouver des briques enduites de verre, parmi celles qu'ils tiroient des fourneaux. L'étymologie du mot *Zechuchith* qui vient de *zachab* ou *zachach*, (il étoit pur & net) est trop générale pour être appliquée au Verre seul; & si on lui fait signifier transparent, luisant, il conviendra également au *Crystal* & aux Pierres précieuses. Qu'on lise ce que j'ai déjà dit sur cette matière, Deut. XXXIII. 19. Je croi que c'est assez parler du Verre, dont la composition, quoiqu'artificielle, peut nous fournir une idée fort juste de la manière dont se forment les Pierres précieuses & transparentes.

Passons maintenant au *Crystal*, qui, selon plusieurs Rabbins, *Mercerus*, *Nicetas*, & la Version Allemande de Zurich, est désigné dans Job par le mot *Zechuchith*. Ce sentiment pourroit se confirmer par ce qui se trouve dans *Pline*, L. XXXVII. c. 2. Il nous vient du *Crystal* d'Orient; mais celui qu'on apporte des Indes est le meilleur. *Juba* dit que l'on en trouve de très beau dans une Ile de la Mer Rouge sur la côte d'Arabie, appelée *Neron*, & que *Pythagore* Gouverneur de la part du Roi *Ptolomée*, y en avoit trouvé un morceau de la grandeur d'une coudée. Ceci nous apprend qu'il y avoit du *Crystal* dans les environs du Pais de Job. D'ailleurs, le Verre a tant de rapport au *Crystal*, qu'on peut à peine en faire la distinction: c'est pourquoi les Traducteurs de la





IOB. Cap. XXVIII. v. 18  
Ramothe et Gabisch.

Buch Job Cap. XXVIII. v. 18  
Die kostbarste Kerlen in Edelgestein.



la Bible d'Alcala, comme s'ils eussent voulu réunir les deux sentimens, ont jugé à propos de traduire *Verre Crystallin*, & en effet, les beaux Verres qu'on fabrique aujourd'hui dans la Bohême, se nomment *Crystall-Gläser*, *Verres de Crystal*. Plin<sup>e</sup> dit aussi, à l'endroit que j'ai cité, que rien n'approche tant du Crystal que le Verre. Quelques Juifs, comme R. Abraham, Mardo-chai, & quelques Interpretes, tels que Pagninus & Cajetan, ont donné à notre *Zechuchith* le nom de la Pierre la plus précieuse, je veux dire le *Diamant*, auquel, selon Plin<sup>e</sup> Liv. XXXVII. c. 4. les hommes ont attaché le plus de valeur, non-seulement parmi ce qu'il y a de joyaux, mais encore parmi tout ce qu'il peut y avoir de plus précieux dans le monde. Il n'a été connu, ajoute-t-il, pendant très-long-tems, que des Rois, & encore d'un très petit nombre. Il est le seul qu'on trouve dans les Mines; & quoiqu'il semble ne provenir que de l'or, on n'en voit néanmoins que très rarement parmi ce métal. Le même Auteur fait mention

des Diamans d'Ethiopie, des Indes, & d'Arabie, lesquels, sinon tous, du moins une partie devoient être connus à Job. Le même rapport qui se trouve entre le Verre & le Crystal, se trouve aussi entre celui-ci & le Diamant, de sorte qu'on peut dire avec justice, que le Diamant est un Crystal dur, & le Crystal un Diamant mou. Il n'y a donc presque aucun Interprete qui ne convienne que *Zechuchith* signifie quelque chose de brillant & de transparent, mais qui pourtant n'est point artificiel. Les Interpretes Chaldéens traduisent ce mot par *Aspaklara*, (des pierres transparentes.) Fuller (*Misc. Sacr.* L. IV. c. 9.) est d'opinion que Job a voulu parler de l'Ambre, à quoi souscrit aussi Eusebius (*Diss. de scriptis*, Th. 5.)

Enfin on trouve encore dans notre Texte ces mots, *Cheli phaz*, (*Vase de fin or*;) où *phaz* signifie derechef un Or très pur, le meilleur Or. On trouve dans Jer. X. 9. Or d'*Uphaz*, dont je parle ailleurs.

## PLANCHE DXXIII.

*Des Perles, du Corail, & des Pierres précieuses.*

### JOB, Chap. XXVIII. vers. 18.

*Il ne se parlera point de Corail ni de Gabis: & le prix de la Sagesse monte plus haut que celui des Perles.*

*Ce qu'il y a de plus grand, & de plus élevé, ne sera pas seulement nommé auprès d'elle; mais la Sagesse a une secrète origine d'où elle se tire.*

JOB nous ouvre ici un nouveau Cabinet de Curiosités naturelles, mais qui nous sont inconnues. Elles l'ont été de même aux plus habiles & plus anciens Interpretes, qui dans leurs Versions ont toujours conservé les termes de l'Original, *Ramoth* & *Gabis*, ayant mieux fait en cela que d'autres, qui ont préféré l'incertain au certain, & nommé que la Vulgate, qui après S. Jérôme traduit, *excelsa* & *eminentia*, les choses grandes & élevées. Je souscrirois plus volontiers au sentiment des Docteurs Juifs, qui pour la plupart prétendent que ces deux mots signifient deux sortes de Pierres précieuses, que nous allons examiner chacune en particulier.

Les *Ramoth*, selon les Rabins David, Mardo-chai, Pagninus, la Bible Royale d'Espagne, & Vatable, marque le Corail, & c'est ainsi que les Versions de Zurich traduisent aussi Ezech. Tom. VI.

XXVII. 16. Quoiqu'aujourd'hui en Europe le Corail ne soit pas compté parmi les choses de prix, il étoit autrefois fort estimé en Orient, & sur-tout aux Indes & en Arabie, où on le mettoit au rang des choses les plus précieuses. Témoin ce que dit Plin<sup>e</sup>, L. XXXII. c. 2. Les Indiens estiment le Corail, autant que nous estimons les Perles qui nous viennent de chez eux. Les hommes font autant de cas de ces grains, que nos femmes en font des Perles Indiennes. Leurs Prêtres & les Devins lui attribuent même quelque chose de sacré, & prétendent qu'il a la vertu de garantir des dangers ceux qui le portent. Ainsi deux choses contribuent à le rendre estimable; la superstition, & sa beauté. L'expérience confirme ce rapport de Plin<sup>e</sup>, car souvent l'on a vu dans ce Pais-là un collier de grains de Corail, se vendre autant que s'il eût été de Perles. Engubinus & quel-



ques autres font dériver le mot *Ramoth* de celui de *Reem*, qui signifie *Rhinoceros*, prétendant que *Ramoth* est la peau de cet Animal, ou selon d'autres sa corne; ce qui s'accorderoit assez avec le mot *Metéopa* des Septante, & avec l'*excelsus* qu'emploie la Vulgate, laquelle néanmoins dans Ezech. XXVII. 16. traduit ce mot par *Sericum*, de la Soie. Mais tout cela est hasardé sans aucun fondement; car il est clair que Job ne parle point des Animaux, ni d'aucune de leurs parties, mais des Métaux & des Pierres précieuses: de sorte que l'opinion de ceux qui sont pour le Corail, est de beaucoup préférable à cette dernière. Si quelqu'un cependant ne s'en accommode pas, il peut avec le Paraphraste Chaldéen choisir le *Sandalchin*, c'est à dire la *Sardoine*, Pierre autrefois fort estimée & sur-tout en Arabie. Pline L. XXXII. c. 6. en parle ainsi: *La Sardoine d'Arabie n'a aucun rapport avec celle de Sardes. On commença à donner ce nom à des pierres de différentes couleurs, dont le fond est noir, ou bleuâtre, ou tirant sur la couleur des ongles, c'est à dire d'un blanc gras, qui tient un peu du violet, & du rouge. - - Celles qui viennent de l'Arabie sont les plus belles, ayant un cercle d'une blancheur éclatante, & assez large, qui n'est ni au bord, ni au fond de la pierre, mais tout au-dessus, & au reste, le fond en est fort noir.* Et Solin (Cap. de Arabia) dit qu'on apporta du Golphe d'Arabie une *Sardoine* au Roi Polycrate. Enfin Isidore rapporte (L. XVI. c. 8.) que la *Sardoine* se trouve dans les Indes, & en Arabie; & que ce sont les Torrens qui la découvrent.

Le mot *Gabisch* est encore plus inconnu que celui de *Ramoth*. Les Septante ont conservé le terme original; mais Symmaque traduit ὑπερβία, choses élevées; à quoi le Scholiaste ajoute, τὰ ὑπερβία τὸ ὑπερέχον τῇ χεῖλι τῷ μέτρῳ, ce qui s'élève par dessus la mesure; & c'est ce que la Vulgate rend parfaitement par *excelsa* & *sublimia*, choses grandes & élevées, faisant dériver *gabisch* de *gabab* (élever, exalter.) Mais la plupart des Juifs veulent que *Gabis* soit quelque Pierre précieuse, & en particulier une Perle. C'est le sentiment de R. Mardochai, de Pagninus, Cajetan, Junius, & d'autres. La Version Allemande de Zurich traduit Grêle, Ezech. XIII. 11. La différence cependant est très grande; car, à la couleur & à la figure près, on ne sauroit trouver aucun rapport entre ces deux substances. On pourroit aussi mettre sur les rangs la Pierre *Chalazias*, si, comme les Anciens l'ont bonnement cru, elle tomboit parmi la grêle, & étoit formée dans l'air. L'on pourroit aussi l'entendre du *Crystal*. Mais s'il falloit se déterminer pour quelque Pierre blanche, non artificielle, je préférerois le *Diamant*, ou le *Saphir blanc*. Nous restons ici dans l'incertitude, faute d'éclaircissements tirés des Anciens, & d'analogie dans les Langues Orientales.

L'explication du mot *Peninim* n'est pas à beaucoup près si difficile, que celle de *Ramoth*

& de *Gabis*. Il signifie des *Perles*, ici comme dans plusieurs autres endroits de l'Ecriture. On lit, Prov. III. 15. *La Sagesse est plus précieuse que les Perles* (Peninim). Ou: *Son prix passe toutes les richesses.* Prov. VIII. 11. *La Sagesse est meilleure que les Perles* (Peninim). Ou: *La Sagesse est plus estimable que ce qu'il y a de plus précieux.* Prov. XX. 15. *Il y a de l'or & beaucoup de Perles* (Peninim): *mais les livres de science sont un meuble rare.* Ou: *On trouve assez d'or, & assez de Perles; mais les livres savantes sont un meuble rare & précieux.* Prov. XXXI. 10. *Qui est-ce qui trouvera une vaillante femme? Car son prix surpasse de beaucoup les Perles.* Ou: *Qui trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde.* Lament. IV. 7. *Ses Nazaréens étoient plus nets que la neige, plus blancs que le lait: leur teint plus vermeil que des Perles* (Peninim). Ou: *Ses Nazaréens étoient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus rouges que l'ancien ivoire.* Cependant les Interpretes varient beaucoup sur ce mot. Aquila l'explique en termes généraux, par τὰ ἀσπλάγιστα, choses brillantes, choses illustres. Les Septante dans Job, & Symmaque dans les Proverbes, le rendent par τὰ ἱερὰτα, choses internes. S. Jérôme traduit, tantôt occulta, (choses cachées); tantôt cunctas opes, cuncta pretiosissima (toutes les richesses, toutes les choses précieuses); ici gemmas (pierres précieuses); là ultimos fines (les extrémités de la Terre); & quelquefois ebur, (l'ivoire): ce qui donne lieu de conjecturer que cet habile Homme ignoroit la véritable signification de *Peninim*. L'Interprete Syriaque lui fait signifier, dans Job, *Emeraude*, & *Chalcedoine*; & dans Jérémie, *Sardoine*. Les Septante, les Interpretes Chaldéens, Syriens, Arabes, & plusieurs Rabins, entendent par ce mot, dans les Proverbes, des *Pierres précieuses*. Quelques-uns néanmoins sont pour les *Perles*; & c'est sans doute ce que les Interpretes Chaldéens expriment par *Margalin*. La Version Arabe traduit de même. Mais R. Selomo, sur Prov. VIII. 11. & Pomarius dans son *Lexicon*, au mot פִּינִימ, mettent *Pierre précieuse*; ou semblable à une petite *Pierre blanche*, qui se trouve dans le ventre d'un poisson connu sous le nom d'*Huitre*, & que l'on pêche dans l'Océan. Voici les raisons qui prouvent pour les *Perles*.

1. Le rapport qui se trouve entre le mot Hébreu *Penim*, & celui de *Pinna*, qui chez les Grecs & les Romains, signifie la *Coquille* ou la *Nacre* d'où l'on tire les *Perles*. Pline nous apprend, L. IX. c. 33. que dans l'*Acarnanie*, le poisson qu'on nomme *Pinna*, produit des *Perles*. Isidore Characene atteste la même chose dans son *Voyage de la Parthide*, selon Athenée L. III. C'est pourquoi dans la Version Grecque, Esther I. 6. on lit πιννος λίθος, pierre de Pinne, pour dire *Perle*. Et c'est pour la même raison que l'on appelloit aussi *Laine de Pinne*, (πιν-



וְיָמֵי עֵפְרוֹן,) une espee de Soye filée par ces Poissons, & que plusieurs prétendent être le *Byssus* des Anciens: d'où vient que *פִּינָא* se disoit parmi eux pour *Pinna*, la Coquille, & peut-être même pour la Perle. On lit dans *Ptolomée* L. VI. c. 7. que dans le Golphe de Calhat il y a un Château nommé *Syagrus*, où l'on pêche des Perles; & L. VII. c. 1. que la pêche des Perles se fait auprès de *Comaria*, Ville forte des Caréens, dans le Golphe de Cochîn. Je passe sous silence d'autres endroits que l'on pourroit tirer d'*Arrien* dans son *Voyage de la Mer Rouge*, où il donne à la Perle le nom de *Pinikon*, & à la Coquille qui la renferme, celui de *Coquille de Pinne*; & ce que l'on trouve dans les *Gloses de Philoxene*, où au-lieu de *Pininon* il faut lire *Pinikon*, (Perle.) On lit constamment dans *Arrien* & dans *Ptolomée*, *Pinikon* en la place de *Pinnikon*; comme dans l'Écriture, *Prov. III. 15.* on trouve *פִּינָא* écrit avec un seul פ, au-lieu de *פִּינִינָא* avec deux פ.

2. *Peninim* doit nécessairement signifier, des choses précieuses désignées nommément par ce mot, & distinguées des autres; de même que Job fait dans ce Chap. une mention distincte de l'Or, de l'Argent, & de différentes Pierres précieuses. Mais ce mot ne peut marquer une Pierre précieuse, parce que le nom de ces sortes de Pierres s'exprime toujours au singulier, au-lieu que *Peninim* est toujours mis au pluriel. Une raison de ceci, c'est qu'on enchâsse ordinairement dans une Bague une seule Pierre précieuse, au-lieu qu'un Colier est composé de plusieurs Perles, mode qui est des plus anciennes. *Theophraste* parlant des Indiens & des Peuples qui habitent près de la Mer Rouge, rapporte qu'ils se parent de coliers de Perles d'un très grand prix. *Charès de Mitylene*, qui a composé une Histoire d'Alexandre le Grand, dit L. VII. que les Medes & les Perses portent au cou, aux bras & aux jambes, des fils de Perles très précieux. Et *Ammien*, vers la fin du Livre XXXIII. dit de ces mêmes Peuples, qu'ils ont des coliers & des brasselets d'or, & de pierres précieuses; mais sur-tout de Perles, qui sont chez eux en grande abondance; & que la mode s'en est établie après qu'ils eurent subjugué la Lydie, & après la défaite de Crésus. C'est de-là qu'est venue la coutume de percer les Perles, laquelle, selon *R. Kimchi*, est très ancienne. L'Auteur de la *Chronique du second Temple*, appelle ces sortes de Coliers, des fils de *Bedolach*, c'est à dire, de Perles. Les Romains leur donnoient le nom de *filum*, *linum*, & *linea* (1). Voyez sur ce sujet *Turnebe* L. XXIX. c. 9. & *Salm. in Solin.* p. 921.

3. Ces expressions de Job, *מִשְׁךְ הַחֵמָה מִפְּנִינִים* ont une emphase singulière, & signifient proprement l'attraction ou l'extraction de la Sagesse par

par dessus les Perles. Les Septante employent aussi le mot *ἐλκεῖν* ou *ἐλκω*, *ἐλκυσον σοφίαν παρά τὰ ἐσώτατα*, Attire-toi de la Sagesse, plutôt que des choses intérieures. Par-là Job indique la Pêche des Perles, ou la maniere dont on les tire du fond de la Mer. Surquoi il faut remarquer que chez les Anciens, il y avoit deux façons de faire cette Pêche. 1. Par des Plongeurs, qui, selon *Isidore Characene*, s'enfonçant à 20 aunes de profondeur dans l'eau, repañoissoient ensuite avec une de ces Coquilles où sont les Perles, qu'ils tenoient des deux mains; non pas sans danger, parce qu'il arrive que la Coquille s'entrouvrant pince les mains d'une force terrible: c'est pourquoi ils avoient la précaution de l'empoigner du côté de la charniere, lorsqu'ils la retiroient d'entre les pierres qui sont au fond de l'eau. Le mot Grec *ἀποπαισις* qu'*Isidore* emploie à cette occasion, est un terme technique, qui signifie absolument la même chose que le *Meschek* du Texte de Job. *Manilius* dans son *Astron.* L. V. parle aussi de cette Pêche (2). *Louis Vartoman* (*Navigat.* L. III. c. 2.) fait aussi une ample relation de la maniere dont on pêche les Perles. Il y a, dit-il, des gens qui gagnent leur vie à cette Pêche. Ils vont avec des barques en pleine Mer, où pour s'arrêter, ils jettent de chaque côté deux grosses pierres attachées à des cordes, qui tiennent lieu d'ancres. Cela fait, un d'eux laisse couler dans l'eau une nouvelle corde, au bout de laquelle est une pierre semblable aux premières; tandis qu'un autre, muni d'un sac ajusté à son dos ou à sa poitrine, & avec une pierre attachée aux pieds, s'élance dans l'eau, plonge jusqu'au fond qui est d'environ quinze pas, où après avoir resté quelque tems pour choisir les Coquilles qui ont des Perles, & qu'il met dans son sac, il délie la pierre de ses pieds, & remonte au bateau par le moyen de la corde qui est attachée dans le milieu. 2. L'autre maniere de pêcher les Perles est avec des filets; celle-ci se pratique sur-tout sur les côtes de l'île *Perimula* ou *Patana* dans les Indes, & l'on en trouve la description dans *Elien* L. XV. c. 8. Ainsi l'on voit que cette Pêche est *משך*, une attraction, ou extraction. Écoutez *Pline*, L. IX. c. 35. Quelques-uns rapportent que parmi les Coquillages, comme parmi les Abeilles, les plus anciens & les plus forts servent de Chefs; que ceux-ci sont fort habiles à faire évader les autres, & que les Plongeurs tâchent toujours de les attraper les premiers, parce que les ayant une fois pris, il n'est pas difficile de faire tomber dans les filets ceux qui sont dispersés. Tout ce que *Pline*, & *Solin* après lui, nous disent sur cette matiere, est tiré de *Megasthene*, Ecrivain de grande autorité sur ce sujet, ayant séjourné quelque tems auprès des Rois

(1) *Martial* L. VIII. Epigr. 78.

*Omnis habet sua dona dies, nec linea dives  
Cessat, & in populum multa rapina cadit.*

(2) *Cumque suis domibus conchas, valloque latentes  
Protrahit immersas.*



Rois des Indes, & dont les propres termes, rapportés par *Arrien* dans son *Hist. des Indes*, sont absolument les mêmes que ceux de *Pline* que l'on vient de lire. *Pierre Martyr* (*Nov. Orb. Dec. III. c. 2.*) affirme de plus que ces sortes de filets & de pêche sont le fonds des revenus de certains petits Rois. Mais l'énergie du mot *משך*, *attraction*, peut aussi s'appliquer à l'extraction de la Perle hors de sa Coquille, qu'on ne peut avoir qu'à grande force & avec peine; comme il arrive de la Sagesse, quand on veut l'acquérir: il arrive même, quand la Coquille est vieille, qu'on ne peut les en arracher qu'avec violence. *Pline* est encore notre garant là-dessus. Il dit que les Perles grossissent par la vieillesse, & qu'elles tiennent tellement aux coquilles, qu'on ne sauroit les en tirer qu'en se servant d'une lime; cela arrive à celles qui étant rondes d'un côté, sont plates de l'autre, & qui à cause de cela même sont appelées timbales. Comme l'on peut à présent avec moins de peine devenir sage, l'on peut de même pêcher les Perles avec moins de difficulté, sur-tout si l'on se sert des Cloches à plonger, par le moyen desquelles il n'y a rien qu'on ne puisse tirer du fond de la Mer.

4. Job & Salomon mettent les *Peninim* en parallèle avec l'Or & les Pierres précieuses. Or *Pline* donne la préférence aux Perles, L. IX. c. 35. Les Perles, dit-il, tiennent le premier rang parmi toutes les choses de prix. Cependant, L. XXXVII. c. 4. il donne la prérogative au Diamant: Le Diamant l'emporte, non-seulement parmi les Pierres précieuses, mais encore parmi tout ce que les hommes estiment le plus: après lui viennent les Perles des Indes & de l'Arabie. Les Perles, selon *Androsthenes* cité par *Athénée*, mettoient au même prix l'Or & les Perles; *Charès de Mitylene* assure qu'ils estimoient les Perles plus que l'Or; & *Megasthenes* (*apud Arrian. in Indicis*) dit qu'elles valent chez eux le triple de l'Or. Pour parler juste, on ne sauroit fixer le prix des Perles, parce qu'il dépend de la beauté, de la grandeur, de la figure & du poids. On lit dans *Suetone*, que *César* fit présent à *Servilia* Mere de *Marcus Brutus*, d'une Perle qui valoit soixante-mille Sesterces, c'est à dire, selon le calcul de *Bude*, 150000 écus d'Allemagne. Que dirai-je de la Perle que *Cléopâtre* fit dissoudre dans le vinaigre, & servir dans un repas, laquelle étoit estimée cent-mille Sesterces ou 250000 écus? Ce n'est donc pas sans fondement que *Martial* L. V. dit que tous les trésors de la Terre n'approchent pas de la richesse des Perles qui sont au fond de la Mer (1).

5. Quoique l'ambition des Femmes ait fait monter les Perles à un prix si haut, elles ne sont pas néanmoins si rares à beaucoup près que les Pierres précieuses. Job & Salomon n'en parlent jamais qu'au pluriel, ce qui semble en mar-

quer l'abondance. On lit même *Prov. XX. 15.* *רַב־פְּנִינִים*, *multitude de Perles*. Il est certain qu'il part d'ordinaire au mois de Juillet, & d'Août, 200 ou 300 Barques pour la Pêche des Perles qui se fait à l'Île de *Babarain*; qui en rapportent ordinairement tous les ans pour la valeur de 500000 Ducats. Cette Pêche se fait en plusieurs endroits, près de *Catife*, de *Julfa*, de *Camaron*, & en d'autres lieux du Golfe de *Perse*, dans la *Caramanie*, la *Susiane*, la *Babylonie*, & l'*Inde*. *Elie* rapporte, L. X. c. 13. qu'il se trouve souvent 20 Perles dans une seule Coquille. *Americ* en a trouvé jusqu'à 130. *Pierre Martyr* (*Dec. III. c. 1.*) raconte que les Pêcheurs d'un petit Roi nommé *Tumaccus*, en avoient rapporté dans quatre jours le poids de 96 onces. Mais nous aurons peut-être occasion de nous étendre ailleurs sur cette matière. Il suffit d'avoir démontré que *פְּנִינִים* ne peut signifier ici que des Perles. Nous renvoyons au Passage de *Lament. IV. 7.* l'examen de l'opinion de *Boetius*, qui dans ses *Animadvers. Sacr. L. IV. c. 3.* fait tous ses efforts pour prouver que *פְּנִינִים* signifie du Corail: opinion que *Reland* semble embrasser aussi, dans ses *Corollar. ad. Disp. Job. à Marck de Paradisi sede temerè apud Jordanem quaesita*.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, d'après *Bochart* (*Hieroz. P. II. L. V. c. 6.*) est une explication historique de notre Texte, plutôt que philosophique. Si l'on cherche la manière dont se forment les Perles, on conviendra avec moi, que cela est bien moins à notre portée que le lieu même d'où on les tire. On ne fait pas encore, si on doit les mettre au nombre des choses animées, ou des Minéraux. *Martial* les met au rang des derniers, en les nommant pierres de l'Erythrée; pierres précieuses que l'on tire du fond de l'Erythrée. *Isidore* (L. XVI. *Origin. c. 10.*) nomme la Perle, la première d'entre les Pierres précieuses blanches. Et *Horace*,

*Nec magis huic intra niveos, viridesque lapillos.*

où l'on peut aisément, par *niveos lapillos*, entendre des Perles. La Chymie appuie encore ce sentiment, puisque par la calcination, on réduit les Perles en chaux acide-urineuse, qui fermente dans l'eau. Mais les Jurisconsultes sont du parti contraire: ils distinguent avec *Ulpien*, les Perles, des Pierres précieuses, & cela parce qu'elles naissent dans des Coquilles de la Mer Rouge, l. cum Aurum X. §. margaritas 18. ff. de Aur. Arg. leg. ou, comme *Cujas* l'explique L. X. *Observat. c. 18.* parce qu'elles sont une production, ou une partie de la Coquille même. Ces deux opinions ne sont pas, à mon avis, difficiles à concilier. Il est évident que les

(1) *Censibus aequantur conchæ, lapidumque nitore  
Vix unquam est locuples; operatur terra profundo.*



les Perles sont de petites Pierres qui s'engendrent dans la Coquille, de même qu'il s'en forme dans les reins, dans la vessie, & autres parties du corps humain. On ne peut mieux les comparer qu'à ces petites Pierres de couleur d'or, d'argent & de cuivre, qui sont de la forme des Perles, & qui se rencontrent assez fréquemment en Suisse, dans les reins, la vessie, & les intestins des Bœufs, ou bien encore au Bézoar, tant Oriental qu'Occidental, lequel se trouve dans l'estomac de certaines Chevres. Toutes ces Pierres, ainsi que les Perles, sont formées de petites croutes ou pellicules appliquées les unes sur les autres, & tout à fait semblables à la croute intérieure de la Coquille. Il arrive même souvent que les Perles sont si fortement attachées à la Nacre, qu'elles en sont inséparables. Il se pourroit bien que les Perles tirassent leur origine de l'Animal même qui vit dans la Coquille, & que par une liqueur glutineuse il formât & sa propre écaille, & la Perle même. On doit remarquer ici en passant, que la Coquille est une partie aussi essentielle de cet Animal, que peut l'être la peau du corps des Hommes & des Bêtes, & qu'elle croît à proportion de lui. Quoi qu'il en soit, j'avoue que la cause de la formation des Perles est encore cachée au fond du Puits de Démocrite; mais elle ne laisse pas de nous être une preuve de la Sagesse Divine, qui par des voyes incompréhensibles opere jusques dans les abîmes de la Mer. Cette Sagesse est si profonde, que les meilleurs yeux

n'en sauroient seulement distinguer l'ombre dans cette vie.

Le Lecteur ne désapprouvera pas que je lui montre ce que Job lui-même, s'il étoit en vie, auroit vu avec plaisir: ce sont les principaux Diamans, & les plus grosses Perles, qu'on ait trouvé jusqu'à présent, ou dans les entrailles de la Terre, ou dans le fond de la Mer.

N°. 1. est un Diamant du Grand-Mogol, qui pesoit étant brut 793 $\frac{1}{2}$  carats, & 279 $\frac{1}{2}$  après être taillé.

N°. 2. Diamant du Grand-Duc de Toscane, pesant entre 138 & 139 carats. On dit que ce Diamant fut acheté à Rome par un Jésuite pour un Jule, & vendu ensuite au Grand-Duc pour la somme de 75000 mille écus. (*De la Motraye, Voyag. T. I. p. 55. Tavernier, Voyage des Ind. L. II. c. 22.*)

N°. 3. Le plus grand Diamant qu'on ait vu jusqu'à aujourd'hui, pesant 242 $\frac{1}{2}$  carats, & estimé 75000 livres de France. (*Tavern. ibid.*)

N°. 4. La plus grande de toutes les Perles que l'on connoisse, qui se trouve dans le Trésor du Roi de Perse, & qui a été vendue 1400000 livres de France.

N°. 5. Perle des plus grandes, du Trésor du Grand-Mogol.

N°. 6. Je représente ici, pour l'éclaircissement du Texte qui suit immédiatement, une Topaze, qui fait partie du même Trésor du Grand-Mogol, laquelle pèse 157 $\frac{1}{2}$  carats, & est estimée 271500 livres. (*Tavernier, ibid.*)

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 19.

*Le Topaze d'Ethiopie n'approcherapoint de son prix, & elle ne sera point échangée contre le pur or.*

*On ne le comparera point avec le Topaze de l'Ethiopie, ni avec le steintures les plus éclatantes.*

EN suivant le détail que Job fait des choses précieuses, on trouve les *Phitdath Cusch*: noms qui désignent en même tems la Pierre, & le Lieu d'où elle vient. Les Interpretes conviennent presque tous qu'il s'agit de la Topaze, nommée dans le Pectoral d'Aaron *Phitdab*, Exod. XXVIII. 17. Les Versions de Zurich rendent le nom du Pais, *Cusch*, par celui d'Ethiopie, ou *Pais des Mores*: peut-être auroient-elles été mieux fondées à traduire Arabie, comme fait le savant *Bochart* dans son *Phaleg*. Ce sentiment n'a rien de contraire à ce que l'on dit de l'île de Topaze, où se trouvoient les plus belles Pierres de ce nom, & il se pourroit bien que la Pierre eût donné le nom à l'île, ou l'île à la Pierre: mais c'est ce qu'on ne peut déterminer. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette île dépendoit de l'Arabie. Témoin *Plin.*, L. XXXVIII. c. 8. *Il arriva*, dit-il, *que des Corsaires Troglodites, pressés par la disette & par la faim, aborderent dans une île de l'Arabie nommée Chitis, & qu'en y ar-* Tom. VI.

*rachant des herbes & des racines pour se nourrir, ils découvrirent une Topaze. Ceci est l'opinion d'Archelaüs. Mais Juba prétend qu'il y a dans la Mer Rouge à 300 stades du Continent, une île appelée Topaze, laquelle est toujours si couverte de brouillards, que les Navigateurs ont peine à la trouver; c'est pourquoi les Troglodites l'ont nommée Topazin, qui en leur Langue signifie chercher. Isidore L. XV. c. 7. assure la même chose; & selon Psellus, la Topaze est une pierre transparente comme le verre, laquelle, dit-on, se trouve dans une grande île de la Mer Rouge. Diodore de Sicile appelle cette île Ophiodes, c'est à dire l'île des Serpens, & lui donne environ 80 stades de longueur; ainsi que Photius (in Biblioth. ex Agatharchide) & Strabon (L. XVI)*

*Cethem tabor*, que l'on trouve ensuite, signifie encore de l'Or pur, sans mélange. Voy. *Braun. de Vest. Sacerd. Hebr. L. II. c. 9. p. 512.*



## JOB, Chap. XXVIII. vers. 22.

*Le gouffre & la mort disent; Nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle.*

*La perdition & la mort ont dit: Nous en avons oui parler.*

Personne n'ignore les grandes disputes, qui ont régné de tout tems parmi les Philosophes, sur le nombre des Principes. Mon dessein n'est pas de faire ici l'énumération des différentes Opinions sur ce sujet, ni des Auteurs qui les ont enseignées & soutenues. Je me borne au seul *Aristote*, Chef de l'Ecole Péripatéticienne, qui dans sa *Physique*, L. I. c. 8. établit trois Principes internes de Génération; τὸ ὑποκείμενον, τὴν ὑποκειμένην φύσιν, ou ὕλην, la Matière ou le Sujet; τὴν μορφήν, τὸ εἶδος, τὸν λόγον, la Forme; & τὴν στέρησιν, la Privation. L'exemple d'une Table va d'abord éclaircir ce qu'il peut y avoir d'obscur dans cette hypothèse. Avant qu'une Table soit, il faut supposer une Matière, le bois, la pierre, qu'on doit réduire à cette Forme, & qui certainement n'est point Table, avant que de l'avoir reçue; voici la Privation. Mais afin qu'on ne s'imagine pas que de tout bois, l'on puisse également faire une Table, ou une Statue, il faut, selon la doctrine de notre Maître, pour lui donner la Forme, un Sujet qui soit capable de la recevoir. Admirez la pénétration de ce Philosophe, ainsi nommé par excellence, dans ce qu'il ajoute: Car, dit-il, on ne peut pas dire que ce qui n'est pas Musicien, par exemple, peut devenir Musicien: mais, (remarquez la belle subtilité!) mais que l'Homme qui n'est point Musicien peut le devenir. S'il n'avoit pas ajouté ces paroles, on auroit pu dire qu'une Ane ou une Pierre pouvoit devenir un Musicien. Or cela ne se peut point, parce que dans ceux-ci il y a une négation de Musique; au-lieu que dans l'Homme qui l'ignore, il n'y a que privation. Un dogme si subtil & si beau a été regardé presque comme une première Vérité ou un Axiome, chez les Grecs & les Latins, & a régné jusqu'à notre Siècle. On le trouvera expliqué au long par le Jésuite *Honoré Fabri*, (*Scient. Phis. Tract. V. L. I. Prop. 6 & anteced.*) & par *Zabarella* (L. I. de prima rerum materia.) Mais cette Privation, pour laquelle on avoit autrefois tant d'estime, est tombée dans le décri, & bannie maintenant des Ecoles; parce que ce qui n'est point, est un rien, & ne peut être ni partie ni cause du Corps, & qu'il est contradictoire avec l'existence de la Forme. Rien certainement n'est si ridicule, que d'établir la Folie pour principe de la Sagesse, la Guerre pour principe de la Paix, & la Paix pour principe de la Guerre. Je leur cede volontiers (dit *Sperling Instit. Phis. L. I. Chap. I. Quæst. 1.*) cette Sagesse qui a la Folie pour principe, pourvu qu'on nous ac-

corde celle qui n'en reconnoit pas d'autre que la crainte de DIEU. On diroit néanmoins que Job semble s'accorder avec *Aristote*, & reconnoître la Privation pour principe; du moins si par le mot *Abaddon*, on entend la perdition; à moins qu'on n'explique le mot *Maveth* par celui de Mort, laquelle, selon *Aristote*, est une pure Négation. *Coccejus* (in Job p. 180.) veut qu'*Abaddon* marque l'absence de la Forme dans toutes choses, ou le lieu où rien n'existe, c'est à dire, les vastes Campagnes du Néant, pour me servir des termes de *Bartoli*; & par conséquent la Création & la Conservation des Créatures; parce qu'avant la Création, étoit le Néant, & que sans la Conservation qui est un effet de l'infinie Bonté & de la Toute-puissance Divine, toutes les Créatures retomberaient sur le champ dans ce Néant d'où elles sont sorties: mais que le mot *Maveth* (Mort) marque les corps animés, les Plantes, les Hommes, & aussi le lieu où on les met après qu'ils ont cessé de vivre, lequel est appelé *Scheol*, (l'Enfer.) Il ajoute, que le terme de *Perdition* marque un anéantissement total, un changement en rien; & que celui de *Mort*, signifie aussi un anéantissement, ou quelque chose d'approchant.

Il faut faire attention, qu'il est dit premièrement, que la Sagesse ne se trouve ni dans l'Or, ni dans l'Argent, ni dans les Pierres précieuses, ni dans les Perles; & ensuite, que le Gouffre ou la Perdition, & la Mort, en ont oui parler de leurs propres oreilles. Est-ce donc que le Néant a des oreilles? Peut-il avoir entendu parler de la Sagesse, & sur-tout de la Sagesse Divine? C'est donc ici une façon de parler figurée. Ce Néant même fournit une des preuves des plus convaincantes de la Sagesse, de la Puissance, & de toutes les Perfections de DIEU; parce que du Néant à l'Etre, il y a une distance infinie. Quelques Docteurs Juifs raisonnent assez bien sur cette matière. *R. Levi* dit, que de la privation, & de la mort, qui se trouvent dans ces Etres, & en général de l'imperfection de la Matière première, il faut conclure qu'il y a un Esprit qui leur donne la forme. DIEU a été avant le Néant, avant & après aucun Etre, avant & après la Création, avant la Perdition & après la Mort; DIEU, dis-je, a été & est ce qu'il est, de toute éternité. Il étoit à lui-même avant tout, & lieu & toutes choses. (*Tertullien contre Prax. c. 1.*) Dans cette éternité infinie, tous les Etres futurs ont été présens à cet Etre suprême. Il n'est pas plus puissant, lorsqu'il agit, que lorsqu'il n'agit point,



point; l'Empire du Monde ne le rend pas plus riche; il n'est pas plus juste quand il châtie, que quand il ne châtie point; ni plus élément lorsqu'il fait des grâces, que lorsqu'il n'en fait point; ni plus grand quoiqu'il ait un grand nombre de Serviteurs, & de Serviteurs fidèles, que s'il n'en avoit point. Si l'on remonte du

Néant à l'Etre, du Néant du Monde à sa Création, & de la Mort à la Vie, on verra s'ouvrir le magnifique Théâtre de la Puissance, de la Sagesse & de la Bonté Divine, où tout ce qui se présente, célèbre à haute voix les louanges de L'ÉTERNEL.

### JOB, Chap. XXVIII. vers. 24.

*Car c'est lui qui voit jusqu'aux extrémités du Monde, & qui regarde sous tous les Cieux.*

*Car il voit le Monde d'une extrémité à l'autre, & il considère tout ce qui se passe sous le Ciel.*

JOB établit dans le verset 23. que *c'est DIEU qui fait le chemin de la Sagesse, & qui fait où elle est.* Et quoique la vérité de cette proposition soit incontestable, il tâche néanmoins de l'affermir par celle-ci: *Car il voit jusqu'aux extrémités du Monde, & regarde sous tous les Cieux.* L'idée que ces deux propositions excitent dans notre esprit, est beaucoup plus magnifique & plus convenable à l'Etre suprême, que celle que les Payens s'étoient formée de leur Jupiter: ils se le représentoient assis sur un Trône, placé dans un certain endroit du Ciel, entouré de nuages, de vents orageux & propres à faire gronder le tonnerre; la main armée de carreaux, qu'un Aigle destiné à son ministère va lui chercher à mesure qu'il en a besoin, hors des cavernes du Mont-Gibel, où sont les Forges de Vulcan, & où les Cyclopes les fabriquoient:

*Jupiter angusta vix totus stabat in aede,  
Inque Jovis dextra fœdile fulmen erat.*

„ L'habitation de Jupiter étoit si étroite, qu'à „ peine pouvoit-elle le contenir; sa main étoit „ armée de foudres artificiels”. Quoique cette idée de la Divinité fût grossière & matérielle, elle n'étoit pas tout à fait méprisable. Son but étoit de retenir les Hommes dans les bornes de la Raison, & de reprimer leur libertinage. Il falloit, dit Senèque (*Quæst. Nat. L. II. c. ult.*) *qu'il y eût au dessus de nous quelque chose qui nous inspirât de la crainte. La hardiesse de commettre les crimes étant si grande, il étoit utile d'établir quelque chose contre laquelle personne ne se crût assez fort. C'étoit donc pour effrayer ceux qui ne sont portés à la vertu que par la crainte, qu'on avoit établi sur leur tête un Juge, & un Juge armé.* Les idées que Platon & ses Sectateurs avoient de cet Etre suprême, étoient beaucoup plus sublimes. Martien, entre autres (*L. I. De Philol. & Merc.*) nous dépeint Jupiter comme ayant dans ses mains un Globe de Crytal, sur lequel il regarde attentivement, & dans lequel il peut distinguer non-seulement ces grands Corps de l'Univers tant fixes qu'errans, non-seulement la Terre avec les Montagnes les plus élevées, mais

aussi le moindre grain de poussière, la moindre goutte d'eau; non-seulement les Rois assis sur leurs Trônes, mais les plus pauvres Laboureurs demeurant dans leurs huttes: il ajoute, que tout ce que Dieu ordonne dans ce petit Monde de Crytal, les changemens, les tempêtes, la cherté des vivres, la santé, les maladies, & la mort, arrivoit tout de même dans le grand Monde. Dans ce Monde idéal on voyoit, selon lui, *comme dans un Miroir, tous les mouvemens, & les desseins de tous les Peuples, & de chaque Nation en particulier.* Jupiter y marquoit de sa propre main, ceux qu'il vouloit élever, ceux qu'il vouloit humilier, ceux qu'il destinoit à venir au monde, & ceux qu'il vouloit en faire sortir; & selon son bon-plaisir, il y regloit les contrées qu'il vouloit faire périr, d'autres qu'il vouloit rendre heureuses, celles qu'il vouloit rendre ou desertes ou florissantes. Voilà jusqu'où un sage Payen a pu pénétrer par les seules lumières de la Raison, le Mystère de la Toute-puissance & de la Toute-science Divine. Cependant ces idées n'étoient que matérielles & imparfaites; car quoiqu'elles exprimassent fort bien la présence du Monde entier aux yeux de la Divinité, elles n'exprimoient pourtant pas la Toute-présence de la Divinité dans le Monde. C'étoit une erreur commune à tous les Stoïciens, que de placer la Divinité dans la plus haute sphère des Cieux, d'où ils la faisoient quelquefois descendre dans ce Monde inférieur. Ou bien, selon le sentiment de l'Auteur du petit Livre de Mundo, de se représenter l'Etre suprême comme un Roi dans son Palais, où ses Emissaires viennent l'informer de tout ce qui se passe, même dans les endroits les plus éloignés; & comme à peu près dans la Suisse, on fait en très peu de tems prendre les armes à des Provinces entières, par le moyen des Signaux dont on se sert pour les avertir. Selon les idées des Payens dont nous venons de parler, la Divinité a sa demeure dans les plus hautes sphères des Cieux, & de là elle fait descendre vers les Créatures une certaine vertu secrète, qui passant d'un corps à l'autre, les fait agir: semblable à un Joueur de Marionnettes, qui se tenant derrière un rideau fait faire divers mouvemens à plusieurs



petites Figures. D'autres Payens de l'Ecole de Pythagore ont mieux aimé placer le Siège de la Divinité dans le centre du Monde, d'où elle agit dans toute sa circonférence. Mais aucune de ces idées n'exprime tout ce qu'un Philosophe sensé peut & doit savoir touchant la Toute-science & la Toute-présence de Dieu, même sans le secours de la Révélation. Voici les sublimes pensées de Grégoire le Grand sur ce sujet: (L. II. Mor. c. 8. al. 12.) Comme c'est lui qui est au dedans & au dehors, au dessous & au dessus de toutes choses; c'est lui aussi qui est supérieur à tout par sa puissance, inférieur à tout par son support, extérieur par sa grandeur, intérieur par sa subtilité. Il gouverne tout ce qui est en-haut, il conserve tout ce qui est en-bas, il l'environne au dehors, il le pénètre au dedans: il n'est pas en partie supérieur, en partie inférieur, en partie extérieur, & en partie intérieur; mais lui seul & lui-même il est tout par-tout: il y gouverne en conservant, & conserve en gouvernant; en environnant il pénètre, & en pénétrant il environne; il gouverne d'en-haut, & soutient aussi d'en-bas; il environne au dehors, & il remplit au dedans. D'en-haut il gouverne tout sans inquiétude, il soutient tout sans travail, il pénètre au dedans sans s'étendre, il environne au dehors sans s'étendre. Il est donc supérieur & inférieur, sans être borné dans aucun lieu; il est grand sans s'étendre, & pénétrant sans s'étendre. Comment donc sortir de lui, qui corporellement n'est nulle-part, & qui par sa substance se trouve par-tout? Pour avoir des idées convenables à la Divinité, & pour vivre d'une manière agréable à cet Etre suprême qui remplit tout par sa présence, il seroit très utile de détruire dès notre jeunesse le préjugé que, par un abus trop familier aux Chrétiens, on tâche de nous inspirer de l'habitation de DIEU dans le plus haut des Cieux. Les sentimens de Minucius Felix sont très dignes d'être placés dans cet endroit: Dieu ignore-t-il les actions des

hommes, & se tenant renfermé dans le Ciel, ne peut-il ni tout voir, ni tout connoître? Tu t'égares, ô homme, & tu te trompes; d'où est-ce que Dieu pourroit être éloigné, vu qu'il remplit le Ciel & la Terre, & tout ce qui est hors de l'Univers? Il existe par-tout, non-seulement auprès de nous, mais dans nous-mêmes. Regarde le Soleil, qui quoique placé au Ciel, s'étend sur toute la Terre: il est également présent par-tout, il pénètre, il se mêle dans toutes choses, sans aucun préjudice de sa splendeur. Combien plus ce DIEU qui est l'Auteur de toutes choses, & devant lequel rien n'est caché, ne seroit-il pas dans les ténèbres, & dans nos pensées mêmes qui ne sont que ténèbres? Non seulement nous n'agissons que par lui; mais, pour ainsi dire, nous ne vivons qu'avec lui. Ce fut le premier soin & la principale occupation des Peres des premiers Siècles, que de rectifier les idées trop matérielles qu'on avoit de la Divinité dans le Paganisme, & d'établir le dogme de la Toute-présence, & de la Toute-science.

Job n'entre point ici dans l'examen de la question agitée depuis longtems, & qu'on agite encore dans notre Siècle, Si le Monde est fini, infini, ou indéfini? ce Philosophe n'ayant point voulu déterminer, ni la grandeur, ni la figure, ni l'étendue d'un Corps dont il ignoroit les bornes. DIEU, dit-il, voit jusqu'aux extrémités du Monde. C'est ici une de ces questions, à ranger parmi d'autres qui sont absolument inutiles; & je croirois mal employer le tems, que de rapporter les raisons qu'on allègue de part & d'autre sur ce sujet. Il nous reste encore tant de choses à examiner qui sont près de nous, & tant d'autres qui en sont éloignées, & dont nous pouvons approcher, soit par des Instrumens de Mathématique, soit par la Raison, que nous pouvons fort bien nous passer de chercher les bornes de l'Univers, & les Espaces imaginaires.

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 25.

*Quand il donnoit du poids au vent, & qu'il pesoit & mesuroit les eaux.*

*C'est lui qui a donné du poids aux vents; c'est lui qui a pesé & mesuré l'eau.*

L'Homme toujours dans l'aveuglement, malgré les yeux du Corps & de l'Esprit dont il est doué, voit tous les jours les effets du Vent, il en entend le sifflement: mais il n'attribue tout cela qu'à une espèce de hazard, & rarement s'avise-t-il de songer qu'il n'y a que DIEU seul, qui donne le poids au vent, & qui avec une exacte proportion règle les Vents à l'avantage de la Terre & de ceux qui l'habitent, à l'utilité de chaque contrée, de chaque champ, de chaque arbre, & des moindres petites plantes; & que c'est lui-même qui pèse & mesure les eaux,

lesquelles passent par le moyen des Vents, d'un Pais à un autre. Notre esprit pourtant fort de cet assoupissement, lorsque nous voyons des arbres déracinés, des fruits abattus, des maisons renversées, & les tristes débris d'un vaisseau brisé ou submergé, que la Mer renvoie sur ses bords. C'est alors, qu'à la vue de tels objets, un Philosophe se donne la torture pour pénétrer toutes les causes d'un Phénomène si terrible: mais rarement il s'élève par la Raison au premier & au dernier objet qu'il doit nécessairement admettre, je veux dire, DIEU, la seule & première Cause



Cause motrice & directrice, & qui doit toujours être la première dans nos intentions; & la dernière dans nos recherches. S'il ne nous est point permis d'entrer ou de pénétrer jusques *aux trésors des Vents*, pour me servir des mots du Pseaume CXXXV. 7. il faut du moins faire attention aux principaux effets du Vent, lesquels peuvent seuls nous convaincre que ce Dieu très sage & très bon ne fait ni n'a jamais fait rien, sans cause & sans raison. Ce sont les Vents qui purifient l'air, & qui transportent les nuages d'un Pais à l'autre: il y en a qui rendent l'air serain, d'autres qui le couvrent: les uns l'échauffent, d'autres le rafraichissent: ceux-ci l'humectent, & ceux-là le dessèchent. Mais nous avons parlé amplement ailleurs, des avantages que les Vents nous procurent en général. *Le poids des Vents*, dont Job parle dans notre Texte, ou pour mieux dire, la vertu infinie de l'ÉTERNEL, nous donne ici une occasion fort propre d'admirer la Sagesse & la Bonté Divine, par la considération de certains Vents particuliers qui règnent en quelques endroits, & qui sont très utiles aux Hommes. Quoique dans notre Zone tempérée le cours des Vents ne soit pas encore réduit à une règle assurée, c'est pourtant une vérité constante, que DIEU donne le poids aux Vents qui soufflent dans nos régions. Mais l'évidence de cette vérité devient beaucoup plus sensible, si nous nous portons à considérer les Vents qui règnent dans les Régions situées sous l'Equateur & dans la Zone Torride.

Quelle justesse de poids n'a pas été donnée à ce Vent général ou *Alizé*, qui regne pendant toute l'année de l'Orient à l'Occident autour de la Terre, dans la Mer Atlantique, dans la Mer Ethiopique, dans la Mer des Indes, & dans la Mer Pacifique? Dans cette dernière qui est située sous la Ligne, le Vent est toujours Est: mais du côté Septentrional il est Est & Nord-Est; du côté du Midi, Est & Sud-Est. Et tout cela si constamment, que ceux qui navigent de la Nouvelle Espagne vers les Iles Philippines, peuvent sûrement & en dormant tendre toutes leurs voiles & faire 132 lieues par jour, sans interruption, pendant l'espace de dix semaines. Ce même Vent d'Est est aussi fort réglé dans la Mer d'Ethiopie, jusques-là que les Vaisseaux revenant des Indes Orientales doivent bien prendre garde de ne point passer l'Ile de *Ste. Helene*, parce que ceux qui l'auroient par hazard doublée, ne pourroient plus y revenir. Plusieurs ont cherché la cause de ce Vent si fixe & si réglé, dans le mouvement que le Globe terrestre fait tous les jours de l'Occident vers l'Orient: ils ont même allégué ce phénomène comme une preuve démonstrative du Systême de Copernic. La force de cet argument est infirmée par les Calmes presque continuels, que l'on rencontre dans la Mer Atlantique vers la Ligne; par les Vents d'Ouest sur les Côtes de Guinée; & par les *Moussons* qui règnent dans la Mer des Indes. Il faut aussi remarquer, que la vitesse ordinaire du Vent est de parcourir 20 pieds dans l'espace d'une seconde: or comme celle de l'Equateur est

Tom. VI.

de 9000 lieues de France dans l'espace de 24 heures, il s'ensuit que la vitesse de ce Vent Alizé d'Est devrait être 60 fois plus grande que celle du Vent ordinaire; ce qui ne répond point aux Observations qu'on en a faites, ni à celles que fournissent les Pendules, dont le mouvement est moins vite sous la Zone Torride, où il faut, à cause de cela, les raccourcir d'une ligne; au-lieu que le mouvement en devrait être plus grand sous l'Equateur, ou du moins égal à celui qu'il a en Europe, soit que la vibration de l'air se fasse par la Tangente, soit que le mouvement en soit dirigé sur le rayon qui va du centre vers la circonférence: car dans le premier cas, la vibration de l'Orient à l'Occident doit être d'autant plus vite, que celle de l'Occident à l'Orient seroit plus lente; & dans le second, le mouvement du Pendule devrait augmenter d'autant en montant, qu'il est retardé en descendant. Voyez de la Hire (*Hist. de l'Acad. des Scienc. 1703. p. 132.*) On peut opposer à l'argument tiré des Pendules, que la raison qui fait qu'on doit les raccourcir sous l'Equateur, doit plutôt s'attribuer à la vertu centrifuge de tous les Corps, qui est beaucoup plus grande sous l'Equateur qu'elle n'est sous les autres Cercles paralleles; car cette vertu centrifuge y est directement opposée à la vertu gravitative; ce qui fait que tous les Corps sont portés avec moins de violence vers le centre de la Terre sous l'Equateur, qu'ils ne le sont chez nous. Le célèbre Jean Bernoulli (*Act. Lips. 1713. p. 79. - 88.*) démontre que la longueur des Pendules isochrones, répond à la vertu centrifuge. Il faut de plus remarquer, que l'Atmosphère même suit le mouvement de la Terre de l'Occident à l'Orient, mais avec moins de vitesse, de sorte que celle de ce Vent général ne doit pas répondre à toute la vitesse de la Terre mais seulement à l'excès de celle de la Terre par dessus celle de l'air: & qu'ainsi l'argument tiré de ce Vent fixe, pour prouver le mouvement de la Terre, pourroit encore subsister.

Les difficultés que nous venons d'alléguer, & plusieurs autres, ont porté Mr. Halley à attribuer la cause de ce Vent général au Soleil, qui raréfie l'air entre les Tropiques, & le chasse devant soi vers l'Occident; de sorte que, selon les Loix du mouvement, l'air le plus oriental, se trouvant derrière, & étant plus condensé & plus pesant, choque contre l'air occidental qui est devant lui; ce qui doit causer un Vent ou tout à fait Est, ou tenant du Nord ou du Sud, selon la déclinaison du Soleil, qui ne s'étend pas au-delà de 23 degrés & demi. Mais l'on doit en même tems observer les dispositions particulières des Pais, si l'on veut rendre raison des changemens qui arrivent à ce Vent général. Le Vent d'Ouest, par exemple, qui regne sur les côtes de Guinée, doit être attribué à la pesanteur de l'air marin plus froid & plus condensé, qui tombe dans les Deserts sablonneux de la Libye, lesquels reçoivent plus de chaleur du Soleil, & qui la conservent plus longtems, que les autres Pais. Les Calmes de la Mer Atlantique

Hh

que



que sont causés par l'équilibre de l'air qui se trouve placé entre le Vent d'Est général, & le Vent d'Ouest de Guinée; ce qui arrive dans toute cette étendue que les Anglois nomment *The Ruins*, à cause que les vapeurs qui s'y élèvent en abondance, retombent en forme de grosses pluies. L'Hypothèse de Mr. *Halley* pourroit très bien s'accommoder avec celle de *Vossius* (*De Motu Marium & Ventor. c. 21.*) qui veut que dans les endroits où le Soleil se trouve, & dans ceux qu'il vient de quitter, l'air s'élevant beaucoup plus haut que dans les autres, se précipite après avec beaucoup de violence vers l'Occident où l'air est plus bas. On doit enfin remarquer que ce Vent Alizé est très utile, non seulement aux Navigateurs, mais aussi à tout le Continent de l'Afrique & de l'Amérique, parce qu'il rafraîchit les Plantes & les Habitans. Tout ce que nous venons de dire jusqu'ici prouve la vérité de la proposition de Job, savoir, que DIEU par sa grande Sagesse & son infinie Bonté a donné le poids aux Vents.

Cette vérité est aussi confirmée par certains Vents que l'on appelle *Moussons*, & les Anglois *Monsoons*. Ce sont des Vents réglés, qui ne se font sentir qu'en certaines saisons, & dans certains lieux, & qui sont très favorables aux Mariniers pour passer de certains Pays en d'autres. Tel est le Vent de Sud-Est qui souffle au Midi de l'Equateur jusqu'au second degré, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre; & dans le même tems, le Vent de Nord-Ouest au Méridien de l'extrémité de l'île de Madagascar, entre le 3°. & le 10°. degré de l'Hémisphère Méridional; de même qu'entre le 2°. & le 12°. près de Sumatra & de Java jusqu'aux Moluques, depuis le commencement de Décembre jusqu'au mois de Mai. Tel est encore le Vent de Nord-Est qui regne depuis le 3°. degré de latitude méridionale dans les Mers d'Arabie, des Indes & de Bengale, depuis Sumatra jusqu'aux Côtes d'Afrique, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril; & dans ces mêmes endroits, pendant l'autre Semestre, depuis Avril jusqu'en Octobre, les Vents de Sud-Ouest, & d'Ouest-Sud-Ouest, qui sont pluvieux & plus violens que le Nord-Est, lequel ramène le beau tems. Le savant *Halley* que nous avons cité, homme très habile dans ces matières, attribue tous ces mouvemens au défaut d'équilibre entre l'air froid & condensé, & l'air chaud & raréfié: car ce dernier étant élevé, est contraint de retomber du côté opposé, de sorte que l'air du Sud-Ouest qui est plus haut, doit suivre celui du Nord-Est qui est plus bas; & que le Sud-Est doit être suivi par le Nord-Ouest qui est au dessus. Une raison particulière qui fait que le Vent de Nord-Est qui est inférieur regne depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril, & le Sud-Ouest depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, c'est que dans les derniers six mois, les Régions les plus Septentrionales, l'Arabie, la Perse, les Indes, & l'Afrique, souffrent les plus grandes chaleurs du Soleil, qui pendant le premier Semestre, se font sentir dans l'Hémisphère Méridional. De là nous concluons en passant, que la cause prin-

cipale de ces phénomènes ne doit pas être attribuée aux différens aspects des Planètes, mais aux mouvemens du Soleil dans l'Ecliptique, & aux variations qu'ils causent dans l'équilibre de l'air même.

Le Vent d'Ouest ne se fait jamais sentir sur les côtes du Pérou dans la Mer Pacifique; mais il y regne presque pendant toute l'année un Vent de Sud, ou Sud-Ouest, à la faveur duquel les Flottes Espagnoles chargées d'or & d'argent arrivent en peu de jours de Lima à Panama; au lieu qu'il leur faut beaucoup de tems pour le retour. Ce Vent, au contraire de ceux qui regnent en Europe, est fort agréable aux habitans, & les soulage des grandes chaleurs dont ils sont accablés. La situation du Pays peut encore ici nous aider à trouver la cause de ces Vents. Dans la Mer Pacifique regne constamment le Vent d'Est, & celui d'Ouest ne s'y fait jamais sentir: au contraire ce Vent d'Est Alizé passant par le Brésil va se briser contre les hautes Montagnes des Andes, de sorte qu'il ne peut pas résister au Vent chargé des vapeurs de neiges, & d'un air épais, qui vient des Terres Australes inconnues; & cela d'autant moins que dans l'Amérique Septentrionale, l'air sec & échauffé par la chaleur du Soleil, est contraint de céder au Vent de Sud du Pérou & du Chili.

Les Indes nous fournissent encore d'autres preuves, qui peuvent servir à démontrer cette proposition de Job, que c'est DIEU qui donne le poids aux Vents.

Il y a des Vents qui pendant certaines saisons de l'année, ou pendant quelques heures du jour, soufflent du Continent vers la Mer, & que les Portugais appellent *Terreinbos*, les Hollandois *Land-Wind*, & les François *Vents de Terre*. Il y en a d'autres qui soufflent de la Mer vers la Terre-ferme, que l'on appelle *Viracoins*, *Wind uyt de Zee*, *Vents de Mer*. Ces Vents de Terre se font sentir sur les côtes de Malabar, entre les mois de Septembre & d'Avril, depuis minuit jusqu'à midi; & les Vents de Mer, depuis midi jusqu'à minuit. Les premiers regnent dans la Nouvelle Espagne pendant tout le jour, & les derniers pendant la nuit, au grand soulagement des habitans. Les causes de tous ces Vents doivent être attribuées tant à ce Vent d'Est Alizé dont nous avons parlé, qu'à la situation particulière de ces Provinces Maritimes, & à celle des Montagnes.

Il ne faut point passer sous silence les Orages & les Tourbillons impétueux, qui regnent entre le Brésil & l'Afrique, aux mois d'Avril, Mai & Juin, & qui tombent précipitamment des nues & en grande abondance. Nous aurons sujet d'en parler plus amplement, lorsqu'il s'agira de l'Histoire de Jonas.

Les Vents ne sont pas moins pesés dans la Zone Temperée Septentrionale, quoiqu'ils ne soient pas réduits à certains périodes, nombres, poids, ou mesures: réduction à laquelle Mrs. *Mariotte*, & *Sturmius*, ont travaillé sans succès. On ne doit pas oublier en particulier certains Vents, que les Anciens appelloient *Etesia*, annuels,



*nuels*, qui commençant à souffler depuis le 6 ou le 15 de Juillet, durent jusqu'à la fin d'Août, & qui soufflant de jour & venant du Nord, rafraichissent agréablement pendant les chaleurs caniculaires, la Grèce, la Thrace, la Macedoine, les Iles de l'Archipel, & même jusqu'à l'Égypte & l'Afrique. *Aristote* en parle (L. II. *Meteor.* c. 5.) Il faut sans doute chercher la cause de ce Vent, dans l'air épais & chargé de neige, qui est autour du Pole, & qui s'étend dans l'Atmosphère de l'Europe pendant le jour, parce qu'alors elle est plus raréfiée.

La Suisse ne manque pas non plus de Vents périodiques, ou réglés: il y en a particulièrement dans les Vallées qui s'étendent de l'Orient vers l'Occident, qui sont environnées de hautes Montagnes, comme sont le Valais, le Pais des Grisons, le Lac de Wallenstat, *Wallenstater See*, où l'on a depuis la pointe du jour jusqu'à midi un Vent d'Est, & l'après-midi un Vent d'Ouest, dont on doit évidemment attribuer la cause à la rarefaction de l'air, causée par le Soleil qui s'élève ou qui s'abaisse. Voyez sur ce sujet mon *Hist. Nat. Helv.*

Ce long raisonnement que nous venons de faire sur les Vents, ne doit servir qu'à nous faire voir à l'œil & toucher au doigt la Puissance infinie du Créateur, qui dans la Création même *pèse les Vents*, & ne cesse par sa Bonté immense de leur *donner le poids* encore à chaque instant. Il les pèse lorsqu'il veut faire du bien à la Terre, & à ceux qui habitent; il les pèse lorsqu'il s'en sert pour les châtier, il pèse non-seulement les Vents de l'Atmosphère, mais il pèse aussi les Vents souterrains, desquels nous pourrions dire beaucoup de choses dignes d'être rapportées ici, si nous ne craignons d'être trop longs. Ainsi l'on peut dire avec raison, que l'air supérieur, le moyen, l'inférieur, & le souterrain, forment une juste balance, qui conserve, & qui varie son équilibre, selon la nécessité & l'utilité des Régions, & conformément aux Decrets de la Volonté Divine.

Examinons maintenant comment cet Etre suprême, & infiniment bon, *pèse & mesure* aussi les Eaux: celles de la Mer, à l'égard de celles du Continent; les Fontaines, les Ruisseaux, les Rivières, les Lacs, les eaux supérieures ou les Nues, & les inférieures, les eaux des Abîmes, des Mers & de toute la Terre. Remarquons comment il a placé aux environs de la Suisse, des Lacs qui servent de remparts aux Pais inférieurs contre la rapidité de nos Torrens & de nos Rivières: admirons la proportion, le poids, & la mesure qu'il a donné aux Eaux Minérales, dont les unes sont chaudes, d'autres froides; les unes acides, les autres salées. Il y auroit beaucoup à dire sur cette matière, si le tems & les bornes de cet Ouvrage le permettoient. Cependant il ne faut pas passer sous silence, l'importance de cette proportion des Eaux. Celle qui se trouve dans les Neiges & la Pluie, nous donne occasion de parler des Saisons différentes de l'Année, & de connoître &

louer en même tems la Sagesse & la Bonté infinie du Créateur.

Il n'y a personne en Europe qui ne sache, que dans la Zone tempérée Septentrionale, pendant les trois mois d'Hyver, Décembre, Janvier, & Février, lorsque le Soleil parcourt les Signes Méridionaux du Capricorne, du Verseau, & des Poissons, la Terre y est couverte de neige comme d'un manteau; pendant que les autres Eaux, les Fontaines, les Ruisseaux, & les Rivières s'arrêtent, & viennent à manquer par le froid continuel qui les gele, de sorte qu'on y rencontre souvent des ponts de glace, capables de soutenir des chariots avec leur charge: Que pendant les trois mois suivans, Mars, Avril, & Mai, qui forment le Printems, le Soleil s'approchant de nos Climats & parcourant les Signes du Bélier, du Taureau, & des Jumeaux, les Eaux reprennent leur fluidité & leur cours, & le retour d'une chaleur agréable ramollit la Terre que la charrue ne pouvoit auparavant entamer, les neiges se changent en pluie, & les Animaux & les Plantes commencent à renaître: Que durant les mois de l'Été, Juin, Juillet, & Août, lorsque le Soleil parcourt l'Écrevisse, le Lion & la Vierge, la chaleur s'augmente de plus en plus, les Rivières & les Lacs grossissent, la Terre fendue par la chaleur est quelquefois humectée par des pluies, & les Plantes commencent à venir à maturité: Enfin, que pendant les mois de l'Automne, Septembre, Octobre & Novembre, le Soleil parcourant la Balance, le Scorpion, & le Sagittaire, le froid humide commence à s'augmenter; on recueille les fruits, les arbres perdent leurs feuilles, & tout se prépare pour le repos de l'Hiver. Il est vrai que les Saisons ne sont pas égales dans tous les Pais de la Zone, mais elles ne diffèrent que par degrés, qui sont mesurés, & comme pesés à la balance. Les Pais qui sont près de la Ligne, jouissent d'un Hiver plus doux que les Pais Septentrionaux, & cela va ainsi par degrés jusqu'au Pole. A Madrid, ce seroit un Miracle que de voir geler le Fleuve Mançanarès; & à Rome, de voir la neige rester longtems: au contraire en Moscovie tout gele, jusqu'à la salive avant qu'elle tombe à terre. Cette constitution n'est pas égale dans tous les Pais qui sont à la même hauteur du Pole, ni dans le même climat. Le P. *Verbiest* sentit tant de froid, au mois de Juillet, dans la Tartarie limitrophe de la Chine, & située par les 45 degrés, qu'il fallut garnir de fourrures toute la suite de l'Ambassade impériale, la terre y étant gelée jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur; pendant qu'à *Peking*, qui est au 40° degré, on bruloit de chaleur. Edimbourg n'est que d'un seul degré plus septentrional que Moscou, néanmoins, tandis qu'on a dans cette dernière Ville des Hivers fort rudes, là ils sont très modérés. En Groenland, par les 80 degrés, on trouve des arbres, des pâturages, des troupeaux, & dans la Nouvelle Zemble, qui est de 4, 5, 6, degrés plus méridionale, il n'y a absolument rien de tout cela.



Que dirons-nous de la diversité des Saisons dans un même lieu? Que dirons-nous de la Suisse, où l'on trouve toutes les diverses Saisons que l'on rencontre dans tous les degrés qui sont entre la Ligne & le Pole? Sur les Alpes on a des Hivers aussi rudes que dans les Pais les plus Septentrionaux. Dans la Valteline & dans le Valais, on jouit d'une chaleur semblable aux Pais Méridionaux: l'Hiver est fort modéré dans un lieu, tandis qu'il est fort rude à une demi-lieue de là. De plus on éprouve dans un seul jour, les quatre Saisons de l'Année, en passant les Monts S. Bernard, S. Gotard, & Splugen. Nous ne savons pas si cette diversité des Saisons est la même dans la Zone tempérée Méridionale, d'autant que la plupart de ses Terres nous sont inconnues; à peine connoissons-nous les Côtes de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Zeelande. Le Royaume du Chili dans l'Amerique, situé au 45°. degré, est plus froid que l'Italie & l'Espagne; les Andes sont perpétuellement couvertes de neige, mais les Vallées d'alentour sont fertiles en toutes sortes de fruits, en vin & en pâturages. L'air est fort temperé au Cap de Bonne-Espérance, les Caffres & Hottentots y atteignent très souvent l'âge de 90 & de 120 ans; il y a cependant des pluies fort excessives de tems en tems. De plus, la Raison & l'Expérience nous enseignent que l'ordre des Saisons est renversé dans l'Hémisphère Méridional, de sorte que l'Été répond à notre Hiver, & l'Automne à notre Printemps. On fait pareillement que la cause de cette exacte distribution des Saisons, de ces degrés de chaleur ou de froid, de secheresse & d'humidité, ne doit être attribuée qu'au mouvement du Soleil par l'Ecliptique, ou plutôt au mouvement annuel de la Terre, moyennant lequel le Soleil s'approche successivement de chaque Pais, c'est à dire au Zénit, ce qui fait que les jours grandissent, & que la chaleur augmente avec les jours. Mais à l'égard des autres Phénomènes particuliers, il en faut chercher la raison dans les différentes hauteurs, j'entens ici par hauteur, la distance du centre de la Terre. La Tartarie, dont nous avons parlé ci-dessus, nous en fournit un exemple: au rapport du P. Verbiest, elle est presque toute montagneuse, & élevée de 3000 pas au dessus de l'horizon de la Mer, & de la Chine même: on pourroit fort bien la comparer à la Suisse.

Examinons maintenant comment DIEU a mesuré les Saisons de l'année, & les Eaux pour chaque Saison, dans la Zone Torride, que les Anciens ont cru entièrement privée d'eau, brûlée par les chaleurs, & non-seulement inhabitée, mais même inhabitable; & que nous avons trouvée au contraire très riche & très fertile en toutes sortes de bons fruits, & autres productions de la Nature. Il y a des Provinces dans cette Zone, où les Hivers sont sans neiges & sans glace, & ne consistent qu'en des pluies & des vents; & ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout cela n'arrive point dans le tems que le Soleil est dans la plus grande déclinaison à leur

égard, mais lors qu'il est vertical pour eux. Les Saisons de ces Provinces ont des circonstances que je trouve très dignes d'être rapportées.

1. Ceux qui habitent sous la Ligne même, ont deux fois par an un Hiver pluvieux, savoir dans l'Equinoxe du Printemps, & dans l'Equinoxe d'Automne, pendant les mois de Mars & de Septembre, lorsque le Soleil passe par l'Equateur.

2. Pour les Pais situés entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, l'Hiver pluvieux commence quand le Soleil parcourt les Signes Septentrionaux; cependant cet Hiver n'est ni subtil, ni violent, de sorte que lorsque le Soleil se trouve dans le Taureau & dans les Jumeaux, les pluies ne sont ni continuelles, ni considérables, étant interrompues par des orages de vent: ainsi l'on pourroit fort aisément donner à cette première partie de leur Hiver le nom d'Automne, & appeler véritable Hiver celle qui la suit, les pluies étant continuelles & excessives pendant que le Soleil parcourt le Signe du Lion, depuis le milieu de Juillet, jusqu'à la fin de Septembre, durant lequel tems les Rivières grossissent & les sommets des Montagnes sont couverts de neige. Lorsque le Soleil parcourt la Balance, le Scorpion, & le Sagittaire, on y jouit d'un air temperé & serain. Enfin pendant leur Été qui est après le Solstice, lorsque le Soleil se trouve dans le Capricorne & dans le Verseau, depuis le milieu de Janvier jusqu'à la mi-Fevrier, les Rivières tarissent, & la plus grande partie de l'Afrique est accablée de chaleurs excessives.

3. Les Saisons de l'année sont opposées aux précédentes, dans les Pais qui sont entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne. Leur Automne, ou la première partie de l'Hiver, dure depuis l'Equinoxe jusqu'à notre Solstice d'Hiver: leur Hiver suit immédiatement celui-ci, & dure jusqu'au Solstice du Printemps: leur Printemps dure depuis celui-ci jusqu'à notre Solstice d'Été: & leur Été enfin, depuis ce Solstice, jusqu'à celui de l'Automne. On doit remarquer en général, que dans tous ces Pais il n'y a que deux Saisons, à proprement parler, c'est à dire, un Été sec, & un Hiver humide. En même tems, il y a de quoi admirer & célébrer la Sagesse infinie & la Providence de DIEU, à l'égard des Peuples qui habitent ces Régions, lesquels seroient non seulement accablés, mais consumés par la chaleur, si le plus fort de leur Été venoit lorsque le Soleil est vertical à leur égard: mais dans ce tems-là l'Atmosphère se trouvant le plus raréfiée, & la grande quantité de vapeurs qui s'élève des Mers voisines, se rassemblant en nuages par les vents qui y sont réguliers, il n'est pas étonnant que les pluies y soient continuelles. Il faut ajouter à cet avantage celui des nuits, qui sont courtes & froides, lorsque l'Été le plus sec règne dans les Pais au-delà de l'Equateur.

Un exemple tout-à-fait particulier de cette Divine *Hydrometrie* ou Mesure des Eaux, ce sont les Pais où pendant tout le cours de l'année il ne tombe presque point de pluie. C'est



ce que les Anciens assuroient de l'Egypte, comme on peut le voir dans *Plutarque* (*De Fac. Lun.*) & dans *Ctesias* (*in Photii Biblioth.*) Suivant les relations que les Espagnols nous font du Perou, ce qui tient lieu d'Hiver dans ce Pais-là, c'est que depuis le commencement d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, l'Atmosphère s'y obscurcit toujours de plus en plus, & le Soleil s'y couvre, sans qu'il y ait ni foudres, ni tonnerre, ni neige, ni grêle, ni grosses pluies; mais qu'il tombe de tems en tems le matin dans les mois de Juin, Juillet, & Août, une petite pluie menue, quoique l'air soit toujours serain dans les Pais montagneux: mais sur les Montagnes mêmes, il y tombe de la neige & de la pluie en abondance, ce qui grossit les Rivières qui humectent abondamment des Régions entières; témoin l'Egypte, à qui les inondations

du Nil tiennent lieu de Pluies. Le Sud-Ouest qui regne continuellement dans le Royaume du Perou, emporte les vapeurs sur les Montagnes, où elles s'arrêtent, & retombent en pluies; tandis que la Plaine est humectée par des Rosées abondantes.

Le but que je me propose dans tout ce Traité, c'est de connoître DIEU dans sa Sagesse, 1 Cor. I. 21. & de faire voir que c'est lui qui dirige à sa fin, tout ce qu'il a créé: le tout avec poids, nombre & mesure, & à l'avantage de ses Créatures. C'est lui qui donne du poids au vent, & qui pèse & mesure les eaux. Ou: C'est lui qui a donné du poids aux vents, & c'est lui qui a pesé & mesuré l'eau. L'on peut voir sur cette matière, *Joh. Christoph. Sturm. Diss. de Aeris mutationibus.*

## JOB, Chap. XXVIII. vers. 26.

*Quand il prescrivoit une loi à la pluie,  
& qu'il marquoit le chemin à l'éclair  
des tonnerres.*

*Lorsqu'il prescrivoit une loi aux pluies,  
lorsqu'il marquoit un chemin aux  
foudres & aux tempêtes.*

**S**aint Paul, voulant montrer aux Athéniens, & aux autres Payens, le chemin du Salut par la Philosophie naturelle, Act. XIV. 16. leur dit que c'est DIEU qui dispense les Pluies du Ciel. Si la Pluie n'est pas un pur effet du hazard, si DIEU en est l'Auteur & le Directeur, il est facile de conclure qu'il lui a aussi donné, selon sa Sagesse infinie, des Loix, des ordres & des bornes, qui tendent à rendre ce don précieux du Ciel utile aux Hommes, aux Animaux, aux Plantes, & aux Champs. Ces Loix regardent l'origine de la Pluie, la grosseur & le nombre des gouttes, qui varient selon la diversité des Régions. Tout ceci n'a pas besoin d'autres éclaircissements: on peut lire ce que nous en avons dit dans le Commentaire du Verset précédent.

Il en est de même de la Foudre, & du Tonnerre, auxquels DIEU a marqué le chemin. *Pline* parle de certains coups fortuits, de certaines foudres mal dirigées, & de certains traits inutiles, auxquels la Nature n'a point de part. Mais *Senèque*, dont les sentimens sont plus conformes à la Raison & plus approchans du Christianisme, dit au contraire, que les foudres ne tombent pas au hazard, mais qu'elles sont dirigées: il dit aussi, que les effets de la foudre sont merveilleux, si on les considère attentivement, & que personne ne sauroit douter, qu'il n'y ait en elle une puissance subtile & Divine. La Providence règle non-seulement le lieu de leur origine, & de leur formation, mais aussi le lieu qu'elles doivent frapper; & si ce sont des Montagnes, de hauts Chênes,

des Mers, des Rivières & des Deserts, qu'elles frappent, on doit regarder les Foudres & le Tonnerre, comme des avertissemens paternels que DIEU nous donne: mais si elles frappent des Edifices, des Tours, des Temples, il faut les considérer comme des châtimens & des menaces salutaires que DIEU fait aux Familles, aux Villes, aux Provinces, aux Eglises, & à l'Etat. Le Texte original porte *לְהַצִּיחַ קוֹלֹתַי בְּרֶדְדִי*, la voie à l'éclair du tonnerre; les Septante, *ὁδὸν ἐν τινάγματι φωνῆς*, la voie dans la secousse, les voix; ou *ὁδὸν ἐν τινάγματι φωνῆς*, la voie à l'ébranlement, les voix; *Symmaque* traduit, *eis κτύπον φωνῆς*, au bruit des voix; la Vulgate porte, *Procellis sonantibus*, aux tempêtes bruyantes; la Bible d'Alcala, *Viam in concussione vocis*; le chemin dans la secousse de la voix; *S. Augustin*, *Vim tempestatum vocibus*, la force à la voix des tempêtes. Les Juifs interprètent communément *וְהָיָה קוֹלִי* (chaziz), par l'éclair qui précède le Tonnerre, & que Job lui fait aussi précéder. Nous aurons des occasions plus propres de parler ailleurs de cette Voix du SEIGNEUR, pour me servir de l'expression du Roi-Prophète, particulièrement sur le Ps. XVIII. 14. 15, & XXIX. 3-10. où nous renvoyons cette matière; d'autant qu'il n'est pas fait ici mention expresse de la Foudre, & des Orages qui l'amènent: de sorte que notre Version Allemande auroit mieux répondu au Texte Hébreu si elle avoit traduit: *Er hat dem Blitz und Donner einen Weg gesetzt.*



## JOB, Chap. XXIX. vers. 6.

*Quand je lavois mes pas dans le beurre, & que des vaisseaux d'huile découloient pour moi du rocher.*

*Lorsque je lavois mes pieds dans le beurre, & que la pierre répandoit pour moi des ruisseaux d'huile.*

Cette métaphore qui marque la fertilité d'une terre, est pleine d'esprit. On lit la même chose Deut. XXXII. 13. *Il lui a fait sucer le miel de la roche, & l'huile des plus durs rochers*; & Job XX. 17. *Il ne verra point couler sur lui les ruisseaux des fleuves, ni les torrens de miel & de beurre.*

Le mot Hébreu חֶמֶה (*Chemah*) signifie ici la même chose que חֶמֶן, *Beurre*; & quoique ce dernier se trouve fréquemment dans l'Ecriture, & que le premier ne s'y rencontre qu'une seule fois, ils dérivent néanmoins l'un & l'autre du mot Arabe *chama*, formé de *Lait caillé*; le Beurre n'étant en effet autre chose que la Crème coagulée, & un composé de particules huileuses; d'où vient que les Chaldéens l'appellent שֶׁמֶן חֶמֶן, *Huile de fromage*. Le nom Allemand dérive clairement du Grec βούτυρον, de même que le Latin *Butyrum*; & signifie par conséquent *Fromage de Vache*.

L'Hébreu חֶמֶן que les Septante traduisent par αἱ πόδες μου, *mes voyes*, & la Version Allemande de Zurich *Myne Wege*, la Vulgate *pedes meos* (*mes pieds*), ainsi que la Version Latine de Zurich, fait peut-être allusion à cette coutume très familière aux anciens Orientaux, d'oindre les pieds d'huile, principalement dans les festins; ce que l'on peut prouver non-seulement par l'onction de JESUS-CHRIST Matth. XXVI. Marc XIV. Jean XII, mais aussi par le témoignage d'Antiphanes & de Tryphon, dans *Athénée* L. XII. & XV. *Nous avons vu*, dit *Pline* L. XV. c. II. en parlant de l'Huile, *qu'on s'en frotte même la plante des pieds, & on rapporte que M. Othon enseigna cet usage à l'Empereur Neron*. Cette coutume, à laquelle la nécessité avoit donné l'origine dans l'Orient, & que l'usage y avoit

entretenu, comme plusieurs autres de cette nature, dégénéra en luxe; & le Beurre & l'Huile furent changés en onguens précieux, qu'on appliqua à toutes les parties du corps, aux pieds, aux jambes, aux joues, au sein, aux temples, aux bras, aux sourcils, & aux cheveux, & qu'on distinguoit par des noms différens, comme *Huile de Conise*, de *Marjolaine*, d'*Egypte*, de *Phénicie*, de *Nard*, sur lesquelles on peut lire *Fulv. Ursinus Append. ad Triclinium Petri Ciacconii*, qui en a parlé fort au long. Mais si au lieu de *pieds*, on traduit *voyes*; ce sera aussi une métaphore, pour désigner la fertilité qui procède de la bénédiction du SEIGNEUR; métaphore semblable à celle qui suit immédiatement, *des ruisseaux d'huile découloient du rocher*, & que Job n'a certainement point prise dans le sens littéral, comme si des Rochers il couloit de l'Huile, & de l'Huile d'Olives; ni pour le Pressoir, dont on se sert pour le presser, & encore moins pour cette sorte d'Huile qui dégoutte des pierres: mais il a certainement voulu désigner des lieux pierreux & montagneux qui produisent beaucoup d'Huile. On trouve ces façons de parler, même chez les Auteurs Profanes (1). Job unit ici deux des principaux & des plus utiles assaisonnemens, dont on se sert pour rendre les viandes agréables au goût, & faciles à digérer. Les Allemands & les Hollandois se servent du Beurre, les Italiens & les François d'Huile. Ils sont à peu près de même nature, l'un & l'autre étant composé de particules grasses, huileuses, essentielles & balsamiques au sang, & nécessaires à la formation de la graisse & de la moelle. Je ne croi pas devoir rapporter la manière dont on prépare ces deux précieuses liqueurs, le Beurre & l'Huile. Voyez *Bochart (Hieroz. P. I. L. II. c. 32. p. 315.)*

(1) *Mella fluant illi, ferat & Rabus asper Anomum.*  
Virg. Eclog. 3.

*Et non succus aqueos, sed lac profundat Himeras,*  
*Estuat & Cratis vino, Sicut frugo nitefcant.*  
Theocr. Idyll. 5.



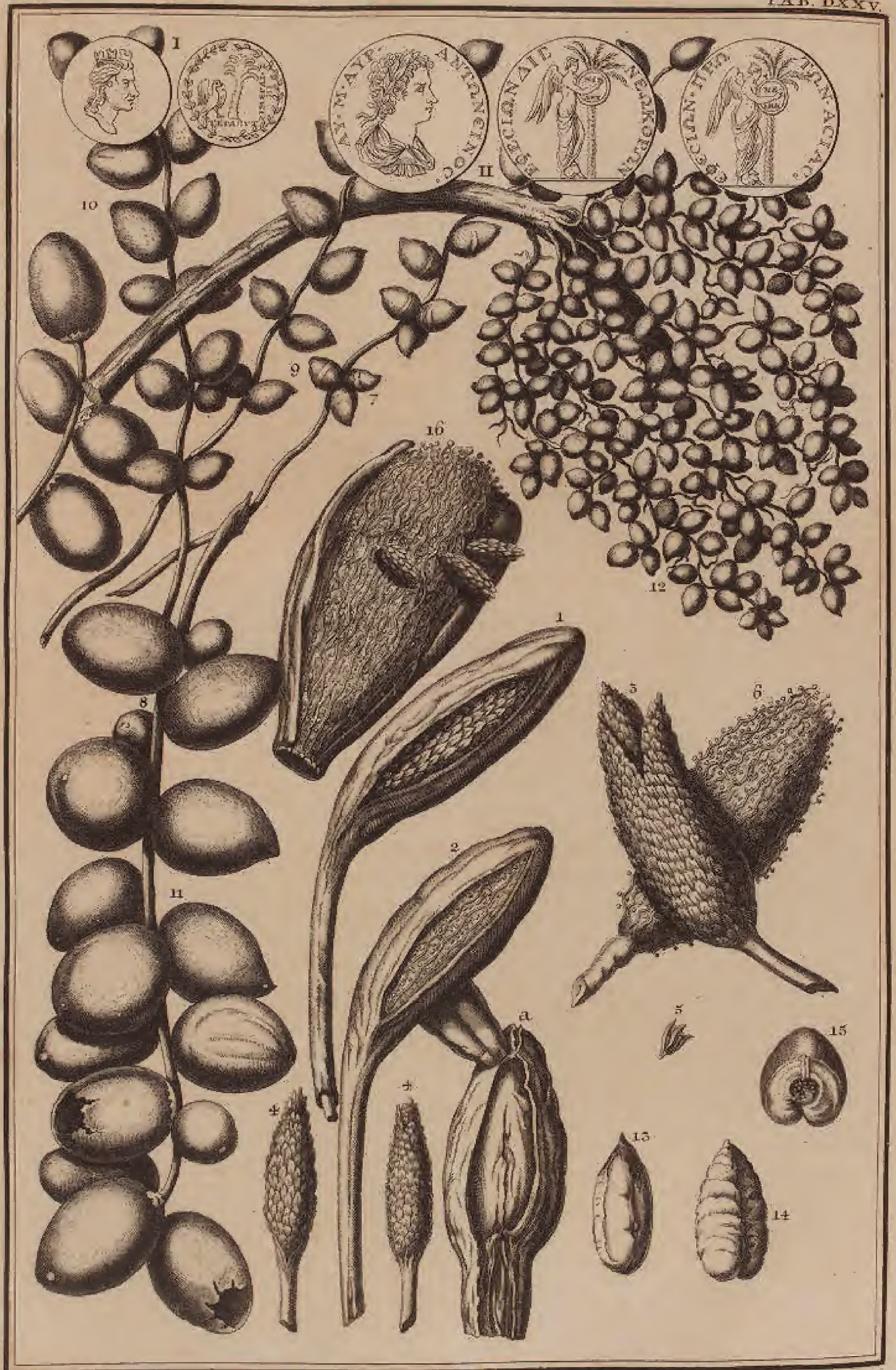




IOB. Cap. XXIX. v. 18.  
Chol, Phoenix, palma vel arena.

Nach Job Cap. XXIX. v. 18.  
Untersuchung des Chol.





ION. Cap. XXIX. v. 18.  
Palma obtinet palmam.

Nach Hiob Cap. XXIX. v. 18.  
Der Palm-Baum erhält den Preis.



## P L A N C H E DXXIV. DXXV.

*Le CHOL, Phénix, Palmier, ou Sable.*

JOB, Chap. XXIX. vers. 18.

*Et je disois : Je mourrai dans mon nid,  
 Et je multiplierai mes jours comme  
 les grains de sable.*

*Je disois : Je mourrai dans le petit nid  
 que je me suis fait, Et je multiplierai  
 mes jours comme le palmier.*

TROIS Regnes s'interessent à la signification du mot *Chol*; le Regne Animal prétend que ce soit le *Phénix*, le Végétal veut que ce soit le *Palmier*; & le Mineral le prend pour le *Sable*.

Il y a deux Passages de l'Ecriture Sainte, qui semblent favoriser le *Phénix*. L'un est le Texte de Job dont nous entreprenons ici l'explication, où les *Septante* & la Version Latine de Zurich traduisent *Phénix*. L'autre est dans le Pl. XCII. 13: *Le Juste fleurira comme le Palmier*, où les *Septante* traduisent aussi de la même manière; mais la Version Latine, rejetant le mot équivoque de *Phénix*, comme signifiant également un *Phénix* & un *Palmier*, substitue en sa place celui de *Palma* (*Palmier*). On trouve le Passage de David allegué chez *Tertullien* (*de Resurrect. c. 13.*) & dans *Ephiphane* (*in Physiologo*). Mais plusieurs Rabbins veulent avec *Bede*, que celui de Job fasse allusion à l'ancienne erreur sur le grand âge du *Phénix*, dont il est parlé aussi dans *Lucien* (*in Sect.*) Car on a prétendu que cet Oiseau vivoit jusqu'au rétablissement de toutes choses, ou si l'on veut, jusqu'à la fin de l'année *Platonique*, soit que cette année fût renfermée dans l'espace de 1461 ans auquel *Tacite* étend la vie du *Phénix*; soit qu'avec les Anciens l'on entende une révolution de 25900 ou de 36000 ans. Cette phrase même de Job: *Je disois, Je mourrai dans mon nid*, favorise le *Phénix*, & fait peut-être allusion à cette ancienne tradition, qui porte que le *Phénix* se sentant accablé de vieillesse, se brule avec son nid; bâti de bois de Cannelle, d'Encens, & d'autres Aromates. Les Docteurs Juifs, grands amateurs de fables, ajoutent, qu'après cet incendie

il reste un Oeuf, par le moyen duquel le *Phénix* se renouvelle; & que cet Oiseau jouit de l'immortalité, pour n'avoir point goûté du fruit défendu. On peut lire des contes pareils que rapporte *R. Osaja* dans son Livre intitulé *Bereschit Rabba*, écrit vers l'an 210, dans *Jal-kut*, *Midras Samuel Sect. 12.*, & dans *Pomarius* (*in Libro Tsemach*) qui font vivre le *Phénix* jusques à 1000 ans. Cette fable s'étoit répandue chez tous les Anciens (1). Quelques-uns même, à l'exemple de certains Peres, ont été jusqu'à alleguer cette fable comme un symbole & comme une preuve de la Résurrection, & à soutenir qu'un tel Oiseau existe en effet dans la Nature. *Junius Patritius* (*not. ad Epist. Clem. ad Corint.*) dit qu'il ne doute point de l'existence d'un tel Oiseau, qui rajeunit en renouvelant sa chair, qui ressuscite de son bucher, & qui soit l'héritier de son corps, & la production de ses cendres. - Car j'aime mieux, ajoute-t-il, errer avec *Clement*, *Tertullien*, *Origene* &c. Tel étoit le respect excessif qu'on portoit jadis aux Anciens, tant dans l'Ecole que dans l'Eglise: mais ce respect a bien diminué dans notre siècle, puisque l'on aime mieux confesser la vérité avec le plus vil des humains, que d'être dans l'erreur avec les plus savans. Une fable si célèbre, un Oiseau éternel, comme dit *Claudien*, méritoit bien d'être consacré à l'éternité par des Monumens d'airain, ou d'autres Métaux.

La lettre A représente une Médaille du Grand Constantin, avec cette Inscription, *CONSTANTINUS MAX. AUG.* Au revers on voit Constantin à moitié vêtu, assis sur une Cuirasse, & *Crispus César* revenant victorieux des Francs, chargé

(1) *Χαλκίς ἐστὶν ὁ πῦρ ἐν ᾧ τὸ φῦλον αὐτοῦ  
 καὶ τὸ σπέρμα αὐτοῦ φέρεται.*

Nonnus in Dionys. Lib. 40.

*Qualiter Assyrios renovant incendia nidos,  
 Una decem quoties secula vixit avir.*

Martial.

*Namque ubi mille vias longinqua retorserit aëar.*

Claudian. in Phœnice.

*Nec quia mille annos vivit Gaugeticus ales.*

Auson. Ep. ad Paulin.



chargé d'un Trophée, & accompagné d'une Panthere, tenant dans sa main un Globe sur lequel est posé un Phénix rayonnant; avec l'Inscription, GLORIA SÆCULI VIRTUS CÆSS:

B. est une Médaille de *Constans*, cadet des trois fils de Constantin le Grand, dont le revers a aussi un Phénix posé sur un Globe, avec l'Inscription, FEL. TEMP. REPARATIO.

C. Autre Médaille du même Empereur, & avec la même Inscription; où l'on voit l'Empereur debout sur un Navire que conduit la Victoire, & tenant dans sa main un Phénix posé sur un Globe.

D. Autre, où cet Oiseau éternel paroît sur un Rocher.

Les Chinois tiennent le Phénix pour un présage & une marque de félicité; & ils l'estiment, tant à cause de sa longue durée, que par motif de Religion. Ils lui donnent le nom de *Foo*, ou *Foo-woo*, & ils font une description si exacte de sa figure & de ses couleurs, qu'on ne sauroit dire positivement si cette fable est venue en Europe des extrémités de l'Orient, ou si elle fut transportée en Asie par les Grecs & par les Romains. Il est certain que *Tacite* (*Annal.* L. VI. c. 28.) doute si cet Oiseau, ne en Arabie, n'est pas venu enfin en Egypte, après une longue suite de siècles: ce qui pourroit servir à l'explication de ce Passage de Job. On peut consulter sur ce sujet *Kämpfer Amœnit. Exotica.* p. 662. & son *Histoire du Japon*, p. 124. publiée par mon Fils. Mais DIEU nous préserve d'employer de pareils contes, pour expliquer l'Écriture Sainte! Il n'est pas difficile de montrer la source de cette erreur, qui fit avoir recours au Phénix pour expliquer le Texte de Job. Le grand penchant que les Peres avoient pour les Allégories, leur fit expliquer par *Phénix*, Oiseau, le mot de פִּינִיִּץ (*Phénix*) dont les *Septante* s'étoient servis, & qui est équivoque, comme je l'ai dit. Or il est certain que les *Septante*, en interprétant le passage de David allégué ci-dessus, & traduisant *Thamar* par le mot פִּינִיִּץ, ont entendu par-là le *Palmier*: le sens le prouve évidemment. Mais dans notre Texte, on eût pu rendre mieux le mot חֵיִל par celui de *Sable*, dont s'est servi la Version Allemande, *dass meiner Tagen würden so viel seyn als des Sandes.* Ovide met une expression semblable dans la bouche de la Sibylle de Cumes, (*Metam.* L. XIV. Fab. 4.)

- - - - - Ego pulveris hausti  
Ostendens cumulum, quot haberet corpora  
pulvis,  
Tot mihi natales contingere vana rogavi.

„ Je lui demandai de vivre autant d'années, que  
„ je tenois dans la main de grains de sable, que  
„ je venois de ramasser. On ne doit pourtant  
pas rejeter absolument la Version Grecque, qui  
porte ως τέλεχος Πίνκος, comme le tronc d'un  
*Palmier*, & que la Vulgate suit: Ut Palma  
multiplicabo dies, Je multiplierai mes jours

comme le *Palmier*. Cet Arbre, selon *Theophraste* (*de Caus. Plant.* L. II. c. 16.) vit très longtems. *Pline* (L. XVI. c. 44.) fait mention d'un *Palmier*, qui étoit à Delos depuis le siècle d'Apollon, c'est à dire depuis environ 1500 ans. *Kämpfer*, que nous avons cité ci-dessus (*Amœn.* p. 677.) étend l'âge du *Palmier* jusqu'à 200, & tout au plus jusqu'à 300 ans. Le verset 19. qui suit immédiatement notre Texte, convient parfaitement au *Palmier*: *Ma racine étoit ouverte aux eaux. Ou: Je suis comme un arbre, dont la racine s'étend le long des eaux.* En effet, cet Arbre croît volontiers dans les endroits humides, comme nous le remarquerons dans la suite. On lit *Exod.* XV. 27. qu'il y avoit à *Elim* douze fontaines d'eau, & soixante & dix *Palmes*; & *Ecclesiast.* XXIV. 15 (18.) J'ai poussé mes branches en-haut, comme les *Pal-miers* de *Cades*. Par les termes mêmes dont les *Interpretes Grecs* se sont servis, il est aisé de voir qu'ils ont voulu éviter la fable du *Phénix*: car les *Septante* n'ont pas simplement traduit, comme le *Palmier* (il faut se souvenir que le *Palmier* & le *Phénix* ont le même nom en Grec) mais ils y ont ajouté à dessein, comme le tronc &c. Or il seroit absurde que Job souhaitât une vie aussi longue que celle du tronc de l'Oiseau *Phénix*. Le mot τέλεχος (*tronc*) ne se dit que d'un Arbre, & jamais d'un Animal. Ainsi *Hesychius*, τέλεχος ὁ κορμός τοῦ δένδρου. Στελέχη φοινίκων, des troncs de *Pal-miers*. *Exod.* XV. 27. Nomb. XXXIII. 9. *Sirac* L. 14. L'équivoque qui se trouve dans le mot *Phénix*, a fait égarer aussi plusieurs des Auteurs profanes, comme on pourroit le montrer plus amplement. Mais si l'on examine les choses de plus près, la fable même de l'Oiseau nommé *Phénix*, ne doit son origine qu'au *Palmier*, qui en effet meurt & renaît de soi-même, selon le témoignage de *Pline* L. XIII. c. 4. *Les Dattes*, dit-il, appellées *Siagres*, sont les plus estimées dans les régions du *Midi*; après celles-ci sont les *Margarides*. On dit qu'à *Chora* il y a un de ces *Pal-miers* qui porte des *Margarides*, ou *Dattes* en forme de *Perles*, & un autre qui produit des *Dattes* *Siagres*. J'ai oui rapporter des choses admirables du *Palmier* *Siagre*: on dit qu'il a donné le nom au *Phénix*, qu'il meurt comme cet oiseau, & renaît de lui-même, sans être semé ni planté. Dans le tems même que j'écrivois cette Histoire, je l'ai vu portant du fruit. Voici ce que *Kämpfer*, p. 665. dit sur le même sujet. Le *Palmier* qui produit les *Dattes*, est le Roi des Arbres: il est consacré à *Apollon*, comme le plus beau, le plus heureux, & le plus durable: il a donné le nom & l'origine à l'Oiseau nommé *Phénix*. Les Anciens n'ont jamais désigné autre chose par ce nom, que le *Palmier*. Les ailes désignent ses branches, & les plumes marquent l'arrangement de ses feuilles, le Feu duquel on dit qu'il renaît, marque la chaleur qui règne dans l'Arabie où les *Pal-miers* croissent: cette chaleur, qui cause la mort à tout ce qui est animé, donne à notre *Palmier* la naissance &



Et la vie, elle fait croître ses parties, raffermir sa tige, murir & perfectionner ses fruits. Au reste, on attribue à tous les deux une longue vie; l'un est consacré à Apollon, aussi bien que l'autre; ils sont également en estime & en réputation, & ont l'un & l'autre le même nom. Ajoutons à cela que tous les noms que les Orientaux donnent au Palmier, approchent de celui de *לח*. Les Arabes & les Persans, selon *Kämpfer*, l'appellent *Nachl*; & *Chast*, *Chäsel*, signifie chez eux le fruit du Palmier sauvage, un petit fruit sec ou menu, & même le noyau (*Meninski Lex.* 1901.) *Dakal* chez les Turcs est le Palmier. (Id. 2102.) *Iskal*, *Iskal*, *Uskal*, *Uskul*, *Uskulet*, & au pluriel *Esakil*, chez les mêmes, signifie branche de Palmier, & principalement une branche chargée de plusieurs grappes de Dattes prêtes à mûrir. (Id. 5665. 3216.) *Kylb*, *Kulb*, *Kalb*, au plur. *Eklab*, signifie la moelle du Palmier. (Id. 3742. 5794.) *Nachlet* en Langue Turque veut dire aussi Palmier; & *Nachyl*, des Palmiers. (Id. 5153. 5154.)

Mais je vais pour un moment quitter le véritable Phénix, pour revenir au Phénix fabuleux, qu'on dit avoir été vu en Egypte sous le Consulat de Paulus Fabius & L. Vitellius, & transporté à Rome l'an 800 après la fondation. *Plin.* L. X. c. 2. *Tacite Annal.* L. VI. & *Dion* vers la fin du L. VII. font mention de cet Oiseau, comme d'un présage de la mort de Tibère. *Xiphilin* en parle de même dans la Vie de Tibère, & *Aurelius Victor*, *Epit. de Claudio*. Il faut pourtant avouer que *Plin* même a tenu cette narration pour suspecte; car voici comme il en parle: *On dit, & je ne sais pas si ce n'est point une fable, que le Phénix, cet Oiseau si vanté, se trouve en Arabie*. Certainement, le Pape Clément VIII. fut ou trop crédule, ou trop libéral envers les Irlandais qui se rebellerent contre la Reine Elisabeth en 1599, en leur envoyant comme à des hommes grossiers, une plume de Phénix, ainsi que le rapporte *Cambden* (dans son *Irlande* p. 783.) Les Pères de l'Eglise primitive furent aussi à cet égard trop crédules, quoique les uns plus, les autres moins; plusieurs ayant affirmé positivement l'existence d'un tel Oiseau, comme *Clement*, *Cyrille*, *Tertullien*, *Epiphane*, *Rufin*, & d'autres en ayant parlé avec doute, tels que *Grégoire de Nazianze* (*Carm.* 3.) qui dit, *la renommée porte*; & (*in Præcept. ad Virg. Orat.* 37.) *si l'on en croit la renommée*; *Origène* (*contr. Cels.* L. IV.) *s'il est vrai que &c.* *Alcimus Avitus* (L. I. de *Orig. Anim.*) *c'est un faux bruit*; *Augustin* (L. IV. c. 20.) *si toutefois il est vrai qu'il renaisse de sa mort*; *Clement Romain* (*Constit. Apost.* L. V. c. 8.) *Eusebe* (dans la *Vie de Constantin* L. IV.) & *En. Gazæus* (*in Hexæm.*) *on dit*; *S. Ambroise*, *on rapporte*.

Si c'est le Palmier que Job a voulu désigner par le mot *לח*, on ne doit pas passer sous silence la fertilité de cet Arbre, qui a quelque chose de très particulier. Pour la con-

cevoir distinctement, il ne sera pas hors de propos de rapporter en abrégé l'histoire, que *Kämpfer* cité ci-dessus nous a donnée dans son excellente description du Palmier, dans ses *Aménit. Exot.* depuis la page 661. jusques à la page 758. Il y a deux sortes de Palmiers, savoir, le Mâle représenté dans la Pl. DXXIV. Fig. E; & la Femelle, Fig. F. de la même Planchette. Le premier ne porte que des fleurs seulement, & le second produit des fruits. Les mâles répandent sur les femelles leur semence, qui n'est qu'une poudre très fine de couleur jaune; ce qui arrive par le moyen du vent, ou par la main des hommes, & c'est ce qu'en Orient on appelle *Ambaar daden*, (*remplir*.) Le Palmier pousse, à l'extrémité de sa tige, & aux aisselles de ses feuilles, des grappes que les Romains appelloient *Spadices*, & l'étui ou l'enveloppe du fruit, *Spatha*, les Grecs, *ἐλάτη* & *σπάθη*, & les Persans, *Bukûmi nachl*. Voyez Planchette DXXV. Fig. 1. & 2. La Fig. 4. représente une de ces grappes encore jeune, que les Persans nomment *Pengi nachl*, & la Fig. a une de ces Cosses qui commence à pousser, & qui est encore renfermée dans les enveloppes des feuilles. Lorsque cette grappe grossit jusqu'à rompre l'enveloppe qui la renferme, elle se partage en un grand nombre de petites verges, lesquelles dans les Palmiers mâles sont chargées de petites fleurs, (Fig. 3.) & dans les femelles de petits boutons, (Fig. 6. & 12.) L'usage des premières est de donner sur le champ la fécondité aux femelles (Fig. 16.) & les seconds croissant lentement ne parviennent à leur maturité que dans l'espace de cinq mois. La Cossé après avoir servi à tout ce qu'elle devoit, périt de soi-même, ou elle est arrachée par les Jardiniers. Les petites fleurs (Fig. 5.) dont la grappe est chargée, sont plus petites que les fleurs de Muguet, elles sont oblongues & ont trois feuilles, de couleur pâle tirant sur le jaune; elles ont aussi trois étamines, point de queue, mais un petit principe charnu d'un verd d'herbe. Leurs étamines sont velues, roides, & blanchâtres, chargées d'une poudre fort fine & fort légère, d'une couleur pâle qui tire sur le jaune, & c'est ce qui tient lieu de semence. Une seule de ces grappes porte un grand nombre de fleurs, qui peut aller jusques à 12000. La grappe du Palmier femelle (Fig. 6. 12.) n'est qu'une branche chargée de plusieurs fruits qui n'ont été précédés d'aucune fleur, & qui sont environ au nombre de 2300. Au commencement de Mars, ces fruits sont de la grandeur & de la figure d'un grain de poivre; au mois d'Avril, ils croissent en forme de poire, (Fig. 7.) & vers le mois de Mai ils approchent de la grosseur des Cerises (Fig. 8.) Au mois de Juin ils ressemblent à des Olives (Fig. 9.) Dans le mois de Juillet ils sont d'un très beau verd, en forme de poire, ayant le noyau dur, & la chair ni trop tendre ni trop ferme, mais d'un goût amer, (Fig. 10.) Les Dattes dans cet état, & jusqu'à leur parfaite maturité, sont appelées *Chalaal*, mot fort approchant de celui de *לח* dont Job s'est servi. Enfin étant mûres au mois d'Août,



d'Août, on les nomme *Dumpas* (Fig. 11.) & après avoir été quelque tems cueillies, & mises en monceaux, où elles acquierent le dernier degré de maturité, elles prennent le nom de *Churimá* chez les Persans, & de *Tamr* chez les Arabes, qui est le même que celui de *תמר* qu'on trouve dans l'Écriture Sainte; les Grecs les appellent *δάσκαλοι*, *Dioscoride* & *Galien* *Φουκοβάλαροι*. Les Figures 13. 14. 15. en représentent les noyaux.

J'ai cru qu'il ne seroit pas mal d'ajouter ici quelques Médailles, qui ont rapport au Palmier & aux Dattes.

Fig. I. Médaille de la Ville d'Hierapytna dans l'île de Crète, où l'on voit d'un côté une tête de Femme couronnée de Tours, symbole ordinaire de Cybele & des Villes. Au revers, l'Aigle, oiseau de Jupiter, parce que ce Dieu naquit & fut enterré dans cette île; un Palmier

avec des Dattes; & pour Inscription le nom de la Ville, *ΙΕΡΑΠΥΤΝΙΩΝ*, & celui du Préteur ou du Magistrat, *ΙΜΕΡΑΙΟΣ*.

Fig. II. Médaille de M. Aurele Antonin, du plus grand module, frappée à Ephèse & que l'on conserve dans le Cabinet du Roi de France. On y lit d'un côté, *ΑΥ. Μ. ΑΥΡ. ΑΝΤΩΝΕΙΟΥ*; & de l'autre, *ΕΦΕΣΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑΔΙΑΚ*. Au milieu est un Palmier, auquel est suspendu un Bouclier sur lequel la Victoire écrit *ΝΕΙΚΗ*.

La Planche DXXIV. représente,

Fig. G. La figure que les Chinois donnent au *Phénix*.

Fig. H. Celle que lui donnent les Japonnois. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. VI. c. 5. p. 817.)

## JOB, Chap. XXIX. vers. 19.

*Ma racine étoit ouverte aux eaux, & la rosée demouroit toute la nuit sur mes branches.*

*Je suis comme un arbre dont la racine s'étend le long des eaux, & la rosée se repose sur mes branches.*

**N**ous avons souvent parlé, si je ne me trompe, de la grande utilité des Rivières, des Ruisseaux, & des Sources, dans les Climats les plus chauds, tels qu'est l'Arabie, & particulièrement à l'égard des Plantes qui poussent leurs racines fort loin dans les terrains humides & mous, & qui par cette situation tirent l'aliment qui leur est nécessaire. C'est ce qui fait, sans doute, que Job comparé à une telle Plante, ou racine, la félicité des hommes; ainsi que David Ps. 3. *Car il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux courantes, qui rend son fruit en sa saison, & duquel le feuillage ne se flétrit point. Ou: Et il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son tems, & sa feuille ne tombera point.* Peut-être que ces Théologiens sacrés avoient encore ici principalement en vue le Palmier, qui est fort commun dans les Pais Orientaux; d'autant plus que cet Arbre dont les feuilles sont épaisses & longues, le bois spongieux, & les fruits pleins de suc, a plus que tout autre besoin d'eau, sinon en quantité d'aliment, du moins comme véhicule. C'est le sentiment de *Plin* (L. XIII. c. 4.) *Le Palmier qui croît volontiers dans la Judée, vient d'ordinaire dans les endroits humides; il boit tout le long de l'année, ne se contentant pas de la seule pluie.* Et *Theophraste* (L. II. de *Plant.* c. 4.) *Il aime mieux les eaux vives, que la pluie.* Ce que *Kämpfer* confirme (*Amoenit. Exot.* p. 677. p. 679.) où il montre aussi la manière dont les habitants du Pais les arrosent. Cependant ni les ar-

rosemens, ni les pluies, ni les eaux des Rivières, ne seroient suffisantes pour l'entretien des Palmiers, & des autres Plantes qui croissent dans ces Pais chauds, si leurs feuilles n'étoient épaisses & leur écorce bien ferme. Lorsque l'humidité leur manque, on est obligé de creuser la terre autour de l'arbre, pour faciliter l'entrée de l'eau dans les pores des racines. *Palladius* (de *Re Rust. Tratt.* 12. in *Octobr.*) dit que l'on doit déchauffer avec soin le Palmier, afin que par les arrosements continuels, il puisse résister aux chaleurs de l'Été. C'est peut-être ce que Job a voulu nous marquer dans notre Texte, dont les mots *שְׁרָשִׁי פְתוּחָהּ* signifient proprement, *ma racine est ouverte*; & c'est dans cette vue que par-tout on cultive la terre avec la charrue, & les vignobles avec la beche.

Si les Plantes dans l'Orient ont si grand besoin d'eau pour leur servir de véhicule à l'aliment, & de rafraichissement, comme nous avons déjà dit, la Rosée ne leur est pas de moindre utilité. *La rosée demouroit toute la nuit sur mes branches*, dit Job, pour marquer l'état de son ancienne félicité.

La Rosée, comme nous avons souvent remarqué, n'est pas de l'eau simple, ni seulement de l'eau imbibée d'un limon terrestre; mais c'est souvent une liqueur qui s'exhale des plantes mêmes, & qui la nuit retombe sur la terre. Cette liqueur, composée de différentes parties balsamiques, est fort nécessaire dans les climats chauds jusqu'au tems de la Moisson, d'autant que pendant tout le cours de l'Été, il y tombe peu ou point de pluie. Elle est très avantageuse tant aux Blés, qu'à



qu'à ceux qui les moissonnent; aux Blés, parce qu'elle enfle leurs fibres, & empêche les grains de tomber; aux Moissonneurs, parce qu'elle les rafraichit, & rend les tiges plus faciles à être fauchées. C'est pour cette raison, qu'il est fait mention, Isaïe XVIII. 4. d'une nuée de rosée dans le tems de la moisson. C'est à quoi se rapportent ces préceptes, qui sont connus de ceux qui ont écrit de l'Agriculture, & des Païsans mêmes. *Virgil. I. Georg.*

*Humida solstitia, atque Hyemes orate serenas, Agricola.*

„ Laboureurs, demandez au Ciel des Solstices „ pluvieux, & des Hivers secs". Et *Colum. L. II. Que l'on coupe le foin avant qu'il soit sec, & pendant qu'il est encore humide & mouillé de la rosée.* Les Païsans n'ignorent point que le meilleur tems pour faucher, c'est le matin, pendant que l'herbe est encore mouillée de la rosée.

## JOB, Chap. XXIX. vers. 23.

*Ils m'attendoient comme la pluie; ils ouvraient leur bouche, comme après la pluie de l'arrière-saison.*

*Ils me souhaitoient comme la campagne sèche attend l'eau du Ciel; & leur bouche s'ouvrait pour m'entendre, comme la terre s'ouvre aux pluies de l'arrière-saison.*

**N**otre Philosophe, en décrivant d'un stile élevé le tems de la prospérité, nous fournit en même tems des leçons de Physique & de Morale. Il compare ses discours à la pluie, & ceux qui les écoutoient, à des plaines arrosées. Les Disciples en cela doivent avoir l'esprit présent à ce que leurs Maîtres disent, & leur prêter une oreille attentive, non pas une fois seulement, mais dans toutes les occasions qui se présentent; ils doivent attendre avec impatience, non-seulement la pluie du Printems, c'est à dire le commencement, mais aussi la pluie de l'arrière-saison, je veux dire la fin d'un discours ou d'une leçon instructive. Ils doivent embrasser avec avidité, non-seulement ce qui flatte une vaine curiosité, mais ce qui est utile, ce qui éclaire l'entendement & le remplit de saines idées; enfin tout ce qui est propre pour changer la volonté, & les mauvaises affections du cœur. Des leçons si salutaires ne méritent pas une attention superficielle, mais la plus grande dont nous soyons capables.

*Ils ouvraient leur bouche*, dit Job. L'expérience nous fait voir tous les jours, que ceux qui écoutent avec avidité, ouvrent la bouche; ce qui se fait par pur mécanisme, sans que l'Âme y concoure, & même malgré qu'elle en ait. Il y a deux chemins, par où le Son peut passer dans l'intérieur de l'oreille: l'un par le conduit ordinaire de l'oreille, l'autre par la bouche. Dans le premier, le Son se ramassant dans l'oreille, va frapper le tympan, & de là il passe dans les organes intérieurs de l'Ouïe. Dans l'autre, le son passe par le conduit de Fallope, du Palais à la Coquille. Ce second moyen est fort utile à des gens durs d'oreille, qui sont dépourvus du premier. Il y a même une troisième manière d'entendre, à travers la substance solide de la Mâchoire supérieure, & du Crane. L'on voit des Musiciens qui ont l'oreille dure, accorder leurs instrumens en les serrant entre leurs

dents. Il y a aussi des Sourds par accident, qui entendent si on leur parle sur la tête. Ce sont-là ces Sourds qui entendent, dont j'ai parlé dans ma *Dissertation inaugurale*.

Par le mot Hébreu *Matar* (Pluie) Job entend les Pluies du Printems, que les Juifs appellent autrement *Joreb* & *Moreb*, dont il est fait mention Deut. XI. 14. Joël II. 23. Mais le mot *Malkosch* signifie Pluie de l'arrière-saison. La première est appelée dans Joël & Os. VI. 3. *Geshem*, & *Geshem moreb*; & dans Jerem. III. 3. *Rebibim*. Mais pour l'intelligence du Texte de Job, & des autres que l'on vient de citer, il faut avoir des idées bien distinctes de ces deux sortes de Pluie, que l'on doit chercher non pas en Europe, mais en Asie. Car dans nos Climats, les Pluies n'ont point de règle, nous en avons dans toutes les saisons, au Printems, au milieu & à la fin de l'Été: mais dans l'Orient, plus on approche de la Zone Torride, plus on remarque que les pluies ne tombent gueres qu'au Printems & en Automne, n'y en ayant que fort rarement, ou point du tout, au milieu de l'Été. Ces Païs ont besoin de la Pluie du Printems dans le tems des semailles, pour humecter les grains & fournir à la terre une humidité suffisante. Ils ont besoin aussi des Pluies tardives, lorsque les Blés commencent à mûrir, & lorsque la terre se trouve entièrement desséchée par les grandes chaleurs. On faisoit des prières à DIEU, pour obtenir l'avantage de ces deux pluies. Zach. X. 1. *Demandez de la pluie à L'ÉTERNEL, au tems de la pluie de l'arrière-saison; & L'ÉTERNEL fera des éclairs, & vous donnera une pluie abondante, & à chacun de l'herbe dans son champ.* Ou: *Demandez au SEIGNEUR les dernières pluies; & le SEIGNEUR fera tomber la neige, il vous donnera des pluies abondantes, & il fera naître des herbes dans le champ de chacun de vous.*



## P L A N C H E DXXVI.

## Des MALLUACH.

JOB, Chap. XXX. vers. 4.

*Ils coupoient des herbes sauvages auprès des arbrisseaux, & la racine de Genevrière pour se chauffer.*

*Qui mangeoient l'herbe, & les écorces des arbres, & qui se nourrissoient de racines de Genevrier.*

SI les Auteurs modernes doutent avec raison, que les noms que l'on donne aujourd'hui aux Plantes, soient les mêmes que leur donnoient autrefois *Dioscoride*, *Thaiphariste*, *Plin*, & d'autres, nonobstant qu'on ait cultivé la Botanique, du moins chez les Grecs & les Romains, depuis le siècle de *Dioscoride*; avec combien plus de raison ne peut-on pas douter de plusieurs Végétaux dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte? Il nous seroit d'autant plus permis d'en douter, que les Docteurs Juifs & les Rabbins, que nous devons consulter les premiers, ont été très ignorans dans la Botanique, & plus propres à entasser des fables, qu'à nous décrire les Corps naturels. Notre Texte nous oblige à faire des recherches Botaniques, qui pourroient bien n'aboutir qu'à un peut-être.

Ceux qui pleins d'orgueil insultoient à la misère de Job, avoient été eux-mêmes dans une si grande pauvreté, lorsque ce saint homme se trouvoit comblé d'honneurs & de richesses, qu'ils avoient été contraints par la disette à courir çà & là par les Deserts cherchant pour leur nourriture, *Malluach ale siach*, (*Malluach sur un arbrisseau*), ce que les Zarichoï traduisent par *de la Mauve près de quelque arbrisseau* (*Pappelen auf der Heide*). On lit du Roi Tannæus, dans un Traité du Talmud intitulé *Kiddushin* (c. 3. f. 16. a.) qu'étant de retour de la Ville de Cochalith, d'où il avoit rapporté 60 talens de butin, il tint ce discours aux Juifs ses compatriotes: *Nos Peres contraints par la disette mangerent des Malluchim, dans le tems qu'ils travailloient à bâtir le second Temple. Nous mangerons aussi des Malluchim en commémoration de nos Peres. Et on leur servit sur des Tables d'or, des Malluchim, qu'ils mangerent.* Il s'agit donc de chercher la véritable signification de מללח ou מללח. Les Septante mettent ἄλμα; *Symmaque*, φλοιὸς φυτόν; *S. Jérôme*, *des écorces d'arbres*. Quelques Interpretes Chaldéens partagent en deux le mot מללח

& lui font signifier מללח, *de la table*, comme si Job eût voulu dire, *de la table de son cœur*. *Aben Esra* en fait מללח, *des endroits humides & verdoyans*: une autre, מללח, *des ronces*. Plusieurs ont entendu par ce mot l'*Ortie*, parce que le Paraphraste Chaldéen, *Soph. II. 9.* au-lieu de מללח *Ortie*, met מללח: mais cette interprétation aura peu de partisans, parce que Job dans le vers. 7. parle lui-même de מללח, de l'*Ortie*, quoique l'*Ortie* serve souvent de nourriture aux pauvres gens. Une Glose du Talmud explique notre מללח par le *Kakulin* des Syriens. Et *R. Salomon*, (*in Job.*) appelle cette Plante מצח; *Bochart* (*Hieroz. P. I. L. III. c. 16.*) lit מצח des *Pois chiches*, parce que chez les Syriens, *kakul*, *kakuli*, *kakeli*, signifie une espèce de *Pois chiches*; & c'est peut-être de-là qu'il faut tirer l'étymologie des noms Latin, François, & Allemand, *Cicer*, *Chiche*, *Kiche*. On trouve la description du *Kakul* dans *Abuchaniphaz*, *Gais ben Achsan*, *Isaac ben Omran*, & autres Rabbins. *Kakuli* chez les Turs signifie une sorte d'herbe salée, semblable à l'*Usnau* ou à l'herbe *Kali*, dite vulgairement la *Soude*, qui sert de pâturage aux Chameaux (*Meninzki Lex. 3590.*) *Kimchi* est plutôt porté pour cette dernière herbe, que pour les *Pois chiches*, car il explique dans son *Livre des Racines*, *Malluach* par le *Gasul* des Arabes, qui signifie *Lessive*, étant une espèce d'*Usnen*. Or l'*Usnen* est une sorte de *Lessive* dont les Foulons se servent. Selon *Abenbitar*, quelques-uns prennent le *Malluch* pour l'*Arroche Marine*; & on lit dans les *Pandectes*, „ *Molochia*, *Albacharum*, c'est à dire l'*Arroche*. *Abenbitar*, selon *Bochart*, a fort bien expliqué ceci, parce que les Syriens appellent encore maintenant *Malluch*, cette espèce d'*Arroche* que nous nommons *Halimus*. On en trouve la description dans *Dioscoride*, L. I. c. 121. C'est un *Arbrisseau*, dit-il, propre à former des Hayes; il







IOB. Cap. XXX. v. 4.  
Pauperiores Iro.

Nach Hiob Cap. XXX. v. 4.  
Armes Völkchen - Gesinde.



il est semblable au Nerprun, excepté qu'il n'a point d'épines; ses feuilles sont semblables à celles de l'Olivier, mais un peu plus larges. Il croît dans les hayes & dans les lieux maritimes. Ses feuilles étant cuites sont bonnes à manger. Il est certain qu'aujourd'hui le *Halimus*, que les Turcs nomment *Küsmekhat*, *Küsmelat*, *Müllach*, est une espèce d'Herbe potagère (*Men. Lex.* 3968.) *Galien*, (L. VI. *Simplie.* c. 22.) s'accorde sur ce sujet avec *Dioscoride*; & celui-ci répète encore au L. I. C'est un arbrisseau, dont on fait des hayes, semblable au Nerprun, excepté qu'il n'a point d'épines; sa feuille ressemble à celle de l'Olivier, hormis qu'elle est un peu plus large. Il croît dans les hayes & au bord de la Mer - - On en mange les sommités, lorsqu'elles sont tendres; on les confit même & on les garde pour l'Hiver. Il augmente le sperme & le lait, dans ceux qui en usent. Le goût en est amer, & un peu astringent. *Avicenne* (*Canon.* L. II.) le nomme *Melba*, mot corrompu de *Meluba*. Dans les *Pandeètes* on trouve le *Halimus* sous le nom de *Mella*, *Almalba*, & *Melgra*. De-là vient peut-être le mot Allemand *Melde*, *Milde*. Les *Lexiques* de *Gigey* & de *Golijs* portent, *Mol-lach*. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici du מלח prouve sur-tout en faveur du *Halimus*, dont les feuilles pouvoient servir d'aliment à des affamés, qui n'ayant rien chez eux pour se nourrir, alloient les couper aux arbrisseaux. Ce qu'*Athenée* (L. IV. c. 16.) rapporte d'*Antiphanes*, peut servir à expliquer notre Texte:

Τῶν Πυθαγορικῶν δὲ τυχὸς ἀλλοί τινες  
Ἐν τῇ χορᾷ τρώγοντες ἄλιμα, καὶ κατὰ  
τοιαῦτα σὺλλέγοντες.

Quelques pauvres *Pythagoriciens*, qui mangent du *Halimus*, ramassent toutes sortes de choses mauvaises dans les fentes de la terre. Les *Septante* même portent ἄλιμα περιχλῶντες, brisant du *Halimus*, & quelques *Exemplaires* ont, περιχλῶντες, allant autour. Mais ils écrivent tous *Alima* sans aspiration, au-lieu de *Halima*; de même que *S. Chrysostome* (*in Catena ad hunc locum*): L'*Alima* est une herbe qui, à ce qu'on dit, rassasie d'abord celui qui en mange, & lui cause du dégoût. C'est pourquoi l'on pourroit fort bien tirer l'étymologie de ce mot de l'a privatif, & de λιμός, faim. Car ἄλιμα (*alima*) au pluriel se dit des remèdes qui appaisent la faim, & qui sont composés principalement de Mauve & d'*Asphodele*. Les *Zélandois* nous fournissent une preuve en faveur de cette espèce d'*Arroche* nommée *Halimus*. Ils se servent de l'*Arroche* salée, qu'on nomme *Soutenelle*, & qui est de l'espèce de celle dont nous parlons; ils l'emploient non-seulement dans la Médecine, mais aussi dans leurs repas, la servant en salade dans les Entrées, & au-lieu de Capres avec le Rôti. *Van der Voorn* (*Traité de Atriplice falso* c. 5. p. 87.) nous enseigne la manière de confire cette Plante à l'usage de la ta-

Tom. VI.

ble, qui est tout à fait conforme à celle de confire les Choux dans la Saumure. Il est vrai qu'au milieu de tout cela il nait une difficulté, savoir, que le *Halimus* est une Plante qui croît dans les lieux maritimes, & que *Job* habitoit dans le Pais de Chus, qui étoit fort éloigné de la Mer. Mais on peut répondre à cela, qu'on n'a pas encore déterminé au juste la situation du Pais de Chus. Les *Interpretes Grecs* l'ont placé dans l'*Idumée*, ou sur les frontières de l'*Idumée* & de l'*Arabie*. Ils disent: Qui habitoit dans le Pais d'*Ausitide*, qui est sur les frontières de l'*Idumée* & de l'*Arabie*. Or ces deux Pais sont près de la Mer Rouge, comme on le prouve par I. Rois IX. 26. où on lit, que le Roi *Salomon* équipa aussi une Flotte à *Hetsjon-gueber*, qui étoit près d'*Eloth* sur le rivage de la Mer Rouge au Pais d'*Edom*. Il faut outre cela remarquer que *Job* ne parle point ici de gens qui ont une habitation fixe, mais de Vagabonds qui ne faisoient que roder & passaient leur vie à mendier, qui pressés par la disette & la famine, vivoient à l'écart, fuyant dans les lieux arides ténébreux & désolés. Ou: Des gens tout secs de faim & de pauvreté, qui alloient chercher ce qu'ils pourroient ronger dans un Désert; dont l'affliction & la misère avoient défiguré le visage, v. 3. Qui étoient chassés d'entre les gens, & on criait après eux comme après un larron. Ou: Qui alloient ravir ces choses dans le fond des vallées; & qui en ayant trouvé quelqu'une, y accouroient avec de grands cris, v. 5. Et qui habitoient dans les creux des torrens, dans les trous de la terre & des rochers. Ou: Qui habitoient dans les creux des torrens, dans les cavernes de la terre, ou dans les rochers, v. 6. C'étoient en un mot des hommes de rien, qui n'avoient pas seulement le moindre bout de champ à cultiver, & que la pauvreté avoit contraints de sortir du Pais de Chus pour aller mendier. On doit remarquer encore, que selon le témoignage de *Dioscoride* & d'*Oribase*, le *Halimus* ne croît pas seulement dans les Pais Maritimes, mais aussi dans les hayes. Il en croît, selon *Hesychius*, dans les endroits secs & déserts, & selon *Antiphanes*, dans les fentes & les ouvertures de la terre. On lit dans *Serapion*, que dans la Ville de Bagdad, ou de Babylone, l'on apporte sur le Marché des bottes de cette Arroche, & que ceux qui les vendent crient, *Molochia*, *Molochia*; mot qui est presque le même que notre מלח. Et *Bellon* (L. I. *Obs.* c. 18.) rapporte que cette Plante qu'on appelle *Halimacia* en Crete, y croît en si grande abondance, qu'on en fait des hayes entières. Et L. II. c. 78. il dit que dans l'*Egypte* on en fait des digues au Nil, & des hayes. Il croît aussi sur les rives du Tage près de Lisbonne, & dans les buissons près de Seville & de Messine, une espèce d'*Arroche* branchue, dont les feuilles sont larges, *Halimus latifolius* sive fruticosus, C. B. *Raji Hist. Plant.* 194. Notre Version Allemande traduit le mot מלח par celui de Pappel (Mauve), sans doute à cause du rapport que ce mot a avec le Grec Μαλάχη. Il est



bon d'avertir à l'égard de cette Plante, qu'elle sert moins de nourriture que de médecine, & que c'est un émollient nommé Μαλάχι, ἀπὸ τῆ μαλάσσου. L'on croit que le nom de Molach ne lui a été donné qu'à cause de la vertu qu'elle a de lâcher le ventre; c'est ainsi qu'en parle Plin. L. XX. c. 21.

On trouve ensuite dans notre Texte, Schoresch rethamin, (la racine des Genevriers,) en Allemand, die Wachholter Wurtz, qui est dite aussi avoir servi de nourriture à ces Vagabonds. Mais nous ne sommes pas plus assurés si Rothem signifie véritablement le Genevrier, que nous ne le sommes si Malluch veut dire de la Mauve. Les anciens Commentateurs s'en tiennent à des termes généraux. Les Septante portent ῥίζας ἑλίων, des racines de bois: Symmaque traduit ῥίζας αἰών ἀγρίων, des racines de blés sauvages, & S. Augustin, Racines d'herbes. Mais les Septante ne sont pas toujours d'accord. Ils conservent I. Rois XIX. 4. le mot original, au-lieu de quoi notre Version dit qu'Elie étoit assis sous un Genevrier. Elle traduit aussi Ps. CXX. 4. les mots de יַחַד רְתִמִּים, par Charbons de Genievre. Les noms & surnoms que les Orientaux donnent au Genevrier, sont tous fort différens du mot Rothem, à moins qu'on ne veuille y ramener le Râsen des Persans (Meninski Lex. 2258.) Il ne me souvient pas d'avoir jamais lu nulle-part que la racine de Genevrier ait servi d'aliment. On le croiroit plus aisément de ses bayes, qui chez les Lapons tiennent lieu de Thé & de Caffé, & même à quelques-uns dans nos contrées. Je souscrirois plutôt au sentiment des Interprètes Espagnols & de quelques Commentateurs, sur-tout aux Rabbins, qui expliquent le Rothem par Genêt, que les Espagnols appellent Retama; je serois, dis-je, plutôt pour cette Plante, si l'on avoit d'ailleurs quelques preuves que sa racine eût été

employée à la nourriture. Il est certain qu'aujourd'hui chez les Turcs le Genêt s'appelle Retem collectivement, & Retemet pour l'unité, (Meninski Lex. 2281.) Si les Vagabonds, dont il est parlé dans notre Texte, eussent été des Lapons, je donneroie mon suffrage au Sapin, puisque, selon le rapport de Scheffer (Lappon. 247. 252.) ils se servent du bout des branches & de l'écorce de cet Arbre, au-lieu de pain, de sel, & d'épicerie; & que d'ailleurs la Résine chez les Arabes se nomme Ratineg, & chez les Persans Ratiban, Ratibane, Ratibang, mots fort semblables à celui de Rothem, comme on peut le voir dans Meninski Lex. p. 2250. 2251. A moins que d'un autre côté l'on n'aime mieux faire dériver ces mots Orientaux du Grec Rétine, (Résine.) Au reste, j'ai parlé plus au long du Rothem sur I. Rois XIX. 4. 5.

La Planche DXXVI. qui est jointe ici, servira d'éclaircissement au Texte. On y voit:

A. Le Halimus à feuilles larges, Halimus latifolius seu fruticosus, C. B. qui est le Halimus de Dioscoride & de Plin., & le Halimus Clusi, J. B. Les Toulousains l'appellent l'Herbe du Maclou, Masclou, nom qui a beaucoup de rapport avec מַסְלֹו. Tournefort la nomme

Atriplex latifolia seu Halimus fruticosus. A la bordure sont les caractères de l'Arroche, Fig. B.

C. Halimus seu Portulaca marino C. B. que Tournefort joint à l'Atriplex maritima angustissimo folio. Moris. On doit peut-être y joindre aussi la Portulaca marina fruticosa, que Halimus 2. Clus. J. B.

D. La Mauve vulgaire, Malva vulgaris minore flore, folio rotundo J. B. Elle se nomme aussi, Malva sylvestris folio rotundo C. B. L'on trouve ses Caractères Fig. E.

Voyez Bochart (Hieroz. P. I. L. III. c. 16. p. 872.)







ΙΟΒ. Cap. XXX. v. 4.  
Turba ἀναληρόφρατος.

Buch Job Cap. XXX. v. 4.  
Arme Hebel-Schlucker u. Hebel-Dieb.



## P L A N C H E DXXVII.

## Le CHARUL.

## JOB, Chap. XXX. vers. 7.

Ils ne faisoient que braire entre les arbrisseaux, & ils se tapissoient sous les chardons.

Qui trouvoient même leur joye dans cet état, & qui faisoient leurs délices d'être sous les ronces & les épines.

**V**Oici encore une troupe de Mendians, ou pour mieux dire de Voleurs, qui n'ayant rien, non pas même l'espace d'un pied de terrain, ravagent celui des autres, & ne vivent que de rapine. Par les traits vifs dont Job les peint, il est plus aisé de connoître ce qu'ils sont, que le lieu de leur retraite. Notre Version Latine porte, *sub v. preto aliquo*, sous les Epines; & la Glose marginale, *sub Paliuro*, sous le Paliure. L'Allemande traduit fort différemment, *Nestlen*, sous l'Ortie, peut-être à cause que le mot Hébreu *Charul* a beaucoup de rapport à l'Arabe *Chorraik*, & celui-ci à la racine Hébraïque *charak*, (*bruler*.) L'Ortie est appelée *Kurraïs*, *Kurraik*, dans *Meninzki* (*Lex.* 5837.) Je souscrirais volontiers à cette explication, si Job disoit ici que ces hommes vils vivoient d'Orties, comme il dit v. 4. qu'ils se nourrissoient de Mauve & de racine de Genevrier: car aujourd'hui, sur-tout en France, l'Ortie sert d'aliment aux pauvres gens; & les Anciens mêmes la mettoient au nombre des mets délicieux, comme on peut le conclurre de ce que dit *Chrysippe*, dans *Athenée* L. IV. (1) *Ne t'amuse point aux Olives*, c'est à dire aux mets les plus délicats, *si en Hiver tu as des Orties*. Et *Horace* (2): *Si ayant de quoi vous bien nourrir, vous ne mangez que des herbes & des Orties*. Mais l'expression de Job ne s'accorde point avec l'Ortie: car il ne dit pas que ces Vagabonds vivent de la Plante dont il s'agit, mais qu'ils s'assembtent sous le *Charul*. Or il n'y a point d'Ortie dans tout le monde, qui s'élève assez haut pour pouvoir servir de retraite. On pourroit néanmoins sauver cette explication, si au-lieu de traduire le mot *Charul*

par *sous*, on lui faisoit signifier *parmi*; de même que le mot Allemand *unter* signifie l'un & l'autre. Mais il est mieux, selon moi, de traduire avec les *Septante*, *ὑπὸ σπύρα ἀγρία*, sous les sarmens sauvages; ou avec *Catena*, sous les Arbrisseaux secs; ou avec la Vulgate, sous les buissons. Il me semble que je vois cette troupe de Juifs & de Samaritains, assis dans les broussailles, sous des ronces & des épines, ou dans des huttes faites de branches d'arbres. Que si c'eût été des *Genevriers*, comme le conjecture *Pineda* (*in Job. P. II. 473.*) alléguant *Pline*, qui nomme épines, les feuilles du *Genevrier*; leur condition en eût été plus déplorable, du moins s'il est vrai ce que les Anciens ont cru, que l'ombre de cette Plante est fort pernicieuse à la santé, comme le dit *Virgile*, *Eclog. 10.*

*Juniperi gravis umbra &c.*

„ L'ombre du Genevrier est dangereuse”. Cependant les Modernes n'ont pas remarqué cette qualité malfaisante de l'ombre du Genevrier.

Il faut absolument avoir recours ici à des Arbrisseaux élevés, qui soient épineux, piquans & brulans; ou bien à des Arbres qui portent des épines. Peut-être les Langues Orientales nous fourniront-elles des mots, qui répandront du jour sur notre Texte. *Char* chez les Persans signifie *Chardon*, *Buisson*. (*Meninzki Lex.* 1831.) *Charce* chez les Turcs est une sorte d'herbe que l'on confit dans le vinaigre, comme les Capres, lorsqu'elle est encore tendre, & que l'on mange avec le bouilli. (*Id.* 6047.) *Chari se peblu* est aussi chez les mêmes une Plante

(1) *Μὴ πρὸς τὰς ὀλίας ἐν τῇ χειμῶνι ὥρᾳ χυμῶνας ἀνα.*

(2) *Si fortè in medio positorum abstemius herbis Vivis, & utilia.*

Horat. Lib. II. Ep. XII. ad Iccium.



Plante épineuse, qu'on appelle autrement *Charri zerd*, *Charzerd* (loc. cit.). *Chari Sjutur*, c'est à dire *Epine de Chameau*, chez les Persans & les Arabes, est une Plante épineuse de la hauteur de deux pieds, qui sert à nourrir les Chameaux dans les déserts, selon *Kämpfer* (*Amœnit. Exot.* p. 725.) Mais toutes ces Plantes ne s'élèvent point assez. Je préfère ce que les Turcs appellent *Char Sipid*, *Chari Sipid*, (*Aubépine*), en Allemand *Hagendorn*. (*Meinuzki Lex.* 1832.) Cet Arbrisseau est une sorte de Néflier nommé *Mespilus Apii folio silvestris spinosa*, sive *Oxyacantha* C. B. *Oxyacantha vulgaris* seu *Spinus albus* J. B. Il est représenté Figure A. & les Caractères du Néflier à la bordure, Fig. B. Il est d'une substance solide, ses branches sont faciles à plier, & fort propres à former des palissades de verdure. Il est chargé de pointes roides, fort piquantes & très dures. Son écorce est rougeâtre. Ses feuilles, semblables à celles de l'Ache ou du *Mespilus Aronia*, le goût en est gluant. Ses fleurs, qui sont très odoriférantes, viennent par bouquets, à des queues longues d'environ un pouce & demi; elles sont blanches, composées de cinq feuilles, & rouges aux extrémités. Ses bayes ou fruits sont rouges aussi, & lorsqu'ils sont mûrs, ils forment une espèce d'ombelle; ils sont tant soit peu plus gros que les grains de Myrte; le milieu en est noir, & le peu de chair qui se trouve à l'entour est visqueuse, molle, douceâtre, & contient deux ou trois petits noyaux fort durs. On pourroit

sauver le *Paliure* de *Dioscoride* & de *Theophraste*, que portent nos Gloses Latines, si, contre l'opinion de *Jean Bauhin* (*Hist. Plant.* T. I. P. II. p. 44.) on le prenoit avec *Ruellius* pour l'*Oxyacantha*, l'*Epine blanche*. Le mot *Charul* a même quelque rapport à l'*Azarolo* des Italiens, par lequel *Matthiolo* entend l'Arbrisseau dont nous venons de parler, qui est fort commun dans la Suisse, quoiqu'à dire vrai, il ne s'y élève pas assez haut pour qu'on se repose à son ombre; mais dans d'autres endroits, comme dans la Bourgogne aux environs du Doux, & dans le Wirtemberg, il croît en forme d'Arbre. J'ai vu chez les Grisons sur les bords du *Hinter-Rhin*, près des Bains de *Roten-Brunn*, de petits Bosquets qui n'étoient que de ces Arbrisseaux. Nous avons parlé au long de l'*Oxyacantha* sur Jug. VIII. 7. 16.

La Planche DXXVII. représente en faveur de ceux qui sont pour l'Ortie,

Fig. A. *Urtica urens maxima* C. B.

Fig. B. *Urtica racemosa*, fruticosa, angustifolia, fructu tricocco. (*Sloane Nat. Hist. of Jamaica*, Vol. I. 43. II. 354.) Ce pourroit bien être l'Ortie du *Bresil*, que les gens du Pais appellent *Pino*, (*Raj. Hist.* p. 159.) ou l'*Urtica major Indica mitior*, floribus pediculis longioribus donata, (*Bob. Hist. Oxon.* P. III. p. 435.) ou l'*Urtica major Indica tricarpos*, folio mucronato. (*H. M. Bot. 11. p. Ox. loc. cit.*)

Fig. C. Les Caractères de l'Ortie.

Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 50. p. 607. L. III. c. 16. p. 873.

## JOB, Chap. XXX. vers. 17.

*Il m'a percé de nuit les os, & mes artères ne cessent point de battre.*

*Mes douleurs pendant la nuit transpercent mes os, & les vers qui me dévorent ne dorment point.*

Nous avons déjà exposé, en expliquant le passage du Chap. II. 7. 8. l'état misérable de ce pieux & sage Philosophe, & les douleurs extrêmes qui affligoient son corps. Nous avons même fait mention en cet endroit, du Texte qui s'offre maintenant.

La *Nuit*, qui, selon l'épithète que lui donne *Orphée* dans ses *Hymnes*, n'a été faite que pour être un soulagement sacré à toutes les douleurs, n'est pour Job qu'une torture & un supplice. Ces petites pointes salines, destinées par la Province Divine pour le piquer & le tourmenter, ne lui donnent point de relâche: compagnes inséparables du sang, elles circulent toujours avec lui; & ordinairement causent plus de douleur la nuit que le jour, parce que nos sens qui pendant le jour sont distracts par une infinité d'objets, ne sont occupés durant la nuit que du vif sentiment de nos maux: ajoutez à cela, que la circulation du sang se faisant avec plus de vitesse, ces pointes piquent avec plus de force, de

sorte que Job dans ses afflictions extrêmes, pouvoit bien se plaindre avec raison, que la douleur le pénétrait jusqu'à la moelle des os. *Il m'a*, dit-il, *percé de nuit les os*. Les *Septante* mettent, τὰ ὅσα σπυγέχεται, mes os sont confondus; ou σπυγέχονται, ils sont brûlés; & *Nicetas*, ils sont consumés par la douleur qui les accable. On doit ici remarquer en passant, que ces douleurs violentes dans les os ne proviennent pas tant de ce que leur substance est rongée, comme dans la Carie, & dans cette maladie qu'on appelle *Spina ventosa*: mais que leur grande sensibilité vient de ce que le Périoste & les autres parties nerveuses & membraneuses sont offensées; car les os en eux-mêmes ne peuvent causer qu'une douleur sourde. Cependant cette façon de parler est très usitée & très ancienne. Ainsi *Ezechias* se plaint en ces termes, *Isaie XXXVIII. 13. Je me proposois jusqu'au matin qu'il étoit comme un Lion, qu'il briseroit ainsi tous mes os; du jour à la nuit*



nuit tu m'auras achevé. Ou: Le soir j'espérois au plus d'aller jusqu'au matin, voyant que DIEU comme un Lion m'avoit brisé tous les os; & le jour je disois encore, SEIGNEUR, vous finirez ma vie ce soir. David, Ps. VI. 3. Mes os sont étonnés. Ps. XXXII. 3. XXXI. 11. Mes os sont consumés. Ou: Mes os se sont envieux. Et XXII. 15. Tous mes os sont déjoints. Ces expressions ne doivent pas tant s'entendre de la substance même des os, que de toute la constitution du corps, de la masse du sang, des organes, & métaphoriquement des affections de l'ame. C'est ainsi que DIEU voulant remplir les hommes de joye, & rassasier leur ame dans les grandes secheresses, leur promet qu'il engraissera leurs os, Isaïe LVIII. 11. qu'il gardera leurs os, tellement que pas un ne sera cassé, Ps. XXXIV. 21. qu'il fera entendre la joye & l'allegresse, & que leurs os brisés seront réjouis. Ou: Vous ferez entendre à mon cœur ce qui le consolera & le remplira de joye, & mes os brisés & humiliés de douleur tressailliront d'allegresse, Ps. LI. 10.

Les paroles suivantes de Job, עֲרֹקִי לֹא יִשְׁכָּחָה, signifient à la lettre, mes veines ne se reposent point. Les Versions de Zurich ne sont pas d'accord. La Latine porte dans le Texte, nec quiescunt (vermes) digredientes à me, & dans

la Glose, fugientes me non jacebant; & l'Allemande, meine Nerven schlaffen nimmer; & la Vulgate, d'accord avec notre Version Latine, traduit, qui me comedunt, non dormiunt. La plupart des Interpretes Latins sont du même avis, par où ils nous font entendre, que Job étoit rongé jour & nuit par des Vers. Notre Version Allemande suit les Septante, qui traduisent νῦρα διαδεδυμένα, Nerfs dissous, ou pour mieux dire, un picotement continué dans les nerfs, causé par de petites pointes salines & acres. L'interprétation des Rabbins & des Chaldéens, qui entendent par-là les Arteres tendues par la chaleur de la Fievre, & qui battent alors avec plus de force & de vitesse, n'est pas sans apparence de fondement. R. David & Mardochai disent que par les Veines il faut entendre celles qui ont le battement du pouls, c'est à dire les Arteres, parce que קָוָא signifie fuir & suivre, & קָוָא la veine dans laquelle le pouls va & vient. Ces paroles expriment parfaitement les battemens qui se fuient & se suivent sans interruption, avec beaucoup de vitesse, même dans l'état de santé: car on en compte alors 60 dans l'espace d'une minute, & le double, c'est à dire 120, dans une fievre ardente.

## JOB, Chap. XXX. vers. 18.

Mon vêtement a changé de couleur pour la grandeur de son effort, & il me serre tout autour comme le haut de ma chemisette.

Leur multitude consume mon vêtement, & ils m'environnent & me serrent comme le haut d'une tunique.

Quoique ces paroles de Job, כָּרְבִי כָחָה (dans la multitude de puissance) soient générales, les Interpretes n'ont pas laissé de les particulariser chacun selon son Système. La Version la plus restrainée est la Latine de Zurich, qui aux termes de grande puissance qu'employent les Septante, ajoute, des maux, (par la violence des maux.) L'Allemande porte de même, durch den grossen gewalt meines Jammers. La Vulgate, pour ne pas s'écarter du sens qu'elle donne au verset précédent, rapporte aux Vers le nombre & la violence, & traduit in multitudine eorum, (dans leur multitude), c'est à dire: Je suis tellement rempli de Vers, ils fourmillent en si grande quantité dans le pus de mes ulcères, qu'ils rongent ma peau & mes habits. Voici comment Philippe paraphrase cet endroit: La multitude de Vers qui s'engendrent de mes playes, étant toujours en mouvement & parcourant sans cesse toutes les sinuosités de mes ulcères, à même consumé mes habits. Peut-être Job a-t-il eu en vue ici la Phthiriasé, car les Poux se logent volontiers dans les habits usés & pourris, & serrent, pour

ainsi dire, l'homme tout autour, comme le haut d'une chemisette. Mais il seroit encore mieux, ce me semble, d'entendre tout naturellement par cette phrase, כָּפִי כָחָה אֶרְגָּלִי, (il me serre tout autour, comme le haut de ma chemisette,) que les habits de Job étoient devenus trop étroits. Car on sait que la Gale est souvent accompagnée d'enflure de la peau, & d'une corruption générale causée par l'humeur salée, épaisse & visqueuse, qui forme des obstructions dans les tuyaux extérieurs, d'où viennent les inflammations lymphatiques & des tumeurs par tout le corps. Pineda (in Job. P. II. +82.) ne s'éloigne pas de ce sentiment. Il y en a qui entendent par ces mots un serrement de gorge, causé par l'Esquinancie. C'est ici, dit Nicetas, une expression figurée: si l'on serre le cou de quelqu'un avec une cravate, il est sans contredit qu'on le suffoque, qu'on l'étrangle; de même Job veut dire qu'il se sent pressé, serré & suffoque, comme fait le collet d'un habit qui serre & presse violemment le gosier. Cette maladie est en effet si violente & si dangereuse, qu'elle suffoque quelquefois &



fait mourir en très peu de tems ceux qui s'en trouvent atteints. Les Rabbins, selon leur coutume, ne manquent pas de faire des contes sur cette maladie de Job: ils en parlent comme d'un

mal qui faisoit mourir en éternuant, & c'est de là qu'ils tirent l'origine du *salut* qu'on fait à ceux qui éternuent: ils prétendent même qu'Achitophel fut étouffé de cette maladie.

## JOB, Chap. XXX. vers. 27.

*Mes entrailles bouillent, & ne se peuvent taire; les jours d'affliction m'ont prévénus.*

*Un feu brûle dans mes entrailles, sans me donner aucun repos; les jours de l'affliction m'ont prévénus.*

**M**ES entrailles (קִדְּיָיִם, *n. kadia mu*), c'est à dire, toutes les Parties nobles internes contenues dans la poitrine & le ventre, comme le Cœur, les Poumons, le Foye, l'Estomac & les Intestins, sont brûlés par l'ardeur de la Fiebre. On lit de même Lament. I. 20. *Mes en-*

*traillies (קִדְּיָיִם) bruyent, mon cœur est renversé dans moi. Ou: Mes entrailles sont émues, mon cœur est renversé dans moi-même. Par où l'on voit que Job, par le nom d'Entrailles, entend sur-tout le Cœur & les Poumons.*

## JOB, Chap. XXX. vers. 28. 30.

*Je marche tout noirci, mais non point par les rayons du Soleil. - - -*

*Ma peau est devenue noire sur moi, & mes os sont grillés par l'ardeur du feu qui me consume.*

*Je marchois tout triste, mais sans me laisser aller à l'emportement - - -*

*Ma peau est devenue toute noire sur ma chair, & mes os se sont desséchés par l'ardeur qui me consume.*

**P**lusieurs causes peuvent contribuer à rendre un homme noir. 1°. La tristesse & la douleur, comme cela se voit dans les Hypochondriaques & les Mélancoliques, qui pour la plupart sont de couleur noirâtre: ce qui a fait que les Anciens ont attribué la cause de ces maladies à une bile noire, & les Modernes à un sang tenace, visqueux, épais, & lent, qui s'arrête comme coagulé aux extrémités des petits tuyaux, & répand une espèce de noirceur sur la peau. De là vient que la couleur noire a été de tout tems une marque de tristesse, & c'est dans ce même sens que Job dit, *je marche tout noirci, mais non point du Soleil*; ce que plusieurs entendent, & de l'air triste, & des habits lugubres. Notre Version Latine porte, *Lugubri habitu incessi, ut Solem non sentiens*; & la Vulgate le prend au sens moral, *Mœrens incessi sine furore, Je marchois tout triste, mais sans me laisser aller à l'emportement*. Un cœur accablé de douleur, un regard triste, des habits lugubres, toutes ces choses sont subordonnées l'une à l'autre, & peuvent fort bien subsister dans le

même tems.

2°. L'Homme peut devenir noir (*koder*), par l'ardeur du Soleil, comme les Ethiopiens, & autres Peuples d'Afrique, sur-tout ceux qui habitent sous la Zone torride; dont nous aurons une occasion plus naturelle de parler ailleurs, puisque Job n'avoit pas été, comme il le dit lui-même, *noirci par le Soleil*.

3°. La couleur noire peut provenir encore des maladies internes, comme celle de Job dans notre Texte: *Ma peau est devenue noire sur moi, & mes os sont grillés par l'ardeur du feu qui me consume*. Ce saint homme étoit tout rempli d'ulceres malins, cuisans & brûlans, causés par une humeur acre & saline, qui rongeoit les petites glandes de la peau; d'où il arrivoit que les rayons de lumière qui auparavant étoient réfléchis par une peau blanche & unie, étoient alors absorbés, comme on peut le remarquer dans une Gale maligne, qu'on appelle Gale noire. Voy. Bochart (*Hieroz. P. I. L. II. c. 48. p. 535.*)





IOB. Cap. XXX. v. 29.  
 Ανθρωποφρομαχία.

Nach Job Cap. XXX. v. 29.  
 Menschen- und Schlangen-Kampf.



## P L A N C H E DXXVIII.

*Le Dragon, le Hibou, & l'Autruche.*

JOB, Chap. XXX. vers. 29.

*Je suis devenu le frere des Dragons, & le compagnon des Hiboux.**J'ai été le frere des Dragons, & le compagnon des Autruches.*

**L**Es deux Animaux qui servent ici comme de décoration à une Scène triste, sont, par leurs cris lugubres, un symbole de l'état déplorable de Job.

Le mot Hébreu *Thannin*, signifie également le Dragon, & la Baleine, que l'on peut aussi appeler un Dragon marin d'une grandeur énorme. Il se prend aussi quelquefois pour *Serpent* en général, comme Exod. VII. 9. 10. où il est dit que la verge d'Aaron se changea en Serpent, *וַיִּהְיֶה הַיָּדָם לְחֹמָה*. Ce mot, chez les Arabes, les Syriens, & les Juifs, signifie communément des Dragons, c'est à dire des Serpens de la plus grande espèce. De-là vient le Proverbe des Grecs: *Il faut qu'un Serpent en dévore un autre, pour devenir Dragon*. Si l'on consulte, sur la grandeur des Dragons, les Auteurs anciens & ceux du moyen Age, l'on trouvera de longues Histoires, remplies de choses merveilleuses, incroyables & absolument absurdes. Plin (L. VIII. c. 13.) rapporte d'après Juba, qu'en Ethiopie chez les Afachéens, il se trouve des Dragons qui ont 20 coudées. Aëtius & Avicenne leur donnent depuis 5 jusqu'à 30 coudées. Elien (Hist. L. VII. c. 20.) veut qu'il s'en rencontre dans la Phrygie de 10 Orgyies, ou de 30 coudées selon Hesychius & Eustathe. Pausanias (in Corinthiacis) donne la même longueur aux grands Serpens d'Epidaure, & Philostrate (L. III. c. 2.) dit que les Dragons des Indes ont trente coudées. On donne aussi cette même longueur au Dragon d'Egypte qui fut apporté tout vivant à Alexandrie, au Roi Ptolémée Philadelphie, & selon Tzetzes (Chiliad. III. Hist. 113.) il alloit même jusqu'à 35 coudées. Agatharchide (L. V. c. 4.) & Strabon (L. XVI.) veulent aussi qu'il y en ait de 30 coudées. Elien (in Periplo Maris Rubri, L. XVII. c. 1.) dit qu'Alexandre en vit un de 40 coudées. Mais Philostorge (L. III. c. 11.) va jusqu'à 45, & Suetone (c. 43.) jusqu'à 50 coudées. Dion (L. I.) fait mention d'un Dragon qui parut dans la Toscane, lequel avoit deux têtes, & 85 pieds de long. Strabon (L.

XVI.) rapporte que dans la campagne de Maccra en Célésyrie, on en vit un de cent coudées, ou d'un Arpent, dont l'épaisseur surpassoit la hauteur d'un homme à cheval, & qui avoit la gueule tellement grande, qu'il avala un Cavalier avec son Cheval: son corps étoit couvert d'écailles, comme d'un bouclier. Que dirons-nous de ce Dragon de 120 pieds de long, qui fut trouvé près d'Utique aux environs du fleuve Bagrada, où il fallut une Armée entière pour le tuer, & dont la peau & la mâchoire demeurèrent suspendues dans un Temple à Rome jusqu'au tems de la guerre de Numance, ainsi que le rapportent Tubero dans Aulugelle (L. VI. c. 3.) Valerius (L. I.) Plin (L. VIII. c. 14.) & Orose (L. IV. c. 8.)? Tous les Dragons dont nous venons de parler sont moins grands encore que ceux des Indes & de l'Ethiopie, qui ont 30 Orgyies, c'est à dire 135 pieds, selon Elien (Hist. L. II. c. 21.) & cent Orgyies, selon Diodore (L. III.): ce qui paroît incroyable à l'Historien même. Elien (L. XV. c. 21.) fait mention d'un entre autres, que les Indiens avoient en grande vénération, qui se tenoit dans une caverne, & qui avoit 70 coudées de longueur, & dont le seul sifflement jeta l'épouvante dans l'Armée d'Alexandre. Le même Elien (L. XVI. c. 39.) rapporte sur le témoignage d'Onesicrite, qu'un Indien nommé Apolisar éleva deux Dragons, dont l'un avoit 80 & l'autre 140 coudées de longueur. Mais tout ceci n'est rien en comparaison du Dragon que Toxiles fit voir à Alexandre, lequel avoit cinq Arpens, c'est à dire 500 pieds de long, selon Maxime de Tyr (Serm. 38.) Ce qui n'approche pas encore des Serpens fabuleux des Arabes: car Damir, Ecrivain Arabe, donne la description d'un Dragon, qu'il dit avoir vu, long de deux Parasanges ou de 8000 pas, ayant la tête d'un homme, & le corps couvert d'écailles.

Si l'on fait attention au peu de connoissance que les Anciens avoient de l'intérieur de l'Afrique & des Indes, on n'aura pas de peine à dé-



couvrir l'origine de toutes les fables qu'ils ont débitées sur la grandeur énorme des Serpens & des Dragons. Toute la connoissance qu'ils avoient de ces Pais, n'étoit fondée que sur de mauvaises Relations. Les fables d'ailleurs, lorsqu'il y entre du merveilleux, ont je ne sai quoi d'attrayant, qui fait qu'on est porté à y ajouter foi; & la vérité se change souvent en mensonge, à mille pas de distance. Nous n'avons besoin ici d'autre exemple, que les Dragons mêmes de la Suisse, lesquels, au moins pour la plupart, n'ont leur fondement que dans des rapports faux, douteux, ou dans une imagination frappée. Cependant l'on tireroit plutôt de l'or d'un caillou, que d'ôter de l'esprit des gens du Pais, le vieux préjugé de l'existence des Dragons. On doit corriger à cet égard les Auteurs anciens, par les observations des Modernes. Les plus grands Serpens qui soient connus jusqu'à présent, & dont la chair, tant chez les Européens que chez les Indiens, sert d'aliment, & passe même pour délicate, n'ont que depuis 18 jusqu'à 24 pieds de longueur. Ce sont ceux que les habitans du Brésil nomment *Boiguacu*, selon *Marcgrave*; *Pison* les appelle *Jiboya*, & les Portugais, *Cobra de Vêado*. Ces Serpens engloutissent ou avalent les Hommes & les Chevres, en les suçant: il y a même un exemple dans les *Ephémérides d'Allemagne* (Ann. XII. Obs. 7.) qu'un tel Animal avala un Buffle. Voyez *Raji Synops. Anim. Quadrup.* p. 325.

Les Relations fabuleuses qu'on fait des Dragons, ne varient pas moins sur leur figure, que sur leur grandeur. Il y en a qui leur donnent des pieds, des ailes, & des crêtes. Comme il est aisé d'ajouter à ce qui est une fois inventé, il n'est pas difficile non plus de grossir les mensonges & les erreurs. On trouvera la description & la figure de plusieurs de ces Monstres, dans mes *Voyages des Alpes*; mais l'on doit sur-tout bien prendre garde de ne pas ajouter foi à de fausses Relations. Je passe sous silence toutes les Histoires qui donnent aux Dragons des pieds, des ailes & des crêtes, dont le détail seroit trop long. Il suffit seulement de dire que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité ne connoissent de Dragons que les grands Serpens, & qu'ils ne leur donnent ni pieds ni ailes. On lit dans *S. Augustin* (L. III. de *Genesi* c. 9.) que les Dragons sont réputés n'avoir point de pieds, qu'ils se retirent dans les cavernes, & qu'ils s'élèvent en l'air. Et dans *Lucain*: (1) *Et vous Divinités qui ne cherchez point à nuire, Dragons qui rampez par-tout sur la terre, & qui brillez par votre couleur dorée.* Pour ce qui est des crêtes, *Plin* dit (L. VIII. c. 13.) qu'il s'étonne que *Juba* ait pu croire qu'il y eût des Dragons avec des crêtes; & L. XI. c. 37: *Il n'y a personne qui dise avoir vu des crêtes aux Dragons.* Mais *Plin* parle ici trop

affirmativement; car nous avons un exemple de Serpent à crête, qui est au dessus de toute contestation, & qui, tant par sa rareté que par sa certitude, mérite d'avoir place dans nos Planches, pour servir d'explication au Texte de Job. Je ne rapporterai point ici une fable, mais une histoire aussi véritable que curieuse, fondée non-seulement sur la foi de celui qui en a été l'Acteur, & qui après un combat assez douteux, est encore, DIEU merci, plein de vie; mais aussi sur le témoignage de plusieurs autres personnes. J'ai déjà écrit cette Histoire parmi mes *Otia Æstivalia*, ou *Recréations d'Été* de 1729, à Mr. *Hans Sloane*, Premier Médecin de Sa Majesté Britannique, & Président de la Société Royale d'Angleterre, & du College de Médecine.

Il arriva au mois de Mai 1720, que Mr. *Hirzel*, pour-lors Gouverneur de Greiffensee, étant parti de bon matin pour se rendre au Pont du Glatte, auquel on devoit faire quelques réparations par ordre du Magistrat, entendit en passant près d'un fossé sec, entre Greiffensee & Schwertzenbach, un petit bruit qu'il crut d'abord venir de quelque levraut caché dans les feuilles & les broussailles. Comme il avoit un Levrier avec lui, il ne manqua pas de l'animer à poursuivre la proie; mais le Chien, qui d'ailleurs étoit très bon pour la Chasse, ne voulut jamais obéir à son Maître. Mr. *Hirzel* ne sachant que penser, alla lui-même remuer du bout de sa canne les feuilles & les broussailles. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au-lieu d'un Levraut il en vit sortir un Serpent, qui sautant sur lui avec beaucoup de bruit, de vitesse & de sifflemens, monta le long de ses habits, & le prit derrière le cou pour l'entortiller & l'étrangler. Le Chien, qui jusqu'alors avoit été fidèle, abandonna son Maître dans le champ de bataille, & s'enfuit de toute sa force au Château. Son Maître se voyant sans secours, fit tous ses efforts pour se débarrasser le cou de cet ennemi, qui lui présentait une gueule garnie de dents, d'où sortoit une langue terrible & menaçante. Il le jeta enfin par terre, & le tenant sous ses pieds, il lui passa son couteau à travers le corps, & le cloua à terre, quoiqu'avec bien de la peine, car l'animal avoit la peau fort dure. Après cette expédition, le Vainqueur croyant n'avoir plus rien à craindre, se mit en devoir de continuer sa route. Mais à peine eut-il fait dix ou douze pas, qu'il vit le Serpent se tortiller, faisant des sauts de la hauteur d'environ six pieds, & qui s'étant dégagé du couteau, revint sur lui, le saisit à la jambe gauche, où s'entortillant par quatre tours, il le pressoit d'une force terrible, relevant sa tête & le menaçant de sa langue fourchue. Mr. *Hirzel* qui n'avoit pas prévu ce nouveau danger, se servit de sa canne dont la pomme étoit d'argent, & après en avoir donné plusieurs coups sur la tête de l'animal, il l'étourdit de sorte,

(1) Vos quoque, qui cunctis innoxia numina terris  
Serpitis, aurato nitidi fulgore Dracones.



forte, que lui paroissant comme mort, il le détacha de sa jambe, qui commençoit à s'enfler & à lui faire mal, & le prenant dans ses mains, il le porta au Château, où il le suspendit comme un Trophée de la Victoire. Ensuite étant las du combat, & sa jambe lui faisant toujours mal, il alla se mettre au lit pour entretenir la sueur où il étoit. Il n'y eut pas été deux heures, qu'on vint lui annoncer que l'Animal s'étoit échappé de nouveau. Le Vainqueur accourut sur le champ pour chercher son ennemi, & l'ayant trouvé sous un tas de bois, il l'en fit sortir, & après l'avoir encore fatigué & suspendu comme auparavant, il mourut sur le soir entre 8 & 9 heures, vomissant le sang par la gueule & par sa blessure. Ce Serpent étoit d'un verd foncé, & marqué de taches noires; long de 5<sup>+</sup> pieds de Zurich, qui font 5<sup>+</sup> pieds 1 pouce 5 lignes de Paris, & gros à proportion. Ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une crête assez dure, qui avoit même piqué celui qui l'avoit combattu: elle ressembloit à une plume, ayant un tuyau au milieu, & des barbes aux côtés: le tuyau étoit noir, & la barbe d'un blanc verdâtre bordée de noir, comme les plumes de certains oiseaux. Il y avoit trois de ces petites cornes, dont la première sur le devant étoit la plus longue, les deux autres alloient en diminuant. Le Serpent avoit relevé cette crête dans sa fureur, & l'avoit abattue lorsqu'il s'étoit trouvé fatigué. On ne doit pas oublier qu'il avoit deux nageoires, une à chaque côté, & placées au commencement du cou. L'on peut voir, Fig. A. la tête de cet Animal, dont le Dessin m'a été donné par celui même qui l'a vaincu. La Figure B. représente la crête, mais tant soit peu plus grande. L'embaras à présent est de trouver à cet Animal un nom qui lui convienne. Le premier qui s'offre à mon esprit, est celui d'*Acontias* ou Javelot, qui à mon avis revient assez à la manière dont il s'élance. Le nom de *Ceraste* pourroit aussi lui convenir, à cause des petites cornes dont sa crête est composée. On pourroit aussi l'appeller *Chersydre*, qui est la même chose qu'*Acontias*, ou bien *Hydre*, à cause qu'il sembloit vivre également dans les lieux secs & humides: le Champ de bataille n'étant qu'à 10 pas du Lac de Greiffensee, & ses nageoires donnant lieu de croire qu'elles lui servoient à nager, à moins qu'on n'aime mieux dire qu'elles lui servoient à s'élancer. Je laisse à chacun la liberté de choisir le nom qu'il jugera convenir le mieux. Ce qu'on lit dans *Plin* (L. VIII. c. 23.) semble favoriser le nom de *Ceraste*. On voit, dit-il, sur la tête du *Ceraste*, de petites cornes, qui sont souvent au nombre de quatre, (le nôtre n'en avoit que trois,) par le mouvement desquelles il attire les oiseaux, après s'être caché le reste du corps. Mais suivant ce que dit *Elien* (*Hist. Anim.* L. VIII. c. 13.) le nom d'*Acontias* sembleroit lui convenir mieux. On trouve dans mes Recueils de l'*Histoire Naturelle de la Suisse*, une histoire presque semblable à celle que nous venons de rapporter, écrite par *Conr. Gesner* (*Lib. de Tom. VI.*

*Aquatilib.* p. 528.) Mais la description du Serpent y manque.

Après cette digression, je reviens à mon sujet. J'ai dit qu'il étoit fort incertain qu'il y eût des Dragons avec des pieds & des crêtes; mais il l'est encore plus qu'il y en ait avec des ailes. Il est hors de toute croyance, qu'une machine si grande & si pesante puisse jamais s'élever en l'air par le secours des ailes. S'il m'étoit permis de m'écarter tant soit peu de mon sujet, il me seroit aisé de faire voir que l'on ne doit le préjugé des Dragons ailés, qu'aux Poètes & aux Mythologues, qui de tems immémorial, sont en possession de tout dire, & de feindre les choses les plus monstrueuses. On ne doit pas passer sous silence la force qu'on leur attribue, non-seulement d'attirer l'air, mais les oiseaux qui volent. *Pomponius Mela* (L. I. c. 19.) rapporte qu'aux environs de *Lupadie*, il nait des Serpens énormes, lesquels après s'être retirés quelque tems au fond de la rivière de *Lupadi*, pour y être à l'abri du Soleil & de la chaleur, reviennent sur l'eau, où en baillant ils tirent à eux les oiseaux qui passent, malgré la hauteur & la vitesse de leur vol. *Plin* (L. VIII. c. 14.) rapporte la même chose, sur le témoignage de *Metrodore*, ainsi qu'*Elien* (L. II. c. 21.) & *Phile* (c. 59.) Les anciens Juifs ont donné un sens mythique à cette fable: ils disent que ces Animaux en ouvrant ainsi leur gueule, gémissent de leur cruel sort, & déplorent par-là la misère d'une vie qu'ils passent dans la tristesse, la solitude, & la famine; & que peut-être est-ce par allusion à cela que *Job* dit qu'il est le frère des Dragons, & *Michée* I. 8. C'est pourquoi je me plaindrai, & je hurlerai: je m'en irai tout dépouillé & tout nud: je ferai une complainte comme celle des Dragons, & je mènerai un deuil semblable à celui des *Chat-huans*. Mais ce qu'on lit dans les Historiens, du sifflement pitoyable des Dragons, convient mieux à notre sujet, comme par exemple ce qu'*Elien* rapporte (L. XV. c. 21.) de ce Dragon des Indes qui effraya toute l'Armée d'*Alexandre*; & ce qu'il dit (L. XVI. c. 39.) d'un autre Dragon de l'île de *Chio*, qui étoit la terreur des habitans. Ajoutons à cela, que le mot Hébreu *Thannin* dérive de תנין, pleurer, gémir, qui se trouve *Jug.* XI. 40. On doit outre cela remarquer, que le même nom est encore en usage dans l'Orient. *Tinnin*, *Zenebi Tinnin*, signifie chez les Turcs un grand Serpent, (*Meninski Lex.* p. 1443.)

La Fig. C. représente en faveur du *Ceraste* de Suisse dont nous avons fait l'histoire, une Médaille fort rare, dont l'empreinte a été donnée par *Patin* au célèbre *Spanheim*, (*Dissert. de Præst. Numism.* p. 264.) On y voit un Dragon avec une crête, (semblable aux trois petites cornes du nôtre) accompagné d'un Caducée & d'un Epi. *Galien* (*Lib. de Ther. ad Pisonem* p. 460.) donne aussi au *Basilic*, trois tubercules sur la tête.

La Fig. D. représente un Dragon avec une crête qui n'est qu'une simple corne, ou exeroif-



fance de chair : il est dans une Médaille de la Ville de *Pautalia* en Thrace, qu'*Etienne* nomme mal à propos *Paitalia* & *Pantalia*. *Spanheim* (*Lib. cit.* p. 184.)

Je passe sous silence les Médailles d'Egypte, où l'on trouve des Dragons couronnés de Lotus; mais j'en donne une en récompense, Fig. E. qui est de la Famille *Procilia*, & dans laquelle on voit d'un côté la tête de Junon Liberatrice, couverte d'une peau de Chevre, avec l'inscription S. C.; & de l'autre, la même Déesse couverte de la même peau, étant sur un char, & tenant à la main droite un Javelot qu'elle paroît lancer, & à la gauche un Bouclier: on voit devant le char, pour la défense de la Déesse, un Serpent de Lanuvium lequel semble être un Ceraſte; & pour Legende: L. PROCILI. F. (*Vaillant Numism. Famil. P. II. p. 317.*)

Passons aux mots *Benoth jaanah*, (*filles de cris*) qui suivent dans notre Texte. On trouve souvent dans l'Écriture, & particulièrement dans les Prophètes, *Bath jaanah*, que les Versions de Zurich traduisent ordinairement par *Autruches*, & même par *jeunes Autruches*; comme Jer. L. 39. *Les bêtes sauvages des deserts, avec celles des Iles, y habiteront; & les jeunes Autruches y habiteront aussi.* Ou: *Les Dragons y viendront demeurer, avec les Faunes qui vivent de figues sauvages; elle servira de retraite aux Autruches.* Isaïe XIII. 21: *Les jeunes Autruches y habiteront.* Isaïe XXXIV. 13: *Elle fera la retraite des Dragons, & le parvis des Petits des Autruches.* Ou: *Elle deviendra la demeure des Dragons, & le pâturage des Autruches.* Isaïe XLIII. 20: *Les bêtes des champs, les Dragons, & les petits des Autruches me glorifieront.* Ou: *Les bêtes sauvages, les Dragons & les Autruches me glorifieront.* L'Oiseau dont il s'agit ici, quel qu'il soit, est funeste, plaintif & cruel. La dernière de ces qualités lui est attribuée, Lament. IV. 3. *Il y a même des Monstres marins qui tendent les mammelles, & qui allaitent leurs Petits; mais la Fille de mon Peuple a à faire à des gens cruels, comme les Autruches qui sont dans le Desert.* Ou: *Les bêtes farouches ont découvert les mammelles, & donné du lait à leurs Petits; mais la Fille de mon Peuple est cruelle comme une Autruche qui est dans le desert.* La première lui convient selon notre Texte, & mieux encore selon Mich. I. 8. *Je me plaindrai & je hurlerai, je m'en irai tout dépouillé & tout nud: je ferai une complainte comme celle des Dragons, & je mènerai un deuil semblable à celui des Autruches.* Les Septante, dans Michée, Jérémie, & Isaïe XIII. 21. traduisent *Sirenes*, sorte d'Oiseau qui fait son nid près de la Mer, & qui se plaint d'un ton fort lugubre, lorsque les flots lui emportent son nid & ses Petits. La plupart des Rabbins sont pour le Hibou ou le Chat-buant. S. Cyrille (sur Mich. I. 8.) est pour le *'Andav*, le Rossignol, & S. Chrysostome (sur ce Passage de Job) pour le *'Alcyon*. Surquoï il faut remarquer, que les

mots *'Alcyon* & *'Andav* peuvent fort aisément avoir mis l'un pour l'autre; ce qui est d'autant plus vraisemblable que le Rossignol ne convient point du tout au sujet en question, mais bien l'*Alcyon*, dont le chant est fort doux mais triste. C'est pourquoi Chæremone dans l'*Alcyon* de Lucien, s'écrie: *Que ton chant est doux à l'oreille!* Et Oppien dit que cet oiseau surpasse tous les autres par la douceur de son chant, comparant à l'*Alcyon* ceux qui chantent le mieux & le plus agréablement. On fait ce que les Mythologues racontent de cet Oiseau, & que nous ne croyons pas devoir rapporter ici. *Valerius Flaccus* (L. IV. *Argonauticæ*), nous apprend quel est le sujet des tristes plaintes de cet Oiseau:

*Fluctus ab undisoni cœu fortè crepidine saxi  
Cum rapit Alcyonis misera fœtumque, la-  
remque,*

*It super ægra parens, queriturque tumentibus undis.*

„ Semblable au triste Alcyon qui va gémissant  
„ sur les ondes, de ce qu'elles lui ont enlevé  
„ ses œufs & son nid, qu'il avoit bâti sur le bord  
„ de quelque rocher”. On trouve des Passages semblables dans les anciens Scholiastes sur l'*Iliade*, dans *Aristophane* (*in Avibus*) dans *Theocrite* (Id. 7.) dans l'*Etymologicon* (*in 'Alcyon*) dans *Phævorin* (*in euryphani*) & dans plusieurs autres Auteurs, tant Grecs que Latins. Il suffira de rapporter ce que dit Lucien (dans son *Alcyon*) du chant triste de cet oiseau. L'*Alcyon*, dit-il, est un certain Oiseau de mer, qui se plaint & gémit sans cesse. Son chant est tout à fait lugubre. O Oiseau, s'écrie-t-il ensuite, qui chantes avec tant d'art tes plaintes! Ce sont ces fictions poétiques, qui ont fait croire à plusieurs anciens Interprètes que les mots *Bath jaanah* signifioient l'*Alcyon*, quoique cet oiseau ne puisse pas s'accommoder à notre Texte, *Bath jaanah* n'étant pas un oiseau de Mer, mais un oiseau qui vit dans les Deserts fort éloignés de la Mer, & aux environs de Babylone & de Bozra dans l'Idumée, comme il paroît par Jer. L. 39. Isaïe XIII. 21. XXXIV. 13. D'ailleurs, le *Bath jaanah* est un oiseau fameux par la cruauté qu'il a pour ses Petits, Lament. IV. 3. au lieu que l'*Alcyon*, selon le témoignage de *Plutarque*, surpasse les Hirondelles & les Colombes mêmes, en amour pour ses Petits: τῷ φιλοτάτῳ χαλιδίῳ, & τῷ φιλαίῳ πελιδνίδας. Les anciens Juifs, comme je l'ai déjà dit, & comme il paroît par S. Chrysostome & S. Cyrille, ont entendu par *Bath jaanah* le Hibou. C'est aussi la pensée de quelques-uns des Modernes, comme *Pagninus*, *Arias*, *Junius* & *Tremellius*, *Schindler*, *Buxtorff*, & sur-tout de *Fuller* (*Miscell. L. VI. c. 7.*) Je trouve, dit ce dernier, que *Tremellius* a pensé juste en traduisant ici le Hibou, parce qu'il est lugubre, & solitaire; & c'est à cause de ses cris, que les Grecs (& les Latins) l'ont appelé *Oololugon*.  
Par



Par la même raison, il est nommé en Hébreu *קַיָּא*, de *קָאָא*, qui signifie crier, ou retentir, car il a en effet une voix retentissante, sur-tout dans le silence de la nuit, où il crie le plus souvent. Je dis donc que Tremellius a fort bien traduit, à moins que l'on n'aime mieux entendre cette espèce particulière de Hibou que l'on appelle Strix, nom que l'on trouve rendu dans un ancien Glossaire Grec par celui d'*Ololugôn*. Il me semble même que celui-ci conviendrait encore mieux à notre sujet, parce qu'*Aratus* le nomme Amateur de la Solitude; & qu'il est certain que son cri a toujours été réputé lugubre & funeste. Ajoutez à cela, que le Hibou s'appelle *Eule* chez les Allemands, & *Heüel* chez les Suisses, mots qui dérivent de *heülen*, (pleurer, hurler.) Mais tous les arguments qu'on tire de l'étymologie des mots, ne sont pas d'un grand poids. Enfin les plus anciens Interpretes, & entre autres les Septante, donnent leur suffrage à l'*Autruche*. Il est vrai que le mot de *Στρεβός*, *Στρεβλος*, dont ils se servent, signifie aussi le *Passereau*, mais ici il doit être pris pour le *Στρεβοκάμηλος*, l'*Autruche*, le plus grand des Oiseaux. C'est ainsi que l'ont entendu *S. Chrysostome* (sur *Job*) *Eusebe*, *S. Basile*, *S. Jérôme*, *Theodore*, *Procope* (sur *Isaïe*) *Olympiodore* (sur *Jeremie*) *Suidas* (in *Συμμάχως*) *Aquila*, *Symmaque*, *Theodotion*, la *Vulgate*, & la Version Latine de *Zurich*. Il n'y a parmi les Anciens que *Novatien* (*Lib. de Cibis Judaicis* c. 3.) & parmi les Modernes que

*Fuller*, qui se soient déclarés pour le *Passereau*. Les Chaldeens, les Syriens, & les Arabes, & parmi les Juifs *Maimonides* (*Tr. de Cibis vetitis* c. 3.) les Glossateurs du Talmud, *Abr. Peritsol*, *Chazkuni* (in *Leviticum*) & *David de Pomis* (in *Lexico*) sont aussi pour l'*Autruche*. Il seroit trop long de rapporter toutes les raisons qui donnent lieu de pencher pour cet oiseau. Je me borne au Texte, qui parle de cris plaintifs. Les Ecrivains Grecs ne disent rien du cri de l'*Autruche*; mais les Arabes, auxquels il pouvoit être plus connu, en font mention. Voici là-dessus un témoignage de *Jean de Laet*, Auteur moderne, dans sa *Descript. de l'Ameriq.* L. XV. c. 7. On trouve, dit-il, dans le cœur du *Brezil*, un grand nombre d'*Autruches* que les Barbares nomment en leur Langue *Janducocu* &c. Ces animaux sont fort grands, & crient d'une telle force, qu'on peut les entendre à une demi-lieue de distance. Pour conclure cette matière, je rapporterai seulement parmi une quantité de noms synonymes que les Orientaux donnent à l'*Autruche*, celui de *Ne-am*, *Ne-amet*, qui est en usage chez les Arabes, selon *Meninzki* (*Lex.* 5207. 5512.) & qui a quelque rapport avec notre *Jaanak*; de même que l'*Ammi* des Hottentots, selon *Kolbe* (*Cap. Bonæ Spei* 362.) dénomination qui prouveroit davantage, si, comme le conjecture ce savant Auteur, cette Nation descendoit des Juifs. Voy. *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 14. p. 217. &c. L. III. c. 14. p. 428.)

## JOB, Chap. XXXI. vers. 26.

*Si j'ai regardé le Soleil lorsqu'il brilloit le plus, & la Lune lorsqu'elle étoit claire.*

*Si j'ai regardé le Soleil dans son grand éclat, & la Lune lorsqu'elle étoit la plus claire.*

LE Soleil, la Lune, & les Etoiles, leur lumière éclatante, leur mouvement réglé, leur prodigieuse grandeur, & leurs grandes & différentes utilités, sont autant de preuves évidentes de l'existence d'un DIEU. Les Payens ont de tout tems reconnu cette vérité, ils la reconnoissent même encore; & leur erreur ne consiste qu'en ce que leur entendement dépravé cherche cette Divinité, non dans un Etre spirituel infiniment sage & puissant, mais dans un Etre matériel, dans la Lune même ou le Soleil. C'est pourquoi DIEU défend si expressément à son Peuple le Culte du Soleil, de la Lune & des Astres, pour lequel les Israélites avoient toujours eu du penchant. De peur aussi qu'élevant tes yeux vers les Cieux, & qu'ayant vu le Soleil, la Lune, & les Etoiles, qui est toute l'Armée des Cieux, tu ne sois poussé à te prosterner devant eux, & tu ne les serves; puisque L'ETERNEL ton DIEU les a données en partage à tous les Peuples qui sont sous tous les Cieux. Ou: Ou qu'élevant les yeux

au Ciel, & y voyant le Soleil, la Lune, & tous les Astres, vous ne tombiez dans l'illusion & dans l'erreur, & que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures, que le SEIGNEUR votre DIEU a faites pour le service de toutes les Nations qui sont sous le Ciel. Deut. IV. 19. En effet, qu'est-ce autre chose, sinon transférer à des Créatures corruptibles, l'honneur qui n'est dû qu'au DIEU incorruptible? Rom. I. 23. Ce que l'Auteur du Livre de la Sagesse dit sur ce sujet, Chap. XIII. 1-5. est très digne d'être lu & médité avec attention. Tous les hommes, dit-il, qui n'ont point la connoissance de DIEU, ne sont que vanité; ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le souverain Etre, & ils n'ont point reconnu le Créateur par la considération de ses ouvrages. Mais ils se sont imaginé que le Feu, ou le Vent, ou l'Air le plus subtil, ou la multitude des Etoiles, ou l'abîme des Eaux, ou le Soleil & la Lune, étoient les Dieux qui gouvernoient tout le Monde. Que s'ils les ont



cru des Dieux, parce qu'ils ont pris plaisir à en voir la beauté; qu'ils conçoivent de-là combien celui qui en est le Dominateur doit être encore plus beau: car c'est l'Auteur de toute Beauté qui a donné l'être à toutes ces choses. Que s'ils ont admiré le pouvoir & les effets de ces créatures, qu'ils comprennent de-là combien est encore plus puissant celui qui les a créées. Car la grandeur & la beauté de la créature peut faire connoître & rendre en quelque sorte visible le Créateur. Je ne remonterai point jusqu'aux premières sources de l'Idolatrie: Vossius & plusieurs autres en ont écrit des Volumes entiers. Je me bornerai seulement à faire voir, que le Culte du Soleil & celui de la Lune est des plus anciens, & que c'est de ces deux Cultes Idolâtres que Job veut ici se disculper. Il ne reste encore aujourd'hui que trop d'Idolâtres parmi nous: mais de même que, dans le siècle où nous vivons, les Sciences ont été portées au plus haut degré de perfection; de même aussi l'Idolatrie est devenue plus subtile & plus raffinée. Le Culte Idolâtre, jadis extérieur, est maintenant passé au dedans de nous. Avec quelle idolatrie n'adorons-nous pas tous les jours nos Passions déréglées, qui, malgré le soin que nous prenons de les cacher, ne laissent pas de se manifester au dehors par nos paroles & nos actions? Cette corruption est si générale, qu'elle s'étend même sur ceux qui sont établis pour diriger les autres dans la voye du salut. Lactance nous en donne un témoignage, L. II. de Orig. Erroris, Chap. 3. qui a pour titre: *De Litteratorum errore*. A quoi sort, dit-il, de prêcher ainsi au peuple & aux ignorans, si l'on voit que les savans mêmes & ceux qui sont le mieux instruits de la vanité des superstitions, persistent néanmoins, par je ne sais quel dérèglement, à adhérer à un Culte qu'ils condamnent? Pour peu que l'on soit versé dans l'Histoire, on ne peut ignorer que le Culte du Soleil & de la Lune est un des plus anciens, & presque commun à toutes les Nations, qui ont donné à ces deux Astres des noms différens. S. Augustin (de Civit. Dei. L. VII. c. 16.) dit que les Idolâtres ont donné au Soleil le nom d'Apollon, & à la Lune celui de Diane sa sœur, qu'ils font présider sur les chemins, d'où ils concluent qu'elle est vierge, parce que le chemin n'enfante rien, & à cause que ces deux Astres dardent du haut du Ciel leurs rayons sur la Terre, ils ont donné à chacun d'eux des fleches. Les Assyriens sur-tout & les Phéniciens ont adoré le Soleil sous le nom d'Adonis; les Phrygiens sous celui d'Altin, auquel ils donnoient un chalumeau & un bâton; & les Egyptiens sous la forme d'Osiris, avec un Sceptre au haut duquel étoit un œil, de quoi Macrobe parle fort au long dans ses Saturnales. On lit dans Diodore (L. I. c. 2.) que les premiers habitans de l'Egypte considérant avec attention la beauté du Monde, crurent qu'il y avoit dans la Nature deux Divinités, toutes deux éternelles, savoir, le Soleil & la Lune, qu'ils nommèrent l'un Osiris, & l'autre Isis. On

peut lire ce que Strabon (L. XI.) dit des Mages; Hésiode (L. I. IV.) & Cicéron (L. II. de Nat. Deor.) des Carthaginois, des Perses & des Grecs; Maxime de Tyr (Serm. 38.) des Péoniens; & ce que Garcillasso della Vega, né de la Famille Royale des Incas, rapporte des habitans du Pérou. Le principal but de Macrobe a été sur-tout de démontrer par les Ecrits des anciens Théologiens du Paganisme, tels qu'Orphée, Homère, Hésiode & Platon, que presque tous les Dieux des Payens, comme Jupiter, Nemesis, Pan, Janus, Saturne, &c. n'étoient autres que le Soleil. L'Ecriture Sainte parle aussi en plusieurs endroits, du Culte qu'on rendoit à cet Astre. Cette Ville d'Egypte dont il est fait mention Isaïe XIX. 18. sous le nom de la Ville de destruction, ou la Ville du Soleil, est appelée aussi par les Grecs Héliopolis, (la Ville du Soleil), à cause d'un magnifique Temple qui y étoit consacré à cet Astre, selon Strabon (L. XVII.) Macrobe (c. 23.) Plin (L. XXXVI. c. 8.) & Diodore (L. II. c. 1.) Quelques-uns ont même prétendu que le fameux Baal n'étoit autre chose que le Soleil; Lilio Giraldi (Syntag. 2.) est de cette opinion; & Servius (in Aeneid. I.) veut que le nom de Bel signifie la même chose que le Grec Helios, c'est à dire le Soleil, que les Assyriens nomment Hel, qui veut dire Dieu. Ainsi Job connoissant son innocence, pouvoit protester avec justice qu'il ne s'étoit jamais souillé du Culte hon-teux que les Peuples voisins rendoient au Soleil & à la Lune, & qui même étoit commun chez les Arabes, d'où il passa tant par eux que par les Assyriens chez les Perses, comme on peut le voir dans Herodote L. I. Ils ont coutume, dit-il en parlant des Perses, de sacrifier à Jupiter sur les plus hautes montagnes, donnant le nom de Jupiter à tout le tour des Cieux: ils sacrifient aussi au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau & aux Vents. Ce sont les seules Divinités auxquelles ils offrirent d'abord des sacrifices, mais les Assyriens & les Arabes leur ont encore appris à sacrifier à Uranie.

Une remarque qu'on ne doit pas oublier de faire, c'est que le mot נֹר, qui est employé dans notre Texte, signifie en général lumière; mais les Septante & presque tous les autres Interpretes le traduisent par Soleil: au-lieu que la Lune est nommée ici de son nom-propre לֵיל. Ce qui insinue la grande différence que notre Philosophe met entre le Soleil & la Lune; car il appelle celui-là Or, (Lumière) parce qu'il est la source de la lumière; & ne donne pas la même épithète à celle-ci, parce qu'elle n'a de lumière que ce que l'autre lui en communique. Soit qu'on regarde le Soleil comme un grand Corps ignée & flamboyant, comme un feu fluide, comme un corps solide, ou enfin comme un mélange de l'un & de l'autre, il est toujours certain que c'est une source inépuisable de lumière; & que c'est de lui que la Terre & les autres Planètes reçoivent la lumière & la chaleur, chacune dans un degré différent; car Mer-



cure & Vénus en reçoivent davantage que la Terre; & Mars, Jupiter, & Saturne beaucoup moins. On peut admettre aussi l'opinion de quelques Interprètes, qui par le mot *Or* ont entendu le *Soleil levant*, auquel les Anciens sacrifioient particulièrement, sur-tout les *Mages* & les *Perfes*, selon *Herodote* (L. I.) & les *Pythagoriciens* selon *Cælius* (XII. 9.) de qui les Juifs apprirent le Culte du *Soleil*. *Ezech. VIII. 16. vit à l'entrée du Temple de L'ÉTERNEL*

*entre le porche & l'autel, environ vingt-cinq hommes, qui avoient le dos tourné contre le Temple de L'ÉTERNEL, & leurs faces vers l'Orient, qui se prosternoient vers l'Orient devant le Soleil.* Cette coutume semble même avoir passé dans les Temples des Chrétiens, où les Chœurs regardent toujours l'Orient. Le Pape *Leon* (*Serm. 7. de Nativit.*) & *Bellarmin* (L. III. de *Cultu Sanctor. c. 3.*) tâchent d'établir par plusieurs raisons cette façon de bâtir.

## JOB, Chap. XXXII. vers. 19.

*Voici mon ventre est comme un vaisseau de vin qui n'a point d'air, & il se creveroit comme des vaisseaux neufs.*

*Mon estomac est comme un vin nouveau qui n'a point d'air, qui rompt les vaisseaux neufs où on le renferme.*

**E**Lihu le plus jeune des amis de Job, ayant jusqu'ici gardé patiemment le silence, non par manque de sagesse, mais par une modestie louable, qui veut que les jeunes-gens écoutent & laissent parler les plus vieux, Elihu, dis-je, paroît maintenant sur la scène, pour dire ce qu'il pense sur toutes les choses qu'il a entendues. Après avoir dit vl. 18. *qu'il est gras de parler, & que l'esprit de son ventre le presse*, il exprime ici & son silence, & l'extrême envie qu'il a de parler, par une très belle métaphore, prise du Vin nouveau, qui fermente d'une telle force, qu'il rompt & creve les vaisseaux où on le renferme. Ceci nous donne lieu de dire quelque chose de la fermentation du Vin, & de la force avec laquelle il se dilate. Plusieurs expériences prouvent que les fucs qu'on exprime des végétaux, & sur-tout le Vin, sont pleins d'un air comprimé, qui délivré de ses liens & mis en liberté, exerce avec tant de violence sa vertu élastique, qu'on est obligé de lui laisser un passage libre, ou de fortifier le vaisseau qui le renferme, de façon qu'il puisse résister à la dilation de l'air. C'est à cette même cause qu'on doit attribuer la force étonnante de la Poudre à canon, les effets du Fusil à vent, & les expériences de la Machine Pneumatique. Cette espèce de Pythonisme d'Elihu marque, dans le sens moral, une érudition purement imaginaire, & une expérience superficielle des choses. On peut rapporter ici ce Passage de *Perse*, Sat. I.

*Quid didicisse, nisi hoc fermentum, & quæ semel intus*

*Innata est, rupto jecore exierit caprificus?*

„ A quoi bon avoir étudié, si ce levain & ce „ germe qui sont au dedans de nous, ne paroissent au dehors, comme un figuier sauvage qui se fait jour à travers les pierres? „ Plusieurs se repaissent de ce Pythonisme qui les enfle, mais c'est cela même qui les rend méprisables. Si je me sers du terme de Pythonisme, c'est que le mot même de *Ob*, traduit ici par *Vaisseau*, signifie ailleurs *Python*, ou cet Esprit dont les *Engastrimythes* ou *Ventriloques* étoient agités lorsqu'ils rendoient leurs Oracles. C'est d'eux qu'il est parlé dans ces Passages: *Les Esprits de Python, & les Diseurs de bonne aventure qui gazouillent & grommellent.* Ou: *Consultez les Magiciens, & les Devins qui parlent tout bas dans leurs enchantemens*, *Isaïe VIII. 19. Et tu seras abaissée, & tu parleras comme de dedans la terre, & ta parole sera basse comme si elle sortoit de la poussière; & ta voix sortant de la terre s'entendra comme celle d'un Esprit de Python, & tu marmoteras comme si ta parole sortoit de la poussière.* Ou: *Vous serez humiliée, vous parlerez comme de dessous la terre, & vos paroles en sortiront à peine pour se faire entendre; votre voix sortant de la terre sera semblable à celle d'une Pythonisse, & vous ne pousserez qu'un son foible & obscur, comme s'il étoit sorti de la terre*, *Isaïe XXIX. 4.* On trouvera, si je ne me trompe, l'article des Ventriloques traité avec plus d'étendue, dans l'Histoire de la Pythonisse d'Endor. *Voy. De Mey Phys. Sacr. p. 347.*



## JOB, Chap. XXXIII. vers. 15.

*En songe, par des visions de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes, & lorsqu'ils dorment dans le lit.*

*Pendant les songes, dans les visions de la nuit, lorsque les hommes sont accablés de sommeil, & qu'ils dorment dans leur lit.*

**D**Épuis tant de siècles, nous dormons encore ; & si nous voulons parler franchement, les Philosophes mêmes les plus habiles, ou dorment profondément, ou ne font que rêver, lorsqu'il s'agit de pénétrer la cause des Phénomènes de la Nature. Mais combien plus ne sommes-nous pas obligés de faire le même aveu à l'égard de cette Divine Théologie, & de cette Philosophie sublime, par laquelle DIEU déclare immédiatement, & sans le secours d'aucune Cause seconde, sa volonté aux Mortels ? On peut bien concevoir la chose en général, & dire que DIEU opère dans l'esprit des Hommes, sans aucun changement dans les objets extérieurs, ou qu'il change l'air même, & les autres corps qui sont hors de nous, de manière qu'ils puissent faire dans nos sens telle ou telle impression. Mais si l'on demande ensuite comment cela se fait, alors personne ne fait que répondre.

Elihu nous représente ici trois genres de Révélations divines.

**בְּחִלּוֹם.** *En songe* : dans le tems que nos sens externes sont comme liés, & que les esprits animaux retournant au cerveau, y exercent leur action ; c'est à dire, quand on rêve.

**חֲזוֹן לַלַּיְלָה.** *Par des visions nocturnes* : lorsqu'il arrive qu'étant éveillé dans la nuit, l'on voit ou l'on entend quelque chose.

**כְּנֹפֶל תְּרִדְמָה עַל אָנָשִׁים.** *Quand un profond sommeil tombe sur les hommes* : c'est à dire, lorsque les paupières commencent insensiblement à se fermer, & que n'étant ni bien éveillé ni bien endormi, l'on ne fait encore que sommeiller. Voici comment les Septante traduisent tout ce verset : ἐνδύπνιον, ἢ ἐν μεσότητι νυκτός, ἐς ὅταν ἐπιπλήσῃ δυνὸς ὄψις ἐν ἀνδράσι, ἐν νυκταγυῳάτοι, ἐν χόρῳ : *Dans le sommeil, ou dans les méditations nocturnes, lorsqu'une frayeur extrême saisit les hommes en sommeillant sur leur lit.*

Ces deux ou trois espèces de Révélations étoient familières aux Prophètes, & sont distinguées les unes des autres en différens endroits. On lit Dan. I. 17. que DIEU communiqua à ce Prophète l'intelligence de toutes les visions & de tous les songes. Joël II. 28. *Vos Anciens songeront des songes, & vos jeunes-gens auront des visions.* Nomb. XII. 6. *S'il y a quelques Prophètes entre vous, moi qui suis l'ÉTERNEL je me ferai connoître à lui en vision, & je lui parlerai en songe.* La troisième

espèce semble parfaitement convenir à ce qui arriva à Eliphaz, Job IV. 12. 13. *Pour moi une parole m'a été adressée en secret, & mon oreille en a emporté quelque peu. Pendant les pensées diverses des visions de la nuit, quand un profond sommeil assoupit les hommes. Ou : Cependant une parole m'a été dite en secret, & à peine en ai-je entendu les faibles sons qui se déroboient à mon oreille. Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil assoupit davantage tous les sens des hommes.*

Il faut sur-tout faire attention aux deux façons de dormir, qui sont exprimées dans le Texte.

1. *Quand un profond sommeil tombe*, c'est à dire, quand on se sent accablé par une pressante envie de dormir, qui souvent est accompagnée d'images effrayantes, comme Abram, qui étant surpris d'un sommeil profond, fut saisi d'une frayeur causée par une grande obscurité qui tomba sur lui, Gen. XV. 12. Sur quoi il faut aussi remarquer, que même dans le sommeil ordinaire, les objets nous sont communément représentés plus grands & plus effrayans, que lorsque nous veillons : ils nous paroissent alors comme s'ils nous étoient représentés par une Lanterne magique. Et cela non-seulement par la raison que nous en avons déjà donnée ailleurs, qui est, que tout est tranquille & que les sens externes ne sont frappés d'aucun autre objet sensible ; mais aussi, parce que la situation d'un homme couché étant presque tout à fait horizontale, le sang circule avec plus de liberté dans les parties supérieures, & presse davantage le cerveau par son impétuosité & sa trop grande abondance.

2. *Lorsqu'ils dorment ou qu'ils sommeillent dans le lit.* Ce sommeil est le plus léger & le plus naturel de tous ; c'est celui qu'on éprouve après avoir déjà dormi, & dont il est facile de s'éveiller. Il est dit Ps. CXXI. 4. *Voilà, celui qui garde Israël ne sommeillera point, & ne s'endormira point.* C'est à dire, que veillant toujours, il ne dormira pas même de ce sommeil léger.

Lorsque nous veillons, la multitude des objets qui se présentent à nos yeux, nous détourne, nous distrait & nous rend incapables de vaquer aux choses les plus importantes, je veux dire à notre salut, à l'état intérieur de notre âme, & aux pieux entretiens que nous devons avoir avec DIEU. Mais ce qui est si difficile alors, devient plus facile, lors que la porte des sens



sens extérieurs est fermée. C'est par cette raison peut-être, que DIEU l'Auteur de la Nature, voulant révéler quelque chose à ses Prophetes, l'a fait le plus souvent par des Songes & des Visions nocturnes. Ajoutons, qu'il n'y a

point de personnes à qui il ne soit arrivé d'avoir en dormant des pensées merveilleuses, & pleines d'esprit, qui ne leur venoient point en veillant.

### JOB, Chap. XXXIII. vers. 19. 20. 21.

*L'homme est aussi châtié par les douleurs qu'il souffre sur son lit, & autant qu'il a d'os forts sont frappés.*

*Alors sa vie lui fait avoir en horreur le pain, & son ame a en aversion la viande qu'elle desiroit.*

*Sa chair est tellement consumée, qu'on ne la voit plus; & ses os sont tellement brisés, qu'on n'y connoit plus rien.*

*Il le châtie encore par la douleur qu'il souffre dans son lit, & il fait secher tous ses os.*

*Dans l'état où il est, il a le pain en horreur; & la nourriture qu'il trouvoit auparavant délicieuse, devient l'aversion de son ame.*

*Toute sa chair se consume, & ses os qui étoient couverts paroissent à nud.*

**L**A structure de l'Homme est si délicate, que sa vie ne tient qu'à un fil très mince; cette foible machine se consumeroit & tomberoit bien-tôt, si elle ne réparoit sans cesse par la nourriture, les dépérissemens qui se font en elle. C'est pourquoi le Créateur toujours infiniment bon a donné à l'Homme, pour faciliter cette réparation, le desir ou l'appétit de tout ce qui est le plus propre à la conservation de sa vie & de sa santé. Tant que l'Estomac fait bien ses fonctions, & que par sa chaleur, & sur-tout par la trituration, il réduit les alimens en bon chyle; tant que ces alimens sont ainsi préparés & mis en état, par plusieurs circulations & sécrétions, de s'unir dans une juste proportion à tous les endroits qui demandent d'être réparés; tant, dis-je, que cela dure, l'on est en santé, & l'on vit. Mais si une fois le corps manque d'être nourri, alors la vie s'affoiblit, la machine se consume, de sorte que la peau reste à peine sur les os: *La chair, comme dit Elihu, se consume tellement, qu'on ne la voit plus; & les os sont tellement brisés, qu'on ne les connoit plus.* Mais ce nouvel Ami de Job n'attribue pas la santé ni la maladie à je ne sais quelle Nature insensée, ni à un Archée imaginaire, ou à quelque autre Fantôme; mais à DIEU seul, Créateur souverain & sage Dispensateur de toutes choses. C'est lui qui châtie Job, & tout Homme, par la douleur qu'il souffre sur son lit, & qui permet qu'autant qu'il a d'os forts soient frappés. C'est lui-même qui attaque de douleurs le Corps & l'Ame, qui consume le Corps en son entier, & qui afflige l'Esprit par une foule d'idées tristes. L'Estomac, où se fait la première digestion, souffre le premier: alors l'appétit se change en dégoût; la vie fait avoir le

pain en horreur, & l'ame a en aversion la viande qu'elle desiroit. Ce fondement venant une fois à manquer, tout l'édifice tombe bientôt en ruine, on est obligé de s'aliter, & la mort s'avance: *L'ame a en horreur toute viande, & ils touchent aux portes de la mort.* Ou: *Leur ame avoit en horreur toute sorte de nourriture, & ils étoient proches des portes de la mort,* Pl. CVII. 18. Ce que nous appelons ordinairement le *Ventricule* ou l'*Estomac* & l'*Appétit*, Elihu le nomme *chajah*, (*vie*) & le Psalmiste *nephesh*, (*ame*); ce qui est très bien, car toute sensation est de l'Ame, & non du corps. Comme je m'étudie sur-tout à être court, j'éviterai de rapporter comment l'appétit se perd par une pituite visqueuse ramassée dans l'Estomac, comment l'acide de ce viscere se corrompt, & comment le ton de ses fibres s'affoiblit. Elihu, au-lieu de dire, toute sorte de nourriture, se sert seulement du mot *lechem*, qui signifie du *pain*; aliment très commun, mais le meilleur qu'il y ait, & le plus propre à la réparation du Corps de l'Homme. C'est pourquoi aussi notre divin Sauveur en a voulu faire mention dans l'Oraison Dominicale. Aussi-tôt que l'appétit cesse, le corps devient un moulin sans eau, la chair se consume, toutes les parties solides & fluides se dissipent, & les os paroissent à nud, au-lieu qu'auparavant les muscles & la graisse les couvroient. Notre Version Allemande porte, *Die Gebeine, welche man zuvor nicht sah, werden entblößet*: la Latine est moins équivoque, car l'Allemand *entblößen* semble signifier des os nus qui paroissent dans les playes, dans les fractures, & sur-tout dans les ulcères accompagnés de carie. Voy. *De Mey, Phys. Sacr.* p. 349.



## JOB, Chap. XXXIV. vers. 3.

*Car l'oreille juge des discours, comme le palais savoure ce qu'on doit manger.*

*Car l'oreille juge des discours par l'ouïe, comme le palais juge des viandes par le goût.*

**L**Es Sens externes sont à notre Corps, ce que sont dans une Forteresse bien gardée, les Sentinelles qu'on place dans les postes avancés. Ce sont, pour ainsi dire, les Messagers de l'Ame, qui l'informent de tout ce qui se passe au dehors, & qui lui font un fidele rapport de ce qui peut être bon ou mauvais, agréable ou désagréable, soit au Corps, ou à elle-même. Quatre de ces Sens ont leur siège dans la Tête, savoir, la *Vue*, l'*Ouïe*, le *Goût* & l'*Odorat*; & par-là ils se trouvent placés près du Cerveau, qui est la source des Esprits animaux, & le lieu où réside l'Ame elle-même. Mais cette Directrice devoit aussi être informée de tout ce qui s'opere dans le reste du corps; c'est pourquoi il y a un cinquieme Sens qui est le *Toucher*, lequel s'étend par toute la peau qui sert à couvrir le Corps. Les organes de tous les Sens consistent en des nerfs extrêmement déliés, qui sortent çà & là par faisceaux de la moelle du Cerveau, & qui se divisent en une quantité innombrable de petites fibres infiniment délicates. Ce sont ces nerfs qui reçoivent les impressions extérieures, & qui les portent sur le champ à l'Ame, où ils excitent des idées précisément conformes à ces mêmes impressions. Mais la maniere dont tout cela se fait, est autant au dessus de la portée de tout Philosophie, que l'union même de l'Ame avec le Corps. Elihu nomme ici deux de ces Sens externes, savoir, *Cheq le Palais*, & *Ozen l'Oreille*. Par le pré-

mier, il entend sans doute ce qui contient, pour ce qui est contenu; c'est à dire, toutes les parties renfermées dans la Bouche & le Palais, & sur-tout la Langue, puisque c'est elle qui distingue à l'extrémité de ses petits nerfs, le goût des viandes dissoutes par la salive, & qui transmet d'abord au Cerveau & à l'Ame les impressions qu'elle reçoit. Par le mot d'*Oreille*, notre Philosophe entend non-seulement le dehors, mais le dedans, tout l'organe de l'Ouïe, qui comprend le Conduit de l'oreille, la membrane du Tympan, les Osselets de l'ouïe, les cavités pratiquées avec un art infini dans l'Os pierreux, le Labyrinthe, & la Coquille, avec le Nerf de l'ouïe qui y est étendu. Il y auroit bien des choses à dire sur cette admirable structure, mais le tems ni le lieu ne nous le permettent pas. *Val-salva*, de Bologne, en a fait une très exacte description, après *Du Verney*, *Schelhammer*, & d'autres. Mais ce qu'on ne doit pas passer sous silence, c'est qu'*Elihu* attribue, avec le Vulgaire, la sensation même au Palais & à l'Oreille, quoique néanmoins ils n'en soient que les organes, & qu'à proprement parler, ce soit l'Ame qui distingue le goût & les sons. Les Animaux ont aussi la faculté de goûter & d'entendre; ils l'ont même à un degré plus parfait que les Hommes; chez eux c'est pur mécanisme, & un mécanisme très subtil: mais ils sont destitués de ce qui perfectionne les Sens, je veux dire la Connoissance & l'Intellect.

## JOB, Chap. XXXV. vers. 10. 11.

*Mais personne ne dit; Où est DIEU qui m'a fait? qui donne aux siens de quoi chanter la nuit?*

*Et nul d'eux ne dit; Où est le DIEU qui m'a créé? qui fait que les siens chantent pendant la nuit des cantiques d'actions de grâces?*

*Qui nous enseigne par dessus les bêtes de la Terre, & qui nous rend plus intelligens que les oiseaux des Cieux?*

*Qui nous rend plus éclairés que les animaux de la Terre, & plus instruits que les oiseaux du Ciel?*

**C**E qu'Elihu dit ici des Tyrans & des Impies, qu'aucun d'eux ne dit; *Où est le DIEU qui m'a fait? qui donne aux siens de quoi chanter la nuit?* est confirmé par le Psalmiste Royal, Ps. LIII. 3. *DIEU a regardé sur les fils des hommes, pour voir s'il y en avoit quelqu'un qui soit intelligent, & qui cherche*

**DIEU.** On pourroit bien dire la même chose de la plupart des Hommes, & même des Chrétiens, qui presque tous, sans en excepter ceux qui sont éclairés, se laissent entraîner par cette multiplicité d'objets, qui les distrait jour & nuit; & se ferment à eux-mêmes la porte qui mène à la connoissance du vrai DIEU. L'on doit met-



tre entre autres sources de cette erreur, le défaut de ne point assez examiner la Nature, pour y apprendre à connoître DIEU, ce qui, bien loin d'être défendu, nous est par-tout recommandé dans l'Ecriture. Elihu même nous amène ici les bêtes de la Terre, & les Oiseaux du Ciel, dont le chant nocturne ne doit pas s'attribuer au vain fantôme de la Nature, mais au DIEU Créateur. C'est lui qui donne de quoi chanter la nuit; selon les Septante, ὁ κατατάσσων φυλάκας νυκτερινὰς, qui distribue les Gardes de la nuit. Cette expression, & la Version des Septante, ainsi que plusieurs autres, admettent différens sens. Coccejus, sur cet endroit, dit que ce n'est que plénitude & abondance de sens, qui se trouve dans l'Ecriture. Que c'est ni plus ni moins que si dans une même veine l'on trouvoit diverses sortes de métaux & de pierres précieuses, à laquelle si on donnoit le nom de veine de tel métal, ou de telle pierre précieuse, on lui ôteroit de sa richesse. Ce que le Texte dit: Il donne de quoi chanter la nuit, peut s'expliquer ainsi: 1°. Toutes les fois qu'il arrive que par la contemplation des Astres, nous chantons les louanges de DIEU, comme faisoit David avant nous, Ps. VIII. 4. *Quand je regarde tes Cieux, l'ouvrage de tes doigts, la Lune & les Etoiles que tu as agencées.* 2°. Toutes les fois que durant la nuit nous méditons sur les gratuités de DIEU, & que nous nous écrivons encore avec le Psalmiste, Ps. XLII. 9. *L'ETERNEL mandera de jour sa gratuité, & son cantique sera de nuit avec moi, & je serai requête au DIEU fort de ma vie.* Ou: *Le SEIGNEUR a envoyé sa miséricorde durant le jour: je lui chanterai la nuit un cantique d'actions de grâces.* 3°. Que DIEU par sa bonté nous donne le repos durant la nuit, pour nous délasser des fatigues du jour. 4°. Qu'il nous garde, qu'il nous préserve de mal & de terreurs, & qu'il nous délivre de dangers. 5°. Qu'il nous élève par-là à l'espérance d'une résurrection bien-heureuse, qui nous arrachera au sommeil de la mort. *Je me suis couché, & je me suis endormi, je me suis éveillé, parce que l'ETERNEL me soutient.* Ou: *Je me suis endormi, & j'ai été assoupi: ensuite je me suis levé, parce que le SEIGNEUR m'a pris en sa protection.* Ps. III. 6. 6°. Qu'il nous égaye par la variété charmante du chant des Oiseaux, & par les cris mêmes des Oiseaux nocturnes & de proie, qui ne sont pas moins une preuve de la Sagesse divine, que le chant le plus harmonieux & le plus agréable. Ainsi nous avons non-seulement pour Maîtres les petits Oiseaux, qui nous divertissent le jour par leur ramage; mais encore les Hiboux & les Hérons, dont la voix est l'effet d'un organe fait avec un

art infini, & qui donne aux Musiciens mêmes un moyen de perfectionner leur Art, par quantité de nouvelles inventions.

Les paroles suivantes: *Qui nous enseigne par dessus les bêtes de la Terre, & qui nous rend plus intelligens que les oiseaux des Cieux;* Ou: *Qui nous rend plus éclairés que les animaux de la Terre, & plus instruits que les oiseaux du Ciel,* sont rendues en termes plus généraux par les Septante: ὁ διδάσκων ὑμᾶς ὑπὲρ τὰ κτήνη τῆς γῆς, & σοφίζων ὑμᾶς κατὰ τὸν ἀέρα διπτάμενα πτερὰ, *Qui me distingue des animaux de la Terre, & des oiseaux du Ciel.* Origène approche davantage de nos Versions; voici comme il traduit: διδάσκων ὑμᾶς ὑπὲρ τὰ κτήνη τῆς γῆς, & σοφίζων ὑμᾶς κατὰ τὸν ἀέρα διπτάμενα πτερὰ, *Qui nous instruit au dessus des animaux de la Terre, & qui nous rend plus sages que les oiseaux qui volent dans l'air.* Il y auroit ici un vaste champ à parcourir, si l'on vouloit entrer en dispute sur la Raison des Animaux. Je ne me mettrai point sur les rangs, non plus que les Septante, au sujet de cette question. Mais je croi pourtant devoir dire, qu'il en est de ce Passage comme de beaucoup d'autres, qu'on a coutume d'alléguer contre Copernic. Le Système du Mécanisme des Bêtes peut subsister, sans faire violence à notre Texte. Certainement, c'est DIEU qui nous enseigne & nous rend intelligens, par l'examen des qualités & de la structure des Quadrupèdes, des Oiseaux, & de tous les Animaux; ce sont des Automates d'un art infini: mais on ne doit leur attribuer aucune sagesse, c'est à DIEU seul qu'elle est entièrement due: de même qu'on ne loue point une Horloge, de l'art qui est en elle, mais l'Ouvrier qui l'a faite. Il est vrai que les Automates dont nous parlons, opèrent des choses si admirables, qu'elles sont beaucoup au dessus de la capacité & de l'art des Hommes, de sorte que si les Animaux étoient doués de Raison, on devroit renverser la proposition d'Elihu, & dire, que les bêtes ont été enseignées par dessus nous, & que les oiseaux du Ciel ont été rendus plus intelligens que nous. Les Bêtes sont des Animaux irraisonnables, & nous, nous sommes doués d'une Ame raisonnable, de l'Intellect & de la Volonté. Notre Ame conçoit, & distingue non-seulement ce qui est utile à la conservation de la vie, mais elle s'élève infiniment plus haut; elle va jusqu'aux vérités abstraites, aux objets tout à fait spirituels, tels que DIEU, les Anges, l'Entendement des Hommes, les démonstrations mathématiques, & les raisonnemens métaphysiques. Ainsi les paroles d'Elihu, dont il est ici question, détruisent plutôt la Raison des Animaux, qu'elles ne l'établissent.



## JOB, Chap. XXXVI. vers. 24. 25. 26.

*Souvien-toi de célébrer son ouvrage, que les hommes voyent.*

*Tout homme le voit, chacun l'aperçoit de loin.*

*Voici, le DIEU fort est grand, & nous ne le connoissons point: & quant au nombre de ses années, on ne le peut sonder.*

*Souvenez-vous que vous ne connoissez point ses ouvrages, dont les hommes ont parlé dans leurs cantiques.*

*Tous les hommes le voyent; mais chacun d'eux ne le regarde que de loin.*

*Certes DIEU est grand, il passe toute notre science, & ses années sont innombrables.*

**E**Lihu demande de Job, & de nous par conséquent, que nous célébrions les *Ouvrages* de la Création. Mais la Vulgate nous ôte l'esperance de pouvoir pénétrer la secrète origine de leurs causes, & l'art de leur structure; car elle traduit: *Souvenez-vous que vous ne connoissez pas &c.* Les Septante ont traduit, Μήνοσθητι, ὅτι μεγάλα αὐτῷ ἐστὶ τὰ ἔργα, *Souvien-toi que ses ouvrages sont grands.* L'équivoque du mot חֲשִׁבֹנִי, a produit différentes explications, que nous abandonnons aux Lexicographes. Nous adoptons pour le présent, les deux sens qui viennent d'être rapportés. Le premier nous conduit à la Grandeur, à l'Infinité même, & à l'Immensité de DIEU: l'autre nous découvre la foiblesse, les bornes de nos lumières, & notre ignorance. *Voici le DIEU fort est grand, & nous ne le connoissons point: & quant au nombre de ses années, on ne le peut sonder,* v. 26; & v. 25: *Tout le monde le voit & l'aperçoit de loin.* Ainsi Bartoli, dans une Note du chap. 2. della Riecreatione del Savio, dit, *Iddio nascosto e palese sotto il transparente velo delle creature che il cuoprono, e tutto insieme il rivelano.* Toutes les créatures, dont le nombre est infini, sont sans exception, comme autant de petits trous, par où passent les rayons éclatans de la Divinité, qui peuvent servir à nous en former une idée proportionnée à notre capacité bornée. Ce qu'est dans une *Chambre obscure*, un foible rayon du Soleil, en comparaison du Soleil même; ce qu'est un Planisphere que nous fabriquons, au regard de l'immensité des Cieux; telles sont les idées que les Mortels peuvent se former de DIEU: c'est à dire une ombre, un rien. Cependant ces objets visibles représentent cette Beauté invisible: le bien qui rejaillir sur nous des autres Créatures, est l'image de cette Bonté sans bornes; & la structure admirable qui regne en tout & par-tout, est une marque & une démonstration d'une Puissance infinie & d'une Sagesse parfaite. Supposons que par des traces que l'on remarqueroit sur le sable d'un rivage, l'on pût conclurre que des Hommes y ont marché; cela serviroit peu, ou point du tout, à juger de leur stature, de

leur forme, de leur beauté, & ne concluroit absolument rien pour leur esprit. Il en est de même des Créatures: elles servent à faire connoître qu'il y a un DIEU, dont les perfections sont infinies; mais ce n'est qu'une foible ébauche. La moindre poussière prouve que DIEU existe; & cependant l'idée que l'Univers entier peut suggérer de DIEU, n'est pas à l'égard de sa véritable Essence, ce qu'est un Atome à l'égard de tout l'Univers. DIEU n'use point de sa nature invisible pour que les hommes l'ignorent; mais il a tellement réglé la nature des choses, que, quoiqu'il soit invisible par sa nature, il se fait connoître par ses ouvrages. (*Athanas. contra Idolat.*) Ainsi à l'exemple du sage Aristippe, qui étant jetté par la tempête sur le rivage de l'île de Rhodes où il fit naufrage, & concluant sagement par des vestiges de pieds imprimés sur le sable, que le Pais étoit habité, encouragea ses compagnons d'infortune en leur criant, *Je vois des vestiges d'hommes,* (*Vitruv. Lib. VI. Præf.*): ainsi, par la contemplation de toutes les créatures, par la diversité, l'enchainement, la beauté, l'ordre & la durée des unes, & par la destruction & la succession variable ou invariable des autres, par l'utilité de toutes, & par mille autres circonstances qui se rencontrent à chaque instant, nous pouvons juger certainement qu'il y a un DIEU; & dire, *Je vois les vestiges de DIEU.* Tous ses ouvrages sont des traces & des figures *Théométriques*. L'on peut bien à peu près, étant sur un Rocher près de la Mer, voir la vaste étendue de l'Océan; mais l'on ne peut, ni mesurer cette étendue, ni déterminer l'immense profondeur de la Mer. Loin d'ici donc, *Heraclite*, loin d'ici Profanes, & vous tous qui prétendez être persuadés que DIEU s'est caché aux Mortels, & s'est envelopé d'épaisses ténèbres, pour leur dérober son divin éclat! DIEU s'est manifesté aux plus simples, mais en même tems, (dans un autre sens) il s'est caché aux Philosophes & aux Théologiens les plus subtils.

Le mot חֲשִׁבֹנִי du verset 24. n'a pas la même signification chez tous les Interpretes. Les Ver-



Versions de Zurich portent, *Voyant*; S. Jérôme & la Vulgate, *Cecinerunt*, *Ont parlé dans leurs cantiques*; & les Septante, *נָסַח*, *Ont dominé*. Le mot radical נָסַח signifie tantôt *voir*, tantôt *chanter*. Mais il n'est pas difficile de concilier ces Versions. Nous ne saurions assez chanter & célébrer un DIEU, un Créateur si bon, à la vue des ouvrages dont nous sommes réjouis, & que nous avons même en notre domination. Le Monde est une espèce de Livre de Musique, qui nous excite à des éloges & à des actions de grâces sans bornes. On ne doit point passer ici sous silence, que les Philosophes & les Théologiens de l'Antiquité avoient coutume de faire de magnifiques éloges de DIEU en Vers, qu'ils chantoient ou récitoient. Job peut-être est du nombre de ces plus anciens Poètes, dont nous avons pour exemple *Orphée*, qu'on dit avoir vécu du tems de *Samson*, *Musée*, *Linus*, & *David* même Pl. CXVIII. 14. & CXIX. 14. *Je m'entretiendrai de tes commandemens*, & je regarderai à tes sentiers. Ou: *Je m'exercerai dans la méditation de vos commandemens & je considérerai vos voyes*, & XLII. 9. L'ÉTERNEL mandera de jour sa gratitude, & son cantique sera de nuit avec moi, & je ferai requête au DIEU fort de ma vie. Ou: Le SEIGNEUR a envoyé sa miséricorde durant le jour: je lui chanterai la nuit un cantique d'actions de grâces.

Verf. 25. *Tout homme le voit, chacun l'appergoit de loin*. Ou: *Tous les hommes le voyent; mais chacun d'eux ne le regarde que de loin*. La pensée de notre Théologien est, que tous les Hommes ont naturellement en eux des idées de DIEU; mais que néanmoins les Savans aussi bien que les Ignorans, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ne l'appergoient que de loin. Par le mot, *de loin*, l'on peut entendre aussi les Corps célestes, qui sont à une distance extrême de nous. Cette connoissance touche de près à celle qui découle de la considération de l'Homme même: car DIEU n'est pas loin de chacun de nous, Act. XVII. 27. C'étoit-là à quoi s'appliquoient les anciens Philosophes: ils tiroient de tous les Corps qui sont éloignés de nous, des preuves de l'existence de DIEU. En voici un témoignage, tiré de *Senèque*. (*Consolat. ad Helv. c. 9.*) *Pourvu que je ne sois pas obligé de détourner mes yeux de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier; pourvu qu'il me soit permis de regarder la Lune, le Soleil, & les Etoiles, d'en examiner le lever, le coucher, les intervalles & les causes; & que dans la nuit je voye briller toutes ces Etoiles; pourvu, en un mot, que je passe ainsi ma vie, & que je participe, autant que l'Homme le peut, aux choses célestes, que m'importent celles qui sont sous mes pieds?* C'est de-là que *Laëtance* (L. VI. c. 20.) prend occasion d'inspirer le dégoût des choses terrestres, qui sont sujettes à tant de vanité. Les Philosophes, dit-il, disent qu'il est beaucoup plus noble, & plus digne de l'Homme, de regarder le Ciel que les ouvrages de l'Art; &

que ce magnifique ouvrage, orné de Luminaires brillans, comme d'autant de fleurs, mérite bien plus son admiration, que toutes les peintures, & les différentes couleurs des pierres précieuses.

Enfin *Elihu* nous apprend, vl. 26. les bornes de notre capacité, ou si l'on aime mieux, notre incapacité même. *Voici le DIEU fort*, dit-il, *est grand, & nous ne le connoissons point: & quant au nombre de ses années, on ne le peut sonder*. Ou: *Certes DIEU est grand, il passe toute notre science, & ses années sont innombrables*. Cette vérité de l'Infini de DIEU, & des bornes de l'Esprit de l'Homme, dont l'intellect est obscurci & la volonté corrompue; cette vérité, dis-je, est constante & sans réplique. Écoutons le Psalmiste, Pl. CII. 27. 28. *Ils périront*, (la Terre & les Cieux) *mais tu seras permanent; & eux tous s'envieilleront comme un vêtement, tu les changeras comme un habit, & ils seront changés*. Mais toi, tu es toujours le même, & tes ans ne seront jamais achevés. Ou: *Ils périront, mais vous subsistez dans toute l'éternité: ils vieilliront comme un vêtement; vous les changerez comme un habit, dont on se couvre, & ils seront en effet changés*. Mais pour vous, vous êtes toujours le même, & vos années ne passeront point. On peut, par l'éternité des années, ne pas tant entendre une certaine Propriété abstraite, que la liaison de toutes les Perfections infinies de DIEU. La possession entière & parfaite de la vie bienheureuse, selon *Boèce* d'après *S. Gregoire*, est d'être un, & tout ensemble, & de n'être en défaut de rien. C'est ainsi qu'il est dit, Rom. I. 20. *sa puissance éternelle*; Dan. IX. 24. *sa justice éternelle*. 1. Pier. V. 10. *son éternelle gloire*; & Sag. VII. 26. *la splendeur de sa lumière éternelle*. Que signifient encore ces magnifiques épithètes de *Très-haut*, de *sublime*, qui habite dans l'éternité, *Isaïe* LVII. 15. sinon, l'assemblage des Perfections qui sont en DIEU?

Si nous considérons l'Éternité de DIEU dans un sens abstrait, nous trouverons qu'elle n'étoit pas au-dessus de la portée des Payens mêmes. Que si nous établissons une fois pour toujours cette vérité fondamentale, que DIEU est un Être très parfait, il s'ensuit tout naturellement, qu'il est, qu'il a été, & qu'il sera toujours. Ce seroit une imperfection, si DIEU n'avoit toujours été, ou s'il devoit cesser d'être. Ainsi la durée permanente & indépendante, est nécessairement un Attribut de DIEU. Il est éternel, par la nécessité de sa nature. S'il y avoit un tems où DIEU n'eût pas été, il faudroit établir qu'il s'est produit lui-même, & de cette manière, qu'il a été avant qu'il fût, ce qui certainement est absurde: car être & n'être pas, en même tems, sont deux choses absolument contradictoires: ou bien il faudroit dire que DIEU a été produit par quelque chose, ce qui encore est diamétralement opposé à l'idée d'un Être parfait & indépendant.



## JOB, Chap. XXXVI. vers. 27. 28.

*Car il fait dégoutter peu à peu les gouttes des eaux, qui répandent la pluie selon sa vapeur,*

*Laquelle les nuées font distiller & dégoutter sur les hommes en abondance.*

**L**A Pluie seule, qui est un don inestimable de la Puissance, de la Sagesse & de la Bonté de DIEU, auquel nous ne faisons presque point d'attention, ou du moins pas tant à beaucoup près que nous devrions; la Pluie, dis-je, peut elle seule nous faire voir, combien nous sommes dépourvus de lumières à l'égard des magnifiques ouvrages du Créateur. Elihu pénètre fort avant dans ce digne présent que DIEU nous fait, & découvrant ce qu'il y a de plus secret dans l'Atmosphère, il nous mène comme par la main à l'Architecte de ces petites bulles ou des vapeurs, dont se forment les gouttes de la Pluie. *Il fait dégoutter peu à peu les gouttes des eaux qui répandent la pluie selon sa vapeur, laquelle les nuées font distiller & dégoutter sur les hommes en abondance.* Les Septante ont traduit: Ἀριθμῶται ἀντὶ τῶν ὀφθαλμῶν ὑμῶν, & ἐπιχύνουσιναι ὑμῶν εἰς νεφέλῃν: *Il fait le nombre des gouttes de pluie, & elles seront répandues pour la pluie dans la nuée.*

Notre Physicien nous représente, au vers. 27. un Ciel pluvieux & un Ciel serain. Lorsque les petites bouteilles d'eau se sont détachées les unes des autres, & nagent toutes séparément d'une manière que les rayons peuvent sans peine pénétrer l'air, alors le Ciel devient serain, יִרְעַ נְטַיִי כִי, *il diminue les gouttes d'eau:* La Version Latine de Zurich porte, *Prohibet guttas aquarum, Il retient les gouttes d'eau;* & l'Allemande, *er verhaltet die Wasser-Tropfen;* c'est à dire, ou qu'elles nagent librement & séparément dans l'air, ou qu'elles sont transportées par le vent, d'une région dans une autre. Les Septante qui semblent dire moins, expriment pourtant davantage, en disant qu'il compte les gouttes d'eau: car de même qu'aucun cheveu de notre tête n'est ignoré de la Providence, de même elle a en compte toutes les petites bulles ou gouttes de Pluie; elle fait jusqu'au nombre des atomes dont ces gouttes sont composées, elle leur donne le poids & le mouvement qui leur conviennent. Pour ce qui est du mot נָטַי, les Lexicographes nous enseignent que c'est un terme d'Arithmétique, qui marque la *Soustraction*, par où l'on diminue une quantité en en ôtant quelque chose. On le trouve employé dans ce sens Exod. V. 8. *Vous leur imposerez la quantité des briques qu'ils faisoient auparavant, sans en rien diminuer* (נָטַי).

*Lui, qui après avoir enlevé jusqu'aux moindres gouttes de la pluie, répand ensuite les eaux du Ciel comme des torrens,*

*Qui fondent des nues, dont toute la face du Ciel est couverte.*

Ainsi, si l'on fait attention à la force du mot, l'on reconnoitra que ces gouttes d'eau de Pluie ne tombent pas sans ordre & en confusion; mais avec nombre, poids, & mesure, selon la libre volonté de DIEU, qui dirige tout à l'usage de la Terre & de ceux qui l'habitent. S'il arrive que ces petites bulles extrêmement subtiles s'approchent de plus près, ou que par l'agitation du vent ou la raréfaction de l'air, elles se brisent, alors יִקַּו כְּטֹר לְאֵדוֹ, *elles répandront la Pluie selon sa vapeur.* La Version Latine de Zurich porte, *Fundent pluviam, ex vapore suo scilicet coactam,* (Elles répandront la Pluie, formée de sa vapeur ramassée;) & l'Allemande, *die Regen-Tropffen fleussen aus seinem Nebel;* le tout encore, avec poids, nombre, & mesure. La sage Providence, (dit S. Chrysostome) ne distribue point la Pluie dans sa colere, mais elle l'envoie dans une certaine proportion ou mesure. Elihu fait une description de la Pluie, & de la manière dont elle se forme, aussi exacte que s'il eût été admis secrètement dans les nuages, pour lui voir prendre naissance. Ceux qui ont voyagé dans les Alpes, & qui ont par hazard passé à travers un nuage de pluie, souscriront d'abord à notre Philosophe: car là, à cause du peu de hauteur du nuage au-dessus du Voyageur, les gouttes sont fort petites, & le nuage est comme une rosée; au-lieu que dans le fond des Vallées, elles sont plus grosses, parce qu'en tombant de la hauteur de plusieurs milliers de pieds, elles se joignent plusieurs ensemble. La Vulgate exprime notre Texte par, *Effundit imbres ad instar gurgitum,* (Il répand les eaux du Ciel comme des torrens.) Pineda (in Job. P. II. p. 727.) observe avec assez de fondement, que la racine du mot Hébreu ne signifie pas seulement *répandre*, mais *distiller, passer à travers un couloir;* & qu'Elihu par conséquent montre comme au doigt la pureté de l'eau de Pluie par dessus celle de Fontaine & de Rivière. Il est certain que la première est distillée par l'Atmosphère comme par un Alembic, & qu'elle est dépouillée des parties les plus grossières de la terre, ce qui la rend plus saine: je dis les plus grossières, parce que l'eau de Pluie ne laisse pas d'avoir des particules grossières & visqueuses, qui servent à la nourriture des Plantes, ainsi que je le dis ailleurs.



Verf. 28. וְיָלִי שְׁחָקִים יִרְעָבוּ. La Version Latine de Zurich traduit ainsi ces mots: *Ut defluant ab æthere, ac destillent, (Afin qu'elles décollent & distillent du Ciel; & l'Allemande, Das die Wolken trieffen, trieffen nemlich &c.* On doit remarquer, que le mot שְׁחָקִים signifie proprement un nuage léger, composé de petites bulles très-minces & très-subtiles, & qu'il vient de la racine שָׁחַץ, brisa, amenuisa, de sorte qu'Éli-

hu semble non-seulement parler de la Pluie, mais encore de la Rosée. Car le mot יָרָע ne signifie pas seulement en général *distilla, dégoutta*, il veut dire aussi, *distilla la rosée*, comme on le voit Prov III. 20. Job XXXVI. 28. C'est pourquoi Coccejus, (*in Job. p. 235.*) dit: *Les nuages légers dégouttent, & tombent en rosée sur plusieurs hommes.*

## JOB, Chap. XXXVI. vers. 29. 30.

*Et qui pourroit comprendre les éclats de la nuée, & le son éclatant de son tabernacle?*

*Voilà, il étend la lumière sur elle, & il couvre les racines de la mer.*

*Qui étend les nuées quand il lui plaît, pour s'en servir comme d'un pavillon.*

*Qui fait éclater du Ciel ses foudres & ses éclairs, & couvre la mer même d'une extrémité à l'autre.*

**E**Lihu, pour démontrer la gloire & la puissance de DIEU, se représente à lui-même un Ciel orageux, produit par מִפְּרִשְׁיָעוֹ *l'étendue des nuages*, c'est à dire, lorsque le Ciel étant serain, s'obscurcit tout à coup par des nuages qui s'y rassemblent de toutes parts, & qui s'étendent comme un voile ou un pavillon. Mais il est à remarquer, que ce qui paroît à nos yeux comme une extension ou étendue, est plutôt dans le sens philosophique une condensation ou contraction. Cependant, un nuage épais peut s'appeller aussi מִפְּרִשְׁיָעוֹ *une étendue*, tant qu'il garde sa forme, & jusqu'à ce que ses petites bulles étant froissées & brisées, il se résout en pluie. Ces extensions des nuages sont un spectacle agréable à ceux qui voyageant sur le sommet des Alpes, voyent la manière dont elles se forment par la réunion d'une quantité de petits nuages qui s'élèvent. La même nuée, qui n'est qu'un brouillard quand on marche à travers, ressemble de loin, par une conjonction optique, à une espèce de voile ou de rideau tendu, surtout immédiatement avant la pluie ou la tempête; car alors il arrive souvent qu'un seul petit nuage se montre d'abord, & que bien-tôt après le Ciel est obscurci par une quantité d'autres plus épais<sup>(1)</sup>. Nous avons un exemple mémorable de ceci, dans l'histoire d'Elie, 1 Rois XVIII. 44. 45. où le Serviteur du Prophète n'aperçut d'abord qu'un petit nuage, comme la paume de la main d'un homme, qui montoit de la mer: mais qui bien-tôt fut suivi de plusieurs nuées qui obscurcirent les Cieux de tous côtés, & le vent s'éleva, & il y eut une grande pluie. Ou: Il parut un petit nuage qui s'élevait de

la mer, grand comme le pied d'un homme. - - - Le Ciel tout d'un coup fut couvert de ténèbres, on vit paroître des nuées, le vent s'éleva, & il tomba une grande pluie.

Les paroles suivantes de notre Texte, הִשְׁמַחַת מִכְּבוֹדוֹ, ne sont pas expliquées de même par tous les Interprètes. Si l'on suit mot à mot l'Original, elles marqueront, *les frémissements de son Tabernacle*; ce que la Version Allemande exprime très bien par, *das Getös seiner Hütten*. Les Septante portent ἰσότης οὐρανὸς αὐτοῦ, *l'égalité de son Tabernacle*; de quoi s'approchent les expressions de la Version Latine de Zurich, *Laquearia tugurii sui, Les lambris de son Tabernacle*. Soit que l'on considère les nuages comme des Tabernacles ou des Pavillons tendus, d'où se lancent la foudre, les éclairs, & d'où part le bruit éclatant du tonnerre, soit qu'on les regarde comme un lambris en forme de voûte; il est toujours certain que c'est un ouvrage magnifique du DIEU très haut, dont il se réserve la propriété, & qu'il a même choisi pour son Siège. C'est ce même DIEU que Daniel (VII. 13.) vit venir avec les nuées des Cieux, & qui viendra sur une nuée avec une grande puissance & une grande majesté, Luc XXI. 27. C'est lui qui apparut à Moïse dans une épaisse nuée, Ou: dans une nuée sombre & obscure, Exod. XIX. 9. XXXIV. 5. L'ÉTERNEL descendit dans la colonne de nuée & se tint à l'entrée du Tabernacle, Nomb. XII. 5. Il plancheyé d'eau ses hautes chambres, il fait des grosses nuées son chariot, il se promène sur les ailes du vent. Ou: Vous qui couvrez d'eaux sa partie la plus élevée, qui montez sur les nuées,

(1) Exigua nubes sordido crescit globo  
Nitidum cadentis inquinat Phœbi jubar.

Senecq. in Agam. Act. 3.



nuées, & qui marchez sur les ailes des vents, Pl. CIV. 3. J'évite de rapporter les autres témoignages de l'Écriture, qu'on pourroit alléguer ici. Il suffit de dire que DIEU, comme un Roi magnifique, vaillant & guerrier, habite dans les nues, ainsi que dans un Palais & une Tente d'Armée. O Droiturier, il n'y en a point qui soit semblable au DIEU Fort qui vient à ton aide, porté sur les Cieux & sur les nues en sa majesté. C'est une retraite, que le DIEU qui est de tout tems, & d'être sous les bras éternels. Ou: Il n'y a point d'autre DIEU qui soit comme le DIEU de votre pere, qui a eu le cœur si droit. Votre protecteur est celui qui monte au plus haut des Cieux, c'est par sa haute puissance qu'il règle le cours des nuées. Sa demeure est au plus haut des cieux, & au dessous il fait sentir les effets de son bras éternel. Deut. XXXIII. 26. 27.

Vers. 30. פָּרַשׁ עָרְוִי אֲוֵרִי. Il étend la lumière sur elle. Les Septante traduisent, ἐκτείνει ἐπ' αὐτῶν ἡδω, il étend sur lui Edo, lequel mot, selon le Scholiaste, vient de ὥρα, אור, lumière. Mais on peut entendre en particulier par-là, l'Eclair, qui brille & environne de toutes parts les nuées noires & épaisses. Il sera aisé d'expliquer ce Texte à la lettre, si du haut d'une Montagne l'on regarde sous ses pieds les nuages d'où torrent la foudre & les éclairs, tandis qu'on se trouve placé soi-même dans un air serein. On peut aussi, sans blesser le sens, entendre les paroles d'Elihu, du Ciel qui est efflué de l'air, lequel n'est point obscurci par

les nuages comme le nôtre, & qui transmet sans aucune réfraction & sans obstacle, la lumière dans ces espaces immenses qu'on peut presque regarder comme un vuide. Nicetas (in Catena) entend par אור ou הדר, la joye & l'allégresse qu'excite la vue de l'Arc-en-Ciel, c'est pourquoi quelques Exemplaires Grecs portent τὸζοι, Arc, au-lieu de ἡδω ou ἡδω. Mais cette interprétation me semble tirée de trop loin, quoiqu'il arrive souvent que l'Arc-en-Ciel soit accompagné de tempêtes.

Enfin les derniers mots du Texte, הִם שְׂרָשֵׁי בְּסֵר, Il a couvert les racines de la mer, ne font pas non plus sans difficulté. הִם שְׂרָשֵׁי הַיָּם, ἡμεῖς ῥίζες τῆς θαλάσσης, proprement les racines de la mer, signifie, selon Vatable, la superficie de la Mer, divisée par flots comme par racines. Cette interprétation cloche à tous égards. Nicetas l'entend du fond de la Mer, couvert & caché; d'autres, de l'extrémité de ses bords, cachés pour ainsi dire ou couverts par les nuages; Denys, des rivages de la Mer: d'autres encore, du passage ou de la pénétration de la lumière jusqu'au fond même de la Mer. Pineda (in Job. P. II. 719.) entend par-là les Montagnes, contre lesquelles les flots de la Mer se brisent, & dont le sommet est couvert de nuages qui lancent la foudre & les éclairs. L'on fait d'ailleurs que les nuages qui s'arrêtent sur les Montagnes, & qui en couvrent le sommet, sont comptés parmi les pronostics de pluie & de tempêtes.

## JOB, Chap. XXXVI. vers. 31.

Car par ces choses-là, il juge les peuples,  
& il donne les vivres en abondance.

DANS tout ce qui a été dit de la dispensation de la lumière, de la chaleur, des nuages, de la pluie, du tonnerre, & de l'éclair, le but de notre Philosophie est de démontrer que la Providence de DIEU, qui veille sur les Mortels, est infiniment bonne & sage; mais qu'elle n'est pas moins juste dans les peines qu'elle nous inflige en obscurcissant le Ciel & en lançant les foudres. Il donne aux peuples les vivres en abondance. Les Septante traduisent, δώσει τροφήν τῷ ἰσχυρῷ, il donnera la nourriture au fort, ou ἰσχυρῷ, à celui qui écoute. Symmaque, παρέξει τροφήν ταπεινῶν, Il fournira la nourriture en abondance. S. Paul dit la même

Il exerce ainsi ses jugemens sur les peuples, & distribue la nourriture à un grand nombre d'hommes.

chose, Act. XIV. 17. Il ne cesse point de rendre témoignage de ce qu'il est, en faisant du bien aux hommes, en dispensant les pluies du Ciel, & les saisons favorables pour les fruits, en nous donnant la nourriture avec abondance & remplissant nos cœurs de joye. Ainsi les nuées ne sont pas seulement le Trône de Dieu, mais les organes par où il exerce sa volonté. Vous qui montez sur les nuées: Par ces mots, dit Theodoros (sur le Pl. CIV. 3.) l'on découvre manifestement une Providence qui s'étend par-tout; car celui qui est monté au-dessus des vents & des nuées, distribue à propos l'utilité ou le désavantage qui en peut provenir.



## JOB, Chap. XXXVI. vers. 32. 33.

Il tient caché dans les deux paumes de ses mains, le feu étincelant, & il lui ordonne ce qu'il doit faire à ce qui vient à sa rencontre.

Son bruit en porte les nouvelles, & il y a de la fureur contre celle qui monte, à qui gagnera la place.

Il cache la lumière dans ses mains, & il lui commande ensuite de paroître de nouveau.

Il fait connoître à celui qu'il aime, que sa lumière est son partage, & qu'il pourra s'élever jusqu'à elle.

Quoique ces deux Versets parlent de la Lumière, ils sont si obscurs, que l'on peut à peine comprendre les Commentateurs, & encore moins les concilier. Si l'on s'attache au Texte original, & que l'on souhaite une interprétation littérale, voici celle d'Arias, qui ne sauroit être plus obscure: mais si le Lecteur y comprend quelque chose, nous le prions de nous en faire part. *Super devexa operuit lucem, & præcipit super ipsam in occurrente: Annuntiabit super eum amicus ejus. Acquisitio furoris super ascendente.* Les Septante ont la même obscurité: ἐπὶ χειρῶν ἐκάλυψε φῶς, & ἐπετάλατο περὶ αὐτῆς ὡς ἀπαντῶντι, ἀναγγελεῖ περὶ αὐτῆς φῶς αὐτῆς κύριος, κτῆσις & περὶ ἀδικίας. Il en est de même des Diverses Leçons de la Version des Septante, c'est pourquoi je les passe sous silence. Si les autres Versions s'accordent si peu entre elles, il n'est pas étonnant que celles de Zurich diffèrent tant. Ce que la Latine traduit par *occurrens vapor*, l'Allemande le rend par *das Viehe und der welcher darauf steigt*; suivant en cela *Aben-Ezra* dont l'opinion est, que DIEU couvre ou cache la lumière avec ses mains, c'est à dire par les nuages, qu'il commande à cette lumière, au Soleil, d'agir sur la pluie qui vient à sa rencontre; & que le bruit du tonnerre annonce à une Jument pleine la pluie qui va bien-tôt tomber sur elle. En un mot, que les Jumens & toutes les créatures animées pressentent l'orage qui doit arriver. La Version Latine de Zurich, fondée sur l'explication scholastique du Rabin *Levi*, porte, *Nubibus includit exhalationem igneam*, (Il renferme dans les nuages une exhalaison de feu:) c'est à dire, les exhalaisons de feu & de soufre: mais bientôt, DIEU ordonne aux vapeurs froides, aqueuses, de rassembler les nua-

ges, & d'emprisonner pour ainsi dire ces petits feux. Dès que celles-ci s'annoncent aux autres, il se forme entre elles un violent combat; les exhalaisons entrent en fureur contre la vapeur qui monte, les nuages se rompent avec impétuosité, & de-là viennent le tonnerre, les éclairs, la foudre, & la pluie. Voilà quelle est, selon les Scholastiques, l'origine des Météores dont parle *Elihu*! Les exhalaisons & les vapeurs paroissent sur le Champ de bataille, & se livrent le combat; les premières sont attaquées & comme assiégées dans leurs remparts; mais bien-tôt elles sortent de leur Forteresse & en viennent aux mains, & on se lance de part & d'autre des traits. *Coccejus* (in *Job*. p. 236.) rend ainsi ce Passage: *Manibus insternit lucem, & interdicit ei de supplice: indicat super illo cogitationem suam, pecude, etiam de eo, quod germinat.* Il seroit à souhaiter que *Job* lui-même vint commenter *Coccejus*. La pensée de ce grand Théologien est, que DIEU ordonne à la foudre de ne point nuire à celui à qui elle inspire une pieuse crainte, ni même à son bétail ni à ses plantes: & il s'appuye sur ce qu'on lit *Job* XXXVII. 1. *Mon cœur même à cause de cela est en émotion, & il sort comme de lui-même.* Ou: *C'est pour cela que mon cœur est saisi d'effroi, & qu'il sort comme de lui-même.* Quoique cette explication ne soit pas sans obscurité, elle ne laisse pas d'être préférable aux autres, à cause de sa simplicité; de même que la Version de *Deodati*: *Il cache la flamme es paumes de ses mains, & lui ordonne ce qu'elle doit rencontrer. Il lui déclare sa volonté, si elle doit frapper bétail, ou bien plantes de la Terre.* Je passe sous silence toutes les interprétations mystiques, comme n'étant pas de mon ressort.



## JOB, Chap. XXXVII. vers. 1.

*Mon cœur même à cause de cela est en émotion, & il sort comme de lui-même.*

*C'est pour cela que mon cœur est saisi d'effroi, & qu'il sort comme de lui-même.*

**C**E Verset semble former une liaison entre les paroles qui précèdent & celles qui suivent. L'esprit de notre Docteur est frappé par la réflexion du Ciel en courroux, tonnant, lançant les éclairs, & formant par-tout une affreuse tempête; ou plutôt, il s'effraye de l'idée du DIEU très haut, qui produit lui-même tous ces effets; & il avoue avec ingénuité, que son cœur même à cause de cela est en émotion, & sort comme de lui-même. Les Septante traduisent, Καὶ ὁ καρδίας ἐν τῷ θυμῷ μου, & ἀπὸ τοῦ θυμοῦ ἐξέρχεται ὡς τὸν ὄντιον. Mon cœur en est tout troublé, & sorti de sa place; savoir, comme l'expliquent les Scholiastes, en réfléchissant sur la sagesse incompréhensible de DIEU. La terreur cause une palpitation de cœur, ce qui vient de ce que le fluide nerveux se porte alors en si grande abondance & avec tant de rapidité par toute la peau, que la faisant retirer, le sang a de la peine à circuler par l'extrémité des vaisseaux, comme il arrive dans un accès de fièvre; ce qui fait que le sang retournant en plus grande abondance vers le cœur qu'il n'en est chassé vers les parties du corps, le cœur s'en trouve accablé, la peau de-

vient pâle, & tout le corps tremble: cependant le cœur ainsi pressé, fait tous les efforts pour repousser l'ennemi qui l'opprime, & de là vient l'oppression, la difficulté de respirer, la palpitation & la dureté du pouls. Il est constant qu'il n'y a point d'Homme, quelque dérégulé & quelque hardi qu'il soit, qui ne se sente ému à la voix tonnante de DIEU. Ce bruit céleste, (dit Sénèque (L. II. Nat. Qu. c. 27.) met les hommes hors d'eux-mêmes. Ovide (Met. I.) attribue le même effet au tonnerre:

*Iussit & humanas motura tonitrua mentes.*

Et Cicéron (I. de Divinat.) N'est-il pas évident, que c'est l'admiration & la crainte qui ont fait croire aux hommes que le tonnerre & la foudre étoient l'ouvrage de Jupiter? C'est de là qu'est venu l'attonitus des Latins: Attonitus se dit d'un homme frappé d'étonnement par la foudre qui vient de tomber près de lui, & par le bruit du tonnerre. (Servius in 3. *Aeneid.*

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 2. 3. 4. 5.

*Ecoutez attentivement & en tremblant le bruit qu'il fait, & le grondement qui sort de sa bouche.*

*Il l'adresse sous tous les Cieux, & sa lumière étincelante sur l'extrémité de la Terre.*

*Un grand bruit s'élève après lui, il tonne de sa voix magnifique, & il ne retarde point quand on a entendu sa voix.*

*Le DIEU Fort tonne terriblement par sa voix; il fait des choses grandes & que nous ne saurions comprendre.*

*Ecoutez avec une profonde attention sa voix terrible, & les sons qui sortent de sa bouche.*

*Il considère tout ce qui se passe sous le Ciel, & il répand sa lumière jusqu'aux extrémités de la Terre.*

*Un grand bruit s'élèvera après lui, il tonnera par la voix de sa grandeur; & après même qu'on aura entendu sa voix, on ne pourra le comprendre.*

*DIEU se rendra admirable par la voix de son tonnerre; c'est lui qui fait des choses grandes & impénétrables.*

**M**On dessein n'est pas de donner ici un Traité complet du Tonnerre, de la Foudre & des Eclairs; mais seulement de rapporter ce qui peut servir à l'éclaircissement des paroles d'Elihu.

Vers. 2. שְׁמַע וּשְׁמַע, En écoutant écoutez; selon les Septante, Ecoutez l'ouïe, & les autres Auditeurs d'Elihu, sont avertis par cette emphase Hébraïque, de ne pas recevoir simplement dans leur oreille le mouve-



ment tremblant de l'air, causé par la voix de celui qui parle; mais d'y faire une sérieuse attention d'esprit. En effet il y a, dans le sens philosophique, une double manière d'entendre, l'une matérielle, qui touche simplement l'organe, & qui est commune aux Hommes & aux Bêtes; l'autre de l'esprit, c'est à dire qui est accompagnée de la réflexion. La différence de ces deux sensations est insinuée dans ces paroles d'Isaïe VI. 9. *En voyant vous orrez, & vous n'entendrez point, & en voyant vous verrez & n'appercevrez point.* C'est ce que dit aussi notre divin Sauveur, Marc IV. 12. *Afin que voyant ils ne voyent pas, & qu'écoulant ils n'entendent pas.* Elihu exige donc ici de Job, ainsi que de nous tous, d'écouter avec une attention singulière, & même *en tremblant, le bruit qu'il fait, le grondement qui sort de sa bouche*, c'est à dire le tonnerre qui fend la nue, & qui, Ps. XXIX. est appelé par sept fois *la voix de L'ÉTERNEL*. C'est aussi de là qu'est venue la magnifique épithète de *Jupiter altitonans*, que les Payens ont donnée à leur Jupiter. Et c'est ce qui a fait encore qu'ils ont érigé à ce Dieu tonnant, qui d'une main terrible lance la foudre & les éclairs, des Temples où ils l'ont adoré en tremblant. *Lucrece*, L. II. appelle le Ciel même, *le Temple du Tonnerre*. Le mot Hébreu קול signifie *parole, son, & même bruit, tumulte, rugissement*. Peut-être qu'Elihu, par les deux mots différens qu'il emploie, a voulu exprimer la différence qu'on remarque dans le bruit du tonnerre; que par celui de *kol*, *bruit éclatant*, il entend cet éclat qui accompagne la foudre; & par celui de *begeb*, un son plus sourd, une espèce de mugissement & de murmure. *Senèque* (*Quæst. Nat. L. II. c. 27.*) établit cette différence. *Il y a, dit-il, une espèce de tonnerre, dont le grondement ressemble au bruit qui précède le tremblement de terre, causé par le vent renfermé. - - Lorsque les nuages tiennent le vent renfermé, l'air qui roule dans leurs parties concaves, forme un son rauque, égal, & continu, semblable à des mugissemens. Il y en a un autre dont le son aigu mérite plutôt d'être appelé éclat; on ne peut mieux le comparer qu'à une vessie qu'on creveroit sur la tête de quelqu'un. Ce tonnerre arrive lorsque le nuage ramassé se dissout, & que le vent qui le tenoit tendu, se dissipe: ce dernier est proprement un éclat subit & violent, il renverse & tue les uns, & frappe les autres d'un étonnement qui leur fait perdre connoissance; c'est ce que nous appelons attonitus, étourdi, ce bruit céleste les mettant hors d'eux-mêmes.*

Les Versets 3. & suiv. contiennent la description de ce qui accompagne le tonnerre & la foudre: *Il l'adresse sous tous les Cieux*. Les Septante traduisent, ὡπανάτω πάντες τῷ ἐπαρῶ ἡ ἀπὸ τοῦ, *Il a son principe sous tous les Cieux*. Que si le mot וְיָ signifie *direction*, comme le rendent *Arias*, *Vatable* & la Version Latine de Zurich, l'Allemande a mieux exprimé le sens

Tom. VI.

du Texte, en traduisant *Er wird ihn unter allen Himmeln leiten*, au-lieu de *richten*: c'est à dire, que DIEU dirige le tonnerre, le feu de la foudre, la pluie, & les tempêtes, de quel côté & par-tout où il veut; & qu'il ne lance pas seulement ses traits en-haut, la flâme ayant cette direction ordinaire, mais aussi en-bas. *Senèque* (L. II. *Nat. Quæst. c. 25. & 31.*) dit que *le feu de sa nature s'élève en-haut, & que s'il ne trouve rien qui l'empêche, il monte; mais que la foudre tombe en-bas, par la même force qui la fait éclater.* D'où il tire cette conclusion, qu'il semble que l'on ne puisse douter qu'il n'y ait en elle une vertu divine. En effet, les foudres n'ont point de règle, elles sont lancées de toutes parts, suivant la direction du feu qui sort avec éclat de cet amas de matière qui forme la foudre, de même que les éclats d'une Bombe qui creve, non plus que les Grenades qu'on y renferme, n'ont pas tous la même direction. La Vulgate, au-lieu de *dirigit*, porte *considerat*, *Subter omnes celos ipse considerat*, (*Il considère tout ce qui se passe sous le Ciel.*) L'explication des Commentateurs, & sur-tout de *Pineda* (*in Job. P. II. p. 732.*) est, que les voyes de DIEU ne se bornent pas seulement dans le Ciel étoilé, mais que sa divine Providence manifeste aussi sa puissance dans le Ciel aérien; qu'il n'y a point de foudre dont la direction ne soit précisément déterminée par DIEU même, sur tel arbre, telle maison, ou tel homme. Voici ce qu'on lit de cette Providence tout-à-fait particulière, dans Amos IV. 7. *Je vous ai aussi retenu de la pluie, quand il restoit encore trois mois jusques à la moisson; & j'ai fait pleuvoir sur une Ville, & je n'ai point fait pleuvoir sur l'autre; une piece de terre a été arrosée de pluie, & l'autre piece sur laquelle il n'a point plu est séchée. Ou: J'ai empêché la pluie d'arroser vos champs, lorsqu'il restoit encore trois mois jusques à la moisson. J'ai fait, ou qu'il a plu sur une Ville, & qu'il n'a point plu sur l'autre; ou qu'il a plu sur un endroit d'une Ville, & que l'autre est demeuré sec, parce que j'ai empêché qu'il n'y plût.* Quoique la foudre semble errer & voltiger d'un mouvement incertain, & en serpentant; cependant elle n'est lancée, ni sans raison, ni sans dessein; & toutes les voyes sont dirigées, & déterminées par celui qui gouverne tout. Les Payens ont mis dans les mains de leur Jupiter un foudre à trois pointes, pour marquer qu'il étoit très habile à lancer; & c'est de-là que les anciens Etruriens lui ont attribué trois différens foudres, l'un qui avertit, l'autre qui nuit, & le troisième qui cause un changement dans les choses d'ici-bas. De même que DIEU dirige la foudre, il dirige aussi l'éclair: *Il adresse sa lumière étincelante sur l'extrémité de la Terre*. Les Septante portent, τὸ φῶς αὐτοῦ ἐπὶ τῷ ὄρει τῆς γῆς: *Sa lumière sur les ailes de la Terre*. Ces paroles s'accordent avec celles de notre Sauveur, qu'on lit Matth. XXIV. 27. *Comme un éclair qui sort de l'Orient, paroît tout d'un coup*

Rr

jus



jusqu'à l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. Les Payens regardoient la foudre comme un châtement qui venoit des Dieux, & l'éclair comme un avertissement. L'éclair, selon Senèque (L. II. Nat. Quæst. c. 12.) nous montre le feu, la foudre le lance; l'un est une menace & un effort sans effet; l'autre, un coup qui se fait sentir. L'expression Hébraïque כְּנִפּוֹר הָאֵשׁ, qui marque proprement les ailes de la Terre, & qui compare l'éclair fendant les airs à des ailes étendues, ne laisse pas d'avoir son emphase. Car ce Météore consiste en des exhalaisons de Soufre enflammées, qui en un clin d'œil pénètrent d'un bout à l'autre de l'horizon, & qui ayant été une fois allumées & éteintes, peuvent encore prendre feu & se rallumer. On doit aussi remarquer, que le mot *Canaph* signifie non-seulement une aile d'oiseau, mais l'extrémité de quelque chose que ce soit. Ainsi on lit 1. Sam. XXIV. 5. אֵרֶץ כְּנָפֵי הַמָּעִט, le bord d'un manteau.

Verf. 4. Un grand bruit s'élève après lui. Les Septante traduisent, ὀπίσω αὐτοῦ βοήσεται φωνή, Derrière lui il criera de sa voix: sur quoi le Scholiaste dit, ὀπίσω αὐτοῦ pour ὀπίσθεν αὐτοῦ, Derrière lui, c'est à dire, selon sa volonté, à son commandement, comme il lui plaît. Il en est du feu & du bruit du tonnerre, comme d'un coup de Canon: si l'on est éloigné, le feu paroît d'abord; mais le bruit tarde, parce qu'il ne s'étend que par degrés, & qu'il met l'espace d'une seconde à parcourir 1142 pieds d'Angleterre: sur quoi je m'étends davantage dans ma *Phys.* P. I. c. 12. §. 7. Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir si la Lumière, selon l'hypothèse de Descartes, est l'effet d'une pression des globules célestes, ou une émanation actuelle des rayons ignées du corps lumineux. Je ne veux pas non plus, ni je ne puis approfondir le secret de ce Feu-d'artifice divin, qui au-lieu de Canons & de Mortiers n'offre à nos yeux que de légers nuages aqueux; je me contente d'admirer ce Météore. *Lucrece*, quoiqu'en mauvaise odeur à cause de son Athéisme, peut néanmoins trouver ici sa place, à l'occasion de la différente vitesse avec laquelle se fait la propagation de la lumière & du coup, dans le tonnerre: je cite ses paroles au bas de la page (1). C'est la vitesse de l'éclair, qui fait que pour exprimer le mouvement rapide de quelque chose, on dit, *Vite comme un éclair*. Les anciens Latins donnoient non-seulement au mot *fulgur*, (éclair) l'épithète de *subitum* (subit); mais ils prononçoient *fulgere* bref, en faisant élision de la syllabe du milieu, au-lieu qu'ils prononçoient *splendere* long. Les Anciens, dit Senèque (Nat. Quæst. L. II. c. 56.) se ser-

voient du mot *fulgere* en faisant élision d'une syllabe que nous y laissons. Car nous prononçons *fulgere* de la même manière que *splendere*. Mais eux, pour marquer la promptitude de la lumière qui part des nuages, prononçoient *fulgere* en retranchant la syllabe du milieu. *Nicetas*, parmi les Scholiastes Grecs, considère le tonnerre non-seulement comme une suite de l'éclair, mais comme un Satellite de Dieu. Et dans l'apparition divine qu'eut Elie 1. Rois XIX. 11. le Prophète d'abord remarque qu'un grand vent & très impétueux, qui fendoit les montagnes & brisoit les rochers, alloit devant l'ÉTERNEL. - - - Après le vent, il se fit un tremblement. - - - Après le tremblement, venoit le feu. - - - Après le feu, on entendoit un son doux & subtil. On donnoit aussi à Jupiter de semblables Satellites, comme il paroît par Ovide III. Met. 3. (2).

Il ne faut pas passer sous silence cette expression d'Elihu, רָעַשׁ קוֹל, qui signifie proprement, il rugit par sa voix. Le mot רָעַשׁ marque proprement le rugissement d'un Lion; mais il signifie métaphoriquement, toute voix ou ton levé, violent, fier, menaçant, soit d'un Prince, ou d'un homme en colère. C'est pourquoi les Septante ont traduit, ῥοιτῶν ἐκ φωνῆς ὑπερώς αὐτοῦ, Il tonnera par la voix de sa fierté, d'un ton plein de colère & de menaces; & *Aquila*, ὑπερφρονίας αὐτοῦ, de sa majesté, de sa grandeur, explication qui est confirmée par les paroles suivantes, Il tonne de sa voix magnifique, & il ne retarde point quand on a entendu sa voix, ce que les Septante traduisent ainsi: καὶ οὐκ ἀνταλλάξει αὐτὸς, ὅτι ἀκούσῃ φωνῆς αὐτοῦ, Et il ne les changera point, parce qu'il entend sa voix; & *Symmaque*, ἐξισταθήσεται ἀκροαῖτος τῷ Ἰ-φου αὐτοῦ, sens qui a été à peu près suivi par *S. Augustin*: Et l'on ne pourra le suivre à la trace, après que sa voix se sera fait entendre. Le sens de tout ceci est, qu'un coup de tonnerre suit bien-tôt l'autre, & qu'il en vient successivement plusieurs; car l'expérience nous apprend que le bruit du tonnerre ne consiste pas en un seul coup, mais qu'il se répète plusieurs fois, selon la distance de l'endroit d'où part le coup. Enfin la *Vulgate* traduit, Non investigabitur, cum audita fuerit vox ejus: (Et après même qu'on aura entendu sa voix, on ne pourra la comprendre.) Peut-être le but de cette Version est-il de nous montrer, ce que nous avouons sans peine, c'est à dire qu'il est impossible aux Hommes de pénétrer ni la nature, ni la véritable origine du tonnerre & de la foudre: ou bien, (& c'est à quoi nous donnons encore volontiers les mains) qu'on ne doit pas seulement rechercher en Philosophes les causes de ce Phénomène,

(1) Sed tonitruum fit, uti post auribus accipiamus, Fulgere quam cernant oculi, quia semper ad aures Tardius adveniunt, quam visum, quam moveant res. Nunc etiam licet id cognoscere, cadere si quem Ancipiti videas ferro procul arboris auctum, Ante fit, ut cernas ictum, quam plaga per aures

Det sonitum: sic fulgorem quoque cernimus ante.

(2) Æthera consendit, vultumque sequentia transit Nubila, quæis nimbos, immistaque fulgura ventis Addidit, & tonitrus, & inevitabile fulmen.



ne, mais qu'on doit joindre à la théorie la pratique, une profonde & pieuse humilité, & le respect pour la Divinité. L'aveu que fait *Seneque* après toutes ses réflexions sur le tonnerre, n'est pas moins beau, que propre à couvrir de honte les Athées de nos jours. *J'aime mieux, dit-il, ne pas craindre le tonnerre, que de le connoître : c'est pourquoi, qu'on enseigne aux autres sa nature & ses causes; pour moi, j'aime mieux qu'on m'apprenne à n'en être point effrayé.* Il est vrai néanmoins qu'en tordant le sens de ces paroles, on peut leur en donner un qui n'est point favorable à l'Auteur.

Si l'on réfléchit bien sur tout ce qui regarde le tonnerre, la foudre, & les éclairs, l'on souffrira sans peine à ce que dit *Elihu*, & l'on ne pourra s'empêcher de s'écrier, que le *DIEU* fort tonne terriblement par sa voix, qu'il fait des choses grandes & que nous ne saurions comprendre, *vs. 5.* Il est vrai que depuis un siècle on a fait de grands progrès dans la con-

noissance des choses les plus cachées, & que les Philosophes par leurs expériences, les Mathématiciens par leurs méditations & leurs démonstrations, & les Artificiers par la pratique de leur Art, font chaque jour de nouvelles découvertes: mais tous néanmoins avoueront, que les inventions par lesquelles ils prétendent imiter ce feu céleste, n'en sont pas seulement l'ombre. Car qui est-ce, par exemple, qui jusqu'ici peut se flater d'avoir découvert un feu qui exerce sa force sur les choses qui ont le plus de résistance, sans toucher à celles qui sont moins dures & plus sujettes à s'enflâmer? qui brise les douves d'un tonneau, & casse la coque d'un œuf, sans endommager ni répandre la liqueur qui est dedans? qui suffoque un Enfant dans le ventre de sa Mere, sans blesser la Mere? qui fond une épée, sans toucher au fourreau; & l'argent qui est dans une bourse, sans endommager la bourse même? (1)

(1) Je ne puis m'empêcher d'ajouter à ce Commentaire sur la Foudre, ces paroles de *Lucrèce*, L. VI.

*Fulgmina gignit, & crassus altoque putandum est  
Nubibus extrahis: Nam caelo nulla sereno  
Nec leviter densis mittuntur nubibus unquam.  
Nam dubio procul hoc fieri manifesta docet res,  
Quod tunc per totum concreverunt aëra nubes  
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur.  
Liquisse, & magnas cœli compressæ cavernas:  
Usque adeo terra nimborum nocte coorta  
Impendunt atræ formidinis ora superne,  
Cum commoliri tempestas fulmina captat.  
Præterea persæpe niger quoque per mare nimbus,*

*Ut picis è caelo demissum flumen, in undas  
Sic cadit, & fertur tenebris, procul & trahit atram  
Fulminibus gravidam tempestatem, atque procellis,  
Ignibus ac ventis cum primis ipse repletur:  
In terris quoque ut horrescant ac tella requirant.  
Sic igitur supra nostrum caput esse putandum est  
Tempestatem altam. Neque enim caligine tanta  
Obruere terras, nisi inædificata superne  
Multa forent multis exempto nubila Sole.  
Nec tanto terras hæc possent opprimere imbris,  
Fulgmina abundare ut facerent, camposque natare  
Si non extrahis foret alto nubibus æther.*

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 6.

*Car il dit à la neige, Sois sur la terre.  
Il le dit aussi à l'ondée de la pluie, même à l'ondée des fortes pluies.*

*Qui commande à la neige de descendre sur la terre; qui fait tomber les pluies ordinaires de l'Hiver, & les eaux impétueuses des grands orages.*

**E***Lihu* continue d'examiner & d'admirer les autres Météores, & s'énonce toujours d'une manière emphatique: *Il dit à la neige, Sois sur la terre.* C'est ainsi que le Créateur, au commencement de la Création, dit, *Que la lumière soit, & la lumière fut, Gen. I. 3.*

Je devrois rechercher ici en Physicien, pourquoi la neige est faite en forme d'étoile, & d'ordinaire hexagoné; mais nous aurons dans la suite occasion d'en parler. *Erasme Bartholin* en a écrit un Traité entier, sans pourtant avoir rendu raison des merveilles de la neige. Il conviendrait aussi d'examiner pourquoi le froid qui est dans la neige,

est le même que celui de l'air qui l'environne: pourquoi les montagnes des Alpes, & d'autres même qui jettent des flâmes, sont éternellement couvertes de neige: pourquoi il n'y en a point dans la Zone torride: & quels sont enfin ses differens usages, dont *Thomas Bartholin* a expressément écrit. *Catulle* (2) & *Ovide* (3) croyoient qu'on étoit né malheureux, quand il falloit demeurer dans le voisinage des neiges. Les Septentrionaux au contraire regardent la neige comme un trésor précieux. Les Suisses ne cessent d'adorer l'infinité bonté de *DIEU*, de ce qu'il a couvert les Alpes de neiges éternelles, & de ce qu'il leur

(2) - - - *Ad Ida retuli nemora pedem;  
Ut apud nivem, & forarum gelida stabula forem.*  
Od. 64.

(3) *Orbis in extremi jaceo desertus arenis,  
Fert ubi perpetuas obruta terra nivem.*  
L. I. de Pont. Eleg. 4.



leur en envoie tous les Hivers, pour couvrir leurs campagnes, leurs prairies & leurs vignes, comme d'un vêtement qui les met à l'abri du danger, & qui conserve les plantes comme dans un magasin. Il est connu par l'expérience, que les années les plus fertiles sont celles qui abondent le plus en neige. Il en est de même de tous les Pais Septentrionaux, selon le témoignage d'Olaus Magnus (Lib. I. Hist. Septentr. c. 21. & Lib. XIII. c. 1.)

Elihu fait mention ensuite, & toujours avec emphase, de deux sortes de Pluie : l'ondée de pluie, ou la pluie ordinaire ; & l'ondée des fortes pluies, ou, les eaux impétueuses des grands orages. Il est clair, pour peu qu'on fasse attention à la nature des Pais Orientaux, qu'Elihu parle ici de la pluie d'Hiver, & de celle d'Été ; celle-là menue, mais de longue durée ; celle-ci plus épaisse & plus grosse, mais

durant beaucoup moins. Les paroles de Senèque peuvent servir de Commentaire sur ce sujet. *Le commencement du Printemps est suivi du mauvais tems, & plus l'air est chaud, plus les pluies sont grosses. C'est pourquoi, comme dit Virgile, lorsque le Printemps pluvieux est venu, il se fait dans l'air un changement plus grand, étant ouvert de toutes parts & se dilatant à la faveur de la saison même : C'est ce qui fait que les pluies sont plus grosses & plus abondantes, qu'elles ne sont durables. En Hiver, les pluies sont lentes & menues, comme sont pour l'ordinaire celles qui étant douces d'elles-mêmes, sont encore mêlées de neige.* Il a été parlé ailleurs, de la nécessité & de l'utilité des pluies d'Hiver. La grosseur & l'épaisseur de celles de l'Été, viennent de la prompte raréfaction de l'air.

### JOB, Chap. XXXVII. vers. 7.

*Alors il fait que chacun se renferme chez soi, pour reconnoître tous ses ouvriers.*

*Qui met un sceau sur la main de tous les hommes, afin qu'ils reconnoissent leurs œuvres.*

*IL met comme un sceau sur (ou dans) la main de tous les hommes, c'est ce que marque proprement l'Original ; & c'est ainsi que les Septante traduisent.* Je laisse aux Grammairiens le soin d'expliquer ces mots difficiles, pour ne m'attacher qu'à ce qui est de mon sujet.

Nicolas, Denys, & d'autres, prétendent en faveur de l'Astrologie, que ce qu'on lit ici indique les Signes célestes, les différens Aspects, & les Constellations, comme ayant été donnés pour servir de signes, & pour marquer les tems & les saisons, les jours & les années, Gen. I. 14. Ils veulent en conséquence de cela, que mettre le sceau sur la main d'un homme, signifie lui indiquer les tems favorables pour semer, planter, moissonner, ou faire telles & telles choses. Mais cette interprétation est si mal appuyée, qu'elle ne mérite ni attention, ni réfutation. Celle de S. Thomas n'en mérite gueres plus : par ces paroles il entend que la Raison nous a été donnée pour signe, de faire ou ne pas faire telles ou telles choses. On pourroit dire la même chose de l'explication de Tietelmann, qui veut que Dieu ait imprimé dans la main de chaque Homme une certaine disposition, qui le rend propre à tel ou à tel genre de vie, soit au Commerce, à la Guerre, au Barreau, ou aux Arts mécaniques. L'opinion de Fr. Valesius est, qu'en examinant les mains de l'Homme, on en doit conclure qu'elles lui ont été données pour travailler à toutes sortes d'ouvrages. Il est certain que la main est au corps, ce que l'entendement est à l'esprit, selon l'axiome d'Aristote (Probl. 6. Sect.) A quoi l'on peut ajouter, que c'est un organe même de l'Ame.

Il n'y a donc en ceci rien qui ne soit vrai ; mais la question est, si c'est-là ce qu'Elihu a entendu. Les Chiromanciens allèguent en faveur de leur Art, si tant est que c'en soit un, ce qu'on lit dans la Vulgate, *qu'il met comme un sceau sur la main de tous les hommes, afin qu'ils reconnoissent leurs œuvres.* Ces Devins insensés veulent pénétrer tout ce qui doit arriver à un Homme pendant le cours de sa vie, & c'est par les lignes de la main qu'ils prétendent découvrir comme dans un Livre Prophétique, toutes les choses futures, le bonheur & le malheur, les honneurs & l'infamie, les richesses & la pauvreté, la fécondité des femmes ou leur stérilité, les succès des mariages, & autres choses semblables. Et pour preuve authentique de leur Art divin, ils allèguent ce qui est dit de la Pâque, Exod. XIII. 9. *Ceci sera comme un signe dans votre main.* Voilà comme, par un abus détestable, l'Écriture Sainte sert d'asyle général à toutes sortes d'opinions absurdes & ridicules, de même qu'elle sert de masque à plusieurs pour cacher les passions vicieuses qui les dominent ! C'est à ces sortes de subtilités que les prétendus Devins ont recours pour autoriser leurs Divinations, & pour établir une liaison entre le Ciel même & la main. Ils disent que les Étoiles, tant fixes qu'errantes, ont été données pour signes, Gen. I. 14. Mais que l'application à chaque Homme en particulier, est écrite dans sa main. S. Jean dans son Apoc. I. 16. & III. 1. ne vit que sept Étoiles ; mais eux, dont la vue est plus perçante que celle des Lynx, voyent dans la main de l'Homme, le plus pieux comme le plus scélérat, le Système entier du Ciel : ils voyent sous le



le ponce le mont de Vénus, celui de Jupiter au bas de l'index, celui de Saturne au bas du doigt du milieu, celui du Soleil sous le doigt annulaire, celui de Mercure enfin & de la Lune à la racine du petit doigt; ils prétendent même y découvrir la Voye lactée, & que fai-je ce qu'ils n'y voyent pas? Chacune de ces lignes, plus ou moins marquées, entières ou demies, indique telle ou telle disposition d'esprit, & tels ou tels événemens qui doivent arriver. On peut dire de toutes ces choses, & de toute la Chiromancie en général, qu'elles ne sont fondées ni sur la Raison ni sur l'Expérience, mais uniquement sur la malice des Impositeurs, ou sur la crédulité des simples. On ne peut nier néanmoins, qu'il n'y ait une *Chiromancie Physique*, fondée en quelque manière sur la nature des choses: comme par exemple, les linéamens ou les traits qui s'impriment & se forment dans la paume de la main, par la situation où l'on est obligé de la tenir dans le ventre de sa Mere; ces linéamens, dis-je, selon qu'ils sont plus ou moins marqués, peuvent faire juger si un Enfant est robuste ou délicat. La *Physionomie* peut aller de pair avec la *Chiromancie*; mais avec cette différence pourtant, que souvent par la *Physionomie* l'on peut juger si un Homme est d'un bon ou mauvais naturel. C'est par le visage que *S. Gregoire de Nazianze* jugea mal de *Julien*. Je connus dès-lors, dit-il, que je conjecturois juste sur cet homme-là. Ce n'est pas que je fusse du nombre de ceux qui sont habiles dans cet Art. Mais l'inégalité de ses mœurs & de ses manières, & la grande agitation de son esprit, me rendoit Devin; si toutefois c'est Pêtre, que de savoir bien conjecturer. Ce qui me sembloit encore ne présager rien de bon, c'étoit des jambes mal affermies; des épaules qu'il remuoit & soulevoit de tems en tems; un œil égaré & un regard errant & farouche; des pieds chancelans; un nez insultant; des traits ridicules dans le visage; un ris fier & arrogant; des signes de tête sans nécessité ni raison; un discours interrompu & entrecoupé; des questions précipitées & imprudentes; des réponses qui ne valaient pas mieux, &c. On voit néanmoins par tout ce que dit ici le saint Pere, que pour juger d'un Homme, il ne faut pas tant s'arrêter aux linéamens du visage ou de la main, qu'à ses gestes, sa conduite, & ses actions.

Le mot *Chatbam* qu'on lit dans le Texte, signifie *marquer*; mais dans un sens plus propre, il veut dire *mettre le sceau, fermer, cacheter, poser son cachet*. On le trouve avec cette signification, Job IX. 7. *C'est lui qui tient les Etoiles sous son cachet*. Ou: *Qui tient les Etoiles enfermées comme sous le sceau*; *Isaïe VIII. 16. Empaquete le Temoignage, cachete la Loi parmi les disciples*. Ou: *Que ce que je vous déclare demeure secret, tenez ma Loi scellée, & comme cachetée parmi mes disciples*; & *Dan. XII. 9. Ces paroles sont closes & cachetées jusqu'au tems marqué*. Ainsi notre Version Allemande a parfaitement rendu le Texte, *Er beschleusst alle Menschen mit seiner Hand*; c'est à dire, que lorsqu'il tombe des pluies abondantes & que le Ciel est comme fermé, les Hommes s'enferment aussi & se tiennent dans leurs maisons. Notre Version Latine fait la même paraphrase. Les Préceptes d'Agriculture de *Plin* (L. XVI. c. 6.) ont du rapport à ceci: *Il seroit d'un mauvais pere de famille, de faire durant le jour, ce qu'il pourroit faire la nuit, à moins qu'il n'en fût empêché par la tempête. Mais ce seroit bien pis, si dans un jour serain il travailloit chez lui plutôt qu'à la campagne. Et ce que dit Columelle, (De Re Rust. L. XI. c. 1. & 12.) Précautionnez-vous longtems d'avance contre la mauvaise saison. - Faites ce qui est de chaque mois, & qui dépend des Astres; car, comme dit Virgile L. 1. Georg.*

- - - Tam sunt arcturi sidera nobis,  
Hædorumque dies servandi, & lucidus anguis,  
Quam quibus in patriam ventosa per aquora vectis,  
Pontus, & ostriferi fauces tentantur Abydi

„ Les Laboureurs ne doivent pas observer avec  
„ moins d'attention le lever des Constellations  
„ de l'Ourse, des Chevreux, & du Dragon,  
„ que les Nautonniers qui veulent retourner en  
„ leur Pais par l'Hellespont & le Détroit d'A-  
„ bydos. On doit régler son travail sur le  
„ tems & sur l'état du Ciel: c'est pourquoi un  
„ Païsan, dès qu'il apperçoit la tempête, doit  
„ pour bien faire, ou cesser de travailler, ou se  
„ dépêcher. Voyez *Franc. Vales. Sacr. Philos.*  
c. 32.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 8.

Les bêtes se retirent dans les tanières,  
& elles demeurent dans leurs repaires.

La bête rentrera dans sa taniere, &  
elle demeurera dans sa caverne.

ON peut dire de tous les Animaux, que ce sont presque autant de Barometres vivans. Ils se meuvent par un mécanisme naturel; &  
Tom. VI.

l'équilibre de l'air règle sur-tout leur sortie, & leur demeure dans leurs tanières. De-là vient qu'il s'en trouve plusieurs, dont le cri, le chant,  
S s le



le silence, le vol & les differens mouvemens, annoncent le beau ou le mauvais tems. Si la Science des Augures étoit demeurée dans ces limites, il n'y eût pas eu contre elle le moindre mot à dire. Il faudroit un Volume, & non pas un simple Commentaire, pour rapporter tous les présages qu'on pourroit tirer des Poissons, des Oiseaux, des Quadrupedes, & des Infectes. Elihu semble sur-tout désigner les tem-

pêtes qui sont accompagnées du tonnerre & de la foudre, & pendant lesquelles les Hommes non-seulement se renferment, vl. 7. mais les bêtes se retirent dans leurs tanières, & demeurent dans leurs repaires. Les Septante ont traduit, εὐχόμεθα ἰππία ὑπὸ τῆς σέπης, ἡούραυ δὲ ἐπὶ νοῦτος, Les bêtes se sont mises à couvert, & se sont reposées sur leur couche.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 9.

*Le tourbillon sort des lieux cachés, & le froid des vents écartans.*

*La tempête sortira des lieux les plus cachés, & le froid des vents d'Aquilon.*

**E**Lihu faisant le récit de tout ce qui se passe dans l'immense Arsenal de l'Atmosphère, tant durant la tempête, qu'après, parle maintenant de deux Phénomènes, les Vents & le Froid. Ses expressions sont emphatiques, mais telles, qu'on peut les expliquer par tous les Systèmes.

Le mot original מִדְּהָרִים, *des lieux cachés*; selon les Septante, ἐκ τὰ κρυφών, *des lieux de réserve*, signifie proprement les Apartemens intérieurs d'une maison, comme il paroît par Prov. XXIV. 4. Jug. XVI. 9. Cant. III. 4. & par d'autres endroits de l'Écriture. Mais pour déterminer le lieu fixe, ou ces *Lieux cachés* & de réserve d'où partent les Vents, c'est ce qui est difficile, & ce qu'Elihu même laisse indécis. Les Astrologues, & plusieurs d'entre les Scholastiques, cherchent ces Lieux dans le Firmament. Nous, nous les cherchons dans les environs de la Terre, & nous les trouvons en partie dans les nuages (comme la Version Latine de Zurich,) en partie dans l'Atmosphère entière, dont l'équilibre se trouve détruit; & en partie dans les entrailles mêmes de la Terre, dans une pression constante mais inégale de l'air extérieur, & dans une contrepression de l'air intérieur. Ce qu'Elihu appelle הָרִים, les Poètes Latins le nomment *Eolæ* (1). DIEU tient toujours ce Magasin bien rempli; & selon sa volonté, il ordonne aux vents d'en sortir: ces *Lieux de réserve* ou ce Magasin, est toujours ouvert de toutes parts; & cependant les vents en sortent avec violence, comme d'une Prison fermée. Le mot Hébreu *Saphab*, que nous rendons par *Tourbillon*, signifie aussi le *Vent du Midi*, qui souffle avec impétuosité dans l'Arabie & la Palestine. Ce Vent (selon Theodoret) est humide, il remplit l'air de nuages, il amène de grosses pluies, il dissout les nuées, & emplit d'eaux les torrens.

Pour ce qui est de sa violence, sur-tout lorsqu'il passe par des Vallées étroites, il n'y en a pas qui puissent mieux l'attester que les montagnards des Alpes, principalement les habitans des Cantons de Glaris & d'Uri. Peut-être est-ce aussi du mot *Saphab*, que descend le *Typho* des Grecs & des Latins. La Vulgate traduit *tempestas* (tempête); les Septante, πόλεμος, (*douleurs*); *Aquila*, σεισμοί, (*secousses, tremblemens de terre*.) Si l'on joint l'idée des douleurs de l'Accouchement, avec celle des secousses de la Terre, l'on trouvera encore ici la description de ces *Ouragans*, ou de cet air qui auparavant épais, & compacte, s'est raréfié par un feu souterrain, & qui s'échappe avec tant de violence des cavernes de la Terre, que non-seulement elle en est ébranlée, mais que les maisons chancellent & que des Villes entières sont renversées.

מִדְּהָרִים קָרָה, signifie proprement, *le froid qui provient de ceux qui dispersent*, le mot קָרָה ou קָרָה, signifiant *disperser* ou *éventer*. La Version Latine de Zurich porte, *Nubium dispersionem sequitur frigus*; l'Allemande, *wann die Wolken zerstäuben, so wird es kalt*; & la Vulgate, *ab Arcturo frigus*. Cette dernière traduit bien, si par *Arcturus* l'on n'entend, non l'Etoile polaire connue sous ce nom, mais les Vents qui soufflent de l'Aquilon, & qui, selon que l'expérience le prouve, dispersent, & dissipent les nuages, amènent un tems serain, & produisent le froid dans l'Atmosphère. Voici de quelle manière on doit concevoir la chose. L'air obscurci par les nuages est à la Terre, ce que le vêtement ou la couverture d'un lit est à notre corps. Les exhalaisons qui s'élèvent, ne pouvant se frayer un passage, s'arrêtent près de la Terre, & forment des

(1) Nuborum in patriam, loca fœta furentibus Austris;  
Æoliam venit. Hic vasto Rex Æolus antro  
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras  
Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.

Illi indignantes, magno cum murmure montis  
Circum claustra fremunt  
Sed Pater omnipotens speluncis abdudit atris.

Virg. Æn. 1.



des nuages épais & noirs, sur-tout si le vent du Midi souffle: mais si le vent de Nord se lève, l'air épais & froid qu'il nous apporte, fait monter non-seulement le Mercure du Baromètre, mais il étend l'Atmosphère par sa force élastique, il disperse les vapeurs, dissipe les nuages, rend le Ciel serain, & fait que les rayons du Soleil ne trouvent plus d'obstacle (1). On peut dire de ces vents, que ce sont de vrais balais, qui purgent & nettoient l'air. *Pineda* (*in Job. P. II. p. 743.*) remarque, que les vents qui af-

sembler les nuages, peuvent quelquefois tenir du Nord & de l'Est, à cause de la résistance des nuages qu'ils rencontrent. En effet, on voit quelquefois un combat entre les vents, qui est suivi ou d'un orage de pluie, ou d'une tempête de grêle, selon la nature du vent qui domine (2). Les *Septante* traduisent ici, *ἡ ἀποκαθάρσις τοῦ ψυχρός*, le froid sort des parties extérieures ou des extrémités. *Aquila* garde le mot Hébreu, de *Mazur*.

(1) *Ovid. Met. VI.* dit en parlant des vents du Nord.

*Aperta mihi vis est, hæc tristia nubila pello:  
Induroque nives, & terras grandine pulso.*

(2) *Concurrunt velati venti, cum spiritus austris  
Imbricatos, Aquilisque suo cum flamine contra,*

*Indumari magno fluctus extollere certant.*

*Ennius 17. Annal.*

Et *Ovid. (Met. VI.)* fait parler ainsi *Borée*:

--- *Cum fratres caelo sum nactus aperto  
(Nam mihi campus is est) tanto molimine luctor,  
Ut mediis nostris concursibus insonet æther,  
Exiliantque cavis elisi nubibus ignes.*

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 10.

*Le DIEU fort par son souffle donne la  
glace, & les eaux qui se répandoient  
au large sont mises à l'étroit.*

*La glace se forme au souffle de DIEU,  
& les eaux se répandent ensuite en  
grande abondance.*

**I**L est certain que par le souffle du DIEU fort, l'on doit entendre le Vent, & en particulier celui de Nord ou de Nord-Est, qui seul gèle l'eau dans l'Hémisphère Septentrional, & qui change la pluie en grêle. *Borée* lui-même dit dans *Ovide*:

*Induroque nives, & terras grandine pulso.*

„Je durcis la neige, & je fais tomber la grêle”. *Elihu*, en nous annonçant les effets du froid, les attribue à DIEU, comme tous les autres ouvrages de la Nature, mais il n'entre dans aucune Controverse Philosophique. Il ne dit point, par exemple, de quelle manière l'eau se congèle; si c'est par l'introduction de certains corpuscules refroidissants, ou nitreux, comme quelques-uns les appellent; ou par une diminution ou cessation du mouvement propre au fluide. Il y a diverses observations à faire sur la Glace, qui donnent toutes beaucoup d'embaras aux Naturalistes. Telles sont, l'espace que la Glace requiert plus que l'eau, & qui est comme de 9 à 8; dilatation, ou raréfaction si l'on veut, qui ne provient certainement pas de la chaleur, mais du froid: La glace d'Été, que l'on peut faire dans les plus grandes chaleurs par le moyen du Sel Armoniac, ou du Mercure sublimé & du Vinaigre distillé: les raisons pourquoi en Été la glace se fond plutôt dans le vuide, qu'à l'air: La diminution de son poids, même dans l'Hiver le plus rigoureux: La force qu'elle a de s'étendre, par laquelle non-seulement elle brise les

verres, mais rompt des vases beaucoup plus forts: L'eau douce plus facile à congeler que l'eau salée: La dureté de la glace, & sur-tout celle des *Gletschers*, qui approche de celle des pierres: Ces Montagnes mêmes de glace qu'on rencontre dans les Alpes, mais sur-tout dans le fond du Nord: Le bruit que font les Lacs gelés, lorsque la glace se fend: Les éclats que font les *Gletschers*: Les espèces d'Arbrisseaux & de Feuillages, que l'on voit sur les carreaux de vitres & aux volets: Toutes ces choses sont encore, pour parler ainsi, cachées au fond du Puits de Démocrite.

Les paroles qui suivent immédiatement, *וְהָיָה מַיִם כְּמִצֵּי*, s'expliquent différemment. Les *Septante* ont traduit, *ὡς ἡ δὲ τὸ ὕδωρ ὡς βέλῃται*, & il gouverne l'eau comme il lui plaît; *Arias*, & l'étendue des eaux pour fondement; la Version Latine de Zurich, & *latum spatium aquarum pro fundamento*, ou solo, (& le large espace des eaux pour fondement, ou sol;) l'Allemande, *die breiten Wasser gefrieren*, (les eaux larges se gèlent,) paraphrase qui me paroît meilleure que les autres. La congélation des Lacs, des Fleuves, & des Mers est encore un effet du vent du Nord. La Vulgate prend le mot *מִצֵּי* dans un sens tout à fait opposé, en lui faisant signifier fluide, au-lieu de solide; d'où elle traduit, & *rursum latissime funduntur aquæ*, (& les eaux se répandent ensuite en grande abondance.) C'est pourquoi aussi *Pineda* p. 744. & *Theodore*t avant lui, expliquent



quent ceci du dégel des eaux glacées, produit par le vent de Sud. Personne ne peut mieux que les Suisses rendre témoignage de l'abondan-

ce d'eaux, qu'apportent souvent la glace & les neiges fondues (1).

(1) - - - - Cum vere reverso  
Biflonia tepuere nives, submititur ingens

Aetna, & angustor Rhodope descendit in amnes.  
Stat. Theb. 2.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 11. 12. 13.

Il laisse aussi la nuée à force d'arroser, & il écarte les nuées par sa lumière.

Et elles font plusieurs tours, selon ses desseins, pour faire tout ce qu'il leur a commandé, sur la face de la Terre habitable.

Il les fait rencontrer, soit pour s'en servir de verge, soit pour la terre, soit pour user de bienfécence.

Le froment desire les nuées, & les nuées répandent leur lumière.

Elles éclairent de toutes parts sur la face de la Terre, par-tout où elles sont conduites par la volonté de celui qui les gouverne, & selon les ordres qu'elles ont reçus de lui.

Soit dans une Tribu, ou dans une terre qui soit à lui, soit en quelque lieu que ce puisse être, où il veut répandre sa miséricorde, & où il leur a commandé de se trouver.

**L**es Interpretes varient aussi beaucoup sur la signification des mots עָבָרָה יְסָרִיחַ בָּרָה ה' du vers. 11. Les Septante traduisent, ἐκλεκτὸν καταπλάσσει νεφέλη, la nue forme l'Elu, d'autres Exemplaires portent καταπλήττει, ou καταπλήσσει, c'est à dire, ces merveilles étonnent l'Elu, l'Homme intelligent; & Symmaque, ἀλλὰ καὶ καρπῶ ἐπιβρίσει νεφέλη, les nues mêmes se poseront sur les fruits, c'est à dire, ἐπελευσεται, ἐπιχυθήσεται, y surviendront, s'y répandront. S. Augustin joignant ces paroles avec les suivantes dit, Si nous souhaitons que nos blés soient arrosés, il a répandu les nuées par sa lumière; & Arias, la sérénité fatiguera aussi les nuages: en effet, les petites bulles dont les nuages sont composés, se dissipant par le tems serain, les nuages s'affoiblissent. Voici comment Lucrece, L. II. exprime l'action des vents sur les nuages:

- - - - Nubila cæli

Verrunt, ac subito vexantes turbine raptant.

„ Ils nettoient le Ciel de ses nuages, & les chassent par leurs tourbillons subits”. Les Versions de Zurich au contraire veulent que les nuages soient affoiblis par la chute des pluies: elles font dériver le mot בָּרָה de la racine בָּרַךְ arroser, enivrer, & disent, Nubi quoque negotium rigandi dat: (Il donne aussi à la nuée l'office d'arroser): Mit der Wasserung machet er die Wolken schwach; (Il affoiblit aussi la nuée à force d'arroser.) La Vulgate porte, Frumentum desiderat nubes, (Le Froment desire

les nuées;) faisant dériver le mot בָּרָה froment, de celui de בָּרַךְ manger, & supposant que les blés demandent avec ardeur des restaurans, pour ainsi parler, c'est à dire, des nuages qui tombent sur eux en pluie. A quoi se rapportent ces paroles d'Osée II. 21. 22. Et il arrivera qu'en ce tems-là, je répondrai, dit L'ÉTERNEL, aux Cieux, & ils répondront à la Terre, & la Terre répondra au froment, au bon vin, & à l'huile. Ou: En ce tems-là j'exaucerai les Cieux, dit le SEIGNEUR, je les exaucerai, & ils exauceront la Terre, & la Terre exaucera le blé, le vin & l'huile: Et ce que dit Euripide dans Aristote VIII. 2.

Cum est sicca tellus, ipsa certe tum imbrem amat:

Cum target æther, imbre cum cælum tumet, Affectat, ut telluris in sinus cadat.

„ La Terre sèche desire la pluie: le Ciel chargé de pluie, souhaite aussi de la répandre sur la Terre”. Mais après que la Terre & les blés ont obtenu ce qu'ils souhaitent,

- - - - Unde alma liquentes

Humorum guttas mater cum terra recepit, Fœta parit nitidas fruges.

„ Après que la Terre a reçu la pluie, elle produit des blés magnifiques,” comme dit Lucrece, & Plin L. XVII. c. 2. appelle la pluie, la nourriture des arbres. Ce que ce dernier ajoute, peut servir de Commentaire aux paroles d'Elihu.



lihu. Il est incontestable que les Hivers orageux sont très utiles à tous les biens de la Terre; & il est aisé de rendre raison pourquoi ils ont alors besoin de pluie, & sur-tout les arbres: car étant épuisés par leurs fruits, & languissans par la perte de leurs feuilles, ils doivent naturellement être fort avides de nourriture. C'est une pure imagination, que de soutenir que la sécheresse de l'Hiver donne des récoltes plus abondantes. Il est au contraire à souhaiter, tant pour le bien des arbres que pour celui des blés, que la neige demeure longtemps sur la Terre; car c'est elle qui non-seulement retient les exhalaisons, & les renvoie pour donner de la vigueur aux blés & aux racines, mais qui outre cela leur fournit peu à peu une humidité pure & légère, la neige n'étant que l'écume des eaux du Ciel: ainsi sa liqueur, loin de les trop imbiber & de les trop noyer, distille insensiblement selon leur besoin; & comme une mammelle, les nourrit sans les inonder. Quelques Interpretes traduisent les paroles d'Elihu de cette manière: Le froment est fatigué par les nues, c'est à dire, il est abattu par les pluies excessives. De toutes les différentes Versions que nous venons de rapporter, celle de Zurich est le plus à mon gré: savoir, que les nuages tombans en pluie, s'affoiblissent, & se dissipent, & que l'air redevient ferain. Cette explication est confirmée par les paroles qui suivent immédiatement, יִפִּין עֲנֵי אֲוִיר, Il fera disperser la nue par sa lumière, ce que les Septante traduisent par διασκορπισί νηος φῶς αὐτῶν, sa lumière dispersera le nuage; & les deux Versions de Zurich, Dissipat nubem sua pluvia: Mit seinem Licht vertreibt er sie, dont le sens est, que la lumière du Soleil, de l'éclair & de la foudre, dissipe les nuages; ou que ceux-ci, suivant la situation où ils sont à l'égard du Soleil, brisant en partie ses rayons, & les renvoyant en partie, nous fournissent un spectacle agréable de plusieurs belles couleurs, variées d'une manière tout à fait admirable, comme l'on voit dans les crépuscules. On ne doit pas non plus rejeter l'opinion de Pineda (in Job. p. 745.) qui rapporte la Version de la Vulgate à l'éclair & à la foudre, qui partent souvent des nuages.

Le Verset 12. me paroît assez clair, quoique néanmoins les Interpretes se disputent presque sur chaque mot. Les Septante ont traduit, αὐτὸς κυκλῶνται διατρέψαι ἐν διαβλάτῃ, εἰς ἔργα αὐτῶν, πάντα ὅσα ἐν ἐνέδρῳ αὐτῶν. C'est lui qui les fait tourner dans le Theebulathoth, pour toutes les œuvres qu'il leur a commandées; & Symmaque, αὐτὸς κυκλῶν ἀνατρέφεται, ἐν τῇ κυβερνήσει αὐτῶν εἰς τὸ ἐργάζεσθαι αὐτὰ: Il tourne tout à l'entour, en dirigeant son gouvernail, pour les faire agir. Selon cette interpretation, DIEU est considéré dans notre Texte ainsi qu'un Pilote en pleine mer, qui תְּהַבְּלֹתָ, & διαβλάτῃ, dans ses conseils, ἐν τῇ κυβερνήσει αὐτῶν, dans son Gouvernement, dirige les vents selon qu'il lui plaît, & qu'il est nécessaire pour tous les habitans & les biens de

Tom. VI.

la Terre. Il est très certain que ce mouvement des nuages, passant ainsi d'un lieu & d'une Province à une autre, est une preuve manifeste de la Bonté & de la Sagesse divine. S'ils demeureroient toujours dans l'endroit où ils se forment, comme je le remarque dans ma Meteorol. Hebr. p. 11. ils ne seroient utiles qu'aux habitans des Pais dans lesquels ils s'élèvent, & même ils leur deviendroient plus nuisibles que profitables. Les pluies excessives, & les orages de grêle inonderoient & abimeroient les productions de la Terre: les exhalaisons qui s'élèvent de la Mer & des Lacs, y retomberoient de la même manière: la plus grande partie de la Terre manquera de l'humidité nécessaire; & les animaux & les végétaux périroient de soif, d'autant plus que nous n'aurions plus ce voile, qui pendant l'Hiver nous garantit des rigueurs de la gelée, & pendant l'Été de l'ardeur du Soleil. Les Passages suivans font le Commentaire de notre Texte. Il plancheye ses hautes chambres entre les eaux, il fait des grosses nues son chariot, il se promène sur les ailes du vent. Ou: Qui couvre d'eau sa partie la plus élevée, qui montez sur les nues, & qui marchez sur les ailes des vents, Pl. CIV. 3. Et quand il arrivera que j'aurai couvert de nues la Terre. Ou: Et lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages, Gen. IX. 14. Regardons les nuages avec attention & nous y trouverons écrit cet éloge de DIEU, qu'on lit Job XXXVII. 22. Il y a en DIEU une majesté redoutable! c'est à dire, gloire soit à DIEU, qu'on le loue en tremblant. Adorons donc avec une sainte frayeur cet Etre suprême, qui couvre de nuages non-seulement l'air, mais aussi le Soleil, Ezechiel XXXII. 7. Qui ouvrit au tems de Noé toutes les bondes des Cieux, de sorte que la pluie tomba sur la Terre pendant quarante jours & quarante nuits. Ou: Les cataractes du Ciel furent ouvertes, & la pluie tomba sur la Terre pendant quarante jours & quarante nuits, Gen. VII. 11. 12. Qui, au moindre signe, fait épandre aux nues des inondations d'eaux, fait retentir leur son, & voler ses traits. Ou: Les eaux sont tombées en abondance & avec grand bruit, les nues ont fait retentir leur voix, vos fleches ont été aussi lancées, Pl. LXXVII. 18. Ou enfin, comme dit Elihu vs. 13. Qui se sert des nues comme de verges, soit pour la terre, soit pour user de bienfaisance. La Vulgate traduit les mots מְבַרְכִּים מְהִלִּים par, Lustrant per circuitum, Elles éclairent de toutes parts sur la face de la Terre: Arias, In circuitu volvens se, Se tournant tout à l'entour. Ces Versions, ainsi que les Grecques que nous avons rapportées, semblent indiquer que les vents & les nuages ont une certaine circulation périodique, dont Plinè paroît avoir eu connoissance, L. II. c. 47. où il dit: Lorsqu'un vent s'appaise, un autre qui est le plus proche, prend sa place, en allant de gauche à droite, comme le Soleil, c'est à dire en tournant de l'Orient au Midi & à l'Occident. Et Salomon même,

Tt

me,



me, autant au-dessus de *Pline* par sa science, que par sa dignité & sa naissance, *Ecclesi.* I. 6. *Le vent va vers le Midi, & tournoye vers l'Aquilon: il va tournoyant çà & là, & retourne à ses circuits. Ou: Il prend son cours vers le Midi, & tourne vers le Nord. L'esprit tournoye de toutes parts, & il revient sur lui-même par de longs circuits.* On peut dire que le vent alizé d'Est, qui regne sous l'Equateur, & qui souffle tout à l'entour de la Terre, remplit parfaitement ce cercle: sous la Zone torride, les vents appelés *Moussons*, & autres Vents périodiques, ont aussi leur circuit. *Mariotte & Sturmius* croyent même avoir remarqué un cercle dans les vents qui regnent hors de la Zone torride, dans nos Climats Septentrionaux de l'Europe; c'est à dire, qu'après un vent d'Ouest suit un vent de Nord, & après celui-ci un vent d'Est, auquel succède un vent de Sud: mais ce cercle n'est pas encore bien certain. On ne peut cependant douter qu'il n'y ait un Cercle, si l'on prend ce mot dans une signification générale, puisqu'il n'y a aucun point de l'horizon, d'où le vent ne puisse souffler & ne souffle en effet, ainsi que nous le dit *Senèque* (L. V. Nat. Quæst.

c. 16. 17. 18.) *Il y a autant de vents qu'il y a de points dans le Ciel, & chaque Pais a quelque vent particulier qui s'y élève, & qui y tombe.* Dans une Lettre de *Jérémie*, que l'on met au nombre des Livres Apocryphes, on lit v. 60. 61. que les vents soufflent dans tous les Pais, & que les nuages se promènent & circulent de tous côtés, selon que *DIEU* l'ordonne. Au reste, ce que *Senèque* dit de l'utilité des vents & des nuées (*Quæst. Nat. L. V. c. 18.*) mérite bien d'avoir ici sa place. La Providence parmi tous ses ouvrages a établi les vents, afin qu'en premier lieu, ils ne laissassent point croupir l'air, & qu'en l'agitant sans cesse, ils le rendissent utile & propre à la respiration; & en second lieu, afin de fournir des pluies à la Terre & d'en empêcher l'excès, car on voit que les vents, tantôt amènent, & tantôt entraînent les nuages; & par ce moyen, les pluies sont dispersées par tout le Monde. Le vent du Midi amène la pluie en Italie, & le vent du Nord la chasse en Afrique. Les Vents Etesiens qui ne souffrent aucun nuage chez nous, arrosent durant ce tems-là les Indes & l'Ethiopie, par des pluies continuelles.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 15. 16.

*Sais-tu comme DIEU les arrange, & comme il fait briller la lumière de sa nuée?*

*Entens-tu le balancement des nuées, & les merveilles de celui qui est parfait en science?*

*Savez-vous quand DIEU a commandé aux pluies de faire paroître la lumière de ses nuées?*

*Connoissez-vous les grandes routes des nuées, & la parfaite science de celui qui les conduit?*

**E**Lihu entreprend ici avec Job un Voyage savant. Il ne le transporte point au Firmament, pour examiner la distance des Etoiles fixes, la nature des Comètes, leurs orbes & leurs révolutions; ni même dans le Ciel de Saturne, de Jupiter, ou de quelque autre Planete: mais sa promenade ou son voyage se borne à une demi-lieue, ou à une lieue, dans le Ciel aérien. Ce nouveau Professeur ne va point chercher ce qui ne peut s'appercevoir qu'avec des Télescopes, mais il s'arrête à ce que les yeux mêmes peuvent découvrir. Belle leçon pour ces Savans, qui ayant plus d'imagination que de science, ont le défaut de porter toujours leurs idées trop haut! Tels sont ces Théologiens, qui se connoissant à peine eux-mêmes, condamnent comme Hérétiques non-seulement les vivans, mais ceux qui sont morts depuis plusieurs siècles, & qu'ils ne connoissent presque que de nom: ces Politiques, qui ne sachant pas ce qui se passe dans leur propre Pais, prétendent savoir sur le bout du doigt le secret de tous les Princes: ces Philosophes, qui veulent pénétrer ce qu'il y a de plus secret dans la Nature, tandis qu'ils méprisent ce qu'ils fou-

lent tous les jours aux pieds, & qu'ils ont sans cesse sous les yeux: ces Botanistes encore, qui sachant faire l'énumération de toutes les Plantes des Indes, ne connoissent pas les Herbes qui croissent dans leurs prairies. Tous ces gens-là, à mon avis, méritent moins d'être placés au nombre des Savans, que parmi la Populace, qui n'admire que ce qui lui paroît extraordinaire; au-lieu que les véritables Savans s'occupent de ce que les autres regardent comme vil & indigne de leur attention. *Senèque* (*Quæst. Nat. L. VII. c. 1.*) s'exprime parfaitement bien sur ce sujet. Lorsque les choses deviennent communes, l'habitude fait qu'on les méprise. Nous sommes faits de telle manière, que ce qui arrive tous les jours, n'a plus rien qui nous touche, quoiqu'il soit digne d'admiration; les moindres bagatelles au contraire nous charment, si elles ont quelque chose d'extraordinaire. Le nombre d'Etoiles que l'on voit, leur grandeur immense & leur beauté, n'arrêtent plus personne; mais s'il arrive en elles le moindre petit changement, alors tout le monde fixe les yeux au Ciel. On ne regarde le Soleil,



Soleil, que lorsqu'il souffre une éclipse; & la Lune, que lorsqu'elle perd sa lumière. S'il arrive quelque dérangement, ou quelque chose d'extraordinaire, on le regarde, on se questionne, on se le montre les uns aux autres.

Sais-tu, dit Elihu à Job, comme DIEU les arrange? en Hébreu, vous saurez en mettant. Les Septante traduisent, ἡδᾱπερ ὅτι ὁ ΘΕΟΣ ἔβρο ἡμέρα αὐτῶν, nous savons que DIEU a établi ses ouvrages; & Symmaque par une interrogation, ἡδᾱ γινώσκον, ὅτι ὁ ΘΕΟΣ ἑτάξατο αὐτῶν; Savez-vous quand DIEU disposera d'elles? Le véritable sens de la question est: Di-moi, Job, toi qui t'imagines être un Philosophe & un Théologien si renommé & si habile, connois-tu seulement les Loix générales du mouvement, de la direction, & de la conservation du Monde? Connois-tu les Météores qui paroissent tous les jours sur le magnifique Théâtre de l'Atmosphère? Sais-tu enfin, comme il fait briller la lumière de sa nuée? Les Septante portent, φῶς ποτίσας ἐκ οὐρῶν, comme il fit pour tirer la lumière des ténèbres, lorsque (Gen. I. 3.) il dit, que la lumière soit, & la lumière fut. Ou bien, comme l'entendent *Aben Ezra* & d'autres Docteurs Juifs: Sais-tu l'ordre, la manière, & les moyens que DIEU emploie pour couvrir & obscurcir tout d'un coup la Terre de nuages; & comment après, en dissipant ces Mers suspendues, il fait donner un libre passage aux rayons du Soleil? Sais-tu par quelles Loix toutes ces choses se font? Ou, comme dit la Vulgate: Savez-vous quand DIEU ordonne à la pluie de tomber sur la Terre, & de rendre l'air serain? Ou, selon l'interprétation de *Vatable* & de *Coccejus*: Savez-vous comment DIEU répand les flâmes dans les nues, & comment par les foudres qu'il lance il abat les plus hautes Tours? Ou enfin, selon *Pineda*: Savez-vous de quelle manière se forment les vives couleurs de l'Arc-en-ciel, qui précède ou suit ordinairement la pluie? C'est sur quoi *Lucrece*, L. VI. s'exprime ainsi:

*Hinc ubi sol radiis tempestatem inter opacam  
Adversa fulsit nimborum aspergine, contra  
Tum color in nigris existit nubibus arqui.*

„ S'il arrive que les rayons du Soleil donnent  
„ sur un nuage obscur & chargé de pluie, l'on  
„ voit dans ces nuages des couleurs en forme

„ d'arc”. Entens-tu, Job mon cher Ami, dit encore Elihu, le balancement des nues? Selon les Septante, ἐπὶ σταθμῶν & διακρίσιν νεφῶν, & il connoit la différence des nues. Le mot original מִשְׁכָּלֵי מִשְׁכָּלֵי signifie l'action de peser, & il dérive de מָשַׁל peser, réduire à la balance. C'est pourquoi la Version Allemande de Zurich a parfaitement bien traduit, wie sich die Wolken in der Waag halten. Ce mot est employé dans le même sens Prov. IV. 26. Balance (מִשְׁכָּל) le chemin de tes pieds. Le Paraphaste Chaldéen met מְכַשֵּׁי קִרְוֵי, & le Targum, questions, envelopes, de מְכַשֵּׁי, enveloper, mêler, répandre: d'où on lit dans la Version Latine de Zurich, mixturas nubis; & dans la Bible d'Alcala, extensiones, developemens. La plupart des Rabbins traduisent avec les Septante, variétés, différences. Le διακρίσιν des Septante, peut être pris dans ce sens, quoiqu'il signifie aussi dissolution, séparation. Je laisse aux Critiques & aux Lexicographes, à disputer sur la véritable signification du mot מִשְׁכָּלֵי, & je me contente d'avoir fait remarquer, qu'il est tout à fait admirable que les nuages, dont les parties sont essentiellement plus pesantes que l'air même, se soutiennent néanmoins dans cet élément; & que malgré les changemens qui arrivent sans cesse, l'équilibre d'une chose pesante sur une plus légère, soit pourtant toujours le même: que rien n'est plus digne d'admiration que la variété, le mélange, l'arrangement & la diversité des couleurs que l'on voit dans les nues, & que le plus habile Peintre ne sauroit jamais imiter; & qu'enfin leurs sentiers, leurs routes, comme dit ici la Vulgate, sont aussi peu compréhensibles que la trace de l'aigle dans l'air, la trace du Serpent sur un rocher, le chemin d'un navire au milieu de la mer, & la trace de l'homme dans la vierge. Ou: que la trace de l'aigle dans l'air, la trace du Serpent sur la terre, la trace d'un navire au milieu de la mer, & la voye de l'homme dans sa jeunesse, Prov. XXX. 19. Toutes ces choses sont les merveilles de celui qui est parfait en science, v. 16. En un mot il n'y a personne, pour peu qu'il ait de bon sens, qui en contemplant les merveilles des Nuées, n'y trouve des preuves évidentes de la Sagesse infinie de DIEU, de sa Puissance, & de ses autres Attributs & Perfections.



## JOB, Chap. XXXVII. vers. 17.

*Comment tes vêtements sont chauds,  
quand il donne du relâche à la terre  
par le vent du Midi?*

*Vos vêtements ne sont-ils pas échauffés,  
lorsque le vent du Midi souffle sur la  
terre?*

**E**Lihu continue à parcourir la région de l'air, & après l'avoir considéré tout rempli d'orages & agité par les vents, il se le représente maintenant tranquille, doux, & chaud. Jus-  
qu'ici on n'a vu regner qu'un vent de Nord froid & malfaisant, ou différens vents qui se combattoient: mais à présent c'est un vent agréable qui a pris la place, un vent de Midi, qui après avoir chassé son adversaire, rend la tranquillité à l'air, & apporte la chaleur aux Hommes & aux Végétaux. L'air, auparavant épais, condensé, & élastique, est devenu subtil & léger; & ayant une fois pris le dessus, il fait que l'air intérieur qui est contenu dans les extrémités des vaisseaux, soit des Corps animés ou des Plantes, s'étend, & que les humeurs circulent librement. Le Soleil passant des Signes d'Hiver dans ceux d'Été, communique à l'air un plus grand degré de chaleur, lequel s'augmente à mesure que cet Astre approche plus près de notre Zénith. *Quand vous voyez souffler le vent du Midi, le chaud ne manque pas d'arriver*, Luc XII. 55. Cette dilatation de l'air, causée par les vents du Sud, n'est pourtant pas toujours suivie du beau tems: elle amène au contraire un tems pluvieux, comme on le voit au Printems; parce que les petites bulles d'eau qui nagent

dans l'air, se rapprochent alors plus aisément, & tombent ensuite en gouttes. Écoutons ce que dit Seneque (L. IV. Nat. Quæst. c. 3.) *Le commencement du Printems est suivi du mauvais tems, & plus l'air est chaud, plus les pluies sont grosses. C'est pourquoi, comme dit Virgile, lorsque le Printems pluvieux est venu, il se fait dans l'air un changement plus grand, étant ouvert de toutes parts, & se dilatant à la faveur de la saison même: c'est ce qui fait que les pluies sont plus grosses & plus abondantes, qu'elles ne sont durables. En Hiver, les pluies sont lentes & menues; mais le vent du Sud en amène de plus violentes, & dont les gouttes sont plus grosses.* Pline (L. II. c. 47.) s'accorde avec Elihu sur le vent du Sud: *Le vent du Sud amène la chaleur & l'humidité en Italie. Ce vent agite la Mer beaucoup plus que le vent du Nord, parce que le premier sort du fond de la Mer, & l'autre souffle sur sa surface. C'est aussi la raison, pourquoi les plus grands tremblemens de terre arrivent après les vents de Sud.* Ce qu'Elihu dit des *vêtements chauds*, donne à entendre l'incommodité dont les habits sont durant la chaleur, dans les Pais Orientaux: c'est pourquoi les hommes y vont presque tout nus.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 18.

*As-tu étendu avec lui les Cieux, qui  
sont fermes comme un miroir de fonte?*

*Vous avez peut-être formé avec lui les  
Cieux, qui sont aussi solides que s'ils  
étoient d'airain?*

**S**i l'on prend ce Passage à la lettre, il favorise l'ancienne Philosophie qui attachoit les Étoiles, tant fixes qu'errantes, à des Cercles solides & crySTALLINS: opinion qui depuis longtems est bannie des Ecoles. Car peut-on entendre autre chose par *מְקִימֵם מְקִימֵם*, les Cieux fermes ou solides, selon les Septante, *επιδόσεις, affermissimens, firmamens*? Ou, que voudroit dire l'explication d'Aquila, *αὐτὸς ἐπέσκαρε τὸν ἑρμῆν εἰς ῥητοῖας, c'est lui qui a affermi le Ciel dans ses révolutions*; de même que les *κρυστάλλινος, cristallisations*, qu'emploie le Scholiaste? Plusieurs anciens Commentateurs ont compris la chose de cette manière. Mais il faut faire attention, qu'Elihu n'est point encore parvenu avec Job au Ciel étoilé, & qu'il le promè-

ne encore dans le Ciel aérien. *מְקִימֵם* signifie ici la même chose que *מְקִימֵם*; & ce mot s'emploie très souvent dans l'Écriture pour l'Air ou l'Atmosphère, ou pour l'Étendue même, *מְקִימֵם*, dont il est parlé Gen. I. 6. 7. 8. Or cette Étendue, loin d'être solide, est un fluide très délié & très subtil. Pline (L. II. c. 38.) dit: *Ce que nos Ancêtres appelloient Ciel, nous l'appellons Air, c'est à dire, tout cet espace qui ressemble au vuide.* Elihu n'a donc ici en vue que le Ciel aérien, qui après la tempête se trouve clair & serain d'un bout à l'autre; ce Ciel, dis-je, qui paroît azuré, & dont la couleur ne doit pas être attribuée au Ciel étoilé, comme fait le vulgaire, mais à la condensation optique de l'air. C'est ce même Ciel enfin, qu'Elihu compare fort



fort bien à un *miroir de fonte*, פְּסֵלֵי מַיִם, selon les *Septante*, ἰσχυρὰ ὡς ἑκαὶ ἐπὶ χρυσῶς, & selon *Aquila*, ἐν χυρῶναι ὡς ἑκαὶ ἐπὶ χρυσῶς. L'Interprete Chaldéen traduit, *miroirs*, & R. Lévi, *verre*, à cause de sa transparence. On trouve de même dans les anciens Poètes profanes, les *Cieux d'airain*, c'est l'expression d'*Homere*: & les *Septante* mettent, *Firmament*. Ces comparaisons, ou ces façons de parler, ont un sens certain, conforme à la nature des choses, & qui même y est proportionné. Car le Ciel a effectivement quelque ressemblance à un miroir de fonte, ou à un miroir voûté & concave. D'ailleurs le Ciel aérien, quoique très fluide, est pourtant solide: il est fluide, en ce que les parties qui le composent sont dans une continuelle agitation; & solide, parce qu'il demeure constamment dans les bornes que Dieu lui a prescrites: il est solide, dis-je, jusques dans les moindres parties, qui sont élastiques au plus haut degré. Et cette élasticité, ou cette vertu extensive (פְּסֵלֵי מַיִם) de l'air est si grande, que dans les tremblemens de Terre & par l'action de la Poudre à canon, elle renverse

des Edifices, des Villes entières & des Montagnes. *Senèque* dit là-dessus entre autres choses, (L. IV. *Quest. Nat.* c. 6. 7. 8.) *Considérons la force de certaines petites semences cachées, dont la pousse a peine à trouver un passage à travers les jointures des pierres, & qui néanmoins acquièrent tant de force, que leurs racines, toutes menues qu'elles sont, brisent les Rochers. Qu'est-ce que ce peut être, sinon un effet de la tension de l'air, (c'est ce qu'aujourd'hui nous appelons Élasticité, ou Force élastique,) sans laquelle rien n'a de la force, & à laquelle rien ne peut résister? Car que peut-on imaginer qui ait en soi-même plus de tension que l'air? & qui est-ce qui peut nier cette élasticité, puisque l'on voit la Terre ébranlée, les Montagnes secouées, les maisons & les Villes abîmées avec leurs habitans, & souvent même les rivages de la Mer bouleversés? Une preuve de l'élasticité de l'air, c'est sa rapidité, & la force avec laquelle il s'étend. Voyez *Calceol. Mus.* p. 445. & *De Mey, Phys. Sacr.* p. 361.*

### JOB, Chap. XXXVII. vers. 21.

*Et maintenant, on ne voit point la lumière, quand elle resplendit dans les Cieux; après que le vent y a passé, & qu'il a nettoiyé les nues.*

*Mais maintenant ils ne voyent point la lumière; l'air s'épaissit tout d'un coup en nuée, & un vent qui passe les dissipera.*

**C**E Passage renferme plus de Morale que de Physique. L'air étant devenu serain après que le vent en a chassé tous les nuages, les Hommes ne peuvent, sans se blesser les yeux, fixer leurs regards sur la lumière éclatante du Soleil. Il est besoin d'une certaine proportion entre l'œil & la lumière: c'est pourquoi ceux qui voyagent dans les neiges, ou qui après avoir demeuré longtems dans une prison obscure, passent tout d'un coup au grand jour, sont en danger de perdre la vue. *Elihu* se sert ici de cette comparaison, pour faire entendre à Job, com-

bien il nous est impossible à nous autres pauvres vermisseaux, de supporter l'éclat des Perfections divines. *Mes pensées ne sont point vos pensées, & mes voyes ne sont pas vos voyes, dit L'ÉTERNEL. Car autant que les Cieux sont élevés par dessus la Terre, autant mes voyes sont élevées par dessus vos voyes, & mes pensées par dessus vos pensées. Ou: Autant que les Cieux sont élevés au dessus de la Terre, autant mes voyes sont élevées au dessus de vos voyes, & mes pensées au dessus de vos pensées.*

### JOB, Chap. XXXVII. vers. 22.

*Et que le tems qui reluit comme l'or, est venu du Septentrion: or il y a en DIEU une majesté redoutable.*

*L'or vient du côté de l'Aquilon; & la louange que l'on donne à DIEU doit être accompagnée de tremblement.*

**S**I quelqu'un doute que l'Air soit de l'Or, & l'Or de l'Air, il trouvera de quoi s'en convaincre dans les paroles de notre Texte; זָהָב מִצִּפּוֹרִית, qui signifient, *l'Or vient de l'Aquilon*, car les Interpretes Juifs, & plusieurs Ver-

sions, entre autres celles de Zurich & l'Angloise, entendent par-là la *serénité*; d'où nous tra-  
duisons, *Le tems qui reluit comme l'or est venu du Septentrion*; & les *Septante*, *Les nuages de couleur d'or viennent du Septentrion.*



Mais ce qu'il y a de bon dans une si grande différence de sentimens, c'est que nous pouvons adopter l'un & l'autre. Il est certain que le vent du Nord amène la sérénité, que le Barometre monte tandis que ce vent regne, & que les vapeurs aqueuses qui sont dans l'air se dissipent. Mais il faut remarquer que cette règle n'a lieu que dans l'Hémisphère Septentrional, & qu'il arrive tout l'opposé dans l'Hémisphère Méridional. Au-delà du Tropique du Capricorne, les vents de Nord-Est sont humides, & les vents du Nord froids; ceux-ci rendent l'air serain, & ceux-là amènent des pluies. Notre Philosophie parle relativement à sa Patrie; mais ce précepte d'Agriculture peut s'étendre à tout l'Hémisphère Boréal de la Terre, & particulièrement aux Pais situés au-delà du Tropique du Cancer. Il est vrai aussi, que l'Or vient du côté de l'Aquilon: si l'on doit prendre ces mots du Texte dans le sens naturel, comme le prétend Reland (*Diff. de Paradiso* p. 24.) alors Elihu a ici en vue l'Or Colchique, ou de Hevilab, dont il est parlé Gen. II. 11. & plutôt cet Or-là, que celui qui vient de Hongrie, parce que la Colchide est située au Nord de la Palestine, de l'Arabie, & même de la Grece: ainsi l'on peut aussi rapporter à cet Or les paroles de Jason dans *Valerius Flaccus* (L. V. de Colchide)

- - - - - *Nec fama fefellit*  
*Soligenam Aeten media regnare sub Arcto.*

„ Je n'ai pas été trompé par la renommée, qui

„ publie qu'Aëtes fils du Soleil regnoit dans „ le fond du Nord”. Nous avons parlé plus au long de cet Or de Colchos, sur Gen. II. 11.

Elihu finit son discours sur les Météores, par cette conséquence: על אלהי נורא הוה, *Il y a en DIEU une gloire redoutable*; ce que les Septante traduisent par ἐπὶ τοῖς μεγάλοις ἡ δόξα, & τὴν παντοκράτορος, *En ces choses paroissent la gloire & l'honneur du Tout-puissant*; Theodotion, ἐπὶ τῷ ΘΕΩ μεγάλῃ ἡ δόξα, *Il y a une grande gloire en DIEU*; Symmaque, ἐπὶ δὲ ΘΕΟΥ φοβερὸς αἶνος, *La louange de DIEU est terrible & admirable*; & la Vulgate, *Ad DEUM formidolosa laudatio*, (*La louange qu'on donne à DIEU doit être accompagnée de tremblement*.) Certainement, si ces choses relèvent la Majesté de DIEU, elles ne doivent pas moins nous inspirer une juste frayeur. On ne peut s'en défendre, quand on voit tout à coup l'Horizon se couvrir de nuages obscurs, les éclairs percer les nues par des feux étincelans & réitérés, qu'on entend gronder le tonnerre dans les airs, & la foudre porter par-tout l'horreur, & les marques d'un DIEU irrité; & qu'après avoir vu la Terre s'ébranler & les Montagnes prêtes à se renverser, les nuages se dissipent enfin, & l'air redevient serain. La gloire de toutes ces merveilles n'est due qu'à DIEU seul, qui manifeste par-là sa Puissance, sa Sagesse, & sa Bonté. C'est ainsi qu'en ont pensé tous les Ecrivains sacrés, & principalement David Pl. XVIII. Voy. *Wilkins, Vertheid. Copernic. P. II. p. 33.*







ΙΟΒ. Cap XXXVIII. v. 4. 5. 6.  
Terra Dei ἀρχιτεκτόνυμα.

Nach Iob Cap. XXXVIII. v. 4. 5. 6.  
Die Erde Gottes Kunst - Gebäude.



## P L A N C H E DXXIX.

*Architecture Divine de la Terre.*

JOB, Chap. XXXVIII. vers. 4. 5. 6.

Où étois-tu quand je fondois la Terre?  
Si tu as de l'intelligence, di-le moi.

Qui en a réglé les mesures, si tu le sais?  
Ou qui a appliqué le niveau sur elle?

Sur quoi sont fichés ses pilotis? ou qui  
est celui qui a posé la pierre angulai-  
re pour la soutenir?

Où étiez-vous quand je jettois les fon-  
demens de la Terre? Dites-le moi,  
si vous avez de l'intelligence.

Savez-vous qui en a réglé toutes les  
mesures, ou qui a tendu sur elle une  
ligne droite?

Sur quoi ses bases sont-elles affermies? ou  
qui en a posé la pierre angulaire?

ON a déjà remarqué ci-dessus, qu'Elihu a fait parcourir à Job le Ciel aérien, pour lui démontrer la Sagesse & la Bonté du Créateur, qui brille dans la formation des nuées, des éclairs, du tonnerre, de la foudre, & de l'air serain. C'est maintenant DIEU lui-même, qui conduit Job ce modèle de patience, & qui le fait approcher de la Terre. Cette Terre, qui, comparée aux grands Corps de ce vaste Univers, n'est presque qu'un grain de poussière, est cependant une Planète assez grande par sa masse; puisque sa capacité est de 2662560000 milles cubiques. Ce Globe si grand suspendu au milieu de l'air, & nageant librement dans le Ciel, & qui se soutient de soi-même sans que sa pesanteur lui soit à charge, pouvoit sans doute être tiré du néant dans un clin d'œil; mais le Créateur, par un acte de sa volonté toujours libre, le tira du Cahos, ou de l'Atmosphère des Comètes, dans l'espace de six jours. Car la Terre étoit sans forme & vaine, & les ténèbres étoient sur la face de l'Abîme, Gen. I. 2. C'est cet Edifice si vaste, orné de tout ce qui est nécessaire à la commodité & à l'agrément de la vie; ce grain de poussière, que DIEU même a daigné honorer non-seulement du titre de *mar-chepied de ses pieds*, Isaïe LXVI. 1. Act. VII. 49. 50; mais aussi de sa présence personnelle & corporelle dans la plénitude du tems, pour racheter de son sang le Genre-humain, qui étoit malheureusement tombé dans une honteuse Apostasie.

L'Edifice de la Terre est ici exposé à notre méditation, par celui-là même qui en a été l'Architecte. Il se sert pour cela des expressions

les plus propres à l'Architecture: Où étois-tu quand je fondois la Terre? si tu as de l'intelligence, di-le moi. Il est certain par l'histoire de la Création, que l'Homme ne fut pas créé le premier jour, mais le sixième seulement, après que sa demeure fut non-seulement achevée, & magnifiquement meublée, mais aussi abondamment fournie de tout ce qui étoit nécessaire pour y mener une vie agréable. L'Homme ne peut se vanter d'avoir contribué par ses actions, ou par son conseil, à cet Ouvrage; & la gloire d'avoir créé la Terre n'appartient qu'à DIEU, comme il est dit Gen. I. 1. Exod. XX. 11. Ps. XC. 2., & dans une infinité d'autres endroits de l'Ecriture Sainte. Où étois-tu donc, ô foible Mortel, dans le tems que moi qui suis le Tout-puissant, ai non-seulement joint ensemble les parties de la Terre par le lien indissoluble de la pression de l'air, mais l'ai placée de manière, qu'elle ne sauroit s'écarter de sa place, pas même de l'épaisseur d'une ligne, quoiqu'elle soit toujours en mouvement au milieu d'un Ciel fluide, dans lequel j'ai fondé la Terre sur ses bases, tellement qu'elle ne sera point ébranlée à perpétuité? Ou: Qui ai fondé la Terre sur sa propre fermeté, sans qu'elle puisse jamais être renversée, Ps. CIV. 5. N'étois-tu pas alors dans le grand abîme du Néant? ou tout au plus, tu n'étois encore que possible à mon égard, contenu dans cette petite masse de Terre que j'ai créée. Où étois-tu, lorsque les Elémens de la Terre & de l'Eau étoient encore confondus? lorsque je l'avois convertie de l'Abîme comme d'un vêtement, & que les eaux se tenoient sur les montagnes? Ou: que l'Abîme l'environnoit comme



un vêtement, & que les eaux s'élevoient comme des montagnes? Ou, avant que les montagnes se dressassent & les vallées s'abaissassent. Ou: qu'elles s'élevassent comme des montagnes, & qu'elles descendissent comme des vallées dans le lieu que je leur avois établi? Ibid. vl. 8. Ou, avant que j'eusse ordonné que les eaux qui sont au dessous des Cieux soient rassemblées en un lieu, & que le sec paroisse, Gen. I. 9. Ce n'est pas seulement dans l'Ecriture Sainte, que l'on trouve clairement exprimée l'idée de ce Cahos & de ce mélange de fluides & de solides; les Ecrivains profanes en ont aussi fait mention. *Anaxagore* dans *Diogène Laërce* dit: Πάντα χυμώτα ἢ ὕδρ. Εἴτα Νῆς ἐκ τῶν αὐτῶν δυνάμεων. Toutes choses étoient ensemble: alors l'Esprit vint les séparer les unes des autres, & les rangea. *Epicharme* en parle plus clairement, au rapport du même *Diogène Laërce* dans la Vie de *Platon*. Il démontre d'un côté l'Eternité & la Toute-présence de Dieu; & de l'autre, la dépendance où l'Univers, & le Cahos même, sont à l'égard de l'Etre suprême (1). Supposé que l'origine des *Arcaïens* fût antérieure à la Lune, comme ils s'en vantoient si arrogamment, au rapport de *Plutarque* (*Quaest. Rom.* 76.) supposé même, avec *La Peyrere*, qu'il y ait eu des *Préadamites*; on ne sauroit nier que l'existence des uns & des autres n'ait été postérieure à la Création de la Terre. Ainsi la question que DIEU fait à Job reste toujours dans toute sa force: Où étois-tu lorsque je fondois la Terre? J'entendrois volontiers ce que répondroient à cette question ces Athéniens orgueilleux, qui vouloient être appelés *Enfans de la Terre* par excellence, se croyant les premiers Mortels qui eussent été engendrés de cet Elément, comme il est rapporté par *Cicéron* (*de Orat.*) On dit même que les Dieux ravis de la beauté de cette Ville, s'en sont disputé entre eux la propriété. On la croit si ancienne, que l'on prétend que ses habitans n'ont été engendrés qu'après elle-même; de sorte que la Terre qu'ils habitent est en même tems leur Mere, leur Nourrice, & leur Patrie. *Platon* dit à peu près la même chose, (*in Menexeno.*) Dans le tems que la Terre produisoit déjà des animaux de toute espèce, tant les bêtes sauvages que le bétail, il n'y eut que ce seul Pais qui étant encore stérile & dépourvu de tout autre animal, engendra l'Homme, le plus intelligent de tous les animaux, & le seul qui révère les Dieux & la Justice. Et *Aufone* dans le *Catalogue des Villes célèbres*:

Nunc & Terrigenis Patribus memoremus  
Athenas  
Pallados - - -

Il faut aussi compter parmi nos anciens Peuples, qui étoient fils de la Terre, les habitants d'Athènes. Le discours qu'Eliphas tient à Job, XV. 7. est parallèle à la question qu'on lui fait ici: Es-tu, lui dit-il, le premier homme ne? as-tu été formé avant les montagnes? La façon de parler de notre Texte est empruntée d'un Edifice exposé à toutes les injures de l'air, placé sur une assiette invariable, posé sur des bases très solides, inébranlable à tous les orages. Quoique, selon le Système de Copernic, la Terre soit toujours en mouvement, elle reste néanmoins solide, ferme, & bien fondée, toujours fixe au centre de son Tourbillon, toujours dans son orbite, jusqu'à ce qu'étant déplacée, elle prenne la nature d'une Comète, & en suive les routes. Les Sectateurs de *Ptolomée* sortent du centre de la Raison, en voulant prouver par notre Texte que la Terre fait le centre de l'Univers, & que le Ciel étoilé sert comme de toit à cette petite Chaudière.

Qui en a réglé les mesures, si tu le fais? C'est ainsi que DIEU continue de parler à Job, vers. 5. Ou qui a appliqué le niveau sur elle? Les Septante ont traduit, τίς ἐπέτα τὰ μέτρα αὐτῆς, αἰ ὁδοί; ἢ τίς ὁ ἐκταράγων σκαπτήρ ἐν αὐτῇ; Qui est-ce qui a établi ses mesures, si tu le fais? Ou qui est-ce qui a tendu le Cordeau sur elle? Au lieu de σκαπτήρ, *Aquila* met χάσμα, Règle, Modèle, & *Symmaque*, ὁρμήν μέτρα, cordeau de mesure. Le Divin Géomètre, l'Architecte & l'Ingénieur suprême, par ces sublimes expressions n'a pas eu dessein de nous défendre de mesurer la Terre: il veut seulement nous faire entendre, qu'en créant ce composé de terre, d'eau & d'air, par un acte de sa volonté puissante, il n'a eu d'autres règles que les idées infiniment sages qu'il en avoit dans son Intelligence Divine, avant la fondation du monde. Or comme il est du devoir d'un prudent Architecte de chercher pour son édifice un terrain d'une longueur & d'une largeur proportionnée, d'en faire le Plan, d'en jeter les fondemens, d'élever perpendiculairement les murailles, de donner aux appartemens la place qui leur est convenable: de même il a plu à cet Etre suprême qui régit l'Univers selon son bon-plaisir, de donner d'exactes dimensions de longueur, largeur, & profondeur à la Terre, & au Tourbillon dans lequel elle tourne; de proportionner les parties solides aux fluides, & d'établir la même proportion entre les eaux, les montagnes, l'air, & l'éloignement de la Terre au Soleil, qui est une source intarissable de lumière & de chaleur; comme aussi la distance des autres Planètes: & tout cela dans un nombre, un poids, & une mesure sagement déterminés. Après donc que la Terre, qui est le lieu de notre demeure, subsiste invariable depuis tant de siècles, malgré les

(1) Ἄλλ' αἰ τοὶ θεοὶ παρῆσαν, καὶ ὑπῆλπον ἐ πῶπον.  
Τὰς δ' αἰ πῶπον ἔρπον, διὰ δ' αὐτῶν αὐτῶν αἰ.  
Ἄλλ' αἰ τῶν πῶπον πῶπον γένεσθαι τῶν θεῶν.

Πῶς δ' ἀρχαῖον ἔσται τῶν πῶπον ὅ, τι πῶπον μέτρον.  
Οὐκ ἔστι πῶπον πῶπον ὅ, ὅτι πῶπον αἰα δότῃ.



les changemens qui s'y font tous les jours, il nous est non-seulement permis d'en chercher les dimensions, & d'en considérer la structure, mais il est aussi de notre devoir de faire tous nos efforts pour acquérir cette connoissance qui tend à la gloire du suprême Architecte. Cependant, malgré toutes les peines qu'on s'est données, ces recherches ne sont pas encore parvenues au plus haut degré de perfection. C'est le défaut ordinaire, qui se trouve également dans les Observations de ces grands Corps, & dans l'examen des plus petits. Il faudroit, pour entreprendre cet ouvrage, une connoissance parfaite de la Géométrie, & de l'Astronomie. Pour juger des peines & des dépenses qui y sont nécessaires, il faudroit consulter les Mathématiciens de Louis XIV Roi de France surnommé *le Grand*, lesquels dans le siècle précédent entreprirent & acheverent heureusement un ouvrage de tant d'importance, sous les auspices de ce Monarque. Mes Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici un extrait de la Relation historique & mathématique de cette grande Mesure de la Terre. Je l'emprunte principalement de cet Ouvrage Royal intitulé *Mesure de la Terre*, imprimé à Paris en 1671; en y ajoutant quelques nouvelles Découvertes, qui ont été faites dans la suite.

Tous les Mathématiciens, même les plus anciens, ont donné à la Terre une figure sphérique; & cela par plusieurs conjectures, dont je ne ferai point ici l'énumération. Ce fut certainement une proposition bien hardie, pour des gens qui n'avoient pas encore navigé autour du Monde. Après être convenus de la figure, il s'agissoit de déterminer combien de milles, ou autres mesures connues, étoient contenus dans un seul degré de la Terre: car ce degré multiplié par 360, donnoit toute la circonférence. Ce fut sur ce fondement que *Ptolomée* assigna à un degré le nombre de 500 stades ou de 66 $\frac{2}{3}$  milles Arabiques. Après *Ptolomée*, d'autres Mathématiciens y travaillèrent par ordre d'*Almamun* dans les Campagnes de *Sinear*; & après avoir exactement mesuré, ils assignèrent à un degré vers le Septentrion 56 milles, & vers le Midi 56 $\frac{2}{3}$ , comme l'on peut voir dans les *Prolegomenes d'Abulfeda*. Or les stades de *Ptolomée* sont des stades d'Alexandrie, qui sont aux stades Grecs comme 144 à 125; & ces derniers sont aux anciens milles Italiens, comme 7 est à 1. Ainsi les 500 stades sont égaux à 61 $\frac{1}{3}$  milles d'Italie, ou à 47188 toises de Paris. Depuis le tems de *Ptolomée* & d'*Almamun*, la mesure de la Terre resta comme ensevelie jusqu'au XVII. Siècle, fertile en découvertes. Alors *Fernel* & *Snellius* entreprirent cet Ouvrage, véritablement pénible. Le premier donnoit à chaque degré de la Terre 56746 toises & 4 pieds mesure de Paris, & le second 55021. *Riccioli* lui en donnoit 62900. Enfin dans l'année 1669 & les suivantes, les Mathématiciens du Roi voulant mesurer la Terre avec plus d'exactitude qu'on n'avoit fait auparavant, résolurent de tirer une Ligne qui traversât tout le Royau-

Tom. VI.

me de France. Pour cet effet ils appliquèrent aux pinules de leurs Instrumens, des Télescopes avec des fils très fins qui se croisoient. Par ce moyen mesurant vers Malvoisine & Amiens, ils trouvèrent qu'un degré contenoit 57060 toises, qui sont égales à 58481 Pas de Bologne, à 29556 Perches Rhinlandiques de 12 pieds, à 28 $\frac{1}{2}$  lieues de Paris de 2000 toises, à 25 lieues moyennes de 2282 toises, à 20 lieues marines de 2853 Perches, à 73 $\frac{2}{3}$  milles d'Angleterre de 5000 pieds, à 63 $\frac{2}{3}$  milles de Florence qui contiennent chacun 3000 coudées. De-là ils conclurent que la circonférence de la Terre contenoit 20541600 toises de France, ou 9000 lieues moyennes de France; & le diamètre de la Terre, 6538594 toises, ou 2864 $\frac{2}{3}$  lieues moyennes. Ce travail fut entrepris par Mr. *Picart*, qui mesura une Ligne onze fois plus grande, que celle que *Snellius* avoit pris entre Alckmaar & Berg-op-zoom. Mais tout ceci n'est point à comparer à ce qu'entreprit Mr. *Cassini* par ordre du Roi, vers le commencement du XVII. Siècle. Ce grand homme prolongea la Ligne Méridienne de Paris jusqu'au bout du Royaume, savoir jusqu'au sommet des Pyrénées sur les frontieres du Roussillon & de Catalogne, appuyant toujours ses Observations Géométriques par les Astronomiques, en particulier des Eclipses de Jupiter & de ses Satellites. Ce fut alors pour la première fois que l'on tira sur la superficie de la Terre, avec beaucoup de peine & de frais, une Ligne de 8 degrés, entre le 40 $^{\circ}$ . & le 48 $^{\circ}$ . de latitude.

Pendant que ces savans Hommes étoient occupés à ces célèbres opérations géométriques, l'on découvrit une autre vérité très importante. Nous en avons fait mention ci-devant, en parlant des Observations sur les Pendules sous l'Equateur: mais comme elle a rapport au sujet dont il s'agit présentement, nous ne saurions la passer sous silence. C'est que les degrés de la Terre sont inégaux, & que depuis l'Equateur vers les Pôles ils vont en diminuant de  $\frac{1}{4}$ . Par cette raison, un degré ne donne que 57055 toises en le prenant de l'Observatoire de Paris vers le Nord; au-lieu qu'il en donne 57126 $\frac{1}{2}$  en le prenant vers le Midi. En faisant une Equation de toute la circonférence de la Terre, on trouvera que chaque degré aura 57292 toises, & que le demi-diamètre de la Terre contiendra 19695539 pieds de Paris. Or toutes ces observations démontrent que la Terre est de figure sphéroïde, abaissée vers les Pôles; de sorte que le diamètre de l'Equateur est au diamètre Polaire, comme 230 est à 229. Ayant ainsi établi le demi-diamètre de la Terre à 19695539 pieds, ou 3939 milles de 5000 pieds chacun, la Terre sera plus élevée sous l'Equateur de 85820 pieds, ou de 17 $\frac{1}{2}$  milles, qu'elle n'est sous les Pôles. On peut lire sur cette matière le célèbre Philosophe *Newton*, *Philosoph. Math.* p. 378. & les *Mem. de l'Acad. Roy. des Sciences* 1701. p. 169.

Cette dimension de la Terre qui est aussi exacte qu'on sauroit l'avoir, & la figure sphéroïde qu'on



qu'on a démontrée, nous ramènent derechef au Créateur, & nous font sentir la force & la vérité inébranlable des questions qu'il adresse lui-même à notre Job : Où étois-tu quand je fondois la Terre ? Si tu as de l'intelligence, dis-le moi. Qui en a réglé les mesures, si tu le fais ? Ou qui a appliqué le niveau sur elle ? Ces paroles du Texte, Qui en a réglé les mesures ? ont beaucoup d'emphase : on les doit rapporter non-seulement à la dimension de la Terre en général, mais on doit les étendre à chacune des parties qui la composent, comme aux Montagnes, aux Vallées, aux Campagnes, aux Cavernes, aux Mers, aux Lacs, & aux Fleuves ; & au parfait Equilibre que toutes ces parties ont avec leur tout, & entre elles-mêmes : & si je ne craignois d'être trop diffus, je pourrois confirmer cette vérité par l'exemple de la Suisse. Le mot מִדָּה n'exprime pas seulement la mesure, dont on se sert pour bâtir ; il désigne encore une mesure accomplie, exacte, grande, & parfaite. On le trouve dans ce sens Nomb. XIII. 33. où אִישׁ מִדָּה, (Homme de mesure) signifie Homme de grande taille. Les Espagnols se servent des épithètes Medidos, & Mesurados, pour signifier des Hommes d'une taille extraordinaire. Et c'est dans ce sens que la Terre, comme on a vu, est ici décrite sous l'idée d'un édifice d'une très vaste étendue, & d'une mesure très grande & très parfaite. מִדָּה, signifie Ligne, Règle, Cordeau à mesurer. Les Septante mettent σπασίον, & les Versions de Zurich une Règle, (eine Schnur). On entend par ce mot non-seulement le Plomb dont on se sert pour examiner si les hauteurs des bâtimens sont perpendiculaires ; mais il signifie aussi une Règle, un Modèle, une Ligne, le Niveau pour la direction des lignes horizontales ; & même la Perche dont on se sert pour mesurer la longueur de ces lignes. Les Architectes ordonnent (dit Cicéron L. II. Academ.) d'employer pour les longueurs la Règle & le Cordeau, pour les hauteurs le Plomb, & pour les angles l'Equerre. Toutes ces façons de parler, & tous ces termes consacrés à l'Architecture & à la Géométrie, montrent la grande justesse de ce bâtiment, lequel, à dire vrai, paroît d'abord affreux, inégal, & semblable aux masures d'un ancien édifice ruiné, mais qui est néanmoins très régulier dans son irrégularité même. On trouve dans Bartoli (Ricreat. del Savio) une très belle description d'un Edifice semblable, (L. I. c. 8. intitulé : Le Monde dérangé par un nouvel ordre d'Architecture, & dans son dérangement plus artificieusement ordonné.) Je me souviens, dit cet Auteur, d'avoir vu dans la Maison de plaisance d'un Prince, parmi plusieurs autres appartemens magnifiques, une salle fort singulière. Elle étoit à dessein composée de ruines, & dans un goût d'Architecture tout nouveau, qu'on pourroit appeler avec raison l'Ordre dérangé. Ce goût de bâtiment ne demande pas moins de génie & de jugement que les autres ; d'autant que pour y

réussir, l'on doit donner une liaison à ce qui n'en a point, de la grace à la difformité, de l'ordre au dérangement, de la symétrie à la disproportion, & de l'artifice au hazard. Cet appartement inspire, en y entrant, de l'horreur, & du plaisir. On voit un édifice disloqué, qui paroît prêt à tomber sur la tête, & qui n'est soutenu que par des pans de murailles, qui semblent en tombant s'être rencontrés par hazard. Toutes ses parties sont portées sur des bases impropres ; & cependant si bien ajustées, que l'œil, bien loin d'être effrayé par cette monstruosité, se divertit extrêmement à voir une nouvelle espèce de beauté & de proportion dans la difformité & dans le desordre. Je suis persuadé qu'il a fallu pour en former le modèle, le double d'étude qu'il en faudroit pour un bâtiment régulier. Mais tout le monde n'a pas le don d'en distinguer l'artifice.

Il ne nous reste à expliquer que le Vers. 6. עַל־מָה אֲרָנֶיהָ הִתְבָּעוּ. Les Septante traduisent, ἐπὶ τίνος οἱ κτίρες αὐτῆς ἀπὸ πηγάς ; τίς δὲ ἐστὶν ὁ βάλων λίθον γωνιαῖον ἐπ' αὐτῆς ; Sur quoi ses cercles sont-ils affermis ? Qui est-ce qui a posé sur elle la pierre angulaire. Quelques-uns au lieu de κτίρες, Cercles, portent αἱ βάσεις, οἱ κατὰ πηγὰς, des bases, des pilotis, & selon S. Augustin, ἀναβασαντήρες, des contrepoids. Les Versions de Zurich portent : In quo fundamenta fixæ sunt bases ejus ? Aut quis demisit lapidem angularem ejus ? Worauf stehen seine Säulen ? oder, wer hat seinen Eckstein gelegt ? En un mot, sur quel fondement la Terre est-elle posée ? Quelles sont les bases qui la soutiennent ? Ce sont aussi des expressions empruntées de l'Architecture Civile, où personne n'ignore que la partie la plus basse de l'édifice doit être la mieux affermie, & la plus solide, pour pouvoir soutenir tout le fardeau du bâtiment. Lors que le fondement n'est point affermi, il faut nécessairement que l'édifice s'affaisse, s'entrouvre, & tombe enfin en ruine. Si nous considérons les fondemens de la Terre, nous n'y trouvons pas des pierres solides, ni de la terre stable, ni des décombres, ni du limon, ni même de l'eau. Ce vaste Edifice est suspendu librement au milieu de l'air, ou du Ciel. Il est unique dans son espèce, & d'une structure merveilleuse, qui sans avoir ni murailles, ni étages, ni appartemens, & n'ayant que le seul toit, est pourtant l'habitation des Hommes & des Animaux. Cependant il est fait ici mention de la Pierre angulaire, par où on peut entendre ces grosses pierres de taille, qu'on met d'ordinaire aux angles des fondemens, & qui servent à joindre & à soutenir deux murailles ensemble. Mais où trouvera-t-on cette pierre dans la Terre ? En-vain la chercheroit-on, à moins que ce ne fût au Centre de la Terre, où il est impossible de parvenir ; car c'est-là le Centre de gravité, où aboutissent toutes les lignes de gravitation, & où tous les rayons de la circonférence se rencontrant forment des angles les uns avec les autres. On peut aussi entendre, si l'on veut, par



par cette *Pierre angulaire*, la forte liaison qu'il y a entre les parties de la Terre, ou même de tout son Tourbillon. On peut opposer à cette Pierre, *la solitude & le vuide*, l'état de confusion où la Terre se trouvoit lorsqu'elle étoit *sans forme & vuide*, Gen. I. 2: c'est ainsi qu'Isaïe XXXIV. 11. réunit ensemble *la ligne de confusion, & le niveau de desordre*. Il est important d'approfondir le véritable sens qu'il faut attacher à cette expression de *Pierre angulaire* dans toute sorte d'Édifices: il faut le chercher dans les principes de l'Architecture, pour pouvoir se former une idée distincte de cette Pierre éprouvée de l'angle le plus précieux, que le SEIGNEUR a mise pour être un fondement solide en Sion, Is. XXVIII. 16., sur laquelle sont édifiés les Fidéles, qui sont des *Pierres-vives*, 1. Pier. II. 5. Eph. II. 20. La Pierre angulaire doit être non-seulement taillée à l'équerre, &

rendue égale; elle doit aussi être placée au coin de l'édifice, afin que le bâtiment qu'on y élève dessus soit solide; & c'est de-là que lui vient le nom de Pierre angulaire. Je laisse aux Interpretes d'un ordre plus relevé, tout ce qu'on peut dire sur cette Pierre par rapport à JESUS-CHRIST. Je dirai seulement, que cette Pierre a également lieu dans le Système de Copernic, & que dans celui de Ptolomée; & je finis ce Commentaire par les paroles de S. Grégoire de Nazianze, Orat. 34. *Comment la Terre peut-elle être si stable & si immobile? Qu'est-ce qui lui sert de soutien? Qu'est-ce qui lui sert de base? Qu'est-ce qui l'empêche de retourner dans son ancien Cahos? Il n'y a que la volonté Divine, qui puisse la maintenir dans cet état; car la Raison ne nous fournit rien qui soit capable de produire cet effet. Voyez Wilkins, Vertbeid. Copernic. p. 29.*

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 7.

*Quand les Etoiles du matin se réjouissent ensemble, & que les Enfants de DIEU chantoient en triomphe?*

*Lorsque les Astres du matin me louoient tous ensemble, & que tous les Enfants de DIEU étoient transportés de joye.*

**P**Armi les sources d'erreurs, on peut mettre avec justice la Cabale, & l'attachement superstitieux au sens littéral de l'Écriture Sainte. La première trouve dans chaque lettre, dans chaque accent, & dans chaque point de l'Écriture, des mystères si relevés, qu'ils surpassent la capacité de tout autre que de ceux dont l'imagination les a forgés. Le second fait servir l'infailibilité de l'Écriture Sainte, de manteau à l'ignorance de gens entêtés de leurs opinions. On se moque chez les Européens des habitans de l'Île Formosa, & des autres Indiens, qui, au rapport de Psalmanazar (*Descript. de l'Île Formosa*) croient que les Ames, principalement celles des Riches & des Grands, qui savent gagner leurs Prêtres par des présens, sont changées en Astres brillans & placées dans le Ciel. Mais notre Texte même leur seroit favorable, si l'on s'attachoit scrupuleusement au sens littéral. *Les Etoiles du matin se réjouissent, & les Enfants de DIEU chantent en triomphe.* Si c'est dans un sens propre & littéral qu'il est dit que *les Astres se réjouissent*, il faudra nécessairement dire qu'ils ont la Raison en partage. Et si c'est dans ce sens-là qu'il est dit, Isaïe XLV. 12. que DIEU donne la Loi à toute l'Armée des Cieux, & Ps. XIX. 2. 3. 6. que les Cieux racontent la gloire du DIEU fort, & que l'Étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains; qu'un jour dégorge des propos à l'autre jour, & qu'une nuit montre la science à l'autre nuit; que le Soleil s'égaye comme un homme vaillant pour faire sa course;

Où: *Les Cieux racontent la gloire de DIEU, & le Firmament publie les ouvrages de ses mains; un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoissance à une autre nuit.* - - Le Soleil sort plein d'ardeur, pour courir comme un Géant dans sa carrière; les Cieux, l'Étendue, le Jour, la Nuit, le Soleil, seront des Êtres raisonnables. Cela étant, doit-on s'étonner qu'il y ait eu dans le Siècle de S. Jérôme, des gens qui attribuoient de l'intelligence aux Etoiles? & que Philon le Juif, & les Rabbins, qui ont été les plus attachés au sens littéral, ayent soutenu qu'à chaque heure du jour les Cieux chantoient les louanges du Créateur par des sons articulés, & que les Astres soupiroient après la Vie éternelle dont ils devoient jouir un jour, comme Origène l'a cru? Qu'il me soit permis de remarquer ici en passant, comment les plus illustres Pères de l'Eglise, plus attentifs à la réformer qu'à cultiver la Philosophie, se sont égarés pitoyablement, aussi-bien que les Rabbins, lorsque pour appuyer leurs opinions, souvent ridicules, ils ont eu recours à l'Écriture Sainte comme à leur dernière ressource. Pour moi je les excuse, avec Acosta (*de Nat. Novi Orbis* L. I. c. 2.) qui s'exprime ainsi: *L'on doit aisément pardonner aux Pères de l'Eglise, lorsque par un excès de zèle pour faire connoître & honorer le Créateur, ils ont quelquefois hasardé des pensées peu justes sur les créatures.* Cet avant-propos que l'on vient de lire, doit tenir ici lieu de Commentaire. Nous avons remarqué la manière dont DIEU



proposoit à la méditation de Job la Création ou la fondation de la Terre; maintenant il expose à ses yeux le magnifique spectacle des Astres du matin, sensibles à la joye qu'inspire la céleste harmonie. Soit que l'on entende ici les Etoiles fixes, ou les Planetes, cette façon de parler sera métaphorique. Mais si l'on entend par ce nom les Anges, le sens literal peut avoir lieu, comme étant convenable à la nature de ces Etres. Les Etoiles louent le SEIGNEUR, par les pensées des Anges, & par les langues des Hommes. Il est même probable par plusieurs circonstances, que par les Etoiles on doit ici en-

tendre les Anges, qui dans le même verset sont appelés *Enfans de DIEU*. Aussi les *Septante*, avec le Paraphraste Chaldéen, ont traduit *les Anges*. Le Psalmiste même, Ps. CXLVIII. voulant exciter les Créatures les plus nobles à louer L'ÉTERNEL, commence par les Anges: *Tous ses Anges, louez L'ÉTERNEL; toutes ses Armées, louez-le*. Le Diable même est appelé *Lucifer*, c'est à dire, *Etoile du matin*. Mais comme ce seroit m'écarter du plan que je me suis proposé, que de m'étendre davantage, mes Lecteurs pourront consulter *Wilkins, Vertheid. Copernic. P. II. p. 41.*

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 8. 9. 10. 11.

*Qui est-ce qui enferma la Mer entre des portes, quand elle fut tirée comme de la matrice, & qu'elle en sortit?*

*Quand je lui donnai la nuée pour couverture, & l'obscurité pour ses langes?*

*Et que j'établis mon ordonnance, & que je lui mis des barrières & des portes?*

*Et que je dis: Tu viendras jusques-là, & tu ne passeras pas plus avant, & l'élevation de tes ondes s'arrêtera ici?*

*Qui a mis des digues à la Mer pour la tenir enfermée, lorsqu'elle se débordoit en sortant comme du sein de sa mere?*

*Lors que pour vêtement je la couvrois d'un nuage, & que je l'envelopois d'obscurité comme on enveloppe un enfant de bandelettes?*

*Je l'ai resserrée dans les bornes que je lui ai marquées, j'y ai mis des portes & des barrières.*

*Je lui ai dit: Vous viendrez jusques-là, & vous ne passerez pas plus loin, & vous briserez ici l'orgueil de vos flots.*

**D**IEU suit, dans l'énumération de ses Oeuvres, l'ordre qu'il avoit tenu dans la création; & après avoir parlé de la Terre, il parle de la Mer. Dès que la Terre fut affermie, & l'air purifié, les eaux qui étoient au-dessous des Cieux s'assemblerent dans un seul endroit, & cet amas d'eaux fut nommé Mer, Gen. I. 9. 10. La Mer est un des plus beaux Ouvrages de L'ÉTERNEL, & l'on peut dire sans hésiter, que tout le Globe terrestre est un composé de Terre & de Mer. Il est certain aussi que dans toute l'Ecriture Sainte, la création de la Mer n'est attribuée qu'à DIEU seul, de même que sa division & ses autres qualités. DIEU a fait la Mer, Exod. XX. 11. Neh. IX. 6. Act. IV. 24. C'est par conséquent à lui seul qu'appartient l'empire sur la Mer, comme sur toutes les créatures. *A lui appartient la Mer*, Ps. XCV. 5. *Il a compassé des bornes sur les eaux tout autour*. Ou: *Qui a renfermé les eaux dans leurs bornes*, Job XXVI. 10. *Il assemble les eaux de la Mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des Celliers*. Ou: *C'est lui qui rassemble toutes les eaux de la Mer dans leur*

*lit, comme en un vaisseau; c'est lui qui tient les abîmes renfermés dans ses trésors*, Ps. XXXIII. 7. *Il mettoit son ordonnance touchant la Mer, afin que les eaux n'en passassent point les bords*. Ou: *Lorsqu'il renfermoit la Mer dans ses limites, & qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes*, Prov. VIII. 29. *J'ai mis, dit le SEIGNEUR, le sable pour bornes de la Mer, par une ordonnance perpétuelle, par les Loix que j'ai établies dans la Nature, & qu'elle ne passera point*. Ou: *Moi qui ai mis le sable pour borne à la Mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle, qu'elle ne violera jamais*, Jer. V. 22. La Mer est donc un instrument dont DIEU se sert pour nous donner des marques de sa colere, ou de sa bonté. *Je fais tarir la Mer quand je la tanse*, Il. L. 2. Nah. I. 4. On peut voir comment DIEU exerça l'empire souverain qu'il a sur cet élément, dans le miraculeux passage des Israélites par la Mer-rouge, Exod. XIV. 21. *En tournant la Mer en une Terre sèche*, Ps. LXVI. 6. *Il tansa la Mer-rouge & elle se secha, & il les conduisit par les gouffres*



*frès comme par les d. fers, Pl. CVI. 9. En faisant turer la Mer & les eaux du grand Abîme, en redoublant les lieux les plus profonds de la Mer en un chemin, afin que les raches & passassent, Isac LI. 10. Le souverain pouvoir que le Créateur exerce sur la Mer, ne se fait jamais mieux sentir que lorsqu'on est obligé d'y naviger. On voit alors qu'il fend la Mer par sa vertu, & qu'il frappe par son intelligence les flots quand ils s'élèvent. Ou : Sa puissance a rassemblé les Mers en un instant, & sa sagesse a dompté l'orgueil de cet Élément, Job XXVI. 12. Lorsque le Dieu des Armées rompit la Mer, & les flots en bruirent, Haie LI. 15. C'est alors que les Mortels saisis d'étonnement s'écrient, Qui est celui-ci, que la Mer & les vents lui obéissent? Lorsqu'après avoir tanté la Mer, les vents & les flots s'appaisèrent, & il se fit un grand calme, Matth. VIII. 26. 27. Marc IV. 41. Luc VIII. 24. 25. Tout ce que nous avons dit ici en forme d'avant-propos, est également dicté par la Raison, & confirmé par l'Écriture Sainte. Venons maintenant à l'explication de notre Texte.*

Vers. 8. *Qui est-ce qui enferma la Mer entre des portes, quand elle fut tirée comme de la matrice, & qu'elle en sortit?* Les Septante ont traduit, *J'ai renfermé la mer par des portes, lorsqu'elle frémissait en sortant du ventre de sa mere.* Il s'agit maintenant de savoir quand est-ce que cela est arrivé? Quand est-ce que la Mer sortit avec violence du ventre de sa mere, comme dans un accouchement difficile? Quel est cet Abîme dont elle est sortie? Les Payens mêmes ont soupçonné quelque chose de semblable. Archelaüs dit positivement dans *Diogene Laërce*, que la Mer étoit renfermée dans ses canaux, & qu'elle avoit été comme filtrée à travers la terre. Je passerai sous silence les différentes explications de plusieurs anciens Interprètes, qui sont plus propres à embarrasser qu'à instruire, & je me contenterai seulement de produire la mienne. Notre Texte semble vouloir nous indiquer les deux différentes fondations de la Terre, dont il est parlé Gen. I. & VII. Dans la première création, l'eau qui étoit contenue dans les pores de la Terre, en étant exprimée & filtrée, s'assembla dans un seul endroit. Savoir si dans ce même tems, les eaux contenues dans les Réservoirs souterrains du centre des Abîmes, en sortirent, c'est ce que je n'oserois positivement déterminer. Mais il est certain qu'au tems du Déluge, la Mer, qui étoit auparavant renfermée entre des portes, en sortit comme de sa matrice. Ces expressions reviennent à celles qu'on lit Gen. VII. 11. *Toutes les fontaines du grand Abîme furent rompues.* Le fait est constant; la difficulté est de savoir comment cela se fit. Tous ceux qui cherchent à se distinguer par de nouveaux Systèmes, s'efforcent de tirer l'Écriture Sainte de leur côté, & souvent ils l'accrochent à leurs propres idées. Burnet, dans sa *Théorie de la Terre*, l'ajuste à son Système particulier, avec autant de confiance que s'il avoit vu de ses propres yeux sourdre les eaux qui é-

toient entre le globe intérieur de la Terre, qui en étoit comme le noyau, & la superficie de cette même Terre, qui étoit moins solide, toute crevassée, & facile à s'ébouler. On diroit, à l'entendre, qu'il auroit vu former en s'ébouillant fortuitement, les Iles, les Montagnes, les Vallées, les Champs, les Lacs & les Mers, qui n'existoient point auparavant. Les yeux de Cluvier & de quelques autres, armés sans doute de bons Téléscopes, ont observé une Comète, qui passant près de la Terre avoit non-seulement fait de grandes ouvertures dans le Ciel & causé de très grosses pluies, mais aussi serré tellement la Terre, que la forte pression l'avoit fait crever & fendre de tous côtés, tellement que les eaux des Abîmes en étoient sorties impétueusement, & la figure parfaitement ronde de la Terre même avoit été changée en sphéroïde. Nous avons parlé plus amplement de ces Hypothèses, dans l'Histoire du Déluge.

Vers. 9. *Quand je lui donnai la nuée pour couverture, & l'obscurité pour ses langes.* Ceci convient encore à la Terre, non-seulement dans la Création, & dans le Déluge, mais aussi dans tous les tems de son existence. On lit Gen. II. 6. *Une vapeur montoit de la Terre, qui arrosa toute la surface de la Terre.* C'est à dire que les eaux ayant formé, le troisième jour, des Mers par leur assemblage, il s'éleva de ces vastes Réservoirs des vapeurs très abondantes dans les airs, qui formerent ces nuées, lesquelles bien-tôt environnerent la Terre comme d'un vêtement. Cette explication n'a rien de contradictoire avec la création des nuées & des eaux supérieures, qui arriva le deuxième jour, la différence ne consiste que dans le plus ou le moins. Car dans le tems que le tout n'étoit qu'un Cahos, & que les particules terrestres étoient mêlées avec celles de l'eau, il pouvoit bien aussi s'élever des vapeurs, & se former des nuées dans l'étendue de l'air. Mais lorsque les eaux sortant impétueusement des Abîmes formerent les Mers, les vapeurs s'éleverent en plus grande quantité, & les nuages par conséquent s'augmenterent. L'expérience nous fait voir tous les jours, que la plus grande partie des vapeurs dont les nuages se forment, sortent de la Mer. Ces nuages sont, par une façon de parler très particulière, comparés ici à un vêtement & à des langes. Le principal usage des vêtements & des langes est de conserver la chaleur qui exhale du corps humain, & d'empêcher qu'elle ne se dissipe: de sorte qu'à proprement parler, les habits, de même que le lit, n'échauffent pas notre corps, comme le croit le vulgaire; ils retiennent seulement la chaleur, qui sans eux se dissiperoit. C'est par la même raison que l'air ouvert & serain est plus pernicieux aux Végétaux, que l'air couvert de nuages; parce que pendant que le Ciel est couvert, la chaleur qui s'exhale de la Terre ne se dissipe point, & l'on a moins à craindre des frimats & de la gelée. La Terre dans sa création devoit avoir les dispositions nécessaires pour pouvoir, dès le troisième jour, pousser de l'herbe portant semence, &



des arbres fruitiers, Gen. I. 11. Cela se pouvoit mieux le Ciel étant couvert de nuages, que pendant qu'il seroit froid & serain. Il faut aussi remarquer, que les eaux qui sortoient impétueusement des Abîmes, ne devoient pas s'élever en bouillonnant & inonder la Terre qui étoit aride; mais cet écoulement, comme on verra dans la suite, devoit se faire dans certaines limites, & par conséquent les particules qui composent l'eau devoient être telles de leur nature, qu'elles pussent facilement se séparer les unes des autres, & se disperser dans les airs. Les eaux sont encore retenues dans ces mêmes limites, en partie par la pesanteur de l'air, & en partie par la pression des nuages qui sont au dessus de la Terre & de la Mer. La Providence infinie qui créa toutes choses avec tant de sagesse, subsiste encore & veille sans cesse à leur conservation. Pendant la catastrophe du Déluge, il arriva de nouveau que la Mer fut couverte de la nue comme d'un vêtement, & de l'obscurité comme de langes. Le Monde devoit sans doute faire alors un triste spectacle. Des nuages obscurs & épais répandoient de grosses pluyes; la Mer étoit enflée, & agitée; l'eau sortoit de toutes parts par les fentes de la Terre, & s'augmentant toujours elle inonda enfin toute la Terre habitable, & fit périr les Hommes & les Animaux. Mais après la destruction du premier Monde & vers la fin de cette funeste inondation, la Terre se relevant de nouveau par ordre du Créateur, & se trouvant rétablie, elle eut encore besoin de ce vêtement & de ces langes, qui sont toujours nécessaires pour faire revivre les Plantes.

Les Vers. 10. & 11. expriment le resserrement de la Mer dans de certaines limites. *J'établis mon ordonnance, & je lui mis des barrières & des portes; & je lui dis, Tu viendras jusques-là, & tu ne passeras point plus avant, & l'élevation de tes ondes se brisera ici.* Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que se transporter sur le bord de la Mer. On y observera, pendant son flux ordinaire, mais principalement lorsqu'elle se trouve agitée d'une grande tempête, que ses flots écumans se brisent & se perdent dans le sable, tandis que la Mer conserve toujours la même hauteur; & l'on verra comment après la plus terrible tempête, ses flots se rappaisent & se calment, au grand soulagement des Nautonniers. *Moi, dit L'ÉTERNEL, j'ai mis le sable pour la borne de la Mer, par une ordonnance perpétuelle & qu'elle ne passera point. Ses vagues s'émouvent, mais elles ne seront pas les plus fortes; & elles bruyent, mais elles ne la passeront point.* Ou: *Moi qui ai mis le sable pour borne à la Mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais; ses vagues s'agiteront, & elles ne pourront aller au-delà; ses flots s'élèveront avec furie, & ils ne pourront passer ses limites,* Jérém. V. 22. Je ne m'arrêterai point ici à faire l'application morale de notre Texte aux Grands de la Terre, enflés de leurs richesses ou de leur crédit; ni aux Tyrans qui ne respirent que feu & flamme, & desquels on peut dire,

qu'ils voyent souvent leurs flots écumans & chouer sur le sable, & leur cruauté arrêtée par les choses les plus méprisables. Revenons donc au sens littéral, qui ne convient ici proprement qu'à la Mer, laquelle depuis la Création a toujours gardé l'équilibre avec la Terre. Mais cet équilibre a principalement été remarquable au tems du Déluge, lorsque tout le Monde étoit inondé, & les hautes montagnes couvertes d'eau, en sorte que cet élément liquide les surpassoit de la hauteur de 15 coudées; ce fut alors en particulier que DIEU lui dit: *Tu viendras jusques-là & tu ne passeras point plus avant, & l'élevation de tes ondes se brisera ici.* Ces eaux devoient après un certain tems se retirer dans les Cavernes de la Terre; & alors lui furent derechef assignées des bornes fixes & inébranlables, qui subsistent encore aujourd'hui. *La Mer, (dit S. Ambroise, Hexam. L. III. c. 2.) voyant l'ordre du Créateur écrit sur le rivage, adore en repliant ses flots celui qui lui assigna ses limites.* Ce n'étoient pas seulement les anciens Peres de l'Eglise, comme S. Basile (in Hexam. Hom. IV.) S. Grégoire de Nazianze (Orat. 34.) S. Ambroise (loc. cit.) mais nous avons aussi plusieurs grands Théologiens des derniers Siècles, entre autres Thomas d'Aquin (P. I. Quæst. 69. Art. 1.) Luther (Comm. in Ps. XXIV. CXXXVI. 6.) Calvin, & d'autres, qui ont soutenu que la situation permanente de la Mer étoit un Miracle continu, & qu'étant, comme ils s'imaginoient, beaucoup plus haute que la Terre, & même de niveau avec les Montagnes, elle inonderoit à chaque instant toute la Terre, si elle n'étoit retenue par un Miracle. Il est certain qu'en regardant la Mer de dessus le rivage, on peut aisément s'en former cette idée; mais ce n'est qu'un erreur de notre vue, dont il est aisé de se détromper, si l'on a la moindre connoissance des principes des Mathématiques, & de l'Optique en particulier. C'est une vérité que personne ne peut revoquer en doute, que la superficie de la Mer est de figure sphérique, & qu'elle est horizontale avec le rivage, & non pas avec les parties les plus élevées de la Terre. Cette seule considération nous fournit la cause naturelle de ce *Non plus ultra* des flots agités qui viennent se briser contre les rochers, & déposer leur fureur sur le sable. La vérité de ce Texte est confirmée par toutes les Mers; & particulièrement par celles dont le flux dure pendant six heures, & le reflux pendant les six heures suivantes, & cela avec tant de régularité, que suivant le mouvement de la Lune, la marée monte tous les jours environ 48 minutes plus tard: phénomène dont, après bien des observations auxquelles on a donné toute l'attention possible, on a précisément déterminé les heures & les minutes, & on les a marquées dans les Calendriers, au grand avantage de la Navigation. Ce sujet a tant de rapport avec notre Texte, qu'il mérite bien que j'en parle un peu plus amplement.

Le Flux & Reflux de la Mer est un mouvement



ment réglé, par lequel pendant six heures depuis le matin jusqu'à midi, & depuis le coucher du Soleil jusqu'à minuit, les eaux s'avancent sur le rivage, & marquent plus haut sur les rochers qui s'y rencontrent. C'est proprement ce qu'on appelle *Flux* ou *Marée*; & on le nomme *Haute Marée*, ou *Pleine Mer*, lors qu'il est parvenu au plus haut degré. C'est à cette dernière situation qu'on doit rapporter ces paroles: *Tu viendras jusques ici, & tu ne passeras pas plus avant.* La Mer ensuite commence à se retirer pendant le même espace de 6 heures, & cela deux fois dans 24 heures. C'est ce qu'on appelle *Reflux*; & lorsqu'il arrive au plus bas degré, *Basse Marée*. Ces mouvemens sont les mêmes le lendemain, excepté que le tout arrive 12 minutes plus tard, justement autant que la Lune s'avance dans son orbite. C'est ce rapport que l'on a observé entre les mouvemens de la Lune & ceux de la Mer, qui a fourni la plus forte preuve au Système de *Descartes* touchant la pression de la Lune sur notre Terre.

Il faut néanmoins remarquer que le Flux & le Reflux n'est pas égal dans toutes les Mers. Il est fort grand, 1. Dans la Zone Torride, entre les deux Tropiques. 2. Dans les Mers qui s'étendent d'Orient en Occident. 3. Dans les Golphes qui sont longs & étroits. 4. Dans les Mers où il n'y a gueres d'Iles & de Promontoires, comme celles de la Chine, Cambaja, le Golphe de Cambaja, Malacca, Panama en Amérique, & sur toutes les Côtes de la Mer du Sud. On voit au contraire peu ou point de Marée dans la Mer Baltique & dans la Méditerranée, excepté à Venise où il y en a tant soit peu.

On en doit attribuer la cause en partie à l'éloignement de ces Mers du chemin de la Lune, en partie à ce qu'elles s'étendent de l'Occident à l'Orient, & en partie aux Iles & aux Promontoires.

Le Flux & Reflux n'est pas même également fort tous les jours de l'année. On observe qu'il est plus grand vers les Pleines-Lunes, & les Nouvelles-Lunes. Je ne dis pas pendant la Pleine-Lune ou la Nouvelle-Lune, mais environ deux jours après. Le tems auquel il est le moins sensible, est dans les Quadratures. A mesure que cette Planete s'éloigne de notre Terre, elle y cause moins de pression, & par conséquent moins de Marée; & au contraire, quand elle s'en approche. La Marée est aussi plus forte vers les Equinoxes, ce qui prouve qu'il y a plusieurs causes qui produisent ce phénomène. Ainsi il faut faire attention 1. aux Phases de la Lune: 2. à la distance qui est entre la Lune & la Terre, laquelle n'étant pas toujours égale soit dans les Pleines-Lunes, soit dans les Nouvelles-Lunes, cela fait que les Marées sont aussi plus ou moins grandes: 3. à la Déclinaison de la Lune: 4. au Soleil même, qui lorsqu'il se trouve dans l'Apogée, & dans le Solstice d'Été, cause aussi des Marées basses. On peut voir cette matiere traitée plus au long dans les *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1710. p. 318. 1712. p. 86. (Edit. de Paris) 1713. p. 17. 357. 1714. p. 321. (Edit. de Hollande.) Voyez aussi *Bartoli Ricreaz. del Savio*, p. 137. *Burnet Archaeol. Philos.* p. 412. *Cluver. Geolog.* p. 174. *Wilkins Vertheid. Copernic. P. II.* p. 39. & *De Mey Phys. Sac.* p. 373.

## JOB, Chap. XXXVII. vers. 12.

*As-tu, depuis que tu es au monde, commandé au Point du jour? Et as-tu montré à l'Aube du jour son lieu?*

**D**IEU fait maintenant remarquer à Job l'alternative du jour & de la nuit, & le mouvement du Soleil par l'Ecliptique, où cet Astre brillant change tous les jours de place, & par conséquent l'Aurore avec lui. L'Aurore est ce que nous appelons le *Crépuscule*. C'est cette lumière qui nous éclaire le matin avant le lever du Soleil, & le soir après qu'il s'est couché; qui sont l'une & l'autre des preuves évidentes de la Sagesse & de la Puissance Divine, puisque sans le secours de cette lumière, ni les Hommes ni les Animaux ne sauroient vivre sans être en danger de perdre la vue, comme on l'a remarqué ailleurs. Il ne convenoit pas que les ténèbres épaisses de la nuit se changeassent subitement en plein jour, ni le jour subitement en ténèbres; mais il falloit que l'un & l'autre s'aug-

*Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné les ordres à l'Etoile du matin, & qui avez montré à l'Aurore le lieu où elle doit naître?*

mentassent insensiblement & par degrés au moyen de l'Atmosphère, dans laquelle les rayons du Soleil qui est sur le point de se lever, ou lorsqu'il s'est déjà couché, se réfléchissent, en sorte qu'ils éclairent l'air & la Terre avant que cet Astre paroisse sur l'horizon, & après qu'il s'en est retiré. De-là vient que les Crépuscules durent plus longtems lorsque l'air est épais & chargé de vapeurs, que lorsqu'il est serain. Ces Crépuscules ont servi aux Astronomes comme d'échelle pour s'élever dans l'air supérieur, savoir, en mesurant jusqu'où l'air est capable de produire des réfractions. On fait communément monter cette hauteur à 4 milles, quoique dans les Climats Septentrionaux, & dans ceux de la Zone tempérée même, cette réfraction de lumière ne s'étende quelquefois en Hiver qu'à trois,



& même à deux milles seulement. Voyez *Wegel Sphær. Euclid. p. 344. Funcc. de Colorib. Cæli p. 134.* On voit souvent les couleurs des Crépuscules lorsque le Soleil est déjà sur l'horizon, & avant qu'il se couche, & c'est le Soleil seulement, & non pas la Lune, qui produit ces couleurs: de-là vient que la lumière des Cercles qui se forment autour du Soleil, est beaucoup plus foible que celle des Crépuscules. On ne voit dans ces Cercles ni le blanc, ni le bleu, parce que le blanc demande une grande abondance de rayons, & que le bleu ne se forme que dans l'air serain & très éclairé par le Soleil: les couleurs dominantes sont le jaune & le rouge, qui demandent des rayons de lumière moins vifs. Lorsque le Soleil est couvert de nuages épais, il y peut bien pénétrer autant de rayons qu'il en faut pour former le jour, mais pas assez pour former les couleurs des Crépuscules. Ce qu'il y a de plus admirable dans les Crépuscules, c'est que le même endroit qui nous semble le matin jaune ou rouge, paroît blanc ou bleu aux autres Peuples plus orientaux; de sorte que les mêmes couleurs étendues dans l'air semblent différentes à des spectateurs placés dans differens points de vue. Ces Crépuscules font le tour de la Terre par degrés, en passant ainsi de Province en Province, & d'un Peuple à l'autre. Il n'en est pas de même des nuées, qui n'étant éloignées de nous que de 2000 pas tout au plus, ne sont

point visibles à ceux qui sont éloignés de nous de l'espace de 30 milles, ainsi que *Kepler* l'a démontré par un calcul Trigonometrique, dans son *Astronom. p. 23.* Les Crépuscules varient non-seulement par rapport à leur lieu sur l'Horizon, mais aussi par rapport à leur durée. Lorsque le Soleil passe par l'Equateur pendant le Printemps, ils sont de courte durée, & deviennent toujours plus longs à mesure que le Soleil s'avance vers le point du Solstice, où ils durent presque toute la nuit. Ils commencent ensuite à diminuer jusqu'à l'Equinoxe d'Automne, & même jusqu'au Solstice d'Hiver, après lequel ils commencent à croître de nouveau. Cependant cette règle n'est point infallible; les Crépuscules souffrent du changement dans le même endroit & dans le même tems de l'année, suivant les différentes constitutions de l'air. Lors qu'il fait chaud & que l'air est raréfié, les Crépuscules sont plus longs; ils sont au contraire plus courts, lorsqu'il fait froid & que l'air est plus condensé. De-là vient que dans un même jour les Crépuscules du soir sont quelquefois beaucoup plus hauts qu'ils n'ont été le matin. Il y auroit beaucoup à dire sur ce sujet, si on vouloit s'arrêter à détailler chaque circonstance des Crépuscules en particulier. Le Lecteur pourra consulter là-dessus *Nonnius de Crepusculis; Knorrii Diss. de Crepusculis; & Funccius de Coloribus Cæli.*

## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 16.

*Es-tu venu jusqu'aux gouffres de la Mer, & t'es-tu promené dans le fond des abîmes?*

*Etes-vous entré jusqu'au fond de la Mer, & avez-vous marché dans les extrémités de l'abîme?*

**C**'EST de DIEU que Job dit, Chap. IX. 8, *C'est lui qui marche sur les hauteurs de la Mer. Ou: Il marche sur les flots de la Mer.* Maintenant c'est DIEU lui-même qui dit à Job, qu'il se promène par les Abîmes, & dans le fond de la Mer; voulant dire, qu'il n'y a rien qui soit caché à ses yeux & qui ne soit l'objet de sa Providence.

**יָבֵן יָבֵן.** Les Septante traduisent ces mots par *πηγάδων* Sources, source de la Mer. On peut fort bien traduire, *fond de la mer.* R. Levi met, *les profondeurs de la Mer;* & R. Selomo, *les cloisons de la Mer.* Aben Ezra fait dériver le mot original, des larmes, & lui donne la signification d'ondes. D'autres portent, *les pleurs de la Mer,* entendant par-là les Sources qui sont dans les Abîmes, qui, semblables aux larmes, découlent de ces Réservoirs d'eau inépuisables. Cette explication ne convient pas mal aux gouttes, ou larmes, que porte la Version de Zurich, & celle de Calvin. Le seul mot de *Hölen*, dont la Version Allemande de Zurich se sert, renferme toutes les explications qu'on vient de

rapporter. Mais ce mot demande aussi quelque éclaircissement. DIEU conduit Job non-seulement dans le fond de la Mer, mais dans l'Abîme, dans **הַתְּהוֹם**, dans les entrailles de la Terre les plus profondes; dans les Réservoirs qui sont au dessous du fond de la Mer, & fort près du centre de la Terre, & qui pourroient être placés dans le centre même, avec plus de raison que le Feu que Descartes y avoit imaginé. La sûreté de la Navigation, l'envie de savoir, & le desir des richesses ont été les motifs qui ont toujours porté les Hommes à faire des recherches dans le fond de la Mer. Ils ont trouvé par l'expérience, que ce fond est inégal & montueux comme la Terre, qu'il y a des gouffres très profonds & des rochers fort élevés. D'ordinaire, le fond de la Mer commence depuis le rivage à s'abaisser par degrés, de même qu'un plan incliné. Mais en s'éloignant du rivage, on rencontre dans quelques endroits des montagnes de pierre & des collines de sable. Souvent on trouve même près du rivage des profondeurs qu'il seroit presque impossible de son-



der. Je ne m'arrêterai point ici à expliquer pour-quoi l'eau de la Mer est plus salée vers le fond, que vers la superficie; ni aux Fontaines d'eau douce qui se trouvent dans le fond de la Mer, & dont on peut puiser de l'eau par des machines: je ne parlerai pas non plus de la grande pression que la masse entière de l'eau fait vers le fond, de laquelle les plongeurs ne s'apperçoivent néanmoins que quand ils voyent le sang leur sortir par le nez, par la bouche, & par les oreilles; ni du calme perpétuel qui regne dans le fond de la Mer, même dans le tems qu'elle est le plus agitée au-dessus. On peut consulter sur ce sujet, & sur tout ce qui regarde le fond de la Mer, le célèbre Boyle, *Diss. de fundo Maris*, & sur-tout l'*Histoire de la Mer*, de Mr. le Comte Marsigli. Mais quoique l'industrie des Hommes ait fait jusqu'ici de très belles découvertes pour ce qui regarde le fond de la Mer, tant avec la sonde que sans son secours,

nous sommes néanmoins contraints d'avouer que tout ce que nous en savons n'est que la moindre partie de ce qui nous reste à savoir, & que nous serions très peu en état de répondre à cette question que Dieu fait à Job: *Es-tu parvenu jusqu'aux gouffres de la Mer?* aussi-bien qu'à cette autre: *T'es-tu promené dans le fond des Abîmes?* Il est certain qu'il y a dans le fond de la Mer, des Animaux, des Plantes, des Minéraux, dont nous n'avons pas la moindre connoissance. C'est une Terre inconnue & toute nouvelle à notre égard. Et peut-être doit-on rapporter à cette connoissance des choses que la Mer renferme, tant de Coquillages qu'on trouve parmi les restes du Déluge; sans compter ces Cornes d'Ammon si différentes dans leurs espèces, & auxquelles ne ressemble aucune autre sorte de Coquillage qu'on ait découvert jusqu'à présent.

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 17.

*Les portes de la mort se sont-elles déouvertes à toi? as-tu vu les portes de l'ombre de la mort?*

*Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes, les avez-vous vues ces portes noires & ténébreuses?*

**D**IEU en agit ici avec Job, de même qu'un Homme qui conduit un Etranger de ses Amis dans un édifice bâti selon toutes les règles de l'Architecture, pour lui en faire remarquer les beautés. Il ne se contente pas de lui en faire voir une partie, il le mène dans tous les appartemens, même les plus reculés. Dans le verset précédent, il avoit mené ce saint Homme dans le fond de la Mer, dans les Abîmes les plus profonds, qui sont de vastes Réservoirs d'eau. Maintenant il lui fait remarquer tous les Creux souterrains, qui sont désignés dans le Texte par ces mots, *les portes de la Mort, les portes de l'Enfer*. Personne n'ignore que l'on rend à la terre les corps qui en ont été formés; que chez les anciens Peuples Orientaux les cavernes souterraines servoient de sepulchres; & que par conséquent l'on peut avec raison appeler ces cavernes souterraines, *les portes de la Mort*. Mais à mon avis, ce n'est pas en qualité de Sepulchres, que Dieu les fait ici remarquer; mais plutôt comme des appartemens qui font partie de cet édifice terrestre, dont les utilités sont infinies, & la structure merveilleuse. Je prens à témoin ces Pais montagneux, dont les hauteurs sont soutenues par des fondemens solides, à la vérité, mais creux au dedans, afin que ces cavités servent non-seulement comme d'Alembic à distiller une grande quantité de vapeurs, & à fournir de l'eau aux Fontaines, aux Rivières & aux nues; mais aussi pour conserver l'équilibre entre les Plaines & les Montagnes, & pour em-

pêcher que ces lieux élevés ne fussent trop pesans au regard des autres. En général ces mots du Texte, *les portes de la Mort*, peuvent dénoter les entrailles de la Terre, & toute la structure intérieure de notre demeure, à l'égard de laquelle tous les Philosophes sont contraints d'avouer qu'ils n'en connoissent que la moindre partie. En effet, ces pauvres vermiculeux ou limaçons, après avoir rampé l'espace de 6000 ans, en ont à peine approfondi, & en très peu d'endroits seulement, la hauteur d'un demi-mille, de sorte qu'il leur en reste encore à parcourir 1719<sup>2</sup> milles d'Allemagne pour en achever le diamètre. C'est pourquoi la question que Dieu fait à Job s'adresse également à nous autres: *As-tu vu les portes de l'ombre de la Mort?* Cependant, par le peu qu'on en a découvert, il paroît que la structure en est très régulière. Les couches de différentes qualités y sont parfaitement bien rangées, quoique dans quelques endroits elles soient plus enfoncées que dans d'autres, & cet enfoncement semble avoir été causé par une chute précipitée: on trouve souvent dans ces couches des corps de différentes substances, qui sont des restes de la confusion universelle causée par le Déluge. Et comme on les rencontre souvent dans le cœur des rochers les plus durs, ils nous fournissent une preuve pour démontrer que si le Déluge ne détruisit pas toute la Terre, il en détrempa du moins la partie supérieure, & que par conséquent cette partie fut arrangée de nouveau après le Déluge.



## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 18. 19. 20.

*As-tu compris toute l'étendue de la Terre? si tu l'as connue, montre-le.*

*En quel endroit se tient la lumière, & où est le lieu des ténèbres,*

*Que tu ailles prendre l'une & l'autre en son quartier, & que tu saches le chemin de leur maison?*

**L**A question qui fut faite à Job dans cet examen si rigoureux & si rigide sur l'étendue de la Terre, si nous en croyons Olympiodore, ne regarde que son diamètre: que Job connoissoit d'autant moins, que les observations modernes l'ont démontré de grandeur inégale sous l'Equateur, & vers les Poles, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Il me semble néanmoins plus vraisemblable, que DIEU n'a voulu parler ici que de la surface de la Terre: surface qui est si inégale à cause des Vallées & des Montagnes, que non-seulement il est impossible aux plus habiles Géomètres d'en donner les justes dimensions, mais qu'il y en a même une grande partie d'inconnue, & même d'inaccessible. De sorte que tous les Mathématiciens seront forcés d'avouer qu'on n'a point encore répondu à cette question: *Si tu l'as toute connue, montre-le.*

Le Vers. 19. doit aussi être expliqué par rapport à la Terre, & à cette alternative de ténèbres & de lumière qu'elle éprouve. Car DIEU demande: *En quel endroit se tient la lumière? & où est le lieu des ténèbres?* Si ces façons de parler devoient être prises à la lettre, elles pourroient justifier l'opinion des Anciens, qui croyoient que le Soleil en se couchant se plongeoit dans la Mer, ou dans quelque caverne souterraine. On rencontre souvent ces rêveries chez les Poètes, qui assignoient au Soleil deux différentes demeures, l'une d'où il se leve, & l'autre

*Avez-vous considéré toute l'étendue de la Terre? Déclarez-moi toutes choses, si vous en avez la connoissance. Dites-moi où habite la lumière, & quel est le lieu des ténèbres,*

*Afin que vous conduisiez cette lumière & ces ténèbres chacune en son propre lieu, ayant connu le chemin & les routes de leur demeure.*

où il se couche (1). De même ils donnoient à la nuit & aux ténèbres une maison particulière, située derrière les Montagnes à l'extrémité du Septentrion. Cela paroît par ce que dit *Aristote*, L. II. *Meteor.* c. 1. & *Virgile* L. VI. *Æneid.*

*Umbrarum hic locus est, somni, noctisque sopora.*

„ C'est ici la demeure des Ombres, du sommeil „ & de la nuit”. Ainsi, selon eux, les ténèbres s'élèvent de leurs antres, & viennent vers nous lorsque la nuit approche, ou lorsque sur le point d'un orage, le Ciel se couvre de nuages épais (2). Les Chinois ont aussi de pareilles fables sur la lumière & sur les ténèbres. La source de ces erreurs vient de nos propres Sens, qui nous représentent le Soleil couchant comme s'il se plongeoit dans la Mer, ou se cachoit derrière les Montagnes: mais la moindre connoissance des principes de l'Optique suffit pour nous détromper. L'alternative de jour & de nuit, de lumière & de ténèbres, nous fournit une preuve très évidente de la puissance, de la sagesse & de la bonté du Créateur, soit que cette alternative provienne du mouvement du Soleil autour de la Terre, ou du mouvement de la Terre autour de son propre centre. Voyez *De Mey, Phys. Sacr.* p. 736.

(1) *Erravit Titan, obitus pariter  
Tecum Alcides vidit, & ortus,  
Novitque tuas utraque domos.*

*Senec. Herc. fur. Act. IV.*

(2) *Quod tunc per totum concrevunt æra nubes  
Undique, ut tenebras omnes Acheronta reamur  
Liquisse, & magnas cæli complisse ruinas.*

*Lucret. L. VI.*





IOB. Cap. XXXVIII. v. 22, 23.  
Thesauri Nivis.

Nach Job Cap. XXXVIII. v. 22, 23.  
Schnee-Schatz.



## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 21.

*Tu le fais, car alors tu nâquis, & le nombre de tes jours est grand.*

*Saviez-vous alors que vous deviez naître? & connoissez-vous le nombre de vos jours?*

**L**A vie de l'Homme ne consiste que dans l'union de l'Ame avec le Corps. Or il est certain que le Corps & l'Ame de l'Homme dépendent immédiatement de DIEU; & à plus forte raison, l'union de ces deux substances de natures si différentes, ne dépend que de la seule volonté de l'Etre suprême. DIEU nous a connus avant que nous fussions nés; il a eu soin de nous aussi-tôt que nous avons vu le jour. C'est une vérité incontestable, & confirmée par l'expérience de tous les Mortels, que nous n'avons rien connu avant notre conception, rien pendant tout le tems que nous avons été dans le sein de notre Mere, & rien encore pendant quelques années de notre enfance. Le Sauveur voulant démontrer aux Hommes, qu'il y a une Providence qui gouverne tout, se sert d'arguments tirés de notre propre vie. *Ne soyez point*

*en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, ou de ce que vous boirez; ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus: la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, & le corps plus que le vêtement? Matth. VI. 25. C'est donc par un effet de la Providence, que les uns naissent d'un Pere, les autres d'un autre; les uns plutôt, les autres plus tard; & c'est aussi à cette Providence à déterminer le nombre de nos jours. La saine Raison ne sauroit disconvenir, que le commencement, le progrès, & la fin de notre vie sont entre les mains du Créateur. S'il n'est pas en notre pouvoir d'ajouter à notre taille une coudée, Matth. VI. 27. encore moins nous fera-t-il permis de nous priver de la vie. Il faut la souffrir patiemment, jusqu'au moment qu'il plaira au Créateur de nous l'ôter.*

## P L A N C H E DXXX.

*Les Trésors de la Neige.*

## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 22. 23.

*Es-tu entré dans la connoissance des trésors de la neige? As-tu vu les trésors de la grêle,*

*Que je retiens pour le tems d'affliction, & pour le jour du choc & du combat?*

*Etes-vous entré dans les trésors de la neige, ou avez-vous vu les trésors de la grêle,*

*Que j'ai préparé pour le tems de l'ennemi, pour le jour de la guerre & du combat?*

**P**AR ces expressions, *Trésors de la neige*, & *Trésors de la grêle*, on doit entendre, à mon avis, l'*Atmosphère*, cet immense Trésor non-seulement de Neige & de Grêle, mais aussi de tous les autres Météores d'air, d'eau, & de feu, soit que ces Météores soient réels, ou apparens. Mais quoique ce Trésor soit ouvert de tous côtés, l'endroit pourtant où ces Météores se forment est des plus cachés. On ignore où se for-

ment les nuées, la pluie, la rosée, les foudres, & tant d'autres choses qui méritent notre attention & notre admiration. Les Anciens, comme on peut voir dans *Aulu-Gelle* L. II. c. 10. appelloient en Grec Trésors, ce que les Latins appelloient en leur langue *Flavilla*; c'est à dire certaines niches, certaines armoires, où l'on gardoit les choses antiques qui regardoient la Religion. Pline donne le nom de Trésors aux



poches qui sont aux mâchoires des Satyres & des Sphinx, où ces sortes d'animaux gardent les alimens. Et Virgile (Georg. IV.) appelle des Trésors de Miel, les rayons ou les ruches qui les contiennent. Ce mot se trouve aussi Ps. XXXIII. 7. *Il assemble les eaux de la Mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des Celliers.* Où: *Il rassemble toutes les eaux de la Mer dans leur lit, comme en un vaisseau. C'est lui qui tient les Abîmes renfermés dans ses Trésors.* Mais on le trouve dans une signification encore plus approchante de celle que nous lui donnons dans notre Texte, Deut. XXVIII. 12. *Le SEIGNEUR t'ouvrira son bon Trésor, savoir les Cieux, pour donner la pluie qu'il faut à ta terre en sa saison.* En effet, le Ciel aérien contient ces excellens trésors, qui font subsister les Hommes, les Animaux, & les Plantes, & sans lesquels nous n'aurions ni moisson, ni vendanges. A cet égard l'air est un Réservoir mieux fourni que les entrailles de la Terre, malgré l'or, l'argent, & les pierreries qu'on y trouve; & beaucoup plus riche que le fond de la Mer, avec toutes ses perles & ses coraux: car on pourroit aisément se passer de ceux-ci, au lieu que les premiers nous sont absolument nécessaires.

La Neige est ici comptée parmi les trésors de l'Atmosphère. La construction merveilleuse de ce Météore, la régularité de sa figure en forme d'étoile, & sa grande utilité, ont été le sujet d'un Traité entier, mis au jour par *Erasme Bartholin*. Cet Auteur pourtant n'a pas été assez heureux pour nous donner une parfaite connoissance de ce trésor, & la découverte en a été jusqu'ici impossible aux génies les plus pénétrants dans la recherche de la Nature. J'ai observé dans la Neige une si grande variété de figures, que je les ai jugées dignes d'être représentées dans une Planche particulière. Les Philosophes les plus habiles y trouveront de quoi mesurer les forces de leur esprit: elle leur fournira autant de Problèmes sur lesquels ils pourront s'exercer utilement, & autant de Propositions dont la solution fera une preuve convainquante de leur habileté. A ces figures de la Neige, qui ont été premièrement dessinées avec toute l'exactitude possible, par les soins du célèbre Mr. *Kanoldus* en 1718, & par les miens en 1721, dans les *Bressl. Sammlung*. III. *Versuch*. p. 672. & auxquelles j'ai joint les miennes XV. *Versuch*. p. 176. ajoutez les Figures A & B. qui représentent des Arbrisseaux de neige, ou de glace, que j'avois observés avec beaucoup de plaisir dans le rude Hiver entre l'année 1728 & 1729, sur les portes de la Maison d'Uster à Zurich. La chambre étoit nouvellement bâtie, & de plain-pied; on y avoit chauffé légèrement le Poêle en n'y mettant que des cendres chaudes, ce qui avoit produit une grande quantité de vapeurs dans l'air de la chambre, qui étoit inhabitée. Ces vapeurs, dont le mouvement avoit été régulier & doux, s'étoient congelées contre la porte, laquelle ayant été ouverte par hasard, nous remarquâmes avec admiration tous ces feuillages.

Si cette chambre avoit été un Laboratoire où l'on eût travaillé à extraire l'esprit, l'eau, ou l'essence des Végétaux, les Adeptes, ou les Philosophes n'auroient pas manqué de croire que c'étoit des Plantes ressuscitées. Parmi ces feuillages, je remarquai un grand nombre de petits hexagones de glace, semblables à de petites tranches qu'on auroit coupées d'un Prisme, telles que j'en avois observé sur des carreaux de vitre dans le grand Hiver de l'année 1709, & dont on trouve la description dans mon *Herbarium Diluvianum* p. 40. Planche VIII. Fig. 4. Edit. de Holl. Mr. *Swedenborgh* a poussé ses observations plus loin. Il rapporte dans ses *Observat. Miscell.* p. 129. avoir vu dans les pays du Nord des végétations qui avoient été poussées par la glace même. Il seroit bon d'apporter tout le soin dont on est capable à l'examen de ces Observations, de faire beaucoup d'expériences, & d'avoir beaucoup de pénétration, pour pouvoir enfin s'éclaircir sur ce qu'il y a de plus remarquable dans les trésors de la Neige. La Neige, quoique froide, ne laisse pas d'être utile aux plantes, comme nous l'avons déjà remarqué. Elle leur sert de couverture pendant les rigueurs de l'Hiver, & en fixant autour d'elles la chaleur de la Terre, elle leur conserve la vie & augmente leur fécondité. Le Magasin de l'air est d'autant plus curieux & plus rare, que les trésors qui y sont cachés, la Pluie, la Neige, & la Grêle, & qui échappent à nos yeux lorsqu'il fait serain, n'ont pas besoin d'une longue digestion ou circulation pour être formés. Les petites gouttes ou bulles qui tombent d'en-haut se convertissent dans un instant en Neige ou en Grêle; & quelquefois la Pluie, la Neige & la Grêle s'en forment en même tems; car j'ai souvent remarqué, que pendant qu'il pleuvoit dans les Vallées, il gréloit & neigeoit au sommet des Montagnes. Mais ces trésors sont aussi ceux que DIEU réserve pour le tems de l'ennemi, pour le jour de l'affliction & du combat; l'Atmosphère est présentée aussi à notre esprit sous l'idée d'un Arsenal bien fourni, comme *Appien* & *Suidas* l'ont appelé. Les Egyptiens éprouverent la force redoutable de ces armes, (& c'est peut-être eux que notre Texte a en vue) lorsque L'ÉTERNEL fit tonner & grêler, & que le feu se promenoit par la terre, & L'ÉTERNEL fit pleuvoir de la grêle sur le pais d'Egypte - - & la grêle frappa dans tout le pais d'Egypte tout ce qui étoit aux champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. La grêle frappa aussi toutes les herbes des champs, Exod. IX. 24. (23) 25. Les Cananéens l'éprouverent aussi, lorsque L'ÉTERNEL jeta des Cieux de grosses pierres, & il y en eut plus de ceux qui moururent des pierres de grêle, que de ceux que les Enfans d'Israël tuèrent avec l'épée, Jos. X. 11. Ce n'est donc pas la Foudre seulement, qui tient lieu d'armes dans les mains du Créateur; il envoie aussi contre les Hommes, la Neige & la Grêle, qui sont d'ailleurs destinées à leur avantage.



## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 24.

*Par quel chemin se partage la lumière,  
& le vent d'Orient se répand sur la  
Terre?*

*Savez-vous par quelle voye la lumière  
descend du Ciel, & la chaleur se ré-  
pand sur la Terre?*

**L'**Equivoque qui se rencontre dans le mot Hébreu *Or*, pourroit donner lieu à un fort long Commentaire, si nous ne craignons de passer les bornes que nous nous sommes prescrites. Si l'on prend ce mot pour le Soleil, cet amas de feu, dont la vertu est aussi immense que la grandeur, l'on pourroit faire plusieurs remarques sur l'admirable distribution de chaleur & de lumière, & sur leur accroissement & diminution, qui se fait par degrés dans chacune des parties de la Terre, selon la diversité des Climats, & les différentes saisons de l'année. Si la Version Latine de Zurich a bien traduit ce mot *Or*, dans une parenthèse, par celui de *fulgur, éclair*, elle nous fourniroit encore une occasion très propre pour parler de l'activité de cette âme très pénétrante, de ce qui l'excite dans les nues, de sa violence, & de son éclat qui se répand par tout l'horizon. Si l'on rend *Or*, avec les *Septante*, par *Gelée blanche*, nous trouverions aussi assez de matière pour en donner une Dissertation entière. Mais en me bornant à la *Lumière*, je ne saurois m'empêcher de dire que la lumière du Soleil est distribuée à chaque Planète, & que chacune en particulier en reçoit une quantité suffisante. Le seul exemple de la Terre suffit pour nous en convaincre: car la situation, & la distance où la Terre se trouve à l'égard du Soleil, sont entièrement proportionnées aux degrés de chaleur & de lumière qui lui sont nécessaires. Elle ne sauroit subsister si elle étoit plus proche, ou plus éloignée de leur source. La Philosophie moderne nous a fourni cette règle fondamentale & infaillible, pour déterminer le degré de chaleur: *Elle est proportionnée à la densité des rayons. C'est à dire, la chaleur d'un lieu est à la chaleur d'un autre lieu, réciproquement, comme les carrés des distances de ces lieux au Soleil sont entre eux.* Ce fut par cette règle que le célèbre Philosophe Newton (*Philos. nat. Princ. Mathem. p. m. 466.*) détermina que le degré de chaleur de la Comète qui parut en 1680, étoit à la chaleur de la Terre en Été, comme 1000000 est à 36, ou comme 28000 est à 1: c'est à dire dans son périhélie le 8 Décembre, qui n'étoit que  $\frac{1}{1000}$  de la distance de la Terre au centre du Soleil. Ainsi le degré de chaleur qu'on observe dans l'eau bouillante, étant, selon les expériences qu'on a faites, trois

fois plus grand que le degré de chaleur qu'on observe dans la terre sèche échauffée par les rayons du Soleil, & le degré de chaleur d'un fer chaud étant trois ou quatre fois plus grand que le degré de chaleur de l'eau bouillante, il s'ensuit par une induction nécessaire, que le degré de chaleur de la Comète dans son périhélie devoit être 2000 fois plus grand que la chaleur d'un fer chaud. De la différente distribution de lumière proportionnée à la distance de chaque Planète, suit la différence de la densité des rayons du Soleil. Notre eau se géleroit dans l'Orbite de Saturne, & se dissiperoit en vapeurs dans celle de Mercure, parce que la densité des rayons dans la distance de cette Planète est sept fois plus grande que dans la distance de la Terre, car une chaleur sept fois plus grande que la chaleur de l'Été, est suffisante pour faire bouillir l'eau. Je ne veux pas m'étendre davantage sur le rapport qui se trouve entre la densité des rayons dans les Planètes entre elles, & à l'égard du Soleil, pour ne pas passer les bornes étroites d'un Commentaire. Que si l'on rapportoit notre Texte aux qualités différentes de la lumière du Soleil, la Philosophie de Mr. Newton nous ouvreroit un nouveau théâtre de merveilles. Ses expériences nous ont convaincu que les rayons du Soleil ne sont pas d'une seule espèce. Ils sont, pour m'exprimer ainsi, de différentes couleurs: ils peuvent être brisés, & réfléchis de plusieurs manières, & ceux qui sont les plus propres à être brisés, sont aussi les plus propres à être réfléchis. Le Soleil est donc, dans un sens Philosophique, composé de rayons jaunes, rouges, verts, & bleus. Ces rayons se séparent, se brisent, se réfléchissent, se plient, & se courbent, selon la qualité des corps qu'ils pénètrent. Ceux qui voudront s'instruire mieux sur les propriétés merveilleuses de la Lumière, pourront lire le Traité entier d'Optique de Mr. Newton, imprimé en 1706: Traité assurément qui a donné un nouvel éclat à la Lumière même. La distribution, enfin, du Vent d'Orient sur la Terre, (les *Septante* ont traduit *Vent du Midi*), peut très aisément se rapporter à ce Vent d'Est qui regne généralement sous la Zone Torride tout le long de l'année, & qui dans la Mer des Indes se distribue en plusieurs sortes de Vents qu'on appelle *Moussons*, dont nous avons parlé ailleurs. Voy. *De Mey, Phys. Sacr. p. 378.*



## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 25. 26. 27.

*Qui est-ce qui a ouvert les conduits aux inondations, & le chemin à l'éclair des tonnerres,*

*Pour faire pleuvoir sur la terre où il n'y a personne, & sur le désert où aucun homme ne demeure,*

*Pour remplir le lieu désolé & désert, & pour faire produire le jet de l'herbe?*

*Qui a donné cours aux pluies impétueuses, & un passage au bruit éclatant du tonnerre,*

*Pour faire pleuvoir dans une terre sans le secours d'aucun homme, dans un désert où personne ne demeure,*

*Pour inonder des champs affreux & inhabités, & pour y produire des herbes vertes?*

L'ÉTERNEL n'est pas seulement le DIEU des Nations civilisées: il est aussi le DIEU, le Créateur, & le Conservateur des Scythes & des Barbares, comme aussi de tous les Animaux privés & féroces. C'est sa Providence infinie qui rend fertiles nos champs, nos vergers, nos vignes & nos jardins: c'est elle qui donne l'accroissement aux plantes qui poussent dans les Déserts, & aux moindres herbes qui viennent sans culture. *Il fait lever son Soleil sur les bons & sur les méchants, & fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes*, Matth. V. 45. La distribution des eaux qui se fait par toute la Terre, & qui est si nécessaire à la conservation des végétaux, n'est pas un pur effet du hazard, comme la plupart des hommes se l'imaginent, & comme disoit autrefois Ovide:

*Et nunc ad fontes, nunc ad mare versus apertum*

*Incertæ feruntur aquæ.*

„ Les eaux sont portées au hazard, tantôt vers la mer, tantôt vers les fontaines”. DIEU ouvre les conduits aux inondations. Ou: *Il donne cours aux pluies impétueuses*. Ces Aqueducs, uniques dans leur espèce, méritent toute notre attention. Ils ne sont pas construits de bois, de métal, ou de pierre; mais c'est l'Élément le plus fluide, l'Air qui est au-dessus & au-dessous de la Terre, qui sert de Conduit aux eaux: & cependant le cours en est si régulier, tant à l'égard des Pluies, que des Fleuves, des Ruisseaux, & des Fontaines, qu'il surpasse tout ce que l'Art a pu inventer de plus juste pour la conduite des eaux, comme on l'a suffisamment démontré ailleurs. Il est bon de faire attention ici à cette Loi singulière de la Nature, qui fait que l'eau commune ne fauroit par la seule pression de l'air s'élever plus haut que 32 pieds; & par la pression de l'eau même, elle ne peut surpasser l'horizon de l'endroit d'où elle s'écoule: il faut avoir recours à l'Hydraulique, lorsqu'on veut la faire monter davantage. Mais les Aqueducs dont il est parlé dans le Texte,

élèvent l'eau de la Mer non-seulement à la hauteur de 9 & de 12000 pieds, jusqu'aux sommets des plus hautes Montagnes, mais beaucoup au-dessus, & cela à l'entour de toute la Terre.

DIEU continue à interroger Job: *Qui est-ce qui a ouvert le chemin à l'éclair des tonnerres?* C'est à dire, ce n'est point un hazard aveugle qui dirige les Eclairs, le Tonnerre, & les Foudres: ils suivent les routes que DIEU leur a prescrites, en les destinant à certaines fins & à certains usages. Le tremblement que le tonnerre cause dans les airs, fait assembler les petites bulles d'eau, qui en se brisant forment la pluie. Les foudres & les éclairs servent à purifier l'air des exhalaisons souphrées & pernicieuses.

Mais ce qui prouve encore la surabondance des Bontés Divines, c'est qu'il fait pleuvoir sur la Terre où il n'y a personne, & sur le Désert où aucun homme ne demeure, pour remplir le lieu désolé & désert, & pour faire produire le jet de l'herbe. Il semble que DIEU montre ici comme au doigt les Déserts de l'Arabie, dont Job étoit voisin, & qu'il les met en parallèle avec la fertilité de l'Égypte, qui, comme chacun sait, n'est point arrosée par les pluies du Ciel, ainsi que ces Déserts, mais qui tire sa fertilité des inondations du Nil. *Il n'y a point en Égypte de Laboureur qui observe le Ciel*, dit Senèque L. IV. Nat. Quæst. c. 2. Et Claudien:

*Ægyptus sine nube ferax, imbresque serenos  
Sola tenet, secura Poli, non indiga venti,  
Gaudet aquis quas ipsa vebit, Niloque re-  
dundat.*

„ L'Égypte est le seul País qui soit fertile sans pluies: sa fécondité ne dépend pas des nuées: elle n'est point sujete aux intempéries de l'air: elle est indépendante des vents: elle trouve tous ces avantages dans les eaux qu'elle contient dans son sein, & que le Nil lui fournit abondamment par ses inondations”. Pline dit aussi dans son Panegyrique: *L'Égypte peut se van-*  
ter



ter de n'être point redevable au Ciel ni aux pluies, de sa conservation & de l'accroissement de ses grains. Et Tibulle :

*Te propter nullos tellus tua postulat imbres*

*Arida, nec pluvio supplicat herba Jovi.*

„ La terre dans son aridité ne te demande ja-  
„ mais de pluies, & ses plantes ne s'adressent  
„ point à Jupiter pour en obtenir ”.

## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 28.

*La pluie n'a-t-elle point de pere? ou qui  
produit les gouttes de la rosée?*

*Qui est le pere de la pluie, & qui a pro-  
duit les gouttes de la rosée?*

C'Est une façon de parler tout à fait singulière, par laquelle DIEU s'attribue le nom de *Pere de la pluie* & de *Mere de la rosée*. Est-ce DIEU qui remplit les devoirs de Pere & de Mere? est-ce donc lui seul qui engendre & qui produit tout, sans le secours de la Nature à qui les Hommes attribuent toutes choses? Ce sont des expressions usitées parmi les Orientaux, chez lesquels les noms de Pere & de Mere signifient la même chose que Créateur bienfaisant, & sage Distributeur de tout ce qui est utile & nécessaire aux Créatures. C'est dans ce sens que S. Jacques I. 17. le nomme *Pere des lumieres*, & S. Paul, Eph. I. 17. *Pere de gloire*, de même que 2 Cor. I. 3. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici doit nous avoir pleinement convaincus de la bonté, & de la bienfaisance que DIEU exerce envers nous par la seule production de la pluie. Il fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes, Matth. V. 45. Ce riche trésor ramollit la terre, arrose nos champs, nos prés, & nos vignes, fournit de l'eau aux endroits arides & altérés, & rend la vigueur aux Hommes, aux Animaux & aux Plantes. Cette distribution si abondante & si régulière de la pluie paroît à S. Paul, Act. XIV. 17. une des marques les plus évidentes de la Bonté de DIEU. Quoiqu'il ne se soit point laissé sans témoignage, en faisant du bien, & nous donnant du Ciel les pluies & les saisons fertiles. C'est aussi la pensée de Job, XXXVI. 31. Car par ces choses-là il juge les Peuples, & il donne les vivres en abondance. Si DIEU se sert de la pluie pour faire du bien à ses créatures, il l'emploie aussi pour les châtier lorsqu'elles se revoltent: & lorsqu'il s'en sert pour les punir, il inonde les Peuples & les Régions, il renverse les Villes & les Villages, & ruine les biens de la terre, ou en leur donnant des pluies excessives, ou en les leur refusant tout à fait, &

quelquefois ouvrant les bondes des Cieux, il s'en sert pour inonder toute la Terre. Il faut remarquer ici, que les Payens donnoient aussi à la Divinité les noms de Pere & de Mere, & même le titre de *Matripater*, (*Pere-&-Mere*) comme on peut voir dans un passage d'Orphée rapporté par Clément d'Alexandrie (1) V. *Stromat.* Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai dit ci-dessus sur la formation & l'utilité de la Pluie, je rapporterai seulement quelques Phénomènes, dont je n'ai pas encore fait mention.

L'Air devient plus léger lorsque la pluie est prochaine, & c'est ce qui fait descendre le Barometre. Il est aisé de concevoir que l'air étant raréfié, les petites bulles qui y nagent se précipitent en-bas, s'entrechoquent en se précipitant, se brisent, & se forment en gouttes. Ainsi la Machine Pneumatique, dont on a pompé la moitié de l'air, nous représente une pluie artificielle. La raison pourquoi l'air devient léger, & sa pression par conséquent moins forte sur le Barometre & sur toute la Terre, lorsque la pluie est prochaine, a été rapportée ailleurs, & en particulier suivant le Système de Leibnitz.

Il faut aussi remarquer que les grosses pluies sont moins utiles aux plantes, que les pluies douces & menues. Les premières forment d'abord des Torrens, qui vont se jeter dans les Ruisseaux, dans les Rivières & dans les Lacs, elle sont même enlevées plus vite par la chaleur du Soleil: au-lieu que les secondes sont fort propres à fournir l'aliment aux Végétaux.

Dans nos Pais les pluies sont d'ordinaire abondantes en Été, pendant les mois de Juin, Juillet, & Août, & cela parce que c'est justement la saison où les Plantes transpirent davantage, & où par conséquent elles ont le plus de besoin d'aliment, auquel l'eau sert de véhicule.

Suivant les Observations qu'on a faites sur la quantité de pluie, il paroît que les pluies sont plus

(1) *Exitit exposit, Matripater, voluntur ab ira*  
*Cui omnia: qui ventosque movent atque omnia nimbis*  
*Contegit, &c.*

Ne diroit-on pas qu'Orphée a voulu faire un Commentaire sur Job? Voici comme Clément le paraphrase: Per illud quidem Matripater non solum significavit generationem, sed etiam dedit occasionem illis, qui introducunt productionem, ut Dei quoque conjugem excogitarent. Paraphrasticè autem Scripturas illas expo-

nit Propheticas, nempe & eam, quæ dicitur per Isaiam: Ego solidans tonitru, & creans spiritum, cujus manus exercitum caeli fundaverunt; & eam, quæ per Moysen: Videte, quod ego sum, & non est alius DEUS præter me. Voici un autre passage pareil, de Valerius Soranus, rapporté par S. Augustin (de Civ. DEI. L. VII. c. 9.)

*Jupiter omnipotens, Regum, rerumque, Deumque*  
*Progenitor, genitrixque Deum, Deus unus & omnis*



plus abondantes dans les Pais montagneux, que dans les Plaines. La mesure ordinaire des Pluyes à Paris ne va qu'à 12 pouces par an : il est fort extraordinaire lorsqu'elle y monte à 25 pouces & 2 lignes, comme il arriva en 1711. Cependant j'observai la même année qu'elle monta au double à Zurich, c'est à dire jusqu'à 45 pouces & une ligne : mais sa hauteur ordinaire dans la même Ville est de 25, jusqu'à 30 pouces. On peut lire sur ce sujet ma *Météorologie Helvétique*.

La *Rosée*, qui est aussi comprise dans la question que DIEU fait à Job, a une origine enco-

re plus noble que la Pluye. Cet excellente production de la Nature, ou pour mieux dire, ce don de la Providence, ne consiste pas seulement dans des particules d'eau, mêlées avec quelque peu de particules terrestres ; il contient aussi des particules sulphureuses & balsamiques, des sels volatils & autres, qui exhalant pendant le jour des plantes mêmes, retombent pendant la nuit pour les rafraichir. C'est une vérité bien connue aux Païsans & confirmée par l'expérience, & par la production de la Manne, & de cette Rosée qui ressemble au miel.

## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 29. 30.

*Du ventre de qui sort la glace ? Et qui engendre la gelée des Cieux ?*

*Les eaux se cachent Et se durcissent comme une pierre, Et le dessus de l'abîme se prend.*

**L**A *Gelée blanche* est aussi un Météore, & n'est autre chose qu'une Rosée congelée. Elle est pernicieuse aux biens de la Terre, au commencement de l'Automne, & au Printems. Elle fait beaucoup de mal aux fruits délicats, tels que les raisins lorsqu'ils ne sont point parvenus à leur maturité. Dans le Printems elle est préjudiciable aux feuilles tendres, & aux petits rejettons. A cela près, la Gelée blanche n'est point inutile. La terre doit être resserrée pendant l'Hiver, & les plantes, les blés, & les herbes doivent rester à peu près dans le même état où elles se trouvent à la fin de l'Automne. Or afin qu'elles puissent résister aux rigueurs de l'air pendant l'espace de quelques mois, il faut qu'elles y soient préparées, & pour ainsi dire, accoutumées par degrés ; c'est à dire, il faut que leurs tuyaux & leurs pores se ferment insensiblement : & c'est à quoi sert la Gelée blanche.

A l'occasion de la Gelée blanche, DIEU parle aussi de la *Glace*. Ce changement merveilleux d'une substance fluide en une substance solide, a donné de tout tems la torture aux plus habiles Philosophes. Si l'on considère tout le contour de la Terre, en montant par degrés depuis l'Equateur jusqu'aux Poles, on trouvera que la Glace croît à proportion des degrés de latitude. Sous l'Equateur, la Glace est aussi rare que les Corbeaux blancs, excepté sur le haut des Andes : vers les Poles, on rencontre des montagnes de glace, en Moscovie l'eau se gèle jusqu'à 6 ou 10 pieds de profondeur. Mais sans aller jusqu'au 90°. degré de latitude, on n'a qu'à s'arrêter seulement dans la Suisse, on y trouvera des endroits où l'eau n'est point prise, d'autres où la glace n'est gueres plus épaisse que demi-pouce, d'autres où elle est épaisse de demi-pied, & ainsi de suite on parviendra à de grandes masses ou montagnes de glace, hautes de

*Du sein de qui la glace est-elle sortie ? Et qui a produit la gelée dans l'air ?*

*Les eaux se durcissent comme la pierre, Et la surface de l'abîme se presse Et devient solide.*

plusieurs centaines de pieds : c'est ce que les habitans du Pais appellent en leur Langue *Gletschers*, qui fournissent un spectacle très agréable au milieu de l'Été. S'il nous étoit permis de franchir les bornes d'un Commentaire, nous aurions beaucoup de choses à dire sur le commencement & sur les progrès de la glace, sur les différens degrés de sa dureté, selon la diversité des Pais ; sur sa fragilité vers le Printems, sur le bruit horrible qu'on entend à l'approche du Printems autour des Lacs gelés, & sur celui que font les Gletschers au plus fort de l'Été, principalement lorsque le tems doit changer. Nous pourrions aussi parler de la congélation de plusieurs Corps, & de leur dissolution ; de la Glace artificielle, qu'on peut faire dans une Etuve, & au plus fort de l'Été, de la force qui dilate l'eau congelée, force qui dans un cylindre de 5 pouces de hauteur, & de 1 pouce de largeur, peut élever un poids de 56 livres : nous dirions aussi quelque chose du Vin, qui étant gelé devient beaucoup plus fort vers le milieu du vaisseau, & de plusieurs autres Phénomènes de cette nature, que je me croi dispensé de rapporter & d'expliquer maintenant. Voyez là-dessus ma *Physique*, T. I. c. 23. & sur les Gletschers, plusieurs endroits de mes *Schweitzerischen Natur-Geschichten*. Il faut néanmoins parler ici de plusieurs choses qui ont du rapport avec notre Texte : *Les eaux se cachent Et se durcissent comme la pierre, Et le dessus de l'Abîme se prend*. Selon l'Original, *Les eaux se cachent elles-mêmes*. C'est à dire, l'eau qui se gèle, change tellement de nature & de forme, qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit auparavant : de fluide qu'elle étoit, elle devient solide : le mouvement intérieur & confus de ses parties, se change en repos. Auparavant elle cédoit au moindre attouchement ; étant gelée, elle résiste aux plus



plus grands choes : de transparente elle devient blanchâtre ; & ce qui n'étoit que de l'eau , devient une pierre ; jusques-là qu'*Olaus Magnus* (*Hist. Sept. L. XI. c. 20. 21.*) rapporte que dans les Pais du Nord on l'employe pour bâtir des murailles. Il est très facile de raisonner sur ce changement de fluide en solide ; cependant c'est une matière où l'on rencontre beaucoup de difficultés. Rien n'est plus aisé que de dire , que les particules de l'eau qui étoient auparavant agitées par un mouvement intérieur , se tiennent en repos lorsqu'elle est gelée ; les sens mêmes nous en convainquent : mais la difficulté consiste à expliquer la cause de ce repos. Si nous voulons parler ingénument , les plus habiles Physiciens ignorent encore la véritable figure des particules de l'eau ; nous ne savons pas si elles sont en forme de petits serpens ou anguilles , & flexibles , comme *Descartes* le prétendoit ; ou si elles sont rondes & sphériques , comme d'autres ont voulu. Nous sommes persuadés qu'il y a des particules d'air mêlées parmi celles de l'eau , mais nous en ignorons aussi la figure. Nous ne savons pas si parmi les parties de l'eau il n'y a pas quelque autre matière plus subtile , qui lui communique quelque degré de chaleur , & qui s'envole pendant l'Hiver lorsque l'eau n'a point de circulation. Je ne trouve rien d'absurde dans l'Hypothèse rapportée dans les *Mém. de Trevoux*, mois de Janv. & Fev. 1701. p. 90. selon laquelle le repos des particules de l'eau doit être attribué en partie à l'air intérieur , que le grand froid porte à un plus haut degré d'élasticité , & en partie à la pression de l'air extérieur , qui les serre. Mais on trouve des Objections contre cette Hypothèse , dans ces mêmes *Mém.* mois de Septemb. & Octob. p. 271.

*Pineda*, très savant Commentateur de Job , & qui selon moi est préférable à *Coccejus* , conjecture (P. II. p. 801.) que les paroles de notre Texte désignent la formation du Crystal. En effet , les Septante portent Crystal au lieu de Glace : ἐκ γαστροῦ δὲ τίνος ἐκπορεύεται ὁ Κρυσταλλός ; Du ventre de qui sort la glace ? On voit que *Pineda* étoit dans la fausse opinion des Scholastiques , que le Crystal se formoit de la Glace ; opinion dont Job n'est point l'Auteur , mais plutôt *Pline* L. XXXVII. c. 2. Le Crystal , dit-il , se forme par la gelée. On ne le trouve que dans les endroits où il y a beaucoup de neige. Il est certain qu'il n'est qu'une glace , & c'est de-là que les Grecs ont tiré le nom qu'ils lui donnent. Cependant j'ai justifié *Pline* de cette erreur qu'on lui impute , dans mon *Hist. Natur. de la Suisse* , où j'ai démontré qu'il falloit entendre tout autrement les paroles

de cet Auteur : savoir , qu'il n'entend point que le Crystal soit , ou ait jamais été , de la Glace ; mais qu'il se trouve le plus souvent dans les endroits où il y a des Neiges , & des montagnes perpétuelles de Glace. Il est pourtant certain que le Crystal a été auparavant une substance liquide , mais d'une espèce particulière , qui s'est congelée immédiatement après l'inondation du Déluge , & a formé des Crystaux dans les creux des Rochers , de la même manière que les Chymistes font leurs Crystallisations dans leurs Laboratoires.

Je n'oserois positivement affirmer , si notre Texte se doit aussi rapporter à ces sortes d'Eaux qu'on appelle *Pétrifiantes* , qui environnent d'une espèce de croute de tartre , ou de pierre , les corps qu'on y plonge , ou les pétrifient entièrement. Il est vrai à la lettre que les eaux de la première sorte se changent en une espèce de pierre. On peut dire la même chose de l'eau qui dégoutte dans les voûtes souterraines , & qui forme en se congelant des corps solides de différentes figures. A ceci se rapporte cette eau dont parle *Senèque* (*Quaest. Nat. L. IV.*) qui après avoir allégué ces vers d'*Ovide* :

*Flumen habent Cicones, quod potum saxea reddit*

*Viscera, quod tactis inducit marmora rebus.*

„ Il se trouve chez les Ciconiens un Fleuve ,  
„ dont les eaux convertissent en pierre les en-  
„ traîles de ceux qui en boivent , & couvrent  
„ de pierre ce qu'on y plonge ; continue ainsi :  
„ Cette eau se fige & se congèle dès qu'elle tou-  
„ che quelque chose de solide. De-là vient que  
„ tout ce qu'on jette dans ce Lac , on l'en retire  
„ converti en pierre. Il arrive aussi dans quel-  
„ ques endroits de l'Italie , qu'en plongeant dans  
„ certaines eaux un petit bâton , ou une feuille  
„ d'arbre , on l'en retire pétrifié peu de jours a-  
„ près. On trouve pareillement en Suisse beau-  
„ coup de cette sorte d'eaux , comme on peut voir  
„ dans mon *Histoire Naturelle de la Suisse*.

Il ne reste plus à expliquer que les paroles du vers. 30. Le dessus de l'Abîme se prend. Le Texte original porte , Les faces du Gouffre se prendront. La face , ou la superficie de l'Abîme , doit sans doute s'entendre ici de la superficie de la Mer , qui se gèle aussi , particulièrement dans les Pais du Nord. Voyez *Sim. Majol. Colloq. 1. & 10. & De Mey, Phys. Sacr. p. 382.*



## P L A N C H E DXXXI.

L'Orion.

JOB, Chap. XXXVIII, vers. 31.

*Pourrois-tu retenir les délices de la  
Poussiniere, ou délier les vertus at-  
tractives d'Orion?*

*Pourrez-vous joindre ensemble les étoi-  
les brillantes des Pleiades, & détour-  
ner l'Ourse de son cours?*

**D**E même qu'une Carte générale du pré-  
mier Monde, tel qu'il étoit avant le Dé-  
luge, nous seroit d'un très grand usage pour  
l'intelligence de plusieurs phénomènes des plus  
difficiles; de même il seroit à souhaiter qu'on  
eût un Globe céleste du Cabinet de Job, pour  
y observer les Constellations de son tems avec  
les noms qu'on leur donnoit alors, & les com-  
parer à notre Texte. Mais comme nous som-  
me dépourvus du secours de ce Globe, il faudra  
nous en tenir aux Traditions & aux conjectures  
des Savans. Job, introduit par L'ÉTERNEL  
dans une École de Physique & de patience, su-  
bit ici l'examen le plus rigoureux, & semblable  
au Pilote *Palinure*, dans *Virgile* (III. *Æneid.*  
514.)

*Explorat ventos atque auribus aëra captat:  
Sydera cuncta notat, tacito labentia calo,  
Arcturum, pluviasque hyadas, geminosque  
triones,  
Armatumque auro circumspicit Oriona.*

„ Il étudie le vent, & prête l'oreille pour sen-  
tir d'où il vient. Il voit les Astres décliner  
vers leur couchant, il observe les Constella-  
tions du Bouvier, du Taureau, des deux  
Ourses, & les Étoiles brillantes d'Orion.”

La première Constellation dont il est parlé  
dans le Texte, est nommée *Cimah*. Les *Septante*  
& tous les Interpretes portent *Pleiades*.  
L'épithète *Maadannoth* que le Texte lui donne,  
a beaucoup d'emphase; les *Septante* l'ont rendu  
par *les liens des Pleiades*; *Aquila* ou *Sym-  
maque*, par *les parties des Pleiades*. Les *Ple-  
iades* sont en effet un assemblage de plusieurs  
Étoiles, tel qu'on le représente dans la Planche  
LXXV. de cet Ouvrage. *R. Selomomer*, la *Fon-  
ction des Pleiades*; & le Paraphraste Chaldéen,  
*les Chaines*. *Mantius* l'appelle *glomerabile sy-  
dus*, & *Seneque*, *densi Pleiadum greges*. Il

y a quelques Interpretes qui ont donné à cette  
épithète une signification tout à fait différente.  
*Arias* la rend par *délice*; *Coccejus* par *agré-  
mens*; la Vulgate a mieux aimé traduire, *Etoi-  
les brillantes des Pleiades*, & *Pagninus*, *des  
fruits délicats*. Cette Constellation étoit con-  
nue autrefois sous le nom de *Cornes du Tau-  
reau*; mais *Weigelius* la changea en Table de  
Pythagore, en faveur des Marchands. Les *Ple-  
iades* passoient chez les anciens Mythologues  
pour les Filles d'*Atlas*, dont six furent mariées  
à autant de Dieux, & la septième épousa *Sisy-  
phe*. Les Allemands les appellent *Siebengestirn*,  
& les Latins *Vergilia*. Si l'on en croit les As-  
trologues, cette Constellation est fort humide,  
& nous amène la neige & la pluie: c'est ce qui  
a fait dire à *Stace* (L. V. *Sylv.* & L. IV. *The-  
baid.*)

- - - *Neque enim violentior exit  
Amnis humo, cum Taurum aut Pleiadas hausit  
Aquosas.*

„ Une rivière grossie par les pluies du Taureau,  
ou des Pleiades, ne franchiroit pas ses bords  
avec plus de violence.”

L'autre Constellation, dont il est parlé dans  
le Texte, est nommée כסיל, à laquelle est don-  
née l'épithète משיכור. Les *Septante* ont tra-  
duit, *l'enceinte de l'Orion*. *Arias* porte, *con-  
tractiones*. Quelques-uns traduisent, *prolonga-  
tion*: d'autres, *fruits tardifs de l'Orion*; &  
*Coccejus*, *des cordes, des cables*. Cette Con-  
stellation, la plus belle de toutes, est située au-  
dessus du Taureau, & des Jumeaux. Il a plu  
à *Schickard* d'en faire le Signe de *Josué*; à  
*Schillerus*, celui de *S. Joseph* Époux de la Bien-  
heureuse Vierge; & à *Weigelius*, la double Ai-  
gle du *S. Empire*, & la Fausse qui est dans les  
Armes de l'auguste Maison d'Autriche.

Le véritable but du discours que DIEU tient





IOB. CAP. XXXVIII. V. 31.  
Orion, זִידִן Cefil.

Barth. Hoch Cap. XXXVIII. P. 31.  
Der Orion.



à Job, est sans doute de démontrer sa Toute-puissance tant dans le Ciel aérien, que dans le Ciel étoilé, & de lui persuader qu'il est l'unique Conservateur de toutes choses, comme il en est le Créateur; & que c'est l'effet de sa volonté que quelques Etoiles sont près des autres, comme les Pléiades, & que d'autres sont éloignées; & que toutes ont une situation invariable qui leur fait donner le nom d'*Etoiles fixes*. Il a voulu lui marquer, qu'il ne dépendoit point de Job, ni d'aucun autre Mortel, de les écarter, ou de les approcher les unes des autres. Il faut remarquer que les Etoiles fixes sont autant de Soleils placés au centre de leurs Tourbillons; & par conséquent elles ne sont pas à notre égard dans un même Cercle, mais les unes plus hau-

tes, les autres plus basses: c'est pourquoi on ne peut point déterminer précisément si celles qui nous paroissent les plus près les unes des autres, le sont en effet, ou si elles sont plus éloignées entre elles que celles qui nous paroissent l'être le plus. Si l'on place sur une esplanade deux chandelles l'une derrière l'autre à la distance de 20 pieds, mais en ligne droite, ou à peu près, à notre égard; & qu'on en place une troisième à côté à angle droit, à la distance de 5 pieds; celle qui est derrière, & qui est éloignée de la première de 20 pieds, nous paroitra en être beaucoup plus proche, que celle qui n'est éloignée que de 5. Voyez *De Mey, Phys. Sacr. p. 300.*

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 32.

*Pourrois-tu faire sortir les Couronnes à leur tems? Et conduire Arcturus avec ses enfans?*

*Est-ce vous qui faites paroître en son tems sur les enfans des hommes l'Etoile du matin, ou qui faites lever ensuite l'Etoile du soir?*

**D**IEU produit sur le théâtre du Monde les Etoiles errantes, & les Etoiles fixes, de même qu'un Berger conduit ses Troupeaux aux pâturages, ou comme un Général qui dispose ses Troupes dans le champ de bataille. Nous avons observé deux de ces Etoiles dans le verset précédent. Dans celui-ci, il s'en présente deux autres sur l'horizon, dont les noms & les qualités sont aussi incertains que ceux des précédentes.

Le mot מורור est un des plus équivoques qu'il y eut jamais. Les *Septante* ne pouvant lui donner une signification propre, ont mieux aimé garder le mot de l'Original, *Mazouroth*. *S. Augustin* les a imités, quoiqu'il ait employé aussi le mot *Arcturus*. *Symmaque* porte τα οροπιδετα, qui signifie *dispersé*, & *S. Chrysostome* traduit, *assemblage d'étoiles* qu'on appelle *ζώδια*, comme qui diroit *petits animaux*: d'autres l'ont pris pour le *Chien céleste*. *Nicetas*, *Pagninus* & quelques autres Interpretes, ont compris sous ce mot les *douze Signes du Zodiaque*. Le *Targum*, *R. Abraham*, & *R. David*, les *Planètes*. La Vulgate & la Version Allemande de Zurich ont traduit, *Etoile du matin*; comme aussi מנער par *Etoile du soir*. En quoi la Version Allemande ne s'accorde pas avec la Latine, car celle-ci explique le mot מורור par les *Hyades*, & מנער par *Arcturus*: or il y a une différence infinie entre la Planète de *Vénus*, & les Etoiles fixes. La première est un corps opaque, renfermé dans le Tourbillon du Soleil, faisant son cours par les Signes du Zo-

diaque, & s'approchant tantôt d'une Etoile fixe, tantôt d'une autre; au-lieu que les Etoiles fixes sont lumineuses de leur nature; elles sont réellement fixes, & les centres de leurs Tourbillons. Ce n'est pas la seule difficulté que la Version Allemande souffre dans cette traduction; car elle représente aussi *Vénus* à l'esprit du Lecteur comme différente d'elle-même: cependant ce n'est qu'une seule Planète, qui s'appelle *Etoile du matin* lorsqu'elle précède le lever du Soleil, & *Etoile du soir* lorsqu'elle la suit après qu'il s'est couché.

*Quisve unum & idem sydus aëri lumine  
Modò Phosphorum, modò Vesperum si per-  
spicit,  
Hoc nesciat binorum opificem cursum,  
Lucis prophetam, noctis esse nuntium.  
Pisidias.*

„ Quand on considère qu'un seul & même Af-  
„ tre par la lumière qu'il répand dans l'air, est  
„ alternativement Etoile du matin, & Etoile du  
„ soir, on ne peut ignorer que c'est par la dif-  
„ férence de son cours, que cet Astre acquiert  
„ le double office d'annoncer le jour, & la nuit.  
Voici donc des Opinions bien différentes. Les  
paroles du Texte conviennent néanmoins à la Pla-  
nète de *Vénus*, qui paroît à la tête de toute  
l'Armée des Cieux quand elle commence sa mar-  
che, & quand elle fait sa retraite (1). Je m'ab-  
stien,

(1) *Mergat diem tremendum dux noctis Hesperugo.*

*Senec. in Medea Act. 4.*

*Jam rara micant sidera prono  
Languida mundo, nov' vultu vagos*



Attendrai de rapporter ici les rêveries des Astrologues touchant cette Planète, & l'influence qu'ils lui attribuent sur l'Amour. Je leur permets de se bercer de ces fables, dont ils sont si charmés. Les Observations Astronomiques sur cette Planète, sont beaucoup plus utiles & plus importantes. Telles sont les Phases différentes, selon la situation différente qu'elle a à l'égard du Soleil, & à l'égard de la Terre. Elle est comme la Lune, tantôt pleine, tantôt nouvelle; elle en éprouve le croissant & le déclin, ce qui est un signe évident de son opacité. Cette Planète qui est la seconde après le Soleil, se meut autour de lui dans l'espace de 224 jours & 18 heures. Elle a tantôt un mouvement progressif, tantôt rétrograde, & tantôt elle est stationnaire: phénomènes que les Sectateurs de Copernic expliquent parfaitement bien. On a aussi observé que cette Planète s'écarte de l'Ecliptique de l'espace de 9 degrés, & qu'elle tourne sur son propre centre dans 14 heures. Ce mouvement, qu'on a démontré par le retour de certaines taches qu'on y a remarquées, est très utile aux habitans de Vénus; car sans ce mouvement, ils seroient d'un côté brûlés par la trop grande chaleur, & de l'autre ils seroient accablés par le froid & par des ténèbres perpétuelles. Ils seroient, dis-je, brûlés d'un côté, parce que la distance de cette Planète au Soleil n'est que de 8300 demi-diamètres de la Terre, ou 1427000 milles d'Allemagne. Le diamètre de Vénus, suivant le calcul de Mr. Huygens, est au diamètre du Soleil, comme 1 est à 84: d'où l'on conclut que cette Planète est 592754 fois plus petite que le Soleil, & deux fois & un tiers plus grande que la Terre.

Après cette digression que nous avons faite sur

la Planète de Vénus, revenons à notre Texte. Je trouve que la Version Latine de Zurich n'a pas été mal fondée, lorsque montant du Tourbillon du Soleil aux Etoiles fixes, elle traduit, *Arcturus avec ses enfans*. Nas chez les Arabes signifie *Biere*: or la *Grande Biere* dans le Ciel est la même chose que la *Grande Ourse*; & la *Petite Biere*, la *Petite Ourse*. La raison de cette dénomination est, que l'une & l'autre, avec leurs quatre Etoiles principales, représentent une *Biere*, ou les quatre roues d'un chariot; & c'est ce qui l'a fait nommer en Allemand, *Heer-Wagen*; & en François, le *Chariot*. Les trois autres Etoiles qui sont à la queue de chaque Ourse, pourront représenter les Chevaux, ou le Convoi qui suit la Biere; & ce seront-là les *Fils*, ou *Filles*. C'est ce qui fait dire à Alcamus Ecrivain Arabe: *Filles de la Grande Biere, dont quatre composent la Biere, & les trois autres sont ses enfans*. Aben Ezra l'explique aussi par les 7 Etoiles du Nord, que les Astronomes ont appelées *Ourse*, *Chariot*, *Helix*, & *Septentriones*. Ceci soit dit à l'occasion de la Version Latine de Zurich. L'Allemande a pour elle les *Septante*, qui traduisent: *Menerez-vous l'Etoile du soir par ses cheveux?* Ils semblent faire allusion, par ces *cheveux*, à l'éclat de la Planète de Vénus, qui est presque semblable à celui des Comètes chevelues. Cet éclat est cause que cette Etoile errante paroît beaucoup plus grande quand on la regarde sans Telescope. On peut lire plus amplement sur l'Etoile dont il est parlé dans ce Texte, ce que nous avons dit sur Job IX. 9. Chacun peut s'en tenir à son sentiment. Voyez Bochart (*Hieroz. P. II. L. I. c. 16. p. 113.*)

*Contrahit ignes, luce renata  
Cogit nitidum Phosphoros agmen.*

Idem in Herc. fur.

*Diffugiunt stella, quarum agmina cogit  
Lucifer.*

Ovid. Met. 2.

## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 33.

*Sais-tu l'ordre des Cieux, & disposeras-tu de leur gouvernement sur la Terre?*

*Savez-vous l'ordre & les mouvemens du Ciel, & en rendrez-vous bien la raison, vous qui êtes sur la Terre?*

**A**Rias a traduit ces mots, *Chykkoth schamajim*, par les *ordonnances des Cieux*; les *Septante*, les *révolutions des Cieux*; le Scholaste, les *mutations de l'air*; *Aquila*, les *justes rapports*, les *Loix*; la Vulgate, l'*ordre du Ciel*; & les deux Versions de Zurich, les *Loix du Ciel*, & le *cours du Ciel*. Quoiqu'il y ait quelque diversité dans ces Versions, il est néanmoins évident qu'on doit entendre ici les *Loix* & les *Statuts éternels*, suivant lesquels toute l'Armée des Cieux, tous les Corps célestes, le Soleil, les Etoiles fixes & les errantes, sans en ex-

cepter même la Terre, se meuvent chacune dans son Orbite, & dans un Ciel si fluide qu'il ne diffère guere du vuide. Ces mouvemens se font avec tant d'exactitude, que depuis la Création du Monde jusqu'à aujourd'hui, aucun de ces Corps ne s'est écarté de l'épaisseur d'une ligne. La régularité en est si grande, que l'on peut prédire par le calcul, le lieu & la situation de chacune dans tous les périodes du tems à venir qu'on voudra. La question que Dieu fait à Job est d'une si grande étendue, que l'Astronomie entière pourroit lui servir de Commentaire.



taire. Cette Science peut fort bien, & suivant les paroles de notre Texte, être appelée, *Ordre, Loix, Mouvements du Ciel*. Mais outre que ce n'est pas mon dessein, le Lecteur n'y prêteroit peut-être pas son attention. Je ne saurois pourtant me dispenser de dire que ces Loix constantes des Cieux, & des Corps immenses qui y sont placés & qui s'y meuvent, supposent, démontrent même un Architecte, dont la sagesse & la puissance sont infinies; & que ces Loix ne sont fondées sur aucune cause mécanique, mais sur la volonté très libre du Créateur. J'en rapporterai ici une Description aussi abrégée qu'éloquente, du célèbre Mr. *Newton*. Ce savant Philosophe, après avoir réfuté le Système des Tourbillons, continue à parler ainsi: (*Philos. Nat. Princ. Math. p. m. 482.*) *Les corps célestes seront, à la vérité, toujours retenus dans leurs orbes par les loix de la pesanteur. Mais dans leur origine ces loix n'étoient point capables de leur faire acquérir la situation régulière de ces orbes. Les six Planètes principales tournent autour du Soleil dans des cercles concentriques au Soleil même, par la même direction de mouvement & sur le même plan le plus près qu'il est possible. Dix Lunes tournent autour de la Terre, de Jupiter, & de Saturne, dans des cercles concentriques, par la même direction de mouvement, & dans les plans des orbes des Planètes, aussi près qu'il est possible. Tous ces mouvements réguliers ne doivent pas leur origine à aucune cause mécanique; car les Comètes se meuvent aussi, & vont librement vers tous les côtés des Cieux, dans des cercles fort excentriques. Par cette sorte de mouvement, les Comètes passent très facilement & avec grande rapidité par les orbes des Planètes; & dans leur plus grand éloignement du Soleil, où elles vont plus lentement, & où elles restent plus longtemps, elles sont très éloignées les unes des autres, & leur attraction mutuelle est très petite. Ce Système admirable du Soleil, des Planètes, & des Comètes, ne pouvoit avoir pour Auteur que la sagesse & le pouvoir d'un Etre infiniment sage & infiniment puissant. Et si les Etoiles fixes sont aussi des centres d'autant d'autres Systèmes, ces Systèmes seront aussi soumis à la domination d'un seul; sur-tout la lumière des Etoiles fixes étant de la même nature que celle du Soleil, & dans tous les Systèmes, les corps qui les composent se renvoyant réciproquement la lumière. DIEU gouverne toutes choses, non pas comme Ame du Monde, mais comme Seigneur de tout l'Univers; & c'est à cause de cet empire suprême, que le Créateur est appelé SEIGNEUR DE L'UNIVERS.*

Les Payens mêmes attribuoient à Jupiter l'empire sur le Ciel, & sur les Corps célestes. DIEU ne laisse pas de gouverner avec un soin continu son Empire, quoique sa constitution fût déjà parfaitement régulière. C'est lui qui d'une main infatigable fait mouvoir cette grande masse, & qui veille sans cesse à l'arrangement de toutes choses. Il n'agit pas seulement

Tom. VI.

*lorsqu'il fait gronder le tonnerre, & lorsqu'il lance ses foudres; mais aussi après avoir apaisé les Elémens qui étoient en desordre, il répand de son sein les petits vents agréables, & modère la rapidité & la violence du Soleil.* (*Claud. Mamertin. Panegy. III. Maximian. c. 3.*)

Je ne puis m'empêcher, à cette occasion, de remonter à ces siècles d'ignorance, particulièrement au XIII. où il se trouva un extravagant, qui non-seulement se croyoit assez sage pour répondre à cette question que DIEU fait à Job: *Sais-tu l'ordre des Cieux?* mais qui portoit son audace jusqu'au point de vouloir censurer le Créateur même & ses Ouvrages. Ce fut *Alphonse X. Roi de Castille & de Leon, Fils de Ferdinand III. & de Beatrix, né en 1203, & mort fort repentant & fort pauvre en 1284.* Cet *Alphonse* (dit *Sanctius* Historien Espagnol, P. IV. c. 5.) *entreprit de censurer & de corriger même les Oeuvres de DIEU, qui sont très parfaites, & qui ont été créées avec une sagesse infinie, avec poids & mesure. Cet Impie disoit hautement, que s'il avoit assisté au Conseil de DIEU lorsqu'il créa l'Homme, plusieurs choses auroient été faites en meilleur ordre, & beaucoup plus parfaites, qu'elles ne sont. Paroles execrables, pleines d'orgueil & de vanité! Ce n'étoit pas là le sentiment du Roi David, lorsqu'il s'écrioit: Tes œuvres sont merveilleuses, ô ÉTERNEL, & qui les connoitra jamais assez! Et dans un autre endroit: Tes œuvres sont magnifiques, ô ÉTERNEL, tu as fait toutes choses par ta sagesse! Si l'on prenoit à la lettre les paroles de ce Prince, on ne sauroit le justifier du crime d'Arhéisme, & de Blasphème. Mais peut-être se trouvera-t-il quelque *Arnoldus*, qui voudra justifier *Alphonse* du soupçon d'Hérésie, en disant que ce Roi Astronome, de qui nous avons des Tables Astronomiques qui portent encore son nom, a voulu se moquer du Système de *Ptolomée* qui étoit fort en vogue dans ces siècles scholastiques, & le rendre méprisable en le traitant d'absurde & de ridicule, comme on le regarde aujourd'hui; & qu'il conjecturoit peut-être longtemps avant *Copernic*, que le Système du Monde avoit été conçu avec beaucoup plus d'ordre & de sagesse, que celui que *Ptolomée* en avoit donné. Mais si c'étoit-là l'idée de ce Roi, il auroit dû censurer l'ignorance des Hommes qui concevoient mal les œuvres de DIEU, au lieu de s'en prendre au Créateur même.*

Les dernières paroles de notre Texte, *Disposeras-tu de leur gouvernement sur la Terre?* que les Septante traduisent par, *Sais-tu ce qui se passe en même tems sous le Ciel?* souffrent différentes interprétations. Le mot *Mischar* signifie proprement *Domination, Gouvernement, Administration* d'un Prince, ou d'un Gouverneur, fondée sur un pouvoir législatif. Si l'on rapporte ces paroles à la Terre, elles regardent sans doute les grands avantages, & les commodités infinies, que la Planète que nous habitons tire du mouvement & de l'ordre inva-

Ccc

riable



riable du Ciel. Ces principaux avantages sont, cette alternative constante & invariable de Jour & de Nuit: les vicissitudes des Mois, des Années, & des Siècles: la vie des Hommes, des Animaux & des Plantes. Avantages qui s'en déduisent sans avoir besoin d'établir, avec les

Astrologues, les influences des Planètes sur le cerveau, le corps, l'esprit & la volonté des Hommes; sur les Républiques & sur les Royaumes, sur leur origine, leurs révolutions & leur ruine; & sur la vie & la mort des Rois & des Princes.

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 34. 35.

*Crieras-tu à la nuée à haute voix, afin qu'une abondance d'eau te couvre?*

*Enverras-tu les foudres, de sorte qu'elles marchent & te disent, Nous voici?*

*Eleverez-vous votre voix jusqu'aux nues, pour faire fondre les eaux sur vous avec abondance?*

*Commanderez-vous aux tonnerres, & partiront-ils dans l'instant, & en revenant ensuite vous diront-ils, Nous voici?*

**L**A voix de DIEU n'est autre chose que son pouvoir absolu & sans bornes; les actes de sa volonté sont des ordres, & ses ordres sont accompagnés de leurs effets. C'est à cette voix que toutes les Créatures animées & inanimées obéissent dans un clin d'œil. *Il appella la famine, afin que la terre en souffrit. Ou: Il appella la famine pour venir sur la terre, & rompit tout le bâton du pain, Ps. CV. 16. Il appella la sécheresse sur la terre & sur les*

*montagnes, & sur le froment, & sur le vin excellent, & sur l'huile, & sur tout ce que la terre produit, & sur les hommes, & sur les bêtes, & sur tout le travail des mains, Aggée I. 11. & Ezech. XXXVI. 29. DIEU s'est réservé pour lui seul la domination sur la pluie, & sur l'abondance des eaux, sur les ondées, & même sur les éclairs & les foudres, dont nous avons parlé ailleurs.*

### JOB, Chap. XXXVIII. vers. 36.

*Qui est-ce qui a mis la sagesse dans les reins, ou qui a donné au cœur de l'intelligence.*

*Qui a mis la sagesse dans le cœur de l'homme? ou qui a donné au coq l'intelligence?*

**L**A difficulté d'expliquer l'Ecriture augmente beaucoup, lorsqu'il se rencontre que les mots du Texte original peuvent admettre deux ou plusieurs significations différentes. Le Texte dont il s'agit ici, nous en fournit un exemple. Il renferme deux mots de cette nature, dont le premier signifie selon quelques-uns les *Reins*, selon d'autres les *Entrailles*, & selon d'autres encore une *Femme qui fait de la toile*: le second est rendu par quelques-uns le *Cœur*, & par d'autres le *Coq*. Il est fort mal-aisé de sortir de pareils embarras.

Le Cœur & les Reins se trouvent souvent ensemble dans l'Ecriture Sainte. Ps. VII. 10. *Toi qui sondes les cœurs & les reins, ô DIEU juste. XXVI. 2. ETERNEL, sonde-moi & m'éprouve, examine mes reins & mon cœur. LXXIII. 21. Quand mon cœur s'aigrissoit, & que je me tourmentoie dans mes reins. Ou: Mon cœur a été tout enflâmé, & mes reins tous altérés, Prov. XXIII. 15. 16. Mon fils, si ton*

*cœur est sage, mon cœur s'en réjouira, même moi-même, & mes reins tressailliront de joie, quand tes lèvres proféreront des choses droites. Jerem. XVII. 10. Je suis L'ETERNEL qui sonde les cœurs, & qui éprouve les reins. XX. 12. ETERNEL des Armées, qui sondes les justes, qui vois les reins & le cœur.* Mais dans les Passages que nous venons d'alléguer, les *Reins* sont exprimés ordinairement par le mot קִלְיָוִת, & le *Cœur* par לֵב. Au lieu que dans notre Texte les *Reins* sont désignés par מְדַבֵּר, mot peu usité, qui dérive de מָדַב le quel signifie *frotter, enduire*, parce que les *Reins* sont d'ordinaire couverts de graisse; & le *Cœur* y est nommé שֵׂכֶל, qui vient de שָׁכַל, *penser, imaginer*. Les Juifs plaçoient l'Ame dans le Cœur & dans les Reins, plutôt que dans le Cerveau. Nous la plaçons dans ce dernier, qui est la source & le centre de tout le Système nerveux, & par conséquent de la sensation



tion & du mouvement. Les Juifs, qui selon moi s'exprimoient plutôt en Poètes, qu'en Philosophes, ont entendu par *Cœur* & par *Reins*, ce qu'il y a de plus caché dans l'intérieur de l'Homme, & comme la retraite secrète de leurs pensées & de leur sagesse. On peut par ce moyen concilier les deux Versions de Zurich, dont l'une porte *Reins*, & l'autre *Sagesse cachée*.

Les différentes significations qu'on donne au second membre de notre Texte, sont beaucoup plus difficiles à concilier. Nous traduisons: *Qui a donné au cœur l'intelligence?* & la Vulgate porte: *Qui a donné au Coq l'intelligence?* Le premier qui donna cette signification au mot *שָׂרָא*, fut R. Simeon, fils de Lakis, dans un Traité du Talmud (*de capite anni*, fol. 26. a.) Quelques autres Docteurs Juifs, & plusieurs Interpretes Chrétiens l'ont suivi, avec S. Jérôme. Le Coq, selon Plin. L. X. c. 21. est le plus raisonnable de tous les Animaux. *Ces sentinelles nocturnes*, dit-il, *que la Nature a destinées pour éveiller les hommes & les exciter au travail, ont des sentimens de gloire. Ils ont connoissance des Astres, & distinguent par leur chant les heures de trois en trois pendant le jour: ils se couchent avec le Soleil, & à la quatrième veille de la nuit ils nous rappellent à nos soins & à nos travaux, & le Soleil ne les devance jamais en se levant. Ils exercent la Souveraineté sur leur Espèce, & règnent par-tout où ils sont.* Elien en parle aussi, L. XIV. 28. *On dit que le Coq fait de grands cris, & saute de joye, lorsque la Lune se lève, comme s'il étoit inspiré par quelque Divinité. Il ne se trompe jamais au lever du Soleil.* Le Coq est donc comme une Sentinelle, ou comme un Réveil, que DIEU a donné aux Hommes pour les éveiller, & leur faire reprendre les travaux interrompus par la nuit: mais je n'ai garde d'affirmer que le Coq s'acquitte de ce devoir de propos délibéré, & en conséquence de ce raisonnement: „ On m'a „ donné la charge de Sentinelle, il faut que „ je m'en acquitte, & que par mon chant j'é- „ veille les Hommes précisément à une telle heure. Je pourrai en dire quelque chose de plus positif, quand j'en serai mieux instruit par un Commerce de Lettres avec les Bêtes, comme Moschénos, *Lettere missive, e responsorie della bestia*. Rien ne releveroit plus la gloire du Coq, que si la découverte des Longitudes que l'on cherche depuis si longtems, pouvoit se faire par son moyen. Mr. Rouillé de Meslay s'en étoit flatté, en supposant par exemple que les Coqs qui chantent en Portugal à minuit, chanteroient en France précisément à une heure. Voy. *Bressl. Samml.* An. 1717. m. Sept. p. 146.

Il nous reste à parler de la Version des *Septante*, qui au Coq ont substitué la *Femme*. Voici comme ils traduisent: *τίς ἐδωκεν γυναιξὶ ὑπάκουτος σοφίας, ἢ ποικιλτικὴν ἐπιτήρησιν; Qui est-ce qui a donné aux Femmes la sagesse de travailler au métier, & l'art de broder?* Ces Interpretes, au-lieu d'avoir lu *בְּרֵינָא*, dans les reins, ont lu *בְּרֵינָא*, dans les fileuses, mot qui dérive de *רָוַן*; mais ils ont changé l'art de filer, en l'art de faire de la toile, parce que les Grecs se servent indifféremment de l'un & de l'autre de ces mots, *νῦνα* & *ὑπάκουα*, comme on peut voir dans Homère, Hesychius, & Eustrathe. Les Peres de l'Eglise Grecque s'aperçurent aisément, que le travail des Femmes ne méritoit pas d'être compté parmi les œuvres merveilleuses de DIEU. Severé, Olympiodore, S. Chrysostome, & S. Gregoire de Nazianze, se sont donné la torture pour pouvoir donner quelque apparence à la Version de ces bons Vieillards. Dans l'énumération des œuvres du Créateur, il ajoute, (ce sont les paroles de S. Gregoire de Nazianze) *Qui est-ce qui a enseigné aux femmes, sexe d'ailleurs fragile, l'adresse de faire de la toile? Qui est-ce qui leur a montré à retordre la laine, pour en faire des ouvrages de différentes couleurs?* L'Ecriture Sainte mêle dans cet endroit ce qu'il y a de plus sublime, avec ce qu'il y a de plus bas.

Il est vrai que les Payens ont attribué à leurs Divinités l'art de filer & de faire de la toile, & principalement ils l'attribuoient à Pallas. Homère (Odyss. L. XII.) dit que Pallas enseigne aux femmes l'art de broder, & de faire de beaux ouvrages au métier. Et dans un Hymne à Vénus: *Elle enseigna aux femmes délicates à faire de beaux ouvrages, sans sortir de chez elles.* Salomon, Prov. XXXI. 13. a jugé aussi que les ouvrages des femmes méritoient bien qu'on en fit l'énumération: *Elle cherche de la laine & du lin, & fait ce qu'elle veut de ses mains. Ou: Elle a cherché de la laine & du lin, & elle a travaillé avec des mains sages & ingénieuses.* v. 19. *Elle met ses mains au fuseau, & ses mains tiennent la quenouille. Ou: Elle a porté sa main à des choses fortes, & ses doigts ont pris le fuseau.* Plin. en parle élégamment, L. VII. c. 56. *L'art de travailler au métier n'est ni inutile, ni méprisable; on y remarque quelque chose de divin, & un Dieu lui-même n'a pas eu honte de l'exercer; il s'en est attribué l'invention, & en a voulu passer pour l'Auteur.* Voyez Bochart (*Hieroz.* P. II. L. I. c. 16. p. 114.) & De Mey, (*Phys. Sac.* p. 365.)



## JOB, Chap. XXXVIII. vers. 37. 38.

*Qui comptera les Régions d'en-haut avec sa sagesse & qui dispose le gîte des courses des Cieux ?*

*Quand la poudre est détrempee par les eaux qui l'arrosent, & que les fentes de la terre se viennent à rejoindre.*

*Qui expliquera toute la disposition des Cieux, ou qui fera cesser toute l'harmonie du Ciel ?*

*Lorsque la poussière se répandoit sur la terre, & que les mottes se formoient & se durcissoient, où étiez-vous ?*

**D**E tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur les Météores, on peut conclure que le mot *Schechakim* ne signifie pas ici cet Air subtil ou l'*Æther*, qu'on appelle communément *Ciel*, & qui remplit ces vastes espaces qui sont entre les Étoiles fixes & les Planètes; mais qu'il faut plutôt entendre cet Air mêlé avec l'*Æther*, qui est le théâtre des Météores. La Version Latine de Zurich porte *Æther*, mais l'Allemande a traduit *Wolken*, *Nuées*, qui sont bien différentes de l'*Æther*. Les Septante l'ont traduit de même, *Nuées*. Lorsqu'on dit l'Air, ou l'Atmosphère, on entend le contenant & le contenu, c'est à dire l'élément de l'Air pris abstractivement, & les nuages qui s'y forment. De cette manière la question que DIEU adresse à Job, selon la Version de Zurich: *Qui est-ce qui par sa sagesse ordonnera à l'air ce qu'il doit faire ?* revient à peu près à ceci: Que Job, ou quelque autre, dise s'il le peut, qui est-ce qui dispose l'élément de l'air, les vapeurs & les exhalaisons dans un ordre si précis, & dans une proportion si juste, dans un poids & dans une mesure déterminés, dans un degré de chaleur ou de froid, de densité ou de rarefaction, si proportionné, & dans une légèreté ou pesanteur convenable pour pouvoir être utile aux Hommes, aux Animaux, & aux Plantes, & afin que les pluies ne soient ni trop abondantes ni trop modiques, que l'Hiver ne soit ni trop long ni trop court? Ce sens se confirme par les paroles suivantes. *Qui est-ce qui arrêtera les bouteilles des Cieux ?* (c'est ainsi que porte la Version de Zurich,) mots que les Septante traduisent par, *Qui a fait panacher le Ciel sur la Terre ?* & Symmaque, *Qui est-ce qui disposera les conduits du Ciel vers la Terre ?* D'autres par forme de Glose, l'expliquent ainsi: *Qui fait assembler les nuages, & fait descendre le Ciel vers la Terre ?* Si l'on suit la Version des Septante, bien loin que notre Texte parle d'arrêter les bouteilles des Cieux, comme porte notre Version Latine, il marquera une pluie

prochaine, l'assemblage des nuages qui se baissent vers la Terre. C'est sans doute DIEU qui répand sur la Terre ces Mers qui flottent librement dans les airs. C'est lui qui règle la pluie, qui en établit la mesure, & qui lui prescrit des bornes qu'elle ne passe point. Le sens qu'on vient de donner à ces paroles se justifie par le vers. 38. *Quand la poussière est détrempee par les eaux qui l'arrosent, & que les fentes de la terre se viennent à rejoindre.* Les Septante ont traduit: *La cendre étoit dispersée comme la terre, & je l'ai formée en mottes quadrées comme par une pierre.* Version très obscure. Il est vrai que la terre se rejoint par la pluie; mais le suc nourricier qui s'y trouve doit s'y répandre & se délayer, afin d'être propre à pénétrer dans les petits orifices qui sont aux extrémités des racines. On peut rapporter à cet endroit ce que dit Plin, L. VI. c. 65. *Il faut croire que l'Auteur de la Nature a tellement disposé les choses, que la terre qui ne sauroit subsister d'elle-même sans le secours de l'eau, & l'eau qui ne sauroit subsister sans la terre, fussent jointes ensemble; & que la terre ouvrît son sein pour recevoir l'eau, & que l'eau humectât la terre de toutes parts en dedans, par dehors, & au dessus, par des veines & des conduits entrelacés, par lesquels elle s'élève jusqu'aux sommets des montagnes.* La terre doit être humectée & arrosée, en partie par les eaux de la Mer, qui y coulent par des endroits souterrains, par les Fleuves & par les Rivières; & en partie par la pluie. C'est la raison pour quoi DIEU a fondé la Terre sur les mers, & l'a établie sur les fleuves, PL. XXIV. 2. Notre Texte explique élégamment la manière, dont les mottes se forment, par ces mots *בצקת עפר*, en fondant la poussière, où *עפר* signifie proprement la poussière sèche & légère, qui n'est point liée; & *בצקת* fondre, jeter en moule, afin que cette poussière réunie puisse former des mottes.



JOB, Chap. XXXVIII. vers. 39. 40. (XXXIX. I. 2.)

*Chasseras-tu de la proie pour le vieux Lion, & rassasieras-tu les Lionceaux qui cherchent leur vie?*

*Quand ils se tapissent dans leurs repaires, & qu'ils se tiennent dans leurs forts aux aguets?*

*Prendrez-vous la proie pour la Lionne, & en rassasierez-vous la faim de ses petits?*

*Lorsqu'ils sont couchés dans leurs antres, & qu'ils épient la proie du fond de leurs cavernes?*

Jusqu'ici la Sagesse, la Bonté, la Puissance de DIEU, ont paru d'une manière sensible, dans la Providence avec laquelle il dirige l'Atmosphère, & les Météores. Nous verrons dans ce qui suit, que la conservation, le mouvement & toutes les opérations des Animaux, dépendent uniquement de cet Être infiniment parfait, qui les a créés; & que les Quadrupèdes, les Volatiles, les Poissons, & les Reptiles sont autant d'Automates, qui renferment un mécanisme infini.

Le premier Animal que le Créateur expose ici à nos yeux, est le *Lion*. On lui donne ici deux noms, dont nous avons parlé plus amplement ailleurs. Celui de *Labi* signifie proprement *Lionne*, comme porte notre Version Latine, & celui de *Cephir*, *Lionceau*, & aussi *Dragon*, ou *Serpent*; ce qui a donné lieu aux *Septante* de traduire, *Rassasieras-tu les âmes des dragons?* Le Texte donne aussi deux noms aux Cavernes des Lions, savoir, *Sycab*, qui signifie proprement *Cabane*, *Tente*, & *Meonab*. Il ne s'agit pas tant ici des Lions qui quittent leurs Cavernes pour aller chercher leur proie, que de la Providence qui prend soin des Lions affoiblis par l'âge, aussi-bien que de la Lionne pendant qu'elle est obligée de rester au fond de son Antre pour nourrir ses Petits. On lit dans

*Elie* (*Hist. Anim.* L. IX. c. 1.) que les jeunes Lions vont à la chasse, & qu'après avoir saisi leur proie, ils font retentir les Cavernes de leurs rugissemens, pour attirer par ce moyen, & inviter les vieux Lions à venir prendre leur part du butin; ce qui paroît assez conforme à ce passage d'Amos III. 4. *Le Lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'a quelque proie? Le Lionceau jettera-t-il son cri de son gîte (s'il n'a pris quelque chose?)* Ou: *Le Lion rugit-il dans une forêt, sans qu'il ait trouvé de quoi repaître sa faim? Le Lionceau fait-il retentir sa voix dans sa tanière, sans qu'il soit prêt de se jeter sur sa proie?* C'est comme si DIEU disoit ici à Job: Est-ce toi qui prends soin des Lions décrépits, ou bien vas-tu à la chasse pour les Lionceaux? Ici on voit une preuve particulière de la Providence, en ce que le Lion, cet Animal d'ailleurs si cruel, & si carnacier, peut cependant dès qu'il s'est une fois rassasié, passer deux ou trois jours sans manger, lorsqu'il le trouve destitué de proie. Concluons donc que c'est DIEU qui donne cet appétit dévorant aux Lions, qui les incite à la chasse: on peut même dire qu'il chasse lui-même en quelque sorte avec eux. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. LIII. c. 2. p. 737. P. III. c. 3. p. 376.)

JOB, Chap. XXXVIII. vers. 41. (XXXIX. 3.)

*Qui apprête la viande au Corbeau, quand ses petits crient au DIEU fort, & qu'ils vont errans parce qu'ils n'ont point de quoi manger?*

*Qui prépare au Corbeau sa nourriture, lorsque ses petits courant ça & là crient à DIEU, parce qu'ils n'ont rien à manger?*

LE Corbeau, qui est en lui-même un Oiseau vil & méprisable, tant à cause de sa forme extérieure, qu'à cause des choses dont il se nourrit, & qui a été rangé parmi les Animaux immondes par la Loi cérémonielle, est pourtant l'objet du soin particulier de la Providence, & ce soin si souvent marqué dans la Sainte Ecriture, est bien digne de notre admiration & de nos adorations. C'est DIEU, qui donne au bétail  
Tom. VI.

sa pâture, & aux Petits des Corbeaux qui crient, Ps. CXLVII. 9. Notre Sauveur lui-même s'en explique en ces termes, Luc XII. *Considérez que les Corbeaux ne sement point, & ne moissonnent point, & qu'ils n'ont point de cellier ni de grenier, & toutefois DIEU les nourrit.* Les anciens Juifs ont cru qu'il falloit prendre à la lettre, ce que le Texte rapporte ici du cri des Petits du Corbeau. Plusieurs  
Ddd d'en



d'entre les Peres, comme *S. Hilaire* sur le Ps. CXLVI. *S. Jérôme* sur les Pseaumes, ne sont pas de ce sentiment, parce qu'une telle invocation de DIEU supposeroit dans les Corbeaux une ame raisonnable. *S. Augustin* s'exprime ainsi: *Croirons-nous que les Corbeaux crient, & invoquent DIEU pour en obtenir leur nourriture? N'en croyons rien, une ame irraisonnable ne peut invoquer DIEU &c.* De-là vient que le sens figuré a prévalu chez les Peres, & que par les Corbeaux ils ont entendu les Gentils, & par les Petits des Corbeaux, les Chrétiens. Pour moi s'il est permis de recourir à la figure, j'aimerois mieux dire que DIEU, en choisissant parmi les oiseaux, non ceux qui sont le plus de plaisir à la vue par leur beauté & la variété de leurs couleurs, ni ceux dont la chair fournit les mets les plus exquis, ni qui réjouissent le plus par la douceur de leur chant, ou qui se distinguent des autres par leur force ou leur grandeur, mais le Corbeau, cet oiseau immonde & hideux par son plumage, a voulu désigner par cet emblème les Hommes, ces Créatures naturellement immondes, & rebelles contre DIEU; & faire admirer son extrême bonté dans le soin continuel que sa bienfaisante Providence prend pour de telles Créatures. Je ne prétens attribuer personne à cette Allégorie. Quoi qu'il en soit, elle ne préjudicie point au sens littéral, qui est celui que je préfère, & qui ne convient pas moins ici aux Corbeaux, qu'ailleurs aux Lions, aux Anes sauvages, aux Chevaux, aux Aigles, & aux Autruches. Ce sentiment est confirmé par le passage parallèle de Matth. VI. 26. *Regardez les oiseaux du Ciel, car ils ne sement, ni ne moissonnent, ni n'amassent rien dans des greniers, & votre Père céleste les nourrit; & par ce qui suit tant en cet Evangile, qu'en S. Luc XII. 24. qui en est comme la conséquence: N'êtes-vous pas beaucoup plus excellens qu'eux? Combien valez-vous plus que les oiseaux?* Les Petits des Corbeaux ne sont pas les seuls qui crient à DIEU: Les Lionceaux bruyent après la proie, & pour demander au DIEU fort leur pâture, Ps. CIV. 21. *Aussi chacune des bêtes des champs a bramé après toi, parce que les cours des eaux sont taris, & que le feu a consumé les cabanes du désert.* Ou: *Les bêtes même des champs lèvent la tête vers vous, comme la terre altérée qui demande de la pluie, parce que les sources des eaux ont été séchées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies,* Joel I. 20. *Théodore* parle en ces termes du cri du Corbeau: *Il n'est pas de la nature du Corbeau d'être raisonnable, & ils ne crient pas vers le Créateur par un principe de raisonnement; mais le cri qu'ils font, est semblable à une demande.* Cette manière de parler métaphorique est d'autant plus belle, que tandis que les autres oiseaux chantent avec mélodie les louanges de DIEU, & qu'ils lui rendent grâces des biens dont sa bonté les comble; le Corbeau de son côté croasse, & fait par ses cris bruyans, le personnage de suppliant, comme le rapporte *Elien* (*Hist.* L. II. c. 48.) au sujet des Cor-

beaux qui se trouvent le long du Nil, qui par leurs croassemens desagréables semblent supplier ceux qui navigent sur ce fleuve de leur faire quelque aumône. Et dans *Hesychius* *ὑπαῖται*, mot dérivé du nom que les Grecs donnoient au Corbeau, signifie la même chose que supplier instamment, comme font les Corbeaux qui volent autour des maisons, & qui ne les quittent qu'après en avoir emporté quelque chose.

Les Rabbins, & les Arabes agitent dans leurs Ecoles une question, qui à mon avis est fort inutile; savoir, pourquoi dans David & dans Job on ne lit pas que les vieux Corbeaux, quoique fort affamés, crient vers DIEU, mais seulement les Petits? C'est de ces sortes de Gloses dont ils chargent le Texte. *R. Eliezzer* (*in Capitulis* c. 21.) dit que si les Corbeaux voyent en naissant leurs Petits, lorsqu'ils ne sont pas encore revêtus de leur couleur noire, ils ne les reconnoissent pas pour être de leur famille, mais les regardent comme la production des Serpens, & les abandonnent; de sorte qu'ils périroient de faim, si DIEU ne leur préparoit une nourriture, & ces alimens au sentiment de *R. Salomon* sont les mouches & les moucheron, qui naissent des excremens des vieux Corbeaux, & qui volent d'eux-mêmes dans le bec des petits. *Aben Ezra* & *Kimchi* sont de ce sentiment, & parmi les Arabes, *Harir*, *Mikawim* *Damir*. Ils ont été suivis en cela par quelques-uns des Peres. Voy. *S. Chrysostome* (*Serm. de Elia*) *Olympiodore* (*in Job.*) *S. Gregoire* (*in Job.* L. XXX.) & *Isidore* (*Orig.* L. XII. c. 7.) *Cassiodore* (*in Psalmos*, qu'on met sous le nom de *S. Jérôme*) renchérit sur le prodige, en donnant la rosée pour nourriture aux Petits des Corbeaux. Mais qui pourroit croire de bonne foi, qu'il pût s'engendrer des mouches & des moucheron en assez grande quantité dans le nid du Corbeau, pour servir de pâture à ses Petits, & que ces insectes se jettent d'eux-mêmes dans leurs gosiers? Que les Peres ne peuvent souffrir leurs Petits pendant qu'ils sont jeunes, à cause qu'ils ne seroient pas encore parvenus au point de noirceur, auxquels ils parviennent dans la suite? car ce défaut est commun à tous les autres oiseaux. Sur quel fondement enfin assure-t-on, que les Peres reviennent vers leurs Petits, lorsqu'ils ont atteint ce degré de couleur? n'y ayant personne qui ne sache que chaque animal chérit les siens, & en particulier les Petits de son Espece: sur quoi *Cicéron* (L. I. de la Nature des Dieux) s'exprime ainsi: *Croyez-vous qu'il y ait sur la Terre, ou dans les Eaux, une bête qui ne se plaise pas avec son semblable? s'il en étoit ainsi, pourquoi le Taureau ne prendroit-il pas plaisir à l'approche de la Cavalle, ou le Cheval à celle de la Vache? Est-ce que vous croyez que l'Aigle, le Lion, ou le Dauphin, préféreroient à leur figure celle de quelque autre animal que ce soit?* D'ailleurs, ceux qui liront avec attention le Texte de Job, s'appercevront que ce ne sont pas les Petits nouvellement éclos qui crient à DIEU, mais ceux qui n'ayant pas de quoi manger, courent çà & là, & qui par conséquent commencent à devenir grands. Par-



Par-là on peut voir en même tems le peu de fonds qu'on doit faire sur les Légendes & les Interpretations des Juifs & des Arabes, que les Peres ont favorisées. Les Naturalistes nous apprennent que les Corbeaux n'abandonnent pas leurs Poussins, mais seulement ceux de leurs Petits qui commencent à voler: voyez *Aristote* (*Hist.* L. IX. c. 31.) *Plin* (L. X. c. 12.) parlant de la Corneille, dit qu'elle est la seule qui nourrit encore quelque tems ses Petits, lorsqu'ils commencent à voler; tous les autres de même espèce chassant leurs poussins loin du nid, les obligent de voler, comme le Corbeau qui éloigne du sien ceux qui sont assez forts pour prendre la volée. Ceux donc qui errent en faisant leurs efforts pour voler, croassent pour avoir à manger, & semblent se plaindre de la dureté de leur Pere. Dans

cette extrémité D I E U vient à leur secours, non pas par un miracle, mais en suivant toujours les loix qu'il a établies dans la Nature. Enfin il est inutile d'agiter la question, Pourquoi dans le Texte il est fait mention des Petits du Corbeau, & non point de ceux qui sont déjà forts? J E S U S-CHRIST (*Luc* XII. 24.) dit des Corbeaux en général, & sans distinction d'âge, qu'ils ne sement, ni ne moissonnent, & que cependant D I E U prend soin de leur nourriture; & *Matth.* VI. 26. que la Providence de D I E U s'étend sur tous les oiseaux, jusqu'aux Passereaux dont on fait le moins de cas. On trouve dans le même Evangéliste, X. 29. Deux Passereaux ne se vendent-ils pas une pite? & néanmoins il ne tombera pas un d'eux à terre sans votre Pere. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 11. p. 203.)

### JOB, Chap. XXXIX. vers. 1-4. (4-7.)

*Sais-tu le tems que les Chamois des rochers font leurs petits? As-tu observé quand les Biches faonnent?*

*Compteras-tu les mois qu'elles achevent leur portée, & sauras-tu le tems qu'elles feront leurs petits?*

*Et qu'elles se courberont pour faire sortir leurs petits, & se délivreront de leurs douleurs?*

*Leurs enfans se portent bien, ils croissent par les blés, ils sortent, & ne retournent plus vers elle.*

*Savez-vous le tems auquel les Chevres sauvages enfantent dans les rochers? ou avez-vous observé l'enfantement des Biches?*

*Avez-vous compté les mois qu'elles portent leur fruit, & savez-vous le tems auquel elles s'en déchargent?*

*Elles se courberont pour faire sortir leur faon, & elles le mettent au jour en jettant des cris, & des hurlemens.*

*Leurs petits ensuite se séparent d'elles pour aller aux pâturages, & étant sortis ils ne reviennent plus à elles.*

**L**E premier Animal qui paroît ici sur le grand Théâtre des œuvres de D I E U, est nommé *Jaal*; dont les uns font un Cerf, les autres un Mulet, ceux-ci un Daim, un Chevreau, & ceux-là un Chamois, une Chevre sauvage. Il est parlé de ce même Animal *I. Sam.* XXIV. 3. & *Pf.* CIV. 18. où se trouve le pluriel *Jeelim*. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 23.) croit que c'est un Bouc sauvage. Comme j'ai exposé ses raisons sur le Passage de Samuel que je viens de citer, je me dispense de les rappeler ici.

Une autre sorte d'Animal dont le Texte fait mention, ce sont les *Ajaloth*, les Cerfs. C'est particulièrement sur ces Animaux, que D I E U fait subir l'examen à Job, & particulièrement sur le tems que les femelles se déchargent de leurs Petits: sur quoi il est bon de savoir que ce tems est connu, & que Job le savoit peut-être. Mais il ne s'agit pas tant ici de la science de Job & de celle des autres Hommes, que de celle de D I E U, du soin de sa Providence, & de l'ordre avec lequel elle procède dans la génération;

ce qui fait que les Septante ont traduit ces mots, *As-tu observé le tems que les Biches faonnent?* par ceux-ci, *As-tu gardé l'accouchement des Biches?* car le mot Hébreu *schamar* signifie non-seulement observer, mais aussi garder. En effet, la Biche est exposée à tant de périls & de dangers, elle est tant de fois pourfée par les chasseurs, elle s'expose si souvent elle & son fruit dans les bois, que ce seroit un vrai miracle dans la Nature d'en voir une vivante, & qui sans avorter pût mettre heureusement bas son Faon, si D I E U par une Providence particulière ne veilloit sur elle. C'est ainsi que *S. Chrysostome* s'en exprime: *C'est avec raison qu'il est écrit, Vous l'avez gardé; car cet Animal étant continuellement poursuivi, toujours dans la crainte & l'apprehension, sautant & bondissant à tous momens, il est étonnant qu'il n'avorte pas, & qu'il puisse heureusement mettre bas.* Adorons ce soin bienfaisant de la Providence, qui regarde non-seulement les Biches, mais qui s'étend aussi sur les



Hommes & les autres Animaux, qu'il conserve dans le tems de leur naissance. Nous n'avons pas besoin après cela de nous arrêter aux honteuses fables des Juifs, que les Rabbins *Levi* & *Salomon* rapportent gravement. Ils prétendent que les Biches ont l'orifice interne de la matrice si étroit, que non-seulement il leur seroit difficile de se délivrer de leurs Petits, mais même qu'il leur seroit impossible, si DIEU ne leur avoit destiné un Serpent, qui en faisant l'office d'Accoucheur, en dilate l'ouverture en s'y glissant. Les Naturalistes disent aussi, que les Biches auroient bien de la peine à mettre bas sans le secours de l'herbe nommée *Seseli*. C'est ainsi que *Cicéron* (II. de Nat. Deor.) en parle: *Les Biches, un peu avant de mettre bas, se purgent avec une petite herbe nommée Seseli*. *Plin* (L. VIII. c. 33. XXV. c. 8. XX. c. 5.) & *Elie* (Var. L. XII. c. 35.) disent la même chose. J'en supprime quantité d'autres, avec d'autant plus de raison, que la plupart de ces traditions sont peu fondées. Assurément, s'il étoit nécessaire aux Biches d'avoir du *Seseli*

pour les aider à faire leurs Petits, ce seroit fait de toutes celles qui n'en auroient pas, aussi bien que de celles qui vivent dans des lieux où cette herbe ne croit pas. Par cette raison encore, toutes les Biches des Remparts de Zurich devroient mourir en mettant bas.

Il est dit au vs. 4. *Que leurs Petits se portent bien, & croissent par les blés*. On lit dans le Texte original *בבד*, que la Version Latine de Zurich a rendu aussi par *à frumento* (par les blés), & que la Version Allemande traduit bien mieux par *vom Futter, par le fourage*. Il est certain que le blé n'est pas la nourriture ordinaire des Faons, mais l'herbe. D'autres ont traduit *in agro* (dans les champs) *foris, foras, (dehors)*, en sorte que le sens seroit, que les Faons sortent dehors l'endroit où ils sont nés, ou de celui où ils auroient été nourris. Les Faons de cet âge s'appellent en Arabe *Sadin*, & en Grec *νεπός*, & ceux qui tettent encore, *νεπὰς*. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 17. pag. 889-892. c. 23. p. 915. &c.) & *De Mey*, (*Phys. Sac.* pag. 396.)

### JOB, Chap. XXXIX. vers 5. 6. 7. 8. (8. 9 10. 11.)

*Qui est-ce qui a laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui a délié les liens de l'Ane farouche?*

*A qui j'ai donné la campagne pour maison, & la terre salée pour ses lieux de retraite.*

*Il se rit du bruit de la Ville, il n'entend point le bruit éclatant de l'exacteur.*

*Les montagnes qu'il va épiant çà & là sont ses pâturages, & il cherche toute verdure.*

*Qui ai laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui lui ai rompu ses liens?*

*Je lui ai donné une maison dans la solitude, & des lieux de retraite dans une terre stérile.*

*Il méprise toutes les assemblées des Villes, il n'entend point la voix d'un maître impérieux.*

*Il regarde de tous côtés les montagnes où il trouvera ses pâturages, & il cherche par-tout des herbages verts.*

L'Ane sauvage est appelé de deux differens noms dans l'Ecriture Sainte, savoir, *Pere* & *Arod*. Nous avons parlé du premier sur Job VI. 5. Le second semble désigner des cris, parce qu'au rapport de *Leon l'Africain* & de *Marmol*, cet Animal se met à braire dès qu'il apperçoit un Homme. Les noms Arabe *Æjr*, fem. *Æjret*, plur. *Æ-jar*, *Ujret*, *Tarat*, *Majura*, qui signifient également l'Ane sauvage & le domestique, ressemblent beaucoup au nom Hébreu. Notre Version Allemande traduit *Arod* par *Mulet*. Elle auroit pu garder aussi la Paraphrase Latine, qui porte, *Ane sauvage*, car il est certain que les deux mots que nous avons expliqués, ne désignent que le même Animal. Dans le Texte, l'Ane sauvage est appelé libre: *Qui est-ce qui a laissé aller libre l'Ane sauvage, & qui a délié les liens de l'Ane fa-*

*rouche?* En effet, il n'est pas, comme l'Ane domestique, assujetti à l'Homme: mais il est libre, & tellement indépendant, qu'au sentiment de quelques Interpretes, il ne peut être dompté. *S. Chrysostome* (*in Catena*) dit que *c'est un animal fort & indomptable, que l'Homme ne soumettra jamais, quelques efforts qu'il fasse*. *Olympiodore* & *Polychronius* l'appellent *ἀνυπότακτος*, qui veut dire *indomptable*. C'est le sentiment de *Vincentius* (*in Doctrinali* L. XVI. c. 97.) & *Deodati* dit la même chose dans ses *Gloses*. Les Naturalistes sont cependant d'un autre avis. *Varron* (*Rei rust.* L. II. c. 6.) dit que *l'Ane sauvage est propre au labour, qu'on l'apprivoise aisément, & que dès qu'il l'est une fois, il ne reprend jamais sa férocité*. *Plin* (L. VIII. c. 43.) écrit que les Mules s'engendrent du mélange d'une Cavale, & de



de l'Ane sauvage apprivoisé. *Anatolius* (in *Hippiatric.* c. 14.) dit qu'il est très utile d'apprivoiser les Anes sauvages, parce que la race que l'on en tire est excellente. Les Rabbins sont d'accord avec nous sur ce Texte, & croient que Job n'a voulu dire autre chose, sinon que cet Animal a la campagne pour maison, & la terre salée pour ses lieux de retraite, pendant le tems qu'il est son propre maître, & qu'il jouit de sa liberté.

On trouve ici deux mots qui ont beaucoup de force, *Arabab*, *Arabab melechab*. Ils signifient proprement un champ inculte, une terre inhabitée: ce qui fait que *Symmaque* les traduit tantôt par *εδωδη*, tantôt par *αβοητος*; & peut-être que ce mot tire son origine du nom de l'Arabie même, dont la plus grande partie est inculte & inhabitée. *Melechab* signifie de la Saumure: il se prend aussi pour une terre salée & stérile. De-là cette expression du Ps. CVII. 34. DIEU a converti la terre fertile en terre salée; & dans Jérém. XVII. 6. Il demeurera au désert dans des lieux secs; en une terre salée, & inhabitable. L'Interprete Chaldéen ajoute, *déserte comme Sodome* qui est contiguë à la Mer salée. On trouve divers témoignages appuyés sur l'expérience, touchant la stérilité d'une terre salée. *Pline* (L. XXXI. c. 7.) assure que toute terre où il se trouve du sel, est naturellement stérile, & ne produit rien. Et *Virgile* (*Georg.* L. II.)

*Salsa autem tellus & quæ perhibetur amara,  
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,  
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina  
servat.)*

„ Il y a des terres salées qui sont aussi amères:  
„ elles ne valent rien pour le blé; les bien la-  
„ bourer c'est peine perdue. Les raisins, les  
„ fruits, tout y dégénère. Toutes les Plantes  
ont bien un sel qui leur est essentiel, & qui fait  
une partie de leur substance; mais ce sel est dif-  
férent du sel commun. Il constitue une espèce  
différente, & entre selon diverses proportions

dans la composition des autres parties de son Espèce. Les particules du sel commun sont con-  
traires aux Plantes: sa rigidité offense & déchire  
les petits tuyaux dont elles sont composées. Aussi il est expressément marqué au Deuteron. XXIX. 23. L'ÉTERNEL affligera cette terre, il fera que toute la terre de ce pays-là ne sera que soufre, & que sel, & qu'embrasement, qu'elle ne sera point semée, & qu'elle ne fera rien germer, & que nulle herbe n'en sortira, telle que fut la subversion de Sodome, &c. *Sophon.* II. 9. C'est pourquoi je suis vivant, dit L'ÉTERNEL des Armées, le DIEU d'Israël, que Moab sera comme Sodome, & les Enfants d'Ammon comme Gomorrhe, un lieu embarrassé d'orties, & une carrière de sel, & désolation à jamais. Ou: C'est pourquoi je jure par moi-même, dit le SEIGNEUR des Armées, le DIEU d'Israël, que Moab deviendra comme Sodome, & les enfants d'Ammon comme Gomorrhe, leur terre ne sera plus qu'un amas d'épines seches, que des monceaux de sel, & une solitude éternelle. On peut aussi rapporter ici cet endroit de l'Écriture où il est marqué qu'Abimelec en ruinant la Ville de Sichem y répandit du sel, *Jug.* IX. 45. pour signifier que cette terre étoit désolée à jamais; ou bien, comme dit *R. Levi*, pour empêcher qu'on ne la labourât dans la suite, ou qu'on n'y plantât des vignes. Voici donc quel seroit le sens du Texte. L'Ane sauvage peut vivre bien plus commodément dans les Déserts stériles & incultes, de quelques herbes ou racines qu'il y trouve; que dans les Villes, où souvent il rencontre un dur esclavage avec l'abondance. Quelqu'un peut-être croira trouver une explication contraire à la nôtre, dans le verset 8. où il est dit que l'Ane sauvage va épiant çà & là les montagnes qui sont ses pâturages, & qu'il cherche toute verdure. Cependant Jérémie (XIV. 6.) confirme la première exposition. Les Anes sauvages se sont tenus sur les lieux élevés, ils ont attiré l'air comme les Dragons, leurs yeux sont défailis, parce qu'il n'y a point d'herbe. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. III. c. 16. p. 871.)

## JOB, Chap. XXXIX. vers. 9-12. (12-15.)

La Chevre sauvage voudra-t-elle te servir, ou s'établira-t-elle près de ta crèche?

La lieras-tu de son lien pour labourer au sillon? ou hersera-t-elle les vallées après toi?

T'assureras-tu d'elle parce que sa force est grande, & lui abandonneras-tu ton travail?

Tom. VI.

Le Rhinocerot voudra-t-il vous servir, & demeurera-t-il à votre Etable?

Liez-vous le Rhinocerot aux traits de votre charrue afin qu'il laboure, & qu'il rompe après vous les mottes des vallons?

Aurez-vous confiance en sa grande force, & lui laisserez-vous le soin de votre labour?

Ecc

Croi-



*Croiras-tu qu'elle te rendra ta semence,  
 Et qu'elle l'amassera dans ton aire?*

*Croirez-vous qu'il vous rendra ce que  
 vous aurez semé, Et qu'il remplira  
 votre aire de blé?*

**L**E Vers. 22. du XXIII. Chap. des Nombres nous a donné occasion de rapporter divers sentimens sur la signification du mot *Reem*, & d'établir qu'au-lieu des noms de *Licorne*, de *Monoceros*, d'*Einhorn*, qui sont des termes vagues, on pourroit commodément substituer dans les Versions Allemandes celui de *Nashorn*, qui répond au mot de *Rhinoceros* employé par la Version Latine de Zurich. Cet Animal, qui est commun dans les Déserts d'Afrique, d'Abyssinie, de Bengale, & de Patane, comme *Ludolf* le soutient contre le sentiment de *Bochart*, étoit inconnu à *Aristote*. *Agatharchide*, qui vivoit du tems de Ptolémée VI. est le premier qui en ait fait la description. Il a été suivi d'*Artemidore*, de *Diodore*, de *Strabon*, de *Pline* & de plusieurs autres. Cet Animal a au dessus du nez une corne assez forte, longue de trois ou quatre pieds, épaisse d'un demi-pied environ à la racine, de couleur noire ou cendrée. Il n'en n'a qu'une, & il est étonnant que *Martial* (*Spectaculor. Epigr. 22.*) lui en donne deux:

*Namque gravem gemino cornu sic extulit  
 ursum,*

*Jactat ut impositas Taurus in astra pilas.*

„ Le Rhinoceros ayant enlevé l'Ours avec ses  
 „ deux cornes, le jetta en l'air avec autant de  
 „ facilité, qu'un Taureau secoueroit de petites  
 „ bales qu'on lui auroit mises sur la tête”. *Bochart* (*Hieroz. L. III. c. 26.*) a écrit fort au long sur ce Passage, qu'il a corrigé.

Le Rhinoceros est presque aussi grand que l'Eléphant: mais il a les jambes beaucoup plus courtes, la peau épaisse, tirant sur le noir cendré, pleine de rides, particulièrement sur le dos & vers les flancs: il a les yeux petits, & un museau de Porc. Il vit d'herbes & de fruits, mais il ne rumine pas. On en vit un en Angleterre en 1684 & 1685, & on le regarda comme une chose fort extraordinaire. On en avoit vu un aussi du tems d'Auguste, sur les Théâtres publics. On a vu plus souvent de ces Animaux en Espagne & en Portugal. Ils sont forts & indomptables. Emmanuel Roi de Portugal en vit un en 1527, qui se battoit contre un Eléphant. Voyez *Bochart* (*Hieroz. P. I. L. III. c. 27. p. 948.*)

## JOB, Chap. XXXIX. v<sup>rs</sup>. 13.-18. (16-21.)

*As-tu donné aux Paons le plumage qui  
 est si gai? ou à l'Autruche les ailes  
 Et le plumage?*

*As-tu fait qu'elle abandonne ses œufs à  
 terre, Et qu'elle les fasse échauffer sur  
 la terre?*

*Et qu'elle oublie que le pied les écrasera,  
 ou que les bêtes des champs les foule-  
 ront?*

*Elle se montre cruelle envers ses petits,  
 comme s'ils n'étoient pas siens; Et son  
 travail est vain, sans qu'elle craigne  
 rien pour eux.*

*Car DIEU l'a privée de sagesse, Et ne  
 lui a point départi d'intelligence.*

*A la première occasion elle se dresse en-  
 haut, Et se moque du cheval Et de  
 celui qui le monte.*

*La plume de l'Autruche est semblable à  
 celle de la Cigogne Et de l'Epervier.*

*Lorsqu'elle abandonne ses œufs sur la  
 terre, sera-ce vous qui les échauffe-  
 rez?*

*Elle oublie qu'on les foulera peut-être  
 aux pieds, ou que les bêtes sauva-  
 ges les écraseront.*

*Elle est dure Et insensible à ses petits,  
 comme s'ils n'étoient point à elle: elle  
 a rendu son travail inutile, sans y  
 être forcée par aucune crainte.*

*Car DIEU (en ceci) l'a privée de sa-  
 gesse, Et ne lui a point donné l'intel-  
 ligence.*

*A la première occasion elle court, éle-  
 vant ses ailes; elle se moque du che-  
 val, Et de celui qui est dessus.*



Nous trouvons dans ces six Versets, la description du naturel de l'Autruche: mais le premier de ces Versets est très obscur, & un des plus difficiles qu'il y ait dans toute l'Ecriture Sainte. Les Septante l'ont traduit ainsi: πτέρω, τερπομένην πέλασσα, ἐν συλλαβῇ ἀσίδα, καὶ νύσσα. Aquila: πτερύγιον ἀνένταν συναναπλέκα. - - - ἐράδιος, καὶ ἱέραξ. Et Symmaque: πτέρω, ἀγλαΐσμι περιφέρεται, ἢ ἐναγχαλίσσεται ὁ κύνος πτίλιν αὐτῆ. Pour peu qu'on soit versé dans le Grec, on s'appercvra aisément, outre l'obscurité de ces Versions, que ces Interpretes différent dans la construction, & qu'ils ne conviennent pas même entre eux sur le nom des Oiseaux. Les Septante se servent de noms qui nous sont inconnus. Aquila employe ceux de Heron & d'Epervier. Symmaque veut que ce soit un Cygne. S. Jérôme traduit, la plume de l'Autruche est semblable à celle de la Cigogne & de l'Epervier. Ainsi les Septante, les Syriens, les Chaldéens ne sont pas d'accord entre eux; non plus que parmi les Modernes Castalion, Arias, & Junius: les Versions Angloise, Allemande, Hollandoise, Italienne sont toutes différentes: la Version Latine de Zurich diffère de l'Allemande. Le moyen de concilier tant de différens sentimens?

Les Interpretes Grecs en lisant sans points le mot *Renanim*, l'ont confondu avec *Ronenim* qui signifie *chantans, louans, se réjouissans*: mais suivant le sentiment des Syriens, des Chaldéens & des Juifs, ce mot signifie un Oiseau, quoiqu'ils ne soient pas d'accord entre eux touchant son espèce. L'Interprete Chaldéen veut que ce soit un *Cog*, qui chante les louanges de Dieu; & il compare ce Passage à ceux de Job III. 7. XXXVIII. 36. & du Ps. L. 11. *Aben Ezra* prétend que le mot *Renanim* vient de *ranan*, qui signifie *chanter*. De-là vient que plusieurs, au rapport de *Pomarius*, veulent par ce mot entendre un *Rosignol*; & que *Pomarius* lui-même croit qu'il signifie un *Paon*, cet oiseau consacré à Junon, & dont la queue semble représenter les Etoiles. Plusieurs Versions Européennes, après *Kimchi*, & entre autres la Version Allemande de Zurich, traduisent de même: *Wer hat den Pfauen die stoltzen Flügel gegeben?* Tout le monde fait que le Paon s'enorgueillit de la beauté de son plumage. *Ovide* L. 1. de *Arte*:

*Laudatas ostendit avis Junonia pennas:*  
*Si tacitus spectes, illa recondit opes.*

„ Le Paon étale avec orgueil la beauté de ses  
„ plumes: si vous le regardez sans admiration,  
„ il la dérobe aussi-tôt à vos yeux. Et de *Medicamine faciei*:

*Laudatas homini volucris Junonia pennas*  
*Explicat, & formâ multa superbit avis.*

„ Le Paon expose aux yeux des hommes la  
„ beauté de ses plumes, & cet oiseau s'enor-  
„ gueillit en considérant sa beauté. Et *Metamorph.* L. XIII. *Fabl.* 8. de *Galat*.

*Laudato Pavone superbior.*

„ Elle est plus glorieuse qu'un Paon qui voit  
„ qu'on l'admire. Cette comparaison est assez bien appliquée à un jeune homme, qui occupé de sa beauté, admire sans cesse la proportion de sa taille, ou à une jeune fille qui s'imagine surpasser en beauté ses compagnes. Je passe sous silence un grand nombre de Passages, où il est fait mention de l'orgueil de cet oiseau superbe. Lisez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. pag. 240. &c.) Je m'abstiens de les rapporter d'autant plus volontiers, que le mot Hébreu n'est pas exactement rendu par celui de *Paon*. Voici sur quoi j'appuye mon sentiment. Il paroît par 1. Rois X. 22. & 2. Chron. ou Paralip. IX. 21. que le Paon est un oiseau venu des Indes, parmi les autres raretés étrangères que la Flotte de Salomon apporta en Judée longtems après Job; ce qui certainement ne seroit pas remarqué comme une chose extraordinaire, si cet oiseau eût été connu auparavant aux Juifs, ou aux Arabes leurs voisins. Les Grecs l'ont connu encore plus tard. On voit dans *Elien* (*Hist. Anim.* L. V. c. 21.) qu'on en montra à Athenes comme une chose fort rare pour de l'argent, & que le couple avoit coûté 1000 drachmes; & que les Lacédémoniens, & les Thessaliens s'y étoient rendus en foule pour les voir. On lit dans le même Auteur, & dans *Quinte Curce*, L. IX. que cet oiseau commença d'être connu des Grecs du tems d'Alexandre le Grand, & à l'occasion de ses conquêtes dans les Indes. Mais le nombre en devint bientôt si grand, qu'au rapport du Poëte *Antiphon*, ils le disputoient en nombre avec les Cailles (1). Nous avons outre cela plusieurs autres raisons, qui font voir que le Paon ne convient pas du tout à l'explication de notre Texte. Car cet oiseau ne se glorifie pas tant de ses ailes ou de ses plumes, que de sa queue. *Lucrece*, L. II.

*Caudaque pavonis larga cum luce repleta est,*  
*Consimili mutat ratione obversa colores.*

„ Lorsque la queue du Paon est exposée aux  
„ rayons du Soleil, elle change, & emprunte  
„ différentes couleurs. *Ovide* L. XV. *Metamorph.* *Fab.* 35.

*Junonis volucrum quæ caudâ sidera portat.*

„ L'Oi-

(1) Τῶν τῶν μὲν αἰς ἀπὸς τοῦ ζῶντος ἔχοντες μὲν,  
ἐπὶ τὸν αἰὲν τὸ κρῖνον, πάλιν δ' αἰὲν τὸν ἐπὶ τὸν αἰὲν.



„ L'Oiseau de Junon, dont la queue est parsemée d'étoiles”. *Stace* (*Sylvat. L. II. in Psittaco Melioris.*)

*Quem non gemmatâ volucris Junonia caudâ  
Vinceret aspectu.*

„ Le Paon, cet oiseau consacré à Junon, malgré l'éclat qui brille sur sa queue, ne lui porteroit pas en beauté sur lui”. Il s'ensuit donc de tout ceci, que nous devons chercher un oiseau qui se glorifie de la beauté de ses ailes. Nous le trouverons dans l'*Autruche*, & principalement dans sa femelle, appelée ailleurs *Jeenim*, & ici au nombre pluriel *Renanim*. Joignez à cela, que les Racines *anab*, & *ranan*, désignent le même chant, signifient le même cri, avec cette seule différence qu'il est plus fort dans les mâles, mais plus perçant dans les femelles. Les Arabes ont différens noms pour distinguer ces oiseaux: ils appellent les femelles *Zimar*, *Zamara*, & les mâles *Arra*. Pour bien entendre cet endroit de Job, il faut savoir que l'*Autruche* ne se sert pas tant de ses ailes pour voler, que comme d'une voile pour hâter sa course. *Xenophon* (*in Cyro minore*) le fait de la même comparaison: *Lorsqu'elle expose & déploie ses ailes au vent, elle vole bientôt avec autant de rapidité qu'un vaisseau qui a le vent en poupe*. Ce qui fait que les Chasseurs les prennent aisément, dès que le vent vient à cesser, ou que leurs ailes commencent à être trempées de sueur. Quoiqu'*Elie* (*L. II. c. 27. & IV. c. 3.*) soit de même avis, cela n'est pas capable de me faire adopter cette comparaison. Il s'ensuivroit de-là, que l'*Autruche* ne pourroit pas éviter la poursuite des Chasseurs, à moins qu'elle n'eût le vent favorable; ce que fait pourtant cet oiseau, qui au rapport de *Pline*, *dévance la vitesse des chevaux*, *Pline L. X. c. 20.* Elle ne pourroit donc s'échaper, lorsqu'il ne fait point de vent, & que l'air est tranquille. Ce que rapportent les Anciens touchant la chasse des *Autruches*, ne s'accorde pas avec les relations des Modernes. Il est certain, que la vitesse de cet oiseau consiste principalement dans ses ailes, & qu'elles tirent toute leur force de leurs muscles: ce qui fait qu'elles volent & courent en même tems, comme *Plaute* s'en exprime (*in Persa Act. 2. scen. 2.*)

*Vala curriculo. P. Isthuc marinus passer per circum solet.*

où par *Passereau marin*, il entend l'*Autruche*. Outre la vitesse de la course, cet oiseau a encore d'autres raisons de s'enorgueillir de ses ailes. Ses plumes sont belles, blanches comme la neige; elles servoient autrefois d'ornement aux casques des soldats, & chacun fait l'usage qu'on en fait encore aujourd'hui. *Pline* dit que les casques, & les bonnets étoient ornés de plumes; & *Theophraste* (*Hist. Plant. L. IV. c. 5.*) parle d'un arbre des Indes, dont les feuilles sont

longues, assez ressemblantes aux plumes de l'*Autruche* dont on se sert pour l'ornement des casques. C'est des ailes, & de la queue, qu'on tire ces plumes. On vante sur-tout leur égalité, qui n'a point d'exemple dans les autres oiseaux, ce qui fait que les Egyptiens s'en servoient de symbole, pour désigner la Justice, comme le rapporte *Horus L. II.* Cette circonstance contribue beaucoup à relever le prix des plumes de l'*Autruche*. Il faut remarquer outre cela, que dans ce Chapitre & le suivant, l'Ecriture nous fait la description de dix Animaux différens, & que chacune de ces descriptions est précédée à peu près des mêmes paroles. Ainsi: XXXVIII. 39. *Chasseras-tu de la proie pour le vieux Lion?* 41. *Qui apprête la viande au corbeau?* Ou: *Qui prépare au Corbeau sa nourriture?* XXXIX. 1. *Sais-tu le tems que les Chamois des rochers font leurs petits?* Ou: *Savez-vous le tems auquel les Chevres sauvages enfantent dans les rochers?* 5. *Qui est-ce qui a laissé aller libre l'Ane sauvage?* Ou: *Qui a laissé aller libre l'Ane sauvage?* Or comme il est certain que toute la description qu'on trouve ici regarde l'*Autruche*, & qu'on ne peut la rapporter à un autre oiseau, on ne peut douter que l'Auteur Sacré n'ait mis devant, le nom même de l'Oiseau, puisqu'il ne s'y trouveroit pas, si *אֲנָסִים* ne marque pas l'*Autruche*, car *Chasidab* signifie certainement *Cigogne*, & *Notfab* une plume, & non pas un oiseau: ce qui est prouvé par *Ezech. XVII. 7.* où il est fait mention de l'aigle à grandes ailes, & de beaucoup de plumes, *אֲנָסִים רַבִּים*. De tout ceci il résulte, que ce Texte peut être traduit ainsi suivant l'Hébreu, comme l'a fait *Bochart*: *Ala struthionum exultat, verè ala ciconia & pluma.* Ce que la Version Allemande de Zurich a rendu ainsi: *Die Straussen stoltzieren mit ihren Flügeln, und haben wahrhaftig Flügeln, und Federn, wie der Storch.* On peut ajouter pour appuyer cette explication, que l'*Autruche* est un animal qui tient comme le milieu entre les Quadrupèdes & les Oiseaux, ce qu'observe aussi *Aristote* (*L. IV. de Partib.*) Il a ceci de commun avec les premiers, qu'il ne s'élève pas en l'air; que ses plumes sont comme une espee de poil, & différentes des plumes d'oiseau; qu'il a des sourcils; la tête chauve, une sorte de corne aux pieds, & le pied fendu, toutes choses qui ne se rencontrent point ordinairement dans les autres oiseaux; avec lesquels il ne convient qu'en ce qu'il a deux pieds, & une sorte de plume. Ce qui fait dire à *Diodore* (*L. II. de Arabia*) que c'est un composé de l'Oye & du Chameau. *Pline* dit que c'est une sorte de bête; & *Tertullien*, que c'est plutôt une bête, qu'un oiseau. De-là est venu le proverbe que les Arabes employent pour signifier un homme simple, & embarrassé, qui peut à peine distinguer le bien d'avec le mal: *C'est une Autruche, qui n'est ni oiseau, ni chameau.* Ce qui répond au proverbe Allemand, *Er ist weder Hund noch Leusch.* Quoique cet oiseau dans



ce Chapitre de Job, soit mis au nombre des Quadrupèdes, & que, comme nous l'avons dit plus haut, il ait beaucoup de choses communes avec eux, il est pourtant marqué qu'il a aussi véritablement des plumes; ce qu'on infère de ce que la particule *וְ* signifie quelquefois *si*, & quelquefois véritablement, assurément. La description que nous en fait Marmol, est une paraphrase de ce Verset. *En las alas, y en la cola tiene grandes plumas negras y blancas, como las de la Ciguenna.* Parmi les differens noms que les Modernes donnent à l'Autruche, je n'en trouve pas qui approche du nom Hébreu; à moins qu'on ne le cherche dans ces mots Turcs, *Reel, Ral, Pl. Rial, Rilan, Er-iil, Rialet*, qui signifient Pouffin; ou bien dans *Remda, Remdam.* Voyez *Meninzski Lex.* 2264. 2360.

Passons à une Description plus particulière de l'Autruche.

Vers. 14. *Il abandonne ses œufs à terre, & il les laisse échaffer sur la poudre.* Ceci ne convient à aucun autre oiseau; l'Autruche est le seul qui ait un naturel si cruel. *Damir*, & plusieurs autres Ecrivains Arabes (que l'on doit consulter sur cette matière, préférablement aux Auteurs Grecs & Latins,) rapportent que l'Autruche étant poursuivie par les Chasseurs, ne retourne jamais aux œufs qu'elle a une fois abandonnés, mais qu'elle couve les premiers qu'elle trouve en son chemin. *Elie* (L. IV. c. 7.) dit que cet oiseau fait un trou dans le sable pour y cacher ses œufs, & qu'il les couvre avec soin, de peur qu'ils ne soient exposés à la pluie. Les Arabes & les Hébreux appellent cet œuf, qui est le plus gros de tous ceux des oiseaux, *Bit-sab*, qui dans sa racine signifie blancheur. Les Arabes lui donnent encore d'autres noms, tels que celui de *Thauma*, qui dans la Langue Grecque signifie merveille, prodige; *Tewmet, Tüw-met, Tümet.* Voyez *Meninzski Lexic.* 1480. *Tharicha* est aussi un nom qu'ils lui donnent, lorsque le Petit est sorti de la coque; aussi-bien que *Nethel*, qu'ils employent quand cet œuf enlevé dans les sables des Déserts, se remplit d'eau. Ils se servent des mots *Udeha, Udchua, Udchia*, pour signifier son Nid. Ces paroles de Job, *Elle laisse échauffer ses œufs sur la poudre*, ne doivent pas se prendre à la lettre, comme si le Soleil seul, pénétrant le sable par la vertu & l'influence de ses rayons, les faisoit éclore sans que la femelle les couvât en aucune sorte; comme on fait éclore en Egypte des œufs de Poule artificiellement, en leur donnant un certain degré de chaleur proportionné. Le mot Hébreu *Thechammen* signifie seulement que ces œufs sont échauffés, & couvés dans le sable où ils éclosent, comme dans un nid. Si on en croit les Arabes, les œufs abandonnés dans le sable se gâtent, & se pourrissent: ce qui fait qu'*Isidore, Albert, Cardan* & les autres se sont trompés, & trompent leurs Lecteurs, lorsqu'ils disent que ces œufs éclosent par la seule chaleur du Soleil ou du sable. On lit outre cela dans *Damir*, que les Autruches font leurs œufs, &

les rangent sur une ligne droite; & qu'il suffit que la mère en couve un seul, pour que les autres qui se touchent participent de la même vertu; à peu près comme l'Aiman attire à soi plusieurs anneaux de fer. Le croira qui voudra.

Vers. 15. *Elle oublie que le pied les écrasera, ou que les bêtes des champs les fouleront.* L'Auteur sacré veut dire ici, que cet oiseau se met si peu en peine de ses Petits, qu'il dépose seulement ses œufs sur le sable, & abandonne le soin de leur conservation à la Providence, sans s'arrêter à les couvrir, comme font les autres oiseaux.

Vers. 16. *Elle se montre envers ses petits, comme s'ils n'étoient pas siens, & son travail est vain, sans qu'elle craigne rien pour eux.* Les Septante traduisent, *Elle endure son cœur à l'égard de ses petits.* A quoi se rapportent ces paroles de Lament. IV. 3. *La fille de mon Peuple est cruelle comme les Autruches du Désert.* Celles qui suivent dans notre Texte, marquent que se mettant peu en peine d'eux, elle est sans crainte, sans inquiétude, sans alarmes, & se doivent entendre encore de l'abandon qu'elle fait de ses œufs: car on dit que cet oiseau est d'ailleurs fort craintif, ce qui lui a fait donner le nom de *Igphil* par les Arabes; & parmi eux ils disent, *Cet homme est plus timide qu'une Autruche*: façon de parler proverbiale dont ils se servent pour désigner un homme fort peureux, & qui s'épouvante de son ombre. Dans les autres oiseaux, on voit que la conservation de leurs Petits leur cause de vives alarmes, parce qu'ils les aiment. Mais il ne doit pas paroître étrange, que ceux qui n'ont point de tendresse pour leurs Petits, soient aussi sans inquiétude pour eux. Nous avons montré plus haut, qu'on ne doit pas en croire *Elie* lorsque (*Hist. L. XIV. c. 7.*) il donne à l'Autruche tant de tendresse pour ses Petits, & qu'il dit que lorsque revenant vers eux elle les trouve entourés de crochets de fer, elle entre en fureur, & s'expose à en être percée. Le même Naturaliste s'est trompé ailleurs sur le nombre des œufs de cet oiseau, lorsqu'il lui en donne 80: quoique *Leon d'Afrique, Marmol*, & plusieurs autres Modernes plus dignes de foi, ne lui en donnent que 12.

Vers. 17. *DIEU l'a privée de sagesse, & ne lui a point départi d'intelligence.* Quelqu'un peut-être, en voyant le soin que les autres oiseaux prennent pour leurs Petits, inferera de ce Passage qu'ils sont tous doués d'intelligence, & que l'Autruche seule est destinée de sagesse. Il faut remarquer ici, que l'Ecriture Sainte attribue en plusieurs endroits la Raison aux Bêtes. Genes. III. 1. *Le Serpent étoit le plus fin de tous les animaux des champs.* Ou: *Le Serpent étoit le plus fin de tous les animaux, que le SEIGNEUR DIEU avoit formés sur la terre.* Matth. X. 16. *J. CHRIST nous commande d'être prudents comme des Serpens.* Isaïe I. 3. *Le Bœuf connoit son possesseur, & l'Âne la crèche de son maître; mais Israël n'a point de connoissance, mon Peuple n'a point d'intelligence.*



gence. Jérém. VIII. 7. *La Cigogne a connu dans les Cieux ses saisons ; la Tourterelle, & l'Hirondelle, & la Grue ont pris garde au tems qu'elles devoient venir : mais mon peuple n'a point connu le droit de L'ÉTERNEL.* Ou : *Le Milan connoit dans le Ciel quand son tems est venu ; la Tourterelle, l'Hirondelle, & la Cigogne savent discerner la saison de leur passage : mais mon peuple n'a point connu le tems du Jugement du SEIGNEUR.* Salomon parle ainsi au paresseux, Proverb. VI. 6. *Va, paresseux, vers la Fourmi, regarde ses voies, & sois sage.* Ou : *Allez à la Fourmi, paresseux que vous êtes ; considérez sa conduite, & apprenez à devenir sage.* Le même, Prov. XXX. 24. &c. dit que *la Fourmi surpasse en sagesse les animaux les plus avisés, le Lapin, les Sauterelles, & l'Araignée.* Assurément ces animaux, & tous les autres, sont doués de sagesse, ils travaillent avec un ordre admirable, à ce qui peut servir à leur conservation, ou à l'usage de l'Homme ; ils font leurs nids avec beaucoup d'industrie ; ils viennent & s'en retournent dans des tems fixes, & qui sont toujours les mêmes ; ils filent avec beaucoup d'art des toiles très déliées. Mais il s'agit de savoir, si on doit chercher ce principe de sagesse dans les Animaux même, ou hors d'eux ? Voulez-vous résoudre tous vos doutes ? considérez la fabrique d'une Horloge : vous vous appercevrez que ses mouvemens réglés marquent avec exactitude les jours, les heures, les minutes, le mouvement de la Lune, & le cours des Planètes : Jetez les yeux sur la structure d'un Moulin, qui écrase le grain & le réduit en farine. Il n'y aura, je croi, personne assez dépourvu de bon-sens, pour chercher de la Raison dans ces machines, ou dans les roues qui les composent ; tous généralement l'attribueront à celui qui les a inventées, ou qui les a faites. DIEU cependant a refusé à l'Autruche la sagesse, qu'il a donnée aux autres oiseaux : il s'est réservé à lui-même & à sa gloire le soin de ses Petits. Si nous consultons *Elie* (Hist. L. IV. c. 37.) *Phile (de Anim.)* *Damir*, *Alkazuin* & les autres Ecrivains Arabes, nous trouverons qu'ils contredisent ouvertement notre Texte, en ce qu'ils attribuent à l'Autruche beaucoup de sagesse, d'industrie & de soin pour la conservation de ses Petits. Ils nous diront que cet oiseau range exactement ses œufs sous trois classes ; qu'il conserve les premiers pour en avoir des Petits ; qu'il expose les seconds au Soleil, & qu'après en avoir rompu la coque il en nourrit ses Poussins ; qu'il enterre enfin sous le sable les troisièmes, afin que les vers qui s'y engendrent puissent servir de pâture à ses Petits lorsqu'ils sont un peu plus grands, ou qu'il les déterre pour que les mouches, les fourmis & autres Insectes venant s'y cacher, puissent fournir une nouvelle nourriture à ses Petits. Qui est-ce qui entendait parler ainsi les

Arabes, ne croiroit pas qu'ils ont été élevés dans l'Ecole des Autruches, & qu'ils sont informés de leurs moindres pratiques ? Nous laissons toutes ces belles traditions à leurs Auteurs, & nous revenons à l'Autruche. *Bochart* regarde comme un défaut d'intelligence dans cet animal, que pendant que les autres oiseaux ne prennent que des alimens qui peuvent contribuer à leur nourriture & à leur conservation, celui-ci dévore sans choix tout ce qu'il rencontre, comme du fer, des os, des pierres, du verre, de la terre, du charbon, & du bois, &c. même qu'il digere toutes choses. Cette matiere est digne de nos recherches. *Plin* (L. X. c. 1.) parle de la constitution admirable de leur estomac, qui digere indifféremment tout ce qu'ils avalent. *Elie* (L. XIV. c. 7.) dit qu'il a la force de digerer les pierres. *Averroës* (in *Porta Caeli* f. 22. d.) dit qu'il peut liquéfier l'or. *Alkazuin* rapporte, que l'Autruche peut avaler des charbons ardents, & que les pierres se dissolvent en eau dans son estomac. Il est certain que l'Autruche avale bien des choses, & même des moins propres à la digestion. *Mr. Vallisnieri* (*Notomia del Struzzo, nelle Osservazioni & Esperienze*, p. 165.) trouva dans l'estomac d'une Autruche, des clous, des pierres, des cordes, du verre, des pieces de monnoye, du plomb, du fer, du cuivre, du laiton, des os, du bois, & différens fens. Dans une autre il trouva un clou qui étoit enfoncé dans les muscles de l'estomac, & dont une partie étoit déjà rongée. C'est une opinion généralement reçue, que les oiseaux avalent des pierres, & d'autres matieres dures, afin que l'attrition de ces corps puisse servir à broyer les grains & aider à la digestion des autres alimens. Mais nous pouvons conjecturer avec le même Professeur de Padoue, que ces sortes de matieres dures, & particulièrement le fer, servent à temperer l'acide qui est dans l'estomac de ces animaux (& qui de lui-même seroit capable de digerer tout, sans le secours des petites pierres,) comme les Médecins, lorsque pour temperer cet acide ils emploient les absorbans terrestres & martiaux, & même la limaille d'acier. On pourroit aussi croire que ce fer fournit à ces animaux une teinture qui leur est salutaire, & qui fortifie leur estomac. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que l'Autruche avale toutes les différentes choses qu'elle rencontre, non par une stupide gourmandise, mais pour une fin que DIEU a ordonnée. Ce seroit bien une autre marque de folie, si ce qu'on nous rapporte d'elle étoit vrai, que lorsque ce grand animal a caché sa tête sous les arbres, il se croit en sûreté, comme si tout le reste de son corps étoit aussi caché, ainsi que le dit *Plin*. Et *Claudien* (in *Eutrop.* L. II.) dit que l'Autruche ferme les yeux, & cache sa tête, & croit dérober à la vue des Chasseurs le reste de son corps, parce qu'elle ne le voit pas (1). Mais *Diodore* la défend, prétendant que l'Autruche

(1) - - - - - stat lumine clauso  
 Ridendum revoluta caput, creditque latere,  
 Quæ non ipsa videt.



L'Autruche ne cache sa tête, que parce qu'elle est la plus noble partie de son corps; & *Tertulien* le réfute en ces termes: *Pendant qu'elle met sa tête en sûreté, la plus grande partie de son corps qui reste à découvert, fait que les Chasseurs la prennent toute entière.* Pour moi, je croi que nous n'avons rien de fort certain là-dessus, & que par conséquent il est fort inutile d'accuser, ou d'excuser l'Autruche. *Bochart* rapporte encore une autre marque de la stupidité de ce même oiseau; c'est qu'au rapport de *Strabon*, L. XVI. il se laisse facilement tromper par les Chasseurs, qui se couvrant de peaux d'Autruches, les approchent sans peine en leur jettant du grain, ou d'autre nourriture. Mais quand cela seroit vrai, l'Autruche ne devoit pas nous paroître pour cela plus insensée, que ces petits oiseaux, & ces Anes dont il est parlé dans l'Histoire, qui voyant les tableaux de *Zenxis* & de *Le Brun*, y accouroient, trompés par la beauté de ces peintures, pour manger des fruits qui n'étoient que l'ouvrage du pinceau. Cet Animal enfin seroit-il plus stupide que ces Hommes présomptueux, qui s'imaginant pénétrer jusques dans les Cieux, cependant pour les sujets les plus frivoles se laissent aller à des actions absurdes & impies? Le plus sûr est de s'en tenir à l'idée que nous fournit le Texte même, & de faire consister la Folie de l'Autruche dans son défaut de tendresse, & en ce qu'elle se montre cruelle envers ses Petits, comme s'ils n'étoient pas siens. Car ce défaut de sensibilité pour les Petits doit être regardé comme une chose extraordinaire, & presque incroyable. II. XLIX. 15. *La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, qu'elle n'ait pitié du fruit de son ventre?* Nous n'adoptons pas les pitoyables raisonnemens des Arabes, qui attribuent la stupidité de l'Autruche à l'extrême petitesse de sa tête & de sa cervelle, dont le volume doit être bien petit, puisqu'Héliogabale s'en fit servir six-cens dans un seul repas. L'expérience nous apprend que parmi les Hommes mêmes, la prudence & la sagesse ne se mesurent pas sur la grosseur de la tête, ni sur l'épaisseur du corps, ni sur le volume du cerveau: si cela étoit, les Tribunaux & les Académies ne devroient être composés que d'hommes à grosses têtes, & ceux qui ont la tête petite devroient être exclus des Dignités. Les Arabes ne sont pas plus heureux dans cette autre conjecture, lorsqu'ils nous disent que les Autruches en remuant continuellement la tête, émoussent la force de leur ima-

gination. De tout ce qu'ils en racontent, on peut seulement admettre la dureté d'oreille, ou la surdité, dont les Voyageurs & les Naturalistes conviennent.

Il ne nous reste plus à expliquer que le Verset 18. *A la première occasion elle se dresse en-haut, & se moque du cheval, & de celui qui le monte.* La Version Latine de Zurich a traduit, *Elle élève ses ailes*: S. Jérôme, *Elle dresse ses ailes*, ce qui vaut mieux que l'Allemande qui traduit, *quand elle vole en-haut.* Car l'Autruche élève & dresse ses ailes, mais elle ne peut s'élever dans les airs. Par conséquent Job parle ici de la manière dont elle étend ses ailes, ou il a en vue la grandeur de cet oiseau qui surpasse tous les autres, & qu'on dit égal en hauteur un Homme à cheval. *Elle se moque sans doute du cheval & de celui qui le monte*; à cause qu'elle l'emporte sur eux en grandeur & en force, comme le Scholiaste Grec l'explique, *καταφρονῶσα ἵππων οὐ τῷ ἀναβάτῳ διὰ τὴν ἰσχυρίαν, ὡς φασί, & τὸ μέγεθος*, ou par la rapidité de sa course, qu'un Homme à cheval ne peut atteindre. *Plin* dit qu'elles surpassent la hauteur d'un homme à cheval, & que leur course est plus vite que la sienne. *Xenophon* (L. I. *Anabases*) rapporte que les cavaliers de Cyrus lorsqu'ils étoient en Arabie, pouvoient bien prendre des Anes sauvages, & des Chevres, mais qu'ils ne purent jamais attraper d'Autruches. On lit dans *Marmol*, L. I. c. 23. qu'on estime mille ducats d'or ou cent Chameaux, un Cheval Arabe qui peut prendre à la course un animal qu'on appelle *Lamten*, ou bien une Autruche. *Cavallos Barbaros son llamados en toda Europa los, que vienen de Berberia: mas ay una especie de cavallos en Africa, y en Egypto, y en las Arabias, y en toda Asia, que llaman cavallos Arabes, que son de casta de cavallos salvages, que se crian por los desertos de Arabia, &c. son estrañamente ligeros, y la major experiencia que se haze de su ligereza es, quando alcanca una fiera llamada Lamte, o un Abestruz. Porque este tal cavallo es apreciado en mil ducados de oro, o en cien camellos.* Bien plus, si nous en croyons les Arabes, il n'y a point d'animal au monde qui soit égal en vitesse à l'Autruche, ou qui puisse la surpasser à la course; d'où vient qu'ils lui donnent differens noms, qui ont tous rapport à la vitesse de sa course. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 16 & 17. pag. 238-262.)



## JOB, Chap. XXXIX. vers. 19-25. (22-28.)

*As-tu donné la force au cheval? Et as-tu revêtu son cou d'une crinière?*

*Feras-tu bondir le cheval comme la sauterelle? Son magnifique hennissement est effrayant.*

*Il creuse la terre de son pied, il s'égaye en sa force, il va à la rencontre de l'homme armé:*

*Il se rit de la frayeur, Et ne s'épouvante de rien, Et il ne se détourne point devant l'épée.*

*Le carquois resonance sur lui, Et le fer de la hallebarde Et du javelot.*

*Il creuse la terre en se secouant Et se remuant, il ne peut se retenir dès que la trompette sonne.*

*Quand la trompette sonne, il dit, Ha ha: il sent de loin la guerre, le tonnerre des capitaines, Et le cri de triomphe.*

*Est-ce vous qui donnerez au cheval sa force, qui lui ferez pousser ses hennissements?*

*Ou qui le ferez bondir comme les sauterelles? Le souffle si fier de ses narines répand la terreur.*

*Il frappe du pied la terre, il s'élance avec audace, il court au-devant des hommes armés.*

*Il ne peut être touché de peur, le tranchant des épées ne l'arrête point.*

*Les fleches sifflent autour de lui, le fer des lances Et des dards le frappe de ses éclairs.*

*Il écume, il frémit, Et semble manger la terre; il est intrépide au bruit des trompettes.*

*Lors que l'on sonne la charge, il dit, Allons: il sent de loin l'approche des troupes, il entend la voix des capitaines qui encouragent les soldats, Et les cris confus d'une Armée.*

**J**E croi qu'il est à propos & même nécessaire, avant d'entrer dans le détail des inclinations nobles du Cheval, de dire quelque chose du rapport que le Cerveau de cet animal a avec celui de l'Homme. On observe, particulièrement dans la tête des animaux les plus stupides, tels que sont le Bœuf & le Mouton, qu'à l'entrée des artères Carotides dans le Cerveau, il se forme par la complication des différentes branches de ces mêmes artères une espèce de Rets, qui est couché sur la *Selle de cheval*, & qu'on nomme le *Rets admirable*. Mais dans la tête de l'Homme & du Cheval, il n'y a que peu de rameaux qui se croisent, & ce ne sont que les plus gros, & autant qu'il en faut pour l'anastomose des Carotides. Et voici la raison de ce mécanisme. Pour faire circuler le sang d'un Bœuf, & le faire passer du Cœur dans toutes les parties du corps, il faut que la force du Cœur qui pousse ce fluide vital soit bien grande, & la contraction de ses muscles bien considérable. La situation presque horizontale de la tête du Bœuf pouvoit causer quelque inondation dans son Cerveau: mais cet inconvénient n'étoit nullement à craindre dans le Cheval, qui porte la tête haute; beaucoup moins encore dans l'Homme, dont la tête est posée perpendiculairement. C'est pourquoi

dans le Bœuf &c. le mouvement du sang devoit être temperé par le moyen de ce Rets admirable, de même que la rapidité d'un Fleuve est affoiblie par les Canaux que l'on fait à côté. Cette observation regarde aussi les passions des Hommes, & même des Brutes. Car les Brutes ont aussi leurs passions, quoiqu'elles soient purement mécaniques & dépourvues de Raison. Au moindre mouvement qui s'élève dans l'Homme, le Cœur en reçoit aussitôt l'impression; & suivant sa contraction plus ou moins forte, le sang se porte avec plus ou moins de violence au Cerveau. Dès qu'un Homme se met en colère, ce feu embrase toute la partie supérieure; la rougeur s'empare du visage; les yeux deviennent étincelans, les lèvres tremblantes, & la bouche ne respire que menaces. Si l'on considère cette passion, ou quelque autre semblable, on ne trouvera point d'animal qui ait en cela plus de ressemblance avec l'Homme, que le Cheval. On conviendra même avec moi, que la force, la noblesse & les autres qualités du Cheval, dont il est fait mention dans le Texte, sont fondées sur cette ressemblance. Nous allons en parler en détail, & nous consacrons ce que nous en dirons, uniquement à l'honneur & à la gloire de celui qui l'a formé. Nous en parlerions sans doute



doute plus exactement, si le Traité que Mr. le Docteur de Meyenburg méditoit sur ce Rets admirable, avoit vu le jour.

Vers. 19. *As-tu donné la force au cheval? As-tu revêtu son cou d'une crinière?* Le mot Hébreu *Geburah* signifie le courage ou la force, tant de l'esprit que du corps. L'une & l'autre convient ici, avec cette seule différence que ce qu'on dit ici des passions du Cheval, doit s'entendre dans un sens qui convient aux Brutes. Les Poètes donnent aux Chevaux l'épithète de forts & de courageux, dans l'un & l'autre sens. Au lieu qu'en parlant des Taureaux, ils les appellent seulement forts & robustes (1). C'est ce qui fait que les Egyptiens, au rapport de *Clement* (L. V. *Stromat.*) s'en sont servis pour signifier la Générosité, de même qu'ils prenoient le Lion pour symbole de la Force, quoique cette qualité ne manque pas au Cheval, puisqu'on l'emploie ordinairement à porter, à tirer, & à courir.

*As-tu revêtu*, dit DIEU à Job, *son cou d'une crinière?* Le mot Hébreu *רָעַר* a plusieurs significations. *Arias*, & avec lui plusieurs autres, de même que les Versions de Zurich, le prennent au propre pour le tonnerre, & ici au figuré pour le bennissement ou le frémissent, qui sort comme le tonnerre, de la bouche du Cheval. *Boot* s'étoit d'abord recréé contre cette interprétation: parce que *רָעַר*, le cou, n'est pas l'organe de la voix, mais *רָעַר*, le gozier. Pf. CXV. 7. *Ils ne rendent aucun son de leur gozier*, *בְּרָעַרָם*. Esa. LVIII. 1. *Crie à plein gozier*, *בְּרָעַרָא*. Il se fondoit encore, sur ce que dans toute l'Ecriture on ne lit nulle-part que la parole appartienne au cou proprement dit; si ce n'est dans ce seul endroit du Pseaume LXXV. 6. *Ne parlez point avec un cou endurci*: mais il faut remarquer ici, que ces mots de cou dur, fier, endurci, ne doivent pas se rapporter à l'organe de la voix, mais aux mauvaises dispositions d'un cœur superbe & orgueilleux, ce que les Allemands rendent avec énergie par le mot *halsstarrig*. Il faut outre cela faire attention au mot *התלביש*, qui signifie proprement, *avez-vous revêtu?* savoir le Cheval: expression qui n'a aucune connexion, aucun rapport avec le hennissement. C'est donc avec raison que par *רָעַר* nous entendons, non pas le hennissement, mais la crinière, qui fait l'ornement du cou du Cheval: comme dit *Ovide*, *Metamorph.* L. XIII. *Fab.* 8.

*Turpis equus, nisi colla juba flaventia valent.*

„ Un Cheval est laid, quand son cou n'est pas „ couvert d'une belle crinière”. D'ailleurs, la racine *רָעַר* signifie non-seulement tonner, mais aussi être élevé, d'où vient que les Grecs appellent la crinière des Chevaux *λοφόν*, parce qu'elle est en *τῷ λόφῳ*, c'est à dire sur le sommet de la tête. Il paroît même que c'est ainsi que les Interpretes Grecs ont entendu cet endroit de Job: *ἐνδύσας τραχὺν αὐτῷ φόβον*, c'est à dire, *Avez-vous revêtu son cou de terreur?* où peut-être au lieu de *φόβον*, terreur, il faut lire *φόβον*, qui signifie la crinière d'un Cheval ou d'un Lion. Il est à présumer que l'Auteur sacré, qui nous donne une description si exacte du Cheval, n'aura pas oublié de nous parler de sa crinière, qui fait un de ses plus beaux ornemens: ce qui fait que les Grecs donnent aux Chevaux différentes épithètes, prises de leur crinière, *καλλίτριχες*, *σπριχες*, *κυανότριχες*, *στυρέτριχες*, *βαθύτριχες*, *βαθυπλόκαμοι*, *κυανοχαίται*, *χαίτηντες*. Ce n'est pas seulement chez les Anciens, que la crinière a servi de marque pour distinguer les bons Chevaux, elle en est encore aujourd'hui le caractère. La crinière des Chevaux ne doit pas être courte, trop épaisse, sombre, crépue, ni mêlée de crins menus du côté droit, dit *Varron* L. II. c. 7. de *Re Rust.* Et *Virgile* L. III. *Georg.*

*Densa juba, & dextro jactata recumbit in armo.*

„ Il a sur le cou des crins épais, qui lui tombent „ sur l'épaule droite”. *Pallad.* L. IV. c. 13. *Il a la queue & les crins du cou fort longs.* C'est ce qui a donné lieu à cette fable de *Sophocle* (in *Tyro*), qu'un bon Cheval mourroit de douleur, s'il s'apercevoit qu'on lui a coupé sa crinière. Par tout ceci il est clair que le Texte ne peut être plus heureusement rendu que par ces paroles, *As-tu revêtu*, ou *as-tu couvert son cou d'une crinière?*

Vers. 20. *Feras-tu bondir le Cheval comme la Sauterelle? Son magnifique hennissement est effrayant.* Cette Traduction est fidele, & très littérale. Les François & les Italiens ont emprunté leurs noms de *Sauterelle* & de *Saltarella*, des sauts continus que fait ce petit Insecte. Les Grecs employent le mot *σκαίρειν*, pour marquer un Cheval qui bondit, & qui foule à grand bruit la terre: d'où peut-être les Allemands

(1) *Lucret.* L. III.

- - *Quidnam tremulis facere artubus laedi  
Consimile in cursu possunt ac fortis equi vis?*

Et L. IV. v. 984.

*Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt,  
In somnis sudare tamen.*

Tom. VI.

*Virgil. Aeneid.* L. XI.

- - *Quid tam egregium, si femina forti  
Fidis equo?*

*Ausonius, de Augusti equo, in Heroum Epitaphiis.*

*Improperanter agens primos à carcere cursus,  
Fortis praegressus ut poteris equis.*



mands ont pris leur mot de *scharren*. *Homer* (*Iliad.* XIII.) appelle les Chevaux de Neptune *ὑποκαρῖμοι*. La comparaison du Cheval qui bondit, & de la Sauterelle qui saute, n'est pas fondée seulement, sur ce que le Cheval en s'élevant sur ses jambes de derrière, se dresse; mais encore sur ce que son corps s'élance tout à fait en l'air: ce que les Grecs appellent *ἀναπηδᾶν*, *σκιπτᾶν*, *ἀνασκιπτᾶν*, & les Latins *insultare*, c'est à dire *sauter*. *Virg.* *Æn.* L. XI. dit en ce sens:

- - - - - *Fremet æquore toto*  
*Insultans sonipes, & pressis pugnat habenis.*

„ La plaine retentit du bruit du Cheval, & il combat en rongant son mors”. *Et Georg.* L. III.

- - - - - *Equitem docuere sub armis*  
*Insultare solo, & gressus glomerare superbos.*

„ Ils ont appris aux Chevaux à faire des bonds sous le Cavalier, & à caracoler”. Notre Texte peut donc exprimer deux sortes de sauts, dont l'un se rapportera à l'utilité, & l'autre à la beauté & à l'agrément. Le premier rendra le Cheval propre à franchir un fossé, ou une haye; le second l'exercera au manège, ou bien, comme disent les François, lui fera faire des cabrioles. La Version Allemande, *Kanst du das Pferd erschrecken wie einen Heuschrecken?* paroît moins bonne aux Grammairiens; parce que le mot *התערער*, ne signifie pas proprement *écraser*, mais *secouer*, *remuer*; ce qui fait que la Version Latine de Zurich a bien traduit par *excitabis*.

*Ses narines répandent aussi la terreur*. Nous avons traduit après *S. Jérôme*, *Pagninus*, *Arias*, *Munster*, *Mercerus*, *Castalion*, *Drusius*, & d'autres, le mot *נחש* par *narines*. Par conséquent, *son magnifique hennissement est effrayant*, sans doute parce qu'en le poussant, il dilate ses narines. *Lucrece* L. V.

*Et fremitum patulis sub naribus edit ad arma.*

„ Au bruit des armes, il ouvre ses naseaux & pousse des hennissemens”. *Virg. Georg.* III.

*Collectumque premens volvit sub naribus ignem.*

„ Il sort de ses naseaux une halcine embrasée”. *Nemesianus* in *Cynegetico*, dit:

*Fumant humentes calida de nare vapores.*

„ Il s'exhale de ses naseaux échauffés, une va-

„ peur continuelle”. *Claudien*, in IV. *Consulat. Honorii*:

*Ignescunt patulae nares.* - - -

„ Son Cheval jette du feu par les naseaux”.

Les *Septante* ont traduit ainsi: *Δόξα δὲ τῆς αὐτῆς τόλμης*, ou, *δόξα τῆς αὐτῆς τόλμης*. Ainsi par *נחש*, ils ont entendu le *poitrail* du Cheval, que les Arabes appellent aujourd'hui *Nachar*. Ceux qui se connoissent en Chevaux, n'ignorent pas qu'un poitrail large & puissant est une marque infailible de la vigueur d'un Cheval (1). On peut trouver d'autres éclaircissemens sur cette matiere, dans *Buxtorf*, qui explique les termes du Texte par *vehementiam fremitus*, la *force de son frémissement*. Son frémissement & la fierté de sa démarche dans les combats, est célébrée & attestée dans presque tous les Auteurs profanes.

Vers. 21. *Il creuse la terre de son pied, il s'égaye en sa force, il va à la rencontre de l'Homme armé*. C'est encore ici une bonne marque dans le Cheval, lorsqu'en marchant il frappe du pied, dit *S. Chrysostome*. *Apollonius* L. III. *Argonaut.*

Ὁ δ' ὅτ' ἄριστος ἵππος, ἐκδόμιος πολέμοιο,  
Σκαρδῶ ἐπὶ χερσέσιν κρείσσει πῶτον.

„ Comme un Cheval animé du desir de combat, tre, hennit, & frappe la terre de son pied”. *נחש*, qui se trouve dans le Texte, signifie non-seulement le *courage*, mais aussi toutes les autres qualités d'un bon Cheval. Les *Septante* ont bien traduit le mot, *il s'égaye*, par *γαυρία*, dont *Demosthene*, *Elien*, *Apollonius*, & plusieurs autres Auteurs Grecs se servent pour signifier un Cheval fougueux, d'où vient qu'on employe souvent les synonymes *γαῦρος*, *γαυρόμειρος*, *γαυρίμειρος*. Peut-être que du Grec *γαῦρος* vient le mot Allemand *Gaul*; & comme ces mots Persans *Gurre*, *Kurre*, ont beaucoup de rapport au mot Grec *γαῦρος*, rien n'empêche qu'on n'en dise autant des mots Allemands *Gurren*, & *Gurre*. Voyez *Menincki Lexic.* 3079. 3936. Les Auteurs s'étendent beaucoup sur les nobles inclinations du Cheval, qui ne le font jamais mieux remarquer que lorsqu'on le voit revenir victorieux du combat. Tout le monde fait ce qu'en dit *Ovide*, de *Pont.* L. III. *Eleg.* 11.

*Acer, & ad palmæ per se cursurus honores,*  
*Si tamen horteris, fortius ibit equus.*

„ Quoique le Cheval soit toujours prêt à entrer en lice pour remporter le prix de la course, „ pour

(1) *Virgil.* *Georg.* L. III.

*Luxuriatque toris animosum pectus.* - -

*Xenophon* in *Hippico*: *ἄριον πλεονέκτημα, καὶ πρὸς κάλλος, καὶ πρὸς*

*ἰσχυρί, καὶ πρὸς τὸ μὴ ἀπαλλάξαι, ἀλλὰ διὰ πολλὰ τὰ σκίλα σίμαιν ὑψοῦσθαι.* *Varro* de *Rust.* L. II. c. 7. *Pectus latum & plenum.* *Columella* L. VII. c. 28. *Latum & muscularum toris numerosum pectus.*



„ pour peu cependant que vous le pressiez, vous lui verrez redoubler ses efforts”. *Plin* L. VIII. c. 43. *Quand je les vois*, dit-il, *attelés à un char, je ne puis m'empêcher de croire, qu'ils sont sensibles à la voix qui les anime, & à la gloire. Lactance* L. III. c. 8. *L'expérience nous fait voir que les Chevaux ont une noble émulation pour la gloire; nous les voyons joyeux dans la victoire, tristes & abattus dans la défaite. Ce que nous lisons du Cheval, qu'il va au-devant des combats, convient parfaitement avec ces vers d'Oppien* (*Cyneget.* L. I. v. 203.)

Μάλα θαρσύντες

Ὅπλοις ἀντίσταν, πρὸς ἑὸν ῥῆσσι τε Φάλαγγα.

„ Ils osent affronter les armes, & se jeter au milieu des Ennemis”. Et *Ovide* (*in Hæliæ.*)

- - - *adversis infert sua pectora telis.*

„ Il se jette sans crainte sur les traits des Ennemis”.

Verf. 22. *Il se rit de la frayeur, & ne s'épouvante de rien, & il ne se détourne point de devant l'épée. Les Septante ont traduit aussi, il se rit de la frayeur. Voici une autre marque de son courage martial, en ce qu'il se rit des dangers, & s'expose à toute sorte de périls sans crainte. Le ris dont il est ici parlé, doit se prendre dans un sens métaphorique.*

Verf. 23. *Le carquois resonance sur lui, le fer de la halebardo & du javelot. Le mot קַרְקוֹי signifie un carquois, qui est une espèce d'étui dans lequel on met les fleches, lesquelles se frottant les unes contre les autres, rendent quelque bruit au moindre mouvement du Cheval; ce qui a fait dire aux Poètes, le son & le bruit du carquois. Virg. L. VI. *Æn.**

- - *pharetramque fugâ sensere sonantem.*

„ Ils ont entendu en fuyant le cliquetis des carquois”. *Silius*, L. XII.

- - *plenâ tepet & resonante pharetrâ.*

„ Un carquois rempli de fleches qui font beau coup de bruit”. Et dans un autre endroit:

*Turba ruunt, stridentque sagittiferi coryti.*

„ On les voit se jeter en foule, & le bruit des carquois se fait entendre”. *Homère* en parlant d'Apollon (*Iliad.* I.) décrit ce bruit plus élégamment encore:

Τὸς ὅμοισιν ἔχων, ἀμφοτέρω τε Φαρέτρῃ,  
Ἐκλαγγάζει δ' ἄρ' οἷτοί ἐπ' ὁμών χαομένοιαι.

„ Il portoit sur ses épaules un Arc & un Carquois, & le bruit de ses fleches exprimoit la colere dont il étoit animé”. L'expression de

*Job* semble mieux convenir avec le bruit, ou le sifflement que fait une fleche lorsqu'elle fend les airs. On attribue aussi ce son à la lance & à la pique. *Ennius* (*Annal.* L. XI.)

*Missaque, per pectus dum transit, striderat hasta.*

„ On entendit le bruit que fit la lance en le perçant”. *Virgile* (*Æn.* L. X.)

- - - *stridentemque eminus hastam Conjicit.*

„ Il lui lança de loin un javelot qui fit beau coup de bruit”. La Version Latine de Zurich a traduit le mot Hébreu *Cidon* par *Gesum*, *Lance*, *Javelot*: & l'Allemande par *Schild*, c'est à dire *Bouclier*. *S. Jérôme*, les *Septante*, *Aquila*, *Symmaque*, ont traduit de même. *Gesum*, *Gesum*, qui se trouve dans notre Version Latine, répond au mot Grec γασσόν dont les *Septante* se servent dans *Josué*, & qui signifie *Lance*. D'autres veulent que ce soit l'*Humeral*, habillement de guerre, fait de petites plaques d'acier ou d'autre métal, propre à garantir le cou & les épaules. Il vaut mieux cependant s'en tenir à la *Lance*, ou au *Javelot*. *Bochart* (*Hieroz.* P. I. L. II. c. 8.) confirme ce sentiment plus au long, par la comparaison qu'il fait de ce qui est dit ici, avec ce qui se trouve *Jos. VIII. 18. I. Sam. XVII. 6. 45. Job. XLI. 21.* Nous voyons tous les jours, que le Cheval ne craint ni le bruit des carquois, ni le sifflement des fleches, ni l'éclat des boucliers & des lances: ou pour parler à la moderne, qu'il ne s'effraye pas du bruit du canon, ni des bombes. Nous avons sur son intrépidité le témoignage des Anciens. *Oppien* (*Cyneget.* L. I. v. 208.)

Ἡ πᾶς ἀναδέδρακεν ἀσκαρδαμύκτοισιν ὀπαπαῖς

Ἀιζήσιν λόχον πεποικασμένοι ὀπλίται,

Καὶ χαλκὸν σιλαγγῶντα, καὶ ἀστράπτοντα σίδηρον.

„ Comment se peut-il faire qu'il voye toujours sans s'effrayer les campagnes couvertes de soldats, & qu'il ne soit pas saisi de peur à l'éclat du fer & de l'airain? *Virgile* (L. III. *Georg.*)

*Nec vanos horret strepitus - -*

„ Il ne craint pas le bruit”. *Columelle* (L. III. c. 28.) dit que c'est une bonne marque dans un Cheval, quand on le voit gai, intrépide, & sans épouvante à l'aspect des nouveaux objets. De-là est venu chez les Anciens l'usage d'essayer les Chevaux par le son des clochettes, ce qu'ils appelloient κωδωνίζειν, διακωδωνίζειν. Aujourd'hui on les dresse à bien plus grand bruit. On peut lire touchant l'ancienne maniere de dresser les chevaux, *Virgile*, *Philostate* (L. II. c. 25.) *S. Greg. de Nazianze* (*Epist.* 242. 213.) Et même on offroit autrefois des



sacrifices dans les Jeux Olympiques, à une Divinité particulière, nommée *Taraxippe*, pour empêcher que les Chevaux ne fussent saisis d'épouvante à la vue des nouveaux objets, ou en entendant beaucoup de bruit.

Vers. 24. *Il creuse la terre en se secouant & se remuant, il ne peut se retenir des que la trompette sonne.* Il y a dans l'Original, *Il creuse la terre en se remuant avec force & colere, & semble vouloir la dévorer.* C'est ici une allusion, non pas à un Cheval arrêté, mais à un Cheval qui en courant frappe la terre de ses pieds; ce que les Poètes décrivent élégamment (1). Le mot נִבְּרָה reçoit diverses interprétations. La Version Latine de Zurich, & celle de Junius, portent, *effodiet, vel fodiet terram, Il creusera la terre.* La Version Allemande se sert du mot *scharren.* Munsterus après R. Salomon a traduit, *foveam facit in terra, Il fait un trou dans la terre.* S. Jérôme a mis, *sorbet terram, Il mange la terre.* Symmaque *ὡς καταπίον, comme s'il vouloit l'avaler.* Les Septante, *ἀφανί τὴν γῆν, Il fait disparaître la terre.* Les Rabbins entendent ceci de la course rapide du Cheval, que les Allemands & les François appellent *galop.* Les Arabes l'interprètent de même. Les François disent d'un tel Cheval, *Il mange beaucoup de chemin.* C'est aussi l'expression de Virgile (Georg. L. III.)

- - - - - acri  
Carpere prata fugâ. - -

Et Stace (Theb. L. VIII.) dit des Chevaux qui courent l'un contre l'autre:

- - Spatiis utrimque equalibus acti  
Adventant, mediumque vident decrescere  
campum.

„ En courant l'un contre l'autre, ils voyent disparaître l'espace qui étoit entre eux”. Et un Poète François:

*Fait décroître la plaine, & ne pouvant plus être  
Suivi de l'œil, se perd dans la nue champêtre.*

Les paroles qui suivent: *Il ne peut se retenir des que la trompette sonne*, commencent ainsi dans l'Original, *Il ne croira pas*, & peuvent s'entendre ainsi: Lors que le Cheval entend le son de la trompette, il est tellement animé du desir de combattre, qu'il ne fait pas attention au signal, il ne croit même pas l'avoir entendu; ce qui nous arrive aussi lorsque nous sommes saisis

d'une joye inopinée. C'est ainsi que, Genèse XLV. 26, *Jacob tomba presque en défaillance*, lorsqu'on lui rapporta que son Fils Joseph vivoit, & qu'il n'en croyoit pas ses autres Enfants. D'autres traduisent: *Non consistit firmus, Il ne put se tenir sur ses pieds.* Ainsi Virgile (L. III. Georg.)

- - tum si qua sonum procul arma dedere,  
Stare loco nescit.

„ S'il vient à entendre de loin le bruit des armes, il ne peut se tenir en repos”.

Vers. 25. *Quand la trompette sonne, il dit Ha ha, il sent de loin la guerre, le tonnerre des Capitaines, & le cri de triomphe.* Le Texte Hébreu porte; *Il dira ha ha*, en sautant de joye. Ce mot répond à celui des Ethiopiens *obo*, au *haha* des Allemands & des François. Ainsi Stace (Theb. L. XI.) dit:

- - ad lituos hilarem, intrepidumque tubarum.  
Prospiciebat equum.

„ Il considéroit avec quelle gayeté & quelle intrepidité le Cheval entendoit le son des trompettes”. Ce que Job dit ici du Cheval, qu'il sent de loin la guerre, s'accorde avec ce qu'en dit Plin. L. VIII. c. 42. qu'il présage le combat. Il faut remarquer ici, que les Hébreux ont pris en général l'odorat pour toute sorte de sensation. Job XIV. 9. *Dès qu'il sentira l'eau, il germera comme un arbre nouvellement planté.* Jug. XVI. 9. *Alors Samson rompit les cordes, comme se rompoit un filet d'étoupes dès qu'il sent le feu.* Ou: *Et aussi-tôt il rompit les cordes, comme se rompt un filet d'étoupes, lorsqu'il sent le feu.* Par le mot de שִׁוּר, bruit, fracas, Job entend assurément toute sorte de bruit qui s'élève parmi les combattans, comme le cri des Généraux, des Officiers, le cliquetis des boucliers & des armes. Et qui pourroit aujourd'hui bien décrire le bruit de l'Artillerie & du Canon? Tacite parlant des Allemands, dit qu'ils font un bruit épouvantable, & qu'ils portent leurs boucliers à la bouche, afin que la répercussion de la voix rende un son plus fort. On dit aussi que les Romains abordoient l'ennemi avec de grands cris, ce qui fit que Joseph ordonna aux habitans de Jotapa de se boucher les oreilles. Tel est encore le cri de guerre des Turcs, *Allah, Allah.* On lit dans Plutarque (in Crasso) que les Parthes faisoient un grand bruit par le moyen de certaines massues de cuir creuses, & entourées de sonnettes d'airain: tels que seroient nos Tambours, s'ils étoient garnis de clochettes de cuivre.

(1) Ennius, Annal. L. VI.

Explorant Numida, totam quatit ungula terram.

E. LXVII.

It eques, & plausu caræ continit ungula terram.

Virgile, L. IV. Æn.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.



vre. Il paroît aussi que les Juifs prenoient beaucoup de plaisir à ce bruit militaire, comme on le peut lire Exod. XXXII. 17. 18. *Alors Josué entendant la voix du Peuple qui menoit du bruit, dit à Moïse: Il y a un bruit de bataille au Camp. Et Moïse lui répondit: Ce n'est point une voix ni un cri de gens qui soient les plus forts, ni une voix ni un cri de gens qui soient les plus foibles; mais j'entens une voix de personnes qui chantent.* Ou: Or Josué entendant le tumulte & les cris du peuple, dit à Moïse: On entend dans le Camp comme les cris de personnes qui combattent. Moïse lui répondit: Ce n'est point-là le cri de personnes qui s'exhortent au combat, ni les voix confuses de gens qui poussent leur ennemi pour le mettre en fuite; mais j'entens les voix de personnes qui chantent.

Ce que l'Auteur sacré a dit jusqu'à présent des inclinations du Cheval, est conforme à ce qu'en dit Oppien (L. I. Κυνηγετ. v. 203.)

- - - ἐπεὶ μάλα θαρσύνετες

Ὅπλοις ἀντιάων, πυκινὴν ῥῆξαι τε φάλαγγα,

Θηροὶ τ' ἐπαλίσσιν ἐναντία δηρῶσασθαι.

Πᾶς μὲν γάρ τε μάχαισιν ἀρήϊος ἔκλονε ἵππος

Ἦχον ἐγερσίμοθον δολιχῶν πολεμίων αὐλῶν;

Ἦπας ἀναδέδωκεν ἀσκαρδαμύκτοισιν ὀπωπαῖς

Ἀἰζήρσι λόχον πεπυκασμένον ὀπλίτροι

Καὶ χαλκὸν σελαγῶντα ἢ ἀτράπτοντα σίδηρον.

Καὶ μάθην ὥτε μένιν χρεῖα, πότε δ' αὖτις ἄρῃεν.

Καὶ μάθην εἰσαίνειν κρατερῶν σύνθημα λοχαγῶν.

Il brule de se jeter au milieu des armes, de rompre les plus épais bataillons, & d'attaquer les bêtes les plus terribles. Dès qu'il entend le bruit confus du Camp, & le son des trompettes qui donnent le signal de la charge, il regarde tous ces dangers d'un œil assuré: soit qu'il faille tenir ferme, ou se jeter sur l'ennemi, l'éclat du fer ni de l'Aïrain n'est pas capable de lui faire cligner les yeux. Voyez Boet (Sacrar. Animadvers. L. III.) Bochart (Hieroz. P. I. L. II. c. 8. p. 115-152.) De Mey (Phys. Sac. pag. 403.) Schook (de Sternut. pag. 11.)

## JOB, Chap. XXXIX. vers. 26. (29.)

*Est-ce par ta sagesse que l'Epervier se remplume, & qu'il étend ses ailes vers le Midi?*

*Est-ce par votre sagesse que l'Epervier se couvre de plumes, étendant ses ailes vers le Midi?*

**L**E mot Hébreu *Nets*, suivant tous les Interpretes, doit se traduire par *Epervier*. Ce nom a du rapport avec le *Nitsa*, *Natsa* des Syriens, & le *Netsatsa* des Chaldéens & des Samaritains; & tous ces noms dérivent de l'Hébreu *natsab*, qui signifie *voler*. Outre ce que l'expérience nous apprend du vol rapide de cet oiseau, nous pouvons rapporter plusieurs passages où il en est parlé. Homère (*Iliad.* XIV. v. 237. & *Odyss.* XIII. v. 86.) l'appelle le plus vite & le plus léger des Oiseaux. Thuanus (*de Re Accipitraria*) dit qu'on a de la peine à croire en combien peu de tems cet oiseau fait beaucoup de chemin, & parcourt differens rivages:

*Vix credas parvo quam tempore longa locorum  
Intervalla volans superet, quam multa per-  
agret  
Æquora.*

De-là est venu sans doute que les Egyptiens en ont fait le symbole des Vents, selon *Horus*. L. II. c. 14. & les Tentyrites celui du Feu; & que la Fable l'avoit consacré au Soleil. Voy. *Eustathe* (*in Odyss.* XIV.) On lit même dans *Hérodote* (*Euterpe*) que celui qui tuoit un Epervier, ou un Ibis, étoit puni de mort. On distingue deux sortes d'Eperviers; des Eperviers nobles qui sont

propres pour la chasse, & des Eperviers communs, qui ne peuvent s'appriivoiser. *Willoughby* (*Ornithol.* p. 36.) les distingue en Eperviers à grandes ailes, & en Eperviers à petites ailes. Outre les Faucons, on range encore dans la Classe des Eperviers le *Nisus*, qui vraisemblablement tire son nom de l'Hébreu *Nets*. Au reste, la question que DIEU fait ici à Job: *Est-ce par ta sagesse que l'Epervier se remplume, & qu'il étend ses ailes vers le Midi?* regarde toute sorte d'Eperviers. Bochart (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 19.) a traduit le mot Hébreu נֶסֶךְ par *plumescit*, *se couvre de plumes*; les Traductions de S. Jérôme, de Geneve, & notre Version Françoisse, portent la même chose. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que l'Epervier se déplume, & se remplume ensuite. On trouve dans le *Hieracosophion* de *Demetrius*, quelques Chapitres touchant la maniere de faire venir les plumes aux Eperviers. Cela n'empêche pourtant pas que DIEU ne puisse demander à Job, si c'est à sa prudence, ou à son intelligence, qu'on doit attribuer les nouvelles plumes de ces oiseaux; & c'est à titre de Créateur que DIEU lui fait ici cette question. Car quoique la Philosophie nous explique la formation des plumes, qu'elle nous enseigne la maniere & les moyens de les faire venir, il sera pourtant toujours vrai de dire, qu'aucun des Philosophes, quelque habile



qu'il puisse être, ne pourra jamais en former une seule. Et l'on voit assez par-là que c'est un ouvrage qui ne convient qu'au Créateur, & qui ne sera jamais du ressort de la Créature. Les remèdes, par exemple, qui font venir les dents, ou les cheveux, sont du ressort de la Médecine; tout de même que l'art de faire croître les plantes & de leur faire produire des fleurs ou des fruits précoces, appartient à l'Agriculture: mais la formation de ces choses surpasse de beaucoup la portée du Jardinier, & du Médecin. Or à cet égard, les plumes sont absolument comme les dents; celles-ci sont cachées sous les gencives, celles-là sous la peau & dans la peau, & l'on peut assurer, que la formation d'une seule plume est au-dessus des forces de la Nature: comme nous l'avons amplement démontré ailleurs.

L'autre membre de la question que DIEU fait ici à Job touchant l'Epervier, qui étend ses ailes vers le Midi, est bien digne de notre attention. Il ne sera pas inutile de rapporter à ce sujet les paroles de S. Grégoire: *Quand on veut, dit-il, faire venir les plumes aux Eperviers privés, il faut les placer dans des lieux humides, & un peu chauds. Car les sauvages ont coutume d'étendre leurs ailes lorsqu'il souffle un vent de Sud, afin qu'étant échauffées par sa chaleur, leurs vieilles plumes s'étendent. Mais lorsqu'il ne fait pas de vent, ils étendent leurs ailes au Soleil, & en les battant leur agitation produit un petit vent & une chaleur modérée, qui dilatant les pores, fait sortir les plumes cachées sous la peau, ou bien en produit de nouvelles.* Ajoutons ce que dit Petrus Crescentiensis (*Lib. de Animalibus*): *Les Eperviers changent tous les ans de plumes. On doit pour cela les mettre vers le mois de Mars, ou d'Avril, dans des cages faites exprès pour cela, qui doivent être chaudes, & exposées au Midi.* Tout ceci s'accorde assez avec ce qu'enseignent les Philosophes modernes. Il est nécessaire que l'Epervier, ainsi que les autres oiseaux, soit couvert de plumes pendant l'Hiver, pour pouvoir se défendre contre la rigueur du froid. La pesanteur de l'air pendant l'Hiver, le froid même contribue à leur faire supporter plus aisément cette saison, en ce qu'il resserre les pores, & que par ce moyen les plumes s'affermissent dans la peau. Dès que la première chaleur du Printemps se fait sentir, les pores s'ouvrent & se dilatent, les vieilles plumes se détachent & tombent, sur-tout si le tems est humide, ce qui relâche les fibres: lorsqu'avec cela le vent du Midi souffle, la pression de l'air devient moindre, l'air contenu dans les vaisseaux sanguins se dilate, & les pores s'ouvrant encore plus, les plumes tombent d'autant plus aisément. Si la diminution du froid, si la chaleur du Printemps, & le vent du Midi qui dilate l'air, ne suffisent pas, les Eperviers ont recours au Soleil, se tournent vers lui, & étendent par conséquent leurs ailes vers le Midi, afin que la chaleur accélérant la circulation du sang, les pores s'ouvrent & se dilatent. Pour

cette même raison, ceux qui en ont soin, exposent leurs volières au Soleil. On pourroit appuyer tout ceci en examinant les causes qui font tomber, ou revenir le poil, aux Hommes & aux Animaux, & même celles qui font renouveler la peau, mais nous réservons à une autre occasion la discussion de cette matière.

Notre Version Allemande a traduit ainsi: *Ist es aus deiner Fürsichtigkeit, dass der Habich flucht, und seine Flügel gegen Mittag aufstreckt?* On voit, qu'à l'exemple des Rabbins Kimchi, Levi, Aben Ezra, elle a eu en vue non pas le renouvellement des plumes, mais le changement de climat de ces oiseaux, qui à l'approche de l'Hiver vont chercher des Pais plus chauds. On ne doit pas mépriser ce que Budé a écrit sur ce sujet dans sa *Philologie*, parce que ces paroles servent à l'éclaircissement de notre Version. *Il y a, dit-il, une sorte d'Eperviers, qui s'élèvent fort haut, & qui renonçant à la proie lorsqu'il commence à faire mauvais tems, s'assemblent par troupes pour s'envoler dans les Pais méridionaux, & se dérobent pour un tems à la vue des hommes, comme des déserteurs.*

Les Septante ont traduit: *Ἐκ δὲ τῆς οὐσίας τῶν ἁγίων ἐκτακτῶν, ἀναπτερύσσας τὰς πτερυγίας, ἀνιμνός, καὶ ὑπὸ τῷ νότῳ Νότον;* Il paroît qu'ils ont voulu dire, que l'Epervier, comme l'Aigle, regarde sans cligner les yeux, le Soleil lorsqu'il est le plus brillant, & sans que leur vue en souffre; suivant ce qu'Elie assure (*L. X. c. 14.*) Et c'est ce qui a fait, peut-être, que les Egyptiens l'ont consacré à *Horus*, ou à *Apollon*, qu'ils confondoient avec le Soleil. Si cela est vrai, ce que j'ignore, il faut que les yeux des Eperviers soient d'une structure bien plus forte que ceux des Chauves-souris & des Chouettes, qui ne peuvent soutenir la lumière du jour. Il faut même que leur vue soit meilleure que celle des Hommes, qui ne pourroient pas sans danger regarder fixement le Soleil.

Le Rabin Salomon entend ici par l'Epervier, un Ange sous la forme d'un Epervier, qui étendant ses ailes soutient l'effort du vent du Midi, & empêche par ce moyen qu'il ne détruise le Monde. Assurément, s'il y avoit un Ange qui eût cette fonction, il mériteroit bien d'avoir une Chapelle exprès, où les habitans des Cantons d'Uri & de Glaris, & d'autres habitans des Alpes, qui sont si souvent tourmentés pendant plusieurs jours par la violence de ce vent, devroient lui faire leurs offrandes. Mais il faut laisser aux Juifs cette impertinente explication, qui s'éloigne trop du sens literal, & la mettre au nombre des autres fables Judaïques.

S. Chrysostome agit ici une question, à mon avis très superflue; savoir, pourquoi DIEU ne parle que des Animaux qui sont inutiles, ou qui ne sont propres qu'à faire du mal, sans parler des Bœufs, des Moutons, ou des autres Animaux si utiles à l'Homme? Pour résoudre cette question, il suffit de savoir qu'il n'y a pas d'Animal, si méprisable qu'il paroisse, qui n'ait ses usages & sa fin. Veut-on savoir à quoi sert l'Epervier?



L'Epervier ? il ne faut qu'interroger ceux qui s'en servent pour la Chasse. On lit parmi les *Extraits* que *Photius* nous a laissés de *Ctesias*, l'un des plus anciens Auteurs, que les Indiens se servent de Corbeaux, d'Aigles de mer, de Corneilles, & d'Aigles, au lieu de Chiens, pour prendre les Lievres & les Renards; & dans *Aristote* (*in Mirabilibus*) que les Enfants d'Amphipolis dans la Thrace se servoient d'Eperviers pour prendre les oiseaux. Il y a sur l'Epervier une jolie Epigramme de *Martial*, Epigr. 216. L. XIV.

*Prædo fuit volucrum, famulus nunc aucupis:*  
*idem*

*Decipit, & captas non sibi meret aves.*

„ Avant d'être apprivoisé, il se nourrissoit de sa proie: à présent qu'il obéit au Fauconnier, il n'en est pas moins voleur; mais il a le double de voir que le gibier qu'il prend n'est pas pour lui. Il paroît cependant que cette Chasse n'étoit guères en usage du tems de *S. Chrysostome*, ou qu'elle étoit regardée comme un amusement inutile. Mais *Prosper*, qui a vécu peu après lui, s'en exprime ainsi: (*De vita Contemplativa*, L. III. c. 17.) On dresse des Eperviers & des Chiens pour la chasse. Et *Sidonius* dans son *Panegyrique* à *Avit* son Beau-pere, qui fut Consul & Empereur, l'an 416:

*Quid volucrum studium, dat quas natura rapaces*

*In vulgus prope cognatum? Quis doctior isto  
Instituit varias per nubila jungere lites?  
Alite vincit aves, celerique per æthera plausu  
Hoc nulli melius pugnator militat unguis.*

„ Que dirai-je de son adresse à instruire les oiseaux de proie, à qui la Nature a donné des inclinations cruelles envers des oiseaux à peu près de même espèce? Qui entend mieux que lui à leur faire faire la petite guerre dans l'air? Il triomphe des oiseaux par les oiseaux même, & personne n'a des oiseaux de proie qui soient mieux dressés que les siens. Mais dans la suite des tems, la Chasse aux Chiens & aux Faucons a été d'un si grand usage, sur-tout parmi les Ecclésiastiques, à qui il conviendrait mieux de s'occuper du soin des âmes, qu'au VI. siècle les Conciles, sur-tout ceux de France, furent obligés d'en interdire l'usage. C'est ainsi que parle le Concile d'Agde tenu l'an 506. Can. 55. Il est défendu aux Evêques, aux Prêtres, aux Diacres, d'entretenir des Chiens ou des Eperviers pour la Chasse. Celui d'Epaune tenu en l'an 517. Can. 4. dit à peu près la même chose, de même que le second tenu à *Macon* l'an 585. Can. 13. *Leander* & *Pancrolle* se trompent donc quand ils attribuent l'origine de cette Chasse à *Frederic Barberousse*, aussi bien que *Pandolphe Collenutius*, qui veut qu'*Henri VI.* en soit le premier auteur. Voyez *Bochart* (*Hieroz.* P. II. L. II. c. 19. pag. 265-272.)

## JOB, Chap. XXXIX. vers. 27-30. (30-33.)

L'Aigle s'élèvera-t-elle en-haut à ton commandement? & élèvera-t-elle sa nichée dans les lieux élevés?

Elle habite sur les rochers, & elle se tient sur les sommets des rochers, & dans les lieux forts.

De là elle découvre le gibier, ses yeux voyent de loin.

Ses petits aussi sucent le sang; & où il y a des corps morts, elle s'y trouve.

L'Aigle à votre commandement s'élèvera-t-elle en-haut, & fera-t-elle son nid dans les lieux les plus élevés?

Elle demeure dans des pierres, dans des montagnes escarpées & dans des rochers inaccessibles.

Elle contemple de là sa proie, & ses yeux découvrent de loin.

Ses petits sucent le sang; & en quelque lieu que paroisse un corps mort, elle fond dessus.

Nous trouvons dans ces Versets une description de l'Aigle, qui mérite toute notre attention. L'Aigle est le plus grand & le plus noble des oiseaux de proie qui chassent de jour. Il diffère du Vautour, principalement en ce que son bec commence d'être crochu depuis sa racine; la grosseur, & la grandeur de son bec le distinguent aussi de l'Epervier. L'Aigle dont il est ici question, fond du haut des airs sur sa proie,

avec autant de rapidité qu'un coup de tonnerre, comme le dit *Apulée* (*Florid.* L. I.) d'où vient que quelques-uns veulent que *arôs* vienne du verbe Grec *arôon*, & que le mot Hébreu *וֶאֱיָלָן* qui signifie toute sorte d'oiseau de proie, vienne de *וֶאֱיָלָן*, ces racines signifiant dans l'une & l'autre Langue, fondre sur quelque chose. Ce qui au sentiment de *Festus* a fait donner le nom d'*Aquilon* à un des Vents, parce qu'il souffle avec impétuosité,



té, par une comparaison prise du vol rapide de l'Aigle. On lit Deut. XXVIII. 49. L'ÉTERNEL fera lever contre toi de loin, du bout de la Terre, une Nation qui volera comme l'Aigle. Ou: Le SEIGNEUR fera venir d'un pays reculé, & des extrémités de la Terre, un Peuple qui fondra sur vous, comme un Aigle fond sur sa proie. Et dans Homère (Iliad. XXI v. 252.) la fureur d'Achille fondant sur les Troyens est comparée à l'impétuosité de l'Aigle. Et au 2. de Sam. I. 23. il est dit que Saül & Jonathan sont plus légers que les Aigles. Jer. XLVIII. 40. Voici il volera (l'Ennemi) comme une Aigle, & étendra ses ailes sur Moab. On ne doit pas seulement considérer dans le vol des oiseaux, la vitesse, mais aussi la continuité. L'Aigle peut voler longtems sans se fatiguer, & on la voit parcourir sans peine les plus grands espaces. Tout le monde fait ce qu'ont dit les Poètes, de deux Aigles messagers de Jupiter, dont l'un partoît de l'Orient, & l'autre de l'Occident, qui voloient continuellement sans s'arrêter jamais qu'à Delphes, ou au Mont Parnasse. Il n'y a pas aussi d'oiseau qui s'élève plus haut dans les airs, que l'Aigle; & c'est pour cela qu'il est dit au v. 27. L'Aigle s'élèvera-t-elle en-haut? c'est à dire si haut qu'on ne l'apperçoit plus. Apulée (Florid. L. I.) en parle ainsi: l'Aigle s'élève par la force de son vol, au plus haut des nues, & après avoir passé tout ce grand espace où se forment la pluie & la neige, au-dessus duquel il n'y a plus de foudre ni de tonnerre à redouter, elle y passe l'Hiver, & demeure pour ainsi dire au plus haut des Cieux. De-là est venu qu'on a donné à cet oiseau l'épithète de ὑψηλός, ὑψηλῆς, c'est à dire, qui vole fort haut. C'est ce qui a sans doute aussi donné lieu à son Apothéose, & ce qui a fait dire que l'Aigle étoit toujours dans le sein de Jupiter, qu'elle lui servoit pour porter ses foudres. C'est sans doute encore ce qui a donné lieu à cette quantité de Médailles, frappées après la mort des Empereurs, sur le champ desquelles on trouve la tête d'un Empereur, & sur le revers cette Légende, CONSECratio. S. C. & dans le milieu du champ, un Aigle. Les Romains croyoient qu'à la mort d'un Empereur, un Aigle descendoit sur son bucher, & venoit recueillir son Âme pour la porter au Ciel; ce qui arriva à la mort d'Auguste, comme le rapporte Dion, L. XVI. Au Livre des Prov. XXIII. 5. les richesses sont comparées au vol de l'Aigle: Les richesses se font des ailes, & elles s'envolent aux Cieux comme une Aigle. DIEU demande ici à Job, si c'est par son ordre, ou bien par sa sagesse, que l'Aigle est disposé de façon à pouvoir s'envoler si haut? si c'est lui qui a formé ses ailes? qui a si artistement creusé ses os, en sorte que son corps fût en équilibre avec l'air? si c'est lui qui a donné à son bec, & à ses ferres, la figure nécessaire pour saisir, & déchirer sa proie? Et c'est comme si DIEU disoit ici: Ne m'avoueras-tu pas, Job, & avec toi les plus habi-

les Naturalistes ne conviendront-ils pas, que la trace de l'Aigle dans l'air, Prov. XXX. 19. est au-dessus de leur portée? Ou bien, l'Aigle élèvera-t-elle, à ton commandement, sa niche dans des lieux élevés? Au rapport d'Aristote (Hist. L. IX. c. 32.) les Aigles ne font pas leur nid contre terre, mais dans des lieux élevés, & sur la pointe des rochers escarpés. Plin (L. X. c. 3.) dit qu'ils font leur nid sur les rochers. DIEU en donne ici deux raisons: la première se trouve au verset 28.

Elle habite sur les rochers, & elle se tient sur les sommets des rochers, dans des lieux inaccessibles, & dans des lieux forts. C'est ainsi que traduit la Version d'Aquila. En effet, le sommet des rochers, où les Aigles font leur nid, sont proprement des lieux forts, inaccessibles, naturellement fortifiés, quoique dépourvus de Remparts, de Redoutes, & dépourvus au dedans de Magasins & de Gardes. C'est dans ces lieux où les Aiglons, en l'absence des Peres, sont en sûreté, sans avoir besoin d'être gardés. Ce qui fit, qu'au rapport de Damir, Besar Poète Arabe, Fils de Jazid, étant interrogé quel animal il aimerait mieux être, si on lui donnoit la liberté de choisir son Espece, se déclara pour l'Alokab, c'est à dire l'Aigle, parce qu'il habite dans des lieux inaccessibles aux autres bêtes.

La seconde raison est contenue au verset 29. De là elle découvre le gibier, ses yeux voyent de loin. Aristote, à l'endroit cité, dit à peu près la même chose: L'Aigle vole fort haut pour découvrir une plus grande étendue; & Apulée: Du haut des airs il regarde, & choisit sa proie. C'est donc pour cette raison que ce Roi des oiseaux se met en embuscade sur le sommet des rochers, savoir, pour découvrir de plus loin sa proie. C'est aussi pour cela que le Créateur lui a donné une vue si perçante. Homère (Il. XVIII. v. 674.)

- - - ὥς τ' αἰετός, ὃν ῥά τε Φαειν  
'Οξύτατον δέρκεσθαι ὑπερανίων πετηνῶν.

„ Comme l'Aigle, qu'on dit avoir la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau. „ Elien (Hist. L. I. c. 42.) s'exprime de même. Horace (Serm. I. Sat. 3.)

- - - tam cernit acutum,  
Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius.

„ Il a les yeux aussi perçans que ceux de l'Aigle, ou du Serpent d'Epidaure. „ Phile c. 1.

Πλὴν ὀξύδερκός ἐστιν ὁ πτηνοκράτωρ,  
Καὶ μέχρι σήτος ἐκ νηφῶν πάντα βλέπει.

„ Le Roi des Oiseaux a les yeux très perçans, il voit „ toutes choses du haut des nues, jusqu'à un Ciron. „ On peut voir sur ce sujet d'autres Passages dans Sene-





IOB. Cap. XL. v. 10 - 19.  
Behemoth, Hippopotamus.

Nach Job Cap. XL. v. 10 - 19.  
Behemoth, Wasser: Ochse, See: Pferd.



*Senèque (de Benefic. L. II. c. 29.) dans Apulée (Florid. L. I.) Isidore (Orig. L. II. c. 7.) Sido-  
nius (L. VII. Epist. 14.)* Je supprime les fables  
des Arabes qui, au rapport de *Damir*, disent  
que la vue de l'Aigle s'étend jusqu'à 400 Para-  
sanges dont chacune, suivant le calcul d'*Hero-  
dote*, contient 30 stades, & suivant *Strabon* 40  
à 60, chaque stade contenant 49 perches & 6  
pieds mesure de *Rhinlande*. Ainsi les 400 Pa-  
rasanges monteront au moins à 594000 pieds,  
ou 120 milles, le mille étant estimé 396 per-  
ches & 7 pieds de *Rhinlande*.

Vers. 30. *Ses petits aussi sucent le sang*, de  
la proie dont les Peres fournissent leurs nids.  
Car la chair crue seroit indigeste & malfaisante  
à leurs estomacs délicats. Le sang que les Ai-  
gles donnent pour nourriture à leurs Petits, leur  
tient lieu de lait, & des autres alimens légers  
qu'on donne aux Enfans. Les Auteurs profa-  
nes disent la même chose. *Oppien (in Ixenticiis)*  
cité par *Gesner*, dit que le sang de leur proie  
suffit pour la nourriture de leurs Petits, &  
qu'ils ne boivent jamais d'eau. *Horus Apollo*  
dit de l'Epervier, qu'il ne boit jamais d'eau,  
que le sang lui suffit. *Elien (L. X. Hist. 14.)* :  
Il vit de chair, il en boit le sang, & en nour-

rit ses Petits. Il est parlé dans *Hesychius* d'u-  
ne espèce de Vautour nommé *Torgos*, qui boit  
le sang. Il est aisé après cela d'accorder ce que  
les Naturalistes disent de l'Aigle, qu'il ne boit  
jamais, qu'il ne ressent pas les ardeurs de la  
soif, & qu'il ne fait aucun cas de l'eau : c'est  
ainsi que parlent *Aristote (Hist. L. VIII. c. 3.  
18.) Elie (Hist. L. II. c. 26.)* Car le sang tient  
lieu d'eau à l'Aigle, & aux autres oiseaux de  
proye.

Il ne nous reste que ces derniers mots du vs.  
30. Où il y a des corps morts, elle s'y trouve.  
Ils sont semblables à ceux du Sauveur, *Matth.  
XXIV. 28. & Luc XVII. 37* : On fera le corps  
mort, là s'assembleront les Aigles. L'Aigle,  
ce Roi des oiseaux de proie, a pour cet effet  
un estomac membraneux, un odorat fin, & une  
vue très perçante. Ce n'est pas à nous à don-  
ner le sens mystique de ces paroles : nous lais-  
sons volontiers à ceux qui s'appliquent à la Thé-  
ologie mystique, le soin de concilier deux senti-  
mens diametralement opposés, ou la liberté de  
choisir celui qui leur plaira davantage. Voyez  
*Bochart (Hieroz. P. II. L. II. c. 2. p. 169-  
176.)*

## PLANCHE DXXXII.

### Le BEHEMOTH.

#### JOB, Chap. XL. vers. 10-19.

Or voilà le Behemoth que j'ai fait avec  
toi ; il mange le foin comme le bœuf.

Voilà maintenant sa force est en ses flancs,  
& sa vertu est dans le nombril de son  
ventre.

Il remue sa queue comme un cedre, les  
nerfs de ses épouvantemens sont en-  
tre-lacés.

Ses os sont des barres d'airain, & ses  
menus os sont comme des barreaux de  
fer.

C'est le chef-d'œuvre du DIEU fort ;  
celui qui l'a fait lui a appliqué son é-  
pée.

Tom. VI.

Considérez le Behemoth que j'ai créé avec  
vous ; il mangera le foin comme un  
bœuf.

Sa force est dans ses reins, sa vertu est  
dans le nombril de son ventre.

Sa queue se serre & s'élève comme un  
cedre ; les nerfs de cette partie qui  
sert à la conservation de l'espèce sont  
entrelacés l'un dans l'autre.

Ses os sont comme des tuyaux d'airain,  
ses cartilages sont comme des lames  
de fer.

Il est le commencement des voyes de  
DIEU : celui qui l'a fait, applique-  
ra & conduira son épée.

Iii

Les



De plus, les montagnes lui rapportent leur revenu, & toutes les bêtes des champs se jouent là.

Il se couche dans les lieux où il y a de l'ombre, dans la cachette des roseaux & des marécages.

Les arbres le couvrent de leur ombre, & les saules des torrens l'environnent.

Voici qu'une rivière fasse du ravage, il n'en aura point peur; il sera en assurance encore que le Jourdain se dégorgeroit dans sa gueule.

Il l'engloutit en le voyant, & son nez passe au travers des empêchemens qu'il rencontre.

Les montagnes lui produisent des herbes; c'est là que toutes les bêtes des champs viendront se jouer.

Il dort sous l'ombre dans le secret des roseaux, & dans des lieux humides.

Les arbres couvrent son ombre; les saules du torrent l'environnent.

Il absorbera le fleuve, & il croira que c'est peu encore; il se promet même que le Jourdain viendra s'écouler dans sa gueule.

On le prendra par les yeux, comme un poisson se prend à l'amorce, & on lui percera les narines avec des pieux.

Après une infinité de Chasses & de Pêches que les Savans ont faites pour tâcher de découvrir le *Behemoth*; après avoir comparé ensemble les Historiens, les Naturalistes & les Lexicographes; sur-tout après les savantes démonstrations de Bochart (*Hieroz.* P. II. L. V. c. 15.) & de Ludolf (*Hist. Æthiop.* L. I. c. 11. & *Comment.* p. 115.) on convient assez généralement, que cet Animal, que Dieu propose ici à Job comme une marque insigne de sa puissance, est celui que l'on appelle *Hippopotame*, ou *Cheval marin*. Nous nous proposons d'en donner ici la description & la figure, suivant l'ordre de notre Texte, conformément à ce que nous en trouvons dans l'Histoire moderne des Animaux; nous commencerons par la structure de ce monstrueux animal, telle que l'a décrite *Tab. Columna* (*Aquatil. & Terrest.* Obs. c. 15.) sur l'original embaumé que *Frederic Zerenghi* Chirurgien de Narni apporta d'Egypte en Italie, & qui quelque prodigieux qu'il fût n'étoit pourtant pas encore des plus gros. Sa figure avoit quelque chose de semblable à celle du Bœuf, ou plutôt de l'Ours. Mais il étoit plus grand que le Bœuf. Il avoit 13 pieds de long depuis la tête jusqu'à la queue. La largeur, ou le diamètre de son corps, étoit de 4½ pieds, & la hauteur du corps de 3½; de sorte que son ventre étoit plutôt plat que rond. La circonférence de son corps étoit égale à sa longueur: ses jambes avoient 3½ pieds de longueur depuis le ventre jusqu'à terre; & 3 pieds de tour. Sa tête, qui étoit grande par rapport à son corps, de ses yeux & de ses oreilles, avoit 2½ pieds de largeur, 3 de long, 7 de tour. L'ouverture de sa gueule étoit d'un pied. Son museau étoit épais & charnu. Ses yeux petits, larges d'un pouce, & longs de deux. Ses oreilles étoient minces, courtes, & n'excedoient pas 3 pouces. Il avoit dans la mâchoire d'en-bas 6 dents, dont les deux extérieures étoient longues d'un demi-pied, larges en tra-

vers de 1½ pouces, & dans leur circonférence d'un demi-pied: (on en voit quelquefois de longues d'un pied, & épaisses à proportion :) elles étoient un peu rabaisées en arrière, comme les défenses du Sanglier; elles n'étoient point crochues, ni ne sortoient en dehors, mais fort visibles, sur-tout quand cet animal ouvroit sa gueule. Leur dureté surpassoit celle des pierres, & on en faisoit sortir du feu en frappant dessus avec la lame d'un couteau. Le corps étoit par-tout fort gras. La tête étoit grande, à peu près comme celle d'un Bœuf. Ses pieds étoient larges, & divisés en quatre cornes; elles étoient de couleur noire, partagées en quatre, le talon étoit plat, & rempli de cals, comme les animaux qui ont le pied fourchu. Il avoit la mâchoire d'en-haut mobile, comme le Crocodile. Sa queue ressembloit plus à celle d'un Ours, ou d'une Tortue, qu'à celle du Sanglier; grosse dans sa racine, courte, & terminée en pointe, on ne peut ni la remuer, ni l'entortiller à cause de sa grosseur, & de son peu de longueur qui n'excede pas un demi-pied. Son cuir est épais, dur, & couleur de gris tanné. On lui remarque, comme dans le Lion & le Chat, un museau armé de poils, qui naissent plusieurs à la fois d'un même trou, & on ne lui en voit pas d'autres sur le reste du corps. Cet Animal ne nage point, mais il se tient & marche dans le fond des fleuves, comme le Loutre, & le Castor. On en trouve dans le Nil, dans le Niger, dans la Rivière de Zaire en Afrique, & dans d'autres Fleuves. J'ajoute la description qu'on en trouve dans les *Voyages de Thevenot*, P. II. c. 72. Cet animal, dit-il, étoit de couleur quasi tannée; il avoit le derrière tirant fort à celui du Buffle; toutefois ses jambes étoient plus courtes, & grosses. Sa grandeur étoit semblable à celle du Chameau, son museau à celui d'un Bœuf. Il avoit le corps deux fois gros comme un Bœuf, la tête pareille à celle d'un Cheval, mais aussi grosse; les yeux pe-



tits. Son encolure étoit fort grosse, l'oreille petite, les naseaux fort gros, & les pieds très gros & presque ronds, & avec 4 doigts chacun, comme ceux du Crocodile; petite queue comme un Eléphant, & peu ou point de poil sur la peau, non plus que l'Eléphant. Il avoit en la mâchoire d'en-bas quatre dents grosses, & longues d'un demi-pied, dont deux étoient crochues, & grosses comme des cornes de bœuf; & y en avoit une à chaque côté de la gueule; les deux autres droites, & de même grosseur que les deux crocs, étoient entre les susdits deux crocs, & avançoient en long en dehors. Plusieurs disoient que c'étoit un Buffle marin, mais j'ai reconnu avec quelques autres, que c'étoit un Cheval marin, vu la description qu'en font ceux qui en ont écrit. Il fut amené mort au Caire par des Janissaires, qui le tuèrent à coups de mousquet en terre, où il étoit venu pour paître. Ils lui tirèrent plusieurs coups sans le faire tomber, car à peine la balle passoit-elle toute la peau, comme j'ai remarqué; mais ils lui en tirèrent un, qui lui donna dans la mâchoire, & le jeta bas. Ce que nous en rapporte aussi Mr. Kolb (Cap. Bon. Spei p. 168 &c.) mérite bien de trouver place ici. Il dit que cet Animal est doué d'un odorat très fin, qui lui sert à se préserver des embûches de ses ennemis. Qu'il est de couleur gris tannée, semblable au Rhinoceros, à qui il ne cède ni en longueur ni en pesanteur, mais bien en hauteur: qu'il a la tête plus ressemblante à un Cheval, qu'à un Bœuf, à l'exception de l'ouverture de la gueule qui ressemble davantage à ce dernier. Il a les conduits des narines fort larges, & il s'en sert principalement pour souffler l'eau qu'il a avalée, sur-tout lorsqu'il veut aller paître hors des Fleuves. Il a quelques poils au bout de la queue, comme on le remarque dans les Eléphants. Il a dans la mâchoire d'en-bas 4 grosses dents, longues, & tranchantes, qui lui servent pour couper l'herbe, qu'il mâche ensuite avec les dents molaires: de ces 4 dents, deux sont un peu crochues, & les deux autres droites, de la grosseur à peu près d'une corne de Bœuf, longues environ d'un demi-pied, ou d'une coudée, pesant environ dix livres chacune, d'une substance plus précieuse que l'Ivoire, qu'elles surpassent en beauté & en blancheur. Leurs mamelles, qui sont petites, sont placées entre les pieds de derrière; elles ont de fort petits mammelons qui servent à allaiter leurs Petits, lesquels pèsent assez ordinairement 100 livres. Le cuir en est épais d'un pouce, impénétrable en plusieurs endroits aux balles de mousquet. La chair en est si délicate, qu'on la compte parmi les mets les plus exquis: on en conserve la graisse, pour s'en servir au-lieu de beurre à préparer les autres viandes.

L'incomparable Bochart est le premier qui a appliqué le nom de *Behemoth* à l'*Hippopotame* ou Cheval marin, & celui de *Leviathan* au Crocodile. Dans le Chapitre qui précède, il a été parlé des Animaux terrestres, & des volatiles; celui-ci nous en présente deux aquatiques,

& si cet Auteur ne s'est pas trompé, on trouvera que ce sont des Quadrupèdes d'une grandeur énorme, d'un naturel indomptable, tous deux Habitans du Nil, & ayant par conséquent plusieurs choses qui leur sont communes. Pline L. XXVIII. c. 8. dit qu'il y a un certain rapport entre le Crocodile, & l'*Hippopotame*, qui vivent & se nourrissent dans le même Fleuve. C'est ce qui fait que plusieurs Auteurs rangent souvent le *Behemoth* & le *Leviathan* dans la même classe. Le nom Hébreu *Behemoth* convient assez à l'*Hippopotame*, comme à un des plus grands Quadrupèdes; car *Behemah* signifie en général un Animal à quatre pieds. On voit par les descriptions que nous avons rapportées ci-dessus, que cet Animal n'est pas seulement de la grandeur d'un Ane; mais qu'il égale même celle du Bœuf, & du Rhinoceros, comme le rapporte Aristote. Herodote dit, qu'il est de la grandeur du plus gros Bœuf; Diodore, qu'il n'a pas moins de cinq coudées; Achilles Statius, dit qu'il ressemble au Cheval, mais qu'il est trois fois plus gros: ce qui fait qu'il nomme cet Animal, Eléphant d'Egypte. D'autres veulent qu'il soit plus grand que l'Eléphant même. Quoi qu'il en soit, on peut assurer que c'est un des plus grands Animaux d'entre les Quadrupèdes, & que c'est par excellence qu'on lui donne le nom de *Behemoth*, qui marque une des plus grosses bêtes. Il est certain encore, que les Arabes se servent du mot *Bahima* pour toute sorte de Quadrupède, soit qu'ils vivent sur terre, ou dans l'eau; ce que Goliut prouve par le témoignage d'*Alkamus* & de *Gianhari*. Bochart observe encore ici, que *Behemoth* n'est pas un nom pluriel, mais singulier, & que les Egyptiens ont plusieurs noms singuliers qui se terminent en *oth*, tels que *Tôth*, *Phaôth*, *Phaménôth*, noms de mois, *Soth*, *Sothi*, Chien &c. (*Anthol.* L. I. c. ult.)

Il est tems à présent de nous transporter aux bords du Nil, pour y considérer le monstrueux Animal dont parle notre Texte.

Vers. 10. Or voilà le *Behemoth*, que j'ai fait avec toi; il mange le foin comme le bœuf. C'est ainsi que DIEU parle à Job, comme s'il lui disoit: „Pour te montrer quelle est ma puissance, „il n'est pas nécessaire de parcourir les extré- „mités du Monde, de te conduire à travers „l'espace immense des Cieux, pour t'y faire „considérer le mouvement des Corps célestes; „ou bien de te proposer des choses invisibles: „vien seulement avec moi sur les bords pro- „chains du Nil, là je te montrerai le *Behemoth* „cette bête que tu vois tous les jours”. Le discours que DIEU tient ici à Job doit nous servir de modèle, toutes les fois que nous voudrions démontrer ses Perfections infinies. Car comme il n'est pas donné à tout le monde d'être instruit dans les Sciences, de monter sur les Observatoires pour y considérer le mouvement des Astres, mesurer la grandeur du Soleil, la distance presque infinie des Etoiles fixes; & que tout le monde ne peut pas parcourir les extrémités de la Terre & les Iles les plus éloignées, pour y



considérer les différentes merveilles que la Nature y expose; il pourroit arriver qu'un homme simple n'ajouteroit pas aisément foi aux choses qu'il n'auroit point vues. Les argumens dont on se sert doivent donc être clairs, intelligibles, palpables, & proportionnés à la portée de ceux à qui on les propose. Un Homme simple, un Païsan, doit être convaincu par des objets qui lui sont familiers: il faut le conduire à ses propres Etables, lui montrer ses Chevaux, ses Brebis, ses Chevres, ses Poules; le transporter dans ses Champs, dans ses Prairies, au milieu de ses Bois, & l'arrêter par la considération des Arbres, des Blés & des Pâturages: en un mot tout ce qui est autour de lui, une Mouche, un Papillon, tout doit servir à le convaincre: il faut le faire réfléchir sur soi-même, lui faire comprendre le mécanisme admirable & la proportion de son corps, & le conduire ainsi, comme par la main, jusqu'à la connoissance de son Ame, cette substance immortelle dont il est doué.

*Le Behemoth mange le foin comme le Bœuf.* Cette nourriture convient aussi à l'Eléphant, que la Version Latine de Zurich, *Franzius* (*de Animalibus*) & plusieurs autres reconnoissent pour le *Behemoth*. Cela ne doit pas paroître surprenant, puisqu'il vit sur terre, & dans les forêts; car sans les végétaux, de quoi un si grand Animal pourroit-il se nourrir? Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que l'Hippopotame, cet habitant des Fleuves, quitte le sein des Eaux pour venir paître l'herbe des champs, comme les Bœufs. *Diodore* dit que toute l'Egypte seroit bien-tôt broutée, si cet Animal faisoit ses Petits tous les ans, ou s'il les faisoit plus souvent & en plus grand nombre. *Pline*, L. VIII. c. 25. dit que l'Hippopotame vient paître les moissons. *Elien*, L. V. c. 53. que dès que les moissons commencent à mûrir, & que les épis jaunissent, il vient paître dans les campagnes. *Ammien Marcellin*, L. XXII: Cette bête se cache dans l'épaisseur des roseaux, elle épie attentivement l'occasion d'aller ravager les moissons. *B. Tellez*, L. I. c. 6. p. 14: *Os Cavallos marinos sabem a pascerna terra ems alguns lugares mays razos, & fazem nelles grande destruteam nos mantimentos.* La comparaison de cet animal avec le Bœuf, est fondée sur ce que sa grandeur est à peu près la même, & qu'ils se nourrissent tous deux d'herbe; ce qui lui a fait donner aussi le nom de Bœuf marin, *Bomarin*.

Vers. 11. *Voilà maintenant sa force est en ses flancs, & sa vertu est dans le nombril de son ventre.* La première partie de ce Verset n'a pas besoin d'explication. C'est dans la force des muscles, & dans la grosseur des os, que la vigueur des reins consiste. *Nah. II. Fortifie tes reins, ramasse toutes tes forces.* Pl. LXIX. 24. *Que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils n'en puissent voir, fai continuellement trembler leurs reins.* Ou: *Que leurs yeux soient tellement obscurcis, qu'ils ne voyent point; & faites que leur dos soit toujours cour-*

*bé contre terre.* On appelle *elumbes* (*éreinées*) ceux que leur foiblesse empêche de se tenir sur leurs jambes; & le mot *delumbare* (*éreinier*) a la même signification que *debilitare* (*affaiblir*). La force, que notre Texte fait consister dans le nombril de son ventre, ne convient pas à l'Eléphant; cet animal ayant la peau du dos fort épaisse, mais fort mince sous le ventre, de sorte que le Rhinoceros le perce facilement lorsqu'il se bat avec lui. *Il cherche son ventre, parce qu'il sait que sa peau est en cet endroit plus aisée à percer*, dit *Pline* L. VIII. c. 20. *Elien* dit la même chose, *Hist. L. XVII. c. 44.* Il y a une sorte de moucheron qu'on nomme *Jattus*, *ἰππῖς*, qui est formidable à ce gros animal, qui le pique sous le ventre, & lui cause de grandes douleurs; ce qui a donné occasion à un proverbe parmi les Juifs. Ce que nous avons dit du peu de dureté de la peau de l'Eléphant sous le ventre, est confirmé par l'action généreuse du vaillant *Abaron*, qui combattant contre *Antiochus*, se mit sous le ventre de son Eléphant, le tua, & le fit tomber par terre; & mourut sous lui, 1. *Maccab. VI. 46.* Il perça, comme l'explique *Gorionides* L. III. c. 2. le nombril de cette bête. Il paroît par-là que le caractère qu'on attribue ici au *Behemoth*, ne convient pas à l'Eléphant, mais à l'Hippopotame dont la peau est épaisse par tout le corps, en sorte qu'elle est impénétrable aux balles de mousquet; & que cet animal ne peut être tué ni blessé, à moins qu'on ne le frappe à la tête, comme le rapporte *Kolbe*. *Diodore* veut que cette peau soit la plus forte de toutes celles des Animaux; & *Ptolémée*, L. VII. c. 2. faisant la description des *Leptes*, ou des Voleurs de l'Inde au-delà du Gange, compare leur peau à celle de l'Hippopotame, & dit que comme elle, la leur est impénétrable aux fleches.

Vers. 12. *Il remue sa queue comme un Cedre, les nerfs de ses épouvantemens sont entrelacés.* *Bochart* a traduit le mot *יָבִין* par *retorquet*, c'est à dire, il replie sa queue, à peu près comme font les Porcs. *Aristote* dit: qu'il a des dents qui sortent en dehors, & une queue de Porc. *Pline*, que dans le même fleuve du Nil, on trouve l'Hippopotame qui a la queue & les défenses semblables à celles du Sanglier. *Solin*, que l'on trouve dans les mêmes terres, & dans le même Fleuve, l'Hippopotame, qui a des défenses de Sanglier, & la queue tortueuse. Mais cette explication ne s'accorde pas avec les descriptions des Modernes, qui disent qu'il a la queue grosse & courte, en sorte qu'on ne peut ni la plier ni la tourner. Ainsi la comparaison de la queue de cet Animal avec le Cedre, est fondée apparemment sur sa figure ronde, ou plutôt conique, sur sa peau unie, sur sa grosseur, sa force, ou sa grande roideur. *Eustathe d'Antioche* (*in Hexaemeron*) donne aussi à entendre qu'elle est grosse, & lisse. *Achilles Statius* dit de même, qu'elle est courte, & sans poil. *Bellon*, qu'elle est courte, grosse & ronde. Ainsi les deux Versions de Zurich



rich, qui traduisent le mot פִּתְּרִי par *stringit*, *streckt*, sont à préférer à la correction de *Bochart*. Ce Savant entend par פִּתְּרִי les nerfs des cuisses, ou des reins. C'est aussi le sentiment de la Version Arabe, & de la Syriacque. *Arias* a rendu par, *ils se ramifieront*. *Bochart* par, *ils sont entrelacés*: en sorte que le sens feroit, que les Nerfs de qui viennent le sentiment, le mouvement, & la force du corps, sont entrelacés entre eux comme les branches dans un arbre; ce qui est conforme à l'Anatomie, car on trouve en plusieurs endroits du Corps de ces Plexus ou entrelacemens de nerfs. Mais peut-être s'agit-il ici de ramifications & d'entrelacemens d'un autre genre, tels qu'on en remarque dans les Vaisseaux spermatiques, & dans le Corps pampiniforme ou pyramidal. Il nous manque ici une description anatomique de cette Bête, qui répandroit beaucoup de jour sur notre Texte. C'est pourquoi je prie tous ceux qui se trouveront à portée de disséquer cet Animal, de vouloir bien nous en faire une exacte Anatomie.

Vers. 13. *Ses os sont des barres d'airain, & ses menus os sont comme des barreaux de fer.* Les Septante ont traduit, σίδερος χυτὸς, *fer de fonte*. *Symmaque*, des *joinctures*, des *membres de fer*. *S. Jérôme*, des *lames de fer*. Le sens est, que les os de l'Hippopotame ne sont pas comme ceux des Poissons, mous, cartilagineux; mais durs comme l'airain & le fer. Et ses os sont très bien représentés sous l'idée de tuyaux d'airain, de lames de fer, étant autant de cylindres creux, & composés de l'assemblage d'une infinité de tuyaux, & de petites lames. On doit entendre ceci principalement des os des jambes. Les os du Behemoth surpassent de beaucoup en solidité, & en dureté, ceux des Chevaux & des Bœufs, auxquels cependant les Poëtes Grecs ont donné l'épithète de *pied-d'airain*. Tout le monde connoit la dureté de l'Ivoire; & nous avons vu ci-dessus, que les dents du Behemoth l'emportent encore sur lui en solidité. *Odoardus Barbosa* dit que les dents de l'Hippopotame sont semblables à celles des jeunes Elephans: l'Ivoire en est beaucoup meilleur; il est plus blanc, plus dur, & ne change jamais de couleur. Ce qu'affirme aussi *Scaliger* (in *Cardan. Exercit.* 2.) *Pausanias* (in *Arcadicis*) rapporte que les Proconnesiens avoient fait à la statue d'or de Cybele Déesse de la Terre, une tête faite de dents d'Hippopotame.

Vers. 14. *C'est le chef-d'œuvre du Dieu fort: celui qui l'a fait, lui a appliqué son épée.* Ce qui est dit dans quelques Versions, qu'il a été fait dans la première origine des choses, peut s'entendre de cette manière: Que les autres Quadrupèdes aient été créés le sixième jour, le Behemoth a pu être tiré du néant le cinquième, lorsque Dieu dit: *Que les eaux produisent en toute abondance des reptiles qui aient*

*vie*, Genes. I. 20. ou bien en ce sens, que le Behemoth est un des principaux ouvrages qui soient sortis des mains de Dieu; comme Nomb. XXIV. 10. il est dit: *Hamalec est un commencement de Nation*, ראשית גויים; & ailleurs, *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*, c'est à dire la partie la plus essentielle. Et le Fils de *Sirac* appelle le Miel, *le commencement des douceurs*. La grandeur de cette Bête, sa force, son avidité, son génie sur tout, s'il est permis de parler ainsi, sont admirables. Voici ce qu'en rapporte *Ammien* (L. XXII.) *Après avoir brouté les moissons & lorsqu'il a le ventre plein, il a soin avant que de s'en retourner de marcher à reculons, & de tracer différentes routes, de peur que les Chasseurs conduits par la seule trace de son passage, ne viennent le tuer dans son gîte.* *Après s'être rempli le ventre avec beaucoup d'avidité, il se livre à la paresse, il frotte ses cuisses & ses jambes sur des roseaux nouvellement coupés, afin que le sang qui sort des playes qu'il se fait, soulageant son embonpoint, diminue la grosseur de son ventre; il met ensuite du limon sur ses playes, jusqu'à ce qu'elles se ferment.* C'est pourquoi *Plin* (L. XXVIII. c. 8. & L. VIII. c. 26.) dit que l'Hippopotame a trouvé la manière de tirer le sang, & l'art de guérir les playes. Et même, au rapport d'*Herodote* & de *Plutarque*, cet Animal étoit sacré chez les Papremiains.

Les paroles qui suivent: *Celui qui l'a fait, lui a appliqué son épée*, sont assez difficiles à expliquer. *Bochart* traduit פִּתְּרִי par *Harpē*, qui est une sorte de *Cimeterre recourbée*; d'autres ont traduit par *Epée*. La Version sans doute sera plus claire, si on traduit ainsi: *Celui qui l'a fait, lui a donné une faux*. Ἀρπη (*Harpē*) chez les Grecs tire son origine du mot Phénicien *barba* qui signifie, *faux*: & ainsi le sens du Texte fera, que l'Hippopotame moissonne avec le tranchant de ses dents, comme avec une faux, l'herbe des campagnes & le blé des champs. Les Grecs lui ont aussi donné une faux. *Nicandre* (*Theriacōn*, v. 566.)

Ἡ ἵππου τὸν Νῆλος ὑπὲρ Σάαν αἰθαλόεσσαν  
βόσκει, ἀρῆρσιν δὲ κακῇ ἐπιβάλλεται ἈΡΠΗΝ.

*Le Cheval marin que le Nil nourrit dans ses eaux, fait bien du tort aux moissons avec sa faux.* A quoi le Scholiaste ajoute l'explication suivante: Ἀρπή σημαίνει μὲν δρεπάνην, νῦν δὲ τὰς ὀδόντας λέγει, διὰ τοῦτο ὅτι ὅλος τὰς τὰς ἀχνας τρώγει. *HARPE* signifie proprement une faux; mais ici il marque les dents avec lesquelles cet animal moissonne les grains. Il y a encore, sur l'Hippopotame, un autre passage de *Nonnus* dans ses *Dionysiakes*, que l'on peut voir au bas de la page (1). Selon *Achilles Statius* L. IV. & *Diodore* L. I. cet Animal est si vorace, qu'il suffi-

roit

(1) Ἀρχὴ καὶ ἀρχαῖοι διακρίβαν πόρρον ὄλεος,  
Tom. VI.

καὶ διὲν ἀρχαῖοι ἐξέτι γέννη ἀρῆρσιν κακῇ,



roit seul pour affamer l'Egypte, s'il faisoit des Petits tous les ans. Il est évident par ce que nous avons dit ci-dessus de ces *faulx*, que ces sortes de dents en forme de faulx ne conviennent nullement à l'Eléphant. D'où vient que ceux qui veulent que ce soit un Eléphant dont il est ici question, comme le prétendent les Versions de Zurich, expliquent ainsi le Texte: *Celui qui l'a fait, le frappe avec son Cimeterre*; par où ils entendent que DIEU seul par le glaive redoutable de sa Toute-puissance, tue cette bête; au-lieu qu'il est certain que l'Eléphant est souvent tué par les Chasseurs, ou par le Tigre, le Rhinoceros, ou le Dragon. Certainement les paroles du Texte conviennent beaucoup mieux à l'Hippopotame.

Vers. 15. *De plus les montagnes lui rapportent leur revenu, & toutes les bêtes des champs se jouent là.* C'est dans cette vue que le Créateur a donné des dents en forme de faulx au Behemoth, afin qu'il pût moissonner les plantes sur les montagnes. *Les montagnes rapportent leur revenu*, c'est à dire le fourage; & ce revenu est bon, & excellent: mais ce n'est point elles qui le produisent, c'est DIEU qui fait produire le foin aux montagnes, Psaum. CXLVII. 8. *Car toute bête de forêt est à moi, & les bêtes qui paissent en mille montagnes.* Ou: *Parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent, aussi-bien que celles qui sont répandues sur les montagnes, & les bœufs*, Pl. L. 10. C'est une chose très rare & digne de toute notre attention, qu'un Animal né dans le fond des eaux, quitte son propre élément, les poissons, les plantes aquatiques, pour venir sur les montagnes chercher de quoi satisfaire sa voracité: cela ne paroît guère moins surprenant, que de voir les coquillages & les limaçons de mer se traîner jusques sur les montagnes; (Tertullian. de Pallio, p. 530. Edit. de Basle 1521.) Toutes ces choses se rapportent à une fin. Le Behemoth quitte le sein des eaux, pour monter sur les montagnes, & y être une preuve de la Puissance Divine; à peu près comme les Poissons & les Coquillages de mer que l'on trouve sur les montagnes, sont autant de monumens de la vengeance que DIEU exerça autrefois sur les Hommes, en les faisant tous périr par le Déluge. Ovide décrit ainsi les phénomènes du Déluge:

- - *Hic summa piscem deprendis in ulmo ,  
Et modo, qua graciles gramen carpsere capellæ ,  
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.*

„ On vit les poissons sur le sommet des arbres,  
„ & les monstres marins couchés dans les mêmes lieux, où les chevres broutoient autrefois l'herbe. Mais par le nom de montagnes, on ne doit pas entendre ces monts qui

sont extrêmement hauts, & toujours couverts de neiges, tels que sont les Alpes de la Suisse; mais les collines qui sont dans le voisinage du Nil, dont parle Strabon, L. XVII. *Le Nil inonde toute l'Egypte, jusqu'aux maisons qui sont bâties sur le haut des collines ou sur les plus hautes dignes.* On voit aussi en Russie une sorte de bête, qu'on nomme *Mors*, qui quitte le séjour des eaux, & qui semble être le Behemoth. Il en est parlé dans *Sigism. ab Herberstein, Moscov.* & dans *Leonard Nogarola* cité par *Scaliger* (in Cardan. Exercit. 218.) qui la met au nombre des poissons. Enfin: *Tous les animaux se jouent* auprès du Behemoth, paissant en pleine assurance auprès de lui.

Vers. 16. *Il se couche dans les lieux où il y a de l'ombre, dans la cachette des roseaux & des marécages.* Cette circonstance encore ne convient pas à l'Eléphant, mais à l'Hippopotame. L'Eléphant habite dans les Bois, & dans les Campagnes; il égale & surpasse souvent la hauteur des arbres, selon *Elien* (Hist. VII. c. 6.) comment se cacheroit-il dans des roseaux? Outre cela, l'Eléphant se couche rarement: quelques Auteurs même, malgré l'expérience contraire, assurent qu'il dort toujours debout. Ce que nous lisons dans Job du Behemoth, est aussi appuyé du témoignage de *Marcellin* (L. XXII.) *Cette bête paresseuse, dit-il, se couche dans des lieux que la hauteur & l'épaisseur des roseaux rend bourbeux & sales.* Ces roseaux ne lui servent pas seulement de lit, mais aussi de nourriture. *Bellon* dit qu'il vit de roseaux, de cannes de sucre, & de feuilles de la plante appelée *Papyrus*: d'où vient que les Chasseurs couvrent de roseaux les Trebuchets où ils les prennent, comme *Achilles Statius* le rapporte (in *Hexaemer.*) Tout le monde sait que l'Egypte & les bords du Nil sont remplis de roseaux, & en si grande quantité, que non-seulement les Crocodiles & les Hippopotames s'y retirent, mais aussi qu'ils servent de cachette aux Voleurs, selon *Heliodore*. En effet, ils se font des espèces de retranchemens dans les roseaux. De-là vient que *Bacchylide*, dans *Athènes* L. I. donne au Nil l'épithète de *donaxodys*, *abondant en roseaux*. Le Roseau est appelé dans le Texte *Kaneh*, d'où est peut être venu le nom de *Canne*, que presque tous les Peuples d'Europe employent pour désigner toutes sortes de Roseaux. Les noms Turcs *Kamys*, *Kæmys*, ont beaucoup de rapport avec celui-ci, aussi-bien que ceux des Persans, *Nei*, *Nai*, *Naje*, *Najek* (*Meninski Lex.* p. 3598. 5123. 5125. 5294. 5301.) il n'y a qu'à changer dans les noms Turcs l'm en n, & mettre au-devant des noms Persans la lettre k. *Kamma*, signifie aussi chez les Japonnois le *Cyperinum palustre*, au rapport de *Kämpf. Amœnit. Exot.* p. 900.

Vers. 17. *Les arbres le couvrent de leur ombre, & les saules des torrens l'environnent.* *Gesner* a tiré du Voyage de Hambourg de l'an

1549,



1549, ce qui suit de l'Hippopotame: Ces Animaux se tiennent ordinairement le long des rivages, dans des lieux remplis de bois & de taillis, derrière lesquels ils se cachent pour se jeter sur les Hommes, qu'ils dévorent ensuite: c'est pourquoi les paisans ont grand soin d'abattre tous les arbrisseaux des environs, afin de détruire leurs retraites. Les Zuricois ont traduit le mot עֲרֵבֵי נַחַל par ces mots, les saules des torrens; savoir du Nil, comme dans tous les autres endroits de l'Ecriture où il est parlé du Torrent d'Egypte, ainsi que Nomb. XXXIV. 5. Jos. XV. 4. 47. Il paroît même que le mot Nil, vient de l'Hébreu Nachal, que les Anciens n'ont pas exprimé par Nachal, ou Nahal, mais Neel, comme il paroît par Euphrasie (in Hæres. Manich). Du mot Neel, les Grecs ont formé le nom Neilos qu'ils donnent au Nil. Les Poètes Latins même ont donné le nom de Torrent à ce grand Fleuve. Lucain L. IX.

*Atque alii Reges Nilo torrente natabunt.*

*Valerius Argonaut. L. IV.*

*Contra Nilus adest, & toto gurgite torrens.*

Ce n'est pas sans raison, qu'on donne cette épithète à ce Fleuve, puisque, comme les Torrens ordinaires, on le voit croître, ou baisser, suivant qu'il tombe plus ou moins de pluie. Ce qui fait que dans Homère (Odyss. IV. v. 471. 581.) il est appelé ἀπέρης, c'est à dire, tombé du Ciel. Sur quoi Eustathe remarque qu'Homère est le premier qui ait appris des Prêtres d'Egypte la vraie cause de la diminution & du débordement des eaux du Nil, savoir les pluies abondantes de l'Ethiopie; sentiment qu'Aristote & Eudoxe ont adopté ensuite. Strabon L. XV. p. 692. & L. XVII. p. 789. dit que les Anciens appuyés sur des conjectures, & les Modernes fondés sur les observations, ont attribué les débordemens du Nil aux pluies qui tombent en abondance en Ethiopie, pendant l'Été. Aujourd'hui on diroit aux pluies d'Hiver: car il n'y a personne qui ne sache que dans l'Ethiopie, & dans les autres Provinces voisines où ce Fleuve prend sa source, il y tombe pendant l'Hiver une grande quantité de pluie, qui fertilise toute l'Egypte. On peut ici, toute proportion gardée, comparer le Fleuve du Nil avec les Torrens de Suisse, qui croissent par les pluies. Et comme le long de nos Torrens il croît des Saules, on voit aux bords du Nil une sorte d'Osier nommé *Agnus Castus*, & des Oliviers sauvages, comme le rapporte Theophraste L. IV. c. 11. C'est de la grande quantité de cette sorte d'Osier, qu'on a donné le nom de *Corne d'osier* à un Promontoire d'Egypte situé entre les deux embouchures du Nil qu'on nommoit *Bolbitique* & *Sebenitique*, & dont Hesychius, après Strabon, fait mention. Et c'est peut-être la raison pourquoi les Septante ont mis branches d'osier, κλάους ὄσπης, & non pas κλάους

ὄσπης, comme portent quelques Exemplaires: les Egyptiens même appellent cette sorte d'Osier, *Saule Marin*. Et au vl. 16. les Septante traduisent, πάπυρος καὶ κάλαμι, *Papyrus* & *Calamus*, parce qu'en Egypte on trouve beaucoup de ces sortes de plantes appelées *Papyrus*, surtout aux environs de Sais, où l'on voit beaucoup de Behemoths. Les Versions Syriaque & Arabe ont traduit ainsi les paroles de notre Texte: *Les corbeaux du torrent l'environnent*: ils ont lu sans doute, עֲרֵבֵי נַחַל au lieu de עֲרֵבֵי נַחַל. *Aquila* & *S. Jérôme* ont conservé, *Saules des torrens*, expression qui se rencontre en divers autres endroits de l'Ecriture, comme Lev. XXIII. 40. Et au premier jour vous prendrez - - des Saules de rivière. Pl. CXXXVII. 2. Nous avons suspendu nos violons aux Saules. Ou: Nous avons suspendu nos instrumens de musique aux Saules. Isaïe XLIV. 4. Ils germeront comme parmi l'herbage, & comme les Saules auprès des Eaux courantes. Ou: Et ils germeront parmi les herbages, comme les Saules plantés sur les eaux courantes. Comme l'*Agnus Castus*, ou le *Vitex*, espèce d'Osier, me paroit convenir assez ici, je donne à la lettre A. la figure du *Vitex foliis angustioribus Cannabis modo dispositis*, C. B.

Vers. 18. *Voici, qu'une Rivière fasse duravage, il n'en aura point peur; il sera en assurance, encore que le Jourdain se dégorgeroit dans sa gueule.* Il se promet de pouvoir engloutir le Jourdain, & il n'a point de peur de la grande quantité de ses eaux. Ceux qui veulent qu'il s'agisse ici de l'Eléphant, traduisent: *il pressera, il comprimera le Fleuve*; comme s'ils vouloient dire, que ce gros Animal en se mettant dans l'eau, arrête son cours, & engloutit pour ainsi dire ses eaux; de même que le Dragon Python dont parle Stace (L. VII. Theb. v. 349.)

*Cephise glaciale caput, quo suetus anhelam  
Ferre sitim Python, annemque avertere  
Ponto.*

„ La source du Cephise, où le Serpent Python  
„ va étancher sa soif, & arrête le cours du  
„ Fleuve” Et Claudien (Præfat. in Rufinum:)

*Qui spiris tegeret montes, hauriret hiatu  
Flumina, sanguineis tangeret astra jubis.*

„ Il pouvoit couvrir les montagnes de ses replis,  
„ tarir les Fleuves en venant s'y désalterer, &  
„ élever jusqu'au ciel sa crinière sanglante”. On voit assez que toutes ces hyperboles ne conviennent pas à notre sujet. On ne peut aussi, avec quelque vraisemblance, attribuer à l'Eléphant ce que les Anciens nous disent de l'Armée de Xerxès, à laquelle il falut une si grande quantité d'eau, qu'elle tarit le Scamandre & le Méandre, Fleuves d'Asie, le Pont dans la Thessalie, & l'Ilissus dans l'Attique. Ce qui a



fait dire à Juvenal (Sat. 10.)

- - - - - Creditur olim

*Velificatus Athos, & quicquid Græcia mendax*

*Audet in Historia: constratum classibus iisdem*

*Suppositumque rotis solidum mare: credimus altos*

*Defecisse amnes, epotaque flumina Medo Prudente, & madidis cantat quæ Sostratus alis.*

„ On croit que le Mont Athos devint autrefois  
„ navigable: on croit aussi tout ce que les Grecs  
„ osent débiter dans leurs Histoires fabuleuses.  
„ Les mensonges ne leur content rien. Ils disent  
„ que la Mer étant toute couverte de Vaisseaux,  
„ & devenue par-là ferme & solide, on y fai-  
„ soit rouler dessus des fourgons & des chariots.  
„ Si on les en croit, les Fleuves les plus pro-  
„ fonds furent épuisés à un seul diner de l'Ar-  
„ mée de Perse; & il faut ajouter foi à tout ce  
„ que nous assure le Poëte Sostrate quand il est  
„ échauffé par les vapeurs du vin.”

L'explication la plus naturelle, est celle qu'a suivie notre Version François: *Qu'une Rivière fasse du ravage*, (Hébr. *que le Fleuve le presse*) c'est à dire, qu'elle inonde la campagne, l'Hippopotame ne se hâtera point, ou n'en aura point peur, il ne cherchera point son salut dans la fuite, il sera en assurance, quand même le Jourdain viendrait se dégorger dans sa gueule. Il faut remarquer, qu'ici le Jourdain se prend pour toute sorte de Fleuves, & même pour les plus grands, à peu près comme dans les Auteurs Profanes, l'Achéloüs se prend pour toute sorte de Rivières, & le Mont Ida pour toute sorte de Montagnes. Or ces choses ne conviennent nullement à l'Eléphant, qui, au rapport d'Aristote (Hist. L. IX. c. 46.) ne se met dans l'eau que dans des endroits où il a fond, & où il puisse porter toujours au-dessus de l'eau, la trompe qui lui sert à respirer. *Elieen* (Hist. L. VII. c. 15.) dit que c'est ainsi que les Eléphants d'Annibal échaperent lorsqu'ils passaient le Rhône, les Indiens qui étoient dessus ayant été noyés, comme on le lit dans *Polybe* L. III. Mais le Behemoth, quoiqu'il ne sache pas nager, (ce qui pourtant est contesté par *Nonnus*, *Dionysiacon* L. XXVI.) vit sans danger au fond des eaux; il passe le jour dans le fond du Nil, & en sort pendant la nuit pour aller paître dans les campagnes, & respirer en même tems. On peut encore moins dire de l'Eléphant, qu'il traverse les Fleuves à la nage; il se tient bien le long des eaux, mais jamais sous les eaux, comme le dit *Aristote* (Hist. Animal. L. IX. c. 46.) *ἔσθ' ὡς ὑπερτάμειν, ὡς ὑπερτάμειν*. Voici ce que dit *Tite-Live* (L. XXXI. c. 28.) de la timidité de cet Animal, lorsqu'il lui faut traverser un Fleuve. *Ils furent saisis de frayeur, lorsqu'ils*

virent les vaisseaux prendre le large. - Ils étoient tout tremblans, & la crainte que leur causoit la vue de l'eau les faisoit tenir tranquilles. *Aristote*, contre le sentiment de *Strabon*, dit que cet Animal n'est point du tout propre pour nager, *οὐδὲ γὰρ πλέειν δύναται*. Et *Nearque* dit tout le contraire, au rapport de *Strabon* L. XV. *οὐδὲ γὰρ ἀλλοτρίᾳ*.

Vers. 19. *Il l'engloutit en le voyant*, & son nez passe au travers des empêchemens qu'il rencontre. Ou plutôt: On le prendra par les yeux, & on lui percera les narines avec des liens. Notre Version Allemande traduit ceci par interrogation, pour exprimer la difficulté & l'impossibilité de la chose. *Wer dörfte sich unterstehen, ihn öffentlich zu fangen? Wer dörfte ihn ein loch durch die nasen stechen, und einen strick anlegen?* L'Hébreu porte proprement, *à ses yeux*; c'est à dire: Qui est-ce qui a assez de courage pour s'offrir à la vue de cette bête, & pour s'en rendre maître, soit par force, soit par adresse? La Version Latine de *Zurich* est appuyée du témoignage d'*Achilles Statius* L. IV. & d'*Eustathe* (in *Hexaemer.*) qui rapportent que l'Hippopotame se laisse attraper par ruse dans des pièges, tels que sont des fosses, des trous creusés en terre, lesquels on couvre de branches de roseaux & de fable, pour l'y faire tomber; ou bien, suivant *Albert & Vincent*, dans des filets de fer, où dès qu'il s'est une fois embarrasé, on l'assomme avec des maillets de fer; ce qui demande les forces de plusieurs personnes, comme l'écrit *Diodore*. On vit plusieurs fois paroître dans les Spectacles de Rome, des Hippopotames. Les premiers qu'on y vit, furent ceux que *Scaurus*, Pere de celui pour qui *Cicéron* plaida, fit voir au Peuple pendant son Edilité. On en vit ensuite du tems d'*Antonin le Pieux*, & d'*Héliogabale*. Mais du tems de *Julien l'Apostat*, ils commencèrent à devenir rares dans l'Égypte même, comme le rapporte *Themistius* (Orat. 10.) Voici ce qu'en dit *Marcellin* (L. XXII.) *On n'en trouve plus à présent, ce qui fait conjecturer aux habitans que ces animaux, fatigués par la multitude des Chasseurs, se sont retirés chez les Blemmyes*. A présent que ces sortes de spectacles d'Amphithéâtre ont cessé, on n'en prend plus de vivans en Égypte, ni en Afrique, & on n'en amène plus de vivans en Europe: mais on les tue à coups de mousquet. Il ne sera pas inutile de rapporter ici quelques monumens de l'Antiquité touchant cet Animal.

Fig. I. Médaille tirée du Cabinet de Brandebourg, frappée sous Trajan, par laquelle les Egyptiens font remarquer à cet Empereur qui est prêt de marcher contre les Parthes, l'abondance & la fertilité du Nil. On voit sur le revers le Nil, qui tient dans sa main droite un Roseau, & de la gauche une Corne d'abondance; on y a joint aussi l'Hippopotame.

Fig. II. Médaille d'*Otacilia*, avec cette Légende: *SÆCULARES A U G G.* où l'on voit d'un côté un Hippopotame.

Fig.





IOB. Cap. XL. v. 20. ad fin. XLI.  
Leviathan, balana.

Buch Job Cap. XL. v. 20. Ende C. XLI.  
Leviathan, der Walfisch.





IOB. Cap. XL. v. 20. ad fin. XLII.  
Leviathan, Crocodilus.

Nach Iob Cap. XL. v. 20. ad fin. XLII.  
Leviathan, das Crocodil.



Fig. III. Sur celle-ci on voit encore le Nil, avec la Corne d'abondance, le Roseau, & l'Hippopotame.

La Fig. IV. représente le cou & les dents de l'Hippopotame. Voyez Bochart (Hieroz. P.

II. L. V. c. 15. p. 753-769.) Ludolf (Hist. Æthiop. L. I. c. 11. & Comment. in eand. p. 155.) De Mey (Phys. Sacr. p. 406.) Kirchmayer & Schade (Diff. de Behemoth.)

## PLANCHES DXXXIII. DXXXIV.

### Le LEVIATHAN.

JOB, Chap. XL. vs. 20. jusqu'à la fin, & le Chap. XLI. tout entier.

Tireras-tu le Leviathan avec un hameçon, & sa langue avec un cordeau que tu auras plongé?

Mettras-tu un jonc en ses narines? ou perceras-tu ses mâchoires avec une épine?

Employera-t-il envers toi beaucoup de prières, ou parlera-t-il à toi doucement?

Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour esclave à toujours?

T'en joueras-tu comme d'un oiseau, & le lieras-tu pour tes jeunes filles?

Les compagnons feront-ils des festins sur lui? Sera-t-il partagé entre les marchands?

Rempliras-tu sa peau de piquans, & sa tête entreroit-elle dans une nasse de poissons?

Mets ta main sur lui; il ne te souviendra jamais de lui faire la guerre.

Voilà comme l'espérance qu'on avoit de le prendre se trouve fausse: même ne sera-t-on pas atterré à son regard?

Pourrez-vous enlever Leviathan avec l'hameçon, & lui lier la langue avec une corde?

Lui mettrez-vous un cercle au nez, & lui percerez-vous la mâchoire avec un anneau?

Le réduirez-vous à vous faire d'incessantes prières, & à vous dire des paroles douces?

Fera-t-il un pacte avec vous, & le recevrez-vous comme un esclave éternel?

Vous jouerez-vous de lui comme d'un oiseau, & le lierez-vous pour servir de jouet à vos servantes?

Ferez-vous que vos amis le coupent par pièces, & que ceux qui trafiquent le divisent par morceaux?

Remplirez-vous de sa peau les filets des pêcheurs, & de sa tête le réservoir des poissons?

Mettez la main sur lui; souvenez-vous de la guerre, & ne parlez plus.

Il se verra enfin trompé dans ses espérances, & il sera précipité à la vue de tout le monde.



## CHAPITRE XLI. tout entier.

Il n'y a homme si cruel qui l'ose réveiller : Et qui est-ce qui se trouvera devant moi ?

Qui est celui qui m'a prévenu, Et je le lui rendrai ? Ce qui est sous tous les cieux est à moi.

Je ne me tairai point de ses membres, ni de ce qui appartient à ses forces, ni de la grace de la disposition de toutes ses parties.

Qui est-ce qui découvrira le dessus de son vêtement, Et qui se jettera entre les deux branches de son mors ?

Qui est-ce qui ouvrira les portes de sa gueule ? la terreur se tient autour de ses dents.

Les lames de ses boucliers ne sont que magnificence, elles sont étroitement serrées comme avec un cachet.

L'une approche de l'autre, Et le vent n'entre point entre deux.

Elles sont jointes l'une à l'autre, elles s'entretiennent, Et ne se séparent point.

Ses éternuemens éclaireront la lumière, Et ses yeux sont comme les paupières de l'aube du jour.

Il sort des flambeaux de sa bouche, Et il en rejaillit des étincelles de feu.

Une fumée sort de ses narines, comme d'un pot bouillant ou d'une chaudière.

Son souffle enflâmeroit des charbons, Et une flâme sort de sa gueule.

La force est dans son cou, Et la fâcherie devant lui.

Les moignons de sa chair s'entretiennent, tout cela est massif en lui, rien n'y branle.

Son cœur est massif comme une pierre, Et massif comme une pièce de la meule de dessous.

Les forts tremblent quand il s'élève, Et ne savent où ils en sont, voyant comme il rompt tout.

Je ne le susciterai point par un effet de cruauté ; car qui est-ce qui peut résister à mon visage ?

Qui m'a donné le premier, afin que je lui rende ce qui lui est dû ? Tout ce qui est sous le ciel est à moi.

Je ne l'épargnerai point, je ne me laisserai point fléchir, ni à la force de ses paroles, ni à ses prières les plus touchantes.

Qui découvrira la superficie de son vêtement, Et qui entrera dans le milieu de sa gueule ?

Qui ouvrira l'entrée de ses mâchoires ? la terreur habite autour de ses dents.

Son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu Et couvert d'écailles, qui se serrent Et qui se pressent.

L'une est jointe à l'autre, sans que le moindre souffle passe entre deux.

Elles s'attachent ensemble, Et elles s'entretiennent, sans que jamais elles se séparent.

Lorsqu'il éternue il jette des éclats de feu, Et ses yeux étincellent comme la lumière du point du jour.

Il sort de sa gueule des lampes qui brûlent, comme des torches ardentes.

Il lui sort une fumée de ses narines, comme d'un pot qui bout sur un brasier.

De son haleine il allume des charbons, Et la flâme lui sort du fond de la gueule.

La force est dans son cou, la famine marche devant lui.

Les membres de son corps sont liés les uns avec les autres ; les foudres tomberont sur lui, sans qu'il s'en remue d'un côté ni d'autre.

Son cœur s'endurcira comme la pierre, Et se resserre comme l'enclume sur laquelle on bat sans cesse.

Lorsqu'il sera élevé, les Anges craindront, Et dans leur frayeur ils se pèseront.



Qui s'en approchera avec l'épée? elle ne pourra pas subsister devant lui, non plus que la halebard, le dard, ou la cuirasse.

Il ne tient non plus compte du fer que de la paille, & de l'airain non plus que du bois pourri.

La fleche ne le fera point fuir, les pierres de fronde ne lui sont pas plus que du chaume.

Il tient les machines de la guerre comme des brins de chaume, & il se moque lorsqu'on lance le javelot.

Il a sous soi des tests aigus, & il s'étend sur des choses pointues sur la boue.

Il fait bouillir la mer profonde comme une chaudiere, & il rendra la mer comme un chaudron de parfumeur.

Il fait reluire son sentier après soi, & on prendroit l'abîme pour une tête blanche de vieillesse.

Il n'y a rien sur la Terre qui lui puisse être comparé, ayant été fait pour ne rien craindre.

Il voit au-dessous de soi tout ce qui est haut élevé: il est Roi sur tous les plus fiers animaux.

Si quelqu'un l'attaque, ni l'épée, ni les dards, ni les cuirasses ne pourront subsister devant lui.

Car il méprisera le fer comme de la paille, & l'airain comme un bois pourri.

L'Archer le plus adroit ne le mettra point en fuite, les pierres de la fronde sont pour lui de la paille sèche.

Le marteau n'est encore pour lui qu'une paille légère, & il se rira des dards lancés contre lui.

Les rayons du Soleil seront sous lui, & il marchera sur l'or comme sur la boue.

Il fera bouillir le fond de la mer comme l'eau d'un pot, & il la fera paroître comme un vaisseau plein d'onguens qui s'élèvent par l'ardeur du feu.

Sa lumière brillera sur ses traces, il verra blanchir l'abîme après lui.

Il n'y a point de puissance sur la Terre, qui lui puisse être comparée, puisqu'il a été créé pour ne rien craindre.

Il ne voit rien que de haut & de sublime: c'est lui qui est le Roi de tous les enfans d'orgueil.

IL paroît par ce que nous venons de dire, qu'après bien des disputes & des dissertations, on a enfin reconnu l'Hippopotame pour le Behemoth. On verra par ce qui suit, qu'il n'en est pas ainsi du Leviathan, & que toutes les disputes qui se sont élevées à son sujet, ne sont pas encore finies. Ici le Crocodile, & la Baleine, les Amphibies & les Poissons, combattent entre eux, & presque à forces égales. De grands Hommes, appuyés sur de fortes raisons, se déclarent pour le Crocodile; de ce nombre sont, Bochart (Hieroz. P. II. L. V. c. 16. 17. 18.) Ludolf (Hist. Æthiop. L. I. c. 11. Commentar. p. 159.) L'autorité de ces Ecrivains du premier ordre a été d'un si grand poids dans le Monde savant, que presque tous se sont déclarés pour le Crocodile, jusqu'à ce que le savant Theodore Haseus, dans le Livre plein d'érudition qu'il a composé sur le Leviathan, ait rangé cette monstrueuse & redoutable bête parmi les poissons, & parmi le genre de la Baleine. J'ai moi-même embrassé le parti du Crocodile, dans ma Physique de Job, p. 446. & suivantes; & je ne change pas même encore tout à fait de sentiment. Dans la

suite de cette Dissertation, je mettrai en parallèle le Crocodile & la Baleine; afin que si je ne suis pas tout à fait du même avis que le savant Auteur dont nous avons parlé, il puisse voir que je suis plutôt emporté par la vérité, que par aucune opiniâtreté à défendre mes sentimens.

On trouve en divers endroits de l'Ecriture le nom לִיָּאָתָן joint avec celui de תַּנִּינִי, & même selon Aquila & la Version Arabe, on voit dans les Passages suivans, ce même mot mis pour תַּנִּינִי, qui signifie, comme tout le monde sait, tantôt un Dragon, tantôt une Baleine, ou un gros poisson. Pl. LXXIV. 13. 14. Tu as fendu la mer par ta force, tu as cassé les têtes des Baleines תַּנִּינִי sur les eaux. Tu as brisé les têtes du Leviathan לִיָּאָתָן. Ou: C'est vous qui avez brisé les têtes des Dragons dans le fond des eaux. C'est vous qui avez écrasé les têtes du grand Dragon. Isa. XXVII. 1. En ce jour-là, L'ÉTERNEL punira de sa dure, grande, & forte épée Leviathan le serpent traversant, לִיָּאָתָן נָחָשׁ, même Leviathan le serpent tortu, & tuera la Baleine, תַּנִּינִי



qui est dans la mer. Pour ce qui est du mot en lui-même, Mr. Haseus a montré p. 94. avec autant d'étendue que d'érudition, qu'il n'est composé que des seules lettres radicales, & qu'il signifie en général une Bête d'une grandeur prodigieuse, *חַיָּתַן*, augmentation ou addition du *Than*, c'est à dire d'une grande bête.

Venons maintenant à la description de cette bête, telle que nous la trouvons XL. 20. *Tireras-tu le Leviathan avec un hameçon, & sa langue avec un cordeau que tu auras plongé?* c'est à dire, lui perceras-tu la langue avec un hameçon, que tu auras attaché au bout d'une corde, pour pouvoir ensuite le conduire à ton gré? Ces paroles ne paroissent pas convenir à la Baleine ordinaire, que tous les Peuples d'Europe pêchent sans beaucoup de peine tous les ans, & en si grand nombre, que les seuls Hollandois en ont pris 3352 depuis 1670 jusqu'en 1719. On peut les appliquer avec plus de vraisemblance à cette sorte de Baleine armée de dents, dont nous avons donné la figure Planché XVI. Fig. B. & qui est si grosse, si pesante, & d'une grandeur si énorme, qu'on ne peut la blesser, ni avec le croc, ni avec l'hameçon, ni la tirer à terre, ou dans le vaisseau, quand même on lui auroit passé une corde au travers du nez. - - Bien plus, elle avale toutes sortes de choses, sans se blesser le gosier: (Haseus *Leviath.* p. 47. 128.) Ceci convient plutôt à cette Baleine qu'au Crocodile, si, comme le rapportent presque tous les Auteurs Grecs & Latins, il est vrai qu'elle n'a point de langue. Ceux qui tiennent pour le Crocodile, répondront qu'il n'a pas à la vérité une langue mobile, aisée à percer avec l'hameçon, avec lequel on ne peut pas aisément le prendre; mais qu'il a au lieu de langue, une membrane épaisse, solide, immobile, & attachée à la mâchoire inférieure. Voyez *Aristote. (de Partib. Animalium, L. II. c. 17. Et L. IV. c. 11.) Plin. (L. XI. c. 37): La langue n'est pas de même façon dans tous les animaux. Elle est presque entièrement attachée dans les poissons, & elle l'est tout à fait dans le Crocodile.* Et ailleurs il dit: *Cet animal terrestre est le seul qui soit privé, (non de la langue) mais de son usage.* C'est aussi ce que *Marcgraf* rapporte du *Cayman*, qui est le Crocodile d'Amerique: *Il n'a point de langue, mais seulement une membrane attachée à la mâchoire d'en-bas: elle ressemble à une langue, quoiqu'il ne puisse point la remuer.* Il paroît par la description anatomique qu'en a faite *Borrchius*, & que rapporte *Blasius (Anat. Animal. p. 275.)* qu'il ne faut pas être fort clairvoyant, pour s'apercevoir que le Crocodile a une langue; elle est placée dans le lieu ordinaire, assez élevée, mais cachée sous une peau épaisse. Si l'on ouvre cette espèce d'enveloppe, la langue paroît dans une juste grandeur, & d'une substance délicate, glanduleuse, blanche, & environnée d'une graisse ferme. Le Crocodile étant un Animal vorace, qui avale tout sans rien mâcher, une langue mo-

bile, telle qu'on la remarque dans les Hommes & les autres Animaux, ne lui auroit été ni utile, ni nécessaire. C'est aussi pour cette raison, que dans la plupart des poissons, la langue est attachée à la mâchoire inférieure. Il est donc certain, que le Crocodile ne peut pas avancer la langue pour prendre quelque chose, & qu'on ne peut pas la percer avec l'hameçon. Nous avons cependant plusieurs témoignages, tant des Anciens, que des Auteurs modernes, qui prouvent qu'on les prend avec l'hameçon. On les trouve cités fort au long par Mr. Haseus, p. 58. & suiv. *Herodote L. II. c. 51. Diodore L. I. p. 31. Hesse Ost-Ind. Reise c. 3. Breuning. Ost-Ind. Reis. p. 137. Saar Ost-Ind. p. 74. Rennesfort Hist. des Ind. Orient. L. II. c. 12. Leguat Voyag. T. II. p. 94. Leon d'Afrique, Afric. Descript. p. 762.* On dit que les Tenyrites, habitans d'une Ile que forme le Nil, redoutoient si peu la cruauté de cette bête, que lui ayant jetté un frein, ils montoient dessus sans crainte, & la tiroient ainsi sur le rivage, comme le rapportent *Strabon L. XVII. & Solin c. 32.* On lit aussi dans les *Transact. Anglic. A. 1668. m. Nov. 689.* qu'un homme habile & adroit peut se rendre maître du Crocodile, & le tuer facilement, en s'armant d'une longue & forte massue, & l'attaquant de côté, car si on venoit à eux de front, ils surpasseroient leur ennemi en vitesse, & pourroient le tuer d'un seul saut. Mais si le Chasseur vient les frapper de sa massue vers les épaules, ou bien aux pieds de derrière, cet animal tombe aussitôt sans mouvement, & on s'en rend aisément maître. Ces témoignages font beaucoup contre le Crocodile, dans la discussion présente.

Verf. 21. *Mettras-tu un jonc en ses narines? ou perceras-tu ses mâchoires avec une épine?* Le mot *חַיָּתַן*, *Agmon*, ne signifie pas un Croc, mais un Jonc, proprement une corde faite de Jonc. Il faut remarquer ici en passant, qu'avant l'usage du Lin & du Chanvre, on faisoit en Egypte, & dans les autres Pais de l'Orient, des cordes de Jonc; on les fit ensuite de Genêt, & enfin d'une sorte de Roseau appelé Papyrus. Quand nous lisons dans *Plin. Papyraceæ Navis, armamenta Nili, des vaisseaux de Papyrus*, cela ne doit pas s'entendre des Vaisseaux mêmes, mais des cordages, & des autres agrès. Ils calfeutrent, dit *Plin.* leurs vaisseaux de Papyrus, ils en employent l'écorce pour faire des voiles, des couvertures, des habits & des cordes. Voyez *Saumaïse (in Solin. p. 1116.)* On employe encore aujourd'hui le Jonc pour faire des cordes & des sacs. Les Turcs appellent cette sorte de Jonc *Gharwase*, & les Persans *Ghyse*, (*Mentuzki Lex. p. 3397. 3445.*) Notre mot Hébreu *Agmon* a beaucoup de rapport avec celui des Persans *Nemg, Nem*, qui signifie Jonc, si seulement on transpose les lettres. (*Le même 5257.*) *חֹשֶׁךְ* (*Choach*) signifie une Epine, & un Hameçon pointu comme une épine. Le sens naturel & littéral est donc clair, savoir: qu'il est difficile de prendre le



le Leviathan avec l'hameçon comme on fait les autres poissons. On lit dans les *Mémoires de l'Amérique Septentrionale du Baron de la Hontan*, p. 43. que les Indiens prennent les Crocodiles vivans, en leur jettant au cou de grosses cordes faites d'écorce d'arbre, avec lesquelles ils leur attachent les pieds & le ventre: ils les enferment ensuite entre 10 ou 12 pieux, afin d'en venir plutôt à bout, les renversent par terre, & les écorchent. Cette circonstance nuit encore au parti du Crocodile. Il y en a qui croient que cette Chasse du Crocodile est représentée par ces chaînes de palmes qu'on remarque sur une Médaille *COLONIE NEMAUSENSIS*, frappée du tems d'Auguste.

Verf. 22. *Employera-t-il envers toi beaucoup de prières? ou parlera-t-il à toi doucement?* C'est ici une Prosopopée, qui n'a pas besoin d'explication; elle revient à ceci: Qu'il n'est pas aisé de prendre & de soumettre cette bête. רַחֵם signifie des paroles douces, agréables, obligeantes; קָשׁוּם au contraire, des discours durs, des paroles fieres, & désagréables. Genèse XLII. 30.

Verf. 23. *Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour esclave à toujours?* C'est ici une allusion à la manière dont on rachetoit autrefois sa vie chez les Anciens, lorsqu'après avoir été vaincu, on passoit au service du vainqueur. De-là viennent les mots de *Mancipia*, & de *Servi*, parce qu'on les conduisoit comme par la main à l'esclavage. עֶבֶד עוֹלָם (*Ebed olam*) signifie un Esclave dont la servitude doit durer un siècle, c'est à dire pendant toute sa vie, à peu près comme on dit des *Alliances éternelles*, quand elles doivent durer longtems. C'est une manière de parler dont on se sert encore aujourd'hui, même dans les moindres Contrats.

*Serviet eternum, qui parvo nesciet uti.*

„Celui-là sera esclave toute sa vie, qui ne fait „pas vivre dans la médiocrité”. Ce Verset favorise encore le sentiment de Mr. *Haseus* contre le Crocodile: car on trouve des passages qui prouvent que son naturel n'est pas indomptable, dans *Ammien Marcellin* L. XXII. c. 15. *Plin* L. VIII. c. 46. *Solin* c. 32. *Diodore de Sicile* L. I. *Herodote* (*in Euterpe*. p. 116.) *Stephanus* au mot Διόσκορας. *Elien* L. XVII. c. 6. *Strabon* L. XVII. *Andersen Itiner.* p. 12.

Verf. 24. *T'en joueras-tu comme d'un oiseau? & le lieras-tu pour tes jeunes filles?* C'est à dire, les jeunes filles se serviront-elles du Leviathan comme de jouet, & le mèneront-elles avec elles pour s'en divertir? Catulle:

*Passer, delicia mea Puella,  
Qui cum ludere &c.*

„Heureux Moineau, qui fais le plaisir de ma „Maitresse, &c. *Plaute* (*in Captivis Act.* 5.)

*Tom. VI.*

- - *Quasi patritiis pueris, aut monedula  
Aut anates, aut coturnices dantur, qui cum  
ludent.*

„A peu près comme on donne aux petits en-  
„fans, des Choucas, des Canards, des Cailles,  
„pour leur servir de jouet”. Ce seroit sans doute une chose bien dangereuse de jouer avec le Crocodile, cet Animal qui fait la guerre aux jeunes enfans, qu'il engloutit souvent sur les bords du Nil. On peut rapporter ici le malheur qui arriva aux enfans des Ombites, & à la Fille du Roi Psammuth (ou plutôt *Psammitichus* ou *Psammys*) comme le rapporte *Elien*; ou à un autre Enfant qu'une femme Egyptienne avoit élevé dans la compagnie d'un Crocodile, comme on le lit dans *Maxime de Tyr* (*Serim.* 38.) Mr. *Haseus* cite encore, p. 71. d'autres exemples, pour faire voir qu'il n'est pas impossible de jouer avec le Crocodile; ce que personne n'a encore osé, & n'osera jamais éprouver avec la Baleine armée de dents.

Verf. 25. *Les compagnons feront-ils des festins sur lui? Sera-il partagé entre les marchands?* כְּבָרִי signifie proprement: les Pêcheurs feront-ils leurs repas sur lui, mangeront-ils sa chair, ou la vendront-ils aux autres? *Les marchands*, comme l'a traduit la Version de Zurich, sont appelés dans le Texte Cananéens, כְּנַעֲנִים. Les Septante ont mis Phéniciens, & *Aquila* a traduit simplement *les marchands*. Toutes ces Versions s'accordent, les Cananéens & les Phéniciens ont toujours été connus pour des Peuples fort marchands. Si on en croit *Philon de Byblos*, qui a le premier donné une traduction Grecque de *Sanchoniathon*, l'un des plus anciens Ecrivains Phéniciens, le premier Xà, (*Chna*) *Chanaan*, d'où sont sortis les *Chananéens*, étoit surnommé le Phénicien. De-là vient que dans *Etienn* de Byzance, la Phénicie est nommée Xà. Ce caractère ne convient pas à la Baleine ordinaire, dont les Marchands d'Europe trafiquent chaque année, & dont on charge tous les ans 300 Navires tant de Hollande, que de Hambourg & de Brème, qui vont pêcher la Baleine dans les Mers du Groenland, & rapportent le lard de plus de 2500 de ces poissons. Il convient encore moins au Crocodile, dont des Nations entières se nourrissent, & qui mettent sa chair au nombre des meilleures viandes, & regardent sa graisse comme un remède excellent.

Verf. 26. *Rempliras-tu sa peau de piquans, & sa tête entreroit-elle dans une nasse de poissons?* L'Hébreu שְׁבָרִי signifie proprement toute sorte de traits, & צִדְדֵי דָגִים des dards qui servent à la pêche; d'où il est aisé de voir qu'on doit traduire ainsi: *Rempliras-tu sa peau de traits, & lui perceras-tu la tête avec des dards à pêcher?* Il paroît que cette question regarde plutôt le Crocodile, qui est revêtu d'une peau couverte d'écaillés extrêmement dures & ferrées, que la Baleine, qui, comme tout le monde sait, est aisée à percer, & succombe or-

Mmm

dinai-



dinairement sous le harpon des pêcheurs. Les Versions varient beaucoup. Si vous consultez l'Interprete Syriaque, vous traduirez ainsi : *Emplirez-vous sa peau de chair, & sa tête à l'ombre du feu?* Les Septante : πάντες δὲ πλοῖα ὑμῶν ἐκείνου ἢ μὴ ἐνέγκωσι (ἀλὲν γὰρ οὐκ) μίαν βύρσαν ἡρᾶς αὐτοῦ. Olympiodore : πάντα τὰ πλοῖα ὑμῶν οὐκ ἐκείνου οὐκ ἀν' ἐνέγκωσι μίαν λεπίδα τῆς ἡρᾶς αὐτοῦ. Tous ceux qui vont à la pêche n'en emportent pas une peau, ou une écaille de sa queue. Ces paroles, si on les veut prendre à la lettre, sentent bien la fable, & au jugement de Bochart, elles ne conviennent pas à la Baleine, ni même à aucun des Animaux. Haseus, p. 136. est du sentiment des Septante, qui mettent βύρσαν, une peau, un cuir, en sorte que ce Passage signifieroit simplement, que de tous les Vaisseaux qui se mettent en mer pour pêcher, on ne voit jamais, ou du moins rarement, que l'un d'eux rapporte la tête, ou la peau de cette sorte de Baleine qui est armée de dents : il prétend que ἐνέγκωσι, ἐνέγκωσι, doit se traduire par rapporter, & non par porter ; & que βύρσαν ἡρᾶς chez les Septante, & כַּף en Hébreu, signifient la peau extérieure. Car l'Orque ou l'Epaulard, pour lequel Haseus se déclare, est un poisson naturellement si féroce, & d'une force si extraordinaire, qu'aucun Vaisseau ne s'en est encore rendu maître, & n'a voulu se donner la peine de le rapporter : cet animal n'écrasant bon à rien, on n'auroit aucun profit à le prendre. Il est ici expressément fait mention de la Tête, parce que c'est cette partie qui constitue & distingue particulièrement cette sorte de Baleine armée de dents. Les Septante mettent : Καὶ ἐν πλοίοις ἀλλόων κεφαλὴν αὐτοῦ. Et apporteront-ils sa tête, dans des barques de pêcheurs? Joh. Georg. Schellhorn, de Memmingen, (in Bibl. Brem. Class. IV. p. 572.) donne un autre sens à ce Passage : il explique le mot Hébreu Tsiltzal par une Cymbale, sorte d'Instrument de musique : ce qu'il appuie sur le passage de 2 Sam. VI. 5. & de Pséaum. CL. 5. En sorte que suivant cet Auteur, on doit entendre notre Texte ainsi : que le Leviathan ne se laisse pas attirer par le son des Cymbales, & des autres Instrumens de musique ; qu'il n'est pas sensible à leur harmonie, comme les Dauphins & les autres animaux qui aiment la musique ; c'est pourquoi il traduit ainsi : *Pourras-tu le prendre (ou prendre sa tête) avec le son d'un Instrument de musique, par lequel plusieurs autres sortes de Poissons se laissent attirer?* Mais d'un autre côté Mr. Haseus (in Bibl. Brem. Class. V. p. 563.) confirme le sentiment des Interpretes Grecs, qui veulent qu'il soit parlé ici d'une petite Barque de pêcheur, πλοῖον ; & il apporte une multitude d'argumens solides, qui démontrent ici, comme par-tout ailleurs, la profonde Littérature de ce savant Auteur.

Verf. 27. *Mets ta main sur lui, il ne te souviendra jamais de lui faire la guerre.* Selon Bochart, cela signifie que si l'on vient à toucher seulement la peau impénétrable du Crocodile, on songera plutôt à fuir, qu'à lui faire la

guerre. Mr. Haseus dans son *Leviathan*, p. 161. s'exprime ainsi : *Représentez-vous cet énorme poisson, lorsqu'à l'approche des Vaisseaux & au bruit des matelots, il entre en furie, qu'il excite des vagues & des tourbillons affreux au milieu des flots, qu'il traverse avec une vitesse surprenante l'onde qui blanchit sous lui, qu'il ouvre une gueule affamée, & tourne vers ses agresseurs ses dents armées de scies, pour les engloutir, eux, & leurs Vaisseaux. Et songez quel affreux spectacle ce doit être, quand ce monstrueux poisson s'élance en l'air, pour se replonger ensuite avec précipitation dans le fond des eaux : il s'agit avec autant de fureur qu'une bête féroce, qui fuit au bruit d'une meute de chiens.* Il ajoute ce qu'en rapportent Joh. Smith, Richard Stafford, & Oldmixon, qui disent que ce poisson est si agile, si féroce, & si fort, qu'on n'a pu encore s'en rendre maître, ou le tuer.

Ce qui est rapporté vs. 28. répandra beaucoup de jour sur ce que nous avons déjà dit : *Voilà comme l'espérance qu'on avoit de le prendre se trouve fautive : même ne sera-t-on pas atterré à son regard?* C'est à dire, tous ceux qui le poursuivent, perdent l'espérance de le prendre. Y a-t-il quelqu'un qui ne soit pas saisi de frayeur, en le voyant? Ce que nous venons de dire fait voir que ceci peut s'appliquer à l'Orque ou Epaulard. On lit dans *Heliodore*, que *Cnemon* fut saisi d'une frayeur terrible, en voyant seulement l'ombre d'un Crocodile qui passoit. On rapporte aussi d'*Artemidore le Grammairien*, qu'il fut tellement troublé en voyant un Crocodile couché sur le sable, qu'il en perdit entièrement l'usage de la Raison. C'est ce que dit *Cælius Aurelianus*, après *Apollonius*. Le savant Bochart se donne ici bien de la peine pour concilier le naturel farouche du Leviathan, avec le Crocodile, pour lequel il s'est déclaré dans cette occasion. Car il est certain que le Crocodile se laisse prendre à l'hameçon, & en différentes autres manières ; de plus, on vient à bout de le dompter, on le tue. L'on tue aussi les plus & grosses Baleines. *Oppien* (L. V. *Halicuticon*) :

Ἄλλ' ἔμπης ἢ τοῖσιν ἐπιφάσσαντο βάρειαν  
Ἄτην ἡμερίαν ἀμαχὸν γένος, ἐν δ' ἀλίαν  
Ὀλλυνται, κήτειον δ' εἰς μέδον ὀρμήσονται.

„ L'Homme cependant, à qui rien ne résiste,  
„ fait trouver le moyen de venir à bout de la  
„ Baleine ; le pêcheur, lorsqu'il va les combattre, fait fort bien les réduire”. L'Homme, à la vérité, est inférieur en force à la Baleine, & au Crocodile, mais sa raison, son adresse, lui asservissent tous les animaux. Il n'est pas besoin de citer pour cela les Auteurs Profanes ; nous avons l'expérience pour nous, & le témoignage de l'Écriture, qui nous apprend que Dieu donna à l'Homme puissance sur les poissons de la mer, & sur les oiseaux des Cieux, & sur toute bête qui rampe sur la terre, Genèse I. 28. Nous voyons que le même droit lui fut confirmé, lors-



lorsque DIEU renouvella son Alliance avec les Hommes après le Déluge. *Que toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux des Cieux, avec tout ce qui se meut sur la terre, & tous les poissons de la mer vous craignent, & vous redoutent: ils sont remis entre vos mains. Ou: Que tous les animaux de la terre, & tous les oiseaux du Ciel soient frappés de terreur & tremblent devant vous, avec tout ce qui se meut sur la terre: j'ai mis entre vos mains tous les poissons de la mer, Genèse IX. 2. Tu l'as établi dominateur sur les ouvrages de tes mains, tu lui a mis toutes choses sous ses pieds, toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs, les oiseaux des Cieux, & les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers de la mer. Ou: Vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains, vous avez mis toutes choses sous ses pieds, & les lui avez assujetties; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oiseaux du Ciel, & les poissons de la mer, qui se promènent dans les sentiers de l'Océan, Pl. VIII. 7. 8. 9. Aucun animal n'est excepté de ce droit & de ce domaine, non pas même le Behemoth, le Leviathan, l'Eléphant, l'Hippopotame, la Baleine, ou le Crocodile. Ainsi, dans le discours que DIEU tient ici, il veut faire comprendre à Job, qu'il n'est pas aisé à l'Homme de se rendre maître du Crocodile, tant à cause de sa force, que de la grande agilité dont il est doué: cet Animal au rapport d'Elieen étant quelquefois de la grandeur de 25 ou 26 coudées, & suivant Pierre Martyr (Dec. V. c. 9.) de 42 pieds. Cette grandeur est inférieure à celle de ce poisson que les Portugais trouverent mort sur les bords du Fleuve Cicama, & qui étoit de 60 pieds: Vossius (ad Melam) en parle. Job. de Lopez (Hist. Ind. L. VI. c. 1.) Job. de Lévi (Americ. c. 10.) parlent des Crocodiles de Panama qui ont jusqu'à 100 pieds de long. Cet Animal avec sa queue renversée les bêtes les plus fortes. On voit par-là que sa chasse est des plus difficiles & des plus périlleuses; il faut s'armer non de crocs, de harpons & de fusils, mais de pièges de fer, comme on le lit dans Diodore. Ce qui fit qu'Auguste, parmi les Médailles qu'il fit battre après avoir soumis l'Egypte, en fit frapper une où l'on voit, comme dans celle de Nîmes, un Crocodile enchainé à un Palmier, avec cette Légende: NEMO ANTEA RELIGAVIT. (Ant. Augustin. de Num. Dial. VI. Sect. 9.) & l'on croit que par-là ce Prince a voulu insinuer qu'il avoit eu autant de peine à subjuguier les Egyptiens, qu'il est difficile à un Chasseur d'enchaîner un Crocodile. On donne encore aujourd'hui au Caire dix Ducats à celui qui en prend un, pour le récompenser de sa valeur. Supposons encore qu'à force de peines, & après un long tems, on vienne à bout de dompter le Crocodile; ce que DIEU dit à Job n'en demeure pas moins vrai: Employera-t-il envers toi beaucoup de prières? ou parlera-t-il à toi doucement? Fera-t-il un accord avec toi, & le prendras-tu pour esclave à tou-*

jours? Ce que dit Plutarque, in Iside, & dans son Livre *Utrum animalia* &c. est certain, que c'est le plus féroce des Animaux. Mais nous ne pouvons pas disconvenir, que l'Orque ou l'Epaulard, pour lequel se déclare Mr. Hasæus, ne soit encore plus féroce & plus difficile à dompter. Passons au Chapitre suivant.

Chap. XLI. 1. Il n'y a homme si cruel qui ose réveiller: & qui est-ce qui se trouvera devant moi? ou, comme porte la Version Latine de Zurich, qui est-ce qui l'a combattu devant moi? On lit dans la Genèse XLIX. 9. Il s'est couché comme un Lion qui est en sa force, & comme un vieux Lion; qui le réveillera? On trouve encore ces mêmes paroles Nombres XXIV. 9. & elles paroissent convenir davantage au Crocodile, qu'à la Baleine, car selon Plin & Solin, cet Animal après avoir mangé va dormir sur les bords des Fleuves. Mais on peut aussi appliquer à l'Epaulard le défi dont il est ici question. Car qui est-ce qui est assez hardi, ou assez prodigue de sa vie, pour aller l'irriter ou le combattre?

Vers. 2. Qui est celui qui m'a prévenu, & je le lui rendrai? Ce qui est sous tous les Cieux est à moi. DIEU reclame ici le pouvoir absolu qu'il a sur les créatures.

Vers. 3. Je ne me tairai point de ses membres, ni de ce qui appartient à ses forces, ni de la grace de la disposition de toutes ses parties. Ammien dit que s'il avoit aussi bien des doigts, comme il a des ongles, il suffiroit pour renverser les plus gros Vaisseaux. Ceci nous apprend que quand il s'agit de prouver l'existence de DIEU, nous ne devons pas nous contenter d'employer des argumens généraux, tirés de la figure, de la grandeur, & du naturel des Animaux; mais que nous pouvons aussi en prendre de la considération particulière de chacune de leurs parties, telles que sont les yeux, les oreilles, le cœur, l'estomac &c.

Vers. 4. Qui est-ce qui découvrira le dessus de son vêtement? & qui se jettera entre les deux branches de son mors? Le Crocodile est couvert d'une peau armée d'écaillés, qu'il ne change jamais; & en cela il diffère des Serpens, qui en changent tous les ans. Le mors signifie l'une & l'autre mâchoire, ou plutôt une double mâchoire, armée de dents fortes & aiguës; telle est la description qu'en fait Pollux L. II. c. 4. Sect. 20. Il dit qu'il a des mors comme attachés à chaque bout de ses mâchoires. Mr. Hasæus, p. 167. entend par פני לבושו le dehors de son vêtement, ce qui est au devant de son vêtement, de sa peau, ou bien sa superficie, les parties extérieures, sa face, sa tête, avec cette grande gueule qui frappe d'abord les yeux: & par כפל רסנו un double mors, la même chose qui dans le Verset suivant est appelée סביבות שני, le tour, les rangées de dents. En sorte que le sens de ce Verset sera: Il n'y aura jamais personne assez hardi pour oser ouvrir la gueule de cet animal, ou



s'y exposer quand elle est ouverte, à moins qu'il ne veuille être dévoré & passer dans son ventre, ou être brisé sous l'effort de ses dents.

C'est aussi le sens du Vers. 5. *Qui est-ce qui ouvrira les portes de sa gueule? la terreur se tient autour de ses dents.* Ici sans doute les portes de sa gueule, se prennent pour son ouverture: dès que le Leviathan vient à l'ouvrir, il répand aussitôt l'effroi parmi tous ceux qui le voyent. Tout ceci jusqu'à présent s'accorde assez bien avec ce qu'*Achilles Statius* écrit du Crocodile: *Sa tête est jointe immédiatement à son corps, sans en être séparée par la distance du cou. Il a l'ouverture de la gueule terrible, & continuée presque d'un bout à l'autre de la mâchoire, en sorte que lorsqu'il a la gueule fermée, on lui apperçoit une forme de tête; mais lorsque voulant dévorer sa proie il vient à l'ouvrir, alors tout son corps ne paroît plus qu'une affreuse gueule.* *Pierre Martyr* fait mention d'un Crocodile dont la gueule avoit 7 pieds d'ouverture. De-là vient que *Martial*, L. III. *Epigr.* 90. compare la bouche d'une Vieille à l'ouverture de la gueule du Crocodile.

*Cum comparata rictibus tuis ora  
Niliacus habet Crocodilus angusta.*

„ Les Crocodiles du Nil ont l'ouverture de „ la gueule moins grande que ta bouche”. Et pourquoi la terreur ne se tiendrait-elle pas autour de ses dents? car il en a 50, au rapport d'*Elien*, de *Gesner* & de *Damir*, & elles excèdent presque la proportion du reste de son corps; quelques-unes sont plus élevées, d'autres sont rangées en forme de scie, & leur morsure n'est pas moins dangereuse que celle des chiens enragés. Leurs dents sont rangées comme celles d'un peigne; leur morsure est très dangereuse; quoique l'on fasse, ils ne lâchent point prise: (*Marcellin.*) Il y en a plusieurs qui lui donnent plus de 60 dents. *Achilles Statius* veut qu'ils en aient autant qu'il y a de jours en l'an. *Alkazuin* leur en attribue 200. *Abuhamed*, Auteur Espagnol, 80. Contentons-nous de 60. Ce nombre même dans *Elien*, L. X. c. 21. semble contenir quelque chose de mystérieux; car il dit que le Crocodile demeure 60 jours dans le ventre de sa mere, qu'il dépose ses œufs au nombre de 60, qu'il emploie 60 jours à les couvrir, qu'il a 60 vertèbres au dos, qu'il est 60 jours à pondre, qu'il vit 60 ans, qu'il a 60 dents, & que chaque année il observe un jeûne de 60 jours. *Damir* ajoute qu'il s'accouple 60 fois. Il y a dans tout ceci de l'hyperbole. Mais la Baleine armée de dents, pour laquelle se déclare *Mr. Haseus*, n'est pas moins terrible par ses rangées de dents, & l'ouverture affreuse de sa gueule.

Vers. 6. *Les lames de ses boucliers ne sont que magnificence, elles sont étroitement serrées comme avec un cachet.* Vers. 7. *L'une approche de l'autre, & le vent n'entre point entre deux.* Vers. 8. *Elles sont jointes l'une à l'autre, elles s'entretiennent, & ne se sepa-*

rent point. Ici les écailles du Crocodile, & la contiguité avec laquelle elles sont jointes entre elles, est comparée à un bouclier qui couvre & défend tout son dos. Ces derniers mots embarrassent tellement *Boetius*, que lorsqu'il veut expliquer la manière dont ces écailles se joignent, & s'entretiennent entre elles, il est sur le point d'abandonner la Baleine pour laquelle il s'étoit déclaré, & ne sachant plus quel parti prendre, il est contraint d'avoir recours au sens figuré & allégorique. Il croit que ce Passage ne veut dire autre chose sinon, que cette bête vit dans une aussi grande sécurité, que si elle étoit couverte de tous côtés de cuirasses & de boucliers. Il est aisé de voir cependant que ces paroles doivent se prendre à la lettre. Ce qui fait que *Mr. Haseus*, p. 171. a imaginé une autre échappatoire, au moyen de laquelle il défend encore son sentiment & son Orque, quoique cependant elle n'ait pas d'écaille. Il prétend que les lames ou la force de ses boucliers, signifie les dents horribles dont nous avons parlé plus haut; & veut que toute la beauté, la force, & la défense de cet animal consiste dans l'arrangement, la longueur, la magnificence, & l'excellence de ses dents. Il en a au nombre de 52, pesant chacune deux livres, étroitement serrées entre elles comme avec un cachet, & si étroitement jointes l'une à l'autre, que le moindre souffle, le moindre petit vent auroit de la peine à s'y insinuer; en sorte qu'on peut lui appliquer ces Vers d'*Oppien* (*Halient.* L. V. v. 325.)

Ἐστ' οἱ μὲν γένων ὀλέας σίχας ἠγάσσαντο,  
Δειδὼς χαυλιδόοντας ἀναίδεας ἤντ' ἀκόντας  
Διτοίχῃ πεφύστας ἐπασσυντέρησιν ἀλώεσσι.

On admiroit le bel arrangement de ses dents, qui formoient deux rangées que le fer ne sauroit entamer, & qui étoient aussi serrées entre elles qu'un Bataillon de soldats armés. *Clusius* (*apud Nicrembergium Hist. Nat.* c. 61.) décrit, mais dans un plus petit Animal, ces sortes de dents, qui sont seulement placées dans la mâchoire inférieure, & parle ainsi de leur connexion avec la mâchoire supérieure: *Son museau depuis l'extrémité jusqu'à l'œil avoit 15 pieds. On remarqua que son palais étoit percé de 42 trous ou alvéoles, c'est à dire 21 de chaque côté, pour recevoir autant de dents qui étoient attachées à la mâchoire inférieure, dont chacune étoit plus grosse que le pouce de l'homme le plus grand.* Ce qui est rapporté depuis le v. 4. jusqu'au 13, où l'on trouve la description de la gueule, de la tête, & de toutes les parties du Leviathan, donne beaucoup de poids à cette explication, & confirme le sentiment de ceux qui tiennent pour une espèce de Baleine. Tout cela même paroît assez favorablement & heureusement appliqué, excepté le rapport des dents avec des boucliers, lesquels paroitraient mieux convenir aux écailles du Crocodile. On trouve dans le Verset 6. le mot *תַּנְיָן* qui reçoit diverses significations: plusieurs le tradui-



traduisent par *enflure*, orgueil des boucliers. La Version Allemande de Zurich porte aussi *Pracht der Schilden*. *Aquila* & *S. Jérôme* ont mieux aimé employer le mot de *Corps*, ou dos, couvert d'écailles; parce que dans *Isaïe XXXVIII. 17.* *וְיָ* se prend pour le dos. Mr. *Haseus*, comme nous l'avons vu, a traduit, *la force des boucliers*; & *Aben Esra*, *Ses dents sont comme des boucliers*. On remarque que les anciens Auteurs mettent souvent les dents au nombre des armes. Dans le Verset que nous venons de citer, les mots *וְיָ חָתֵם* se prennent pour un cachet exactement fermé. Il paroît qu'au-lieu de *Chotum tsar*, les Septante ont lu *Chotum tsur*, sorte de pierre propre pour les cachets, & ils ont traduit *επιτίμι λίθον*, pierre dont on se servoit autrefois pour y graver les Cachets. Nous ferons voir ailleurs, que l'Ecriture se sert d'un autre mot pour exprimer l'Emeril.

Vers. 9. *Ses éternuemens éclaireront la lumière, & ses yeux sont comme les paupières de l'aube du jour.* C'est à dire, suivant l'explication qu'en donnent quelques-uns: Le Crocodile éternue avec tant de violence, qu'il semble jeter des étincelles. Et qui sait, si pendant la nuit le souffle du Leviathan, lorsqu'il respire avec force, ne répand point de lumière dans l'air, à peu près comme les Phosphores, & telle qu'on en remarque dans les Chats, principalement lorsqu'on passe la main sur eux, dans plusieurs personnes lorsqu'elles se peignent, & dans la friction de différens corps? D'ailleurs les nouvelles expériences des Chymistes démontrent qu'il n'y a point d'Animal, point de partie, sans en excepter même les excréments, qui ne contiennent en soi les propriétés du Phosphore. Peut-être le Crocodile éternue-t-il souvent, parce qu'il regarde ordinairement le Soleil: car *Aristote* a remarqué (*Probl. Sect. 32. L. IV.*) que l'aspect du Soleil provoque l'éternument. Cette observation est conforme à la raison, à l'expérience, & à ce que l'Anatomic enseigne touchant la communication des nerfs du nez, avec ceux des yeux. Ce que nous disons du Crocodile, qu'il regarde ordinairement le Soleil, & que dans cette situation il ouvre sa gueule, est appuyé du témoignage de *Strabon L. XVII.*, d'*Élien*, & de plusieurs autres. Les plus anciens Écrivains d'Égypte sont d'accord ici avec Job, touchant la description de l'œil du Crocodile. Job les compare aux paupières de l'aube du jour. *Horace* (*Hieroglyph. L. I. c. 65.*) rapporte que les Égyptiens représentoient autrefois l'Aurore sous l'emblème d'yeux de Crocodile, parce qu'on aperçoit plutôt l'éclat de ses yeux qui brillent au fond des eaux, que le Crocodile même, à peu près comme on voit l'Aurore avant le lever du Soleil. Mais si nous nous en rapportons à *Herodote*, *Aristote*, *Plin*, *Solin*, *Ammien*, les yeux du Crocodile s'affoiblissent dans l'eau, en sorte que la vue est bien plus perçante lorsqu'il en est dehors. De même les Poètes ont dit du Soleil, qu'il sortoit du fond des eaux avec une nouvelle splendeur. Si le Crocodile a la vue ex-

trêmement perçante en plein air, comme le dit *Herodote* (*in Enterpe*), il n'est pas étonnant que l'on compare ses yeux avec l'Aurore. Ce Verset ne paroît pas convenir à la Baleine, si ce qu'*Élien* (*Hist. L. II. c. 13.*) & les autres rapportent est vrai: qu'elle se sert peu ou point de ses yeux, en sorte que lorsqu'elle est destituée de guide, elle va se heurter contre les rochers, ou échouer sur le rivage. Il est certain que les yeux des Baleines sont fort petits à proportion de leur corps; ce qui fait voir qu'*Albert le Grand* a bien outré la vérité, quand il a dit que la circonférence de l'œil d'une Baleine étoit assez grande pour pouvoir aisément contenir 15 hommes. On trouve, Planche XVII. la grandeur précise de son œil. Dans la sorte de grand poisson que Mr. *Haseus* prend pour le Leviathan, il a remarqué quelques circonstances qui semblent convenir au Texte, comme celle d'avoir des yeux de la grandeur d'un pied, rouges & brillans; ce qui ne s'accorde pas mal avec ce que les Poètes nous disent de l'Aurore, à qui ils donnent une bouche vermeille, une chevelure couleur de rose, un char couleur de pourpre, & plusieurs autres épithètes semblables. (*Leviath. p. 190.*)

Vers. 10. *Il sort des flambeaux de sa bouche, & il en rejaitit des étincelles de feu.* Vers. 11. *Une fumée sort de ses narines, comme d'un pot bouillant, ou d'une chaudière.* Vers. 12. *Son souffle enflammeroit des charbons, & une flâme sort de sa gueule.* On voit ici une image plus vive du Phosphore, dont nous avons parlé plus haut. Quoiqu'il paroisse qu'il y a beaucoup d'hyperbole dans ces paroles, & qu'on ait de la peine à concevoir que le souffle du Leviathan puisse enflamer des charbons, je croi cependant qu'on ne doit pas s'éloigner du sens literal & se contenter de la simple allégorie. On lit quelque chose de semblable dans *Achilles Statius* touchant l'Hippopotame. *Il a les naseaux extrêmement larges, & il en sort une vapeur enflammée, comme d'une source de feu.* *Eustathe d'Antioche* en parle ainsi: *Il a le muse large, & il en sort, comme d'une fournaise, une vapeur enflammée.* Le Crocodile & l'Hippopotame, après avoir demeuré quelque tems sous l'eau, se trouvent essouffés par le défaut de respiration, & poussent au dehors un souffle violent & précipité, qui par sa violence jette peut-être quelques étincelles lumineuses. Nous ne pouvons rien dire là-dessus de fort certain, ces sortes d'animaux ne nous étant pas bien connus. Mr. *Haseus* p. 179-190. a recours à l'eau que l'Épaulard rejette avec violence par deux espèces de trompes, longues de 4 pieds, qu'il a au-lieu de naseaux; il dit que c'est aussi de-là que nous vient cette sorte de morve huileuse qu'on nomme *Spermaceti*, qu'il laisse échapper en éternuant. Il prétend que les autres expressions sont métaphoriques; telles qu'on en trouve souvent dans les Auteurs profanes, qui lorsqu'ils parlent des mouvemens violens excités dans les Hommes ou dans les Animaux, donnent à leur colere les épithètes d'ardente, enflammée, brulante, agitée,



gitée, bouillante, toute de feu. Au reste, lorsque ces grands poissons se sentent blessés, & qu'ils veulent se sauver, ils excitent un mouvement si prompt & si violent au milieu des eaux, que la corde où est attaché le harpon avec lequel on les darde, s'échauffe dans le moment, répand de la fumée, & s'allume; ce qui mettroit les barques en danger d'être consumées, si on ne l'éteignoit au-plûtôt. Ces poissons au surplus sont d'une constitution si chaude, que le lendemain de leur mort, leur chair devient toute noire, & répand au dehors une fort mauvaise odeur, qui incommode & enflamme les yeux des matelots. L'eau de mer enfin contient elle-même des particules ignées, & on en voit sortir des étincelles de feu lorsque le mouvement des rames ou d'un bâton l'agite violemment. Nous trouverons peut-être quelque jour dans l'Histoire Naturelle de quoi rapporter aux seules causes de la Nature, ce que nous prenons aujourd'hui dans un sens allégorique.

Verf. 13. La force est dans son cou, & la fâcherie s'égaye devant lui. Ceci paroît moins convenir à la Baleine qui n'a point de cou, qu'au Crocodile, quoique, selon *Achilles Statius*, il n'en ait point aussi: La nature, dit-il, ne lui a point donné de cou. Et *Eustathe* (in *Hexaemer.*) dit qu'il a la tête attachée au dos. Mais *Aristote* (de *Part. Anim.* L. IV. c. 11.) lui donne à meilleur titre un cou: La constitution de leurs poumons, dit-il, requiert un cou. Nous voyons que les Animaux qui n'ont point de cou, ne peuvent ni remuer ni tourner la tête; le Crocodile au contraire tourne la tête en arrière pour mordre, selon *Plin* L. VIII. c. 55. *Antigonus* (*Mirab. Hist.* 39.) & *Aristote* (L. IX. c. 6.) rapportent que lors que le Roitelet, petit oiseau qui sert au Crocodile pour lui nettoyer les dents, veut sortir de la gueule de cet animal, il tourne le cou, de peur de l'écraser sous ses dents. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet animal a le cou court, ce qui le rend d'autant plus fort: il est composé de l'assemblage de 9 vertebres: l'épine entière, suivant *Borrichius*, en contient 60: *Grew* (*Mus.* p. 13.) en compte 7.

Les paroles qui suivent: La fâcherie s'égaye devant lui, ne rendent pas le véritable sens du Texte, qui signifie proprement: la crainte, ou la terreur, saute devant lui. Ceci a besoin d'être expliqué. C'est une chose certaine, que tout Homme se sent saisi de frayeur, lorsqu'il rencontre un Crocodile. Sa rencontre étoit un mauvais présage chez les anciens Egyptiens: on peut se souvenir à cette occasion de ce qui est rapporté dans *Heliodore*, d'un certain *Calasiris* Prêtre Egyptien, qui ayant rencontré par hasard un Crocodile en son chemin, en tira un mauvais augure pour le voyage qu'il méditoit. L'expression du Texte sacré est métaphorique & sublime: ce sont des façons de parler ordinaires chez les Orientaux, & familières sur-tout aux Poètes, lorsqu'ils veulent orner les fables de leurs Dieux. Il leur a plu de donner la Colere, la Fureur, & la Terreur, pour attributs au Dieu Mars. *Stace* (*Thebaid.* L. III. v. 424.)

- - - Comant furor iraque cristas,  
Frana ministrat equis pavor armiger.

„ La Fureur & la Colere ornent son casque, l'Epouvante armée lui sert de cocher. D'autres disent, que Mars est porté dans un Chariot, qui au-lieu de chevaux, est trainé par ces passions. Il avoit à ses côtés la Crainte & la Terreur, qui ne respirent que les combats. (*Hesiod. in Clypeo.*) D'autres font danser devant Pallas, la Terreur & la Crainte, sous la figure de deux Enfans, avec des épées nues. *Valerius Flaccus* (L. III. *Argonaut.*)

- - - nec dextra Jovis, terrorque, pavorque  
Martis equi.

„ Ni le bras de Jupiter, ni la Terreur & l'Epouvante, Chevaux du Dieu Mars. *Homere* (Il. L. VIII.)

- - - Φέρον δὲ μιν ἐς μάχην Ἴπποι,  
Ἴθων, καὶ Φλόγιος, Κονάβος δ' ἐπὶ τοῖσι, Φόβος τε.

Ses chevaux *Æthon*, *Phlogius*, *Conabus*, accompagnés de la Terreur, le portoient au combat. *Apulée* L. X. s'exprime ainsi: Celle que son ardeur guerrière a élevée en *Minerve*, étoit accompagnée de deux Enfans, qui servoient comme d'Ecuyers à cette Déesse des combats, & qui sautoient devant elle tenant leurs épées nues. Ce passage convient d'autant mieux ici, que le mot sauter se trouve aussi dans notre Texte. Le mot Hébreu *Duts* ou *Dits*, ne se trouve qu'une fois; mais il est fort en usage parmi les Arabes, les Chaldéens, les Syriens, & on le trouve trois fois dans la Version Syriacque de l'Evangile selon S. Luc, pour sauter, Luc L. 41. 44. VI. 23. De-là sans doute est venu aux Chaldéens le mot *Ditsa*, qui se prend dans leur Dialecte pour un Chevreuil. Le même mot signifioit chez les Lacédémoniens une Chevre, & généralement toute sorte d'animaux qui sautoient. C'est peut-être de-là aussi que le mot Allemand *Gitz*, *Gitzlein*, tire son origine. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne regarde pas seulement les Hommes qui s'effrayent à l'aspect de l'Épaulard, mais aussi toute sorte d'animaux, qui sont bien-tôt mis en pièces par cette épouvantable bête, dès qu'elle les a pris.

Verf. 14. Les moignons de sa chair s'entre-tiennent, tout cela est massif en lui, rien n'y branle. C'est à dire, que sous les écailles il a des muscles forts, qui sont très étroitement attachés entre eux, & avec les os. *Junius* a traduit, *melandrya carnis*; mais il paroît qu'il n'a pas bien rencontré: car il s'agit ici de la chair d'un Animal vivant, & *melandrya* ne se dit que pour signifier des viandes salées, telles qu'on en prépare avec la chair des Thons, & des autres poissons: (*Plin* L. IX. c. 15. *Martial* L. III. *Epigr.* 76. *Festus in Elacatena.* *Athenée* L. I.



I. Oribase L. II.) Mr. Haseus, p. 192. entend ici, ces tronçons, ces morceaux quarrés qu'on coupe dans les chairs des Baleines, & qu'on appelle communément Graven, lesquels on fait bouillir dans une marmite pour en préparer ensuite cette sorte de graisse, qu'on nomme Traan ou Huile de Baleine. - Cette chair est si compacte, remplie de tant de nerfs, de fibres, & de muscles si durs & si solides, qu'on ne peut presque la couper ni la percer; ce qui fait que l'Épaulard ne donne presque point d'huile.

Verf. 15. Son cœur est massif comme une pierre, & massif comme une pièce de la meule de dessous. Il y en a plusieurs qui expliquent ceci de l'Ame; mais il est plus naturel d'appliquer ces paroles au Cœur même, qui doit nécessairement être d'une constitution extrêmement forte, pour pouvoir porter le sang jusques dans les vaisseaux capillaires. Que dirons-nous si, suivant le calcul de Mr. Geoffroy. (*Quæst. an Medicus Philosophus Mechan. Chymicus.* p. 6.) pour pousser le sang dans l'Homme à 4 ou 5 pieds de distance du Cœur, il faut qu'il surmonte une résistance de 180000 livres? quoique d'autres Médecins rabattent beaucoup de ce calcul. Que sera-ce du Cœur du Crocodile, qui distribue le sang dans toutes les parties d'un corps long de 50 pieds? Que penser enfin du Cœur de la Baleine, qui doit faire circuler le sang dans une distance bien plus considérable? Et en considérant le Cœur de cette bête ne sera-t-on pas bien fondé à le comparer avec une meule de moulin? Le rapport consiste en ceci, que le Cœur par son mouvement systolique comprime le sang qui a été porté dans les ventricules, & qu'en le comprimant il le dissout, & le pousse jusques dans les vaisseaux les plus éloignés. Nous ne sommes plus dans ces tems d'ignorance, où les Scholastiques s'imaginoient que le Cœur n'avoit d'autre fonction dans les Animaux, que de contribuer à la conservation de la chaleur naturelle, comme le dit Aristote (*de Part. Anim.* L. III. c. 4.) ou bien, ce qui montre encore une plus grande simplicité, pour renfermer cette étincelle, cette petite flâme vitale, semblable à celle de ces Lampes perpétuelles qu'on enfermoit, dit-on, dans les sépulchres; ou pour contenir un certain Ferment qu'ils croyoient nécessaire à la conservation de la vie. Tout cela n'étoit que de vaines imaginations. Le Cœur est une espèce de Seringue d'un mécanisme infini, qui dès qu'il a reçu le sang, le jette par le Ventricule droit dans les Poumons, & le distribue par le Ventricule gauche dans toutes les autres parties du corps. Celui qui connoit exactement la force & le mouvement des fibres, comprendra aisément que le Cœur doit être nécessairement très solide, très dur, & très fort. Aussi les Arabes ont coutume de désigner un homme fort & robuste, sous le symbole d'un Cœur de pierre. S. Basile se sert de l'expression de *cœurs de pierre*; & chez les Allemands, *Leuthe conbartem Hertzen*, signifie des hommes cruels, sans pitié; & en ce sens on peut dire du Crocodile, qu'il a un cœur de pierre. Cette explication ne con-

vient pas avec la Fable que l'Antiquité a débitée, que le Crocodile répand des larmes par une fausse compassion, avant que de dévorer l'Homme; ce qui a donné lieu au proverbe: *Larmes de Crocodile*. C'est ici un échantillon des réflexions des Naturalistes sur les mœurs des Brutes, dont nous nous passerons volontiers, ne les voyant appuyées sur aucun fondement.

Verf. 16. Les forts tremblent quand il s'élève, & ne savent où ils en sont, voyant comme il rompt tout. Il n'y a personne, quelque courage qu'il ait, qui ne soit saisi de frayeur en voyant sortir du sein des eaux un Crocodile, & qui ne se trouble à la vue de cette bête terrible, vorace, couverte d'écailles, & armée de griffes & de dents. L'Hébreu a beaucoup d'énergie, & a été heureusement rendu dans la Version Latine de Zurich par, *nesciunt quo se vertant, se se peccare facient, aberrabunt*; *Ils ne savent où ils en sont, ils s'égarent, & se troublent*, incertains s'ils doivent tourner à droite ou à gauche. Drusus traduit, *Ils se sentent défaillir, & vomissent*: Arias Montanus, *Ils se purgent*, savoir, par bas. Cet effet de la crainte, qui bouleversant tout le corps produit ces sortes de purgations, a donné lieu à plusieurs façons de parler, que la bienséance ne nous permet pas de rapporter. Lorsqu'un homme est saisi de frayeur, le mouvement de contraction des nerfs emporte l'équilibre, & mettant en mouvement l'estomac & les intestins, leur fait rejeter ce qu'ils contiennent, par les issues qui leur sont naturelles.

Verf. 17. Qui s'en approchera avec l'épée? elle ne pourra pas subsister devant lui, non plus que la halebardé, le dard, ou la cuirasse.

Verf. 18. Il ne tient non plus compte du fer que de la paille, & de l'airain non plus que du bois pourri.

Verf. 19. La fleche ne le fera point fuir, les pierres de fronde ne lui seront pas plus que du chaume.

Verf. 20. Il tient les machines de la guerre comme des brins de chaume, & il se moque lorsqu'on lance le javelot. Nous voyons dans ces Versets, la force du Leviathan mise en parallèle avec les armes dont on se servoit autrefois: on en distingue ici de trois sortes, dont il n'est parlé dans aucun autre endroit de l'Ecriture. מִסֵּעַ, signifie ailleurs, *voyage, départ*; mais ici, comme il est aisé de le prouver par les Auteurs Arabes, il doit se prendre pour un trait, un dard, tel peut-être que les Arabes le portoient lorsqu'ils étoient en voyage. שָׁרִיר

se prend ordinairement pour שָׁרִיר, une Cuirasse; mais comme cette armure ne sert que pour la défense, & n'est d'aucun usage pour l'attaque, il paroît que ce n'est point d'elle dont il est ici question. *Siria* signifie chez les Arabes, un petit javelot, une petite fleche. Les Interpretes Grecs ont rendu הַחֵמָה du vs 20 par σφύρα, S. Jérôme par des marteaux, ainsi que la Version de Zurich par Hammer, & la Latine par Catapulta; la Chaldéenne, une hache; la Syriacque & l'Arabe, le bois d'une pique: Bochart a mis simplement un bâton. Verflet



19. *כִּנְיָ אֶשְׁפָּרָה*, le fils de l'arc, est une manière de parler métaphorique, qui chez les Orientaux signifie une *flèche*; c'est ainsi que les *flèches* sont appelées, Lament. III. 13. *כִּנְיָ אֶשְׁפָּרָה*, les fils, les enfans du carquois. *כִּדְוִי*, signifie une *Lance*, ou un *Favelot*, tel à peu près que les Harpons dont les Pêcheurs se servent pour la Baleine. Il y en a de deux sortes: un tel qu'on le voit représenté Fig. a. que les Hollandois appellent *Harpoen*, & les François *Harpon*, d'où vient qu'on appelle *Harponiers*, ceux qui le lancent: l'autre est représenté Fig. b. & ils l'appellent *Lens*, ce qui fait qu'ils appellent *lenssen*, l'action de tuer la Baleine à coups de dard quand elle est prise. (Mr. Haseus Lev. p. 200.) Celui qui comparera la figure du Crocodile, avec ce qui est dit du Leviathan dans notre Texte, lui donnera son suffrage; car cette bête est impénétrable aux armes dont nous avons parlé. *Sa peau est impénétrable à toute sorte de coups*: Plin. Senèque, (Nat. Quæst. L. IV. c. 2.) *La partie supérieure de son corps est dure, impénétrable aux dents même des plus forts animaux*. Solin: *Sa peau est si dure, que tous les coups des machines de guerre réjaillissent sur elle*. Ammien: *Cet Animal est couvert d'une peau qui est si dure, qu'elle est à peine pénétrable aux coups des machines de guerre*. Les Modernes rapportent aussi du Crocodile, qu'il résiste aux balles des plus gros mousquets. (Scalig. in Cardan.) Ici sans doute le parti de la Baleine se trouve affaibli; sa peau & sa chair sont faciles à percer, le couteau s'y insinue sans beaucoup de peine; cet Animal d'ailleurs est si timide, qu'à l'approche des Vaisseaux & des Pêcheurs, il prend la fuite: on dit même qu'il tremble de peur. Mr. Haseus appelle encore en cet endroit à son secours l'*Épaulard*, dont la peau est plus dure, & la chair plus ferme, & à peu près comme celle du *Veau marin*, dont Oppien (Halicut. L. V. v. 375.) s'exprime ainsi:

Φάει δ' ἐκ ἀγνίστου τεταύχεται, ὅτε τις αἰχμὴν  
Τρίγλυφος ἔκιν' ἔλοι κείνης δέμας. ἔσχα γὰρ μὴ  
Πῶς ὑπὲρ μελέων τερπὴν λάχεν, ἔσθιοι ἔρως.

Le Veau marin ne se prend pas aux appas de l'hameçon, son corps est impénétrable au triple crochet du harpon, à cause de la dureté de la peau qui l'environne. L'illustre Mr. Haseus observe encore, qu'au vs. 17. le mot *כִּדְוִי* est mal traduit par une *Cuirasse*, & signifie *renvoi*, *rejaillissement*, *rétorsion*, en sorte que le sens de ce Passage sera: *Si on lance un trait au Leviathan, il le relance & le renvoie avec autant de force qu'on le lui avoit jeté.*

Vers. 21. *Il a sous soi des tests aigus, & il s'étend sur des choses pointues, sur la boue*. Cet autre trait convient encore au Crocodile, qui n'a d'autre lit que des cailloux pointus, ou des coquillages, qui ne peuvent aucunement percer les écailles dont sa peau est couverte: au lieu que les autres animaux se couchent sur la paille,

sur le gazon, ou la terre molle. Il ne sera pas hors de propos de rapporter à cette occasion le cruel martyre que les Payens faisoient autrefois souffrir aux premiers Chrétiens, en les faisant coucher sur des morceaux de pots cassés; ce qui fait dire à Prudence, dans son *Hymne sur S. Vincent Martyr*:

*Fragmenta testarum jubet  
Hirta, impolitis angulis,  
Acuminata, informia,  
Tergo jacentis sternerent.*

» Le Tyran commande qu'on ramasse des mor-  
» ceaux de pots cassés, hérissés de pointes, &  
» taillés en mille figures différentes; & ordon-  
» ne qu'on les fasse coucher dessus". Bochart a traduit ainsi ce Verset: *Les pointes des tests sont pour lui, il s'étend comme un traineau dans la boue*. Ce qui signifie, que si on vouloit blesser le Crocodile avec l'épée, ou avec d'autres armes, on ne lui feroit pas plus de mal que si on frappoit sur des pots cassés, ou bien, sur un traineau. Ainsi le dos du Crocodile est comparé à ces Tests tranchans, auxquels Elien L. X. c. 24. compare aussi le dos du Crocodile, *ἐπὶ τοῖς τε καὶ Φολίδας* *ὁσπράσις καρτερὰ*; & à cette sorte de Traineau, ou de planche armée de pierres ou de morceaux de fer, dont Varron fait la description (*de Re Rust. c. 52.*) & dont on se servoit à battre le Blé. R. Selomo le compare à une lime rude. Mais Mr. Haseus, p. 203. applique aussi heureusement les expressions de notre Texte à l'*Épaulard*, dont la peau est si dure, qu'il peut se coucher sur la pointe des rochers, & se reposer dans les endroits pierreux, comme sur la vase. On sait d'ailleurs, ajoute-t-il, que les gros poissons se plaisent dans les endroits de la Mer les plus pierreux. Et c'est peut-être cette multitude d'*écueils & de rochers*, qui a donné l'origine au nom de *Spitz-Bergen*, qui signifie Montagnes pointues. Peut-être aussi que cela regarde les coquillages, & les poissons testacées, sur lesquels ces animaux se couchent; ou bien les glaçons (*Eisfschollen*) dont les Mers du Groenland sont remplies.

Vers. 22. *Il fait bouillir la mer profonde comme une chaudière, & il rend la mer comme un chaudron de parfumeur*. Ceci convient également au Crocodile, & à la Baleine. Lorsque le Crocodile s'agite au fond des eaux, il s'élève sur leur surface, comme si l'eau étoit bouillante; des bulles remplies d'air, & l'eau est tellement bourbeuse, qu'elle ressemble à de l'onguent. *Damir & Alkazin*, Auteurs Arabes, rapportent une circonstance, qui mérite notre attention, & qui, au rapport de Pierre Martyr L. XIII. c. 4. fut aussi remarquée dans l'Amérique, par les compagnons de Colomb; savoir, que lorsque le Crocodile s'enfonce dans l'eau, il laisse après soi une odeur de muse; odeur que l'on remarque aussi dans la chair, quoique d'ailleurs d'un goût exquis, selon Purchas (*Descript. Florid.*) & Vinc. le Blanc



*Blanc (Navigat.)* Ce qui est cause que quelques-uns attribuent la première origine de l'Ambre au Crocodile. Ainsi la comparaison que Job fait des eaux avec un Parfum, seroit très juste. Mais d'où vient qu'il est ici parlé de la Mer, puisque le Crocodile est un habitant des Fleuves, & non point de la Mer? Pour résoudre cette question, il suffit de savoir que non-seulement les Arabes, mais même les Auteurs Saérés, prennent souvent le Nil pour la Mer. C'est le sens qu'*Eutyché d'Alexandrie* P. I. p. 86. donne à ces paroles de la Genèse XLI. 2. *Voici sept vaches* (sept bœufs) *montoient hors du fleuve*, (hors de la mer). Savoir du Fleuve du Nil, à qui on a donné le nom de Mer, tant à cause de sa largeur, qu'à cause que dans certaines saisons, il inonde toute l'Egypte, & la rend comme une Mer. Le Nil ressemble à une Mer, selon *Plin* L. XXXV. c. 11. Il faut aussi remarquer que cette bête ne vit pas seulement dans les Fleuves, mais aussi dans les Lacs, qui lorsqu'ils sont grands s'appellent souvent du nom de Mer. Tels sont la Mer salée, la Mer de Genesareth, le Lac de Constance à qui on a donné le nom de Mer d'Allemagne. Bien plus, on trouve en Afrique, & dans les deux Indes, des Crocodiles qui habitent & vivent dans la Mer même. Notre Texte peut aussi s'appliquer à la Baleine, qui lorsqu'elle se remue avec violence, & se tourne d'un côté & d'autre, rend les eaux de la Mer troubles, épaisses, & bouillonnantes comme un chaudron de Parfumeur. Le *Sperma Ceti* entre pour beaucoup dans l'explication de notre Texte. Ces animaux en jettent une si grande quantité, qu'il arrive quelquefois que toute la surface de la Mer en est couverte; elle suffit pour nourrir ces sortes d'oiseaux qu'on appelle *Meewen*, & *Mallemuken*, qui viennent par bandes pour s'en rassasier. On ne doit pas oublier aussi cette autre circonstance; que lorsque la Baleine est blessée, elle répand une si grande quantité de sang, que toute la Mer, les Vaisseaux qui s'y trouvent, & les morceaux de glace en sont teints. Ensorte que les eaux de la Mer étant mêlées avec le *Sperma Ceti* & le sang de cette bête, il en résulte une espèce d'onguent, avec lequel on peut fort bien les comparer.

Verf. 23. *Il fait reluire son sentier après soi; & on prendroit l'Abîme pour une tête blanchie de vieillesse.* Il faut remarquer qu'ici le mot *הַיָּם*, aussi-bien que dans le Verset précédent celui de *מַצְלֵחַ*, signifie en général *la profondeur des eaux*, ou de la boue. Pl. LXIX. 3. Zach. X. 11. *מַצְלֵחַ יָם*, signifient *les eaux très profondes*, savoir du Nil. La trace que le Leviathan laisse après soi, en sorte qu'on prendroit l'Abîme pour une tête blanchie de vieillesse, peut fort bien s'entendre de cette écume que le Crocodile excite à son passage, & qui se continue un espace assez considérable, à peu près comme celle qu'excite le mouvement des rames. Les Vaisseaux, & les Baleines, produisent le même effet. Ce sillon visqueux que les Balei-

Tom. VI.

nes laissent après elles, & qui venant à se mêler avec l'eau de la mer, répand une lueur blanchâtre, peut fort bien s'appliquer au Parfum dont il est parlé ici. On peut alléguer aussi ce que pratiquent ordinairement les Plongeurs du Golphe de Perse, qui au moyen de quelques gouttes d'huile qu'ils laissent tomber de leur bouche, distinguent aisément les objets dans le fond de l'eau, comme ceux qui vont pêcher les Eponges, dont il est parlé dans *Oppien* (*Halieut.* L. IV. vers. 611.)

Ἄντάρ' οὐ γὰρ ἐς βάθος προμύλων ἐξέπνυτο ἀλόφῃ,  
Ἥδε μέγα σίλβει τε καὶ ὕδατι μίσγεται ἀνγῆ.  
Ὅρφῳς ἥντε πυρρὸς ἀπὸ κρέφας ὕμνα Φαείων.

*Lorsqu'il est descendu au fond des eaux, il laisse tomber de sa bouche quelques gouttes de graisse; ce qui produit une grande clarté, qui se répand dans l'eau comme la lumière d'un flambeau dans les ténèbres.* Enfin, nous ne devons pas aussi négliger ce que rapportent les Voyageurs, de cette trace luisante que les Baleines laissent après elles, & qui s'étend l'espace d'un mille d'Allemagne. *Martens, Spitzberg.* P. II. c. *Rennesfort, Hist. des Ind. Orient.* L. I. c. 11. *Hafæus, Leviat.* 213.

Verf. 24. *Il n'y a rien sur la terre qui lui puisse être comparé, ayant été fait pour ne rien craindre.* Il y a proprement, sur la poussière, comme Deut. XXXII. 24. il est parlé de *ce qui se traîne sur la poussière*. Si on convient que le Crocodile est le Leviathan, cette expression doit le faire ranger parmi les Reptiles, & cela d'autant plus volontiers que ses pattes étant fort courtes, on peut véritablement dire de lui qu'il rampe. Nous avons traduit, *ayant été fait pour ne rien craindre*; mais il vaudroit mieux traduire, *afin que personne ne l'écrase, ne le foule aux pieds*, comme on fait les autres Reptiles. On ne fait pas bien encore si le Crocodile est exempt de crainte. *Plin*, *Solin*, & d'autres disent au contraire, que le Crocodile fuit devant un Animal courageux, mais qu'il se montre très hardi devant un Animal timide. L'explication du Texte sera plus claire si on reconnoît l'Orque pour le Leviathan; cet Animal surpassant tous les autres en force, en férocité, & en vitesse. *Oppien* (L. I. v. 360.)

Κῆτα δ' ὀρμηλύνου, πιδάρια θαύματα Πόντε,  
Ἄλκῃ ἀμαιμακτέω βεβριθῆτα, δῆμα μὲν ὄσσος  
Ἐισαίαν, αἱ δ' ὀλοῇ κεκορημένα λύσση.

*Les énormes Baleines, & les Monstres cruels de la Mer, sont d'une force indomtable, leur regard est affreux, ils ne respirent que la rage & la fureur.*

Verf. 25. *Il voit au dessous de soi, tout ce qui est haut élevé: il est Roi sur tous les plus fiers Animaux.* L'Hébreu porte, *les enfans de la hauteur*. On comprend ici sous ce nom toutes sortes d'Animaux dont les jambes sont

O o o

fort



fort élevées, & dont les plus forts sont renversés d'un seul coup de la queue du Crocodile. Cet Animal est si vorace, qu'il dévore tout sans distinction, Hommes & Animaux. *Diodore*, & *Horus* (*Hierogl. L. I. c. 67.*) rapportent qu'il commence par les abattre avec sa queue, & qu'il les dévore ensuite. *Pierre Martyr* (*Legat. Babylonic. L. III.*) dit qu'il terrasse le Chameau, le Cheval, le Taureau, & généralement toute sorte de quadrupèdes qu'il trouve sur son chemin. Lorsque la faim fait sortir du fond des eaux quelque grand Crocodile pour aller chercher sur terre de quoi se repaître, il frappe de sa queue, & abat tout ce qu'il rencontre. Sa queue est d'une si grande force, qu'on lui a vu quelquefois casser d'un seul coup les quatre jambes d'un gros animal. On rapporte que dans l'île de Manille, l'une des Philippines, un Crocodile ayant tenu longtemps un Éléphant par le pied, fut pourtant vaincu, & que l'Éléphant le punit enfin de sa témérité. Et *Texeira* (*de Persie Regib. L. I. c. 29.*) rapporte un combat qui se donna sur les bords du Fleuve Cuama, entre un Tigre & un Crocodile, & qui fut fatal à tous les deux. Mr. *Haseus* donne à plus juste titre, ce caractère

de Royauté sur tous les autres Animaux, à l'Épaulard, & appuie par-là les deux Versions de Zurich.

La PLANCHE DXXXIII. représente la manière de pêcher la Baleine. On voit à la bordure, a. & b. les Dards dont on se sert, dont le premier s'appelle *Harpon*, & le second *Lens*.

La PLANCHE DXXXIV. représente le Squelette d'un Crocodile, tiré de *Grew* (*Mus. Societ. Reg. Tab. IV.*)

On voit pour ornement à la bordure:

A. Une Médaille, sur le revers de laquelle est un Crocodile, & de l'autre côté la proue d'un Vaisseau avec cette Légende CRAS. qui, suivant l'explication de *Patin*, signifie, *Candidus Crassus* qui commandoit l'Infanterie du Triumvir Marc-Antoine, à la bataille d'Actium; ou bien un autre *Crassus* de la Famille *Licinia*, comme le croit *Vaillant*.

B. Médaille où l'on voit la tête de Jules-César couronnée de laurier. De l'autre côté, un Crocodile avec cette Légende, ÆGYPTO CAPTA. Cette Médaille fut frappée en mémoire de la conquête que César fit de l'Égypte l'an de Rome 705. (*Dion, L. XLII.*)

## PLANCHE DXXXV.

### Heureuse vieillesse de Job.

#### JOB, Chap. XLII. vers. 16. 17.

*Et Job vécut après ces choses-là, cent  
& quarante ans; & il vit ses fils,  
& les fils de ses fils, jusqu'à la qua-  
trième génération.  
Puis il mourut âgé, & rassasié de jours.*

Pour peu que l'on fasse attention au cours ordinaire de la Nature, on remarquera que les travaux, la douleur, & la tristesse abrègent insensiblement la durée de la vie, & la terminent enfin, les esprits animaux cessant d'être en équilibre avec le sang. Outre ces accidens ordinaires de la vie des Hommes, Job en avoit éprouvé bien d'autres, & infiniment plus qu'aucun Morrel: affligé par la perte de ses biens & de ses Enfants, attaqué de longues & de douloureuses maladies, en butte aux tentations de Satan, & aux moqueries de ses Amis; ce saint Homme cependant, malgré toutes ces traverses, &

*Job vécut après cela cent quarante ans,  
il vit ses fils, & les enfans de ses  
fils, jusqu'à la quatrième génération.  
Et il mourut fort âgé, & plein de jours.*

les autres infirmités de la vie humaine, vécut encore cent quarante ans, & il vit ses fils, & les fils de ses fils, jusqu'à la quatrième génération. Le période dont il est ici parlé n'exprimant point le nombre des années qui précéderent celles de son affliction, ne peut servir à fixer la juste durée de la vie de Job. On lit verset 10. que L'ÉTERNEL rendit à Job au double tout ce qu'il avoit eu. Les Juifs, & quelques Interprètes avec eux, croient que ces paroles doivent aussi s'entendre de son âge: ils veulent que Job avant les jours de son affliction, eût déjà vécu la moitié de cent quarante ans; qu'il





IOB. Cap. XLII. v. 16. 17.  
Iobus Senex, felix, pius.

Älter Hiob Cap. XLII. v. 16-17.  
Hiob frommes glückseliges Älter.



qu'il étoit septuagenaire lorsque les miseres dont il fut comme accablé commencerent à fondre sur lui, & que par conséquent le tems de sa vie fut de 210 ans. Mais on doit faire peu de fonds sur ce calcul, parce que dans le verset que nous venons de citer, il est uniquement parlé de ses biens, & non pas de son âge; & que d'ailleurs, le nombre de ses Enfants ne fut pas doublé. Il est certain par le Chap. I. 2. qu'il avoit déjà 10 Enfants, lorsque tous ces maux vinrent fondre sur lui; & les repas que nous voyons qu'ils se donnoient réciproquement les uns aux autres, nous portent à croire qu'ils étoient dès-lors déjà grands. Il est probable même que les jours de sa misere, de son épreuve & de sa patience, furent prolongés pendant quelques années, en sorte que sans crainte de se tromper de beaucoup, on peut conclurre que le tems depuis sa naissance jusqu'à son rétablissement fut au moins de 60 ans, & que par conséquent toute sa vie a été de deux-cens ans. Les *Septante* diffèrent de l'Hébreu, car ils mettent: *Toutes les années de sa vie furent deux-cens quarante ans.* D'autres Exemplaires portent *deux-cens quarante-huit ans.* (*Catén. Græcor.*) Quoi qu'il en soit, les 200 ans, que ce saint Homme doit certainement avoir vécu, nous indiquent l'Age du Monde dans lequel il florissoit. Cette dispute s'agitte particulièrement parmi les Juifs, comme on peut le voir dans *Maimonides* (*More Nevoch. P. III. 22.*) Il y en a qui remontent jusqu'au tems des Patriarches, d'autres jusques au tems de Moïse, quelques-uns à celui de David; & il y en a même qui prétendent que Job étoit un de ceux qui revinrent en Judée après la Captivité de Babylone. Mais si nous réfléchissons que la vie des hommes, du tems de Moïse, n'étoit déjà plus si longue que le fut celle de Job, qu'avant la Loi, chaque Pere de famille immoloit ses victimes, ce qui ne fut plus permis depuis sous son économie, ni après; & qu'on ne voit nulles traces dans le Livre de Job, de la Loi, & des Miracles que DIEU opera en faveur de son Peuple; si nous réfléchissons, que les révélations furent plus fréquentes au tems des Patriarches, que dans la suite; si, dis-je, nous faisons attention à toutes ces choses, nous ne nous tromperons pas en plaçant l'Homme de DIEU entre *Moïse & Joseph*, (comme l'ont déterminé *Usserius, Broughton, Heidegger* & d'autres,) remontant ainsi jusqu'au tems de la Captivité d'Egypte. *Cluvier* (*Geolog. p. 236.*) le place entre *Heber & Abraham*. Sur les mêmes fondemens, il est aisé de conclurre que ni la Monarchie des Egyptiens, ni celle des Assyriens, ne remontent point jusqu'au VII. ou VIII. Siècle après le Déluge, puisqu'on ne lit nulle part qu'aucun de leurs Rois ait vécu aussi long-tems que l'on vivoit dans ces Siècles-là. Voy. *Heidegg. Euchirid. p. 383.*

Nous terminerons la Physique de Job par le Portrait au naturel d'un Vieillard du Pais des Grisons, (*Fig. A.*) qui après avoir trainé sa misérable vie jusqu'à l'âge de 109 ans, la finit enfin dans l'Hôpital de Zurich, avec une pleine

connoissance, & une tranquillité parfaite. J'y ajoute ce que j'observai à l'ouverture de son corps, & ce que je pris soin de noter dans mes Recueils, le 2 de Février 1723.

Les differens âges ont chacun leurs caractères particuliers. Le corps de l'Homme, fluide dans sa formation, devient insensiblement plus solide, jusqu'à ce qu'enfin ses fibres venant à se roidir & acquerant une espece d'immobilité, leur inaction cause la mort. Cette réflexion, tirée de la Médecine, n'est pas à mépriser dans la pratique.

Il y a quelques années qu'à cause de son grand âge, on reçut à l'Hôpital ce Vieillard nommé *Jean-Leopold Vapper*, Grison, qui, comme le portoit son Certificat, étoit né en 1614. le 1. de Mai. En 1634, comme il travailloit aux Mines, il fut enseveli l'espace de 33 heures sous l'écrasement des terres. On le dégagea au bout de ce tems, & on l'en tira plus mort que vivant, mais il conserva toujours depuis un flux d'urine, causé par la grande pression qu'il avoit soufferte. En 1637 il vint à Venise, après avoir parcouru la Hongrie, la Turquie, & la Terre-Sainte. Il servit après, en 1639, sous Charles Duc de Lorraine; & en 1652, il fut soldat dans la Compagnie de Gaspar Du Mont, dans le Milanez. Ensuite en 1663, il servit en Portugal sous le Colonel Planta. Il se trouva en 1682 au Siège de Vienne; & dans la dernière guerre à celui de Landau, & à la Bataille de Hochster. Malgré tant de périls & de travaux, il vécut cependant jusqu'à l'âge de 109 ans, moins trois mois.

Voici ce que j'observai à la hâte, à l'ouverture de son cadavre, (car le tems ne me permettoit pas de m'arrêter beaucoup à la dissection.) Je trouvai dans la cavité du bas-ventre, quoiqu'en petite quantité, une sorte de sérosité sanguinolente extravasée. Les Intestins grêles étoient tous enflammés, & de couleur rougeâtre; & le Duodenum entre autres extraordinairement dilaté, gâté au dedans & corrompu. L'Epiploon étoit si amaigri, qu'on n'avoit de la peine à le reconnoître. Le Pancréas retiré, le Foye sain; la Vésicule du fiel remplie de bile; les Conduits Cholédocus en étoient remplis aussi, & tout le voisinage des Intestins & du Mésentere étoit teint de vert, en sorte qu'il paroissoit que la bile devoit s'être extravasée quelque part; & il ne fut pas possible de découvrir son entrée dans le Duodenum. Il y avoit dans la partie supérieure du Ventricule proche le Pylore, une expansion ventreuse, plus grosse qu'une noix. Les Reins & la Rate étoient sains; la membrane extérieure de la Rate offroit aux yeux quelque chose de curieux: elle étoit semée de petites taches blanches comme la neige, plus ou moins grandes les unes que les autres; on les auroit prises d'abord pour des pustules de petite-vérole, lorsqu'elles sont en maturité; leur substance étoit dure & cartilagineuse, & elles étoient plus élevées que le reste de la superficie de la membrane. Je remarque ici, avant que d'aller plus loin, que non-seulement dans l'extrême vieillesse, les fi-



brés se roidissent & se retirent, mais aussi qu'elles perdent presque leur sensibilité: car il n'y a point d'Enfant ni d'Homme-fait, qui pût supporter sans de vives douleurs une inflammation d'intestins comme fit cet Homme, qui ne s'est jamais plaint, même avant sa mort, après être revenu des délires causés par son grand âge, & auxquels il étoit quelquefois sujet. Cette croûte cartilagineuse, qui se forma sur la superficie de la Membrane de la Rate, fait voir que les membranes peuvent se roidir jusqu'au point de se durcir.

L'ouverture de la Poitrine ne caufoit pas peu d'embaras; car non-seulement les éminences du Sternum, qui par-tout ailleurs sont d'une substance cartilagineuse, étoient ici des os solides, mais presque continues avec les côtes mêmes: ce qui démontre évidemment, que les cartilages se convertissent à la fin du tems en os, comme les membranes & les arteres deviennent cartilagineuses, & même quelquefois osseuses, ainsi que le rapportent diverses Observations. Les Poumons étoient tachetés de marques verdâtres: des deux côtés de la poitrine, ils étoient adhérens aux côtes par leur partie postérieure. Le Pericarde étoit vaste, rempli de beaucoup de sérosité; il y en avoit aussi un peu dans la cavité de la poitrine. Le Cœur étoit assez gros; les oreillettes sur-tout étoient extraordinairement dilatées; elles étoient remplies, aussi bien que les Ventricules mêmes, de sang caillé: ce qui fait voir que le mouvement élastique des petites arteres ayant cessé, la circulation du sang avoit été interrompue, & que le Cœur n'ayant plus assez de force pour chasser le sang qui étoit disposé à se cailler, avoit été au contraire comme suffoqué par la trop grande résistance qu'il rencontroit. Je m'attendois que le tendon par lequel les arteres s'insèrent dans le Cœur, seroit converti en os, ou en cartilage; car je sai certainement que cela arrive aux Cerfs lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge, d'où se forme l'os qu'on appelle l'Os du Cerf. Je trouvai en effet quelque chose de semblable, savoir les Valvules semilunaires presque cartilagineuses, & principalement celles de l'Aorte, sur-tout vers leur milieu. J'observai outre cela que l'Aorte descendante étoit fort grosse, ayant deux fois autant de diamètre que l'Oesophage, & environ d'un pouce mesure de Paris. L'Oesophage étoit parsemé de glan-

des dures, & de la forme d'une lentille. Cette dilatation de l'Aorte fait voir que le sang ne circula pas assez vite dans les dernières années de la vie, ce qui fit que les arteres se dilaterent d'autant plus, qu'elles étoient plus proches du Cœur; comme on a souvent remarqué qu'il arrive quand la résistance est trop grande, en sorte que la grande Artere qui sort du Cœur devient aneurismatique.

J'examinai aussi la Tête. La substance du Crane étoit extraordinairement dure, & exigeoit un travail plus pénible qu'à l'ordinaire: les sutures, sur-tout les Sagittales & les Lambdoïdes, étoient presque effacées, & ne pénétroient pas les deux Tables, en sorte qu'il ne pouvoit se faire par-là aucune transpiration de la grande cavité de la Tête, & que le suc qui sert de nourriture aux os, s'étant extravasé dans les petites fentes des Sutures, s'étoit aussi converti en substance osseuse. On appercevoit trois trous assez grands au sommet de la tête, placés aux deux côtés du Sinus Sagittal, éloignés de près d'un pouce l'un de l'autre: ils pénédroient la lame intérieure jusqu'à l'extérieure, mais aucun ne perçoit les deux Tables. La Dure-Mere étoit presque trois fois plus épaisse qu'à l'ordinaire, & d'une substance à peu près comme du cuir. La Pie-Mere ayant reçu une trop grande abondance de sérosités du Cerveau, se séparoit sans peine. Tous les Ventricules étoient remplis de sérosités: il y en avoit aussi une assez grande quantité à la base du Cerveau, sur-tout vers l'endroit où sort la Moëlle de l'Epine. Le Plexus Choroïde étoit parsemé de glandes grosses comme des pois, remplies d'une lymphe congelée. On appercevoit très distinctement le Septum Pellucidum. Du reste, la substance du Cerveau, sur-tout l'intérieure, étoit plus molle qu'à l'ordinaire.

J'ai appris depuis la mort de ce Vieillard, que durant sa vie il avoit dit à des personnes dignes de foi, que son Pere, après avoir vécu plus d'un siècle, avoit eu trois Enfans; & que parmi ses ancêtres, il y en avoit peu qui fussent morts au-dessous de cet âge. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que notre Vieillard eut de sa Femme Ursule Hirzel, de Näniken Village du Canton de Zurich, une Fille nommée Marie-Madeleine, qui fut baptisée à Dieffenhof le 18 Août 1707.







PSAL. I. v. 3.  
Iustus arbor ad rivos.

Psalm. I. v. 3.  
Der Gerechte ein Baum am Wasser gepflanzt.

G. D. Heilmann sculp.



## L E L I V R E

D E S

## P S E A U M E S.

## P L A N C H E DXXXVI.

*Le Juste semblable à un Arbre planté près des Ruisseaux  
d'eaux courantes.*

## PSEAUME I. vers. 3.

*Car il sera comme un arbre planté près  
des ruisseaux d'eaux courantes, qui  
rend son fruit en sa saison, & du-  
quel le feuillage ne se flétrit point : &  
ainsi tout ce qu'il fera, prospérera.*

*Et il sera comme un arbre qui est plan-  
té proche le courant des eaux, lequel  
donnera son fruit dans son tems, &  
sa feuille ne tombera point : & toutes  
les choses qu'il fera, auront un bon  
succès.*

**L**A Nature, ou l'Univers, est un grand  
Théâtre, où la Sagesse & la Puissance  
Divine paroissent avec éclat. Tout y  
est ordonné & arrangé avec tant de justesse, que  
la critique la plus outrée n'y peut rien trouver  
à reprendre, & avec tant d'art, que notre esprit  
borné ne sauroit comprendre tout le mécanis-  
me qui compose une Mouche, ou le moindre  
brin d'herbe. D'un autre côté, la Nature sert  
encore à nous faire comprendre la bonté  
Divine, si nous appliquons la constitution, les  
actions, & les passions des Corps naturels à la  
Philosophie Morale. Ainsi ces Orateurs muets,  
& tout ensemble éloquens, nous conduiront in-  
sensiblement par une route facile & agréable à  
un genre de méditation plus sublime. La Natu-  
re fera naître au dedans de nous des pensées sa-  
lutaires, pour lesquelles l'Homme charnel a na-  
turellement tant d'éloignement. C'est ce qui a  
donné lieu à J E S U S-C H R I S T, aux Prophe-  
tes & aux Apôtres, d'employer tant de belles mé-  
taphores, tant de paraboles empruntées, comme  
celle du Psalmiste, des arbres, des herbes, &  
*Tom. VI.*

des fruits. Ici l'état de prospérité, la bénédic-  
tion répandue sur les gens de bien, est compa-  
rée à une Vigne, à un Olivier, à un Palmier;  
là, la dépravation des méchans, leur obstina-  
tion à faire le mal, est comparée aux épines:  
la puissance de ceux-là est durable comme les  
Cedres & les Chênes, la stérilité & l'endurcis-  
sement de ceux-ci est semblable à une Vigne qui  
ne produit que des raisins amers; leur hypocris-  
ie enfin est désignée sous l'emblème d'un Fi-  
guier stérile. C'est ainsi que les Bois, les Jar-  
dins, les Vergers, se changent en autant d'E-  
coles instructives. Un Homme attentif à l'étu-  
de de la Nature, & qui en examine l'ordre &  
les forces, annonce par-tout les perfections du  
Créateur; il conduit ses auditeurs, même les  
plus simples, tantôt vers ces Pruniers & ces Pom-  
miers sauvages, qui ne rapportent que des fruits  
amers; tantôt il les transporte dans leurs Vigno-  
bles, dans leurs Campagnes, au milieu de ces  
Jardins plantés d'arbres qui rapportent les plus  
excellens fruits. Le Psalmiste nous donne ici  
un exemple de la manière dont on doit parler



de la prospérité des Bons & des Méchans. Il compare l'Homme qui ne marche point suivant le conseil des méchans, & qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, & qui ne s'assied point au banc des moqueurs; mais duquel le plaisir est en la Loi de l'ÉTERNEL, tellement qu'il médite jour & nuit dans sa Loi, (v. 1. 2.) l'Homme pieux, en un mot, il le compare à un arbre planté près des ruisseaux d'eaux courantes. Le mot Hébreu *Ets* signifie un Arbre, cet assemblage de fibres qui au premier coup d'œil n'offre rien que d'informe, & d'où sortent cependant des fleurs douces & odoriférantes, qui se changent ensuite en autant de fruits agréables au goût & à la vue. Il en est de même de l'Homme: car comme ce n'est pas par sa propre vertu que l'Arbre produit son fruit, mais par les bénignes influences du Soleil qui chauffe la Terre, ou plutôt par la Puissance de DIEU qui donne le mouvement à toutes ces choses; de même l'Homme naturellement corrompu, & mort en lui-même, si cependant il est éclairé par les inspirations de l'Esprit saint, & qu'il serve DIEU avec une vraie foi, il produira non-seulement par la vertu de ce même Esprit, des branches, des feuilles, & des fleurs, mais aussi des fruits excellens. Cet Arbre moral ne quitte pas de lui-même son naturel sauvage, pour se revêtir d'un meilleur; mais de planté qu'il est dans un lieu ingrat & stérile, la main du Tout-puissant le transplante dans une terre fertile. L'Homme en un mot, soumis, obéissant à la voix de la Grâce, est changé, renouvelé, sanctifié. Lui qui étoit un *Olivier sauvage*, est fait participant de la racine & de la graisse de l'Olivier, Rom. XI. 17. C'est un *sarment qui porte du fruit*, étant joint au vrai *Sep*, Jean XV. 1. 2. *En-vain Paul plante, en-vain Apollos arrose; ni celui qui plante, ni celui qui arrose, ne font rien; mais c'est DIEU qui donne l'accroissement*, 1. Cor. III. 6. (7.) Cet Arbre est planté près des ruisseaux d'eaux courantes: Ou: sur les ruisseaux d'eaux, sur les divisions des eaux, comme porte l'Hébreu: c'est à dire, dans un lieu où il trouve une nourriture abondante, qui le fortifie & le fait profiter. Le Palmier si commun en Orient, est un de ces Arbres qui se plaisent le long des eaux; & il paroît que c'est à cet arbre que le Prophète fait ici allusion, plutôt qu'à l'Olivier. De même l'Homme pieux se nourrit & se fortifie par la communication de la Grâce de DIEU: la source en est unique & intarissable; mais ses

divisions se multiplient & se divisent en une infinité de ruisseaux, en faveur de chacun des Fidéles. Cet Arbre, planté près des ruisseaux d'eaux courantes, rend son fruit en sa saison: il produit non-seulement des branches, des feuilles, & des fleurs, mais aussi des fruits excellens: & on doit remarquer en passant, que ces fruits ne sont pas l'ouvrage d'un jour, ou d'une semaine; mais qu'il faut donner le tems aux divines semences de se développer, de croître, pour parvenir ensuite au point de perfection ou de maturité. Le tems qui est accordé pour la culture de cette Plante mystique, c'est cette occasion de faire le bien, ce moment où nous trouvons devant notre porte un Lazare périssant de faim & de misère, où nous rencontrons un Samaritain que des Voleurs ont blessé, & qui git languissant dans son sang. Les Lévites, assurément, & les Prêtres ne l'auroient pas laissé sans secours, s'ils eussent été comme ces Arbres mystiques dont parle ici le Prophète. Ce tems enfin, est celui où se présente l'occasion de servir l'Eglise, l'Etat, les Lettres, d'instruire le prochain & de lui faire du bien. Non-seulement cet Arbre durera longtems, mais même la verdure de son feuillage sera permanente à jamais. Son feuillage ne se flétrit point. La révolution des saisons nous apprend que pendant l'Hiver, les Arbres se dépouillent de leurs feuilles, parce qu'alors le froid venant à se faire sentir, l'action de la sève est retardée; ce suc nourricier venant à manquer, les Arbres se concentrent comme au dedans d'eux-mêmes, ce qui fait que dès que la belle saison est passée, les queues des feuilles se resserrent, & les feuilles tombent. Il y en a d'autres, tels sont les Pins, dont le suc est gluant & visqueux, & dont les fibres résistent mieux à l'action du froid, lesquels étant plantés dans des climats chauds proche le courant des eaux, s'y conservent dans une verdure perpétuelle. On trouve dans Ezechiel XLVII. 12. un Passage parallèle à celui de David: *Et auprès de ce torrent, & sur son bord deçà & delà, il croitra des arbres fruitiers de toutes sortes, dont le feuillage ne se flétrira point, & où l'on trouvera toujours du fruit, dans tous leurs mois ils produiront des fruits bâtifs*. Ou: *Il s'élèvera aussi sur les bords, & aux deux côtés du torrent, toutes sortes d'arbres fruitiers: leurs feuilles ne tomberont point, & ils ne manqueront jamais de fruit; ils en porteront de nouveaux tous les mois*.



## PSEAUME VI. vers. 3. 4. 7. 8.

*ETERNEL, aye pitié de moi, car  
je suis sans aucune force: guéri moi,  
ETERNEL, car mes os sont é-  
tonnés:*

*Même mon ame est fort troublée: Et  
toi, ETERNEL, jusqu'à quand?*

*Je me suis travaillé en mon gémissement:  
je baigne ma couche toutes les nuits,  
je trempe mon lit de mes larmes.*

*Mon regard est tout défait de chagrin,  
il est envieux à cause de tous ceux  
qui me pressent.*

*Ayez pitié de moi, SEIGNEUR,  
parce que je suis faible: SEIGNEUR,  
guérissez moi, parce que mes os sont  
tout étonnés;*

*Et mon ame est toute troublée: mais  
vous, SEIGNEUR, jusqu'à quand  
me laisserez-vous dans cet état?*

*Je me suis épuisé à force de soupirer, je  
laverai toutes les nuits mon lit de  
mes pleurs, j'arroserai de mes larmes  
le lieu où je suis couché.*

*La fureur a rempli mon œil de trouble:  
je suis devenu vieux au milieu de tous  
mes ennemis.*

**C**ES Versets expriment quel fut le triste état du Fils de Jesse, lorsque sous les yeux de DIEU, & à la face de tout l'Univers, la divine Providence permit que ce Prophete fût proposé comme un exemple du plus triste abattement auquel l'Homme puisse être sujet. Cet abattement étoit si violent, que la tristesse que peut causer la mauvaise disposition du Corps, n'en approche aucunement. Un homme qui se trouve dans cet état d'affliction, ne fait où porter ses regards, il ne voit au-dessus de lui qu'un DIEU irrité, il n'apperoit sous ses pas qu'un Enfer prêt à le dévorer. Pour peu qu'on connoisse l'étroite liaison qu'il y a entre le Corps & l'Ame, le rapport intime qu'ils ont entre eux, avec combien de justesse & d'harmonie les actions de l'un influent sur les opérations de l'autre, pour peu, dis-je, qu'on soit instruit des loix & du commerce continuel d'action & de réaction qui se fait entre eux, qu'on connoisse les causes & les effets de la tristesse, comme nous les avons expliquées sur Job XVI. 16. & ailleurs, on comprendra aisément la nature des plaintes que le Prophete-Roi adresse ici à DIEU.

Il parle 1°. de l'infirmité, de la débilité de son corps, causée par la difficulté que le fluide nerveux rencontre à couler dans les muscles du Cœur, & par celle que trouve le sang à s'élaner des Ventricules du Cœur jusqu'aux extrémités du corps; ce qui fait qu'un homme a de la peine à se soutenir sur ses pieds. De-là vient 2°. le tremblement des os: *Mes os sont troublés ou étonnés.* Il semble que cette phrase signifie non-seulement la faiblesse des membres, mais aussi des douleurs, & en particulier dans les os. Ainsi le trouble, ou l'obscurcissement des yeux, est accompagné d'inflammation: Le trouble, l'obscurcissement des yeux, nommé en Grec τὰ-

παῖς, se dit lorsque l'œil paroît troublé, ce qui arrive lorsqu'il est demeuré trop longtems exposé à la fumée, ou qu'il est fatigué par une trop grande friction, compression, ou par quelque autre cause semblable. (Actuar. L. I. τὸ πᾶν διαρ. τὰ δ. c. 7.) Et dans Hippocrate (Porrh. Sect. 1.) les urines troubles sont celles qui en les rendant excitent de la douleur & des picotemens, ainsi que Galien l'explique.

3°. On ne doit plus s'étonner après cela du grand trouble de David: son esprit est déchiré de mortelles inquiétudes, & son corps attaqué des plus vives douleurs. On dit que l'Ame est troublée, lorsque dans sa détresse elle ne sait de quel côté tourner.

4°. L'Homme étant affligé en toutes ses parties, & le corps entier étant pour ainsi dire réduit à l'étroit par l'impression du chagrin, la circulation du sang est interrompue dans les endroits voisins du Cœur, ce fluide inonde les Poux-mons: dans cette triste situation, il est impossible que le Cœur ne soit pas oppressé, & que le vif sentiment de tant de maux ne lui arrache des soupirs, des gémissemens.

5°. Y a-t-il après cela de quoi s'étonner, si tant de violentes agitations des fibres qui se trouvent dans le voisinage du Cœur, sont suivies de la fatigue, qui est l'effet de la tension des fibres, suivie de leur détension? Dans Hippocrate, les lassitudes spontanées, ou qui n'ont point de cause sensible, sont regardées comme les symptômes & les avant-coureurs des grandes maladies. Les Grecs appellent lassitude, certaine disposition du corps entier, ou de quelques-unes de ses parties, causée par de grands & de violens mouvemens. Ces lassitudes sont sur-tout incommodées à ceux qui se remuent ou s'agitent. (Gal. de Comp. Med. per genera, L. VII. c. 11.)



6°. C'est ce qui donne occasion aux larmes, dont je traite ailleurs: *Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs: j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.* Il est ici parlé de la nuit, parce que c'est alors qu'on ressent plus vivement les impressions de la tristesse.

7°. Le sang enfin cessant d'être en équilibre avec le suc nerveux, tout le corps doit en souffrir: il faut nécessairement que les coctions, les sécrétions, soient vicieuses & imparfaites, en sorte que l'aliment venant à manquer, ce des-

ordre doit causer naturellement cet air décharné & défait, que les Médecins appellent *Atrophie*. *Mon regard est tout défait de chagrin, il est envieux à cause de tous ceux qui me pressent. La fureur a rempli mon œil de trouble, je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis.* Symmaque au lieu de, *a rempli mon œil de trouble*, traduit, *mon œil est enflammé d'amertume*. Ceci est entièrement conforme au sentiment des anciens Médecins, que nous avons rapporté plus haut.

## PSEAUME VII. vers. 3.

*De peur qu'il ne me déchire comme un Lion, me mettant en pieces sans qu'il y ait personne qui m'en retire.*

*De peur qu'enfin il ne ravisse mon ame comme un Lion, lorsqu'il n'y a personne qui me tire d'entre ses mains & qui me sauve.*

**O**N fait que le Lion brise sous ses dents les choses les plus dures, & qu'avec ses griffes il met en pieces ce qui est plus aisé à déchirer. C'est ce qui a donné lieu d'exprimer les actions de cet animal féroce tantôt par *שָׁרַף* briser, tantôt par *פָּרַק* déchirer, comme en cet endroit du Texte, où le Psalmiste compare avec beaucoup de justesse la cruauté des Méchants à la rage du Lion; & ailleurs, comme Ps. X. 9. *Il se tient aux embuches en un lieu caché, comme un Lion dans son fort: il se tient aux embuches pour attraper l'affligé: il attrape l'affligé l'attirant en son filet.* Ou: *Ses yeux regardent toujours le pauvre: il lui dresse des embuches dans le secret, ainsi qu'un Lion dans sa caverne: il se tient en embuscade afin d'enlever le pauvre; afin, dis-je, d'enlever le pauvre lorsqu'il l'attire par ses artifices.* XVII. 12. *Il ressemble au Lion qui ne demande qu'à déchirer, & au Lionceau qui se tient aux lieux cachés.* Ou: *Comme un Lion qui est préparé à ravir sa proie, & comme le Petit*

*d'un Lion qui habite dans les lieux cachés.* XXII. 22. *Délivre-moi de la gueule du Lion.* XXXV. 17. *SEIGNEUR, combien de tems le verras-tu? retire mon ame de leurs tempêtes, mon unique d'entre les Lionceaux.* LVII. 5. *Mon ame est parmi les Lions: je demeure parmi des bûtesfeux, parmi des hommes dont les dents sont des halebardes & des fleches, & dont la langue est une épée aigüe.* Ou: *Et il a arraché mon ame du milieu des petits Lions: j'ai dormi plein de trouble: les enfans des hommes ont des dents qui sont comme des armes & des fleches; & leur langue est une épée très aigüe.* LVIII. 7. *O DIEU, casse-leur les dents dans leur bouche.* ETERNEL, romps les dents machelières des Lionceaux. Je m'abstiens de rapporter les autres Passages des Auteurs Sacrés, croyant qu'il suffit pour le présent de citer ceux dont s'est servi David, qui devoit connoître les Lions, lui qui en avoit tué, & qui avoit véritablement le courage d'un Lion.







PSAL. VIII. V. 4, 5.  
Ecquid est homo mortalis.

Psalm. VIII. P. 4. 5.  
Was ist der Mensch.

I. A. Friedrich sculp.



## P L A N C H E DXXXVII.

*Qu'est-ce que l'Homme mortel?*

## PSEAUME VIII. vers. 4. jusqu'à la fin.

*Quand je regarde tes Cieux, l'ouvrage  
de tes doigts; la Lune, & les Etoi-  
les que tu as agencées;*

*Je dis: Qu'est-ce que l'homme mortel,  
que tu te souviennes de lui? & le  
fils de l'homme, que tu le visites?*

*Car tu l'as fait un peu moindre que  
DIEU, & tu l'as couronné de gloi-  
re & d'honneur:*

*Tu l'as établi dominateur sur les œuvres  
de tes mains: tu lui as mis toutes  
choses sous ses pieds:*

*Toutes les brebis, & tous les bœufs, &  
même les bêtes des champs:*

*Les oiseaux des cieux, & les poissons de  
la mer, ce qui passe par les sentiers  
de la mer.*

*ETERNEL notre SEIGNEUR,  
que ton nom est magnifique par toute  
la Terre!*

*Quand je considère vos Cieux, qui sont  
les ouvrages de vos doigts; la Lune,  
& les Etoiles, que vous avez asser-  
mées;*

*Je m'écrie: Qu'est-ce que l'homme, pour  
mériter que vous vous souveniez de  
lui? ou le fils de l'homme, pour être  
digne que vous le visitiez?*

*Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-des-  
sous des Anges, vous l'avez couron-  
né de gloire & d'honneur:*

*Et vous l'avez établi sur les ouvrages  
de vos mains: vous avez mis toutes  
choses sous ses pieds:*

*Vous lui avez assujetti toutes les brebis,  
tous les bœufs, & même les bêtes des  
champs:*

*Les oiseaux du ciel, & les poissons de  
la mer, qui se promènent dans les  
sentiers de l'Océan.*

*SEIGNEUR notre Souverain Mai-  
tre, que la gloire de votre nom pa-  
roît admirable dans toute la Terre!*

**L**E Roi-Prophète nous ouvre ici le grand Théâtre de l'Univers. Ce pieux Guide nous conduit à travers les espaces immenses des Cieux, pour nous ramener ensuite à ce petit point de Terre que nous habitons. Son dessein n'est pas de nous fatiguer par de vaines spéculations, ou de nous donner une connoissance stérile de la Physique, ni de nous faire rechercher les mets délicats qui peuvent engraisser ce misérable corps; mais il veut que notre ame s'élève jusqu'à la connoissance du Créateur, Auteur de toutes perfections, & qu'après l'avoir connu, nous célébrions sa magnificence avec des chants d'allégresse. Ce que David se propose ici d'exposer à nos yeux, ce n'est pas un amas des plus riches trésors, l'éclat d'une réputation

Tom. VI.

acquise par une érudition profonde, ou fondée sur le mérite des belles actions; encore moins un détail circonstancié d'une infinité de désordres, de passions tumultueuses, d'injustices, d'hy-pocrisies, de fraudes, de dissimulations. Son dessein se réduit à faire un magnifique éloge de DIEU. ETERNEL notre Seigneur, que ton Nom est magnifique par toute la Terre!

Ce pieux & savant Philosophe nous propose en abrégé la connoissance du Ciel, & des Corps célestes; il nous instruit sur la nature de nos Corps, & de la Terre que nous habitons, pour nous mener par-là à la connoissance de DIEU.

Vers. 4. *Quand je regarde tes Cieux, l'ou-  
vrage de tes doigts; la Lune, & les Etoiles,  
que tu as agencées.* C'est ici le lieu de parler



de l'Astronomie, cette Science qui comprend tout le Système de l'Univers, & qui, après la Théologie révélée, est de toutes les connoissances la plus utile & la plus belle. Son objet, sa certitude, & ses usages en font l'éloge. Cette Science ravit notre esprit en une sainte admiration; elle nous conduit dans un moment à travers les espaces immenses des Cieux, nous approche de ces vastes Corps qui sont séparés de notre Terre par des espaces presque infinis, & nous communique pour ainsi dire un avant-goût de la gloire & de l'immortalité qu'on goûte dans le Ciel. Elle n'embrasse point toutes les vaines questions qu'on forme sur la Matière première; elle rejette cet appareil pompeux, mais toujours obscur, de distinctions & de sous-distinctions qu'on trouve chez les Scholastiques: c'est une Science réelle, sans aucun mélange de fables. Elle détermine le mouvement des Etoiles fixes, & des Planètes; elle fixe non-seulement les heures, mais les minutes & les secondes qu'elles emploient à achever leurs cours; elle mesure la distance, & la grandeur des Corps les plus éloignés. Elle n'est point fondée sur de vaines conjectures, ni appuyée sur l'opinion d'un Maître, dont on respecte les décisions sans les approfondir: mais elle est établie sur des démonstrations certaines, & mathématiques. Ces caractères de certitude & de vérité manquent à l'Astrologie Judiciaire, qui apprend à tirer les Horoscopes, qui se vante impudemment de lire dans le secret du Destin, de prédire les jours heureux ou malheureux; qui prétend connoître la naissance ou la décadence prochaine des Empires, des Royaumes, les variations qui arrivent dans l'air. L'Astronomie est pour nous un genre d'étude très profitable. Nous y apprenons à connoître DIEU, & ses infinies perfections. Elle nous apprend, que L'ÉTERNEL qui a créé les bornes de la Terre, ne se lasse point, & ne se travaille point, & qu'il n'y a point de moyen de sonder son intelligence. Ou: Que DIEU a créé toute l'étendue de la Terre, qu'il ne se lasse point, qu'il ne travaille point, & que sa sagesse est impénétrable: Isaïe XL. 28. 29. Combien est encore plus puissant celui qui les a créés? car la grandeur & la beauté de la créature peut faire connoître, & rendre en quelque sorte visible le Créateur: Sap. XIII. 4. 5. L'exhortation qui se lit dans Isaïe XL. 26. devrait être gravée sur le bronze, sur les métaux les plus précieux, ou plutôt elle devrait être empreinte dans le cœur de tous les hommes: Elevez vos yeux en-haut, & regardez qui a créé ces choses. C'est celui qui fait sortir leur Armée par ordre, & les appelle toutes par leur nom. Il n'y en a pas une qui manque, à cause de la grandeur de ses forces, parce qu'il excelle en puissance. Ou: Levez les yeux en-haut, & considérez qui a créé les Cieux: qui fait marcher dans un si grand ordre l'Armée des Etoiles, & qui les appelle toutes par leur nom, sans qu'il manque rien à leur harmonie; tant il excelle en grandeur, en vertu, & en puissance. Voici ce que Lactance (Inst. L. II. c.

5.) dit à ce sujet: La raison nous dicte, que tant de grandeur, tant d'arrangement, un ordre si constant dans la révolution des tems & des saisons, ne peuvent venir que d'un Ouvrier infiniment sage & prévoyant, & que toute cette harmonie n'a pu subsister, ou durer sans interruption pendant tant de siècles, sans l'entremise de quelque Être infiniment puissant, ni sans la sagesse & l'habileté d'un premier Moteur. Et Cicéron (Tuscul. I.) La Nature nous inspire d'abord le respect des Dieux, & ensuite elle nous donne des principes de modestie & de grandeur d'ame. Mais pour tirer ce fruit de l'Astronomie, il faut en avoir une connoissance plus que superficielle: car comme il ne suffit pas pour prouver l'existence de DIEU, de savoir que le Corps humain est un assemblage qui comprend une tête, des yeux, des pieds, des mains, qui renferme au dedans de lui un cœur, un estomac; mais qu'il faut outre cela pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés du corps, examiner en particulier la structure de l'œil, les parties intérieures & extérieures de l'oreille, comprendre tout le mécanisme du cœur, des poumons, avoir une connoissance parfaite des muscles & des nerfs, & connoître jusqu'à la moindre petite fibre: de même si on veut que les Corps célestes nous convainquent de l'existence de DIEU, & de l'excellence de ce divin Ouvrier, il faut porter ses regards vers les Planètes, observer leurs Satellites; considérer en particulier chacune des Etoiles fixes, leur mouvement, leur disposition, leur figure, & leur éloignement. On ne sauroit assez relever les grands avantages qui reviennent à la Société, de l'étude de l'Astronomie. Cette Science divise le tems considéré en lui-même & mathématiquement, en minutes, en jours, en mois, en années; elle marque la révolution des saisons, elle rend raison de leurs changemens pour l'utilité des Mortels; elle règle les voyages qu'on entreprend, tant sur Mer que sur Terre; elle fixe la situation des Pais, & des Villes. Je passe sous silence plusieurs autres usages. Examinons le tableau que le Psalmiste nous présente, où nous trouverons une exacte description des merveilles que la Nuit expose à nos yeux. Il nous parle des Cieux, de la Lune, & des Etoiles, & sous ce seul nom, il comprend les Etoiles fixes, & les errantes, de l'usage & de la nature desquelles nous aurons occasion de parler ailleurs. Il ne dit rien du Soleil, ce centre majestueux du Tourbillon planétaire; d'où l'on pourroit inférer que ce Pseaume fut composé pendant la nuit. David nous propose ici le Firmament, non point comme un ouvrage qu'il attribue à la Nature; ou qu'il regarde comme la production aveugle du Hazard; mais comme un ouvrage sorti de la main de DIEU, comme l'ouvrage de ses doigts: A toi sont les Cieux, à toi aussi est la Terre; tu as fondé la Terre habitable, & tout ce qui y est. Ou: Vous avez fondé l'Univers, avec tout ce qu'il contient; C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici ce qu'il dit de la Lune, & des Etoiles, que DIEU a agencées. Il faut



faut remarquer que כִּנְיָהּ, qui est la Racine de כִּנָּה, ne signifie pas simplement *production*, mais un ouvrage parfait, fini avec soin, en sorte qu'il n'y manque rien; un ouvrage qui n'est sujet à aucune alteration, à aucun changement: ce qui convient parfaitement à la durée des Cieux, & des Corps célestes. Il n'y aura personne, je crois, assez simple ou assez grossier pour s'imaginer que DIEU a fait toutes ces choses avec des *doigts* proprement dits. Les doigts de DIEU, c'est ce que le Psalmiste appelle la *main* de DIEU, Ps. CIX. 27. *Afin qu'on connoisse que c'est ici ta puissance, (ta main) & que toi, ETERNEL, as fait ceci.* La main de DIEU, c'est sa Puissance infinie, que les Magiciens mêmes d'Egypte ont reconnue dans la production des Poux. *C'est ici le doigt de DIEU*, Exod. VIII. 19.

Si David eût continué sa description depuis les Cieux jusqu'à la Terre, *ce point que tant de Nations se disputent le fer & la flamme à la main*, (*Sen. Nat. Quæst. I.*) il auroit eu des espaces immenses à parcourir; la distance qui est entre la Lune & la Terre, étant de 5000 milles, & celle des Etoiles fixes jusqu'à notre Hémisphere de 500 000 000 000. Mais il descend encore plus bas, il passe de la considération de ces vastes Corps célestes, jusqu'à l'Homme qui n'est qu'un Atome à l'égard de la Terre, laquelle n'est elle-même qu'un point à l'égard de ces grands Corps. *Qu'est-ce que l'Homme mortel, que tu te souviennes de lui? & le fils de l'Homme, que tu le visites?* Qu'est-ce que le Monarque d'un grand Empire, ou, que sont tous les Monarques ensemble, soit qu'ils soient unis par des Traités ou par des Alliances, soit qu'ils soient divisés par des guerres? *Considérez, hommes terrestres, sur quoi vous étendez votre domination: car pourriez-vous vous empêcher de rire, si voyant une assemblée de Rats, vous en apperceviez un parmi eux qui voulût s'arroger la puissance sur les autres?* (*Boët. de Consolat. L. II.*) Les Fourmis ne peuvent-elles pas distribuer le petit espace qui leur sert de demeure, en Royaumes, en Principautés, en Républiques? Que sera donc un Empereur, un Roi, un Prince, un Comte, un Sénateur, un Noble? Que sera enfin le Riche, l'Avare, l'Ambitieux, le Voluptueux? quelque chose moins qu'un point, ou plutôt, quelque chose moins que le néant. Écoutons encore une fois *Boèce*, & appliquons à notre Texte la description qu'il fait d'un Ambitieux.

*Quicumque solam mente præcipiti petit  
Summumque credit gloriam,  
Latè patentès ætheris cernat plagas,  
Arctumque terrarum situm:  
Brevem replere non valentis ambitum  
Pudebit aucti nominis.*

„ Que celui qui se livre tout entier à l'amour de  
„ la gloire, & la regarde comme le souve-  
„ rain bien, lève les yeux vers le Ciel;

„ qu'il considère ces vastes espaces, & combien  
„ est petit celui que la Terre occupe: il aura  
„ honte de s'être donné tant de peines pour ac-  
„ quérir un nom, qui ne peut encore le rem-  
„ plir. Sans doute que le Psalmiste, dans l'op-  
position qu'il fait ici, a eu en vue de nous dé-  
gouter des choses terrestres, telles que sont les  
dignités, les richesses, & les plaisirs, qui ne  
nous présentent qu'une fausse apparence de bien,  
& qu'il a voulu par-là nous élever aux choses  
célestes. *Regardez la vaste étendue des cieux,  
leur solidité, leur vitesse; & cessez enfin  
d'admirer des bagatelles.* (*Boët. loc. cit.*) La  
question que propose ici le Prophète, *Qu'est-ce  
que l'Homme mortel?* nous fournit une belle  
occasion d'examiner notre excellence, & en mê-  
me tems notre misère. Nous sommes en effet  
des créatures très nobles, si nous nous conside-  
rons du côté de l'Ame, si nous réfléchissons  
sur toute l'étendue de notre Entendement, &  
avec quelle vitesse nos pensées se succèdent les  
unes aux autres; si nous pensons à ce fonds iné-  
puisable de subtilités & d'inventions, à la ferti-  
lité de notre mémoire, aux continuelles varia-  
tions & à l'inconstance de nos desirs; si nous  
fouillons les profondeurs de notre volonté; si  
nous pénétrons l'artifice infini de notre Corps,  
ce composé de solides & de fluides, & que nous  
nous élevions jusqu'à l'union miraculeuse qui  
subsiste entre le Corps & l'Ame, ces Êtres qui  
n'ayant aucun rapport entre eux, se mêlent  
néanmoins & se confondent, pour ainsi dire,  
dans leur union: Si, dis-je, nous réfléchissons  
sur toutes ces choses, nous serons persuadés de  
notre excellence, nous comprendrons que nous  
sommes en effet des créatures très nobles, que  
nous renfermons au dedans de nous un petit  
Monde, qui joint ensemble le Monde spirituel, &  
le matériel. D'un autre côté, la condition de  
l'Homme est misérable: nous n'avons pour nous  
en convaincre, qu'à considérer notre Ame agi-  
tée par une multitude de passions, & qui, comme  
une petite barque battue par la tempête, est  
sans cesse emportée çà & là. Souvenons-nous  
que l'image de DIEU, par un malheur qu'on  
ne peut allez déplorer, est effacée au dedans de  
nous; que notre entendement est obscurci, no-  
tre volonté dépravée. Pensons à la fragilité de  
notre Corps, au pouvoir tyrannique qu'il usur-  
pe sur notre Ame, cette partie la plus précieuse  
de nous-mêmes. Songeons combien peu est du-  
rable l'union de l'Ame avec le Corps; elle ne  
tient qu'à un fil, plus délié que celui de l'Arai-  
gnée, que le moindre souffle, le moindre chan-  
gement dans l'air, une nourriture peu convé-  
nable, une légère maladie, peut interrompre &  
trancher dans le moment. Cette connoissance  
de nous-mêmes où le Prophète nous conduit  
comme par la main, est, après la connoissance  
de DIEU, la plus utile. Les autres Scien-  
ces nous instruisent, & nous rendent plus éclairés;  
mais celle-ci nous rend plus pieux, & plus  
humbles. Un Homme instruit dans cette Éco-  
le, dans cette connoissance de lui-même, règle  
ses passions suivant ce que la droite Raison lui



inspire; il examine, il pèse ses actions au poids du Sanctuaire; il ne fait que ce qui est juste, & que ce qui peut contribuer à le rendre heureux en ce Monde & en l'autre; il évite avec soin tout ce qui est mal, ou tout ce qui pourroit l'y conduire. La Raison, sur-tout la Raison éclairée de la Parole de DIEU, préside à toutes ses actions, modère ses passions, & le conduit heureusement au Port. Un Homme au contraire, agité & emporté par le torrent tumultueux des passions, se précipite dans des abîmes de malheurs. Il est nécessaire que l'Homme, qui tient le milieu entre les Anges & les Animaux brutes, soit susceptible de passions; car cette *Apathie*, ou cet état *dépouillé de passions*, que les Stoïciens prétendoient établir, n'est qu'une illusion, une chimère. Si les bonnes dispositions dominent dans un Homme, sa condition approche de celle des Anges; si au contraire il se laisse emporter au torrent des mauvaises habitudes, il devient semblable aux bêtes, ou plutôt, ses passions le rendent l'esclave du Démon, & le précipitent ainsi dans un état mille fois plus ignominieux & plus malheureux que celui des Bêtes. La Raison doit gouverner les passions sans leur ôter la liberté. Le respect, & l'obéissance que des Citoyens libres ont pour les Loix, doit être un acte libre & volontaire, & non point une soumission servile & forcée. Ainsi la question de David: *Qu'est-ce que l'homme mortel?* ne doit pas être regardée comme une simple spéculation, mais elle doit nous mener à la pratique de ce qui est juste & conforme à la volonté de DIEU, de laquelle seule la volonté & les actions de l'Homme dépendent. Comme le plus précieux trésor que l'Homme mortel possède pendant qu'il est sur la Terre, c'est le repos de l'ame en DIEU, & l'empire sur ses passions joint à la piété; son union avec DIEU est le terme de ses espérances. Celui qui est parvenu à cet heureux état de tranquillité, est à l'abri des insultes des passions, & des tentations. C'est à ce point de perfection que tendoit ce desir du Souverain-Bien, qui faisoit l'objet des disputes des Philosophes Payens; c'est-là aussi où tendent tous les Chrétiens. La joye qui revient de cet état, n'est point comme celle des choses de ce monde, passagère, chimerique; mais elle est constante & durera éternellement. C'est la Vertu qui nous met en liberté, & nous arrache de l'esclavage de Satan & du Monde. Un homme qui est maître de ses passions, partage avec DIEU l'empire absolu sur soi-même, sur son imagination, sa volonté, & ses penchans; il jouit en paix des biens que DIEU lui accorde; il est riche dans la plus grande pauvreté, joyeux au milieu des plus vives douleurs; il fait entrer dans des dispositions convenables aux circonstances où il se trouve; tranquille dans la tempête, content de tout ce que la Divine Providence ordonne. C'est dans cette parfaite résignation à la volonté de DIEU, que consiste la santé de l'Ame. Un Homme dans cet état, est comme un Rocher que rien n'ébranle; on le voit toujours le même, dans la pauvreté, dans les ri-

chesses, dans la mort; rien n'est capable de l'arracher de ce centre de tranquillité. Il passe sa vie au milieu d'un Monde tumultueux, il se conserve pur au milieu des scandales & des tentations qu'il y rencontre, & arrive ainsi heureusement au Port de l'Eternité. Il s'approche d'autant plus de DIEU, qu'il voit avancer le terme de sa vie; jusqu'à ce qu'enfin la mort venant à l'enlever, il passe de cet état à la possession des biens éternels, & va se perdre dans cet Océan de perfection & de béatitude.

La belle description que nous trouvons ici de l'Homme, mérite une attention particulière. *Qu'est-ce que l'Homme mortel, que tu te souviennes de lui? & le fils de l'homme, que tu le visites?* Voilà notre néant! Car tu l'as fait un peu moindre que les Anges (אלהים les Dieux), tu l'as couronné de gloire & d'honneur. Ici paroît notre excellence! Ici éclatent ces richesses que l'Homme tient de L'ÉTERNEL DIEU qui l'a formé, Genes. II. 7. *Tes mains ont pris la peine de me former, elles ont arrangé toutes les parties de mon corps; & tu me détruirois? Souviens-toi, je te prie, que tu m'as formé comme de la boue, & que tu me feras retourner en poudre. Ne m'as-tu pas coulé comme du lait? & ne m'as-tu pas fait cuiller comme un fromage? Tu m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as composé d'os & de nerfs. Tu m'as donné la vie, & tu as usé de miséricorde envers moi; & par tes soins continuels tu as gardé mon esprit.* Ou: *Ce sont vos mains, SEIGNEUR, qui m'ont formé; ce sont elles qui ont arrangé toutes les parties de mon corps; & voudriez-vous après cela m'abîmer en un moment? Souvenez-vous, je vous prie, que vous m'avez fait comme un ouvrage d'argile, & que dans peu de tems vous me réduirez en poudre. Ne m'avez-vous pas fait d'abord comme un lait qui se caille, comme un lait qui s'épaissit & qui se durcit? Vous m'avez revêtu de peau & de chair, vous m'avez affermi d'os & de nerfs. Vous m'avez donné la vie, & comblé de bienfaits; & la continuation de votre secours a conservé mon ame.* Job X. 8-12. Mais comment concevoir toutes ces choses? Croirons-nous que cette noble Créature, formée à l'image de DIEU, ait été faite d'or, de diamant, ou de pierres précieuses? Non. Elle retient le nom de son origine. אדם, Adam, qui signifie terre, est celui qui lui fut imposé pour signifier que le premier Homme fut formé de la poudre de la terre, Genes. II. 7. Job, dans l'endroit que nous avons cité, reconnoît aussi ce premier principe de notre origine. Il est donc certain que l'Homme fut fait d'une matière informe, & peu propre à former un corps si parfait; & c'est ce que les Philosophes appellent *Négation*. Il a donc fallu que DIEU y employât une Sagesse & une Puissance infinies. Ceci nous fournit une belle occasion de nous instruire. Si nous ne sommes que terre & que poudre, 1. Cor. XV. 47. nous ne devons pas nous enorgueillir, nous ne devons pas mépriser les autres, qui ont



ont une même origine avec nous. Pensons continuellement que nous sommes fragiles & mortels, & dirigeons fans cefle nos actions à la gloire de notre bon & grand DIEU, méditons fans cefle ces belles paroles : *Connoi-toi toi-même, & ne va pas t'embaraffer des chofes qui font hors de toi.* Nous habitons dans un Corps matériel & fragile; cette maifon, ce composé de chair & d'os, eft cependant uni intimement avec un Etre fpirituél & intelligent. Cette union nous préfente un fpectacle nouveau, bien digne de notre admiration. Dites-moi, je vous prie, qui eft celui qui a pu former une union fi étroite, fupérieure à toutes les forces de la Nature? Eft-ce Adam qui a lui-même affocié une compagne fi noble à fon Corps? La Terre, par un concours fortuit & aveugle, a-t-elle produit tout d'un coup ce Corps, & ce Corps s'eft-il affocié de foi-même cette Subftance capable de penfer? Comment fe peut-il faire que la moindre impreflion, le moindre mouvement du Corps, fe communique avec autant de viteffe que de certitude, & paffe en un moment du Corps jufqu'à l'Ame? Pourquoi l'Ame n'empêche-t-elle pas la communication de tant de fentimens, qui lui font fouvent defagréables? D'où vient que les impreflions excitent précifément dans notre Efprit, des idées qui répondent parfaitement aux mouvemens de notre Corps? Pourquoi certains mouvemens de notre Corps fuivent-ils fi précifément certaines idées? & d'où vient que ni l'Ame, ni le Corps ne peuvent interrompre cette union, qui doit durer autant que la vie? Que nous ferions heureux, fi par quelque fecret notre Ame pouvoit pour un tems, feparée de notre Corps, fe transporter jufqu'aux Etoiles, à la Lune, & aux Planetes, ces Aftrés d'une grandeur fi prodigieufe, & de ce point d'élévation & de grandeur, defcendre & s'abaiffer jufqu'à la confidération de notre Corps, cet atome que nous aurions perdu de vue pendant notre extafe? Qui eft-ce qui a cimenté l'union indiffoluble qui unit le Corps & l'Ame? Eft-ce l'Ame, eft-ce le Corps? Pourroit-on fe fouvenir du tems auquel cette union a commencé? Pourquoi l'Ame, la partie la plus noble des deux contractans, ne s'eft-elle pas réfervé les principaux droits? Pourquoi s'eft-elle affujettie elle-même jufqu'à dépendre, fouvent malgré elle, des mouvemens corporels? Pourquoi, en faifant fon Traité d'union, ne s'eft-elle pas affranchie de la douleur, & de toutes fensations triftes? Pourquoi s'eft-elle affujetti les pieds & les mains, tandis qu'elle abandonne à un autre Maître, ou qu'elle laiffe à un mouvement fortuit & machinal la conduite du Cœur, de l'Eftrac, ces vifceres fi nobles & fi néceffaires à l'entretien de la vie? Quand vous donneriez la torture à votre efprit, vous n'en trouveriez point d'autre caufe que cet Acte abfolu & libre de la volonté de DIEU, *QU'IL SOIT FAIT*, par la puiffance duquel L'ETERNEL DIEU a formé l'homme de la terre, & a foufflé dans fes narines une refpiration de vie, & l'homme fut fait en ame vivante; (c'eft à dire un Etre doué de Raifon, &

uni à un Corps, ou un Corps uni à un Efprit, celui qui constitue l'Animal raifonnable;) Gen. II. 7. Cette union de l'Ame avec le Corps, qui fait l'Homme un peu moindre que DIEU, (ou les Anges), qui l'élève au-deffus des autres Animaux & de tout le Monde matériel, cette union, dis-je, eft bien digne de notre admiration. C'eft principalement à l'égard de fon Ame raifonnable, que l'Homme eft couronné de gloire & d'honneur. Si nous confiderons la nature de l'Ame, fes forces & les opérations, d'un côté nous verrons fa noblefle & fon excellence, de l'autre nous appercevrons des fouillures & des infirmités en grand nombre. On remarque fur cette couronne les plus belles pierreries, mais accompagnées d'un grand nombre de pierres faufles. On y découvre un petit Infini, & en même tems une grande foibleffe. C'eft de l'Or mêlé avec de la Terre. Notre Ame n'embrace pas feulement le paffé & le préfent, mais elle s'étend encore jufques fur l'avenir. C'eft une riche fource d'idées matérielles & fpirituélles. Toute finie qu'elle eft, elle a cependant l'idée de l'Infini; elle le conçoit, mais elle ne le comprend point; elle fait plutôt ce qui ne l'eft point, que ce qui l'eft. Elle fait, & elle fait certainement, que l'Infini n'eft point quelque chofe de quarré, de rond; qu'il ne peut s'exprimer par l'affemblage des nombres, quand même on en joindroit autant qu'en peut contenir le Monde entier. Elle a l'idée de l'Infini, mais elle ne feroit l'exprimer. Bien plus: ce qui eft borné, ce qui eft fini, ne lui eft point connu; elle ne le comprend que relativement à l'idée qu'elle a de l'Infini: de même que la fanté, la force, & les richesses nous frappent davantage quand nous leur oppofons les maladies, l'infirmité, la mort, & la pauvreté. L'Universalité, l'Eternité, l'Immutabilité de nos idées doit nous remplir d'étonnement & d'admiration. On appelle idées univerfelles, des Vérités, des Notions communes à plufieurs Etres, & particulièrement à ceux qui font de même efpece: telles font celles-ci: *Il eft impoffible qu'une même chofe foit, & ne foit point, en même tems. Le tout eft plus grand que fa partie. Toute ligne droite, tirée d'un point à un autre, paffe par le plus court chemin. Tous les points de la circonférence d'un Cercle font également éloignés du Centre. Tous les angles d'un Triangle font égaux à deux droits.* Ces Vérités font éternelles, elles ont été vraies avant la création du Monde, & elles le feront après qu'il fera anéanti. Elles font immuables, parce qu'elles conviennent également à toutes fortes d'Etres, de Cercles, de Triangles, foit qu'ils ayent été, ou qu'ils doivent être. Quand bien même la Raifon voudroit douter de tout, elle ne pourroit cependant révoquer en doute ces Vérités fondamentales. Mais, bon DIEU! combien ne fe manifefte-t-il pas ici d'infirmités! Notre Ame ne fe connoit pas elle-même; elle eft plongée dans un abîme d'ignorance, & enveloppée de ténèbres. Elle ne fait ce qu'elle eft; elle ne peut rendre raifon de fon union avec le Corps; elle ignore quand, & comment a com-



mencé le médiocre empire qu'elle a sur lui ; elle ne connoit pas même les propres pensées, & sa volonté. Combien de fois lui arrive-t-il de penser qu'elle croit, ou qu'elle veut quelque chose, lorsque réellement elle ne fait ni l'un ni l'autre ? Combien de fois s'en impose-t-elle à elle-même, se trompant dans son entendement, & dans sa volonté ? Qui est-ce qui après cela ne sera point dans l'étonnement de voir que DIEU a imprimé l'idée de l'Infini au dedans d'un Etre si foible, sujet à tant de doutes, d'erreurs, & d'imperfections ? L'idée de l'Infini ne vient assurément point de nous, qui sommes des créatures finies ; nous ne sommes pas capables de la former. Il faut donc qu'il y ait un Etre infiniment parfait qui l'ait gravée au-dedans de nous, qui ait créé nos Ames infinies dans un certain sens, & qui leur ait donné un Entendement, une Volonté. Ces idées immuables, universelles, éternelles, servent de base à notre *Raisonnement*. Et pourquoi n'en seroit-il pas ainsi ? Ces dons ne nous viennent-ils pas de la main d'un DIEU éternel, & souverainement véritable ? Voilà l'Oracle qu'il nous faut consulter ; il ne nous est pas permis d'y contredire. Bien plus, quelque effort que nous fassions, il est impossible de nous refuser à l'évidence de cette Proposition, *Deux fois trois sont six*. Supposons pour un moment que nous voulions en douter, nous sentirons au dedans de nous quelque chose qui lèvera nos scrupules, & nous ramènera au centre de la Raison. Si les choses dont nous voulons juger ne sont pas au-dessus de notre portée, nous n'avons qu'à nous laisser conduire, ces guides nous mèneront sûrement dans la voye du juste raisonnement, pourvu que nous les suivions : si au contraire l'objet que nous nous proposons surpasse la portée de notre entendement, ils nous avertiront de suspendre nos jugemens, & nous éviteront ainsi de tomber dans l'erreur. Ces éternelles Vérités nous sont données pour Conseilleres, & ce sont elles qu'on reconnoit sous le nom si familier de *Raison*. Elle nous est donnée comme un Maître qui doit nous apprendre à parler, à nous taire, à douter, à croire, à juger, à affirmer, ou à nier. C'est un Oracle commun à tous les Hommes ; le Scythe & l'Indien ne jugent pas autrement que le Chrétien, des Vérités mathématiques, le Brachmane, & le Professeur en Théologie, sont là-dessus d'un même sentiment. Il suit naturellement de tout ceci, qu'il y a une certaine Raison unique, très parfaite & infiniment sage, qui allume ce précieux flambeau au dedans des Hommes, & qui les éclaire par sa lumière : & c'est cette lumière qui fait le lien le plus étroit de la Société. La Raison force les plus grands ennemis à avoir les mêmes sentimens, à porter le même jugement sur le même objet, à moins qu'entraînés par leurs passions, & n'écoulant plus les mouvemens de leur conscience, ils ne veuillent résister au torrent. C'est ce qui fait que même les plus corrompus n'osent appeler le Vice Vertu, ou donner à celle-ci le nom de Crime. La Raison a quelque chose de si res-

pectable & de si majestueux, que le Vice n'ose se produire en sa présence, que sous le masque de la Vertu. De-là vient que depuis le commencement du Monde, personne n'a encore pu se persuader, ou inculquer aux autres, que la Fraude vaut mieux que la Sincérité, que l'Envie, la Haine l'emportent sur la Charité, ou que l'Injustice, les Concussions, le Carnage, soient préférables à la Justice & à la Bénéficence. Car comme, dans le Monde matériel, il n'y a qu'un Soleil qui éclaire tout par sa lumière, il n'y a aussi dans le Monde spirituel qu'un Soleil de vérité qui répand ses rayons dans tous les cœurs : il ne se couche jamais, il n'est sujet à aucun changement, sa lumière pénètre par-tout, il éclaire à la fois l'un & l'autre Hémisphère, en tout tems, la nuit comme le jour ; il est en même tems notre Docteur, & notre Juge ; il nous apprend à discerner le vrai d'avec le faux, la Vertu d'avec le Vice, ce qui n'est qu'apparent d'avec ce qui est réel. C'est ainsi que dans ma Raison, toute foible & ignorante qu'elle est, quoiqu'erronée, & prête à changer de moment en moment, c'est ainsi, dis-je, que je retrouve au dedans de moi un DIEU qui connoit toutes choses, un DIEU infini, éternel, véritable, de qui seul procèdent les Vérités fondamentales qui doivent servir de règle à mes jugemens, & à qui on doit rapporter toute bonne donation. Ce que nous n'avons jusqu'ici considéré qu'en général, peut & doit s'appliquer en particulier aux Sciences mathématiques, qui ne démontrent aucune Vérité dont l'évidence ne puisse forcer un Pyrrhonien. C'est sur ce fondement inébranlable que sont appuyées toutes les propriétés des Quantités, soit continues soit discrettes, des Nombres & des Grandeurs qui se réduisent toutes à l'Unité. Mais cette Unité proprement dite ne se rencontre nulle-part dans la Nature, & ne réside qu'en DIEU seul. Le moindre petit atome est composé de parties, il a un côté supérieur, & un inférieur, il a un côté droit, & un gauche. Notre Ame est à la vérité une, c'est une Substance unique, un Etre indivisible, mais elle n'est point la première source de l'Unité : c'est l'Unité de DIEU qui nous fait appercevoir que notre Ame est indivisible. Si nous n'avions pas une idée claire de cet attribut, tant de doutes, tant de pensées contraires qui s'élèvent au dedans de nous, nous porteroient à croire la divisibilité de notre Ame. En un mot, l'idée que nous avons de l'Unité vient de DIEU, & cette idée nous ramène elle-même à sa source. Notre Ame dépend uniquement de ce seul Créateur, & unique Conservateur. Si elle ne dépendoit que d'elle-même, elle se communiqueroit ce degré de perfection auquel elle tend, & après l'avoir acquis elle le conserveroit constamment ; elle ne s'égareroit pas, comme on voit qu'il lui arrive de moment à autre, elle n'abandonneroit pas le sentier de la Vérité, & la poursuite du Bien, mais si elle n'étoit pas encore montée au plus haut point de perfection, elle s'attacheroit constamment à devenir plus parfaite. La *Volonté*, dont DIEU a doué notre

Ame,



Ame, est un don bien précieux; mais de vouloir ce qui est juste, louable, vertueux, & ce qui est conforme à la vérité, est un avantage bien plus précieux encore. Si la simple faculté de vouloir dépend de DIEU, pourquoi les perfections de cette même faculté, n'en dépendroient-elles pas? Et si le vouloir vient de DIEU, n'est-ce pas lui aussi qui produit le bon-vouloir? Si le changement, le mouvement, & la formation des Corps dépendent de DIEU, comme du premier Moteur & Créateur, pourquoi tous les bons mouvemens de notre Volonté, qui l'élèvent au plus haut point de perfection, ne dépendroient-ils pas aussi de lui? L'être, le vouloir, le bon-vouloir, l'exécution du bien, sont en nous différens degrés de perfection, plus relevés les uns que les autres. Si l'on convient que la première & la dernière de ces perfections sont des dons de DIEU, pourquoi n'en seroit-il pas de même des autres? *Car c'est DIEU, qui produit en vous avec efficacité, & le vouloir, & le parfaire, selon son bon-plaisir*, Phil. II. 13. Il faut observer cependant, qu'il y a une grande différence entre les changemens qui arrivent dans les Corps, & ceux qui surviennent dans la Volonté. Les Corps ne se meuvent pas tout seuls, mais c'est DIEU qui les meut, suivant les règles qu'il a établies dans la Nature. Il y a encore cette autre différence dans notre Volonté, c'est que nous avons la puissance de vouloir, & de ne vouloir pas. Adam avant sa chute étoit parfaitement libre; mais depuis son péché, lui & toute sa postérité sont déchus de la liberté qu'ils avoient pour le bien, ils ne conservent plus qu'une malheureuse pente vers le mal. Nous ne devons donc à présent regarder tout le bien que nous faisons, ou que nous souhaitons de faire, que comme un bienfait dont nous sommes entièrement redevables à la grace de DIEU. C'est principalement dans cette liberté de vouloir, que consiste l'image de DIEU, qu'on voit briller au dedans de l'Homme; cette gloire & cet honneur dont DIEU l'a couronné. Les Epicuriens ont donné dans une absurdité inconcevable, sur l'essence de l'Ame, & sur sa Liberté, en soutenant que ce n'est autre chose qu'un penchant d'Atomes, qu'une certaine inflexion qui tient le milieu entre la ligne droite, & la courbe. Il n'y a qu'un Homme entièrement dépourvu de bon-sens, qui puisse attribuer une liberté aux Atomes, eux qui ne sont pas même capables de penser, & qui ne peuvent aucunement se détourner de la ligne droite. Un tel Système mérite plutôt notre mépris, qu'une réfutation sérieuse.

L'Immortalité de l'Ame est encore une partie de cette gloire & de cet honneur dont DIEU a couronné l'Homme. Ce dogme que la Raison nous enseigne, nous est aussi clairement révélé dans la Parole de DIEU. Ici la lumière se joint à la lumière, l'une est allumée par l'autre; celle-là est commune à tous les Hommes, celle-ci n'éclaire que les Chrétiens. Quoique les preuves que nous fournissent la Philosophie morale & naturelle, ne soient pas d'une certitude

mathématique, elles fussent cependant pour imposer silence à l'Impiété. Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que la Raison ne nous fournit aucunes armes pour combattre la certitude d'une Vie à venir, & qu'on peut au contraire emprunter d'elle une multitude d'argumens assez probables en sa faveur. Le desir de l'Immortalité étant naturel à tous les Hommes, il n'y a qu'un insensé, & un Homme ennemi de son propre bonheur, qui puisse se priver de l'espérance d'une Vie à venir, quoiqu'elle ne soit que probable. Préférer la mort & le néant à la vie, c'est être brutal, & n'avoir pas seulement les sentimens d'un Homme. Cicéron a soutenu contre Epicure, que l'Homme devoit être content de la simple probabilité d'une Vie à venir, quand même elle devoit ne point arriver. C'est à l'impie à détruire non-seulement la certitude, mais aussi la probabilité de cette Vie à venir. Celui qui regarde seulement cette vérité comme probable, s'efforcera de vivre dans ce monde, de manière qu'il n'ait pas sujet de se repentir dans l'autre, de la vie qu'il aura menée ici-bas. Il n'y a point d'Athée assez effronté pour oser nier, que si l'on suppose une fois une autre Vie, il faut nécessairement admettre des récompenses pour les bons, & des peines pour les méchans. Ce qui est probable, ne peut plus être regardé comme faux. C'est-là le chemin qui conduit au bercail de la Religion Chrétienne, & que les Missionnaires doivent tenir en prêchant aux Infidèles. Nous nous étendrons une autre fois davantage sur cet argument.

Il faut maintenant parler de l'Empire accordé à l'Homme, cette créature tout à la fois si noble & si méprisable. Vers. 7. 8. 9. *Tu l'as établi Dominateur sur les œuvres de tes mains, tu lui as mis toute chose sous ses pieds; toutes les bêtes, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oiseaux des Cieux, & les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers de la mer.* Celui qui est maître de soi-même, conduira d'autant mieux les autres: c'est pourquoi je commencerai mon explication par le domaine de l'Ame sur le Corps, empire fondé sur l'union étroite & miraculeuse qui est entre eux, laquelle dépend immédiatement de DIEU. L'Ame placée dans le Cerveau, comme un Monarque dans son Palais, n'a pas plutôt pensé ou voulu que le Corps marche, s'arrête, s'assie, qu'aussi-tôt le corps s'empresse d'exécuter ses ordres; on le voit marcher, s'arrêter, s'asseoir, & toujours conformément aux règles que DIEU a établies. Au moindre mouvement de l'Ame, les esprits animaux se répandent subitement, passent des nerfs dans tels ou tels muscles, & font qu'ils l'emportent sur l'équilibre des muscles opposés; aussi-tôt les vésicules des muscles se gonflent, & par leur contraction qui se fait ensuite, les os & les membres sont mis en mouvement, sans que l'Ame qui préside à tout ce mécanisme, sache la manière dont il s'exécute. Semblable à un Général, qui conduiroit son Armée, qui la disposeroit pour une expédition, sans connoître le nombre ni la qualité de ses



Troupes, sans savoir si elles sont armées, & de quelle manière; ignorant même de quel côté elles doivent diriger leur marche. Les Soldats, les Officiers même qui doivent recevoir ses ordres, sont dépourvus de Raison; ils sont même incapables d'en avoir. Ici cependant brille un mécanisme parfait, à l'exécution duquel un Païsan est aussi propre que le Philosophe le plus subtil. Mais que cet empire aveugle & absolu de l'Ame sur le Corps, est renfermé dans des bornes étroites! Il ne s'étend que sur les actions volontaires, & combien n'y en a-t-il pas qui se font sans son aveu, ou même malgré elle? Cette Monarchie ne s'étend à quoi que ce soit hors des limites du Corps. Cet empire si absolu d'une part, & si limité de l'autre, nous en indique un autre infiniment puissant, qui dispose absolument de tout. La grandeur & l'étendue de ce *domaine* paroît principalement dans le pouvoir absolu, avec lequel notre Ame tire du fond de notre Cerveau cette multitude d'idées qui sont comme entassées dans ce riche magasin. Si on pouvoit y pénétrer, on y appercevroit l'image d'une infinité d'objets, tant extérieurs qu'intérieurs; on y observeroit tous les degrés & toutes les variétés des qualités sensibles, telles que sont la lumière, les couleurs, le son, l'odeur, les saveurs de tous les Corps de l'Univers, & de leurs parties. C'est un Cabinet orné des tableaux les plus parfaits & les plus précieux; celui qui en est maître, les place, les ordonne, & les dispose au moindre mouvement, & cela dans l'espace d'un moment. Tous les tableaux des autres Peintres ne sont qu'imparfaits, en comparaison de celui-ci. Au moyen de ce trésor d'idées innées, les plus simples d'entre les Hommes peuvent rectifier les tableaux des meilleurs Peintres. Qu'on me dise à présent qui est celui qui en a préparé les pinceaux, qui a conduit la main de l'Ouvrier, ou qui a broyé les couleurs. Ce Trésor est comme un gros volume, rempli de la plus vaste science, & que les plus simples cependant lisent & comprennent. Mais qui est celui qui a disposé & arrangé les caractères qui le composent? Il n'y a pas moyen de recourir ici au Hazard. Nous ne sommes pas non plus les Ouvriers de cette Imprimerie; nous savons bien que ce n'est pas nous qui avons formé nos idées, & qui les avons arrangées. D'où me vient donc l'empire que j'exerce sur elles? D'où vient qu'à l'exemple des Soldats dont j'ai parlé, elles se hâtent d'obéir à mon commandement, qu'elles s'éloignent ou s'approchent suivant ma volonté? qu'elles m'échappent sans que je sache ce qu'elles deviennent, qu'elles reviennent ensuite je ne sai comment? Quoiqu'à chaque instant elles s'offrent & naissent dans mon esprit, j'avouerai cependant avec les plus ignorans, que j'ignore de quelle nature elles sont, leur étendue, & en quel endroit elles résident. Je les change, je les joins, je les sépare, sans qu'elles se confondent aucunement. Si une autre que celle que je cherche vient quelquefois s'offrir à mon esprit, je la renvoie, sachant bien que j'ai au dedans de moi celle qu'il me

faut. Je cherche, je trouve sans savoir où, ni comment. Je me cherche souvent moi-même au dedans de moi, parce qu'il m'arrive souvent de m'oublier moi-même. Je me ressouviens de ce que j'avois oublié. Cet Homme, ce Moi, passe en revue devant moi, je me rappelle ce que j'étois dans mon enfance, dans mon adolescence, dans ma jeunesse, dans l'âge avancé, & ce que suis dans ma vieillesse. Je me souviens d'un plaisir que j'ai goûté il y a vingt ans & plus, quoique je n'éprouve pas cependant la même volupté que je sentois alors; tous les malheurs qui me sont arrivés autrefois se présentent à mon esprit avec toutes leurs circonstances, mais je n'y suis pas aussi sensible qu'autrefois; ils ne font pas plus d'impression sur moi que n'en feroit un feu que je vois représenté dans un tableau, & qui ne me brûle point. La différente impression que fait le souvenir des choses passées, est une marque assurée pour distinguer le Juste, d'avec l'Impie. L'Homme pieux se souvient dans l'amertume de son cœur, des crimes qu'il a commis, il se réjouit des adversités qui lui sont arrivées, il se confie en DIEU seul, comme au centre unique de toute tranquillité: l'Impie au contraire se souvient avec plaisir des criminelles voluptés où il s'est plongé, & ne peut soutenir l'idée des maux qu'il a éprouvés.

Cen'étoit pas assez à l'Homme, que son Ame étendit son *domaine* sur le Corps, & sur les idées; DIEU l'a encore établi Maître & Dominateur sur les autres créatures. *Tu l'as établi dominateur sur les œuvres de tes mains, tu lui as mis toutes choses sous ses pieds; toutes les brebis, & tous les bœufs, & même les bêtes des champs; les oiseaux des cieux, & les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers de la mer.* On voit par l'histoire de la Création, que tous les biens de la Nature ne furent pas seulement montrés à Adam comme un simple spectacle, mais qu'ils lui furent donnés. Le premier Homme pouvoit se nourrir des plus excellens fruits, & *manger librement de tout arbre du jardin, excepté de l'arbre de science de bien & de mal*, qui attira dans la suite tant de maux sur sa postérité, Gen. II. 16. 17. L'Homme dans l'état d'innocence fouloit aux pieds les pierres précieuses & les plus belles perles, l'or naissoit sous ses pas. Toutes les bêtes venoient lui rendre hommage comme à leur Maître, & recevoient de lui leur nom, en signe de servitude. *Le nom qu'Adam donna à tout animal vivant fut son nom. Et Adam donna les noms à tous les animaux domestiques, aux oiseaux des cieux, & à toutes les bêtes des champs. Ou: Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable. Adam appella donc tous les animaux du nom qui leur étoit propre, tant les oiseaux du ciel, que les bêtes de la terre.* Genèse II. 19. 20. A peu près comme on voit que Pharaon donna un nouveau nom à Joseph, en signe de servitude, Genes. XLI. 45. La même chose arriva à Daniel, & aux compagnons de sa captivité, sous Nebucadnezar, Dan. I. 7. Ceux qui entrent dans les Mo-  
nas-



naïssances tant d'Hommes que de Femmes, prennent aussi de nouveaux noms; & le Souverain-Pontife de l'Eglise Romaine, ce Monarque si absolu, affecte cependant le titre de *serviteur des serviteurs*. On trouve encore un Acte authentique du domaine que DIEU donna à l'Homme sur les autres créatures, Gen. 1. 28. *Croissez, multipliez, remplissez la terre, & l'assujettissez, & dominez sur les poissons de la mer, & sur les oiseaux des cieux, & sur toute bête qui rampe sur la terre.* Et encore Genèse IX. 2. *Que toutes les bêtes de la terre, tous les oiseaux des cieux, avec tout ce qui se meut sur la terre, & tous les poissons de la mer, vous craignent & vous redoutent: ils sont remis entre vos mains. Ou: Que tous les animaux de la terre, & tous les oiseaux du ciel, soient frappés de terreur & tremblent devant vous, avec tout ce qui se meut sur la terre: j'ai mis entre vos mains tous les poissons de la mer.* On lit aussi Jaq. III. 7. *Car toute la nature des bêtes, & d'oiseaux, & de reptiles, & de poissons de mer, se domte, & a été domtée par la nature humaine.* Il est à remarquer, qu'ici le domaine de l'Homme s'étend aussi sur les poissons de la Mer, quoiqu'on ne lise nulle-part qu'Adam leur ait imposé des noms. On ne peut nier que depuis la chute de notre premier Pere, l'Homme n'ait beaucoup perdu de ce domaine qu'il a reçu sur les Animaux. Si l'Homme avoit conservé l'Image de DIEU telle qu'il la reçut dans sa création, les Animaux les plus féroces ne se seroient point soustraits à son obéissance. Le même DIEU qui a conservé Daniel en fermant la gueule aux Lions dans la fosse, qui a préservé S. Paul du venin de la Vipere, auroit tellement veillé à la conservation de l'Homme, qu'il auroit pu vivre sans crainte au milieu des Serpens, des Lions & des Tigres. Mais dès le moment de notre rebellion contre DIEU, les Animaux ont cessé de nous être soumis: les Lions, les Tigres, les Serpens ne sont pas les seuls qui ont secoué le joug de notre domination; le moindre Insecte, un Moucheron, la Vermine la plus vile & les plus petits Animaux se sont aussi rebellés contre nous. Et qui ne fait les maux que nous causent ces Animaux imperceptibles, que quelques-uns regardent comme la cause des Pestes, & de tant d'autres calamités? Il nous est cependant resté des vestiges de ce souverain Domaine que nous avions dans l'état d'innocence. Le moindre petit-Enfant conduit à la boucherie le Boeuf le plus fort, il monte le Cheval & l'Eléphant, il conduit à son gré une meute de Chiens. Il n'y a point d'Animal, pour féroce qu'il soit, qui

puisse s'affranchir absolument du domaine de l'Homme; la ruse, la force lui deviennent inutiles. Les Payens, instruits par l'expérience & par les seules lumieres de la Raison, ont connu cette vérité. *Euripide* (dans *Plutarque*, Lib. utr. *Animalia* &c.) s'exprime ainsi: (1) *La force de l'Homme est peu de chose; mais par son adresse, il vient à bout des monstres marins, & de l'industrie des animaux terrestres.* Et *Oppien* (*Halient*. V. vers le commencement: (2) *Car l'Homme ne reconnoit point de puissance au-dessus de soi, il ne le cède qu'aux Immortels. L'Homme vient à bout des plus furieuses bêtes qui sont répandues sur les montagnes. Quoiqu'il habite sur la terre, il est en possession depuis plusieurs siècles de prendre les oiseaux qui traversent les airs, & qui volent dans les nues. La force du Lion, la vitesse du vol de l'Aigle, ne les mettent pas à couvert. Les Hommes se sont soumis par la force les Bêtes féroces des Indes qui ont la peau noire, & leur mettant un rude fardeau sur le dos, ils les ont réduites sous le joug, & les ont condamnées au travail comme des Mulets.*

Il nous reste encore quelques observations à faire sur les paroles de David, que nous regardons comme un Commentaire de l'histoire de la Création rapportée par Moïse. Le Roi-Prophete descend tout d'un coup du Ciel empyrée jusqu'à nous; il ne s'arrête point à discourir de Saturne, de Jupiter, de Mars, & de leurs Satellites; il ne nous parle point des habitans des Planetes, de leur nature, ces choses n'étant point soumises à notre domaine: mais du plus haut des Cieux il passe tout d'un coup sur la Terre, il descend jusqu'à nous; & aux Animaux qui nous sont soumis. Il en est de même de Moïse: car après avoir exposé à nos yeux le grand Théâtre de l'Univers, Genèse I. 1. *DIEU créa au commencement les Cieux & la Terre*, il passe tout d'un coup à l'ouvrage des six jours, & nous parle de la maniere dont DIEU créa le Globe terrestre. Moïse & David ne se sont point proposé de nous donner un Systeme Astronomique, de nous faire une description du Monde & de tout ce qu'il contient; mais ils ont eu en vue d'enseigner aux Juifs, aussi-bien qu'à nous, que le bel ordre que nous y remarquons n'a point toujours existé, qu'il n'est point l'ouvrage du Hazard, ou la production d'une Nécessité aveugle, mais l'ouvrage d'un DIEU tout-puissant & infiniment sage; que c'est à ce DIEU infiniment bon, infiniment grand, que nous devons rapporter notre origine, & celle de toutes les Substances; *Car c'est par lui que nous avons la vie,*

(1) *Βραχύ ται σθένος ἀνθρώπου, ἀλλὰ πολὺν πρᾶξιόν ἐστιν διὰ τὸ φῶς τοῦ νοῦ, ὅθεν καὶ τὰ κατὰ φύσιν ἀνθρώπου.*

(2) - - - ὁ γὰρ τὸ πᾶν καὶ τὰ κατὰ φύσιν ἀνθρώπου, νόσφι θεῶν. Μάλιστα δ' ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου, ὅσους μὲν καὶ ὅσους ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν.

ὅσους, ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν, ὅσους ἐπεὶ τὸν ἀνθρώπου ἀνθρώπου ἔχουσιν.



vie, & le mouvement, & l'être, Act. XVII. 28. Reconnaissons-le donc pour notre Maître & notre Législateur, montrons que nous sommes ses Sujets, remplissons nos devoirs, adorons avec respect ses divines perfections; remercions-le de ce que non-seulement il a peuplé la Terre que nous habitons, de créatures propres à notre usage, mais de ce qu'il a encore destiné à cet effet les Corps célestes, la Lune, & le Soleil, les Etoiles fixes & les Planetes. Ces saints Hommes ont pour but de nous inspirer une sincère dévotion, de nous détourner du péché & en particulier de l'Idolatrie, qui nous a fait perdre la plus essentielle partie du Domaine que nous avons sur les Créatures. Ces Hommes de DIEU nous enseignent que tout bien vient de

DIEU; que c'est en lui qu'il en faut chercher la plénitude; que c'est de nous seuls, & de notre malheureuse apostasie, que vient tout le mal. Les Corps célestes ne se trouvent proprement décrits ici, que pour nous donner une idée suffisante de la grandeur de celui qui a créé les Cieux & la Terre. Les Livres Saints ne nous donnent pas même une description entière de la Terre, ils ne nous parlent point de ce qui se passe dans son sein, ils ne nous présentent que sa superficie, & les choses intérieures qu'elle expose. Enfin David termine tout ce qu'il a dit, par cette pieuse exclamation: ETERNEL notre SEIGNEUR, que ton Nom est magnifique par toute la Terre!

## PLANCHE DXXXVIII.

### Affinage de l'Argent.

## PSEAUME XII. vers. 7.

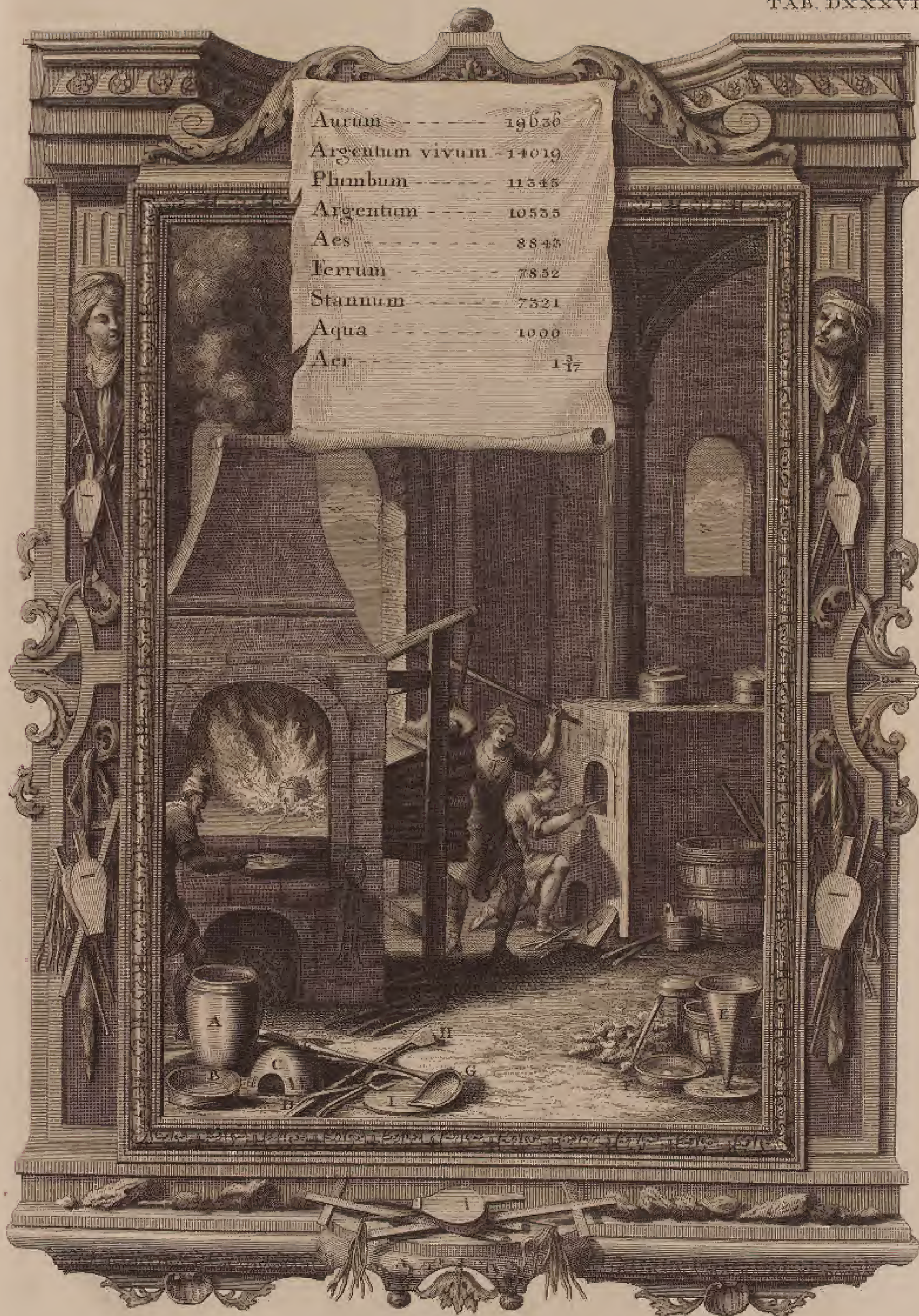
*Les paroles de l'ETERNEL sont des paroles pures, c'est un argent affiné au fourneau de terre, épuré par sept fois.*

*Les paroles du SEIGNEUR sont des paroles chastes & pures; c'est comme un argent éprouvé au feu, purifié dans la terre, & raffiné jusqu'à sept fois.*

*Mroth Jehovah, les paroles de l'ETERNEL, la parole de DIEU, la volonté de DIEU révélée dans sa Parole, les Loix & les Décrets que DIEU se propose dans l'ordre de la Nature & de la Grace, sont des paroles pures, c'est un argent affiné au fourneau de terre, épuré par sept fois. Ce n'est pas seulement de l'Argent, on ne doit pas seulement les comparer à l'Argent par rapport à son prix, comme il est dit que la langue du juste est un argent d'élite, Proverb. X. 20: ce n'est pas seulement un Argent simplement épuré, comme sont par exemple ce que les Mineurs appellent un Pain d'argent, en Allemand *Blick, Plick, Blick-Silber, der Kuchen, so vom Treib-Herd kommt*, & qu'on appelloit en Grec dans le bas Empire, *οφθαλμικόν*, à cause peut-être qu'il brille comme les yeux, & qu'il est de figure sphérique: Mais c'est de l'argent bien affiné, séparé de tout alliage; en un mot, de l'argent épuré par sept fois. On ne trouve point par-tout, & même il est rare de rencontrer dans les entrailles de la Terre de l'Argent tout pur, & qui se trouve d'abord homogène, comme celui qu'on tire à la*

Filière: mais on trouve différentes sortes de veines qui ont chacune leur nom particulier, qui sont mêlées de parties hétérogènes, de terre, de pierres, & de différens minéraux; qu'il faut faire passer souvent par le feu pour les purifier; & qui après tout cet affinage ne sont pas même encore cet Argent tout à fait pur ou très fin, qu'on appelle en Allemand *ein 26 löthiges Silber*. Cette opération exige beaucoup de peine & de travail; car si les veines sont ce qu'on appelle en Allemand *wild, speissig, heissgretig*, c'est à dire sauvages, fieres, qu'elles résistent, & qu'on ne puisse aisément en séparer l'Argent, il faut avant toutes choses les mettre au feu, mortifier par son action les parties plus les grossières, il faut les adoucir avec du Plomb qu'on mêle dans le creuset, pour en tirer enfin de l'Argent affiné. Mais si les Pains ne sont pas bien épurés, on doit encore les faire passer par le feu, & les mettre pour cet effet de nouveau dans la coupelle, sortes de vases qu'on prépare avec de la terre & des cendres bien lavées. La Parole de DIEU affranchie de toutes traditions humaines, séparée de toutes fausses gloses & interpré-





PSAL. XII. v. 7.  
Argenti. excoctio.

Psalm. XII. v. 7.  
Schmelz- und Läuterung des Silbers.



pretations, est comparée par le Psalmiste avec cette sorte d'Argent le plus pur, avec celui qui est de meilleur aloi. On emploie ordinairement le Plomb, ou l'Antimoine, pour purifier l'Or & l'Argent. Si l'Argent se trouve mêlé de Cuivre, on le calcine sans peine en y jettant seulement un peu de Souphre, le Souphre se sépare ensuite aisément du Cuivre par le moyen des Sels fixes, & ainsi le Cuivre se précipite en scories, & il ne reste plus que le plus fin de l'Argent. Mr. Homberg, dans les *Mém. de l'Ac. Roy. des Sciences* 1701. p. 41. nous donne une manière nouvelle & commode pour purifier les Métaux: il calcine de l'Argent avec la moitié autant de Souphre commun; lorsque cette masse est fondue, il y jette à différentes reprises de la limaille de Fer, l'Argent se sépare du Souphre, il se mêle avec la limaille, qui nage au-dessus de la masse fluide en forme de scories, & l'Argent se précipite au fond du creuset. Voici l'explication de tout ceci. Le Souphre commun contient beaucoup de Sels acides, aussi-bien que l'Eau-forte. Ces Sels fondus par l'action du feu, fondent l'Argent, & se mêlent avec la limaille qu'on jette dans le creuset, parce que le Fer se dissout plus facilement que l'Argent; car les métaux se dissolvent plus ou moins facilement les uns que les autres, selon la différente configuration de leurs parties: les uns étant plus ou moins compactes que les autres, conséquemment les parties aiguës & salines du menstrue s'y insinuent plus ou moins facilement. Et communément, plus un métal est léger, plus il est aisé à fondre; l'Etain plus que l'Or, le Fer plus que le Cuivre, le Cuivre plus que l'Argent. Bien plus, un métal précipitera l'autre: si l'on fait dissoudre de l'Or dans de l'Eau Régale, & qu'on y jette de l'Etain, on le verra se précipiter comme une poussière de couleur de violet-pourpre; l'Argent qu'on a fait dissoudre dans de l'Eau-

forte, si on vient à y jeter du Cuivre, se précipite en forme de chaux; si on ajoute encore du Fer à cette préparation, on trouvera au fond du vase le Cuivre qui s'y sera ramassé comme une poussière rouge: le métal qui a plus de pesanteur spécifique, se précipitant toujours le premier. Si un Soldat veut se former l'idée de la difficulté qu'il y a à fondre les métaux pesans, & de la facilité avec laquelle on fond les métaux légers, il n'a qu'à se figurer une Armée, ou un Régiment, dont les Troupes sont en bon ordre & bien ferrées. Un Politique se représentera la même chose, sous l'idée d'une Société où regne l'union entre le Supérieur & l'Inférieur, où le maintien des Loix, la Justice rendue sans acception de personnes, forment comme un mur inébranlable contre toutes les entreprises des voisins; il verra au contraire qu'il n'y a rien de plus aisé à ébranler qu'une Société où ne regne pas une exacte Police, qui n'est appuyée sur aucunes Loix fondamentales, ou qui est divisée intérieurement.

Les Figures suivantes serviront à l'explication du Texte.

- A. Un Creuset. *Der Tiegel.*
  - B. Le Baquet. *Der Test.*
  - C. Le Couvercle. *Die Muffel.*
  - D. Les Tenailles. *Eine Zange.*
  - E. Creuset de fer, ou de cuivre, *Gissspuhel.*
  - F. Baquet dans lequel il y a un petit Pain d'Argent. *Test worinn ein Blick Silbers.*
  - G. Cuillier dont on se sert pour prendre le Pain d'Argent. *Eine Kelle, womit die Prob genommen wird.*
  - H. Pêle ou Coin de fer, dont on se sert pour soulever une masse d'argent. *Schleifs-Eisen, womit das Silber aufgehoben wird.*
  - I. Gros Pain d'Argent. *Kuchen.*
- J'ai ajouté une Table, où sont marquées les pesanteurs spécifiques des Métaux.

## PSEAUME XII. vers. 9.

*Car les méchans se promènent de toutes parts, pendant que des gens abjets sont élevés parmi les fils des hommes.*

**I**L n'y a personne qui s'imagine que ces paroles ont quelque rapport à la Sangsue; c'est pourtant elle que l'Interprète Chaldéen y trouve: car il traduit ainsi ce Passage: *Les Impies marchent tout à l'entour, comme une Sangsue qui suce le sang des fils des hommes.* Ce Reptile a un corps composé de l'assemblage de différens anneaux; il est flexible, afin que cet animal puisse ramper en tout sens sur le limon. Lorsqu'il veut se remuer, il s'étend d'abord, ensuite il attache sa tête contre quelque chose, & accourt son corps en approchant sa tête de sa queue.

*Les impies marchent en tournant sans cesse; vous avez, SEIGNEUR, selon la profondeur de votre sagesse, multiplié les enfans des hommes.*

On peut observer le même mouvement dans les Vers de terre. De même les Impies marchent par des voyes détournées & tortueuses, ils rampent sur le limon de l'injustice, & cherchent à surprendre les Justes. Mais le Texte Hébreu, & les Septante, ne parlent aucunement de la Sangsue; ces derniers ont traduit comme nous: *Les impies tournent sans cesse; selon votre grandeur, vous avez multiplié les enfans des hommes.* Peut-être l'Interprète Chaldéen a-t-il eu en vue les Tyrans qui sucent le sang des peuples. Ainsi Salamon, Prov. XXIX. 2. dit:



*Quand le méchant domine, le peuple gémit. Ou: Quand les méchans prendront le gouvernement, le peuple gémera; & vers. 16: Quand les méchans sont avancés, les forfaits se multiplient. Ou: Les crimes se multiplieront dans la multiplication des méchans. L'Interprete Chaldéen a pris le mot Hébreu *zylloth* (basse) dans un sens qui signifie non-seulement un homme vil, méprisable, mais qui marque enco-*

*re un débauché, un homme qui aime les excès de table, & il a lu le mot *cerym* par un *7*, de sorte qu'en ce sens il faut traduire, comme une Sangsue qui suce le sang. Bochart (Hieroz. P. II. L. V. c. 19.) a été le premier qui a découvert la source de cette erreur. Nous traiterons plus au long de ce qui regarde la Sangsue, quand nous serons parvenus au Chap. XXX. des Proverbes, verset 15.*

## PSEAUME XIII. vers. 6.

*Or pour moi je me confie en ta gratuité. Mon cœur s'égaye en ta délivrance. Je chanterai à l'ETERNEL, de ce qu'il m'aura fait ce bien.*

*Mais j'ai mis mon esperance dans votre miséricorde. Mon cœur sera transporté de joye, à cause du salut que vous me procurez.*

**L**A phrase que le Prophete employe ici, *Mon cœur s'égayera*, est fort énergique, quand on n'en considereroit même que le sens literal. C'est comme s'il disoit: Après une infinité de périls & d'afflictions, j'ai enfin trouvé le Souverain-Bien. Je me repose sur les bontés de mon DIEU dans cette vie, persuadé que mon amour m'unira éternellement avec lui dans l'autre. Je suis certain d'obtenir le Salut que m'a mérité le

Messie; cette pensée remplit mon cœur d'alle-gresse; il est tellement agité par l'abondance du fluide nerveux, que le sang sortant avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire, les esprits animaux sont forcés de se retirer vers les extrémités du corps: mon cœur en est à la vérité abbrevé; mais il triomphe du cerveau même qui les lui envoie.

## PSEAUME XIV. vers. 1.

*L'insensé a dit en son cœur, Il n'y a point de DIEU. Ils se sont corrompus, & rendus abominables en leurs faits; il n'y a personne qui fasse le bien.*

*L'insensé a dit dans son cœur, Il n'y a point de DIEU. Ils se sont corrompus, & sont devenus abominables dans toutes leurs affections & leurs desirs: il n'y en a point qui fassent le bien, il n'y en a pas un seul.*

**A**U jugement de David, l'Athée est un Insensé, *nabal*, il est destitué de Raison, soit qu'on le regarde comme un Athée de spéculation, ou de pratique. Quelque industrie qu'il ait d'ailleurs, malgré tous les honneurs & toutes les richesses dont il est environné, quelque pénétration qu'il ait pour les Arts & les Sciences, il est cependant dépourvu de sens. Tel est le triste aveuglement de l'Homme, qui en toute autre occasion se montre si éclairé! Il s'imagine pouvoir bannir de l'Univers un Etre infini, éternel, qui a créé le Monde par sa puissance, & qui le conserve par sa sagesse; il croit pouvoir détruire toute Moralité, brouiller toutes les idées, confondre sans aucune distinction le bien avec le mal, le bon avec le mauvais, le juste avec l'injuste; il veut que ces choses n'ayent

d'autre différence entre elles, que celle que les Loix humaines, ou les diverses manieres de vivre qui varient suivant les differens climats, y ont introduites: il place dans un même rang les actions vertueuses, & les crimes les plus énormes; il s'adonne indifferemment aux unes & aux autres, pourvu seulement qu'il lui en revienne quelque avantage.

La plupart des Interpretes prennent ces paroles du Psalmiste dans un sens rigoureux, & les appliquent aux Athées de pratique, à ces Hommes qui étant persuadés de l'Existence de DIEU, vivent cependant comme s'il n'y avoit point de Providence; ou qui étant convaincus de cette Providence, vivent comme s'il n'y avoit point de DIEU, & n'observent point sa Loi. Ces Interpretes nient qu'il y ait des Athées de spéculation.



lation; ils avouent cependant, qu'il peut y avoir des hommes assez esclaves des voluptés de la chair, pour étouffer pour un tems l'idée de l'Être suprême, qui est née avec eux; mais ils assurent que cette idée ne peut jamais entièrement s'effacer, & qu'on voit toujours quelques étincelles de Raison s'élever & se faire jour à travers la corruption de l'Âme, & les convaincre par le sentiment de leur conscience. Pour nous, sous ce nom général d'*Insensés*, qui disent en leur cœur, *Il n'y a point de Dieu*, nous croyons pouvoir comprendre toutes sortes d'Athées. Quel autre nom, en effet, peut-on donner au Déiste qui nie la Providence de Dieu, sa Sagesse, sa Toute-puissance, sa Justice dans la création & dans la conservation du Monde? Le soin, & la conduite de toutes choses, & de toutes les actions, n'est-il pas une suite de la nature & de l'essence même de Dieu? Celui donc qui nie la Providence de Dieu, nie aussi son existence. Quels que soient ses discours, *il dit en son cœur, Il n'y a point de Dieu*. Les Stoïciens, & les autres Philosophes Payens, ont généralement adopté cet Axiome: *Il y a un Dieu, donc il y a une Providence*. Mais ces insensés renversent ce syllogisme, & disent: *Il n'y a point de Providence, donc il n'y a point de Dieu*. Ne sont-ce pas des Athées, que les Déistes modernes, qui non-seulement ne se joignent à aucune Société Chrétienne, mais qui font encore tous leurs efforts, qui emploient mille subtilités pour ruiner les Vérités fondamentales, la Providence de Dieu, l'Immortalité de l'Âme, un Jugement dernier, l'existence de tout Être spirituel? Ces Hommes, sous le nom spécieux de Déistes, sont à l'abri de la haine du Genre-humain, ils échappent aux recherches des Magistrats, & aux censures Ecclésiastiques, quoiqu'ils ne reconnoissent d'autre Divinité qu'une Matière éternelle, inanimée, destituée de vie, de sentiment, & incapable de penser, une Âme universelle qui anime tout le Monde, & qui n'est ni infiniment sage, ni infiniment bonne. Ils ne diffèrent donc pas des Athées, de ces insensés qui disent en leur cœur, *Il n'y a point de Dieu*. Ils sont pires qu'Épicure, qui vivoit dans un siècle où le Monde entier étoit plongé dans l'Idolâtrie, & qui voulant néanmoins éviter la fureur du Peuple & la haine du Magistrat, a beaucoup parlé de la Divinité, mais comme semblable à un Personnage muet dans une Tragédie, comme d'un Être qui ne prend aucun soin des choses humaines: il considéroit le Monde comme un amas fortuit d'atomes: il traitoit fort au long, de la Vue, de l'Imagination, de la Pensée qui pénètre par-tout, & qui conserve l'idée des différens objets auxquels elle s'étend: il établissoit en apparence la DIVINITÉ dans ses discours, mais il la nioit en effet. Le Monde entier étoit pour-lors plein d'opinions insensées: on adoroit sous la figure humaine une infinité de Dieux & de Déeses: les Philosophes surprenoient la raison des Peuples, & leur en imosoient par ces représentations de Dieux cor-

Tom. VI.

porés: Jupiter dépouillé de sa majesté & de sa puissance, ne s'inquiétoit ni du passé, ni du futur; on le reléguoit au plus haut des Cieux pour y mener une vie tranquille & oisive, dont la félicité ne pouvoit être troublée que par le mouvement confus d'un Essaim fortuit d'atomes.

Démontrons maintenant toute la folie des Athées. Que penseroit-on d'un Homme, à qui un Médecin habile assureroit qu'il est prêt de tomber dans un délire total qui doit le priver pour toujours de sa Raison, & qui néanmoins se réjouiroit dans l'espérance d'un riche héritage? Ne croiroit-on pas qu'un Homme est enragé, si après qu'on lui a annoncé que dans peu de jours, ou dans quelques momens, il doit subir la mort, il se livre à la joie en recevant un présent considérable qu'on viendroit lui faire? Il en est de même des Athées & des Déistes; ce sont des fous, des insensés beaucoup plus extravagans que ceux dont je viens de parler. Des Hommes élevés dans le sein du Christianisme, instruits dans la connoissance d'un Être infini; qui savent que celui qui les a créés est infiniment bon, sage, & puissant; qu'ils ont reçu de lui par une grâce particulière, une Âme raisonnable, que c'est lui qui les a placés sur le Théâtre du Monde pour y considérer la grandeur & la magnificence des Corps célestes & terrestres, afin que ces considérations les portent à exalter les Grandeurs de L'ÉTERNEL qui a créé toutes ces choses par sa puissance: Des créatures à qui Dieu par un pur effet de sa grâce a promis le Salut, & la délivrance de toutes leurs misères, pourvu seulement qu'ils obéissent à sa Loi: Des créatures qu'il a tant aimé, qu'il leur a donné son Fils unique, Jean III. 16. l'image expressive de son Essence, qui est lui-même Dieu coéternel avec lui, qui a mis en lumière la vie, & l'incorruptibilité, 2. Tim. I. 10. qui n'a point imposé aux Hommes un joug insupportable, mais un joug aisé, & un fardeau léger, Matth. XI. 30. dont les commandemens ne sont point pénibles, 1. Jean V. 3; qui nous promet un salut éternel, Hébr. V. 9. un héritage incorruptible qui ne se peut souiller, ni flétrir, 1. Pier. I. 4. une joie qui ne finira jamais, une vie éternelle où notre corps ne sera plus exposé aux maladies, ni notre esprit déchiré par les soins & les inquiétudes; des choses, en un mot, que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, & qui ne sont point montées au cœur de l'homme, 1. Cor. II. 9: Des Hommes parfaitement instruits de toutes ces choses, mais qui n'y font pas plus d'attention qu'aux illusions du sommeil; qui doutent s'il y a en effet un Créateur, un Conservateur, dont la puissance & la bonté soient infinies; ou plutôt, qui prétendent qu'il n'y a rien autre chose dans le Monde, qu'une Matière insensible, passive, opaque, emportée par le concours fortuit des atomes; qui doutent si les Hommes ne sont pas sortis d'eux-mêmes du sein de la Terre; qui soutiennent que la Pensée, & ce que nous appelons l'Âme, n'est autre chose qu'une certaine impulsion, qu'un mou-

T et

ve-



vement, causé par la rencontre & le frottement des atomes, & qui cesse dès que les corps sont en repos; qui enivrés de ces rêveries, rejettent toute espérance d'une Vie à venir, s'applaudissent de retomber dans le néant, & se bercent de l'espérance d'une ruine totale: Que sont de tels Hommes, ou plutôt de tels Monstres dans la Société, sinon des fous, des insensés, des Hommes en un mot destitués de Sentiment & de Raison? La vaste étendue des Cieux, ce séjour de la Béatitude, cette *Couronne de justice, & d'immortalité*, 2. Tim. IV. 8. Jaq. I. 12. est-elle donc si peu estimable? Si on met dans la balance *ce poids éternel de gloire*, 2. Cor. IV. 17. avec la destruction totale, & la mort que les Athées attendent sans espérer d'autre vie, direz-vous que leur sentiment est préférable au nôtre? Quel autre nom, que celui d'Insensés, peut-on donner à ces gens qui combattent impudemment toutes les démonstrations qu'on leur apporte en faveur de la vérité, quoiqu'appuyées sur les principes les plus solides? *Ceux qui rejettent la parole de DIEU, se jugent eux-mêmes indignes de la vie éternelle*, Act. XIII. 46. Ils préfèrent les ténèbres à la lumière, ils aiment mieux périr éternellement, que d'hériter la Vie éternelle; *leur fin est la perdition*, Phil. III. 19. Ils sont privés pour jamais de tout bien. *Ils se font un Dieu de leur ventre*, en se livrant aux voluptés charnelles: *leur gloire est dans leur confusion*. Ce sont des Hommes changés en Brutes: d'autant mieux que leur Athéisme n'est pas fondé sur le raisonnement, mais sur leur asservissement aux voluptés brutales. Le séjour de la Béatitude n'est pas un héritage auquel tout le monde a droit de prétendre: la Couronne de vie n'est réservée qu'à ceux qui vivent *dans ce présent siècle, sobrement, justement, & religieusement*, Tit. II. 12. Je voudrais bien que ces Hommes, ou plutôt ces Monstres cherchassent dans leur esprit les raisons qui les engagent à renoncer aussi gayement qu'ils paroissent le faire, à l'espérance de l'Immortalité; ils auront beau chercher, ils perdront leurs peines, & leurs recherches n'aboutiront à rien. Il y auroit quelque chose de plausible, si on nous avoit proposé des conditions impossibles, si on exigeoit de nous des choses qui répugnent à la Raison ou au Sens-commun; si on nous proposoit de croire qu'une même chose peut être en même tems de telle, & telle façon, & ne point être telle; que deux & deux ne font point quatre; que le diamètre du Cercle est en proportion égale avec sa circonférence; qu'un corps peut être en même tems dans différents lieux. Une Religion fondée sur de tels principes, seroit l'opprobre du Genre-humain; le Royaume des Cieux seroit le partage des fous & des idiots, les personnes sensées ne pourroient y prétendre: si ces personnes ne devoient s'appuyer que sur des fondemens si ruineux, ils ne pourroient manquer de perdre toute espérance; il n'y auroit pas la moindre apparence de pouvoir prévoir ou concevoir l'accomplissement des promesses qui ne seroient fondées que sur des prin-

cipes si faux. Si la Religion Chrétienne n'étoit pas appuyée sur un fondement plus solide; si le Ciel après lequel nous soupirons n'étoit pas le Souverain-Bien; si les moyens qui nous y conduisent étoient d'un plus grand prix que le Ciel même; si, dis-je, après avoir bien examiné, on trouvoit que les voluptés charnelles fussent préférables, & que la Béatitude à laquelle nous tendons ne valût pas la peine d'accomplir une Loi qui coûte tant à la chair & au sang, la Religion Chrétienne ne mériteroit pas de gagner un seul Profélyte, ni qu'on se donnât la peine *de renoncer à soi-même, & de charger sa propre croix*, Marc VIII. 34. Les Athées nous objectent que la frayeur du feu de l'Enfer nous rend inquiets, & qu'il n'y a point de meilleur moyen pour nous délivrer de nos craintes que l'Athéisme. Car ces sortes de gens, s'étant fermé la porte de la Béatitude par une vie toute charnelle, préfèrent le néant, la destruction totale du Corps & de l'Ame, aux tourmens des damnés. Mais par-là ils ne se mettent pas encore à couvert de la folie & de l'extravagance dont on les accuse: car ces reproches ne sont pas seulement fondés sur ce qu'ils préfèrent le néant, la destruction totale, à l'Immortalité bienheureuse; mais encore sur ce qu'ils choisissent pour remèdes à leurs maux un sentiment qui abrutit l'Ame, préférablement au repentir salutaire & à une sincère pénitence; qu'ils aiment mieux ignorer *les richesses de la bonté, de la patience, & de la longue attente de DIEU*, Rom. II. 4. & que JESUS-CHRIST est *venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, & principalement les grands pécheurs*, 1. Tim. I. 15. *qu'il est mort pour nous qui étions des impies, & ses ennemis*, Rom. V. 6. 10. La cause de cette terreur panique qui entraîne la damnation de ces misérables, ne doit pas être rejetée sur la Religion, mais bien plutôt sur l'Irréligion, & le défaut de Piété, sur les Erreurs & les Superstitions en fait de Religion. Un Homme de bien se met peu en peine des châtimens que les Loix de son Pais ordonnent contre les Voleurs & les Parjures. Il en est de même du Fidèle: quoiqu'il sache bien que la colere que les Impies amassent sur leurs têtes, est un feu consumant, il n'en est pourtant pas épouvanté; elle l'anime au contraire à *s'employer à son propre salut avec crainte, & tremblement*, Philipp. II. 12. avec une crainte respectueuse & filiale, accompagnée d'espérance, de charité, d'une joye que rien ne peut altérer: persuadé qu'il craint, s'il honore celui *qui peut perdre l'ame & le corps dans la gehenne*, Matth. X. 28. il n'y fera point précipité. Les craintes, & les remords sont comme des bourreaux, qui s'endorment à la vérité quelquefois, mais qui ne laissent point cependant de ronger & de déchirer la conscience, non-seulement de ceux qui commencent à professer l'Athéisme se laissent effrayer par des illusions, des fantômes, des histoires, comme celles dont on fait peur aux petits enfans, mais qui déchirent aussi ceux qui sont les plus endurcis dans l'Athéisme. L'Histoire de  
tous



tous les tems nous fait voir, qu'il n'y a eu personne qui se soit livré plus entièrement à la crainte & au desespoir, que ceux qui pendant leur vie & leurs débauches ont affecté de ne rien craindre. Ils sont devenus tout differens d'eux-mêmes, lorsqu'ils se sont trouvés dans la solitude, affligés de maladies, ou effrayés de la foudre ou du tonnerre. Un Athée tranquille, heureux, & content dans son esprit, est quelque chose de plus difficile à trouver qu'un corbeau blanc; on n'en trouve de tels que dans les Livres.

Les avantages au contraire qui nous reviennent de la Religion, sont d'un très grand prix. Celui qui adore & qui aime JESUS-CHRIST, est rempli de joye & d'esperance, à la vue des promesses évangéliques; il attend avec foi la possession éternelle d'une félicité parfaite, qui ne s'alterera jamais, qui ne souffrira aucun changement après la révolution d'un million de siècles, qui sera toujours la même pendant toute une éternité, & qui, plus on la possèdera, plus on voudra la posséder. On ne sauroit exprimer combien l'esperance de cet état glorieux, soutient le Corps, & élève l'Ame du Fidèle. Le desir seul de l'Immortalité est d'un prix inestimable, il est un gage assuré du bonheur éternel, c'est un Ciel anticipé sur la Terre, quand même, (ce qui est impossible) on pourroit prouver que cette esperance est inutile & vaine. Comparez l'esperance dont se flattent les Athées, le néant, une destruction & un anéantissement total, avec cet état de restitution. Dignes récompenses de l'Impiété! ce qu'elle promet, révolte la Nature. Les Payens mêmes ont mieux aimé souffrir pendant cette vie la rigueur des supplices de l'Enfer qu'on trouve décrits dans les Poètes, que de courir le danger de l'Immortalité d'une vie misérable; ils ont préféré de ne point être du tout, plutôt que de vivre éternellement malheureux. Cette pensée des Payens revient à cet Oracle du Sauveur, Marc XIV. 21. *Malheur à cet homme-là par lequel le Fils de l'homme est trahi; il eût été bon pour cet homme-là de n'être point né.* Si le desir de l'Immortalité est profondément gravé dans notre ame, comment l'Athée peut-il réfléchir sur son Système, sans être rempli de crainte, de trouble & de desespoir, en songeant que ses principes ne le conduisent qu'à un anéantissement total? On objectera peut-être, que ce desir finira après la mort: mais tant qu'on respire, cette triste idée ne manque point de se présenter à l'esprit, & change en amertume les plaisirs les plus doux. Si l'Ame considère la noblesse de sa nature, sa divine origine, & ce qui est bien plus, l'image de Dieu qu'elle renferme, elle sera bien plus tranquille, que si elle estime la condition de l'Homme pareille à celle des Vers, qui s'engendrent au dedans d'un bois pourri, & échauffé par le Soleil. Si elle pense que tout a été créé, ordonné, & conservé pour une bonne fin, & dirigé en particulier pour le bien de la Société humaine; elle sera, dis-je, bien plus tranquille que si elle regarde l'Univers comme une masse confuse, sans

ordre, sans arrangement, & uniquement produite par un concours fortuit d'atomes matériels. De quel côté voulez-vous que l'Homme se tourne dans ses afflictions, s'il ne peut se reposer sur l'amour bienfaisant & sur l'affection d'un Etre infiniment bon, sage & puissant, qui seul connoît ses besoins, qui peut seul venir à son secours, & qui veut le sauver? Un Homme avec cette confiance *peut toutes choses en CHRIST qui le fortifie*, Phil. IV. 13. Il est patient dans les afflictions, parce qu'il se soumet avec joye à la volonté divine. Il possède le trésor d'une joye spirituelle, d'une conscience tranquille qui diminue le sentiment de sa misère présente, & éloigne de lui toute crainte pour l'avenir. L'Athée au contraire est de toutes les créatures la plus misérable, il est privé de toute consolation dans ses afflictions. Le seul remède qu'il connoît à ses maux, c'est le poison, le fer, la corde, le précipice; il a recours en un mot à tout genre de mort violent, ce que *Lucrece*, L. III. nous vante comme le caractère qui distingue sa Secte; sans considérer que la vie a quelque chose qui nous attache à elle, & qui mérite que nous fassions nos efforts pour la conserver. Les devoirs que la Religion Chrétienne nous impose, sont tous conformes à la Raison. Le culte que nous rendons à DIEU, est raisonnable, & favorise même nos intérêts temporels. Qu'y-a-t-il en effet de plus convenable à notre santé, à notre dignité, à notre sûreté & en général à toutes sortes de biens, que la Charité, la Modestie, la Sobriété, la Probité, & une attention scrupuleuse à remplir nos devoirs? Celui que vous voyez aujourd'hui s'enorgueillir dans le haut rang qu'il occupe, sera bien-tôt dans sa chute l'objet du mépris général. Ne respirant que la haine & la vengeance, ne se brise-t-il pas contre ses semblables, comme un rasoir contre la pierre? Les plus cruels Tyrans n'ont point inventé de plus affreux supplices, que l'Envie. Les Envieux, ceux qui s'abandonnent à la Colere, les Avarés, ne sont-ils pas leur propre bourreau? Ne voyons-nous pas tous les jours, que des gens oisifs, adonnés à l'intemperance & à la luxure, qui ne respirent que les voluptés charnelles, se précipitent dans des maladies dangereuses, qui les couvrent de honte & d'infamie, & les réduisent dans une affreuse misère? L'Adultère & la Fornication ne sont-ils donc défendus qu'aux Juifs, & aux Chrétiens? Ne voyons-nous pas au contraire, que les Législateurs Payens ont puni ces mêmes crimes par les amendes, la prison, l'exil, & la mort même? C'est ce qui donna occasion à Julien l'Apostat de reprocher aux Chrétiens, que ce précepte n'étoit pas nouveau. Bien plus, si vous en exceptez la sanctification du Sabbat, & la défense d'adorer les faux Dieux, vous trouverez chez toutes les Nations le Décalogue entier, vous trouverez par-tout les mêmes Loix, & les mêmes peines dénoncées aux transgresseurs. Cet Empereur Apostat, l'ennemi déclaré des Chrétiens, confond les Impies de nos jours, eux qui s'imaginent que ces Commandemens sont trop



sevéres, quoique cependant ils soient entièrement conformes à la Raison, qu'ils soient communs non-seulement à la Grèce & à l'Italie, mais même qu'ils aient été dictés généralement par tous les Sages & les Philosophes de toutes les autres Nations, même les plus Barbares. Le Brachmane dans les Indes, les Banianes dans le Mogol, les Talapoins du Royaume de Siam, les Mandarins de la Chine, les Docteurs du Pérou & du Mexique, n'ont là-dessus qu'un même sentiment. Que les Athées cessent donc de rejeter la cause de leur dépravation sur l'infirmité de la nature, les tentations de la chair & du sang; auxquelles, disent-ils, il leur est impossible de résister; qu'ils accusent plutôt leurs propres concupiscences charnelles, qui, comme le témoigne *Platon* (L. X. de *Legib.*) précipiterent plusieurs des Gentils dans l'Athéisme. Il règne dans ce siècle une multitude de vices, comme le Jurement, l'Intemperance, l'Yvrognerie, la Cruauté, qu'on ne peut attribuer à la diversité des climats, cette contagion n'étant pas particulière à un seul & même Pays, mais causée par de honteuses habitudes.

La folie des Athées paroitra encore dans un plus grand jour, si nous considérons l'utilité que la Religion apporte à la Société humaine. Cet avantage est si manifeste, que les Athées voulant diffamer la Religion, ont dit qu'elle n'étoit qu'une invention politique, dont on s'est servi pour assembler les hommes en corps de Société, & les soumettre aux Loix. Cela étant, ces Hommes pervers n'ont pas le moindre prétexte pour ruiner ce fondement, qui est le lien de la Société civile, ni pour confondre & brouiller toutes choses. Il est facile de démontrer qu'aucune Société d'Hommes ne peut subsister sans Religion. Et qui est-ce qui pourroit concevoir un Gouvernement, où l'on n'observeroit aucunes Loix? Qui est-ce qui alors feroit la fonction de Juge, ou qui est-ce qui auroit conféré à un autre cette Charge, sans lui faire prêter le serment? Y a-t-il quelqu'un qui ignore que toute la religion du Serment est fondée sur l'existence d'un Être suprême, qui fait tout ce qu'il y a de vrai & de faux, qui connoit les parjures & qui les punit? Quelle Société libre, telle qu'est la Société humaine en ne la considérant que dans l'état naturel & primitif, pourroit confier l'administration de la Justice à un Juge Athée qui ne connoit point de Dieu, qui ne le craint ni ne l'adore? Un tel Homme ne jugera-t-il pas selon ses affections, sa fantaisie, ou ses préjugés? Ainsi qui ne voit que l'Athéisme détruit toute la force du Serment, qu'il renverse toute Société, avec les avantages qui en reviennent? Le Système politique des Athées, tel que celui de *Hobbes* dans son *Livre de Cive*, ou dans son *Leviathan*, feroit une chose aussi absurde & aussi ridicule que ce Livre d'Epicure, de *Sanctitate*, & *Pietate adversus Deos*, *καὶ ἐναντίον τῶν θεῶν*, (de la Sainteté, & de la Piété contre les Dieux) dont parle Cicéron. On peut voir par l'exemple de quelques Peuples de l'Amérique (*De Laet*, p. 34. 47. 50. *Voyage du Sieur de Champlain*,

p. 28. 93.) qu'il n'y a rien de plus misérable qu'une Nation qui est déstituée de Religion, & des avantages qu'elle produit; qui est sans Loix, ce lien des Sociétés, sans Sciences & sans Arts, errante çà & là sans avoir de demeure fixe. Néanmoins ceux qui la composent sont moins féroces & moins barbares, que ces Hommes élevés dans le sein du Christianisme, qui emploient toutes les forces de leur esprit corrompu pour énerver l'Existence de Dieu. Ces infortunés ne disent point en leur cœur, *Il n'y a point de Dieu*; parce qu'ils n'ont jamais pensé à Dieu, ou au moins qu'ils n'y ont jamais pensé comme ils le devoient. Une telle disposition mérite plutôt le nom d'ignorance crasse & brutale, que d'impiété; ceux-là méritent notre compassion, ceux-ci notre haine; ces derniers même doivent être punis, s'ils répandent le venin de leurs opinions dans la Société. Ils sont pires que les Insensés de notre Texte, qui disent seulement dans leurs cours, *Il n'y a point de Dieu*, mais qui ne professent point publiquement ce Système d'impiété. Un Magistrat, un Prince, un Juge Athée, est sur toute chose une peste très dangereuse. Les Sectateurs d'Epicure peuvent nous servir d'exemple. Dès que ces Hommes, contre le précepte de leur Maître, de *passer leur vie dans l'obscurité*, se répandirent dans toutes les Villes de la Grèce, s'ingérèrent dans les affaires de l'Etat, ils furent, au rapport de Plutarque, pros crits par des Edits très sévères. L'Athéisme n'est pas même supportable dans un Particulier, ou un Homme privé; mais ce monstre devient plus furieux s'il est placé sur le Trône, s'il est à la tête des Armées, ou qu'il remplit les Tribunaux; on ne doit en attendre que des perfidies, des trahisons, l'oppression des innocens, des rapines, des cruautés, l'infraction des Loix, des atteintes contre la liberté, la Tyrannie enfin, & quantité d'autres maux. Bien plus, si l'Irréligion étoit la Religion dominante d'un Pays, les habitans seroient les plus malheureux de tous les Hommes; ce seroit le Royaume de Satan, divisé en lui-même; les Provinces entières se changeroient en Déserts; ce ne seroit plus qu'une demeure de Voleurs, & d'Assassins. *Joseph* (de *Bell. Jud.* L. II. c. 12.) rend ce témoignage des Saducéens, qu'on peut appeler à juste titre des Juifs Epicuriens, qu'on les vit non-seulement nourrir des haines cruelles contre les autres Sectes, mais qu'ils furent encore perfides & cruels entre eux-mêmes. La justice, la générosité, la reconnaissance ne font aucune impression sur un Athée, s'il est d'accord avec lui-même, & que la Nature ne prenne pas quelquefois le dessus, (*Cic. de Offic.* I. 2.) Un véritable Athée ne sera jamais bon Ami, ou fidèle Sujet. Et qui est-ce qui voudroit chercher de l'amitié parmi des Voleurs & des Brigands? Tout amour, toute fidélité envers le Prince, n'est-elle pas bannie d'une Société qui rompt tous les liens, qui foule aux pieds la probité, & qui étouffe toute charité; où le Gouvernement est ébranlé & chancelle, où l'on proscriit les Arts & les Sciences, les Manufactures & les autres avantages





PSAL. XV.  
Deo, Proximo, Tibi ipsi.

Psalm. XV.  
Liebe Gott, den Nächsten, und dich selbst.



ges de la vie; où tout ce qu'il y a de louable, & d'utile disparoit, & périt.

Il suit naturellement de tout ce que nous avons dit, que la folie de l'Athée est extrême; qu'un Déiste qui s'attache librement à cette damnable Doctrine, préfère *la mort & le mal, à la vie & au bien*, Deuteron. XXX. 15. les ténèbres à la lumière, Jean III. 19. Sa folie est d'autant plus grande, que rien ne le force à suivre ces dogmes absurdes, qu'il n'y est obligé par aucune nécessité, qu'il ne lui en revient, ni à la So-

ciété aucun avantage. Bien plus, la profession publique, ou cachée de l'Athéisme est non-seulement une Sagesse dépourvue de sens, qui est le nom que les Epicuriens donnoient eux-mêmes à leur doctrine, mais c'est une Folie extravagante; ces misérables ne se privant pas seulement des avantages qui reviennent de la Religion, mais encore de l'espérance de l'Immortalité bien-heureuse dans l'autre Vie, & se laissant précipiter par le désespoir au fond des Enfers.

## PLANCHE DXXXIX.

*L'Homme de bien, fidèle à ses devoirs envers Dieu, envers le Prochain, & envers lui-même.*

### PSEAUME XV.

*ETERNEL, qui est-ce qui séjournera dans ton tabernacle? qui est-ce qui habitera en la montagne de ta sainteté?*

*Celui qui marche en intégrité, & fait ce qui est juste; & qui profère la vérité ainsi qu'elle est en son cœur.*

*Qui ne médit point par sa langue, qui ne fait point de mal à son compagnon, qui ne lève point de diffame contre son prochain.*

*Aux yeux duquel est méprisable celui qui n'est pas recevable: mais il honore ceux qui craignent l'ETERNEL; & s'il a juré, fut-ce à son dommage, il n'en changera rien:*

*Qui ne donne point son argent à usure, & ne prend point de présent contre l'innocent. Celui qui fait ces choses, ne sera jamais ébranlé.*

*SEIGNEUR, qui demeurera dans votre Tabernacle? ou qui reposera sur votre sainte montagne?*

*Celui qui vit sans tache, & qui pratique la justice; qui parle sincèrement selon la vérité qui est dans son cœur.*

*Qui n'a point fait de mal à son prochain, & qui n'a point écouté la calomnie contre ses freres.*

*Le méchant paroît à ses yeux comme le néant: mais il relève & honore ceux qui craignent le SEIGNEUR; il ne trompe point son prochain dans les sermens qu'il lui fait.*

*Il ne donne point son argent à usure, & ne reçoit point de présents pour opprimer l'innocent. Quiconque pratique ces choses, ne sera jamais ébranlé.*

ON peut considérer ces paroles du Pseaume, comme le Portrait d'un Homme qui embrasse par une foi sincere le Messie qui étoit promis dès le tems du Psalmiste, qui devoit sortir de sa race, & qui vint ensuite dans la plénitude du tems. Mais elles nous présentent aussi l'idée d'un Homme de bien, qui ne suivant

Tom. VI.

que les impressions de la droite Raïson, s'acquiesce de ce qu'il doit à DIEU, au Prochain, & à lui-même. Je laisse l'exposition du premier sens, à ceux qui sont appelés & établis pour enseigner la Religion révélée dans la Parole de DIEU, & qui doivent conduire les autres par cette voye à la Vie éternelle; je me retrairai

V V V

dans



dans les bornes de la Religion Naturelle, & des devoirs auxquels est obligé un Homme doué d'une droite Raison. Je laisse à la Justice, & à la Bonté de DIEU, le jugement de ceux qui parmi le grand nombre des Gentils, *sont naturellement les choses qui sont de la Loi - - qui montrent l'œuvre de la Loi écrite dans leurs cœurs*, Rom. II. 14. 15.

Qu'il y ait une Religion Naturelle, subordonnée à la Révélation, & fondée sur des principes certains, c'est de quoi on ne peut douter; & il est même conforme à la bonté de DIEU, que cela soit ainsi. On a écrit des Livres entiers sur ce sujet; mais j'abrégerai autant qu'il me sera possible. Il n'est point de Payen qui ayant la droite Raison en partage, ne reconnoisse un DIEU, une Cause première, un Etre éternel, indépendant, un Créateur, un Directeur, un Conservateur souverainement sage, qui prenne soin sur-tout du Genre-humain; un Etre infiniment parfait, & qui par conséquent n'est limité à aucune grandeur déterminée, qui n'est renfermé dans aucun lieu particulier, ni exclus d'aucun espace; un Etre immuable, exempt de toutes douleurs & de toutes passions, se suffisant à soi-même, doué d'un entendement infiniment sage, & d'une volonté toute-puissante.

La Bonté infinie du Créateur tout-puissant, & la Sagesse de mon Conservateur, qui m'a donné aussi bien qu'aux autres Hommes une Ame raisonnable, & un Corps qui renferme un artifice infini; un si grand bienfait, dis-je, exige de moi l'Amour le plus tendre pour mon Bienfaiteur, de la puissante volonté duquel dépendent originairement & actuellement tous les avantages que nous retirons des créatures. La Crainte, la dévotion soumise, doit nécessairement accompagner l'Amour que j'ai pour DIEU. En effet, si j'aime DIEU de tout mon cœur, je ne serai point désobéissant à cet Etre suprême, dont la bonté & la clémence sont infinies; je n'aurai pas un mépris injurieux pour ses Commandemens; je ne changerai point par de honteux & criminels abus les Loix générales, qu'il a établies afin de suppléer abondamment à notre impuissance pour les accomplir. Si je considère attentivement la Puissance infinie qui m'a accordé de si grands bienfaits, & en si grand nombre, par un pur effet de sa libéralité paternelle, & sans les avoir nullement mérités, ces réflexions me feront voir que DIEU peut sans injustice, en vertu du droit absolu qu'il a sur moi, me priver de ces mêmes biens; & que si mon obstination dans le mal change sa patience en colere, il peut en vertu de ce pouvoir suprême, & en conséquence des loix de sa Justice qui sont gravées au dedans de mon ame, me condamner à des peines temporelles & éternelles, dont ce DIEU tout-puissant a toujours un trésor tout prêt. Ecclésiast. XXXIX. 32. 34. (32. 35. 36.) *Comme toutes ces choses sont un bien pour les saints, aussi se changent-elles en maux pour les méchants & les pécheurs: -- Le feu, la grêle, la famine & la mort, toutes ces choses ont été créées pour exercer la ven-*

*geance; ainsi que les dents des bêtes, les scorpions, & les serpents, & l'épée destinée à punir, & à exterminer les impies.*

De la Crainte & de l'Amour résulte l'Obeissance que nous devons à DIEU, & à sa volonté qu'il nous a manifestée dans sa Loi. Il est mon Créateur & mon Maître, je suis sa créature; qu'y a-t-il donc de plus juste ou de plus conforme à la Raison, que de se soumettre la créature au Créateur? Puis donc que les Vérités certaines que le Créateur a imprimées dans mon esprit, m'obligent à mener une vie honnête, à fuir le vice, à rendre à chacun ce qui lui est dû, à ne point faire à autrui ce que je ne voudrois pas qu'on me fit; je conclus de-là, que c'est en cela précisément que consiste la volonté de DIEU, à laquelle je dois soumettre la mienne & conformer ma vie. Si je considère DIEU entant que juste, je ne saurois avoir d'autre idée de sa justice, sinon qu'elle punira mes transgressions, tant en cette vie, qu'en l'autre; la Raison même me dictant, que puisque mon Ame est un Etre que toutes les forces de la Nature ne peuvent détruire, DIEU seul, qui en auroit la puissance s'il le vouloit, ne l'anéantira pas non plus; elle m'apprend au contraire, que dès qu'elle aura une fois rompu les liens qui l'attachent au Corps, elle doit subsister éternellement: vérité qui est plus clairement révélée dans la Parole de DIEU. Si je considère DIEU entant que bon, clément, & miséricordieux, je puis entièrement m'assurer que j'aurai part à sa grace, pourvu qu'avec les sentimens d'une vive douleur, & d'une sincère pénitence, je pleure mes péchés, que je mette toute ma confiance en DIEU: *Esperance* dont le principal fondement, qui est supérieur à la Raison toute seule, consiste dans les mérites de JESUS-CHRIST. Cette *Esperance* est suivie d'une entière *Confiance* en la puissance infinie de DIEU. C'est à lui seul qu'il faut s'adresser par de ferventes prières, parce qu'il n'y a que lui qui connoisse toutes choses. Nous ne devons pas nous abandonner aux plaintes & aux murmures, quand nous n'obtiendrions pas ce que nous demandons; la Raison même peut nous faire comprendre, que pour plusieurs motifs, justes & légitimes quoiqu'ils nous soient inconnus, DIEU peut refuser ou suspendre l'effet de nos demandes. Corrompu d'ailleurs comme je le suis, je pourrois souvent demander des choses nuisibles tant pour le Corps que pour l'Ame, des choses qu'un judicieux Conseiller ne me permettroit jamais, beaucoup moins un DIEU dont le jugement est infailible & souverainement sage. La Raison m'apprend encore, que DIEU étant l'Auteur libre du Mouvement & des Loix de la Nature, il exerce sur elles un souverain empire; qu'il s'est réservé la liberté & la puissance de les changer, de les suspendre, & de faire même des Miracles. D'ailleurs puisque, suivant le témoignage de ma conscience, il ne m'arrive que trop souvent de ne faire aucun cas des salutaires & paternels avertissemens de DIEU, je ne dois pas être surpris s'il n'exauce pas mes prières: quand même



même il me puniroit, & me traiteroit selon mes mérites, je dois recevoir & souffrir en *patience* les châtimens qu'il m'impose, comme venant de la part d'un DIEU dont la volonté est libre & toute-puissante. Il est de mon devoir de ne point abréger le cours de ma *vie* par quelques mouvemens déréglés de l'Ame ou du Corps, tels que sont les transports de colere, la vengeance préméditée, l'avarice, les fouds rongeurs, & la débauche. Je dois laisser à DIEU le soin de terminer ma vie, & me reposer entièrement sur celui qui me l'a donnée. Quoique la Raison seule, & abandonnée à elle-même, ne puisse point s'élever jusqu'à la connoissance d'un CHRIST Sauveur & Médiateur, & aux autres Mysteres de la Religion Chrétienne, je fais pourtant avec la dernière certitude, qu'il y a un DIEU tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre, & je mets toute ma confiance dans cette puissance & cette bonté infinies, qu'on remarque dans la production des Créatures & qu'on voit briller d'une façon particulière dans le précieux don qu'il m'a fait de la Raison. J'adore DIEU par un culte raisonnable, conforme sur-tout à ce qu'il m'a révélé dans sa Parole; je rends grâces à ce DIEU, de tant de bienfaits qu'il m'a accordés; ravi en admiration, j'annonce par-tout ses infinies perfections: je ne jure que dans une pressante nécessité, & ce que j'ai une fois promis ou juré au nom du DIEU tout-puissant & tout sage, je l'accomplis inviolablement; je ne me parjure point: je ne parle jamais de DIEU qu'avec un respect profond; j'adore & j'honore cette Majesté devant laquelle tout l'Univers est dans la crainte & le tremblement: je fais tous mes efforts pour remplir les devoirs que me prescrit la Loi que je porte écrite dans mon cœur. En un mot, *je marche en intégrité, & je fais ce qui est juste*. Je suis d'autant plus obligé à la pratique de ces vertus, si la grace prévenante de mon DIEU m'a ouvert la porte de la Révélation: ici j'apprends des Vérités que j'ignorois auparavant; la Révélation m'enseigne comment l'Homme est tombé par sa propre faute, comment son Entendement a été obscurci, sa Volonté dépravée; comment en conséquence de son péché, il a été l'objet de l'indignation de DIEU, & sujet à la mort éternelle: j'apprends aussi, que j'ai été délivré de cet état triste & déplorable par les mérites très-parfaits de JESUS-CHRIST, seul & unique Médiateur & Sauveur.

Si je réfléchis sur mes *devoirs envers le Prochain*, je vois qu'il y a des Hommes qui, comme moi, ont un Corps qui renferme un art infini, une Ame raisonnable comme la mienne, & qui reçoivent chaque jour de nouveaux bienfaits. Je conclus de-là que mon Prochain est, aussi-bien que moi, l'objet de l'amour de mon DIEU, que c'est l'ouvrage de ses mains, qu'il m'est uni par des liens très-étroits; & que par conséquent je dois l'*aimer*, parce que nous avons un même DIEU pour Pere & Créateur. Si je réfléchis sur toutes les liaisons qui m'atta-

chent au Prochain, je ne le hairai point, je ne le calomnierai point; je n'employerai point pour le tromper, la fraude & le mensonge; je me garderai sur-tout de lui faire tort en sa vie, ou en ses biens. S'il arrive que quelquefois il se laisse entraîner au Vice, c'est à moi à le ramener dans le chemin de la Vertu: s'il s'égare du sentier de la Vérité, je ne dois pas employer le feu, le fer, la roue & la torture; mais je dois corriger les erreurs de son Entendement par des argumens fondés sur la Raison, accompagnés sur-tout de modestie: la charité doit me porter à fléchir sa volonté en lui témoignant de la compassion, & par des exhortations fraternelles. Je me garderai bien après cela de mépriser le Prochain, qui comme moi est l'image de DIEU, & qui a une même origine avec moi: je n'admettrai d'autre différence entre les Hommes, que celle qui est entre la Vertu & le Vice; & en ce cas, je détesterais le Vice sans hair la Personne. Le mépris que j'aurai pour ces Hommes corrompus, ne fera point accompagné de haine; je n'aurai aucun dessein de leur nuire, je ne me proposerai uniquement que de les corriger. Si je ne puis en venir à bout par ces moyens, j'en laisserai le soin au jugement de DIEU, & aux Magistrats. Je me ferai une loi de *proferer la vérité ainsi qu'elle est en mon cœur*, de parler conformément à ce que je pense en mon cœur: *de ne point médire par ma langue; de ne faire point de mal à mon compagnon; de ne point souffrir qu'on diffame mon prochain; de mépriser celui qui n'est point recevable; d'honorer ceux qui craignent L'ETERNEL; de ne rien changer de ce que j'aurai juré, fût-ce à mon dommage; de ne point donner mon argent à usure; de ne point prendre de présent contre l'innocent*. Il est bon de remarquer ici en passant, que la Loi Naturelle ne défend point de prêter à un modique & juste Interêt, mais qu'elle interdit l'Usure exorbitante. Car le Débiteur tire un profit de l'argent qu'on lui prête. Mais l'interêt ne doit point surpasser ce profit. Je passe à dessein sous silence plusieurs autres choses, qui servent de fondement à une saine Politique.

Il est tems à présent de parler, mais succinctement, des *Devoirs* auxquels l'Homme est obligé envers *lui-même*. Ces devoirs sont fondés sur l'amour qu'il se doit, qui l'oblige à veiller à sa propre conservation, à augmenter sa fortune & son rang, sans toutefois enfreindre les Loix divines & humaines. Il doit pour cela bien distinguer l'*Amour de soi-même*, de l'*Amour-propre*. Le premier est bon, permis & nécessaire; l'autre est nuisible & pernicieux. Cet amour de moi-même, aussi-bien que l'amour du Prochain, est fondé sur l'amour de ce DIEU qui nous a créés. Je m'aime moi-même, je suis même obligé à cet amour, parce que je suis une créature excellente, sortie des mains de DIEU; je ne souhaite par conséquent rien, de ce qui pourroit nuire à mon Corps ou à mon Ame; je suis *temperant*, & chaste; j'évite l'intemperance, la luxure, & toutes sortes d'excès, parce que par-là



je serois le meurtrier de moi-même, que j'avilirois ma Raison, & que la condition spirituelle de mon Ame dégénéreroit en stupidité & en brutalité, & deviendroît même pire que celle des Bêtes. Jetez les yeux, je vous prie, sur un Homme adonné à l'ivrognerie, dont les yeux & les facultés sont offusquées par le vin, & voyez si un tel Homme mérite le nom qu'il porte? Il tremble, & se tient à peine sur ses pieds; le vin & le sommeil le font chanceler; l'estomac ne demande plus d'alimens, & ne le sauroit digérer; toute la machine de son Corps menace d'une prochaine ruine; sa langue palpite, ses pieds s'enflent; toutes ses sécrétions sont vicieuses; son Corps enfin périt, inondé par l'Hydropisie, ou détruit par l'Apoplexie. Si je pense sérieusement à ce précieux & nécessaire équilibre qui subsiste entre le sang & le fluide nerveux, je comprendrai aisément que je dois éviter tout mouvement déréglé de l'Ame, surtout la colere, l'envie, la haine, la crainte & la terreur. Je dois outre cela réfléchir, que je ne suis point dans ce Monde seulement pour moi-même, mais que j'y suis pour la gloire de mon DIEU & de mon Créateur, pour servir ma Patrie & mes Amis, pour être utile à mon Prochain, fut-il même mon ennemi. Les Payens ont connu ces devoirs avec le seul secours de la Lumière naturelle; mais la Révélation nous les met dans un bien plus grand jour. Je dois sur-tout avoir un soin particulier de mon Ame, qui de sa nature est immortelle, & je ne dois rien négliger de ce qui peut procurer son salut en ce Monde, & en l'autre. Car ce n'est pas seulement l'Ecriture Sainte qui m'apprend que mon Ame subsistera pendant toute une éternité, & qu'après cette vie elle jouira d'un bonheur parfait, si elle persévère dans l'obéissance qu'elle doit à DIEU, & qu'elle l'honore par une foi sincère; qu'elle sera au contraire dans un état triste & déplorable, si contre les lumières de sa conscience, elle demeure impie & infidèle, & qu'elle provoque par son obstination dans le mal, la colere de DIEU: La Raison naturelle m'enseigne aussi, que mon Ame ne peut être détruite par les forces de la Nature, qu'elle ne peut être anéantie que par la volonté de celui qui l'a créée, & que vraisemblablement cela n'arrivera jamais, parce que tant qu'elle est unie étroitement avec le Corps, elle est corrompue elle-même, & ne forme de DIEU & des choses divines, que des pensées très imparfaites: au-lieu qu'elle espere d'en former dans l'autre vie de plus dignes, & de plus conformes à

ces grands objets; pleinement persuadée, que lorsqu'elle sera dégagée de tout lien, elle verra & adorera DIEU dans un état de sainteté parfaite, qu'elle glorifiera sans cesse & aimera ardemment son Créateur, cet Etre tout-bon & tout-puissant. L'Immortalité de l'Ame paroitra dans un plus grand jour, si nous considérons qu'il est de la bonté de DIEU, que les Justes qui pendant cette vie sont exposés aux injures des Méchans, qui sont affligés par tant de calamités, éprouvent les joies de la vie bienheureuse, où le Corps n'est exposé à aucunes maladies, où l'Esprit n'est déchiré par aucun soin: que de même il est de la Justice divine de punir les Impies, qui pendant cette vie ont tout à souhait, & de les enveloper dans les ténèbres d'une mort éternelle. Je m'occuperai donc principalement du soin de mon Ame raisonnable & immortelle; je m'appliquerai donc sérieusement à l'instruire dans la connoissance & le culte de DIEU son Créateur; je serai tous mes efforts pour l'instruire dans la connoissance d'elle-même, de son Entendement & de sa Volonté; je lui rappellerai sa noblesse, & sa corruption; je ne la repaîtrai point de vaines pensées, mais je lui proposerai un but certain, possible, & salutaire; je l'exercerai à juger sainement des choses, à ne désirer rien que ce qui est conforme à la Raison; à calculer ses forces avant que de rien entreprendre; à se munir contre toutes sortes d'adversités; à juger sainement de ce que valent les cupidités, les plaisirs, les dignités, les honneurs, les richesses; à soumettre les passions à la Raison: j'ornerai & j'exercerai mon Esprit par différentes sortes de Sciences & d'Arts, aussi utiles qu'agréables; je ne permettrai jamais qu'il s'endorme dans l'oisiveté. Je conserverai & augmenterai les forces de mon Corps par la nourriture, & par le travail; je défendrai ma vie, mes biens, mes dignités, par des moyens licites; je n'ôte-rai la vie à mon Agresseur que dans le cas d'une extrême nécessité. Si je pratique toutes ces choses, *je fais ce qui est juste.* Ce sont-là les Devoirs d'un Homme raisonnable, d'une Créature sortie de la main de DIEU, d'un Citoyen qui veut vivre dans la Société, ils servent de base au Droit des Gens, & à la plus saine Politique. De tels Hommes, par la grace de DIEU, & par le mérite efficace du Médiateur dont la connoissance nous est révélée dans les Ecritures, *sejourneront dans le tabernacle de DIEU, habiteront en la montagne de sa sainteté, & ne seront jamais ébranlés.*



## PSEAUME XXIII. vers. 9-16.

Une fumée montoit de ses narines, & de sa bouche un feu qui dévorait, tellement que des charbons en étoient embrasés.

Il abaissa donc les Cieux, & descendit, ayant une obscurité sous ses pieds.

Et il étoit monté sur un Chérubin, & il voloit; & il étoit guindé sur les ailes du vent.

Il mit les ténèbres pour sa cachette: son Tabernacle étoit tout à l'entour de lui, assavoir les ténèbres d'eaux qui sont les nuées de l'air.

De la lueur qui étoit au devant de lui, ses nuées furent écartées; & il y avoit de la grêle, & des charbons de feu.

Et l'ETERNEL tonna aux Cieux, & le Souverain jeta sa voix avec de la grêle, & des charbons de feu.

Il tira ses fleches, & les écarta: il lança des éclairs, & il les mit en dérouté.

Alors le fond des eaux apparut, & les fondemens de la Terre habitable furent découverts: comme tu les tançois, ô ETERNEL, & par le souffle du vent de tes narines.

La fumée s'est élevée dans sa colere, & le feu s'est allumé par ses regards; des charbons en ont été embrasés.

Il a abaissé les Cieux, & est descendu: un nuage obscur est sous ses pieds.

Et il est monté sur les Chérubins, & il s'est envolé; il a volé sur les ailes du vent.

Il a choisi sa retraite dans les ténèbres: il a sa tente tout autour de lui, & cette tente est l'eau ténébreuse des nuées de l'air.

Les nuées se sont fendues par l'éclat de sa présence, & il en a fait sortir de la grêle, & des charbons de feu.

Et le SEIGNEUR a tonné du Ciel, le Très-haut a fait entendre sa voix, il a fait tomber de la grêle, & des charbons de feu.

Et il a tiré ses fleches contre eux, & il les a dissipés: il a fait briller par-tout ses éclairs, & il les a tous troublés & renversés.

Les sources des eaux ont paru, & les fondemens du vaste corps de la Terre ont été découverts, par un effet de vos menaces, SEIGNEUR, & par le souffle impétueux de votre colere.

Voy. sur 2. SAM. Chap. XXII. vers. 8-16.

## PSEAUME XVIII. vers. 34.

Il a rendu mes pieds égaux à ceux des biches, & m'a fait tenir debout sur mes lieux haut élevés.

Qui a rendu mes pieds aussi vites que ceux des Cerfs, & m'a établi sur les lieux hauts.

**L**es Animaux ne manquent point de moyens pour se conserver la vie. Les uns se défendent avec leurs cornes, les autres avec leurs dents; le Cerf trouve son salut dans la fuite, &c.  
Tom. VI.

dans la légèreté que lui a donné le Créateur. Virgile lui donne l'épithète de pied-d'airain:

Fixerit æripedem cervam licet. Æn. L. VI.  
Xxx „ Soit



„ Soit qu'il perce une biche au pied d'airain". Servius a cru qu'il falloit lire *aëripedem*, aussi vite que le vent. Mais on peut conserver *aëripedem*, au pied d'airain; de même que les Auteurs Grecs donnent souvent aux Chevaux & aux Bœufs l'épithète de χαλκοπόδες, & de χαλκοπότα, parce que la corne de leurs pieds étant extrêmement dure, ils font du bruit en courant, comme un airain resonnant. Le Cerf & la Biche peuvent être appelés *pieds-d'airain*, à cause de la fermeté de leur pas. Ce que David dit ici s'accorde avec ce que nous lisons dans

Habacuc III. 19. L'ÉTERNEL le SEIGNEUR est ma force, & il rendra mes pieds semblables à ceux des biches, & me fera marcher sur mes hauts lieux. La fin de cette Prophetie, de même que la confiance de David, doit s'entendre des Fidèles qui voulant marcher dans cette vallée de misère, semée de dangers, d'épines & de ronces, mettent toute leur confiance en DIEU: se munissant ainsi contre toutes les adversités, ils marchent sans broncher, comme un Cerf à travers les rochers.

## PLANCHE DXL.

*Les Cieux racontent la gloire du DIEU fort.*

### PSEAUME XIX. vers. 2-7.

*Les Cieux racontent la gloire du DIEU fort, & l'Etendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains.*

*Un jour dégorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la science à une autre nuit.*

*Il n'y a point en eux de langage, & il n'y a point de paroles; toutefois sans cela leur voix est ouïe.*

*Leur alignement est sorti par toute la Terre, & leurs propos jusqu'au bout de la Terre habitable: il a posé en eux un pavillon pour le Soleil.*

*Tellement qu'il est semblable à un époux sortant de son cabinet nuptial, & il s'égaye comme un homme vaillant pour faire sa course.*

*Son départ est de l'un des bouts des Cieux, & son tour se fait sur l'un & l'autre bout; & il n'y a rien qui se puisse cacher loin de sa chaleur.*

*Les Cieux racontent la gloire de DIEU, & le Firmament publie les ouvrages de ses mains.*

*Un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoissance à une autre nuit.*

*Ce n'est point un langage, ni des paroles dont on n'entende point la voix.*

*Leur bruit s'est répandu dans toute la Terre, & leurs paroles se font fait entendre jusqu'aux extrémités du Monde.*

*Il a établi sa tente dans le Soleil; & il est lui-même comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale: il sort plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière.*

*Il part de l'extrémité du Ciel, & il arrive jusqu'à l'autre extrémité du Ciel; il n'y a personne qui se cache à sa chaleur.*

**L**E Monde, ce Théâtre d'une étendue immense & d'une beauté achevée, peut être appelé à juste titre une Assemblée d'Orateurs, dont toute la fonction est de célébrer la gloire de l'Être suprême. Ces Orateurs à la vérité

sont muets, & destitués de Raïson, mais leur langage est des plus éloquens; tandis que ceux qui sont doués d'une Âme raisonnable, gardent au contraire le silence. Si ceux-ci se taisent, ceux-là ouvrent la bouche, & élèvent leur voix. Si les





PSAL. XIX. v. 2-7.  
Coeli enarrant Gloriam DEI.

Psalm. XIX. v. 2-7.  
Die Himmel erdhellen die Ehre Gottes.



les Hommes oubliant leur devoir négligent de glorifier leur Créateur, on entend en leur place la voix des Cieux, des Etoiles fixes, & des Planetes; l'Air, le Jour, la Nuit, les Pierres, les Métaux, les Plantes, les Animaux, élèvent leur voix. Toutes ces Créatures ne nous mettent pas seulement sur les voyes des louanges divines, comme ces colonnes érigées dans les carrefours & les grands-chemins, mais elles célèbrent elles-mêmes à haute voix la Sagesse, la Puissance, & la Bonté de DIEU.

*Les Cieux, dit le Psalmiste, racontent la gloire du DIEU fort, & l'Étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains. Les Cieux, עֲמָנוֹת sont cette étendue d'une matiere si déliée, renfermée entre les Etoiles fixes & les Planetes, qui ne résiste pas aux exhalaisons des Cometes; ni aux Planetes & aux Cometes mêmes, quoique, selon les loix de la Nature, tout fluide résiste aux corps solides, à raison de sa gravité & de sa densité, de maniere que la résistance du Mercure est 13<sup>2</sup> plus grande que celle de l'Eau, & 850 fois plus que celle de l'Air; & suivant cette hypothese, Mr. Newton a calculé qu'en supposant Jupiter un peu plus dense que l'eau, il perdrait presque  $\frac{1}{2}$  de son mouvement dans l'espace de 30 jours, durant lesquels il parcourt 459 de ses demi-diametres, s'il se mouvoit dans un fluide semblable à notre air. On peut donc regarder avec raison la subtilité des Cieux comme étant infinie, & presque égale à un espace entièrement vuide, puisqu'on ne voit aucune diminution de mouvement dans Jupiter & dans les autres Planetes, & que les Cometes & leurs exhalaisons y trouvent un passage entièrement libre. Cette subtilité est si prodigieuse, que du consentement de tous les Astronomes, les rayons du Soleil & des Etoiles fixes ne souffrent aucune réfraction en passant au travers pour venir à notre air, lequel suivant la loi par laquelle la densité des corps répond au poids de la matiere dont ils sont pressés, est 1000 000 000 000 000 000 000 fois moins dense à la distance de 210 milles de la Terre, que dans le voisinage de la Terre. (Newton Opt. 210. 212.) L'étendue des Cieux est si vaste, qu'aucun des Astronomes modernes n'a encore osé la déterminer, & que DIEU lui-même le Maître des Cieux, voulant nous décrire la hauteur, la largeur & la profondeur de ses voyes, de sa grace & de sa miséricorde, les compare à cet ouvrage, parce que c'est le plus grand & le plus magnifique qui soit sorti de ses mains. Ps. LV. 9. Car autant que les Cieux sont élevés par dessus la Terre, autant mes voyes sont élevées par dessus vos voyes, & mes pensées par dessus vos pensées. Ps. CIII. 11. Car autant que les Cieux sont élevés par dessus la Terre, autant sa gratuité est grande pour ceux qui le craignent. Ou: Puis qu'autant que le Ciel est élevé au dessus de la Terre, autant a-t-il affermi la grandeur de sa miséricorde. La plupart des Hommes ne sauroient comprendre l'utilité, les usages infinis de cet immense espace. Si la densité du Ciel égaloit celle de notre Atmosphere, dont la couleur bleue*

nous paroît si agréable dans l'éloignement, les rayons du Soleil & ceux des Etoiles fixes auroient à surmonter une résistance presque invincible, les Planetes perdroient enfin leur mouvement, & les rayons innombrables de lumiere venant à se rompre & à se réfléchir en une infinité de manieres différentes, nous empêcheroient d'avoir aucune connoissance certaine de la situation & du mouvement des Etoiles: que dis-je? nous ne pourrions pas même voir ces brillans flambeaux qui luisent dans les Cieux pendant l'obscurité de la nuit, & l'Astronomie ne seroit fondée sur aucun principe certain.

*Et l'Étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains. C'est à dire l'Air, cet Élément répandu par-tout sur notre Terre, qui nous est absolument nécessaire, sans lequel les Hommes & les Animaux ne peuvent vivre, ni les Plantes croître. C'est une substance extrêmement fluide & légère, & qui cependant agit sur la Terre (suivant le calcul du célèbre Jaques Bernouilli, de Meth. ratiocin. seu usu Logica, Th. 2) avec une pression égale à celle de 66000 000 000 000 000 quintaux, ou selon Mr. Poleni (Giorn. de Lett. d'Italia T. V. p. 309.) de 10373277074741409868725 livres. Ce calcul est fondé sur le Barometre, & la pesanteur spécifique du Mercure, qui est à celle de l'Air comme 10 à 11000 à 1. Ce fluide n'est pas seulement pesant, mais il est encore élastique, capable de condensation & de raréfaction, comme le prouvent les Fusils à vent, les Vessies qu'on remplit d'air dans le fond des vallons & qu'on transporte ensuite sur le haut des montagnes, la Pompe pneumatique, & les autres machines que la Physique moderne a inventées. Il se dilate encore par la chaleur, & cette propriété produit des phénomènes surprenans dans les fermentations, & dans la végétation des plantes & des fruits. On peut consulter là-dessus, & sur les autres propriétés de l'Air, le célèbre Mr. Christian Wolf dans son Aërometrie, Livre qui mériteroit d'être gravé sur l'airain. Nous ne rechercherons point ici quelle est la figure des particules qui composent l'Air, si elles sont rameuses, si elles ressemblent à de petites plumes, ou si elles sont spirales & élastiques: nous ne déterminerons pas aussi leur grandeur, qui suivant le calcul de Laur. Bellini (Giorn. de Letter. d'Italia T. IV. p. 156.) est 400000 fois moindre que l'épaisseur d'un cheveu. Il suffira pour le présent d'avoir averti le Lecteur, que cet Élément est d'un si grand usage qu'on ne sauroit l'exprimer. En effet, c'est de l'Air que dépendent les differens changemens qui se font dans nos corps, la santé & les maladies, la diversité des climats, la vicissitude des saisons, la vie des animaux, l'accroissement & la végétation des plantes: d'où il suit nécessairement, que celui qui a créé l'Air, qui a marqué avec tant d'exactitude sa pesanteur, sa subtilité, sa fluidité, son élasticité, le froid, le chaud, & les autres propriétés de cet Élément, conformément aux besoins de la Nature, de la Terre, & de ses Habirans, est un Etre dont la puissance, la sagesse, & la bonté sont également infinies. Car*



il est certain que la Terre ne pourroit nullement subsister, si la nature de l'Air étoit différente de celui que nous respirons. *L'air est une partie nécessaire au Monde, car c'est lui qui unit le Ciel avec la Terre. - - - C'est par lui que nous voyons, que nous entendons, que nous parlons: rien de tout cela ne pourroit se faire sans lui.* (Cicéron de la Nat. des Dieux, L. II. c. 4. & 33.) Et dans le ch. 39. du même Livre: *L'air se condense en nuages, & rassemblant les vapeurs, il fertilise la Terre par les pluies: en se répandant de côté & d'autre, il produit les vents. C'est encore lui qui produit chaque année les différens degrés de chaud & de froid; il soutient le vol des oiseaux, nourrit & conserve les animaux, en s'introduisant dans leurs corps par la respiration.*

Ici, ce ne sont plus des Substances qui parlent: les Accidens mêmes montent, pour ainsi dire, en chaire, & étalent leur éloquence. En voici deux qui se produisent devant nous: *Un jour degorge des propos à l'autre jour, & une nuit montre la science à une autre nuit.* Voici une Assemblée toute particulière, où le Jour est le Prêtre, la Nuit le Diacre, & les Hommes sont les Auditeurs. La Lumière produit le Jour, par sa présence, & la Nuit, par son absence. L'un & l'autre doivent leur existence au mouvement diurne de la Terre autour de son axe, d'où il arrive que les deux hémisphères & toutes les régions de la Terre sont successivement exposées aux regards du Soleil, de qui procèdent la lumière & la chaleur. Si cette révolution étoit plus ou moins longue, bien loin qu'il en revînt quelque avantage aux Hommes, ils en seroient au contraire très incommodés. Ce sont-là les discours que nous font entendre non-seulement les vicissitudes du Jour & de la Nuit, mais encore la manière imperceptible dont la lumière s'approche & s'éloigne de nous, la durée précise des jours & des nuits toujours la même dans les mêmes climats, différente dans les différens Pays, & dans les mêmes tems: sur quoi nous nous sommes étendus davantage à l'occasion du passage de la Genèse L. 14. *Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des Cieux, pour séparer la nuit d'avec le jour, & qui servent de signes, & pour les saisons, & pour les jours, & pour les années.* De cette manière nous sommes toujours à portée de nous instruire: chaque jour, chaque instant, à toutes les heures du jour, à midi, le soir comme le matin, l'Hiver, le Printemps, l'Été & l'Automne, sont pour nous des Sermons continuels, des Sermons prononcés dans une Langue entendue de tout le monde, des Sermons auxquels on peut appliquer en un certain sens, ce que l'Écriture dit du premier Sermon des Apôtres au jour de la Pentecôte: *Vous tous ceux-ci qui parlent ne sont-ils pas Galiléens?* Act. II. 7. 8. 9. 11. Les Cieux, l'Air, le Jour, la Nuit, les qualités des Corps, ne sont-ce pas tout autant de créatures sourdes & muettes? *Comment donc les entendons-nous parler chacun le langage du pays où nous sommes nés, Parthes & Médes, - - Cre-*

*tois, & Arabes, nous les entendons parler en nos Langues les choses magnifiques de Dieu.* Oui, ces Orateurs sont muets, mais ils sont en même tems très éloquens; leur langage est entendu de l'Européen, & de l'Indien. Toutefois, pour m'exprimer avec le Psalmiste, *il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de parole, & leur voix n'est point ouïe; & cependant leur alignement est sorti par toute la Terre, & leur propos jusqu'au bout du Monde habitable.* Cet ordre merveilleux, cette ravissante architecture des Cieux & de la Terre, est pour nous comme un Livre instructif, dont les caractères sont clairs, & que les plus ignorans peuvent lire.

Pénétrons, avec notre Guide Théologien & Philosophe tout ensemble, jusqu'au Soleil, ce centre du Monde, cet Astre dont la description qu'en fait le Psalmiste mérite d'autant plus notre attention, que les Sectateurs de Ptolomée s'en servent comme d'un rempart contre ceux qui adoptent le Système de Copernic. Quoi de plus clair, disent-ils, que ces paroles, pour établir le mouvement local de cet Astre lumineux? *Le Soleil est semblable à un époux sortant de son cabinet nuptial; il s'égaye comme un homme vaillant pour faire sa course. Son départ est de l'un des bouts des Cieux, & son tour se fait sur l'un & l'autre bout; & il n'y a rien qui se puisse cacher loin de sa chaleur.* Qui ne voit que David parle ici comme Ptolomée, & fait par conséquent crouler le Système de Copernic? Telle est l'objection des Sectateurs de ce premier Philosophe. Leurs Adversaires, pour les forcer dans ce retranchement, élèvent contre eux deux batteries différentes. La première est dressée par ceux qui disent que les expressions de l'Écriture Sainte sont accommodées à la portée du Vulgaire, & que pour cette raison elle dit avec lui, que le Soleil se lève, se couche, & tourne autour de la Terre: Jean Wilkins Evêque de Chester a défendu vivement cette Thèse, dans sa *Défense de Copernic*. L'autre batterie est élevée par ceux qui expliquent à la lettre le passage de David, & tous ceux qui lui ressemblent; mais qui les appliquent au mouvement du Soleil autour de son centre. Nous allons examiner la solidité des raisons que ces Philosophes employent contre leurs Adversaires.

*Il a posé, en eux,* dit le Psalmiste, *un pavillon pour le Soleil.* Où est donc à présent cet Obél, ce Pavillon du Soleil? Est-il plus raisonnable de le placer dans cette vaste orbite, que le Soleil parcourt avec une vitesse inconcevable dans l'espace de 24 heures? ou bien dans le centre même du Tourbillon Planétaire?

*Il est semblable à un époux sortant de son cabinet nuptial, & il s'égaye comme un homme vaillant pour faire sa course. Son départ est de l'un des bouts des Cieux, & son tour se fait sur l'un & l'autre bout.* Ici les Sectateurs de Ptolomée sont forcés de choisir entre deux extrémités. Si, selon leur hypothèse, ils veulent prendre ces paroles à la lettre, & les expliquer



quer du mouvement local du Soleil, il faut qu'ils disent aussi que le Soleil se repose pendant la nuit dans son Pavillon, & qu'après avoir dormi il se lève de grand matin, qu'il sort comme un Epoux bien paré de sa Chambre nuptiale, & qu'il commence ensuite sa course gayement, & la continue d'Orient en Occident, pour venir encore la nuit suivante se reposer dans son Pavillon: Ou bien, que l'Ecriture s'exprime selon les fausses idées qu'on avoit peut-être du tems de David, & qui ont eu cours autrefois parmi les Gentils & les Chinois, qui croyoient avant l'arrivée des Européens, que le Soleil se reposoit pendant la nuit. Mais aucune de ces deux explications n'accommodé les Ptolemaïciens. Car il est certain que pendant la nuit, & dans le tems que nous concevons que le Soleil se repose dans son Pavillon, il est sous notre horizon, & il y continue la rapidité de sa course, de sorte qu'il courroit, & se reposeroit en même tems, ce qui est contradictoire. Bien plus, selon leur propre hypothèse, cet Astre n'est jamais en repos, & continue sa course sans relâche, ce qui doit le faire comparer plutôt à un Héros infatigable, qu'à un Epoux dormant. D'ailleurs, son cours se faisant selon eux dans l'espace qui est entre Mars & Vénus, on ne peut pas dire qu'il soit dans le point le plus élevé du Ciel, ni dans le plus bas: dans quel sens dira-t-on donc de lui, *que son départ est de l'un des bouts des Cieux, & que son tour se fait sur l'un & l'autre bout?* On apperçoit encore ici l'opinion du Vulgaire, qui parce qu'il ne voit que la moitié du cercle que décrit le Soleil, s' imagine que ce sont les deux extrémités de sa course, l'une vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Cette idée du Peuple n'est pas même reçue des Théologiens Orthodoxes.

Mais passons du côté de Copernic, & voyons de quel œil ses Défenseurs regardent le Soleil, & quel sens littéral ils donnent à ce Passage. Selon eux, cet Astre est situé dans le centre du grand Tourbillon Planétaire, il est là comme dans son Pavillon: semblable à un Epoux, ou plutôt à un Monarque, répandant la splendeur de sa majesté dans tout son Empire, & envoyant ses ordres de l'une à l'autre extrémité. Car on peut fort bien considérer comme l'une de ces extrémités, l'endroit où il tient le Siège de son Empire; & l'autre sera chaque point de la circonférence. De cette extrémité centrale, pour ainsi parler, sortent la clarté majestueuse & la chaleur du Soleil, qui semblable à un Epoux sortant du lit nuptial, pénètre jusqu'aux endroits les plus reculés du Tourbillon Planétaire, & fait le tour entier sur son axe dans l'espace de 27<sup>1</sup>/<sub>2</sub> jours, moins pour lui-même, qu'en faveur des Planètes, dont il emporte avec soi le Tourbillon entier, suivant cette loi établie par la Divinité même, que les Planètes achevent leur cours annuel dans un tems proportionné à leurs distances, en sorte que celles qui sont plus proches du Soleil l'achevent en moins de tems, que celles qui en sont plus éloignées. Ainsi le mouvement éternel que Dieu a imprimé au Soleil, entraîne avec soi le Ciel entier des Planètes, & tous les

Tom. VI.

corps qui nagent dans ce Tourbillon, en quelque endroit qu'ils soient placés, ressentent sa lumière & sa chaleur; la lumière & la chaleur passant avec tant de vitesse d'une extrémité du Ciel jusqu'à l'autre, que dans l'espace de 7 ou 8 minutes les rayons solaires parcourent un chemin, que pourroit à peine parcourir un boulet de canon dans l'espace de 25 ans.

*Il n'y a rien qui se puisse cacher loin de sa chaleur.* Il n'y a rien ici, qui fournisse matière de dispute aux deux Partis: quoique partagés d'ailleurs, ils conviennent cependant que les Planètes au nombre desquelles ils mettent notre Terre, sont des corps opaques, froids, qui ont besoin de lumière & de chaleur, qu'elles ne peuvent recevoir que du Soleil. Il faut remarquer touchant cette bénigne influence du Soleil, que chaque Planète reçoit précisément autant de lumière & de chaleur, qu'il en est besoin pour la vie & la conservation de ses habitans. Et comme la chaleur est plus ou moins grande à proportion de la densité des rayons solaires, on voit par-là que chaque Planète a dû être placée à une distance du Soleil, convenable à la nature & à la conservation de ses habitans; que Vénus & Mercure étant les plus proches du Soleil, doivent être plus denses que notre Terre, qui l'est aussi plus que Mars, celui-ci plus que Jupiter, & ce dernier plus que Saturne. Certainement si les eaux de notre Terre étoient dans Saturne, elles demeureroient toujours glacées; si elles étoient dans Mercure, elles s'évaporoient, parce que la lumière du Soleil est sept fois plus forte dans Mercure que sur notre Terre, or l'eau bout, lorsqu'elle est exposée à une chaleur sept fois plus grande que celle que nous ressentons en Été. Il faut aussi remarquer, que les petites Planètes sont plus denses que les grandes, la Lune par exemple plus que la Terre, la Terre plus que le Soleil. C'est sur de tels principes que les Mathématiciens modernes calculent les gravités réciproques des Corps célestes. Voyez *Newton, Princ. Phil. Math. L. III. Prop. VIII. Theor. 8.*

Après ce que nous venons de dire, un Philosophe pieux pourra facilement appliquer notre Texte à la Sagesse & à la Puissance infinie du Créateur souverainement bon. Un Prédicateur pourra comparer l'influence bénigne & constante que le Soleil communique aux Planètes, opaques de leur nature, en y envoyant la chaleur & la lumière, à JESUS-CHRIST ce Soleil de Justice, & aux influences de sa Grâce, qu'il envoie dans nos Âmes obscurcies par la chute du premier Homme. Abandonnons à leur propre sens, ceux qui avec *Herm. Deusing (in Bibl. Brem. Cl. II. p. 773.)* soutiennent que tout ce Pseaume XIX. est prophétique, & qui expliquent les v. 2-5. de la Prédication de l'Evangile, s'appuyant sur S. Paul Rom. X. 15. Suivant eux, le Ciel c'est le Nouveau Testament. La gloire de DIEU, c'est l'ouvrage de la Rédemption, consommée par la mort & la résurrection de JESUS-CHRIST. Raconter sa gloire, c'est prêcher l'Evangile par toute la Terre. L'E-

Yyy

ten-



tendue, c'est le Regne de DIEU, répandu au loin parmi les Nations, à la seule prédication des Apôtres. L'ouvrage de la main de DIEU, ce sont ceux qu'il a élus parmi les Juifs & les Gentils. Le jour qui dégorge des propos à l'autre jour, & la nuit qui montre la science à une autre nuit, ce sont les discours & la doctrine de ce premier jour, la patience & les bonnes œuvres de la première nuit, nécessaires pour régler notre foi, & être un modèle de conduite pour les jours & les nuits à venir. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de parole, leur voix n'est point ouïe; savoir dans le tems que la voix des Cieux, de l'Evangile, des Apôtres, devoit se faire entendre par toute la Terre. C'est des Apôtres que l'allignement est sorti, leur règle est sortie par toute la Terre, & leur propos jusqu'au bout du Monde habitable. Le Soleil, c'est JESUS-CHRIST, la lumière du Monde. Il a posé en eux un pavillon pour le Soleil; c'est à dire, sur les Elus d'entre les Juifs, parmi lesquels il a habité. Et il est sorti comme un Epoux de son cabinet nuptial, pour y introduire son Epouse, ses Elus. Comme un homme vaillant s'égaye pour faire sa course, il a répandu son Evangile, & fondé son Royaume parmi les Gentils. Son départ est de l'un des bouts des Cieux, & son tour se fait sur l'un & l'autre bout, depuis le commencement du Regne que JESUS-CHRIST recouvrera du tems de Constantin le Grand, après avoir défait tous ses Ennemis, & dans lequel il est rentré par la Réformation. Et il n'y a rien qui se puisse cacher loin de sa chaleur; sa chaleur vivifiante pénètre par-tout. Conférez aussi Lampe, Spicilegium ad Psalmum XIX. (in Bib. Brem. Cl. II. p. 827.)

Je me range plus volontiers du parti de ceux qui s'attachent au sens littéral & naturel, ou qui le subordonnent au sens mystique, ou bien qui subordonnent celui-ci au premier. Tel est un des plus savans Interpretes de l'Ecriture Sainte, Conr. Pellican, l'un de nos Réformateurs, T. IV. p. 63. Je rapporterai ses paroles, du moins celles qui ont rapport à mon but. Outre la Terre, & les choses qui en dépendent - -, tout ce que nous voyons s'appelle en Hébreu שמים, & ce terme comprend dans sa signification le Ciel & l'Ether, c'est à dire, l'Air; & tous les Corps célestes, le Soleil, la Lune, les Etoiles fixes, & les Planètes. Toutes ces choses qui sont au-dessus de nous, & auxquelles nous ne pouvons atteindre que par nos regards & nos idées, doivent nous exciter à contempler la gloire du DIEU tout-puissant, comme la Nature nous y convie par sa beauté, & les ouvrages qu'elle renferme. Pourrions-nous imaginer quelque chose qui fût plus glorieux,

plus puissant, plus admirable, & plus beau, que cette machine céleste, si l'habitude de la voir ne nous la rendoit indifférente? moins cependant que les merveilles de notre Terre, qui présentent à tout homme raisonnable une beauté qui est au-dessus de nos conceptions & de nos expressions, & une activité admirable. Toutes ces choses nous prêchent & nous racontent la gloire incompréhensible du Créateur qui les gouverne, & qui les fait servir à l'utilité des Fidéles ses Enfants. - - Chaque jour qui succède à un autre jour, découvre de nouveaux ouvrages du Créateur; tous les jours & toutes les nuits il arrive quelque nouveauté, qui fait connoître d'une manière particulière, la puissance, la sagesse, & la bonté de DIEU. Ainsi le mouvement des Cieux, & la vicissitude des jours nous fournissent une nouvelle matière de louange; le bel ordre, & la continuité de leur mouvement, célèbrent à l'envi la puissance & la sagesse de DIEU. Quoique les Cieux ne fassent entendre aucun son, & qu'ils ne parlent pas comme les Hommes, ils ont pourtant une langue qui leur est propre, & qui se fait entendre; ils parlent aux oreilles de l'Esprit, je veux dire à un Entendement éclairé par cette voix qui leur est propre, ils lui parlent, dis-je, de la Science admirable de DIEU, & de sa Sagesse infinie. Cette structure surprenante & si bien réglée, cette situation, ce mouvement, cette proportion, cet ornement, cette constance: voilà leur voix, ce sont-là leurs discours. Discours si clair, voix si intelligibles, qu'ils se font entendre par toute la Terre, & jusqu'à ses extrémités; mais ils ne se font entendre qu'à ceux qui sont attentifs, & qui font un bon usage de leur Raison; ils prêchent avec magnificence la bonté & la grandeur de DIEU, mais ils ne prêchent qu'aux Hommes, & non aux Bêtes; ils ne prêchent qu'aux Fidéles, & non aux Impies; ils ne prêchent qu'à des Hommes éclairés, & non à ceux qui négligent leur ame; pour ne prendre soin que de leur ventre. - - Le SEIGNEUR DIEU ne montre nulle-part plus visiblement la gloire de sa Majesté, que dans le Soleil, qui comme un Général d'Armée est placé dans son pavillon, où tout le monde a les yeux sur lui & l'admire. - - Les anciens Juifs, & ceux de nos jours, observent encore de remettre l'Epouse à son Epoux sous un voile qu'on a étendu exprès; & quand l'Epoux en sort, ils se réjouissent tous, & commencent la fête des noces: de même quand le Soleil se lève, & qu'il fait voir à l'Univers son visage doré, toute la face de la Terre en est réjouie, & semble se renouveler.





PSAL. XIX. v. 11.  
Mel et Cera Divinum Artificium.

Psal. XIX. v. 11.  
Honig und Wachs eine Göttliche Kunst.



## P L A N C H E DXLI.

*Travail admirable des Abeilles.*

## PSEAUME XIX. vers. 11.

*Plus desirables que l'or, même que beaucoup de fin or; Et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel.*

*Ils sont plus desirables que l'abondance de l'or, Et des pierres précieuses; Et plus doux que n'est le miel, Et qu'un rayon plein de miel.*

LE Psalmiste parlant des Loix, des Statuts, & des Commandemens de DIEU, dit qu'ils sont *plus desirables que l'Or, même plus que beaucoup de fin Or*, que l'Or le plus affiné & dont on a séparé toutes les parties hétérogènes, qui est appelé dans un autre endroit *Zabab Ophir*, de l'Or d'Ophir, *Cethem Uphaz*, de l'Or d'Uphaz, Dan. X. 5. dont nous parlons plus au long ailleurs. Il ajoute: *Et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel.* Nous avons traité amplement de la douceur du Miel, qui sert d'objet de comparaison aux autres choses douces, & cela à l'occasion de la solution que donnerent les Philistins du Problème que Samson leur avoit proposé, *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel?* Jug. XIV. 18. Ici David compare dans un sens métaphorique les Commandemens de DIEU, avec l'agréable douceur du Miel, & ces sortes de métaphores sont aussi très familières aux Auteurs profanes, lors qu'ils veulent exprimer l'éloquence des Orateurs. On trouve dans notre Pseaume les mots *Naphet tsuphim*, que les Septante rendent aussi par *Kypion*, un rayon de miel, & qui proprement & à la lettre signifient, *ce qui distille des rayons, un rayon distillant.* Ainsi dans le Cantique des Cant. IV. 11. *Tes lèvres distillent des rayons de miel;* & dans les Proverb. V. 3. *Les lèvres de l'Etrangere (de la Prostituée) distillent des rayons de miel.* Proverb. XXVII. 7. *L'Ame rassasiée foule les rayons de miel.* Ou: *L'Ame rassasiée foulera aux pieds les rayons de miel.* Proverb. XVI. 24. *Les paroles agréables sont des rayons de miel.* Ou: *Le discours agréable est un rayon de miel.* On peut rapporter à ces rayons distillans, les ruisseaux & les torrens de miel, Job XX. 17. On fait l'éloge de la Terre de Canaan, dont il est rapporté qu'elle decouloit de miel & de lait, Exod. III. 8. 17.

Il se présente ici une occasion naturelle de

parler de la manière dont se fait le Miel & la Cire, & de célébrer la Sagesse immense de DIEU, sa Puissance, & sa Bonté.

Si les Abeilles ne sont pas au-dessus des autres animaux, elles les égalent au moins par leur merveilleuse industrie, par la manière dont elles se gouvernent, par l'ordre qu'elles observent, par l'artifice avec lequel elles travaillent, par la structure & les usages des parties qui composent leur corps, toutes choses qui ne peuvent que ravir les Hommes en admiration. L'Antiquité me fournit pour témoin de ce que j'avance, un *Aristomaque* qui employa 58 ans à étudier ce qui concerne ces Animaux. Joignons-lui *Philiscus*, *Frederic Cæsius* Prince Romain, *Swammerdam*, qui ont écrit sur les Abeilles des Ouvrages entiers, mais que nous n'avons plus.

Les Abeilles forment une République très bien réglée. Il y en a depuis 10 jusqu'à 18000 dans une même Ruche. Cette République comprend trois sortes d'Animaux. La première sorte est le *Roi*, ou plutôt la *Reine*, parce que l'Abeille qu'on appelle ainsi est femelle. Fig. 1. Quelquefois elle regne seule, quelquefois aussi elle partage son autorité avec deux ou trois Abeilles de même grandeur. Cette Princesse se distingue des autres par sa grosseur, par la beauté de ses couleurs, par sa démarche majestueuse: elle est ordinairement suivie de 8 ou 10 autres Abeilles, qu'on peut appeller ses Gardes du Corps, ou ses Ministres d'Etat. Après la Reine viennent les Abeilles communes. Fig. 3. Celles-ci sont laborieuses, & leur exemple est un modèle parfait; elles voltigent dans les vertes prairies, elles succent les fleurs, & en tirent le miel & la cire; elles construisent les alvéoles, & les nettoient, elles ont soin de fournir de vivres toute leur République; & comme la Reine, elles sont armées d'un aiguillon. 3°. Les Bourdons, Fig. 2. constituent la troisième Espece. Ils ont le corps plus long, & sont d'une couleur



plus obscure; leur nombre est petit, & ils ne portent point d'aiguillon. On les voit rarement sortir de la ruche, si ce n'est vers les deux ou trois heures après midi, lorsque le tems est serein. Ils amassent aussi du miel, mais au lieu de l'apporter dans la ruche pour en faire part aux autres Abeilles, ils le gardent tout pour eux: semblables en cela aux Ministres d'Etat, qui s'enrichissant des revenus publics, ruinent le Trésor. Mais sur la fin de Juillet & d'Août, la Guerre civile s'allume, les Bourdons sont chassés de la ruche par les Abeilles du second ordre, qui n'épargnent pas même les petits Bourdons, les tuent à coups d'aiguillons, & les jettent dehors. Si, comme il y a lieu de le croire, les Bourdons sont les mâles, on peut appeller leur mort un horrible parricide, commis par leurs Enfants ou par leurs Femmes: attentat énorme, qui ne ternit pas peu l'éclat de leurs qualités d'ailleurs si estimables.

Un des principaux & des plus admirables travaux des Abeilles, c'est la construction de leurs *Cellules* ou *Alvéoles*, auxquels on les voit travailler avec tant de chaleur, que dans un jour elles achevent un espace d'un pied de long, & d'un pied & demi de large. On ne sauroit croire la confusion & l'ordre, qui règnent en même tems dans cet ouvrage. Les unes apportent dans leurs bouches de petits morceaux de cire, que leur fournit cette poussière jaune qu'on voit sur le haut des fleurs, & qui donne la fécondité aux plantes: les autres posent le fondement de l'édifice, se servant pour cela de leurs bouches, ou de leurs mâchoires, comme de petits ciseaux; elles y emploient aussi leurs pieds, & leurs ailes: d'autres forment les angles, polissent les parois, & perfectionnent l'ouvrage. S'il y a de la cire de reste, elles la transportent ailleurs pour d'autres usages; & afin que l'entrée & la sortie soient libres, elles laissent toujours entre deux rangs de cellules un chemin ouvert, & assez large pour que deux Abeilles y puissent aller & venir en même tems sans s'incommoder. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est la figure des cellules, qui sont des hexagones parfaits, & qui ont toujours trois rhombes pour base: de sorte qu'on voit comme une Ville bâtie suivant les règles les plus exactes de l'Architecture, & composée de petites maisons placées avec une symétrie très agréable, & propres à loger 4000 habitans. Cette figure hexagone n'est pas de l'invention des Abeilles, dénuées de Raison; mais elle vient du Créateur souverainement sage, & est ordonnée exprès afin qu'il ne restât aucun vuide entre les cellules. L'Angle obtus des rhombes est de 110 degrés, & l'aigu de 70. Il est vrai que les Triangles équilatéraux, & les Quarrés ou Parallelogrammes, ne laissent pas non plus aucun espace entre eux; mais ils ont le désavantage d'être d'une moindre capacité que l'Hexagone. Les trois rhombes se rencontrent toujours en un centre, par deux angles obtus, & deux aigus; les autres côtés servent de limites pour la construction des parois de cire. Il faut encore observer que les Abeilles en entrant &

sortant plusieurs fois, pressent les parois les unes contre les autres, & les rendent par ce moyen de plus en plus solides; ce qui fait qu'on peut concilier le Système de ceux qui veulent que les cellules soient au commencement de figure cylindrique, & qu'elles deviennent hexagones par la compression des parois voisines & contiguës.

La Propagation, ou la *Génération des Abeilles*, ne cause pas moins d'admiration, que leur manière de travailler. Elles sont toutes de Sang Royal, & ont pour Mere la Reine, qui seule en produit 8 à 10000 par an. La ruche ne contient pas moins d'Abeilles sur la fin de l'Été qu'au commencement, quoiqu'il en sorte par trois fois des Essaims de 10 à 12000 chacun. La Reine-Mere, escortée de dix à douze Ministres d'Etat, met bas un petit œuf dans le centre d'une cellule, Fig. 7. Cet œuf se change le quatrième jour en un Ver, Figure 8. que les autres Abeilles nourrissent du miel le plus délicat. Ce petit Ver croît tellement, qu'au bout de huit jours, il remplit toute la cellule, Fig. 9. Alors les Abeilles la ferment avec de la cire. Ce petit Fœtus reste enfermé dans cette prison pendant 12 jours, Fig. 10. au bout desquels il se change en Nymphe, Fig. 11. Enfin 20 jours après sa naissance, devenu Abeille parfaite, il rompt sa prison en rongant tout autour la cire qui la fermoit, avec ses dents en forme de ciseaux, & s'envole. Ensuite deux des anciennes Abeilles vont ôter l'une la cire qui avoit bouché sa prison, pour l'employer ailleurs; l'autre répare les ruptures qui auroient pu être faites aux parois, les raffermir avec la bordure épaisse qui est autour de chaque cellule, emporte les membranes dont la nouvelle Abeille s'est débarrassée, & nettoie la cellule.

La Cire que font les Abeilles est de deux sortes. Celle que les vieilles apportent est plus brune, plus visqueuse ou gluante: elle sert surtout à boucher les trous de la ruche, & à joindre ensemble les rangs des alvéoles. Celle des jeunes est blanche, & on l'appelle *Cire vierge*; c'est de celle-là que sont composés les rayons. La manière dont les Abeilles recueillent la cire, est admirable. Elles se roulent sur les feuilles & les fleurs, qui sont chargées d'une poudre jaune; par ce moyen la cire s'attache à leurs poils; & de retour à la maison, elles la secouent & se peignent, pour ainsi dire, avec leurs pieds. Elles prennent aussi de petits morceaux de cire avec leur bouche, d'où elles les font passer entre les pieds de devant, de là à ceux du milieu, & enfin aux pieds de derrière dont la jointure du milieu est creusée en forme de cuillier, & garnie de poils: elles tiennent ainsi leur proie avec les deux jambes de derrière, de peur qu'elle ne tombe, & l'emportent dans la ruche. Afin que les Abeilles pussent former de cette poussière de petites masses de cire plus compactes, la Sagesse du Créateur leur a donné les deux jambes du milieu plus larges que les autres, pour s'en servir comme de palettes pour comprimer & rendre compacte cette poussière. Aussi-tôt que les Abeilles sont arrivées à leurs ruches chargées



chargées de butin, elles se posent sur leurs pieds de devant, & secouent les morceaux de cire attachés à leurs poils, en remuant leurs ailes; d'autres arrivent là-dessus, & emportent avec leur bouche ce que les premières ont quitté; d'autres enfin débarrassent les pieds de la cire qui y étoit fortement collée, & la portent ailleurs. Quelquefois l'Abeille qui est chargée de cire, va elle-même dans une des cellules vuides, & s'attachant aux rebords avec ses pieds de devant, elle étend son corps dans le trou, & avec les pieds du milieu détache la cire adhérente à ceux de derrière, & la fait tomber dans la cellule. Alors l'Abeille bat cette cire, & l'aplatit; ou bien une autre vient, & fait cette fonction: bien-tôt d'autres arrivent dans la même cellule, y apportent de nouvelle cire, & font le même manège, ce qui fait que souvent dans le même endroit on trouve des couches de cire de différentes couleurs, une forte étant blanche, l'autre jaune, celle-ci rougeâtre, ou brune, suivant les différentes fleurs dont elle a été tirée. Ces cellules ainsi remplies de cire sont autant de magasins, où les Abeilles vont en prendre pour boucher les autres cellules pleines de miel, ou occupées par les petites Femelles.

Pour ce qui est du *Miel*, il y en a de trois sortes: le plus brun est recueilli par les vieilles Abeilles: le blanc, ou le *Miel vierge*, est l'ouvrage des plus jeunes: le *Miel sucré* enfin, qui est plus ferme, plus grené, blanc pour l'ordinaire & meilleur que les autres. Voici comme il s'amasse. Les Abeilles fourent leur trompe creuse au fond de la fleur, d'où elles tirent le suc mielleux; elles en remplissent une petite vessie ou sac, & prennent le chemin de leurs ruches avec cette charge de miel. Quand elles sont arrivées, elles y vomissent ce suc, en étendant la tête. De toutes ces cellules remplies de miel, les unes sont destinées pour la provision de l'Hiver, & sont bouchées; les autres restent ouvertes pour la nourriture des jeunes Abeilles.

J'abrégerai ce qui me reste à dire des Abeilles, mon dessein n'étant pas d'en donner l'Histoire complète. Elles ont un grand soin de tenir leurs corps & leurs ruches propres, elles n'y reçoivent rien d'impur. Elles bouchent tous les trous de la ruche avec de la cire la plus gluante, afin de fermer le passage aux autres Insectes. S'il arrive que les autres Insectes veuillent entrer par la porte de la ruche, ils attirent bien-tôt sur eux les Abeilles qui sont là en sentinelle, & prêtes à combattre l'ennemi; & si celles-ci ne sont pas assez fortes pour les chasser, elles sont bien-tôt soutenues par d'autres. On a vu un Limaçon qui avoit tenté l'entrée de la ruche, être criblé de coups d'aiguillons; tué, & embaumé de cire, de peur que venant à se pourrir, il ne s'y engendrât des Vers. Les Abeilles ont l'odorat extrêmement fin, pour sentir de loin la cire & le miel. Si la récolte d'Automne n'est pas assez bonne, elles s'entre-battent, & plusieurs d'entre elles périssent dans ce combat. Quand elles sentent approcher quelque tempête, elles se retirent de bonne heure dans leurs ru-

Tom. VI.

ches, connoissant les variations de l'air, & étant pour ainsi dire des Baromètres vivans. Elles aiment beaucoup la chaleur, & en Hiver elles se tiennent serrées au milieu de la ruche, pour se réchauffer mutuellement & se conserver la vie. Elles travaillent jour & nuit, & partagent entre elles les différentes fonctions; les unes vont chercher le butin, les autres restent à la maison & réchauffent les Petits. Si ces petits Animaux étoient doués de Raison, ils ne pourroient se communiquer leurs pensées avec plus de justesse. Celle qui travaille aux rayons, insère son bec dans la bouche de quelqu'une qui arrive chargée de miel, & reçoit ce qui va être vomé, afin qu'il ne s'en perde rien. Elles battent des ailes pour appeler du secours, quand elles sont embarrassées de cire dont elles ne peuvent se dégager, ou quand elles vont à la quête, ou qu'elles sortent en Essain pour former ailleurs une Colonie. Ceux qui voudront être instruits plus au long, peuvent lire la description des Abeilles par Mr. *Maraldi*, qu'on trouve dans les *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*, 1712. p. 299.

Les Figures suivantes pourront donner beaucoup de jour à ce Commentaire.

1. Le Roi des Abeilles, ou plutôt la Reine, dans sa grandeur naturelle.

2. Un Bourdon, qui est peut-être le Mêle.

3. Une Abeille.

4. La trompe de l'Abeille étendue dans sa longueur, plus grande que le naturel, avec ses quatre branches séparées les unes des autres.

5. La tête de l'Abeille.

6. La patte de l'Abeille chargée de cire.

7. La base d'un Alvéole dans une situation horizontale, avec un petit Oeuf au milieu.

8. La même base dans une situation verticale, avec l'oeuf changé en Ver ou en Chenille le 4<sup>e</sup> jour après sa naissance, & environné de nourriture liquide.

9. Le même Ver, tel qu'il est au bout de huit jours.

10. Le même, tel qu'il est au bout de douze jours.

11. Le même changé en Nymphe: devenu plus grand, il représente l'Abeille encore blanche & molle.

12. Un Alvéole entier séparé des autres, & vu par dehors.

13. Une partie d'un Rayon, représentant deux rangées d'Alvéoles.

14. Un autre morceau de Rayon coupé horizontalement, afin qu'on puisse appercevoir la cavité intérieure des cellules, avec les bordures qui les fortifient.

15. Plusieurs Alvéoles dont on a ôté les côtés, pour en faire voir seulement les bases. L'angle A est le solide concave. B est le solide convexe dans le fond de la cellule, & opposé au premier.

16. Un Canal du Bourdon, qui a son origine en A, où il y a 4 corps glanduleux; & son extrémité en B.

17. Une portion du même Canal plus gran-

Zzz

de



de que le naturel, où l'on voit les deux Ailes A, le Sac B, & les deux Ligamens CC.

18. Le Sac A plus grand que le naturel, afin qu'on puisse distinguer les plis dans lesquels passe la matiere féminale.

19. La même portion du Canal, vue de l'autre côté, où l'on apperçoit quatre portions d'anneaux noirâtres, durs presque comme de la corne, qui embrassent une partie de la circonférence du Canal.

20. L'Aiguillon de l'Abeille, vu au Microscope: d, b, est le Fourreau où l'Aiguillon est caché: ce Fourreau est comme partagé en plusieurs nœuds, f, g, h, i, k, l, m, n, o, & hérissé de crochets fourchus, p, q, r, s, t. L'Aiguillon a, b, est aussi armé de pointes crochues au moyen desquelles il s'infine dans les chairs, y reste attaché, & cause de la douleur. *Hook Micrograph. p. 163.*

## PLANCHE DXLII.

*L'Homme de bien, environné de Bêtes féroces.*

### PSEAUME XXII. vers. 13. 14.

*Plusieurs taureaux m'ont environné,  
des taureaux puissans de Basan m'ont  
enceint.*

*Ils ont ouvert leur gueule contre moi,  
comme un Lion déchirant & rugis-  
sant.*

*J'ai été environné par un grand nom-  
bre de jeunes bœufs, & assié-  
gé par des taureaux gras.*

*Ils ouvraient leur bouche pour me dé-  
vorer, comme un Lion ravissant &  
rugissant.*

**L**E Pais de *Basan* & de *Saron*, de même que la Vallée d'*Achor*, étoient autrefois les plus célèbres quartiers de la Palestine pour l'abondance du bétail, comme la Suisse l'est aujourd'hui de toute l'Europe. Ce Pais, appelé *Batanée* par *Etienne le Géographe*, étoit situé entre le Torrent de *Jabok*, & celui d'*Arnon*, au-delà du Jourdain. On fait par le Chap. XXXII. des Nomb. vs. 4. que les Tribus de *Gad* & de *Ruben* demandèrent que ce Pais leur échût en partage, parce qu'elles étoient riches en bétail. Car, dirent-ils, ce pais-là est un pais propre à tenir du bétail. Et *Moïse* dans son Cantique Deut. XXXII. 14. Il lui a fait manger le beurre des vaches, & le lait des brebis, avec la graisse des Agneaux, (d'autres lisent, des Béliers) de *Basan*. Et *David* dans notre Texte dit, les taureaux de *Basan*. Les Septante mettent ταύροι τρώες, *Aquila* ταυροί, *Symmaque* ταύροι, la Vulgate & *S. Jérôme*, des Taureaux gras, de même que la Version Allemande de *Zurich*, & la Latine des Taureaux très robustes. Les Pères ont aussi donné de grands éloges à cette Suisse Orientale, à cause de l'abondance de son bétail. *S. Jérôme* (sur *Amos* IV.) Qu'ils connoissent qu'ils sont des vaches grasses du troupeau, nourries dans les pâturages de *Basan*, qui sont des contrées extrêmement fertiles en herbages. *Theodore*t (sur

*Amos*, IV. 5.) *Amos* les appelle des Genisses de *Basan*, pour signifier qu'ils mènent une vie molle, s'abandonnant au luxe, car telles étoient les vaches de *Basan*, qui bondissoient à cause de l'abondante nourriture qu'elles avoient. *S. Cyrille* témoigne, que le pais de *Basan* est abondant en pâturages, & propre sur-tout à nourrir & à engraisser le bétail. Ceux qui font leur étude des Langues, remarquent que *Basan* signifie aussi grasse. Chez les Arabes, *Bathsana*, *Bathsania*, signifie en même tems une Terre grasse, fertile, & une belle Femme, comme aussi le Pais qui est auprès de *Damas*; il se peut même que ce Pais tire son nom de sa fertilité.

Il ne faut pas omettre l'épithète *abbir* (robuste) qui est donnée aux Bœufs de *Basan*, & qui se trouve aussi au Ps. LXVIII. 31. Les Auteurs profanes vantent aussi la force du Bœuf. *Virgile* *Georg. L. I.*

*Pingue solum primis extemplo à mensibus  
anni*

*Fortes invertant tauri.*

„ Que les robustes taureaux labourent les terres  
„ grasses dès les premiers mois de l'année. *Ti-  
bulle, L. II.*

*Fortis*





PSAL. XXII. v. 21. 22.  
 Pius feris ferocibus cinctus.

Psalm. XXII. v. 21. 22.  
 Der Fromme mit grimmigen Thieren umgeben.

*Catharina Sperlingen sculps.*



*Fortis arat valido rusticus arva bove.*

„ Le païſan employe la force des taureaux pour cultiver ſes terres”. *Ovide* L. IX. *Met.* où il décrit le combat d’Hercule & d’Acheloüs :

*Non aliter vidi fortes concurrere tauros.*

„ Les forts taureaux ne combattent pas avec plus de fureur”. *Homere*, dans la deſcription du combat d’Ajax & de Diomedé :

Ταῦρος ὅπως συνέρχων ἀταφείας, ὅτ’ ἐν ὄρεσσιν  
Θαρσαλῆος μέγας περιώμεται, εἰς ἐν ἵκωνται.

„ Semblables à deux taureaux intrépides, qui pour eſſayer leurs forces combattent ſur les montagnes”. Mais l’éloge qu’*Oppien* fait des Bœufs de Syrie, (L. II. *Cyneget*) convient ſurtout à notre ſujet.

Ἀδωνες, κρατεροί, μεγαλήτορες, ευρυμέταπτοι,  
Ἀγροῦλοι, θανατοί, κεράλκεις, ἀγρίθυμοι.

„ Ils ſont noirs, robustes, courageux, ils ont le front large, ils paſſent les nuits dans les champs, ils ſont redoutables par leurs cornes”. De-là vient que les anciens Grecs diſoient ἐπιταυρος pour robuste. *Hesychius* explique ἐπιταυρον, par ἰσχυρὸν, c’eſt à dire fort, puissant. Nous laissons aux Eſpagnols le ſoin d’éprouver quelle eſt cette force dans leurs combats de Taureaux. Pour nous autres, nous nous contentons en Suisse de l’eſtimer, & de l’employer au charroi & à la charrue. Il ne ſera pas inutile pour l’éclairciſſement de notre Texte, de rapporter quelques exemples de Taureaux conſiderables par leur force, leur grandeur, & leur peſanteur. On a coutume dans quelques Hôpitaux de Suisse, d’engraiſſer & de tuer tous les ans un Bœuf d’une groſſeur extraordinaire, & de mener comme en triomphe à la boucherie cet énorme animal couronné de fleurs. L’an 1676, on vit dans l’Hôpital de S. Gal un Bœuf qui peſoit 1850 livres : l’année 1682, on en vit un autre dans la boucherie de l’Hôpital de Zurich, dont le poids étoit de 2653 livres, & qui avoit 7 pieds de hauteur, & 9 de longueur.

## PSEAUME XXII. vers. 15. 16.

*Je ſuis écoulé comme de l’eau, & tous mes os ſont déjoins : mon cœur eſt comme de la cire, s’étant fondu dans mes entrailles.*

*Ma vigueur eſt deſſéchée comme un teſt, & ma langue tient à mon palais : & tu m’as mis en état d’être en la pouſſière de la mort.*

**L**E Pfalmiſte a expoſé un peu auparavant dans ſa propre perſonne, & dans celle du MESSIE, les dangers extérieurs auxquels il avoit été expoſé de la part des Taureaux de Baſan, des Lions raviffans, déchirans, rugiffans. A préſent il parle des tourmens intérieurs qui déchirent ſon ame, & il ſ’en explique d’une manière ſublime. David n’avoit ni la dureté, ni la conſtance d’un rocher, pour réſiſter aux flots qui venoient battre contre lui, JESUS-CHRIST vrai homme fut ſujet aux mêmes infirmités que lui, excepté le péché, l’un & l’autre ſouffroient en leur eſprit des douleurs ameres, David à cauſe de ſes péchés, JESUS-CHRIST à cauſe des péchés des Fidèles. Ni l’un ni l’autre n’étoient Stoïciens, ils n’avoient pas non plus la fermeté du Philoſophe Anaxarque, qui étant pilé dans un mortier par l’ordre de Nicocreon, Pile, Pile, dit-il, tu piles le vaſe où Anaxarque eſt enfermé, mais tu ne piles pas Anaxarque lui-même. (*Diogene Laërce*, dans la Vie d’Anaxar-

*Mon cœur au milieu de mes entrailles a été ſemblable à de la cire qui ſe fond.*

*Toute ma force s’eſt deſſéchée comme de la terre qui eſt cuite au feu : & ma langue eſt demeurée attachée à mon palais : & vous m’avez conduit juſqu’à la pouſſière du tombeau.*

que.) Il falloit détruire dans l’un & dans l’autre l’équilibre du ſang & des eſprits animaux, les- quels venant à prédominer, ne pouvoient cauſer que la plus grande triſteſſe. Alors le corps tremble d’une manière ſurprenante, le Cœur accablé n’a plus que de foibles mouvemens, & ne peut vaincre la réſiſtance du fluide. *Mon cœur s’eſt fondu comme la cire, dans le milieu de mon ventre*, comme portent les Septante : paroles qui ne peuvent pas être priſes à la lettre, mais qu’il faut expliquer de la colere de DIEU qui brule & fond l’objet ſur qui elle tombe, & qui eſt comparée au feu dans pluſieurs endroits de l’Ecriture, Jer. IV. 4. Lament. I. 13. II. 4. L’Agneau Paſchal, qui devoit être rôti au feu en a fourni le type. *Mes Os ont été diſperſés*, c’eſt à dire, la force manque aux appuis qui me ſoutenoient, & les ſécrétions ne ſe faiſant plus dans aucune partie de mon corps, *ma force eſt deſſéchée comme un teſt, & ma langue s’eſt attachée à mon palais.*



## PSEAUME XXII. vers. 21. 22.

*Délivre ma vie de l'épée, mon unique  
de la patte du chien.*

*Délivre-moi de la gueule du Lion, &  
me réponds me retirant d'entre les  
cornes des Licornes.*

Sous le nom de Chiens sont ici compris les Ennemis de JESUS-CHRIST, de l'Eglise, & des Fidèles. C'est dans ce sens qu'il faut prendre le vs. 17: *Car des Chiens m'ont environné, & une assemblée de gens malins m'a circuit.* Ou: *Car un grand nombre de chiens m'ont environné, une assemblée de personnes remplies de malice m'a assiégré.* On s'appelle Chien par humilité, on donne aussi ce nom à toute autre personne par mépris. Abisaï dit au Roi David, au sujet de Semeï qui le maudissoit, *D'où vient que ce chien mort maudit le Roi mon Seigneur?* C'est aussi dans le même sens qu'Hector parlant des Grecs qui assiégeoient Troye, leur dit, *qu'il eseroit chasser de là ces chiens amenés par le Destin.*

Ἐξελάαν ἐν βελῶνι κύνες ἀνθρωποφόνους.

Homere Iliad. VIII.

Si la Sagesse divine brille dans la construction de chaque partie des Animaux, elle éclate particulièrement dans celle de leur gueule, qui répond précisément au genre de vie qui leur est propre. Une gueule étroite ne convient pas au Lion, qui se jette avec violence sur sa proie, & la déchire à belles dents. La gueule du Lion est terrible. Dan. VI. 22. *Mon DIEU a envoyé son Ange, & a fermé la gueule des Lions, & ils ne m'ont fait aucun mal.* 2 Timot. IV. 17. *J'ai été délivré de la gueule du Lion.* Hebr. XI. 33. *Qui ont fermé la gueule des Lions.* Virgile dit du Lion, *Encid. L. VII.*

*Impavidus frangit telum, & fremit ore  
cruento.*

*Délivrez mon ame de l'épée, ô mon  
DIEU, délivrez de la fureur du  
chien mon Ame qui est tout à fait a-  
bandonnée.*

*Sauvez-moi de la gueule du Lion, &  
des cornes des Licornes, dans cet état  
d'humiliation où je suis.*

„ Il brise le trait sans s'effrayer, & de sa gueule en-  
„ sanglantée sortent d'affreux rugissemens. Le  
Lion a, comme je l'ai déjà insinué, une grande  
gueule. Virgile, *Æn. X.*

*Gaudet hians immane - -*

„ Il se réjouit en ouvrant une gueule démesu-  
„ rée. Lucain L. I.

- - - vasto & grave murmur biatu  
*Infremuit - -*

„ Un rugissement affreux sortit de son horrible  
„ gueule. Si grande en effet, que dans sa ra-  
ge il peut engloutir sans peine un Faon de  
Biche. Ποῦν δὲ νεβρὸν ἐν χερσὶν βρύχων, (*Phile c.*  
*31.*) Le même Auteur donne à la gueule du  
Lion l'épithète de *ἀνθρωποφόνου*, ce qui marque  
une gueule bien armée, défendue par des dents  
très dures. Oppien (L. IV. *Cyneget.*) appelle  
la gueule du Lion, un *cahos*, une ouverture  
mortelle, *φόνου χάος*. Les Lions & les Chiens  
ont les muscles temporaux & masseteres extrê-  
mement forts; & d'autant plus forts qu'ils ont  
le museau fort allongé, & que les dents de de-  
vant sont cinq fois plus éloignées du point d'ap-  
pui que les muscles: de sorte que les forces d'un  
Lion qui terrasse un Bœuf pesant 400 livres,  
peuvent être évaluées à 1080 quintaux. Schmidt,  
*Macht der Musculn*, p. 16.

Pour ce qui regarde la Licorne, appelée  
*Reem*, *Rem*, j'en ai traité au long sur Nomb.  
XXIII. 22. Job XXXIX. 9.



## PSEAUME XXIV. vers. 1. 2.

*La Terre appartient à l'ÉTERNEL,  
& tout ce qui y est; la Terre habi-  
table, & ceux qui y habitent.*

*Car il l'a fondée sur les mers, & l'a éta-  
blie sur les fleuves.*

*La Terre, & tout ce qu'elle renferme,  
est au SEIGNEUR; toute la Terre  
habitable, & tous ceux qui l'habitent,  
sont à lui.*

*Parce que c'est lui qui l'a fondée au des-  
sus des mers, & établie au-dessus des  
fleuves.*

ON ne sauroit considérer avec quelque atten-  
tion la Terre que nous habitons, sa figu-  
re, sa situation par rapport au Soleil; cette di-  
vision faite avec un ordre si admirable, en eaux,  
en terres seches, en montagnes & en vallées;  
sans s'écrier avec le Psalmiste, *La Terre appar-  
tient à l'ÉTERNEL, & tout ce qui y est;  
la Terre habitable, & ceux qui y habitent.*  
On aura les mêmes sentimens si on examine la  
Terre entière: car on verra clairement par cet  
examen que le Monde, le tour du Monde,  
(Arrets, Thebel) & ce qu'il renferme, (U-  
meloah) & sa plénitude, ses Trésors immen-  
ses, tant ceux qui sont cachés dans les entrailles  
de la Terre, que ceux qu'on apperçoit sur sa  
surface, ont été préparés non-seulement pour la  
conservation des Hommes, des Animaux, &  
des Plantes, mais encore pour leur procurer des  
plaisirs: on ne sauroit, dis-je, s'empêcher d'é-  
prouver les mêmes sentimens que le Prophete,  
si on examine avec soin toutes ces choses, &  
qu'on réfléchisse sur notre Terre, ce petit point  
suspendu dans un air si fluide; ce point qui dé-  
crit tous les ans un espace elliptique, qui tourne  
tous les jours autour de son centre, & qui ce-  
pendant conserve toujours la même situation à  
l'égard du Ciel: on sera forcé de reconnoître  
DIEU pour le Créateur & le Conservateur de  
la Terre, pour celui qui lui a donné son mou-  
vement, & de le regarder comme un Être infi-  
niment puissant & sage. *Il l'a créée, Genèse I.  
1. Tu as jadis créé la Terre, Ou: Vous avez,  
SEIGNEUR, dès le commencement fondé la  
Terre. Ps. CII. 26. Où étois-tu, disoit DIEU  
à Job, où étois-tu quand je fondois la Terre?  
Si tu as de l'intelligence, di-le moi? Qui en  
a réglé les mesures, si tu le sais? ou qui a ap-  
pliqué le niveau sur elle? sur quoi sont fichés  
ses pilotis? ou qui est celui qui a posé la pier-  
re angulaire pour la soutenir? Job XXXVIII.  
4. 5. 6. Le SEIGNEUR, l'ÉTERNEL,  
cet Être infiniment parfait, l'a fondée sur les  
mers, & l'a établie sur les fleuves.* Les an-  
ciens Peres de l'Eglise ont pris ces paroles du  
Texte dans un sens littéral, S. Clement (Recog.  
8.) S. Athanase (Orat. contra Idolol.) S. Hi-  
laire (in Ps. CXXXVI. 6.) Eusebe (in Ps.  
XXIV.) comme si la Terre habitable étoit en  
Tom. VI.

effet fondée sur les eaux. Ils ont appuyé leur  
sentiment par le passage du Ps. CXXXVI. 6. *Il a  
étendu la Terre sur les eaux.* Calvin notre  
grand Réformateur, voulant éviter les erreurs  
des Peres, a recours aux idées du Vulgaire. Da-  
vid, dit-il, ne parle point en Philosophe, de  
la situation de la Terre, lorsqu'il dit qu'elle a  
été fondée sur les mers; mais il emploie cette  
expression populaire, pour s'accommoder à la  
portée des ignorans. (Comm. in Psal. 147.)  
Mais sans recourir à ce détour, nous pouvons  
conserver le sens littéral, & le concilier aisément  
avec la Philosophie. Il est certain qu'il y a dans  
les entrailles de la Terre des Réservoirs d'eaux  
vastes & immenses, & même un Abîme avec le-  
quel nos Mers & nos Montagnes ont une com-  
munication constante. Et il est assurément plus  
que vraisemblable, qu'il y a dans le centre pro-  
fond de la Terre plus d'amas d'eau, que de feu.  
Ainsi l'on peut concevoir que cet amas d'eau y  
est environné de la croute extérieure de la Ter-  
re, comme une amande dans sa coque, ou com-  
me un jaune d'œuf l'est de son blanc. De cette  
manière, en retouchant un peu l'hypothèse des  
Peres, on pourroit la concilier avec nos idées.  
Il n'y a qu'à transporter les eaux de l'Hémisphè-  
re inférieur de la Terre, à son centre, qui jus-  
ques-là est appuyée sur des fondemens très soli-  
des, & qui est voûtée vers son milieu. Nous  
ne donnons ceci que pour des conjectures avan-  
tes. Jamais aucun Mortel ne descendit dans ces  
bas lieux; il est même impossible d'y pénétrer  
plus avant que  $\frac{1}{1000}$  d'un Mille d'Allemagne, ou  
tout au plus jusqu'à un demi-mille. Voici quel-  
que chose dont on est mieux informé. On sait  
que les flots de la Mer vont se briser avec impé-  
tuosité contre le rivage, & que si les fleuves n'é-  
toient pas retenus par de fortes digues, ils ab-  
sorberoient le Continent. Il y a des bornes, que  
les eaux, & les terres, ne passeront jamais. Il  
falloit que les Hommes & les Animaux véussent,  
aussi bien que les Poissons. C'est pour cela que  
DIEU a fondé la Terre sur (ou plutôt, sui-  
vant Pellicanus & d'autres, le long) des Mers,  
& l'a établie sur (ou bien, le long) des fleu-  
ves. La Terre n'est pas tant défendue par des  
dignes, & par des rochers élevés, que par une  
rampe douce, qui comme un plan incliné va  
Aaaa par



par degrés de la Mer, jusqu'au sommet des Alpes. Les terres qui sont sur le bord de la Mer, ne sont pas les seules qui soient défendues par ce plan incliné; il sert aussi de rempart aux plus éloignées. Celles-ci tiennent le premier rang, & les autres les suivent. Cela étant comme je viens de le dire, si la sage Providence de DIEU a fondé & affermi la Terre auprès des Mers & des Fleuves, auprès d'un Élément tel que l'Eau, dont la propriété est d'entraîner tout ce qu'elle rencontre; ne sommes-nous pas indispensablement obligés, (tant ceux d'entre nous qui habitent près des Mers & des Fleuves, que ceux qui sont répandus par toute la Terre,) d'honorer ce puissant Architecte, de le craindre & de l'aimer? Ne devons-nous pas publier sa bonté immense, & obéir à sa volonté suprême? Cette obligation est d'autant plus indispensable, qu'outre la sûreté qu'il nous accorde, il nous fait de

plus jouir d'une abondance de biens de toute espèce, & des trésors que renferment la Terre & la Mer. Les Princes du monde, à qui l'Autorité Souveraine a été confiée, ont ici de quoi s'instruire. Ils doivent s'humilier, sachant qu'ils ne sont pas les Maîtres de la Terre, mais ses Habitans, & comme des Fermiers établis par l'Etre suprême; qu'ils sont les Pasteurs des Hommes sur la Terre, sous la conduite & la puissance d'un seul vrai Pasteur. Qu'ils ne se vantent pas, comme les Rois Payens, d'être les Maîtres des Hommes; mais qu'ils s'étudient plutôt à devenir les serviteurs de DIEU: car la Terre, & sa plénitude, c'est à dire tout ce qui habite dans l'Univers, & tout ce qui y est contenu, n'est pas à eux; elle n'appartient par excellence qu'à DIEU seul, qu'à L'ÉTERNEL, qui seul est infiniment puissant. (Pellican. in Psalm. p. 69.)

## PLANCHE DXLIII.

### La Voix du SEIGNEUR.

#### PSEAUME XXIX. vers. 3-10.

*La voix de l'ÉTERNEL est sur les eaux: le DIEU sort de gloire fait tonner; l'ÉTERNEL est sur les grandes eaux.*

*La voix de l'ÉTERNEL est forte; la voix de l'ÉTERNEL est magnifique.*

*La voix de l'ÉTERNEL brise les cedres même, l'ÉTERNEL brise les cedres du Liban,*

*Et les fait sauter comme un veau: le Liban, & Scirjon, comme un faon de Licorne.*

*La voix de l'ÉTERNEL jette des éclats de flâme de feu.*

*La voix de l'ÉTERNEL fait trembler le Désert, l'ÉTERNEL fait trembler le Désert de Kadez.*

*La voix du SEIGNEUR a retenti sur les eaux; le DIEU de majesté a tonné; le SEIGNEUR s'est fait entendre sur une grande abondance d'eaux.*

*La voix du SEIGNEUR est accompagnée de force; la voix du SEIGNEUR est pleine de magnificence, & d'éclat.*

*C'est la voix du SEIGNEUR qui brise les cedres, car le SEIGNEUR brisera les cedres du Liban;*

*Il les brisera & les mettra en pièces, aussi aisément que si c'étoient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des Licornes chéris de leurs meres.*

*C'est la voix du SEIGNEUR qui divise la flâme du feu.*

*C'est la voix du SEIGNEUR qui ébranle le Désert, car le SEIGNEUR fait trembler le Désert de Cades.*

*C'est*





PSAL. XXIX. v. 3-10.  
Vox Domini.

Psalm. XXIX. v. 3-10.  
Die Stimme des Herrn.



*La voix de l'ÉTERNEL fait faonner les biches, & découvrir les forêts : mais quant à son Palais, chacun l'y glorifie.*

*L'ÉTERNEL a présidé sur le Déluge, & l'ÉTERNEL présidera comme Roi éternellement.*

*C'est la voix du SEIGNEUR qui prépare les cerfs, & qui découvrira les lieux sombres & épais ; & dans son Temple tous publieront sa gloire.*

*C'est le SEIGNEUR qui fait demeurer un Déluge sur la Terre, & le SEIGNEUR assis sur son Trône regnera éternellement.*

*Fils des Princes, attribuez à l'ÉTERNEL, attribuez à l'ÉTERNEL la gloire, & la force : Attribuez à l'ÉTERNEL la gloire due à son nom ; prosternez-vous devant l'ÉTERNEL dans son Sanctuaire magnifique. Ou : Apportez au SEIGNEUR vos présens, enfans de DIEU, apportez au SEIGNEUR les petits des bœufs. Rendez au SEIGNEUR la gloire & l'honneur qui lui sont dus : rendez au SEIGNEUR la gloire due à son nom. Adorez le SEIGNEUR à l'entrée de son Tabernacle, vers. 1. 2. C'est ainsi que s'écriera avec David, tout homme qui considérera attentivement le Tonnerre naturel, & le Tonnerre spirituel qui est la Parole de DIEU. Je me suis proposé de ne point m'écarter des bornes que la Nature me prescrit, & je laisse à d'autres le soin d'expliquer les effets admirables, que produit le Tonnerre spirituel.*

Quant au Tonnerre naturel, je crois pouvoir assurer que le bruit des Canons, des Mortiers, des Mousquets, & tous les sons bruyans qui sont produits par l'Or fulminant ou la Poudre fulminante, peuvent répandre quelque jour sur l'explication de ce Météore ; & que suivant ce parallèle, le Tonnerre n'est autre chose qu'une vibration forte & tremblante d'un Air sonore. J'avoue cependant que ce que les Philosophes les plus éclairés savent du Tonnerre, n'est rien en comparaison de ce qu'ils en ignorent. Nous entendons bien une voix, mais nous ne savons ce que c'est. L'air est un fluide très délié : il n'y a point ici de Canons, de Mortiers faits d'un métal solide, point de Bombes remplies de poudre ; & cependant nous entendons un bruit effroyable qui ébranle toute l'Atmosphère, nous entendons une voix qui éveille ceux qui sont ensevelis dans un profond sommeil, qui excite l'attention des plus distraits, qui étonne & atterre les Pécheurs les plus audacieux. Écoutez sur ce sujet un Poète Payen : c'est *Horace*, qui négligeoit pourtant assez le culte de ses Dieux. L. I. Od. 34.

*Parcus Deorum cultor & infrequens,  
Infanientis dum sapientie  
Consultus erro. nunc retrorsum  
Vola dare, atque iterare cursus  
Cogor reliquos : namque Diespiter  
Igni corusco nubila dividens  
Plerumque, per purum tonantes*

*Egit equos, volucrumque currum  
Quo bruta tellus, & vaga flumina,  
Quo Styx, & invisi horrida Tenari  
Sedes, Atlanteusque finis  
Concutitur - - -*

„ Tant que j'ai suivi les égaremens d'une folle  
„ Sagesse, j'ai fort négligé le culte des Dieux.  
„ Je suis à présent forcé de retourner sur mes  
„ pas, & de reprendre la route que j'avois quit-  
„ tée : car enfin Jupiter, qui ne lance ordina-  
„ rement son tonnerre que pour fondre les nues  
„ grosses de pluyes, vient de précipiter son  
„ char & ses chevaux foudroyans dans un ciel  
„ pur & serain. La Terre brute, les fleuves  
„ impétueux, le Styx, les Abîmes impénétra-  
„ bles des Enfers, l'une & l'autre extrémité du  
„ Monde en sont ébranlés. Si DIEU se ma-  
„ nifeste ordinairement par des voix douces &  
„ agréables, il fait aussi éclater de tems en tems  
„ sa puissance par des voix fortes, qui pénètrent  
„ jusques dans les replis les plus cachés des cœurs  
„ les plus rebelles. David lui-même, & les autres  
„ Ministres de DIEU, nous offrent tantôt la clari-  
„ té brillante du Soleil, qui éclaire & chauffe  
„ tout ce qui est dans l'Univers ; tantôt ils nous  
„ présentent le Théâtre magnifique des Étoiles fi-  
„ xes & des Planètes : mais si nous fermons l'o-  
„ reille à ces voix, ils ne nous parleront plus que  
„ de Tonnerre, d'Éclairs, de Foudres, de Pluyes  
„ & d'Orages. Des voix de cette nature réveil-  
„ lent de la Léthargie la plus profonde. On doit  
„ bien remarquer ici, que le Psalmiste donne sept  
„ fois au Tonnerre le nom de *voix du SEIGNEUR*,  
„ & qu'il fait mention cinq fois du nom du SEI-  
„ GNEUR, de l'ÉTERNEL lui-même, de ce  
„ DIEU tout-puissant, tout-saint, de ce DIEU  
„ Souverain qui gouverne les Hommes de toute  
„ éternité par sa Providence, qui les effraye par  
„ sa Foudre, & qui fait trembler tout le Ciel quand  
„ il le juge à propos. Vous ne l'entendez point  
„ parler de cette Idole qu'on nomme la Nature,  
„ ni de ce qu'on appelle le Hazard ; il nous con-  
„ duit directement à DIEU, qui seul opere tout  
„ ce qui se fait dans l'Univers.

Vers. 3. *La voix de l'ÉTERNEL est sur les eaux, le DIEU sort de gloire fait tonner, l'ÉTERNEL est sur les grandes eaux.* Il n'y a point ici de difficulté : ces *Eaux*, ces *grandes Eaux*, sur lesquelles DIEU fait rouler son Tonnerre, ce sont les nuées, qui sont com-



me un Arsenal & un Magasin vaste & bien muni. DIEU tonne, non pas toujours pour jeter la terreur dans le cœur des habitans de la Terre, mais quelquefois aussi pour les convaincre de l'amour qu'il a pour eux. C'est DIEU qui cause le bruit effroyable du Tonnerre qui se fait entendre sur les eaux; il fait les pluies, & les orages. Cet Etre infini ne manifeste pas seulement par-là sa colere toute-puissante, il se sert aussi de ces voyes pour faire éclater le grand amour qu'il a pour ses créatures. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à considérer l'avantage considerable qui revient aux fruits de la terre, du tonnerre, de la foudre, & des orages. (Pellican. in h. l.)

Vers. 4. La voix de L'ÉTERNEL est forte, la voix de L'ÉTERNEL est magnifique. Personne n'a jamais nié que la voix de DIEU, ou le Tonnerre, n'ait quelque chose de majestueux, qui fait une forte impression sur l'esprit des Hommes les plus pervers, & qui émeut les cœurs aussi bien que les oreilles.

Vers. 5. 6. La voix de L'ÉTERNEL brise les cedres, même L'ÉTERNEL brise les cedres du Liban, & les fait sauter comme un veau, le Liban, & le Scirjon comme un faon de biche. Tout le monde convient que le bruit du Tonnerre fait trembler les corps les plus solides, les maisons, les villes, les forêts, les montagnes, aussi bien que l'élément fluide de l'air. Ainsi, quoiqu'il ne faille pas précisément entendre à la lettre, que les Cedres sautent comme un veau, le Liban & Scirjon comme un faon de Licorne, il est cependant très vrai que les arbres & les montagnes tremblent, & que ce tremblement est plus sensible au haut des arbres, comme Virgile dit que cela arrivoit lorsque Silene chantoit:

- - - Rigidas motare cacumina quercus.

„ On voyoit les Chênes secouer leurs cimes”. Sur quoi Servius remarque, que le Poëte veut faire passer le mouvement qui se faisoit au haut de ces arbres, pour une sorte de danse. C'est par conséquent une façon de parler figurée, métaphorique & hyperbolique. Puisque les arbres, les rochers, les montagnes, & les forêts tremblent; nous autres Mortels qui avons l'usage de la Raison, nous devons connoître & adorer avec une sainte frayeur L'ÉTERNEL, à la vue duquel toute la Terre est faisie de tremblement. Il faut que toutes les fois que nous considérons les ouvrages de DIEU, cette contemplation produise en nous une frayeur salutaire. C'est une science diabolique, dit Calvin sur ce Passage, qui nous occupant à la contemplation de la Nature, nous éloigne de DIEU. Le mot Hébreu וַיִּקְרַע, que nous avons rendu par, il les fera sauter, est traduit différemment par les Interprètes Grecs. La Vulgate met, il les brisera; l'Interprète Chaldéen, après Aquila & Symmaque, a rendu par danser. Il est dit de

même: Les montagnes sauteroient comme des moutons, & les coteaux comme des agneaux, Ps. CXIV. 4. C'est à dire, par des tremblemens qui ont ébranlé la Terre. On trouve aussi ailleurs dans l'Écriture, la comparaison des Veaux qui sautent & qui bondissent. Malach. IV. 2, les Septante ont traduit: Vous sauterez comme des veaux. La Version de Zurich, Vous serez refaits comme des veaux engraisés, *Ihr werdet wachsen wie die Mast-Kälber*. Homere Odyss. IX.

Ὡς δ' ὅταν ἄγραυλοι πόρτες περὶ βῆς ἀγελίας,  
ἔλθοντας ἐς κόπρον, ἐπὶ βοτάνῃς κορέσονται,  
Πᾶσαι ἄμα σκαίρουν ἐναντία - - -

„ Semblables aux genisses des champs, qui après qu'elles se sont bien rassasiées d'herbe, bondissent près des vaches qu'on ramène à l'étable. Théocrite, (in Bucoliasis):

Ὀρχέοντ' ἐν μαλακῇ τὰ πόρτες αὐτίκα πόσι.

„ Les genisses sautoient aussi-tôt sur le gazon”. De-là vient qu'on trouve dans Hesychius, *μυρμαίαι, σκιρτητικοί*. S'il y a un endroit où l'on éprouve que le Tonnerre ait la vertu de faire sauter ou tressaillir, c'est principalement dans le voisinage des Alpes, où il arrive souvent que le mouvement des rochers fait tomber une si grande quantité de neiges, qu'il s'en forme des tas prodigieux. Le bruit des mousquets produit les mêmes accidens, en sorte que les habitans de ces contrées ont été obligés de défendre d'y tirer. On peut lire sur cela, ce que nous avons dit dans l'explication de Nomb. XXIII. 22. où nous avons traité fort au long ce qui regarde la Licorne appelée Reem. Comme, suivant Pellican (in h. l.) le tonnerre, les éclairs, & la foudre, vont presque toujours ensemble; le Prophète, selon le même Auteur, a souvent compris les deux autres sous le nom de tonnerre, parce qu'il est plus sensible, & par conséquent beaucoup plus propre à effrayer. Les Allemands se servent aussi du mot de Tonnerre, pour désigner la Foudre: *Der donner hat, hier oder dort, eingeschlagen*.

Vers. 7. La voix de L'ÉTERNEL jette des éclats de flâme de feu. St. Augustin traduit, précipite la flâme du feu. Symmaque, divise la flâme du feu. On peut fort bien entendre à la lettre ces mots & ces versions, de la matière sulphureuse qui compose la Foudre, qui se divise & s'étend en éclairs; on peut les expliquer de la Foudre même, qui se fend & se divise en plusieurs branches par la résistance de l'air agité. David parle nommément des éclairs, qui par le moyen d'un certain mouvement rapide de l'air agité, lancent avec force ces particules de feu détachées; & il se sert de ces mots pour exprimer la violence de la foudre, lorsqu'elle brise les arbres, voulant peut-être désigner le feu qui prend aux arbres quand ils en ont été frappés.

Vers.



Verf. 8. *La voix de L'ÉTERNEL fait trembler le Désert, L'ÉTERNEL fait trembler le Désert de Cades. D'autres mettent, fait enfanter. Le Psalmiste entend par cet ébranlement du Désert, le péril que la grande violence de la tempête fait courir aux animaux lorsqu'ils mettent bas leurs petits; car la frayeur saisissant les bêtes des forêts, relâche leurs entrailles & les fait avorter. (Pellican.)* Suivant cette explication, il faudroit lier ce Verset avec celui qui le suit immédiatement. On peut l'expliquer aussi de cette manière: La voix tonnante de L'ÉTERNEL effraye bien plus les hommes dans un Désert, que dans des Villes bien peuplées, ou qu'en rase campagne; parce que le bruit étant réfléchi par les arbres, augmente beaucoup, singulièrement dans les vallées environnées de hautes montagnes. Il semble aussi que le Psalmiste fait allusion au passage des Israélites par le vaste Désert de Kades, qui va jusqu'en Idumée.

Verf. 9. *La voix de L'ÉTERNEL fait faonner les biches, & découvre les forêts; mais quant à son Palais, chacun l'y glorifie. C'est la voix du SEIGNEUR qui prépare les cerfs, & qui découvrira les lieux sombres & épais; & dans son Temple tous publieront sa gloire.* *Aquila* traduit le mot *קורא*, qui fait faonner. *Symmaque*, qui multiplie les champs; & la cinquième Edition porte, qui aide les Biches à mettre bas. Selon cette explication, le Tonnerre accélère la naissance des Faons, en faisant avorter les Biches. Voici comme cela s'explique. Le Tonnerre ébranle le corps des Biches & des Femelles des autres Animaux qui se trouvent pleines; il produit aussi quelquefois le même effet sur les Femmes enceintes: cet ébranlement précipite le Fœtus qui est à terme, à peu près comme le vent fait tomber le fruit d'un arbre. On pourroit aussi en chercher la raison dans les passions de l'Âme, & dire que le bruit du Tonnerre ôtant l'équilibre du sang avec les esprits animaux, resserre par ce moyen les fibres de la matrice, & qu'ainsi le fruit en est expulsé, & même quelquefois avant son terme. On peut apporter en preuve l'exemple de la Belle-fille d'Héli. *Et sa belle-fille femme de Phinées, qui étoit grosse & sur le point d'accoucher, ayant appris que l'Arche de DIEU étoit prise, & que son beau-père & son mari étoient morts, se courba & enfanta, car ses douleurs lui étoient survenues. Ou: La femme de Phinées belle-fille d'Héli étoit alors grosse, & prête d'accoucher: & ayant appris la nouvelle que l'Arche de DIEU avoit été pri-*

*se, & que son beau-père & son mari étoient morts, se trouvant surprise tout d'un coup par la douleur, elle se baissa, & accoucha.* 1. Sam. IV. 19. Le Tonnerre produit son effet sur les Animaux, d'une manière mécanique; mais il inspire aux Hommes une crainte qui se saisit de leur esprit, & dont les plus scélérats ne sont pas exemts, comme je l'ai dit plus haut. *Suetone* rapporte qu'*Auguste* avoit si grand' peur du Tonnerre, que quelque part qu'il fût, il portoit toujours pour préservatif une peau de Veau marin, & qu'il se retiroit dans un lieu caché & voûté, lorsqu'il appréhendoit l'orage. Et *Caligula*, qui poussa l'Athéisme jusqu'à menacer quelquefois son Jupiter, se couvroit ordinairement la tête aux moindres éclairs, & au moindre coup de tonnerre; s'il venoit à redoubler, il se déroboit avec précipitation pour aller se cacher sous un lit. Si les bêtes sont si frappées de la voix tonnante de L'ÉTERNEL, & si elle produit cet effet même sur les Epicuriens les plus infâmes; les personnes pieuses doivent à plus juste raison s'éveiller de l'assoupissement dans lequel elles sont quelquefois ensévelies, & revenir à leur devoir. Elles sont obligées de publier la gloire de L'ÉTERNEL dans son Temple; non-seulement dans l'Ecole du Monde, mais encore dans leurs conversations journalières, dans toutes les compagnies, & principalement au milieu de celles qui sont composées de Fidèles; il est de leur devoir de louer les choses admirables de DIEU, non-seulement dans les Temples, mais dans toutes les maisons, dans tous les cabinets. Le devoir particulier d'un Philosophe, est de ne point s'arrêter à la contemplation des œuvres de DIEU, mais de rapporter tout à la gloire de cet Être suprême, à son propre salut, & à celui de ses prochains. Quand il est dit des forêts, que la voix de L'ÉTERNEL les découvrira; on peut entendre par cette expression, que les arbres étant agités par le bruit du Tonnerre, accompagné de pluies impétueuses, de vent, & de grêle, les feuilles & les fruits en sont abbattus, & que les forêts les plus épaisses ne sont pas à l'abri de la violence de l'orage.

Verf. 10. L'ÉTERNEL a présidé sur le Déluge. Le SEIGNEUR est assis sur le Déluge. Le Souverain Monarque de l'Univers n'a pas seulement présidé sur l'inondation fatale du Déluge, mais il préside encore à toutes les pluies soudaines qui tombent avec impétuosité, comme aussi à tous les débordemens des Torrens & des Fleuves. L'ÉTERNEL, qui est Roi éternellement, démontre dans toutes ces occasions sa justice & sa bonté.



## PSEAUME XXXI. vers. 10. 11.

*ETERNEL, aye pitié de moi, car je suis en détresse; mon regard est tout défait de chagrin; pareillement mon ame, & mon ventre:*

*Car ma vie est défaille d'ennui, & mes ans de soupirer; ma vertu est déchue pour la peine de mon iniquité, & mes os sont consumés.*

*Ayez pitié de moi, SEIGNEUR, parce que je suis très affligé; mon œil, mon ame, & mes entrailles sont toutes troublées par la colere:*

*Parce que ma vie se consume de douleurs, & mes années se passent dans de continuel gémissemens; toute ma force s'est affoiblie par la pauvreté où je suis réduit, & j'en sens le trouble jusques dans mes os.*

**N**ous voyons ici le Psalmiste accablé d'un nombre infini de calamités, devenu vieux avant le tems, exténué par la violence de ses angoisses, & réduit à l'état pitoyable où nous voyons ceux qui ont languï longtems dans la tristesse. Pour bien concevoir ceci, il faut se former une juste idée de la Tristesse, & de la Nutrition. La Nutrition demande qu'une quantité suffisante de bon sang soit portée vers les petits vaisseaux qui sont à l'extrémité du corps; & ce commerce ne sauroit subsister, si la circulation est empêchée par une trop grande quantité d'esprits animaux. On trouve dans les Pseaumes d'autres expressions paralleles à celles-ci, & qui doivent être expliquées suivant les mêmes principes. XXXII. 3. 4. *Quand je me suis tu,*

*mes os se sont envieillis; pareillement quand je n'ai fait que crier tout le jour: parce que jour & nuit ta main s'appesantissoit sur moi, ma vigueur s'est changée en une secheresse d'Esté. Ou: Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, tandis que je criois tout le jour: parce que votre main s'est appesantie jour & nuit sur moi, je me suis tourné vers vous dans mon affliction, pendant que j'étois percé par la pointe de l'épine. XXII. 15. 16. Je suis écoulé comme de l'eau, & tous mes os sont déjoins: mon cœur est comme de la cire, s'étant fondu dans mes entrailles. Ma vigueur s'est desséchée comme un test, & ma langue tient à mon palais.*

## PSEAUME XXXIII. vers. 5-9.

*- - - La Terre est remplie de la gratuité de l'ETERNEL.*

*Les Cieux ont été faits par la parole de l'ETERNEL, & toute leur Armée par le souffle de sa bouche.*

*Il assemble les eaux de la mer comme en un monceau, il met les abîmes comme dans des celliers.*

*Que toute la Terre ait peur de l'ETERNEL, que tous les habitans de la Terre habitable le redoutent.*

*Car il a dit, & ce qu'il a dit a eu son être; il a commandé, & la chose a comparu.*

*La Terre est toute remplie de la misericorde du SEIGNEUR.*

*C'est par la parole du SEIGNEUR, que les Cieux ont été affermis; & c'est le souffle de sa bouche, qui a produit toute leur vertu.*

*C'est lui qui rassemble toutes les eaux de la mer dans leur lit, comme en un vaisseau. C'est lui qui tient les abîmes renfermés dans ses trésors.*

*Que toute la Terre craigne le SEIGNEUR, & que tous ceux qui habitent l'Univers tremblent devant lui.*

*Car il a parlé, & toutes choses ont été faites: Il a commandé, & toutes choses ont été créées.*



**C**Hacune des Perfections ou des Propriétés du DIEU infini, nous conduit comme par la main à la connoissance, au culte, à l'amour & à la crainte de cet Etre suprême. Telle est entre autres sa Justice. Il aime la Justice, (la miséricorde) & le droit, vl. 5. Sa Bonté sur-tout, qui se manifeste dans tout l'Univers, mais particulièrement dans cette partie que nous habitons, où il se trouve autant de témoins irréprochables de ce Divin Atribut, qu'il s'y rencontre d'Animaux, de Plantes, de Minéraux, de Montagnes, de Vallées, d'Air, & d'Eau. *La Terre est remplie de la gratuité de L'ÉTERNEL. La Terre est toute remplie de la miséricorde du SEIGNEUR. Il ne s'offre rien à la vue des hommes dans l'Univers, qui ne soit une preuve de la miséricorde & de la libéralité de DIEU; il a tout créé & disposé pour l'usage de l'Homme, afin que tout lui soit soumis, & que lui-même le soit au Créateur.* (Pellican. in h. l.) Le Prophète nous montre d'abord ce qui est sous nos yeux, ce que nous touchons, & dont nous jouissons chaque jour, mais après avoir parcouru ces choses, il nous transporte aux Cieux les plus éloignés, vers les Corps célestes, les Planètes & les Etoiles fixes, & à la Création même. *Les Cieux ont été faits par la parole de L'ÉTERNEL, & toute leur Armée par le souffle de sa bouche. C'est par la parole du SEIGNEUR que les Cieux ont été affermis; & c'est le souffle de sa bouche qui a produit toute leur vertu.* Le Monde ne s'est certainement pas produit de lui-même, il n'a point existé de toute éternité, il n'a point été engendré par un autre Monde; il a donc été créé par la Parole de L'ÉTERNEL, laquelle existe de toute éternité avec son Père tout-puissant. Mais si la Sagesse & la Puissance de DIEU ont présidé dans la création du Monde, elles ne concourent certainement pas moins à sa conservation. De la conservation de l'Univers, nos réflexions nous font insensiblement remonter jusqu'à sa création. L'Etre Suprême n'a pas plus besoin de machines, d'ouvriers, ni même de se donner plus de peines ou de soin, pour conserver le Monde, qu'il lui en a fallu pour le créer de rien. La Parole de L'ÉTERNEL, un seul acte de la volonté de DIEU, lui a ordonné de sortir des abîmes du Néant, & peut l'y replonger avec autant de facilité qu'il l'en a tiré. Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir les argumens qu'on tire du vl. 6. contre les Sabelliens, les Ariens, & les autres Hérétiques qui nient la Divinité de JESUS-CHRIST, & du SAINT-ESPRIT.

*Il assemble les eaux de la Mer comme un monceau, il met les abîmes comme dans des celliers. Il les rassemble comme un outre (d'autres traduisent comme dans un outre.) Il tient les abîmes comme renfermés dans ses trésors.* Notre Version de Zurich qui traduit, *comme un monceau*, n'est peut-être pas assez claire: ce qui a fait naître, ou du moins autorisé l'opi-

nion de ceux qui comparant la Mer à un amas de sable, ou à un tas de blé, croient qu'elle est comme un monceau plus élevé que la Terre; d'où ils concluent que c'est un miracle qu'elle ne l'inonde pas. Il traite ailleurs plus au long de cette erreur, dans laquelle Calvin même est tombé. La Version Allemande de Zurich est plus claire. *Er fasset das Wasser im Meer wie in einen Schlauch zusammen: (Il rassemble les eaux dans la Mer, comme dans un outre.)* Le lit de la Mer est un ouvrage merveilleux de la main de DIEU: il nous conduit aux eaux de l'Abîme, à ces Celliers, à ces Abîmes, à ces Réservoirs d'eaux qui sont cachés dans les entrailles de la Terre, & que tous les Philosophes reconnoissent à présent. On est ravi en admiration, soit qu'on considère l'équilibre constant, tant des Mers qui sont renfermées au milieu des terres, que de celles qui environnent le Continent, & celui de la Terre même, qui subsiste depuis tant de siècles sans avoir souffert le moindre changement, quoiqu'elle soit fondée sur les eaux. DIEU démontre par-là le pouvoir absolu qu'il a sur la vaste étendue de la Mer, dont il dispose avec autant de facilité, qu'un homme transporterait ou il jugerait à propos, une petite quantité d'eau qu'il auroit renfermée dans un outre. --- Les Abîmes de la Mer sont des trésors inaccessibles à la portée des hommes, où L'ÉTERNEL opère les plus grandes merveilles de la Nature, pour sa gloire, & que les Saints contempleront dans leur Patrie céleste. Car les âmes des Fidèles ne seront pas oisives dans ce séjour bien-heureux, elles connoîtront visiblement, non-seulement l'Essence Divine, mais les œuvres glorieuses de sa Toute-puissance, tant dans le Ciel, que sur la Terre & dans les Mers. (Pellican.)

Il est clair par-là, que tous les habitans de la Terre doivent leur conservation à la volonté d'un DIEU infiniment bon & infiniment puissant, & que si nous périssions, ce n'est qu'en conséquence de sa Justice. Le Tout-puissant n'a qu'à vouloir, les colonnes qui servent de fondement à la Terre seront ébranlées, les Villes & les Provinces entières seront aussitôt renversées, & le Continent sera changé en Mer. *Que toute la Terre craigne donc L'ÉTERNEL, que tous les habitans de la Terre habitable le redoutent.* Que cette lecture serve d'avertissement à ceux qui ne connoissent point DIEU, qui vivent comme s'il n'y en avoit pas, comme si cet Etre très-parfait ne gouvernoit pas cet Univers par sa Providence, comme si quelque chose pouvoit échapper à sa Science infinie, ou qu'il ne fût pas la Justice même. Que les personnes pieuses, qui aiment DIEU, & qui l'adorent avec un cœur sincère, en fassent aussi leur profit, suivant l'exhortation du Psalmiste, vl. 1. 2. *Vous justes, chantez de joye touchant L'ÉTERNEL: sa louange est bienfaisante aux hommes droits. Célébrez L'ÉTERNEL avec le violon, chantez-lui des Pseaumes avec la mu-*



*sette & l'instrument à dix cordes. Ou: Justes, réjouissez-vous dans le SEIGNEUR: c'est à ceux qui ont le cœur droit, qu'il appartient de le louer. Louez le SEIGNEUR avec la harpe, chantez sa gloire sur l'instrument à dix cordes.*

Le Psalmiste fait une description sublime de la volonté de DIEU qui a créé l'Univers, & qui le conserve par sa puissance infinie. Il a dit, & ce qu'il a dit a eu son être: Il a commandé,

& la chose a comparu. On trouve une expression parallèle à celle-ci, Gen. I. DIEU dit, & ainsi fut. Ici toute la Philosophie est muette. Ce passage du néant à quelque chose, passe les bornes de notre foible entendement. DIEU n'a qu'à vouloir, pour produire. DIEU n'a pas fait de grands préparatifs pour créer le Monde: il a commandé de telle manière, que l'œuvre a pris sur le champ la place du commandement. (Calvin sur ce Passage.)

## PLANCHES DXLIV. DXLV.

*DIEU a formé le Cœur de l'Homme.*

### PSEAUME XXXIII. vers. 15.

*C'est lui qui a formé également leur cœur - - -*

*C'est lui qui a formé le cœur de chacun - - -*

LE Psalmiste nous conduit à la connoissance du Cœur, & de là à celle de DIEU. DIEU veut être aimé & adoré, comme celui qui a fait le Cœur, & qui en sonde les replis les plus cachés. Le Cœur, qui est un ouvrage où brille un art infini, fait l'éloge de l'Ouvrier qui l'a formé; & nous lui devons autant de louanges, que ce Réservoir de sang qui circule perpétuellement, en envoie de gouttes vers les extrémités de nos corps, pour la conservation de notre vie. Il faut, pour se former une juste idée de cette machine, se transporter dans les boutiques des Artisans, & sur les Théâtres d'Anatomie. Il n'y a rien à quoi le mécanisme du Cœur se puisse mieux comparer, qu'à ces Pompes ou ces machines dont on se sert pour éteindre les incendies. Cette pompe est composée de deux cylindres, lesquels reçoivent l'eau qui doit être rejetée; & de deux valvules, ou soupapes, dont l'une permet l'entrée dans la cavité des cylindres, à l'eau qui est contenue dans un vase; & l'autre lui donne entrée vers les siphons recourbés; celle-là se ferme par l'eau qu'elle a attiré en dedans, celle-ci par celle qui est poussée au dehors: les autres parties qui composent cette machine, sont des cylindres solides ou pistons, qui servent à comprimer l'eau; & des tubés, ou des siphons de cuivre. Tous ceux qui connoissent cette machine, savent qu'elle a d'autant plus de force pour lancer l'eau, que le cylindre creux est plus grand à proportion que le diamètre des petits siphons, ou à proportion que ceux qui compriment ou aspirent l'eau, le font avec plus de force ou de promptitude: de même qu'on voit les Fleuves

couler avec plus de rapidité, lorsque leurs eaux passent d'un lit spacieux dans un canal plus étroit. Il faut de plus que l'orifice d'en-bas qui introduit l'eau soit proportionné, c'est à dire qu'il soit assez large afin de faciliter la force aspirante & la force foulante. Le cœur est une sorte de Pompe, à peu près semblable à celle-ci, mais qui renferme un art infini. On y trouve des cavités ou des ventricules, des vaisseaux qui y conduisent & qui en rapportent le sang, des valvules; & le tout dans la dernière proportion. Il y a des forces disposées pour comprimer, & pour étendre les ventricules; enfin il n'y manque rien, & le mécanisme en est parfait. Mais afin de connoître que cette machine est l'ouvrage de DIEU, nous devons l'examiner avec plus d'attention. Je commence par une description générale.

Soit la Fig. I. une Pompe; a b. les cylindres creux; f. g. le piston; d. la valvule, ou soupape, qui introduit l'eau dans la cavité des cylindres; e. celle qui introduit l'eau dans les siphons, & qui l'empêche en même tems de retourner dans les cylindres; & h. h. le siphon qui pousse l'eau.

La Figure II. représente le Cœur humain A. dans sa situation naturelle. B. les rameaux des veines Coronaires. D. L'Oreillette droite. E. Les rameaux veineux qui partent de l'oreillette droite. F. L'Oreillette gauche. G. Le tronc de la Grande artère. H. Le tronc de l'artère Pulmonaire. I. Le tronc ascendant de la veine Cave.

De même que les Pompes dont j'ai parlé, le Cœur





PSAL. XXXIII. v. 15.  
Finxit Deus omnia corda.

Psal. XXXIII. v. 15.  
Gott bildet der Menschen Herzen.

I. A. Fridrich sculp.





PSAL. XXXIII. v. 16.  
Cor ἀνακοντιστηριον.

Psalm. XXXIII. v. 16.  
Das Hertz eine künstliche Blut-Sprütze.



Cœur de l'Homme, celui des Quadrupèdes & des Oiseaux, a aussi deux cylindres creux, & deux ventricules; dont le droit sert à porter dans les Poumons & dans ses artères les plus déliées, le sang qui est reporté au cœur par les veines, de toutes les parties du corps; le gauche pousse le sang par tout le corps jusqu'aux plus petites artères. Ces ventricules sont de la dernière nécessité, parce que le sang qui a circulé par tout le corps, se trouvant épuisé d'esprits, est disposé à se coaguler, & par cela même formeroit des obstructions mortelles dans les poumons, si le ventricule droit ne lui communiquoit pas un nouveau mouvement. Que si ce même sang eût passé du ventricule gauche aux poumons, pour s'y atténuer & s'y changer en sang artériel, les poumons mêmes en auroient essuyé le plus grand effort, & ce qu'il lui seroit resté de force n'auroit pas été suffisant pour le porter jusqu'aux extrémités des artères dans toutes les parties du corps.

Ceux qui ont la moindre connoissance du mécanisme du corps, s'apperoivent aisément qu'il falloit, pour conserver la vie des Hommes & des Animaux, une circulation uniforme, réglée, & toujours égale; que le cœur eût des forces suffisantes; que le sang cédât promptement aux forces qui le poussaient, qu'il y eût une proportion exacte entre le cœur & ses ventricules, entre les vaisseaux qui portent le sang au cœur & ceux qui l'en rapportent, & que le tout enfin fût proportionné à la masse du sang elle-même. Les ventricules du cœur devoient se remplir en même tems, & en une fois, & se vider de même. Au lieu qu'ils contiennent environ deux onces, s'ils avoient été un peu plus grands qu'ils ne sont relativement à la capacité des vaisseaux, & les vaisseaux par conséquent trop étroits relativement aux ventricules, le sang auroit été expulsé avec plus de force & de vitesse, & à une plus grande distance; mais alors le mouvement du sang auroit été semblable à celui qu'excite la fièvre; le cœur auroit eu besoin de plus de forces; les vaisseaux étant frappés plus violemment auroient souffert une plus grande dilatation, ce qui auroit été accompagnée d'agitations & de douleurs; il auroit fallu plus de tems au cœur pour se remplir & se vider; toutes choses qui auroient été directement contraires à la conservation de la vie. D'aussi fâcheux inconvéniens auroient résulté, si les ventricules eussent été plus petits, & les vaisseaux plus larges.

Ce n'est pas seulement le nombre & la capacité des ventricules, qui répondent aux opérations nécessaires pour la conservation de la vie, mais encore leur figure oblongue. Il falloit que le sang fût poussé en une fois & tout ensemble hors des ventricules, en sorte qu'il n'en restât pas une seule goutte; il falloit même que le cœur se tordît, pour ainsi dire, pour le chasser; ce qui n'auroit pu se faire, s'ils avoient eu toute autre configuration, s'ils eussent été par exemple ronds, cubiques, ou pyramidaux.

Chaque ventricule a deux orifices dans sa partie supérieure, dont l'un sert à introduire le sang, & l'autre à le renvoyer. De-là naît la nécessité

des valvules, qui devoient empêcher que le sang qui entre par un des orifices, ne s'échappât par la même voye; ou que celui qui en sort, n'y rentrât; ce qui auroit causé la mort dans le même instant. Car dès que le sang qui circule dans tout le corps, est entré dans le ventricule droit du cœur par l'orifice de la veine Cave, il en est expulsé par la systole qui survient aussi-tôt: or pour empêcher que le sang ne sortît par la même voye qu'il est entré, le Créateur a placé à la circonférence de l'orifice trois valvules tricuspides ou à trois pointes, qui par la contraction & l'accourcissement du cœur, s'étendent comme des voiles enflées par le vent, & bouchent avec tant d'exactitude l'orifice de la veine Cave dont nous avons parlé, qu'il n'en sauroit sortir la moindre petite goutte, & que tout le sang s'écoule par l'artère Pulmonaire. Cette artère a aussi trois valvules autour de son orifice, à qui leur figure a fait donner le nom de *Sémilunaires*, & qui empêchent absolument le retour du sang dans le ventricule droit. On apperoit le même mécanisme dans le ventricule gauche du cœur; il a aussi deux orifices, l'un de la veine Pulmonaire, l'autre de la Grande artère; artère qui porte dans les parties les plus éloignées du corps, le sang que le ventricule a rejeté. Tout ce mécanisme nous montre une Sagesse infinie, qui paroitra dans un bien plus grand jour par ce qu'il nous reste à dire. Le sang, & la machine du cœur, sont mus sans poids, ni pistons, ni aucunes autres forces extérieures. La direction de l'Ame raisonnable n'y entre pour rien: le cœur, malgré elle, se meut nuit & jour, tant que le suc nerveux passé du cervelet dans la substance musculeuse & infiniment artificieuse du cœur, c'est à dire, tant que nous vivons & que notre sang circule avec une vitesse convenable.

La cavité intérieure du ventricule gauche est expliquée par la Fig. III. PLANC. DXLIV.

a. La veine Pulmonaire avant son entrée dans le cœur.

b. L'Oreillette gauche du cœur.

c. Trou ovale, par lequel le sang est porté directement de la veine Cave à l'entrée du ventricule gauche.

d. Deux Membranes ou Valvules mitrales, semblables aux valvules tricuspides du ventricule droit.

e. Colonnes charnues qui s'élèvent des deux côtés du ventricule.

f. Base du cœur, où le sang entre de la veine Pulmonaire dans le ventricule.

g. Endroit au dessous des valvules mitrales, où le sang entre dans l'Aorte.

h. La pointe du cœur.

iii. Fibres charnues qui tapissent tout l'intérieur du ventricule.

La Fig. IV. représente les Valvules sémilunaires, telles qu'elles sont à l'entrée de l'Aorte, relâchées, & se prêtant au mouvement du sang que le cœur envoie.

a. Une partie du Ventricule gauche, ouverte.

Cccc

b.b.b.



b.b.b. Les trois Valvules fénilunaires.

c. Le Tronc de l'Aorte ouvert.

d.d. Les deux arteres Coronaires, fortant du tronc de l'Aorte immédiatement au dedans des valvules fénilunaires.

e.e. La racine de l'aorte, à l'endroit où elle s'unit avec le Tendon du cœur.

f.f. Les valvules mitrales séparées, & repliées des deux côtés, pour faire voir les valvules fénilunaires.

Le Créateur, voulant empêcher que le sang ne se portât continuellement & sans intervalle dans les ventricules, & afin qu'au contraire il y entrât plutôt brusquement que d'y couler uniformément, a placé à l'entrée de chacun de ces ventricules une oreillette musculeuse, qui n'est pas plutôt remplie de sang, qu'elle se vuide dans la cavité de son ventricule; en sorte que le mouvement systolique des oreillettes se fait en même tems que le diastolique du cœur, & que la diastole des oreillettes se fait au même instant que la systole du cœur.

Pour bien juger de l'art infini que renferme la substance musculeuse du cœur, il faut savoir séparer ses muscles les uns d'avec les autres en le faisant bouillir. On voit alors avec admiration les fibres qui s'entrecoupent obliquement, & qui étant tournées en spirale, font tout le tour du cœur, afin que lorsqu'elles viennent à se raccourcir, la pointe du cœur approche de la base, que tout le cœur se resserre & qu'en se resserrant le sang soit chassé avec violence, mais avec plus de violence dans toutes les autres parties du corps, que dans les poumons; & c'est pour cette raison que les muscles du ventricule gauche du cœur sont beaucoup plus forts que ceux du ventricule droit.

La Fig. V. représente les ouvertures du cœur, & les directions des fibres.

a. L'ouverture de la veine Cave.

b. L'ouverture de l'artere Pulmonaire.

c. L'ouverture de la veine Pulmonaire.

d. L'ouverture de l'Aorte.

e.e.e. Le Tendon qui environne les ouvertures du cœur.

f.f.f. Les fibres qui reviennent de toutes parts du circuit extérieur du cœur, & qui s'insèrent dans le tendon du cœur.

g.g.g. Les fibres intérieures, dont la direction est entièrement opposée à celle des fibres extérieures, & qui vont se terminer au même tendon.

La Figure VI. représente les fibres les plus déliées, qui dirigées tout droit en en-haut sur la superficie du ventricule droit, se terminent à la base.

a. La base du cœur.

b. b. Le cône ou la pointe du cœur.

c.c.c. Les fibres, qui tendent directement en en-haut vers la base.

On trouve, PLANC. DXLV. les Figures suivantes.

La Fig. VII. représente les fibres qui sont placées immédiatement au-dessous de ces fibres droites dont je viens de parler, & qui montant obli-

quement vers le côté droit, & se terminant à la base du cœur, représentent par leur direction spirale, une Vis.

a. La base du cœur.

b. Sa pointe.

c. Les fibres qui embrassent le ventricule droit.

d. Les fibres qui embrassent le ventricule gauche.

e. Sillon creusé entre les deux ventricules, pour recevoir les vaisseaux du cœur.

La Fig. VIII. représente les fibres intérieures qui partant du côté droit du cœur, s'étendent obliquement vers le côté gauche, & qui environnant les deux ventricules, s'élèvent vers la base du côté gauche, & forment une autre vis dans un sens renversé.

a. La base du cœur.

b. Sa pointe.

c. Le côté droit.

d. Le côté gauche.

e. Les fibres du ventricule droit.

f. Les fibres du ventricule gauche.

La Figure IX. montre les fibres qui ne vont pas jusqu'à la pointe du cœur, mais qui comme un arc recourbé, se plient vers le milieu du circuit du cœur, & s'insèrent obliquement dans le tendon de l'autre côté & de l'autre ventricule.

a. Le tendon qui est autour de l'ouverture du ventricule droit.

b. Celui qui est autour de l'ouverture du ventricule gauche.

c. Les fibres qui vont d'un tendon à l'autre, avec des fibres intermédiaires qui s'étendent de ça & delà pour se secourir mutuellement.

d. L'endroit où les fibres se courbent après qu'elles ont enveloppé le ventricule droit, & où elles vont finir obliquement au tendon du ventricule gauche.

La Figure X. représente les fibres extérieures du ventricule gauche.

a. La base du ventricule.

b. Sa pointe.

c.c.c. Les fibres qui montent obliquement vers la base par le côté droit.

d. Le côté voisin du ventricule droit.

e. Le côté gauche.

Dans la Fig. XI. on voit les fibres intérieures du ventricule gauche, qui montent dans un sens opposé & obliquement vers la gauche jusqu'à la base; & dont les plus longues se tordent autour de la pointe du cœur.

a. Le tendon du côté droit.

b. Le tendon du côté gauche.

c. Quelques fibres de la paroi extérieure.

d. Des fibres de la paroi intérieure, & la manière dont ces deux sortes de fibres se tournent autour de la pointe du cœur.

Fig. XII. a.a.a. Ce sont les fibres extérieures qui vont se réunir en spirale à la pointe du cœur, comme dans un centre.

Il suit naturellement de ce que j'ai dit jusqu'ici, que cette Pompe, cette machine du cœur, dont DIEU a été lui-même l'Artisan, surpasse infiniment toutes celles que l'industrie des Hommes a pu inventer, & qu'elle est autant au des-

sus



lus d'elles, que l'Intelligence Divine est au-dessus de l'Entendement humain. Vous donc qui aimez DIEU, considérez que non-seulement le cœur de l'Homme dont je viens de donner la description, mais celui de tous les Animaux, est proportionné précisément à la longueur & à la grandeur de son corps, afin qu'il puisse envoyer le sang jusqu'aux vaisseaux les plus éloignés, avec le degré de vitesse nécessaire à la vie de l'Animal: que la grandeur de cette Pompe est proportionnée aussi à chaque âge, & qu'elle ne fait pas moins sa fonction dans le cœur des petits oiseaux, quoiqu'il ne soit encore qu'un point qui sautille, ce qui lui en a fait donner le nom, que dans le cœur de ceux qui ont atteint leur grandeur ordinaire. Faites attention au mouvement de cette Pompe admirable qui agit jour & nuit, sans jamais discontinuer. On compte 60 battemens de cœur dans un Homme sain, pendant une minute; ce qui en fait environ 3600 dans une heure, & 86400 dans l'espace de 24 heures. Ceux dont le calcul est le moindre, comptent 2000 battemens dans une heure, & par conséquent 48000 dans 24 heures. Supposez de plus avec *Harvée*, que chaque mouvement systolique du cœur expulse deux onces de sang, & que la masse entière du sang soit de 25 livres: vous trouverez suivant le sentiment de ceux dont le calcul est le moindre & qui ne comptent que 2000 battemens de cœur dans une heure, que le sang circule 13 fois dans une heure, & tous les jours 302 fois. Ne vous laissez pas de calculer: comptez combien de fois le sang circule dans l'espace de 80 ou de 100 ans: contemplez avec admiration ce mobile perpétuel, qui se meut tantôt plus vite, tantôt plus lentement, suivant les divers mouvemens de l'Ame ou du Corps; & qui de peur qu'il ne vint à se dessécher, est toujours arrosé d'une lymphé douce contenue dans le Pericarde: il s'offrira toujours à votre esprit de nouveaux motifs d'admirer la Puissance & la Sagesse infinie de DIEU, qui opere sans relâche au dedans de nous, & des Animaux. Cela paroît singulièrement en ce que le cœur, bien loin d'être consumé par son mouvement continu, s'accroît au contraire avec l'âge, par le moyen de l'aliment que les artères Coronaires lui fournissent; au-lieu que toutes les autres machines qui sont de l'invention des Hommes, s'usent continuellement, & dépérissent.

Il faut bien remarquer ici, que le mouvement du cœur de dépend pas de la direction de notre Ame; mais qu'il s'exécute suivant les loix mécaniques que DIEU a établies dans la Nature, comme je vais l'expliquer. Lorsque le sang a été poussé dans les ventricules du cœur, ses fibres cèdent à son impétuosité, jusqu'à ce que le mouvement du sang, & la résistance du cœur, reviennent en équilibre. La force du sang cesse, dès que les ventricules en sont remplis; les fibres, qui l'emportent alors par la force de leur élasticité, se resserrent & chassent le sang de toutes leurs forces; après cette expulsion les fibres du cœur se relâchent de nouveau, & elles

sont forcées de céder au nouveau sang qui revient. Le sang, & les fibres du cœur, sont comme deux antagonistes qui ont tour à tour le dessus. Si vous voulez confirmer cette vérité par l'expérience, vous n'avez qu'à lier le nerf de la paire Vague, à l'endroit du cou, & vous vous appercevrez qu'aussi-tôt le cœur tremblera, & que peu de tems après il perdra tout son mouvement. S'il ne cesse pas sur le champ de se mouvoir, c'est parce que les esprits animaux qui restent dans le cœur, y exercent encore leurs forces pendant quelque tems; comme on le voit dans le cœur d'une Grenouille, après qu'on l'a tiré du corps de l'Animal.

Pour peu qu'on ait de sentiment & de raison, on tirera de la description du cœur que je viens de faire, une multitude d'argumens invincibles pour prouver l'existence de DIEU. Lorsque nous voyons une Horloge, une Machine Pneumatique, ou une de ces Pompes dont on se sert pour éteindre le feu, nous jugeons avec raison que ces machines ne se sont point donné elles-mêmes leur mouvement, mais qu'elles sont de l'invention & l'ouvrage d'un Artisan doué de Raison, qui les a destinées à une certaine fin. Et pourquoi ne concluons-nous pas, à la vue de la construction du cœur, qui est fait avec un art aussi infini qu'inimitable, dont la grandeur est toujours proportionnée à l'âge & à l'Espece des differens Animaux, qui se communique à leurs descendans & à tous ceux de leur Espece; pourquoi, dis-je, ne concluons-nous pas de tout ceci, & de tant d'autres circonstances dignes de notre admiration, qu'il doit son existence à un Ouvrier infiniment puissant & infiniment sage? & qu'en un mot, c'est DIEU qui a formé les cœurs? Il est vrai que le cœur de l'Homme & celui des Animaux est produit dans la génération par des Animaux de leur Espece; mais il faut aussi convenir que nous ne contribuons aucunement à cette construction du cœur, & que même nous ne la connoissons pas du tout. Nous ne saurions pas en effet, sans le secours de l'Anatomie, qu'il y a un cœur au dedans de nous; & combien y en a-t-il parmi les Hommes, qui ignorent absolument les circonstances du mécanisme infini que j'ai expliquées plus haut? Et où trouverez-vous des Anatomistes, qui avec les meilleurs microscopes soient en état de le démontrer dans ce point saillant qui compose le cœur d'un petit Poulet, ou d'un Embryon humain? Comment se peut-il que l'Ame, quelque intelligente qu'elle soit, soit que vous admettiez qu'elle ait été formée avec le Corps, ou bien qu'elle y ait été mise après sa formation; comment, dis-je, se peut-il qu'elle ne se souvienne pas d'un si merveilleux ouvrage? Il seroit inutile d'objecter, que les Corps sont engendrés des Corps par une suite continue: car toute la force de cette objection s'évanouira, dès qu'on fera attention que le Corps entant que Corps, & par conséquent tous ceux des Hommes & des Animaux, sont entièrement destitués d'intelligence & de forces; ainsi il seroit aussi ridicule d'attribuer à la Matière elle-



même une construction où l'on remarqueroit un art infini, que si quelqu'un vouloit soutenir que le cuivre ou le fer se feroient donné la forme d'une Horloge sans le secours d'aucun Ouvrier. Je ne nie pas qu'il n'y ait des machines capables de frapper les oreilles par une musique très agréable, de faire des bas, & des étoffes ornées de couleurs & de figures admirables: mais je fais aussi que de telles machines ont été inventées & travaillées avec soin par des Hommes habiles & raisonnables. Ceci est un coup de foudre, qui confond la vaine supposition des Successions à l'infini. Car on en reviendra toujours à demander, qui est le premier qui a inventé ou composé la première de ces machines? Ou bien les Athées seront contraints de recourir à ce subterfuge, comme à leur dernière ressource, & de dire que la Matière s'est créée, s'est formée elle-même, & qu'elle est par conséquent toute-puissante, toute-sage, infiniment parfaite; en un mot, qu'elle est Dieu. Cette Succession éternelle de Causes qui se succèdent sans interruption, par une certaine nécessité fatale, est une Idole morte & sans mouvement. La Nature, cette Idole tant vantée autrefois, ne trouve point ici de lieu. Je demande à un de ces Idolâtres, qu'est-ce qu'il entend par la Nature? Veut-il parler d'un, ou de plusieurs corps? parle-t-il des corps célestes, ou des terrestres, ou bien du Monde entier? Entend-il certaines Loix établies dans le monde? Quelque parti qu'un tel Homme prenne, il trouvera par-tout des difficultés insurmontables. Car les corps sont ou grands, ou médiocres, ou petits, minces, ou épais; ils sont matière, & par conséquent un Être purement passif, dépourvu d'entendement & de forces. Il faut donc nécessairement qu'ils aient eu un Législateur, & que quelqu'un leur ait imprimé le mouvement. S'il n'y a point de Dieu, l'Apothéose est certainement due à

l'Homme; elle l'est même à chaque Brute en particulier, car elles ont toutes un cœur, des yeux, des oreilles, & d'autres parties, où il regne un art infini; & l'on tombera ainsi dans un Polythéisme absurde & inouï. De quelque côté, & de quelque manière que nous nous tournions, nous ne trouverons jamais d'autre Être que Dieu, qui ait formé le cœur, & qui le conserve tandis que nous vivons. C'est l'Éternel seul qui sonde le cœur, Jer. XVII. 10. Nous devons par conséquent employer les mouvements de nos cœurs, tant qu'ils dépendent de nos passions, nous devons, dis-je, les employer, les diriger, & les exercer à la gloire de Dieu. Que chaque battement de cœur nous porte à louer Dieu, & à lui rendre de très humbles actions de grâces: c'est de sa bonté que nous dépendons, c'est lui seul qui peut rendre immobile quand, & de la manière qu'il lui plaît, cette machine qui entretient notre vie, & qui la prive en effet de mouvement lorsqu'il veut nous demander compte de notre conduite.

S'il est vrai, comme les Mathématiciens prétendent nous le démontrer, que cette machine par excellence, qui entretient notre vie, surmonte une résistance de 180000 livres, toutes les fois qu'elle se resserre dans la systole; c'est certainement une preuve bien convaincante de l'art infini qui y regne. Qui ne s'étonneroit d'entendre dire que le cœur emploie chaque heure des forces équivalentes à 64800000 livres, & par conséquent de 1555200000 livres dans 24 heures; ou de 756000000 livres, si l'on aime mieux s'en rapporter au sentiment de Mr. Hecquet? J'ajouterai enfin pour un plus grand éclaircissement, que suivant le calcul le moins haut, cela monte à 3240000000 livres, selon Schmied, *Macht der Musculn* p. 23. Consultez son calcul, à l'endroit cité.







PSAL. XXXVII. v. 2.  
Foenum et Herba mortalit. Symbol.

Psalm. XXXVII. v. 2.  
Heut gesünd, morgen todt.



PLANCHE DXLVI.

*L'Herbe & le Foin, symboles de la Mortalité.*

PSEAUME XXXVII. vers. 2.

*Car ils seront soudain retranchés comme le foin, & se faneront comme l'herbe verte.*

*Parce qu'ils secheront aussi promptement que le foin, & se faneront aussi vite que les herbes & les légumes.*

LE mot Hébreu *Charits*, signifie quelquefois un *Porreau*. Les *Septante* l'ont traduit par *χόρος*, & nos Versions Françoises par *Foin*, & l'Allemande de Zurich par *Gras*, (*Herbe*.) On ne doit pas entendre par-là seulement ce que les Botanistes appellent *Gramen* ou *Chiendent*, mais toutes sortes d'herbes qui croissent dans les prés, & qu'on fauche ordinairement, dont l'*Herbe* proprement dite constitue la plus grande partie. De-là vient que les Allemands appellent *Gras*, & les François *Herbe*, toutes sortes d'herbes dont on fait le foin, à l'imitation des Poètes Latins qui désignent par *Gramen* toutes sortes d'herbes. Le mot Hébreu *Desche* a aussi la même signification générale, car il se prend pour toutes sortes d'herbes tendres qui poussent, & qui viennent d'elles-mêmes. Les *Septante* l'ont rendu par *λάχανα χλόης*, *herbes potageres*. Les Versions de Zurich portent, *de l'herbe verte*; & en cela il paroît que les Traducteurs ont eu égard au *λάχανον* des *Septante*, & qu'ils ont voulu indiquer la *Bette*, cette sorte d'herbage que les Suisses nomment par excellence *Kraut*, & les autres Allemands *Man-*

*gold*. Il semble donc que David a eu en vue de parler des Impies sous l'emblème des herbes qui croissent dans les prés, dans les forêts, & dans les jardins, parce qu'on ne les a pas plutôt cueillies ou fauchées, qu'elles se flétrissent incontinent par le défaut de suc, celui qui est dans leurs tuyaux s'exhalant alors. De même la félicité des Méchans ne s'écoule pas seulement, mais la juste colere du Tout-puissant fait qu'elle s'envole & disparoît. *Les ennemis de l'ÉTERNEL seront consumés comme de la graisse d'agneaux, ils s'en iront en fumée.* Ou: *Les ennemis du SEIGNEUR n'auront pas plutôt été honorés & élevés dans le monde, qu'ils tomberont & s'évanouiront comme la fumée.* Ps. XXXVII 20. *Senèque (in Thyeste)* s'exprime ainsi:

*Quem dies vidit veniens superbum,  
Hunc dies vidit fugiens jacentem.*

„Celui qui étoit bouffi d'orgueil au matin, a  
„été couché le soir dans la poussière.





## P L A N C H E D X L V I I

*Le Laurier, symbole des Impies.*

## PSEAUME XXXVII. vers. 35.

*J'ai vu le méchant terrible, & verdoyant comme le verd Laurier.**J'ai vu l'impie extrêmement élevé, & qui égalait en hauteur les cedres du Liban.*

**L** Es sentimens des Interpretes sont fort partagés sur la signification du mot *Ezrach*. Les *Septante* ont traduit, *Les Cedres du Liban*; d'autres ont cru qu'il signifioit *un arbre du Pais*, parce qu'il marque une chose née dans le Pais, comme venant de *Zarach*, *il est né*. Pour nos Versions de Zurich, elles l'ont rendu par *Laurier*. Les Rabbins modernes sont en cela de notre sentiment, aussi-bien que *Pagninus*, *Vatable*, *Luther*, *Ursinus* (*Arbor. Bibl. c. 42.*) Cet Arbre, qui est le symbole des Riches & des gens puissans, étoit consacré aux Couronnes des Vainqueurs chez les Delphiens, on s'en servoit à Rome dans les Triomphes, & on le regardoit dans les songes & les prodiges comme un heureux présage. *Artemidore*, L. II. c. 25. lui fait représenter *une femme riche, à cause de la durée de sa verdure, de sa beauté, & de ses agrémens*: mais il veut aussi qu'il signifie *un mauvais succès dans ce qu'on espéroit, à cause de son amertume, & que son fruit n'est pas bon à manger*:

*Pulchra comis, verum baccas fert laurus amaras:**Neu spe fallaci decipiare, cave.*

„ Le Laurier a de belles feuilles, mais son fruit „ est amer: prenez donc garde de vous laisser „ séduire par une esperance trompeuse”. Cet Arbre a été consacré à Apollon, aussi bien qu'à Esculape, au bon Génie, & à d'autres Divinités; & il étoit ordonné de s'en servir dans les sacrifices. Il étoit regardé comme un messager de joye & de victoire; on s'en servoit aussi dans les enchantemens. *Passerat* dit de lui:

*Laurus amica bonis Geniis, longeque repellit Nube cava reclus Lemures - - -*

„ Les bons Génies aiment le Laurier, &amp; il a la

„ vertu de chasser les Spectres qui se cachent „ dans un nuage”. Les Impies croient n'avoir rien à craindre de la foudre lorsqu'ils sont à l'ombre du Laurier, ils s'imaginent même qu'il fait peur au Diable. Cet arbre cependant est exposé à une infinité d'accidens, qui le ruinent tout d'un coup. *Plin* dit de lui, *qu'il vieillit fort vite*. On trouve dans *Ursinus*, loc. cit. plusieurs autres choses qui ont rapport à cette matiere. Le Laurier, dans les Pais chauds, est un arbre d'une grandeur raisonnable, suivant la description de Jean Bauhin. Son tronc n'a point de nœuds; son écorce est mince; son bois est peu ferré & peu solide. Ses racines sont grosses, inégales, obliques. Sa verdure est perpétuelle, d'un verd clair dans les jeunes, obscure & chargée dans les vieux. Ses feuilles sont longues de quatre pouces environ, larges d'un & demi ou de deux, pointues, dures, leurs pointes étant plus ou moins aiguës, d'un goût acre, aromatique & un peu amer: les queues qui attachent les feuilles aux rameaux, sont fort courtes. Ses fleurs sortent de la tige par bouquets, elles sont à peu près semblables aux fleurs de Lierre, blanches & garnies de beaucoup de pointes au milieu. Il leur succede des bayes grosses comme de petites cerises, & oblongues, vertes au commencement, & prenant une couleur noire en mûrissant: on trouve sous leur peau qui est mince, un noyau assez dur, qui se sépare en deux, amer au goût, & huileux. La Fig. A. représente cet arbre, & la Fig. B. ses Caractères. Je ne dirai rien de plus du Laurier, ne m'étant point proposé d'en donner une description complete. Qu'il me soit permis ici, sans déplaire aux Interpretes, de substituer au Laurier la *Laureole*. Il y en a de deux sortes. La première espece est ce que l'on nomme en François *Boisgentil*: les Botanistes l'appellent *Laureola folio deciduo, sive Mezereon Germanicum*. J. B. *Laureola folio deciduo, flore purpureo, Officinis Laureola femina* C. B. L'autre espece porte





PSAL. XXXVII. v. 36.  
Laurus Impiorum Symbolum.

Psalm. XXXVII. v. 35.  
Der Lorbeer-Baum ein Bild der Gottlosen.





PSAL. XXXIX. v. 6. 7.  
Mors ultima linea rerum.

Psalm. XXXIX. v. 6. 7.  
Heute reich, morgen eine Leiche



porte proprement en François le nom de *Laureole* : c'est la *Laureola semper virens flore luteola*, J. B. *Laureola semper virens flore viridi*, quibusdam *Laureola mas*, C. B. La Fig. C. représente la première, & la Fig. D. ses Caractères. Telle est la description qu'en donne J. B. Cet arbrisseau croît jusqu'à la hauteur d'environ trois coudées. Sa racine se divise en plusieurs branches, elle est grosse à peu près comme le petit doigt, longue, blanche, & fort enfoncée dans la terre. Elle pousse des tiges ordinairement simples, flexibles, longues, rondes, menues, couvertes d'une double écorce; celle qui est en dehors est mince, fragile, & de couleur cendrée; celle qui est en dedans paroît verte à l'extérieur & blanche au dedans: elles sont extrêmement flexibles & difficiles à rompre; lorsqu'on les arrache, il en sort une sorte de bourre qui ressemble assez à du coton; le bois en est blanc, solide, & renfermant peu de moelle. Les fleurs tiennent aux côtés des branches sans queues, quelquefois seules, quelquefois aussi disposées en bouquets; elles paroissent avant les feuilles; elles sont de couleur rouge-pâle, tirant sur le pourpre, longues, découpées en quatre parties pointues & repliées, d'une odeur douce, & ayant dans le milieu quelques étamines jaunes. Il sort ordinairement des tubercules plusieurs feuilles ensemble, de couleur verte. Ses bayes lorsqu'elles mûrissent sont de couleur rougeâtre, elles noircissent lorsqu'elles viennent à se sécher; elles contiennent un noyau semblable à de la graine de chanvre, rempli d'une moelle blanche. Toute cette plan-

te, à l'exception des fleurs, a l'odeur forte, & le goût très âcre & très brulant. Ces deux sortes de Laureole me semblent plus convenables que le Laurier, pour l'explication du Texte. Celle qui conserve toujours sa verdure, peut aussi-bien que le Laurier être prise pour le symbole de l'Impie, à qui tout réussit à souhait dans ce monde, & qu'on appelle heureux, parce qu'il se trouve environné d'honneurs & de richesses. Celle dont les feuilles tombent, représente assez bien l'inconstance des richesses, la chute des Impies, le renversement de leur fortune, & tous les maux qu'ils amassent volontairement sur leurs têtes. Le goût âcre & brulant de ces deux plantes, désigne la tyrannie des Méchans, la haine qu'ils portent aux Gens de bien. Si ce que nous avons dit ne suffit pas pour donner la préférence à la Laureole, qui paroît être le *Chamaedaphne*, & le *Daphnoides* des Anciens, comme Pline, Dioscoride &c., nous avons des argumens tirés du nom même. L'une & l'autre Espèce est appelée *Mezercon* par *Tragus* & *Cesalpinus*; celle dont les feuilles tombent est nommée *Mezereum d'Allemagne*, par *Lobel*; & il paroît que ce mot nous vient de l'Orient. Les Persans appellent encore aujourd'hui cette plante *Mazerijun*; sur-tout celle qui croît dans le *Germijan* à la hauteur de 5 ou 6 pieds, dont les branches sont fortes, & les bayes semblables à des Capres, & qui étant confites au vinaigre sont bonnes contre l'Hydropisie. (*Meniuski Lex. p. 4232.*) C'est à ceux qui sont versés dans les Langues, à juger si ce mot a du rapport avec le mot Hébreu *Ezrach*.

## PLANCHE DXLVIII.

*Vanité de la Vie, & des Richesses.*

### PSEAUME XXXIX. vers. 6. 7.

*Voilà tu as réduit mes jours à la longueur de quatre doigts, le tems de ma vie est devant toi comme un rien. Certainement tout homme n'est que vanité, quoiqu'il soit debout: Selah.*

*Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'a que l'apparence. Certainement ils tempêtent pour le néant.*

*Je vois que vous avez mis à mes jours une mesure fort bornée, & que le tems que j'ai à vivre est devant vous comme un néant. En vérité, tout homme qui vit sur la terre, & tout ce qui est dans l'homme, n'est que vanité.*

*En vérité, l'homme passe comme une ombre, & comme une image: & néanmoins il ne laisse pas de s'inquiéter,*



*On amasse des biens, & on ne sait  
qui les recueillera.*

*& de se troubler. Il amasse des tré-  
sors, & il ne sait pas pour qui il les  
aura amassés.*

**L**Es plaintes précèdent la prière, vers. 5. **E-**  
**T**ERNEL, donne-moi à connoître ma  
fin, & quelle est la mesure de mes jours; que  
je sache de combien petite durée je suis. Ou:  
Faites-moi connoître, SEIGNEUR, quelle est  
ma fin, & quel est le nombre de mes jours, a-  
fin que je sache ce qu'il m'en reste encore. Ces  
paroles de David ne doivent pas s'entendre com-  
me si le Prophète abattu par une multitude d'af-  
flictions & de maladies, eût demandé à **DIEU**  
par un mouvement de curiosité, quand arrive-  
roit le moment précis qui devoit terminer sa vie  
& ses misères. Nous devons plutôt les conside-  
rer comme une pieuse préparation à la mort,  
comme les mouvemens d'un homme qui réflé-  
chit sur soi, qui pense à sa fin, & qui regarde  
son dernier jour comme le plus heureux de sa  
vie; comme nous voyons tous les jours, que  
ceux qui sont attaqués depuis longtems de ma-  
ladies continuelles & douloureuses, se détachent  
de la vie, & soupirent après leur délivrance: &  
c'est-là précisément le meilleur fruit que nous  
pouvons tirer de nos infirmités & de nos afflic-  
tions. L'Etre suprême qui dirige tout avec tant  
de sagesse & de bonté, a voulu qu'une sensation  
triste succedât dans l'Ame à la douleur que cau-  
se au Corps une trop grande tension des fibres.  
Celui qui est dans cet état de souffrance, im-  
ploie par d'humbles soupirs la grâce & le secours  
du **DIEU** qui lui a donné la vie; mais sur-tout  
celui qui est assuré par la foi d'obtenir la vie éter-  
nelle, s'écrie avec le Prophète: *Et maintenant  
qu'ai-je attendu, SEIGNEUR? mon atten-  
te est à toi. Délivre-moi de toutes mes trans-  
gressions. Ou: Et maintenant quelle est mon  
attente? N'est-ce pas le SEIGNEUR? Tout  
mon trésor est en vous, mon DIEU. Déli-  
vrez-moi de toutes mes iniquités.* Il conside-  
re attentivement, que le tems qui lui reste à  
vivre est comme un néant; que le tems qu'il a  
vécu n'est rien en comparaison de l'éternité; que  
la vie n'est qu'une suite de maux, & un enchai-  
nement malheureux de misères & de calamités.  
*Voilà, dit le plus pieux des Rois, que tu as  
réduit mes jours à la mesure de quatre doigts,  
& le tems de ma vie est devant toi comme  
rien. Certainement, tout homme n'est que va-  
nité. Certainement, l'homme se promène par-  
mi ce qui n'a que l'apparence. Ils tempêtent  
pour le néant. On amasse des biens, & on ne  
sait qui les recueillera.* Et Ps. XC. 9. 10. Tous  
nos jours s'en vont par ta grande colere, & nous  
consurons nos années comme une paille. Les  
jours de nos années reviennent à soixante-dix,  
& s'il y en a de vigoureux, à quatre-vingts ans;  
& le plus beau de ces jours n'est que fâcherie,  
& que tourment: même il s'en va soudain, &  
nous nous envolons. Ou: Tous nos jours se  
sont consumés, & nous nous sommes trouvés

consumés nous-mêmes par la rigueur de votre  
colere. Nos années se passent en de vaines  
inquiétudes, comme celles de l'araignée. Le  
cours ordinaire de nos jours ne passe point soi-  
xante & dix ans. Que si les plus forts vivent  
jusqu'à quatre-vingts ans, le surplus n'est que  
peine & que douleur; & c'est même par un ef-  
fet de votre douceur, que vous nous traitez de  
cette sorte. Joignez à ceci, l'aveu que le Pa-  
triarche Jacob fit à Pharaon, Genes. XLVII. 9.  
*Les jours des années de mes pèlerinages sont  
cent trente ans: les jours des années de ma  
vie ont été courts & mauvais, & n'ont point  
atteint les jours des années de la vie de mes  
peres, du tems de leurs pèlerinages.* Et Job XIV.  
1. 2. *L'homme né de femme est de courte vie,  
& plein d'ennui. Il sort comme une fleur, puis  
il est coupé, & il s'ensuit comme l'ombre qui  
ne s'arrête point. Ou: L'homme né de la femme  
vit très peu de tems, & il est rempli de beau-  
coup de misères: il naît comme une fleur, qui  
n'est pas plutôt éclos, qu'elle est foulée aux  
pieds; il fuit comme l'ombre, & il ne demeu-  
re jamais en un même état.* Tout homme qui  
voudra réfléchir sur soi, & sur la condition hu-  
maine, conviendra aisément de cette vérité fon-  
damentale, que tous les Hommes de **DIEU**  
annoncent d'un commun accord. Notre santé  
demande qu'il règne un équilibre parfait entre  
le Corps & l'Ame, entre les parties solides de  
notre Corps & les fluides; mais cet équilibre  
consiste pour ainsi dire dans un point indivisible,  
dont nous ne jouissons presque jamais pendant  
cette vie: en sorte qu'on peut dire sans hyper-  
bole, qu'il n'y a personne qui jouisse d'une san-  
té parfaite. La moindre irrégularité qui arri-  
ve dans le mouvement du sang & des esprits,  
ou la moindre altération entre les parties du  
sang, dérange cet équilibre; il ne faut pour cela  
que le moindre mouvement de l'Ame, qu'une fi-  
bre un peu plus ou un peu moins tendue. Ser-  
vons-nous donc de notre Raison pour nous re-  
présenter à chaque moment le peu de fonds que  
nous devons faire sur la vie: que ces réflexions  
excitent en nous un desir violent de cet état bien-  
heureux, où il regnera un équilibre parfait en-  
tre toutes les parties qui composent l'Homme;  
& dans lequel nous glorifierons **DIEU** dans un  
Corps parfaitement sain, & avec une Ame à ja-  
mais bien-heureuse. Tout ce qui est mortel n'est  
proprement que le signe & l'indice d'un Etre  
réel. Tout ce qu'on recherche avec tant d'avi-  
dité, tout ce pour quoi l'on s'agite & l'on se trou-  
ble, n'est que vanité; toutes ces choses passent  
avec rapidité, & nous approchent de la mort.  
Telle étant la condition de tout Homme, il  
montre sa folie lorsqu'il se donne tant de peine  
pour accroître ses biens par quelques légères aug-  
mentations, ou qu'il se fatigue pour amasser  
des





PSAL. XXXIX. v. 12.  
Tinea, pulvis et umbra.

Psalm. XXXIX. v. 12.  
Der Mensch eine Heube und Eitelkeit.

J. A. Friedrich. sculp.



des richesses qui doivent bien-tôt périr, qu'il ne peut conserver sans inquiétude, dont il ne fait s'il jouira, ni à qui elles seront après sa mort. Il arrivera peut-être que ce qui lui a

donné tant de peine à amasser, deviendra le partage d'un ennemi déclaré, ou d'un fils indigne ou ingrat. (Pellican. in b. l.)

## P L A N C H E DXLIX.

*L'Homme consumé par les jugemens de DIEU, comme par la Tigne.*

## PSEAUME XXXIX. vers. 12.

*Aussi-tôt que tu châties quelqu'un, le reprenant de son iniquité, tu consumes son excellence comme la tigne. Certainement tout homme est vanité.*

**I**L n'y a personne qui ne sache que la Tigne, cet Animal si petit, cause de grands dégâts en rongéant les habits, les fourrures, le bois, & d'autres corps solides; & c'est ce qui fait dire ici à David, que l'Homme, & sur-tout l'Impie, tant en sa propre personne que dans celle de ses descendans, est consumé par les secrets jugemens de DIEU, en sorte que son excellence est consumée comme la tigne; que sa santé se détruit, qu'il périt malgré tout son éclat, que ses richesses s'évanouissent, & que tous ses honneurs s'en vont en fumée. Écoutons comme DIEU menace son Peuple, Os. V. 12. *Je serai comme la tigne à Ephraïm, & comme la vermoulure à la maison de Juda.* Ici on doit remarquer que DIEU ne dédaigne pas de se comparer à un insecte aussi petit que méprisable, & que par-là il veut nous faire comprendre que ses jugemens n'éclatent point tout d'un coup, mais qu'ils rongent peu à peu, & minent insensiblement. Les Septante au-lieu de Tigne ont traduit Araignée.

C'est ici le lieu de parler de la Tigne argen-

*Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité, & vous avez fait dessécher son ame comme l'araignée. En vérité, c'est bien en-vain que tous les hommes se troublent & s'inquiètent.*

tée, qui a les ailes chargées de plumes, telle que l'a vue avec le microscope Hook (Micrograph. p. 195.) Son corps sans microscope paroît être très petit, de couleur blanchâtre; elle avoit quatre ailes de même couleur, les deux de devant étoient plus longues que celles de derrière: elles étoient toutes garnies de plumes, & des fibres sortoient des deux côtés comme d'une tige. Avec le microscope les ailes ne paroissent pas seulement être couvertes de plumes, mais encore la moindre petite poussière qui paroît sur sa peau, étoit réellement de vraies plumes. L'Insecte lui-même paroît environné d'une croute extrêmement tendre. Le Lecteur peut voir & admirer dans la Figure, la délicatesse extrême du corps de ce petit animal. On peut comparer, si l'on veut, ces petites plumes avec les monceaux d'or & d'argent, dont les riches sont quelquefois privés pendant leur vie; ou qui leur sont enlevés avec la même facilité, que les plumes de la Tigne tombent au moindre attouchement; ou qui sont souvent consumés par les flâmes, ainsi que la Tigne.





## P L A N C H E DL.

## Le Cerf alteré.

## PSEAUME XLII. vers. 2.

*Comme un Cerf brame après le cours des  
eaux, ainsi mon ame brame après toi,  
ô DIEU.*

*Comme le Cerf soupire après les eaux,  
de même mon ame soupire vers vous,  
ô mon DIEU.*

Nous avons ici plusieurs observations à faire, qui regardent l'Histoire-Naturelle. De 10 noms que l'Écriture Sainte donne au Cerf, & au Chevreuil qui lui ressemble beaucoup, nous trouvons ici celui d'*Ajjal*, duquel vient *Ajjalah*, (*Biche*): sur quoi l'on peut voir ce que nous avons dit Deuter. XIV. 5, 6. Ici le Cerf est joint avec la terminaison féminine, *אֵלֶיךָ*. De là vient que les *Septante* au-lieu du *Cerf* ont mis la *Biche*; de même que la Version Latine de Zurich. *Kimchi* croit que c'est peut-être à cause que la voix de la Biche est plus forte; mais *Aristote* (*Hist. IX. c. 14.*) nous assure du contraire. *Les Cerfs mâles*, dit cet Auteur, *brament plus fort que les femelles. Le cri de la Biche ne dure pas longtemps, mais il n'en est pas de même de celui du Cerf.* Il faut aussi remarquer, que dans les Langues Grecque & Hébraïque on donne quelquefois la terminaison féminine au sexe masculin. Nous lisons dans *Aristote* (*in Mirab.*) que *les Biches d'Épire enterrent leur corne droite*, & *Hist. L. IX. c. 5.* que *les Biches se dépouillent de leurs bois*, ce qu'on ne peut dire, car tout le monde sait qu'il n'y a que les Cerfs qui ayent du bois. Il est rare qu'une Biche ait des cornes, mais pourtant cela n'est pas sans exemple. Une Dame de Zurich éleva pendant quelque tems une Biche qui en avoit, & on l'a vue pendant trois ans consécutifs dans la Ménagerie de cette Ville. On voit encore le Squelette de sa tête, dans le Cabinet public de Zurich. J'ai écrit à son occasion une Lettre, *De la Biche cornue*, qui se trouve jointe à la Dissertation de *Alce*, que Mr. *Jean Frid. Leopold*, autrefois mon Ami intime, composa pour ses Licénces à Basle en 1700. On trouve encore ailleurs des exemples de Biches à cornes, témoin ce que dit *Pindare* (*Ol. T. B. 7.*) de *Taygete* fille d'*Atlas*, qui avoit consacré à *Diane*

une biche aux cornes dorées. On trouve aussi dans *Sophocle* l'épithète de *κέρασσα ἔλαφος*, une biche cornue; & dans *Anacreon*, *κέρασσα*, qui a des cornes. Ce seroit m'écarter de mon sujet que de rapporter d'autres autorités, & de chercher à rendre raison de ces conformations extraordinaires. Il ne s'agit pas tant ici de ce qui est rare & surprenant, que de ce qu'on trouve ordinairement.

*Cornu præcipue sexum tibi dicet & annos,  
Cernere nempe tibi si fas: hæc pondera fron-  
tis*

*Fæmina nulla gerit, nec vos Erymanthia  
Cerva,*

*Herculeos inter quondam celebrata labores,  
(Fabula seu fuerit, seu res monstrosa) mo-  
retur.*

*Fæmina nulla gerit per frontem cornua - -*

„ Vous connoîtrez au bois du Cerf, son âge &  
„ son sexe; car aucune femelle ne porte sur son  
„ front ce pennache, non pas même la Biche  
„ d'Erymanthe dont la prise a été mise au nom-  
„ bre des Travaux d'Hercule, soit que cette  
„ histoire soit une fable, ou qu'il faille regar-  
„ der cette Biche comme un animal extraordi-  
„ naire. La Biche n'a jamais de bois. C'est  
„ ainsi que s'exprime *Jacques Savary*, aussi ha-  
„ bile Poète que bon Chasseur, dans son Poème  
de *Venât.* cité par *Bochart*. J'ai cru pourtant  
qu'il ne seroit pas hors de propos de représen-  
ter dans la Planche la Biche cornue, dont le  
bois est de la grosseur d'un doigt, de la lon-  
gueur de deux, qui n'est qu'une éminence allon-  
gée de l'os du front, qu'*Albucasis* appelle une *Cor-  
ne*, d'autres *Dyoniscum*, & qui est par con-  
séquent continue au crane, Fig. A. Je mets a-  
vec cette Biche, les cornes d'une Chevre sauva-  
ge prise dans la Forêt de Sila au mois de Juin  
1698,





PSAL. XLII. v. 2.  
Cervus v̄gōdīpos.

Psal. XLII. v. 2.  
Der lechzende Hirsch ein Frommer Bild.



1698, Fig. B. Et pour qu'il ne manque rien ici en fait de monstres de cette espèce, la Fig. C. représente la Tête d'un Chevreuil, dont le bois étoit monstrueux; & la Fig. D. la Cuisse d'un Cerf nain d'Afrique, dans sa grandeur naturelle. Je conserve toutes ces choses dans mon Cabinet.

Pour ce qui concerne le cri du Cerf, il est à remarquer que le mot Hébreu *Arag* qu'on trouve dans le Texte, est, suivant les Rabbins *Kimchi*, *Salomon*, *Pamarius*, propre & particulier au Cerf. Car les Hébreux ont, aussi bien que les Latins, des termes pour exprimer les différens cris des animaux.

- אָרָג signifie le rugissement du Lion.
- אָרָג, le cri de l'Ours.
- אָרָג, le hennissement du Cheval.
- אָרָג, l'aboi du Chien; & ainsi des autres.

Les Savans de notre tems trouvent dans le mot Hébreu *Argab*, qui signifie le cri du Cerf, aussi-bien que dans le desir pieux de David, l'origine de la fable qu'on a inventée au sujet de la Chasseuse *Argé*, qui, suivant ce qu'on en rapporte, étant à la poursuite d'un Cerf, lui parla ainsi: *Quoique tu puisses suivre à la course le mouvement du Soleil, je ne laisserai pas cependant de l'atteindre.* Ces paroles irritèrent tant le Soleil, qu'il la métamorphosa en Biche. *Argé* en effet est le même mot qu'*Argab*, qui signifie, bramer à la manière des Cerfs. Voyez *Hygin* (*Fab.* 205.) Les anciens Interpretes n'ont pas toujours pris ce mot pour le cri du Cerf. Les *Septante* ont traduit ἐπιπράβει, *il desire.* *Symmaque* a employé le mot ἐπιπράβει, qui signifie la même chose. On trouve dans les Scholies, ὡς ἐπιπράβει ἑλαιοῖς, *comme le Cerf se hâte*; la sixième Edition porte, ὡς ἐπιπράβει ὡραῖαν, *comme un champ a soif de la pluie.* *S. Jérôme* & la *Vulgate*, qui ont suivi les *Septante*, ont traduit *desire*. Le mot Hébreu אָרָג a beaucoup de rapport avec le mot ἐπιπράβει & ἐπιπράβει, des Grecs, qui signifie, *desir, appétit.* Ce qu'il y a de certain, c'est que si אָרָג signifie un cri, ce mot ne marque point en particulier celui du Cerf, mais il convient aussi à celui des autres animaux. Joël I. 20. *Aussi chacune des bêtes des champs à bramé après toi* (אָרָג) *chaarog*) parce que les cours des eaux sont taris, & que le feu a consumé les cabanes du désert. Ou: Les bêtes même des champs lèvent la tête vers vous, comme la terre altérée, qui demande de la pluie; parce que les sources des eaux ont été séchées, & que le feu a dévoré ce qu'il y avoit de plus agréable dans les prairies. Les Grecs, ni les Latins n'ont pas de noms particuliers pour exprimer le cri du Cerf. On trouve dans *Virgile* (L. III. *Georg.*) *rudentes, brayans*; dans *Oppien* (*Haliout.* L. II.) *Βέρυχτες, rugissans*; dans *Xenophon* (*in Cyneget.*) *Βόωντες, qui crient*; dans *Eustathe*, *βόωντες, qui bêlent.* *Louis de Dieu*, qui a suivi les Versions Ethiopique & Arabe,

traduit ainsi les paroles du Psalmiste: *Comme une Biche monte au courant des eaux, ainsi mon ame s'élève à toi.* D'autres désapprouvent cette explication, parce qu'on ne monte point ordinairement vers le courant des eaux, mais qu'au contraire on descend. Mais on peut fort bien dire, sans irrégularité, que le Cerf monte vers le cours des eaux, & entendre par là les torrens & les ravines qui tombent des montagnes.

*Kimchi* nous donne trois raisons naturelles de la soif du Cerf. 1. Parce qu'il habite dans des lieux arides. 2. Parce que ses entrailles sont échauffées par les Serpens qu'il dévore. 3. Parce qu'il ne peut échapper à la poursuite des Chiens qu'en traversant les fleuves à la nage. Ces raisons physiques ont besoin de quelques éclaircissémens. Le Cerf se plaît dans les lieux arides, au milieu des Bois: cependant lorsqu'il a soif, il cherche l'eau; mais il la quitte d'abord, comme un Chien qui s'arrête un moment pour boire à la Rivière. Il n'est pas fort certain que la soif des Cerfs soit causée par les Serpens dont ils se nourrissent; car s'il en étoit ainsi, il faudroit que les Cerfs qui se trouvent dans les Pais froids où il n'y a point de Serpens, n'eussent jamais soif. *S. Chrysostome* cependant, *Theodoret*, *S. Augustin*, *Arnobé*, *S. Jérôme*, *Bede*, *Xenophon* (*Geopon.* L. XIX. c. 5.) *Theophraste* (*Caus.* L. IV. c. 10.) *Plutarque* (*Lib. utrum Anim.*) *Elie* (*Hist.* L. VIII. c. 6.) *Joseph* (*Antiquit. Jud.* L. II. c. 5.) *Nicandre* (*Theriac.* vi. 140.) & plusieurs autres avec eux, croient que la soif du Cerf n'a point d'autre cause. Plusieurs d'entre eux croient que la seule haleine du Cerf fait sortir le Serpent de sa cachette; & que lorsque le Cerf est vieux, il se fortifie en mangeant des Serpens. *Tertullien* (*de Pallio.* c. 3.) *S. Basile* (sur le Pseaume XXVIII.) sont de ce sentiment. On peut rendre plusieurs raisons physiques de ce fait: Les Serpens abondent en sels volatils, qui en subtilisant le sang accélèrent sa circulation, ce qui excite la soif: ils contiennent outre cela des parties huileuses, visqueuses, qui font la meilleure nourriture; & c'est pour cette raison que la chair de Vipère est si convenable aux Etiques. Quand un Cerf poursuivi des Chiens vient à se jeter dans une Rivière, ou dans un Etang, il n'échape pas seulement au danger qui le poursuit; mais ses pores venant tout à coup à se resserrer, il se remet de l'épuisement que lui avoit causé une trop grande transpiration. On peut lire à ce sujet *Xenophon* (*Cyneget.*) *Aristote* (*Hist.* L. VI. c. 29.) *Budéus* (*de Venatione Cervor.*) Il est aisé de raisonner sur cet endroit du Pseaume. Lorsque le Cerf s'agit en courant, les fluides & les solides sont dans un plus grand mouvement, la transpiration s'augmente, une grande quantité d'esprits animaux se dissipe, la sécheresse des glandes de la gorge & de l'œsophage provoque la soif, qui est toujours accompagnée du desir de se désalterer. En sorte que nous n'avons pas besoin



pour expliquer cette soif du Cerf, de recourir au miracle avec les Auteurs du Talmud, ou bien de regarder son cri comme quelque chose d'inutile. La Biche, au sentiment de ces Mythologistes, est un animal très compâtissant. Car les bêtes des champs se rendant en foule auprès d'elle pour lui demander du secours, elle se baisse & enfonce ses cornes (sans doute ces Auteurs avoient vu aussi des Biches cornues) elle enfonce, dis-je, ses cornes dans une fosse qu'elle a creusée exprès, elle crie à DIEU, & en est exaucée, elle obtient l'eau qu'elle demande, & s'en sert pour desalterer les autres Animaux. C'est ainsi que ces Rabbins ridicules font d'un Cerf ou d'une Biche, un Moïse ou un Elie.

On s'imaginera peut-être, que plus les Animaux sont vites à la course, plus ils sont sujets à la soif: mais voici de quoi s'étonner, c'est que les Chamois, qui surpassent en vitesse les Cerfs, les Chevreuils, & tous les Animaux de cette sorte, n'éprouvent jamais les ardeurs de la soif,

& que quoiqu'ils ne prennent pendant l'Hiver que des nourritures seches, ils ne boivent point, & ne lechent même jamais la neige. J'atteste ce rare phénomène, sur les observations & l'expérience qu'en a fait pendant 20 ans Mr. Gaspar Wertmiller, digne Conseiller de la Ville de Zurich, mon illustre Protecteur. Ce Problème mériterait de plus amples recherches.

Je ne m'arrêterai point à donner le sens mystique de ce Passage. Il ne sera point difficile à ceux qui goûteront l'explication que nous avons donnée, de comparer la soif du Cerf au desir d'une Ame enflammée de l'amour de DIEU. Cette Ame fatiguée de la poursuite des méchants, humiliée & réduite aux abois sous le poids de la main de DIEU, soupire avec ardeur vers son Créateur, cette source d'eaux vives d'où découlent des torrens de consolation. *Comme le Cerf brame après le cours des eaux, ainsi brame mon ame après toi, ô DIEU.*

### PSEAUME XLIV. vers. 20.

*Bien que tu nous ayes froissés parmi des Dragons, & couverts de l'ombre de la mort.*

*Parce que vous nous avez humiliés dans un lieu d'affliction, & que l'ombre de la mort nous a tous couverts.*

**N**ous avons déjà remarqué plusieurs fois que le mot *Thannim* (Dragons) chez les Ecrivains Sacrés & chez les Profanes, ne signifioit point ces Dragons ailés & à quatre pieds, tels que les Poètes & les Peintres nous les représentent, & qu'on n'entend autre chose par *Dragons*, que les grands Serpens qui vivent d'ordinaire dans les lieux déserts & inhabités. C'est pourquoi en stile prophétique on appelle *retraite de Dragons*, les Villes & les Provinces florissantes, qui par un juste jugement de DIEU sont devenues désertes & défolées. Isaïe XIII. 21. XXXIV. 13. Jer.

IX. 11. X. 22. XLIX. 23. LI. 37. Mal. I. 3. Pour cette raison, *Aquila* a mieux aimé traduire dans un lieu inhabité. Il est certain que ces paroles du Psalmiste, *Tu nous as froissés parmi les Dragons, & couverts de l'ombre de la mort*, n'ont pour objet que les persécutions de l'Eglise, qui malgré leur excès n'ont pas été capables d'abattre son courage. *Notre cœur n'a point reculé en arriere, & nos pas ne se sont point détournés de tes sentiers. Ou: Notre cœur ne s'est point retiré en arriere, & vous n'avez point détourné nos pas de votre voye.* Vers. 19.

### PSEAUME XLV. vers. 9.

*Ce n'est que Myrrhe, Aloë & Casse, de tous tes vêtements, quand tu sors des Palais d'Ivoire dont ils t'ont réjoui.*

*Il sort de vos habits, de vos maisons d'yvoire une odeur de Myrrhe, d'Aloë, & de Cannelle; ce qui a engagé les filles des Rois à vous procurer de la joye dans l'éclat de votre gloire.*

**C**E ne sont pas seulement les Hommes, ni les actions des Hommes, qui sont sujets aux vicissitudes: les Animaux, les Plantes, les Minéraux, & leurs noms mêmes, ont aussi leurs

variations, & leurs catastrophes, de sorte qu'il est souvent difficile, & quelquefois même impossible de les tirer des ténèbres épaisses où ils ont été ensevelis. Il suffit d'alleguer pour exemple



ple les Pierres du Pectoral d'Aaron. Non seulement les Théologiens, quoique les moins versés dans la connoissance des choses naturelles, mais aussi tous les Gens de Lettres, en particulier ceux qui possèdent les Langues Orientales, les Naturalistes & les Voyageurs, ont travaillé avec peu de succès à leur découverte. Cependant la connoissance des choses dont il est parlé dans l'Écriture Sainte est très nécessaire aux Interprètes, même à ceux qui rapportent tout à un sens mystique, parce qu'à moins de connoître la nature des choses dont il s'agit, il est impossible d'en faire l'application. En voici une preuve évidente dans notre Texte, où les vêtements du Roi & de l'Époux, l'Humanité du Messie, & la Majesté du Verbe Divin, sont comparées aux précieux Aromates de *Myrrhe*, d'*Aloë*, & de *Casse*.

*Mor* signifie certainement *Myrrhe*. Ce nom se prend non-seulement pour l'Arbrisseau qui la produit, & qui étoit dans l'Arabie & dans plusieurs autres Pais Orientaux, mais aussi pour le suc qui en coule de soi-même, ou qu'on en exprime. Les Arabes l'appellent aujourd'hui *Mürr*, & les Turcs *Mürri safi*. Et en général ils appellent *Mürr*, tout ce qui est amer. (*Meningki Lex.* 4538.) Il y en a pourtant qui doutent que la Myrrhe connue présentement parmi nos Drogues, soit cette Myrrhe précieuse dont il est parlé ici & dans plusieurs autres endroits de l'Écriture. On peut consulter nos remarques sur Exod. XXX. 23.

*Ahaloth* signifie communément l'*Aloë*. Il semble pourtant que les *Septante* n'étoient pas sûrs de la signification de ce mot, puisqu'ils le rendent ici par *Στακτή*, Prov. VII. 17. par *Κρυον*, & Cant. IV. 14. par *Ἀλάθ*. Nous avons remarqué ailleurs, que *Στακτή* (*Stacté*) est la sorte de Myrrhe la plus excellente & de la meilleure odeur, qui découle d'elle-même de l'Arbrisseau. Aujourd'hui on tient pour la meilleure, celle qui est un peu huileuse intérieurement. Si l'on adopte ici l'*Aloë*, comme font la plupart des Interprètes fondés sur l'analogie du mot Hébreu *Ahaloth*, il s'agira encore de savoir si l'on doit entendre le bois de l'*Aloë*, ou le suc. En supposant que ce soit le suc, il reste encore à savoir si c'est celui qu'on appelle *Sucotrin*, ou l'*Hépatique*, qu'on exprime des feuilles de l'*Aloë*, dont on se sert chez les Apoticares pour faire des Pillules & des Elixirs, & qui fut employé avec la Myrrhe pour embaumer le Corps du Sauveur: (or celui-ci ne convient point du tout en cet endroit, parce qu'il est plutôt de mauvaise que de bonne odeur:) ou si au contraire on doit entendre l'*Aloë* qu'on appelle *Aloë fossile* (*Diosc. Præf.* L. I.) espèce d'*Aloë* qu'on doit rapporter parmi les Bitumes, & qui est très propre pour faire des Mumies. Le mot *Κρυον* que les *Septante* employent pour rendre le mot Hébreu *Ahaloth* dans le Passage des Proverb. VII. 17. a donné lieu à *Edmond Castellus* (*Orat. de Botanolog. Sacra.* p. 19. de se déterminer pour le *Safran*, que les Juifs mettent en

core aujourd'hui parmi les Aromates les plus exquis. Ajoutez à cela que le Safran à cause de son odeur étoit autrefois employé pour parfumer les lits & les habits, & que les Indiens l'appellent *Alad*, nom qui a beaucoup de rapport à celui d'*Aloth*. Mais le Passage de Cant. IV. 14. où l'on trouve l'*Aloë* & le Safran en même tems, est contraire à ce sentiment. On ne sauroit non plus adopter le bois de Sandal, comme fait *Buxtorf*, parce que le rouge n'a point d'odeur, & que le blanc & le jaune n'en ont que très peu. Mr. *Le Clerc* (sur Nomb. XXIV. 6.) veut que ce soit le *Costus*. Nous souscrivons plutôt au sentiment de *Wedelius* (*Diff. de 778 seu ligno Aloes*). Cet Auteur soutient qu'il faut entendre ici le Bois d'*Aloë*, *Agallochum*, *Xyloaloe*, ou Bois de Paradis, ainsi nommé à cause qu'il croît autour de l'Euphrate, Fleuve du Paradis terrestre, selon *Cladius* (*Not. ad Hist. Aromat. Garc. ab Hort.* L. I. c. 16.) L'odeur de ce bois est très agréable, & les Indiens de l'ancien tems s'en servoient dans les parfums, de même qu'aujourd'hui les habitans de Sumatra, de Malacca, de Cambaye & de la Chine. Le plus estimé est celui que C. B. appelle *Calambac*, *Calampart*. Cependant *Pomet* (*Hist. des Drogues* L. I. c. 1.) distingue celui qu'on appelle *Calambuc*, d'un autre qu'on appelle *Calambac*; il donne au premier le nom d'*Agallochum vulgaire*, & appelle le second *Moelle* de ce bois, qui l'emporte de beaucoup sur le premier & en prix & en odeur. Outre le Calambuc, on distingue deux autres espèces de Bois d'*Aloë*. La première est l'*Agallochum Officinarum*, que *Linneus* appelle *Palo de Aguililla*; & la seconde ou la troisième, l'*Aquila brava*. C'est ce bois dont les Portugais font des grains de Chapelier, & dont les Indiens construisent les Buchers où ils brûlent les corps des grands Seigneurs & des Prêtres. On peut donc sans inconvénient entendre par *Ahaloth*, ou ce bois qui est le plus précieux, ou la substance résineuse qu'on en tire, & que *Grew* (*Mus. Soc. Reg.*) prétend avoir été l'*Aloë* des Anciens. Le Calambac de la meilleure sorte est si estimé chez les Indiens, que souvent ils le tiennent plus cher que l'or & l'argent. On peut aussi mettre parmi ces sortes de bois, une espèce de Bois de Rose, *Lignum Rhodium*, ou de Bois d'*Aloë*, *Aloë Lauro affinis*, *Terébinthi folio alato*, *ligno odorato candido, flore albo*, (*Sloane Nat. Hist. of Jamaica* Vol. II. p. 24. Tab. 168. Fig. 4.) qui est peut-être le *Licium arbor Tiliæ foliis minoribus Americanum*, (*Pluk. Alm.* p. 228. *Phyt.* Tab. 201. Fig. 3.) C'est, dit-on, l'odeur agréable de ce dernier bois qui attira Colomb à l'Île de Cuba. Parmi les noms que les Orientaux modernes donnent à l'*Aloë*, on trouve chez les Turcs *El-liljet Aghaluchy*, & *El-wa*, qui se rapportent à l'*Ahaloth* des Hébreux, de même que *Aluwwe* chez les Persans (*Men. Lex.* p. 4217. 5769. 5816.) comme aussi *Jelengeg*, *Elengeg*, *Jelengiug*, *Elengeg*, *Jelengiug*, *Elengiug*, *Jelengiugi*, (selon le même,



me, p. 560. 5815,) qui sont des épithètes qu'on donne au bois d'Aloë.

Le troisième parfum dont le Psalmiste parle dans cet endroit, est le *קסיה*, que la Version Latine de Zurich a rendu par *Casia*, l'Alleman par *Kesia*, & les *Septante* par *Casia* (*Casse*). L'Interprete Chaldéen le prend pour l'Hébreu *Kiddah*, Exod. XXX. 24. où je renvoye mes Lecteurs.

Le Psalmiste fait enfin mention des *Palais d'ivoire*, traduction confirmée par les *Septante*. On lit aussi 1. Rois X. 18, que Salomon fit un grand Trône d'ivoire, qu'il couvrit d'or fin. Ou: Le Roi Salomon fit de plus un grand Trône d'ivoire, qu'il couvrit d'or très pur. Avant Salomon, il n'est point parlé d'Yvoire dans l'Ecriture Sainte. Mais on trouve 1. Rois XXII. 39. qu'Achab fit bâtir une Maison d'Yvoire. Il

est aussi parlé d'une semblable maison dans Amos III. 15. & de Lits d'Yvoire VI. 4. Homere, *Odyss.* IV. v. 72. 73. dit que les Palais de Menelas étoient ornés d'Or, d'Argent, d'Ambre & d'Yvoire :

- - - - δώματα ἡχέοντα.

Χρυσὸν τ', ἡλέατρον τε καὶ ἀργύρεον, καὶ ἐλέφαντος.

*Bacchylide* rapporte aussi, que les grands Seigneurs de l'île de Cée habitoient des maisons enrichies d'Or & d'Yvoire : χρυσῶν ἐλεφαντίνων μαρμαίρων οἶκοι. Si on ajoute foi aux Interpretes Chaldéens, Joseph Viceroi d'Egypte plaça son pere sur un lit d'Yvoire (*Defindaphin*). Nous avons parlé suffisamment ailleurs de l'Yvoire.

F I N D U T O M E V I.









